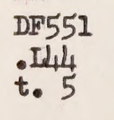

THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET





HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

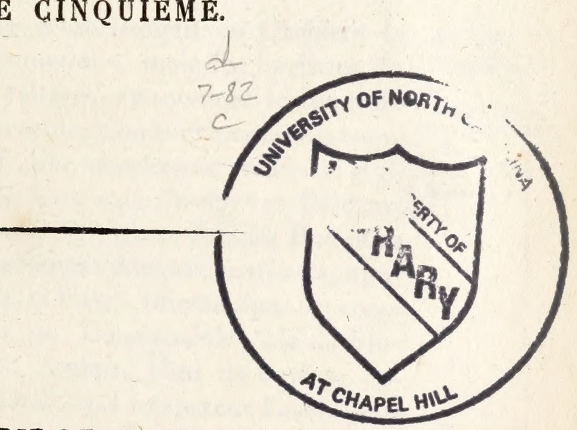
TOME CINQUIÈME.

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.

TOME CINQUIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

M. DCCCXIX.

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUARANTE-CINQUIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE JUSTINIEN.

An. 538. *Theoph. p. 84. Cedr. p. 371. Hist. miscel. l. 16. Anast. p. 62. Malela, p. 58.*

Les succès de Bélisaire rétablissoient en Occident la réputation des armes romaines; mais les barbares du nord, par des efforts réitérés, attaquoient le cœur de l'empire, et faisoient trembler Constantinople. Au commencement de l'an 538, une nombreuse armée de Bulgares vint à la suite de deux rois, Vulger et Drogon, ravager la petite Scythie et la Mœsie. Justin, Badurius et Godillas, qui commandoient dans ces provinces, marchèrent à leur rencontre, et furent vaincus dans un combat où Justin perdit la vie. Constantiole, fils de Florent, fut mis à sa place. Ascum, Hun de nation, accourut au secours des Romains. L'empereur l'avoit tenu sur les fonts baptismaux, et lui avoit donné le commandement des troupes d'Illyrie. Il y eut une seconde action, où les Bulgares, après un sanglant combat, furent défaits à leur tour. Les Romains revenoient vainqueurs et pleins de joie, lorsqu'ils rencontrèrent un autre corps de Bulgares qui les surprirent et les taillèrent en pièces. Les barbares portoient dans leur main gauche des filets qu'ils jetoient sur les ennemis. Constantiole, Arcum et Godillas furent ainsi enveloppés. Godillas trancha le

filet avec son épée, et se sauva. Les deux autres furent entraînés; mais Constantiole se racheta en payant mille pièces d'or. Ascum fut emmené en esclavage avec les autres prisonniers.

Proc. bel. Goth. l. 2, c. 11. Bernardino-Baldi difesa di Procopio, part. 2.

Vitigès se retiroit vers Ravenne avec ce que le siége de Rome, si long et si meurtrier, lui avoit laissé de troupes. Au lieu de suivre la voie Flaminienne, qui étoit le chemin le plus droit, comme il vouloit éviter le voisinage de Narni, de Spolette et de Pérouse, où les Romains avoient des garnisons, il prit sa route par la Toscane. En passant, il jeta mille hommes dans Orviette, autant dans Clusium, quatre cents dans Tuderte. Il en envoya deux mille à Urbin, cinq cents à Césène et au mont Férétrius, qu'on nomme maintenant Saint-Léon de Monte-Feltro; et comme Auxime, aujourd'hui Osimo, étoit pour lors la capitale du Picénum, il choisit dans son armée quatre mille soldats des plus braves qu'il y envoya sous la conduite de ce Vandaloire qui étoit resté pour mort sur le champ de bataille dans le premier combat devant Rome. Il prit, avec le reste de son armée, la route de Rimini, à dessein de l'assiéger. Jean, neveu de Vitalien, étoit dans cette place avec deux mille chevaux. Bélisaire, persuadé qu'une garnison d'infanterie seroit plus en état de soutenir un long siége, fit partir Ildiger et Martin à la tête de quelques troupes, par la route Flaminienne, afin de prévenir l'arrivée des ennemis. Ils avoient ordre de retirer de Rimini Jean et ses cavaliers, et d'y faire entrer à leur place la garnison d'Ancône, composée d'Isaures et de Thraces, tous fantassins. Conon, commandant des Isaures, s'étoit depuis peu rendu maître d'Ancône. Bélisaire pensoit que, si les Goths assiégeoient Rimini, la cavalerie rendroit plus de service hors de la place, et qu'en fatiguant l'ennemi, le harcelant sans cesse, lui enlevant ses convois, elle le forceroit à lever le siége.

En approchant du fleuve Métaure, la voie Flaminienne se trouvoit fermée par un roc très-élevé, et bor-

dée d'une rivière si rapide qu'on ne pouvoit la traverser sans péril. Cette rivière se nomme aujourd'hui Candiano ; elle sort de l'Apennin, et se jette dans le Métaure. Au-delà du roc étoit un vallon profond qui s'élargissoit à son entrée. Les Romains, du temps de Vespasien, ayant pratiqué un passage dans le roc, le fermèrent d'une porte; ils bouchèrent de l'autre côté l'entrée du vallon, et n'y laissèrent qu'une étroite ouverture, en sorte que ce lieu étoit devenu une forteresse imprenable. Elle se nommoit *Petra pertusa*, c'est-à-dire *Roche percée*, aujourd'hui *Petra lata*; et le pertuis ouvert dans le roc porte maintenant le nom de *Furlo*. Le vallon étoit rempli de cabanes où logeoient grand nombre de Goths. Ildiger et Martin, après avoir inutilement tenté de forcer le passage, firent grimper sur le rocher une partie de leurs gens, qui, détachant de gros quartiers de pierres, écrasoient les habitations et les habitans. Les Goths, effrayés, leur tendoient les bras, et demandoient miséricorde. On leur fit quartier, à condition qu'ils passeroient au service de l'empereur. Les deux généraux enrôlèrent dans leurs troupes ceux qui étoient en état de porter les armes, et laissèrent les autres avec quelques soldats pour la garde de ce poste. De là ils allèrent retirer d'Ancône la plus grande partie de la garnison, et arrivèrent trois jours après à Rimini. Jean refusa d'obéir; quatre cents cavaliers demeurèrent avec lui dans la ville, les autres suivirent les deux généraux, qui, ayant laissé à Rimini les soldats d'Ancône, retournèrent joindre Bélisaire.

A peine s'étoient-ils éloignés, que Vitigès, après avoir passé l'Apennin, parut devant Rimini. Les Goths commencèrent par construire une tour de bois, portée sur quatre roues, et plus haute que les murs de la ville. Pour la faire avancer, ils ne se servirent point de bœufs, comme ils avoient fait devant Rome avec si peu de succès; des soldats la poussoient au-dedans à force de bras vers la partie la plus basse de la muraille. Au haut

Proc. Goth. l. 2, c. 12.

de la tour étoit un pont-levis fort large, qui devoit s'abattre lorsqu'elle seroit à la portée des créneaux. Elle fut poussée dès le premier jour jusqu'au bord du fossé, qui n'étoit ni large ni profond. A l'entrée de la nuit, les Goths laissèrent seulement quelques soldats pour la garder, et se retirèrent dans leur camp. Les habitans trembloient à la vue de cette redoutable machine, et s'attendoient à voir le lendemain les ennemis au milieu de la ville. Mais le commandant ne s'effrayoit pas. Lorsque la nuit fut avancée, il sortit à la tête des Isaures avec des bêches et d'autres instrumens propres à remuer la terre, et leur ordonna de creuser et d'élargir le fossé sans bruit, en rejetant la terre sur le bord du côté des murs. Ils travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps la partie du mur par où l'ennemi devoit l'attaquer se trouva bordée d'un fossé large et profond. Les gardes, qui dormoient, s'étant enfin réveillés, donnèrent l'alarme au camp; et comme les Goths accouroient pour troubler ce travail, Jean rentra dans la place. Le jour étant venu, Vitigès, outré de colère, fit mourir les gardes, et, s'obstinant à suivre son entreprise, il commanda de combler le fossé, et d'y faire passer la tour. Ses ordres furent exécutés, malgré les traits qui pleuvoient du haut des murs. Mais les fascines qu'on avoit jetées à la hâte, s'étant affaissées sous la pesanteur de la tour, elle y demeura enfoncée, sans pouvoir avancer. D'ailleurs la terre amoncelée sur l'autre bord formoit un mur impraticable à cette machine; en sorte qu'on ne songea plus qu'à la retirer du fossé, de crainte que les ennemis n'y missent le feu la nuit suivante. C'étoit en effet le dessein du commandant, qui, pour obliger les Goths d'abandonner leur tour, fit sur les travailleurs une furieuse sortie. On combattit avec acharnement le reste du jour; enfin, sur le soir, les Goths vinrent à bout d'entraîner la tour dans leur camp; mais il en coûta la vie à leurs meilleurs soldats; ce qui les fit renoncer aux

attaques, et changer le siége en blocus. Ils se flattoient de prendre bientôt par famine une place mal pourvue de vivres.

Pendant que Vitigès campoit devant Rimini, Vraïas, son neveu, assiégeoit Milan. Cette ville, alors la plus considérable de l'Occident après Rome, par l'étendue de son enceinte, par son opulence, et par le nombre de ses habitans, étoit du domaine des Goths depuis la conquête de Théodoric. Datius, son évêque, supportant impatiemment le joug d'une nation arienne, vint trouver Bélisaire pendant le siége de Rome; il ne lui demandoit qu'un petit nombre de soldats, avec lesquels il promettoit de chasser les Goths de Milan et de toute la Ligurie. Bélisaire différa pour lors de le satisfaire; mais aussitôt que Vitigès eut levé le siége, il fit partir avec Datius un corps de mille hommes, commandés par Mundilas. Fidélis, préfet du prétoire, né à Milan, voulut être de cette expédition, à laquelle il pouvoit beaucoup aider par le crédit qu'il avoit en Ligurie. Cette petite armée s'étant embarquée à Porto, vint aborder à Gênes. Les chaloupes, qu'on transporta sur des chariots, servirent au passage du Pô. Sur la route de Pavie, les Romains eurent à combattre un grand corps de troupes qui venoit à leur rencontre. Pavie étant une place très-forte, servoit de magasin aux Goths établis dans ces contrées; ils y avoient déposé toutes leurs richesses sous la garde d'une nombreuse garnison. Après un combat sanglant, les Goths prirent la fuite, et peu s'en fallut que les vainqueurs n'entrassent dans la ville avec les fuyards, qui eurent à peine le temps d'en fermer les portes. Fidélis, s'étant arrêté dans une église près des murs de la ville pour y faire sa prière tandis que les Romains se retiroient, se trouva seul assez loin de sa troupe; son cheval s'étant abattu, quelques Goths coururent à lui et le tuèrent. Comme il étoit généralement estimé, sa mort causa une sensible douleur a Mundilas

Proc. Goth. l. 2, c. 7, 12. Marc. chr.

et à tous les soldats. On continua la route vers Milan, dont les Romains s'emparèrent sans coup férir, ainsi que de toute la Ligurie. A cette nouvelle, Vitigès fit partir Vraïas, fils de sa sœur, avec un corps de troupes considérable. Théodebert, roi de la France austrasienne, fut prié d'envoyer du secours. Ce prince, qui avoit traité tout à la fois avec l'empereur et avec Vitigès, crut sauver les apparences en faisant marcher, non des troupes françoises, mais dix mille Bourguignons, qui venoient, disoient-ils, en Italie de leur propre mouvement, et sans ordre de Théodebert, quoiqu'ils fussent ses sujets depuis l'extinction du royaume de Bourgogne. Avec ce renfort Vraïas marcha vers Milan, et y mit le siége. Les Romains, qui ne comptoient pas d'être sitôt assiégés, n'avoient encore fait aucune provision de vivres. Il ne restoit à Mundilas que trois cents soldats, parce que ce général, ayant pris Bergame, Côme, Novare, et plusieurs autres places, y avoit distribué des garnisons. Ainsi les habitans de Milan furent obligés de se défendre eux-mêmes.

Proc. Goth. l. 2, c. 13.

Bélisaire, après avoir passé deux mois à Rome pour réparer les désordres que le siége avoit causés, partit enfin pour secourir Jean, bloqué dans Rimini, quoiqu'il n'eût pas sujet d'être content de cet officier si peu obéissant à ses ordres. Chemin faisant, il reçut à composition Clusium et Tuderte, d'où il fit sortir les Goths, qu'il envoya, les uns à Naples, les autres en Sicile. Il les remplaça par des garnisons romaines. De son côté, Vitigès voulut reprendre Ancône, place importante, parce qu'elle servoit de port à la ville d'Auxime, dont elle n'est éloignée que de quatre lieues. Il fit partir Vacis avec des troupes, et lui ordonna d'y joindre en passant la garnison d'Auxime. La prise du château d'Ancône, bâti sur un promontoire, entraînoit celle de la ville, qui n'étoit point entourée de murailles. Conon l'Isaurien, commandant de cette place, au lieu de s'y tenir renfermé,

eut l'imprudence de sortir avec sa garnison au-devant de l'ennemi jusqu'à la distance de cinq stades. Il rangea sa petite troupe en rond autour de la montagne sur une seule ligne, comme s'il eût formé une enceinte de chasseurs. Dès que les Goths parurent, ses soldats, effrayés du nombre, tournent le dos, et fuient vers le château. Les Goths les poursuivent vivement, et les habitans, craignant de donner entrée aux ennemis, ferment les portes et laissent leurs gens à la merci des barbares. On sauva Conon, en le tirant sur la muraille avec des cordes. Les Goths auroient pris le château par escalade, sans la valeur de deux gardes, l'un de Bélisaire, l'autre de Valérien, qui, se trouvant alors par hasard dans la place, repoussèrent tous les efforts des assaillans, et, couverts de blessures, firent quitter prise aux ennemis avant que de mourir eux-mêmes.

Proc. Goth. l. 1, c. 13. Marc. chr. Zon. t. 2, p. 68. Anast. hist. p. 62.

Tandis que Bélisaire continuoit sa marche vers Rimini, il apprit que Narsès venoit d'arriver dans le Picénum. Ce célèbre eunuque, honoré de la confiance de l'empereur, ne s'étoit encore fait connoître que dans le palais, où l'essor de son génie l'avoit élevé aux premiers emplois. Chargé de conduire un secours en Italie, il amenoit cinq mille hommes sous plusieurs commandans, entre lesquels étoit Justin, maître de la milice d'Illyrie. A cette petite armée s'étoient joints deux mille Hérules, sous la conduite de trois chefs, les plus vaillans de leur nation, Visande, Alueth et Phanothée. L'autre Narsès, frère d'Aratius, qui, peu de temps auparavant, avoit amené aussi quelques troupes à Bélisaire, alla joindre la nouvelle armée. C'étoit un brave guerrier, compatriote de l'eunuque, et lié avec lui d'une étroite amitié.

Proc. Goth. l. 1, c. 16.

Les deux armées se joignirent près de Firmum, place maritime, à une journée d'Auxime. On tint conseil en ce lieu pour délibérer sur le parti qu'il falloit prendre. On craignoit pour Rimini. D'une autre part, laisser

derrière soi la ville d'Auxime, c'étoit s'engager entre l'armée de Vitigès et une garnison nombreuse, qui pourroit les harceler sans cesse, leur couper les vivres, et les tenir eux-mêmes comme assiégés. D'ailleurs la plupart des officiers de Bélisaire, indignés contre Jean, qui, par sa témérité indocile, s'étoit lui-même précipité dans ce danger, étoit d'avis de l'abandonner à sa mauvaise fortune. Mais Narsès, ami de Jean, et qui peut-être s'entendoit dès-lors avec lui pour troubler les opérations de Bélisaire, dont apparemment il ambitionnoit la place, représenta *qu'on seroit toujours à temps d'assiéger Auxime quand on auroit délivré Rimini ; que, si on laissoit prendre cette dernière place, ce seroit une perte irréparable, qui influeroit sur toute la suite de la guerre, en rendant le courage aux Goths et le faisant perdre aux Romains ; que Jean étoit assez puni par l'extrémité où il se voyoit réduit ; et que, si son imprudence méritoit un autre châtiment, ce ne devoit pas être aux dépens de leur honneur et de celui de l'empire.* En ce moment on reçut une lettre de Jean, qui mandoit à Bélisaire, *que, manquant de pain depuis plusieurs jours, il ne pouvoit plus résister aux habitans, résolus de se rendre ; qu'il tiendroit encore une semaine ; mais que, ce terme expiré, il seroit contraint de céder à la nécessité, assez pressante pour lui servir d'excuse.* A la lecture de cette lettre, Bélisaire, naturellement généreux, ne sentit plus que de la compassion pour cet officier. Il laissa mille hommes sous le commandement d'Aratius, dans un poste avantageux entre Auxime et Rimini. Il fit embarquer ses meilleures troupes, sous la conduite d'Ildiger, avec ordre de n'aborder à Rimini que quand l'armée de terre seroit à portée de la ville. Un détachement commandé par Martin côtoyoit le rivage et suivoit la flotte ; il avoit ordre d'allumer grand nombre de feux lorsqu'il seroit à la vue des ennemis, pour leur faire croire que c'étoit toute l'armée. Pour

lui, accompagné de Narsès, et suivi du reste des troupes, il prit une route plus éloignée de la mer, et passa par Urbisaglia, nommée alors *Salvia*, près de Pollence, dans le Picénum. Cette ville, tellement détruite par Alaric, qu'il n'en restoit plus qu'une porte, offrit aux Romains, au milieu de ses débris, un spectacle plus intéressant pour l'humanité que les plus somptueux édifices.

Depuis la destruction de Salvia, les habitans rassemblés vivoient dans des cabanes, sur les ruines de leur patrie. Au passage de Jean dans le Picénum, ils prirent l'épouvante; et une femme nouvellement accouchée posa son enfant à terre, s'enfuit, et ne reparut plus. Aux cris de l'enfant, une chèvre accourut et fit l'office de mère, l'allaitant et le défendant contre les animaux qui en approchoient. Trois mois après, lorsque Bélisaire entra dans le Picénum, les habitans, ayant appris que ce général, loin de faire aucun mal à ceux qui étoient de race romaine, se déclaroit leur protecteur, revinrent à leurs demeures, et furent étonnés de retrouver cet enfant plein de vie. Les femmes s'empressoient à l'envi de lui présenter leur sein; mais il refusoit de le prendre; la chèvre, tournant sans cesse autour de lui, écartoit ces nourrices importunes, et sembloit les quereller par ses bêlemens. On cessa donc de le fatiguer, et l'on se reposa sur la chèvre du soin de son nourrisson. Procope raconte que, lorsqu'il étoit sur le lieu, à la suite de Bélisaire, on lui donna ce spectacle; et que, comme on faisoit crier l'enfant, la chèvre, qui ne s'en éloignoit que d'un jet de pierre, accourut en bêlant, et le couvrit de son corps. Cette aventure fit donner à cet enfant le nom d'*Egisthe*, parce qu'il fut nourri comme l'avoit été le fils de Thyeste.

Proc. Goth. l. 2, c. 17.

Bélisaire, dont l'armée étoit fort inférieure en nombre à celle de Vitigès, la conduisoit par les sommets de l'Apennin, et ne doutoit pas que les Goths, découragés de tant de mauvais succès, ne prissent le parti de la re-

Proc. Goth. l. 2, c. 17. Marc. chr.

traite dès qu'ils verroient les Romains prêts à fondre sur eux par plusieurs endroits à la fois. Il ne se trompoit pas dans sa conjecture. A une journée de Rimini, il rencontra un détachement ennemi qui fut taillé en pièces sans avoir le temps de se reconnoître. Ceux qui purent échapper se sauvèrent tout tremblans sur les rochers voisins, d'où ayant considéré l'armée romaine qui s'allongeoit dans les gorges étroites de ces montagnes, et que l'épouvante grossissoit encore à leurs yeux, ils allèrent porter l'alarme dans le camp de Vitigès, en montrant leurs blessures, et publiant que Bélisaire alloit arriver en personne à la tête d'une armée innombrable. Les Goths se rangèrent en bataille au nord de Rimini, attendant l'ennemi de ce côté-là, et regardant sans cesse les montagnes d'où ils croyoient à tout moment le voir descendre. A la fin du jour, ils rentrèrent dans leur camp pour prendre du repos; mais ils passèrent la nuit dans l'inquiétude, voyant à trois lieues, du côté de l'orient, un grand nombre de feux allumés; c'étoit le corps d'armée de Martin, qui les trompoit par cette apparence. Ils s'attendoient à se voir enveloppés de toutes parts lorsque le jour seroit venu. Dès qu'il parut, un nouveau spectacle acheva de les épouvanter. La flotte cingloit à pleines voiles vers le rivage. A cette vue, rien ne put les retenir. A peine se donnent-ils le temps de lever leurs tentes; ce n'étoient que cris et que tumulte. Ils abandonnent une partie de leur bagage; ils fuient en confusion, sans écouter les ordres, sans songer à autre chose qu'à sortir du camp les premiers et à gagner au plus tôt Ravenne. Si les assiégés avoient eu assez de courage et de force pour les charger en ce moment, c'en étoit fait de l'armée des Goths, et la guerre étoit finie. Ildiger, qui faisoit dans le même temps débarquer ses troupes, entra sans obstacle dans le camp ennemi, fit prisonniers les malades qui n'avoient pu fuir, et s'empara des bagages qu'on avoit abandonnés.

Quelques heures après, Bélisaire arriva avec toute l'armée; et, voyant devant lui les soldats de la garnison pâles et exténuées de disette, ainsi que leur commandant, il dit à Jean, pour lui faire sentir sa faute avec douceur : *Vous avez grande obligation à la diligence d'Ildiger, qui a ponctuellement exécuté les ordres de son général.* Jean répondit fièrement : *Je ne dois rien à Ildiger, et tout à Narsès.* Un réponse si brusque et si peu respectueuse fit connoître à Bélisaire qu'il avoit dans Narsès un rival plus propre à traverser ses desseins qu'à les seconder. En effet, Narsès étoit sans contredit un grand et puissant génie; mais il avoit fait fortune à la cour, et il est difficile de croire que, pour l'élever de la condition d'esclave aux premières dignités du palais, ses heureux talens ne se fussent pas aidés d'un peu d'intrigue et de manége. Ambitieux sans doute, il ne pouvoit être exempt de jalousie; et il ne voyoit plus devant lui que Bélisaire. Tous deux avoient de grandes vertus; mais celles de Narsès étoient moins franches et plus concertées; il en aimoit le brillant; au lieu que Bélisaire n'envisageant que son devoir, laissoit venir la gloire d'elle-même sans jeter les yeux sur elle. Ce qui prouve que telles étoient les dispositions de Narsès, c'est que ces artisans de discorde, qui n'attaquent guère les âmes invulnérables, osèrent animer sa jalousie, et qu'il prêta l'oreille à leurs dangereuses insinuations. Ils lui répétoient sans cesse *qu'il ne convenoit pas au confident de l'empereur de marcher à la suite de Bélisaire et de ne se mouvoir que par ses ordres : qu'il ne devoit pas s'attendre que cet impérieux général lui donnât jamais part dans le commandement; que, s'il osoit lever la tête et déclarer qu'il vouloit commander en chef une partie des troupes, il entraîneroit après lui le plus grand nombre des soldats et les meilleurs officiers : que ses gardes, les Hérules, les troupes de Justin, de Jean, d'Aratius et de Narsès, son compatriote, formoient un*

corps de dix mille hommes aussi braves qu'inviolablement attachés à sa personne : que ces vaillans guerriers souhaitoient avec ardeur que Narsès partageât avec Bélisaire l'honneur de la conquête : que sans doute, en s'éloignant des emplois éclatans qu'il occupoit à la cour, il n'avoit pas prétendu venir se perdre dans l'ombre de Bélisaire. Ils ajoutoient *que le général séparé de lui ne seroit plus en état de rien entreprendre faute de troupes ;* ce qu'ils prétendoient prouver par l'énumération des garnisons qu'il étoit obligé d'entretenir tant en Sicile que dans toute la longueur de l'Italie.

Narsès, échauffé par ces discours, se trouvoit comme à l'étroit dans un rang subalterne; il affectoit l'égalité. Toutes les entreprises que proposoit Bélisaire, il ne manquoit jamais de prétextes pour les faire rejeter. Bélisaire, ayant pénétré ses intentions, convoqua tous les officiers, et leur parla en ces termes : « Braves capi« taines, il me semble que vous n'avez pas de l'état pré« sent de la guerre l'idée que j'en ai moi-même. Je « vois que vous méprisez l'ennemi comme s'il n'étoit « plus à craindre; et moi je suis persuadé qu'il ne faut « que cette confiance pour nous mettre en grand péril. « Ce n'est ni par lâcheté ni par foiblesse que les bar« bares ont fui devant nous, c'est notre conduite qui « leur en a imposé; ils ont été trompés, mais ils ne sont « pas vaincus. Prenez-y garde; la méprise sur ce point « pourroit causer notre perte. Souvent celui qui se croit « vainqueur, enivré de présomption, s'endort et se pré« cipite; au lieu qu'un échec imprévu réveille toutes les « forces de l'âme, et lui rend cette activité qui relève « les vaincus. Songez que Vitigès est à Ravenne avec une « armée encore très-nombreuse; que Vraïas, maître de « toute la Ligurie, assiége Milan; qu'il y a dans Auxime « une forte garnison, et que, depuis Rimini jusqu'à Rome, « tout est plein d'ennemis qui pourroient former plu« sieurs armées aussi fortes que la nôtre. Loin d'être

« paisibles possesseurs de l'Italie, nous sommes enveloppés « de toutes parts. Nous apprenons même que les Fran- « çois se sont joints aux Goths dans la Ligurie; alliance « formidable qui, redoublant le péril, doit redoubler « nos précautions. Je pense donc qu'il faut envoyer au « secours de Milan une partie de nos troupes, tandis « que le reste attaquera Auxime. Si Dieu favorise nos « armes, ainsi que je l'espère, le succès nous guidera à « d'autres entreprises. » Cette proposition de Bélisaire fut, à l'ordinaire, combattue par Narsès : c'étoit, à son avis, mal employer les forces romaines que de les occuper tout entières devant deux villes. « Prenez avec « vous une partie des troupes (dit-il à Bélisaire), et « conduisez-les où vous jugerez à propos. Nous irons « avec le reste attaquer l'Emilie; c'est le centre de l'em- « pire des Goths. En faisant trembler Ravenne, nous « vous mettrons en état de tout entreprendre, sans « craindre que les ennemis puissent être secourus. Si « nous nous arrêtions avec vous devant Auxime, je crain- « drois que les barbares, sortant de Ravenne, ne vins- « sent nous assiéger nous-mêmes, et ne fissent périr « notre armée en lui coupant le passage des vivres. » Bélisaire sentit les conséquences de ce discours. Diviser les forces romaines, c'étoit les anéantir en rompant le concert qui fait le succès d'une expédition. Pour fermer la bouche à Narsès, il produisit une lettre de l'empereur qu'il avoit jusqu'alors tenue secrète. Elle étoit adressée aux commandans des troupes, et conçue en ces termes : *En envoyant en Italie Narsès, intendant de nos finances, nous ne lui donnons pas le pouvoir de commander notre armée; nous entendons que Bélisaire en ait seul le commandement, et qu'il emploie nos troupes selon qu'il le jugera convenable. Nous vous ordonnons à tous de suivre ses ordres pour le bien de notre service.* Narsès prit de ces dernières paroles un prétexte pour éluder l'ordre contenu dans la lettre, pré-

tendant que, dans la conjoncture présente, Bélisaire agissoit contre le bien du service, et que par conséquent on n'étoit pas obligé de lui obéir.

Proc. Goth. l. 2, c. 20. Marc. chr. Zon. t. 2, p. 68.

Le général, sans vouloir s'engager dans une contestation peu assortie à sa dignité, et moins encore à son caractère, envoya Pérane assiéger Orviette avec un détachement. Il marcha lui-même vers Urbin, place importante, à une journée de Rimini. Les Goths y tenoient une forte garnison, commandée par un officier de réputation, nommé Morrhas. Narsès, Jean et les autres capitaines de leur faction suivirent Bélisaire : mais, lorsqu'on fut arrivé devant la ville, ils se séparèrent de lui. Bélisaire avoit posé son camp à l'orient de la place, ils allèrent camper à l'occident. Urbin étoit bâti sur une colline circulaire, fort élevée, qui, sans être escarpée, ne donnoit pas un accès facile à cause de la roideur de sa pente, excepté du côté du nord. Bélisaire, espérant que les ennemis, après la fuite de Vitigès, n'attendroient pas un assaut, leur envoya offrir une composition favorable. Mais les Goths, sans permettre aux députés d'entrer dans la ville, rejetèrent la proposition, et leur ordonnèrent de se retirer sur-le-champ. Ils comptoient sur le bon état de la place, avantageusement située et bien fournie de munitions. Bélisaire aussitôt donna ordre de construire une galerie pour aller à la sape, et de la faire avancer vers la muraille par l'endroit où le terrain étoit plus bas et plus commode pour les approches. Les partisans de Narsès affectoient de rire de ces préparatifs. A les entendre, *Bélisaire entreprenoit l'impossible; Jean s'étoit déjà présenté devant cette place, lorsqu'elle n'avoit encore qu'une foible garnison, et l'avoit jugée imprenable.* Ils disoient vrai en ce point; mais Jean, quelque idée qu'il eût de son mérite, n'étoit pas Bélisaire. Ils ajoutoient *qu'il ne convenoit pas à Narsès de perdre du temps à un siége inutile; qu'il devoit bien plutôt employer ses troupes à*

la conquête de l'Emilie. Narsès écouta ces conseils, et, ayant décampé pendant la nuit malgré les instances de Bélisaire, il regagna Rimini en diligence, suivi de ses partisans et de leurs soldats.

Au point du jour, Morrhas et la garnison, voyant que la moitié de l'armée romaine s'étoit retirée, insultoient le reste par de piquantes railleries. Cependant Bélisaire étoit résolu de continuer le siége. Le hasard le servit mieux qu'il n'espéroit. Il n'y avoit dans Urbin qu'une fontaine qui fournissoit de l'eau à toute la ville; elle tarit en trois jours, en sorte que les habitans se déterminèrent à se rendre. Le général romain, n'étant pas instruit de leur résolution, s'avançoit pour donner un assaut, lorsqu'il s'aperçut que les assiégés, au lieu de se préparer à la défense, lui tendoient les bras et demandoient à capituler. Il y consentit avec joie. Les Goths eurent la vie sauve, et s'engagèrent à servir dans les troupes romaines. Narsès n'apprit pas sans chagrin un succès dont il avoit refusé de partager la gloire. Pour en acquérir de son côté, il envoya Jean attaquer Célène. Celui-ci fut vivement repoussé dans un assaut où il perdit grand nombre de soldats, et, entre autres officiers, Phanothée, commandant des Hérules. Rebuté de ce mauvais succès, il marcha vers Imola, qu'il surprit; et les barbares abandonnant les places sans oser en venir aux mains, il se rendit maître d'une partie de l'Emilie.

Après la prise d'Urbin, Bélisaire ne jugea pas à propos d'assiéger Auxime; la saison étoit trop avancée, et la place paroissoit en état de se défendre long-temps. Il mit dans Firmum, en quartier d'hiver, un gros détachement, pour arrêter les courses de la garnison d'Auxime, et marcha vers Orviette. Pérane, qui assiégeoit cette place, apprenant des transfuges que les vivres y manquoient, espéroit qu'elle ne tarderoit pas à se rendre, si le général se présentoit devant les portes. Bélisaire, après avoir placé son camp dans le poste le plus avan-

Proc. Goth. l. 2, c. 20. Marc. chr.

tageux, fit le tour de la place pour considérer par quel endroit il devoit l'attaquer. Elle étoit sur une colline isolée, dont le pied étoit escarpé et impraticable; le haut se terminoit en plate-forme. A un jet de pierre s'élevoient tout alentour des rochers de même hauteur; entre les rochers et la colline couloit une rivière profonde, qui ne laissoit qu'un passage étroit, où les anciens Romains avoit bâti une tour; en sorte qu'il ne restoit d'entrée que par une porte, où les Goths avoient posté une forte garde. Quoique la ville n'eût ni murailles, ni autre fortification, sa situation seule la défendoit de tout, excepté de la famine. Tant que les Goths eurent assez de vivres pour ne pas mourir de faim, ils ne parlèrent pas de se rendre. Lors même que leurs provisions furent épuisées, ils se soutinrent encore quelques jours, en mangeant les peaux et les cuirs détrempés dans l'eau. Leur commandant Albilas, renommé pour sa valeur, les repaissoit de vaines espérances. Enfin ils ne se rendirent que lorsqu'il leur restoit à peine assez de force pour capituler.

Proc. Goth. l. 2, c. 20. Cass. l. 12, ep. 28. Anast. vita Silver. Hist. misc. l. 16.

Au fléau de la guerre qui désoloit l'Italie se joignit cette année une horrible famine. Comme les terres n'avoient pu être ensemencées, le blé manqua tout-à-fait dans la Ligurie, l'Emilie, la Toscane, le Picénum; et la Dalmatie fut bientôt épuisée. Les peuples de l'Emilie se retirèrent dans le Picénum, où ils espéroient trouver des subsistances, à cause du voisinage de la mer. Ils y trouvèrent la même disette, et mouroient de faim avec les habitans, dont ils augmentoient la misère. Procope dit qu'il périt cinquante mille hommes en cette seule province, ce qui paroît tout-à-fait incroyable. Dans le voisinage de l'Apennin, on fit du pain de farine de gland, qui causa des maladies, dont bien des gens moururent. On ne voyoit que des corps décharnés, dont la peau livide étoit collée sur les os; des visages haves, desséchés, teints d'un noir de fumée, et semblables à

des torches éteintes; des yeux hagards, sortant de la tête, et tels que ceux des frénétiques. Les misérables qui trouvoient quelque aliment, s'en remplissant avec avidité, mouroient encore plus tôt qu'ils ne seroient morts de la faim. Il y en eut qui se dévorèrent les uns les autres. Datius, évêque de Milan, rapportoit qu'une femme attachée au service de son église avoit mangé son propre enfant. Près de Rimini, deux femmes étoient restées seules de tout un village; et, donnant à loger aux passans, elles les égorgeoient pendant leur sommeil, et s'en nourrissoient. Elles avoient déjà tué dix-sept hommes. Le dix-huitième s'éveilla lorsqu'elles approchoient de son lit, et, après avoir tiré de leur bouche l'aveu de ces horreurs, il les massacra. La campagne étoit couverte de morts, dont les mains étoient encore attachées aux herbes et aux racines qu'ils n'avoient pas eu la force d'arracher. Ces cadavres demeuroient sans sépulture, rebutés même par les oiseaux de proie, la faim ayant déjà consumé toutes les chairs. Cassiodore, encore préfet du prétoire, fit pour le soulagement des peuples tout ce que lui permettoit l'épuisement du trésor public. Peu de temps après, prévoyant la chute du royaume des Goths, ce grand personnage quitta la cour, à laquelle il auroit dû renoncer après la mort d'Amalasonte, et se retira près de Squillace sa patrie, dans le château de Viviers, où il fonda un monastère.

Le siége de Milan continuoit avec vigueur. Bélisaire avoit envoyé au secours Martin et Vliaris, à la tête d'un grand corps de troupes. Ces deux officiers, arrivés au bord du Pô, à une journée de la ville, s'y arrêtèrent long-temps à chercher les moyens de passer le fleuve. Mundilas, qui commandoit dans Milan, leur députa un Romain nommé Paul, qui, ayant passé le Pô à la nage, leur représenta l'extrémité où la ville étoit réduite, l'importance de la place, et le déshonneur qu'ils s'attireroient s'ils la laissoient prendre par les Goths. On

Proc. Goth. l. 2, c. 21. Marc. chr. Zon. t. 2, p. 68. Murat. annal. d'Italia. t. 3, p. 385.

renvoya Paul, avec promesse de le suivre incessamment. De retour à Milan, il ranima les habitans et la garnison par l'espérance d'un prompt secours. Cependant Martin ne se pressoit pas, et, après avoir perdu plusieurs jours, il écrivit à Bélisaire *que ses troupes, effrayées du grand nombre de Goths et de Bourguignons rassemblés autour de Milan, refusoient de passer le fleuve; que Jean et Justin étoient actuellement en Emilie avec des troupes considérables; qu'il avoit besoin de ce renfort pour balancer les forces de l'ennemi.* Aussitôt Bélisaire dépêcha ses ordres à Jean et à Justin : ils répondirent *qu'ils n'avoient d'ordres à recevoir que de Narsès.* Bélisaire, qui avoit l'âme trop grande pour sacrifier au point d'honneur le bien des affaires, écrivit à Narsès *que toutes les troupes de l'empereur ne formoient qu'un corps; que, si les membres n'agissoient de concert, le corps entier seroit bientôt détruit; que la conquête de l'Emilie, qui n'avoit point de places fortes, n'étoit pour le présent de nulle importance; mais que Milan étoit un des boulevards de l'Italie; qu'il étoit lui-même trop éloigné pour y envoyer des troupes, qui, après un long trajet, arriveroient fatiguées, avec des chevaux recrus, harassés, et hors d'état de servir sur-le-champ; au lieu que Jean et Justin pouvoient en peu de temps joindre Martin et Vliaris; que ces forces réunies dissiperoient aisément les ennemis, et feroient ensuite sans obstacle la conquête de l'Emilie.* Narsès se rendit à ces raisons, et fit partir les deux capitaines. Jean, étant allé rassembler des barques sur la côte de Ligurie pour s'en servir au passage du Pô, tomba malade, et l'armée de secours demeura en-deçà du fleuve.

An. 539. Pendant tous ces délais, les assiégés, pressés de la famine, en étoient réduits à manger les chiens, les rats et les animaux les moins propres à la nourriture des hommes. Les barbares envoyèrent proposer à Mundilas la vie sauve pour lui et pour sa garnison, s'il vouloit

rendre la ville. Il répondit qu'il étoit prêt à accepter la condition, si l'on vouloit y comprendre les habitans. Sur le refus des Goths, il exhorta la garnison à faire une sortie, pour mourir avec honneur, si la fortune ne secondoit pas leurs efforts, plutôt que de livrer tant de Romains à la fureur des barbares. Les soldats, révoltés d'une proposition si désespérée, envoyèrent dire aux ennemis qu'ils acceptoient leurs offres, et ouvrirent les portes. Les Goths leur tinrent parole ; mais ils les firent prisonniers avec Mundilas, et les conduisirent à Ravenne. Les habitans, sans distinction d'âge ni de condition, furent passés au fil de l'épée. Procope dit qu'il en périt trois cent mille ; nombre peu vraisemblable, Milan n'étant pas alors aussi étendu qu'il l'est aujourd'hui ; quoiqu'on puisse supposer que les habitans des campagnes s'y étoient retirés. On abandonna les femmes aux Bourguignons pour récompense de leurs services. Réparat, préfet du prétoire, frère du pape Vigile, fut haché en pièces, et ses membres furent jetés aux chiens. Cerventin, qui se trouva dans Milan, se sauva en Dalmatie, et alla porter à l'empereur cette triste nouvelle L'évêque Datius, dont le zèle pour la religion et pour l'empire avoit attiré la ruine de sa patrie, eut aussi le bonheur de se sauver et de se retirer à Constantinople. La ville fut saccagée et presque détruite. Les Goths reçurent à composition les autres villes où les Romains avoient garnison, et se rendirent maîtres de toute la Ligurie. Martin et Vliaris, couverts de honte, retournèrent joindre Bélisaire. Mundilas, avec trois cents hommes, avoit tenu plus de six mois contre une armée nombreuse, et la ville ne fut prise qu'au commencement de l'année 539.

Bélisaire étoit en marche vers le Picénum, pour y ouvrir la campagne par le siége d'Auxime, lorsqu'il reçut la nouvelle de la prise de Milan. Pénétré d'une vive douleur, il refusa de voir Vliaris, dont il étoit déjà

Proc. Goth. l. 2, c. 22. Marc. chr. Zon. t. 2, p. 68.

mécontent, à cause de la mort de Jean l'Arménien; et, depuis ce temps-là, jamais il ne permit à cet officier de paroître en sa présence. L'empereur, instruit de ce désastre, prit le parti de rappeler Narsès, dont la mésintelligence avec Bélisaire pouvoit ruiner les affaires en Italie. Lorsque les Hérules virent partir Narsès, auquel ils étoient attachés, ils ne voulurent plus servir dans l'armée romaine, et, malgré les instances et les promesses de Bélisaire, ils prirent la route de Ligurie. Ils y rencontrèrent Vraïas, auquel ils vendirent leur butin, et promirent de ne plus porter les armes contre les Goths; mais ils ne gardèrent pas long-temps leur colère. S'étant retirés en Dalmatie, Vital, qui y commandoit, vint à bout de les apaiser. Ils laissèrent auprès de lui Visande, un de leurs chefs, avec ses troupes; le reste retourna à Constantinople sous la conduite d'Alueth et de Philémuth, successeur de Phanothée.

Proc. Goth. l. 2, c. 22. Paul. diac. l. 1, c. 21. Vales. hist. franc. l. 7.

Vitigès, enfermé dans Ravenne, s'attendoit à s'y voir bientôt assiégé. Trop foible pour résister seul aux forces romaines, il songeoit à s'appuyer des autres barbares. Il ne comptoit pas sur la bonne foi de Théodebert, qui avoit en même temps traité avec les Romains et les Goths. Il s'adressa donc aux Lombards, dont le roi, nommé Vacon, régnoit glorieusement après avoir subjugué les Suèves. Vitigès lui envoya des ambassadeurs, et lui offroit de grandes sommes d'argent pour l'engager à venir à son secours. Vacon étoit allié de l'empereur, et cette tentative fut sans succès. Dans l'extrême embarras où se trouvoit le roi des Goths, il assembloit souvent son conseil pour délibérer sur les ressources auxquelles on pourroit avoir recours. Après beaucoup d'avis proposés et combattus tour à tour, un des seigneurs représenta *que les Romains n'avoient tourné leurs armes vers l'Occident que depuis qu'ils n'étoient plus occupés contre les Perses; que c'étoit à la faveur de cette paix qu'ils avoient détruit les Vandales, terrassé les*

Maures, attaqué les Goths ; que, si l'on venoit à bout de faire prendre les armes au roi de Perse, cette diversion les obligeroit de laisser en repos les autres peuples pour porter toutes leurs forces contre ce redoutable ennemi. Cette proposition fut applaudie. On fit partir deux prêtres liguriens, auxquels on promit récompense, s'ils réussissoient dans cette négociation. Pour se donner plus de considération auprès de Chosroës, l'un prit la qualité d'évêque, l'autre faisoit un rôle subalterne.

Dans la disposition où se trouvoit alors Chosroës, il n'étoit pas difficile de l'engager à une rupture ouverte avec l'empire. Ce prince politique, jaloux de la puissance que les Romains acquéroient en Occident par la conquête de l'Afrique et de l'Italie, avoit déjà excité Alamondare à faire naître quelque occasion de guerre. Deux ans auparavant, ce Sarrasin, toujours prêt à tirer l'épée, ne trouvant pas de quoi faire subsister ses troupes dans un pays aussi sec et stérile que l'étoit l'Arabie, étoit entré dans l'Euphratésienne à la tête de quinze mille hommes. Mais Bazas, commandant des troupes romaines, l'avoit, par son adresse et par de riches présens, engagé à se retirer. A la sollicitation de Chosroës, il chercha querelle à Aréthas, chef des tribus sarrasines attachées aux Romains, sous prétexte qu'Aréthas usurpoit la souveraineté sur un grand pays. C'étoit une lisière qui s'étendoit au midi de Palmyre, depuis la Palestine jusqu'à l'Euphrate, dans l'espace de dix journées. On la nommoit *Strata,* parce qu'elle étoit traversée par un chemin pavé de grandes pierres. La terre, brûlée des ardeurs du soleil, n'y produisoit ni fruits, ni moissons, mais seulement quelques herbages, où l'on envoyoit paître les troupeaux. Aréthas prétendoit que ce terrain appartenoit à l'empire : il le prouvoit, et par la dénomination latine, et par le témoignage des anciens du pays. Alamondare soutenoit que ceux qui y faisoient paître des troupeaux avoient toujours reconnu son do-

Proc. pers. l. 2, c. 1. Idem, anecd. c. 11. Marc. chr.

maine en lui payant le droit de pâturage. Il appuya ses raisons de la force des armes, et battit Aréthas. L'empereur, prévoyant les suites que pouvoit avoir ce différend, envoya, pour le terminer, le patrice Stratége, son trésorier, aussi distingué par sa prudence que par sa noblesse; et Summus, ancien commandant des troupes de Palestine, frère de ce Julien qui avoit été ambassadeur en Ethiopie. Ces deux députés ne s'accordoient pas mieux que les deux princes sarrasins. Stratége conseilloit à l'empereur d'abandonner un terrain stérile et de nulle valeur plutôt que de fournir un prétexte de guerre à l'impatience de Chosroës. Summus, au contraire, écrivoit à la cour qu'on ne pouvoit sans honte laisser envahir une possession si légitime. Il profita même des conférences qu'il avoit avec Alamondare pour le tenter par de belles promesses, et lui remit à cet effet une lettre qu'il disoit être de Justinien. Le Sarrasin n'en fit pas d'autre usage que de l'envoyer à Chosroës. Le roi de Perse en produisoit encore, qu'il prétendoit lui avoir été remises par les Huns, que l'empereur sollicitoit à faire une irruption dans la Perse. De ces lettres, vraies ou supposées, Chosroës prenoit avantage pour taxer Justinien de perfidie.

Proc. pers. l. 2, c. 2.

Les députés de Vitigès, arrivés en Perse sans être découverts par les gardes de la frontière, qui dans un temps de paix ne croyoient pas avoir besoin de beaucoup de vigilance, furent présentés à Chosroës : « Grand « roi (lui dirent-ils), Vitigès nous envoie pour plaider « devant vous votre propre cause. C'est lui qui vous « parle par notre bouche. Ne peut-on pas dire que vous « abandonnez vos états et toute la terre à l'ambition de « Justinien? Cet usurpateur artificieux, qui se joue des « traités et des sermens, étend ses prétentions sur tous « les royaumes du monde. Il n'a fait la paix avec vous « que pour acquérir des forces et vous préparer une nou« velle guerre. Il nous traitoit comme ses amis, tandis

« qu'il subjuguoit les Vandales. Devenu plus puissant, « il a tourné ses armes contre nous; il les tournera « contre vous, s'il vient à bout de nous détruire. Rom« pez une paix qui vous est aussi préjudiciable qu'à nous« mêmes. Voyez dans nos désastres l'image de ceux dont « les Perses sont menacés. Ne vous flattez pas que les « Romains puissent jamais devenir vos amis. Vous pou« vez désarmer leurs bras, mais vous n'étoufferez jamais « dans leur cœur cette haine mortelle, aussi ancienne « que leur empire : elle éclatera toutes les fois qu'ils se « croiront en état de vous en faire sentir les effets. « Nous occupons maintenant les armes romaines; ne « laissez pas échapper l'occasion. Il vaut mieux se mettre « en sûreté en prévenant l'ennemi que de s'exposer à « tout perdre en attendant les attaques. » Ces raisons étoient appuyées dans le cœur de Chosroës par la jalousie qu'il avoit conçue contre Justinien. Il résolut donc de recommencer la guerre.

La révolte des Arméniens contre l'empire le confirma dans ce dessein. Voici ce qui se passoit alors dans ce pays. L'empereur, voulant récompenser Syméonès des services qu'il avoit rendus aux Romains dans la guerre précédente contre les Perses, le mit en possession de quelques villages d'Arménie. Les légitimes possesseurs, se voyant dépouillés, tuèrent Syméonès, et s'enfuirent en Perse. Justinien donna ces mêmes villages à Amazaspe, neveu du mort, et joignit à cette faveur le gouvernement de l'Arménie. Quelque temps après, Acace, très-méchant homme, mais aimé de l'empereur, accusa le gouverneur de s'entendre avec les Perses pour leur livrer Théodosiopolis, et quelques autres villes. L'empereur lui ayant permis de prévenir cette trahison, il tua Amazaspe, et fut revêtu de sa charge. Il ne la posséda pas long-temps; plusieurs Arméniens, furieux de ses cruautés et de ses rapines, l'assassinèrent, et se sauvèrent dans la forteresse de Pharange.

Proc. pers. l. 2, c. 3.

Sittas, qui étoit à Constantinople depuis la paix faite avec les Perses, fut envoyé en Arménie. Il usa d'abord de ménagement pour tâcher d'adoucir les rebelles, et de faire revenir dans le pays ceux qui s'étoient retirés sur les terres de Perse. Mais, comme l'empereur, séduit par les calomnies d'Adolius, fils d'Acace, lui faisoit des reproches de son inaction, il résolut de combattre. Pour diminuer le nombre des ennemis, il essaya d'en attirer quelques-uns au parti des Romains. Les Apétiens, nation nombreuse et puissante, se laissèrent gagner, et lui promirent de se ranger de son côté, pourvu qu'il s'engageât par écrit à leur conserver leurs terres et tout ce qu'ils possédoient. Sittas leur envoya cette promesse signée de sa main, et marcha aux ennemis avec toutes ses troupes. Le courrier s'égara, et un détachement de l'armée romaine, qui n'étoit pas instruit de cette convention, rencontra un parti d'Apétiens, et les tailla en pièces. Sittas lui-même, ayant surpris dans une caverne un grand nombre de leurs femmes et de leurs enfans, les fit massacrer sans les connoître. Ces hostilités irritèrent les Apétiens, qui se joignirent aux autres peuples de l'Arménie. Comme le pays étoit coupé de montagnes et de précipices, les deux armées étoient obligées de combattre par pelotons en plusieurs endroits à la fois. Sittas, ayant aperçu au-delà d'un vallon une troupe de cavaliers arméniens, courut à eux à la tête d'un petit escadron, et passa le vallon. Voyant les ennemis prendre la fuite, il s'arrêta pour se reposer. Un cavalier hérule qui revenoit de la poursuite, courant à toute bride, rompit maladroitement la lance de Sittas; et comme ce général avoit ôté son casque pour se rafraîchir, il fut reconnu par les ennemis, qui, le voyant si peu accompagné, revinrent sur lui. Sittas, sans autres armes que son épée, tourna bride pour passer le vallon; et tandis qu'il le traversoit, les Arméniens le poursuivant avec ardeur, il fut atteint par Artabane l'Arsacide, qui le

perçà d'un coup de lance. Ainsi mourut, dans une rencontre obscure, ce grand capitaine, dont les exploits auroient mérité une fin plus brillante. C'étoit l'homme le mieux fait de son temps, rival de Bélisaire en fait de valeur et d'habileté.

Buzès fut envoyé pour lui succéder. Arrivé près du camp des rebelles, il leur promit le pardon, et invita les principaux à une entrevue. La plupart refusèrent, par défiance, de l'aller trouver. Mais Jean l'Arsacide, père d'Artabane, et depuis long-temps ami de Buzès, se rendit auprès de lui avec son gendre Bassacès, et quelques autres seigneurs. Ils s'arrêtèrent dans le lieu marqué pour la conférence du lendemain. Pendant la nuit, Bassacès, s'étant aperçu que l'armée romaine se disposoit à les environner, en avertit son beau-père, le pressant de se mettre en sûreté par une prompte fuite. Comme Jean, par un excès de confiance en l'amitié de Buzès, persistoit à demeurer, Bassacès se sauva avec les autres avant que les Romains les eussent enveloppés. Jean étant resté seul, fut tué par ordre de Buzès.

Cette perfidie fit connoître aux Arméniens qu'ils n'avoient point de grâce à espérer. N'étant pas en état de résister seuls aux forces de l'empire, ils implorèrent le secours de Chosroës. Bassacès, chef de l'ambassade, lui rappela l'ancienne alliance des rois d'Arménie et des rois de Perse. Il lui représenta « que les Romains n'a-
« voient exécuté aucune des conditions dont ils étoient
« convenus avec le dernier Arsacès, qui leur avoit cédé
« le royaume d'Arménie; que Justinien, qui se disoit
« ami de Chosroës, étoit en effet l'ennemi de tous les rois
« et de toutes les nations; que les Zannes asservis, les
« Lazes subjugués, la ville de Bosphore envahie sur les
« Huns, l'Afrique conquise, l'Italie sur le point de l'être,
« étoient autant de preuves de son ambition démesurée;
« qu'il étoit allé chercher au bout du monde les Ethio-
« piens et les Homérites pour les armer contre les

« Perses; que dans ses injustes projets il embrassoit « tout l'univers. Qu'attendez-vous, seigneur (ajoutoit-« il)? Pourquoi laissez-vous périr tant de peuples pour « être vous-même dévoré le dernier? Vous réservez-vous « pour éprouver le sort des Vandales et des Maures? « N'a-t-il pas tenté de corrompre Alamondare? N'a-t-il « pas sollicité les Huns à fondre sur vos états? Et vous « seul, le plus grand des rois, vous observez scrupuleu-« sement une paix qui ne subsiste plus. N'est-ce pas l'a-« voir rompue que de faire sourdement la guerre par « de perfides intrigues? Ordonnez seulement à vos trou-« pes invincibles de marcher; elles ne trouveront point « d'ennemis. Toutes les forces romaines sont occupées « en Occident. L'empereur avoit deux généraux, Sittas « et Bélisaire; nous venons de vous défaire de Sittas; « Bélisaire n'est plus au service de Justinien; las d'obéir « à un maître injuste et méprisable, il travaille à se « faire lui-même une souveraineté en Italie. » J'expliquerai dans la suite ce qui donnoit occasion de parler ainsi de Bélisaire. Chosroës entendit ce discours avec plaisir; il fit assembler les seigneurs en qui il avoit le plus de confiance, pour délibérer sur les instances de Vitigès et des Arméniens, qui se trouvoient aussi conformes que s'ils eussent agi de concert. La guerre fut résolue pour l'année suivante. Les Romains n'avoient encore aucune connoissance de ces mouvemens.

Proc. pers. l. 1, c. 4, 14.

Dans ce même temps parut une comète qui s'étendoit d'orient en occident. Elle se montra dans le signe du sagittaire, et sembloit suivre le soleil, qui étoit alors dans le capricorne. Elle avoit la forme d'une lance. On la vit plus de quarante jours, et le peuple ne douta pas que ce ne fût une annonce de la guerre, à laquelle on apprit alors que se préparoit Chosroës. Des deux prêtres liguriens députés par Vitigès, l'un étoit mort en Perse, l'autre, y résidant, avoit envoyé l'interprète de l'ambassade pour rendre compte au roi des Goths. Cet inter-

prète fut arrêté près de Constantinople, par Jean, qui commandoit en Mésopotamie, et lui révéla tout le secret de la négociation. Justinien, alarmé, chercha les moyens de conjurer l'orage. Anastase, dont le zèle avoit étouffé quatre ans auparavant à Dara la révolte de Jean Cottistis, étoit pour lors à Constantinople. Comme il avoit des liaisons en Perse, Justinien le chargea d'une lettre pour Chosroës. Il représentoit à ce prince les conséquences d'une rupture ; il lui mettoit devant les yeux ses sermens, et la vengeance divine qui ne se laissoit pas désarmer par des prétextes frivoles, propres tout au plus à tromper les hommes. Chosroës ne répondit point à cette lettre, et ne permit pas même à l'envoyé de sortir de Perse.

L'empereur, croyant avoir besoin de toutes ses forces contre un ennemi si redoutable, songeoit à terminer la guerre en Occident. Il renvoya les députés de Vitigès, qu'il retenoit depuis deux ans à Constantinople, et promit de députer lui-même à Ravenne pour traiter de la paix. Bélisaire arrêta les envoyés des Goths à leur retour en Italie, et ne les relâcha qu'après avoir obligé Vitigès à mettre en liberté Pierre et Anastase, que Théodat avoit retenus prisonniers. Ces deux négociateurs, étant revenus à Constantinople, furent dédommagés par l'empereur des mauvais traitemens qu'ils avoient essuyés dans une captivité de trois ans. Pierre fut revêtu de la charge de maître des offices, et Anastase nommé préfet du prétoire d'Italie.

Proc. Goth. l. 2, c. 22.

Pendant le cours de ces diverses négociations Bélisaire se hâtoit d'achever la conquête de l'Italie. Son dessein étoit d'attaquer Ravenne : mais, pour assurer ses derrières, il falloit auparavant se rendre maître de Fésules et d'Auxime. Il envoya Cyprien et Justin faire le siége de Fésules ; et, pour empêcher Vraïas, qui étoit dans Milan, de venir au secours de la place, il fit marcher vers le Pô Martin, Jean le Sanguinaire, et un autre

Proc. Goth. l. 2, c. 23. Marc. chr.

Jean surnommé Phagas, c'est-à-dire, *le mangeur*. Ceux-ci avoient ordre de suivre Vraïas par-derrière, s'ils n'étoient pas assez forts pour lui fermer le passage. Ils s'emparèrent de Tortone, qui n'avoit aucune fortification, et y logèrent leurs troupes. Bélisaire, à la tête de douze mille hommes, alla mettre le siége devant Auxime. Cette ville étoit située sur une hauteur de difficile accès, à quatre lieues de la mer, et à trois journées et demie de Ravenne. Vitigès, persuadé que les Romains ne feroient aucune entreprise sur Ravenne qu'ils ne se fussent auparavant rendus maîtres d'Auxime, avoit mis en garnison dans cette ville l'élite de ses troupes. Le général romain, arrivé au pied de la colline, donna ordre à ses soldats d'y asseoir leur camp. Pendant qu'ils dressoient leurs tentes, les Goths, les voyant dispersés en divers pelotons, assez écartés les uns des autres pour ne pouvoir aisément s'entre-secourir, firent sur le soir une sortie du côté de l'orient, où Bélisaire, accompagné seulement des troupes de sa garde, travailloit à s'établir. On prit aussitôt les armes, et on repoussa l'ennemi jusqu'au milieu de la colline. Les Goths firent ferme en cet endroit; et comme ils tiroient sur les Romains avec avantage, ils en tuèrent un grand nombre. La nuit sépara les combattans. Un parti de Goths, sorti la veille pour aller chercher des vivres dans les campagnes d'alentour, n'étant pas instruit de l'arrivée des Romains, revint pendant cette nuit. A la vue des feux du camp ennemi, quelques-uns eurent assez de hardiesse pour traverser la circonvallation qui n'étoit pas encore achevée, et parvinrent heureusement dans la ville. D'autres, plus timides, allèrent se cacher dans les bois, où ils furent découverts le lendemain et taillés en pièces.

La force des remparts et la difficulté des approches firent perdre à Bélisaire l'espérance de prendre la ville par assaut. Il se détermina donc à la réduire par famine. Une prairie, voisine des murs, devenoit tous les jours

un champ de bataille. Dès qu'un parti ennemi y arrivoit pour faucher l'herbe, un corps plus nombreux de Romains accouroit pour le combattre, et tailloit en pièces les fourrageurs. Les Goths, toujours battus, s'avisèrent d'un artifice. Ils détachèrent de leurs chariots les roues avec les essieux; et, lorsqu'ils virent les Romains monter sur la colline, ils les firent rouler sur eux avec toute la rapidité que leur donnoit la roideur de la pente. Mais les Romains en évitèrent la rencontre, et les roues arrivèrent dans la plaine sans avoir produit d'autre effet que la risée. Les barbares eurent recours à un moyen plus simple et plus efficace; c'étoit de cacher dans des chemins creux de gros détachemens de leurs meilleurs soldats, et de ne faire paroître dans la prairie qu'un petit nombre de faucheurs. Dès qu'on étoit aux prises, les Goths, sortant de l'embuscade, tomboient sur les Romains, tuoient les uns et mettoient les autres en fuite. En vain les soldats du camp, voyant accourir les Goths, avertissoient leurs camarades par de grands cris; l'éloignement et le bruit des armes empêchoient de les entendre. L'ancienne discipline romaine étoit alors tellement altérée par la paresse et par l'ignorance, que les trompettes avoient perdu cette variété d'airs militaires qui distinguoient les divers commandemens. Elles ne savoient plus que sonner la charge : c'étoit par des cris qu'on donnoit le signal de la retraite; et, dans le tumulte d'une bataille, souvent ces cris n'étoient pas entendus, ce qui causoit une étrange confusion, et quelquefois de grandes pertes. Procope conseilla à Bélisaire d'employer la trompette de cavalerie pour la charge, et celle d'infanterie pour la retraite. Ces deux sons ne pouvoient être confondus, la trompette de cavalerie étant d'un bois mince couvert de cuir, au lieu que l'autre étoit d'airain, et rendoit un son plus éclatant. Bélisaire suivit ce conseil, et instruisit ses troupes de ce changement, qui

sauva dans la suite beaucoup de soldats, en les faisant retirer à propos.

Proc. Goth. l. 2, c. 24. Les vivres manquoient dans Auxime, et les Goths vouloient presser Vitigès de les secourir. Mais il falloit traverser les gardes des Romains, et il ne se trouvoit personne qui osât en courir le risque. Voici le moyen qu'ils imaginèrent pour faciliter le passage. Ayant choisi une nuit fort obscure, ils poussèrent de grands cris d'un côté de la muraille, comme pour un événement imprévu. Les Romains, étonnés, se figurèrent que Vitigès arrivoit; et pour ne rien hasarder dans les ténèbres, ils se tinrent dans leur camp, et portèrent leurs principales forces du côté que partoient les cris. Les Goths firent sortir par la porte opposée les courriers qu'ils envoyoient à Ravenne, où ils arrivèrent au bout de trois jours. Vitigès leur promit un prompt secours; mais cette promesse ne fut suivie d'aucun effet. Il craignoit à la fois d'être poursuivi par Martin et par Jean, qui lui couperoient la communication de Ravenne; d'avoir à combattre Bélisaire, et de manquer de subsistance dans le Picénum, où il ne pourroit trouver de vivres, le pays étant ravagé; ni en faire venir d'ailleurs, les Romains étant maîtres de la mer et du château d'Ancône. Ses courriers, chargés de vaines espérances, furent assez heureux pour rentrer dans Auxime, sans être aperçus des ennemis. Bélisaire, averti par ses déserteurs, redoubla de vigilance pour ôter aux assiégés toute correspondance avec Vitigès.

Cependant Cyprien et Justin avoient formé le siége de Fésules; mais la difficulté de l'accès rendoit l'attaque impraticable. Les Goths faisoient de fréquentes sorties, aimant mieux courir le hasard des combats que d'attendre la famine. Les succès furent d'abord balancés. Enfin les Romains prirent la supériorité, et tinrent l'ennemi renfermé dans la place. Les assiégés firent sa-

voir à Vitigès qu'ils étoient réduits à une extrême disette, et qu'ils ne pouvoient tenir long-temps. Aussitôt Vitigès envoya ordre à Vraïas de passer le Pô, l'assurant qu'il alloit lui-même partir avec toutes ses troupes pour marcher ensemble au secours de Fésules. Vraïas passa le fleuve, et vint camper à trois lieues du camp de Martin ; mais ni les uns ni les autres ne se pressoient de combattre. Les Romains croyoient assez faire en arrêtant Vraïas ; et celui-ci pensoit que, s'il étoit battu, les affaires des Goths étoient ruinées sans ressource, parce qu'il ne seroit plus en état de se joindre à Vitigès.

Les deux armées se tenoient mutuellement en échec, et seroient peut-être long-temps restées dans cette position, s'il ne fût survenu un troisième ennemi qu'ils n'attendoient pas. Théodebert, allié des deux partis, mais également infidèle à tous les deux, voyant les Goths affoiblis, forma le dessein de s'emparer lui-même de l'Italie. Ce prince, le plus puissant des rois françois, outre la France septentrionale, possédoit encore la Thuringe, une partie de la Saxe, et la Souabe entière, habitée alors par les Allemands. Il passa les Alpes à la tête de cent mille hommes. Il avoit peu de cavalerie, et ses fantassins n'avoient pour arme qu'une épée, un bouclier et une hache d'un fer très-épais et tranchant des deux côtés, avec un manche de bois fort court. Cette hache se nommoit *francisque*. Leur manière de combattre étoit d'approcher les ennemis, de lancer leur francisque pour mettre en pièces les boucliers, et de charger ensuite à grands coups d'épée. Les Goths, apprenant la marche de Théodebert, leur allié, ne doutèrent pas qu'il ne vînt à leur secours : ils se promettoient d'exterminer bientôt tout ce qu'il y avoit de Romains en Italie. Le monarque françois n'eut garde de les détromper d'abord : il lui falloit passer le Pô ; et la garnison de Pavie pouvoit lui fermer le passage. Mais, dès que les François furent sur le pont de Pavie, ils se déclarèrent

Proc. Goth. l. 2, c. 25. Marc. chr. Jorn. succes. Marius Avent. Greg. Tur. hist. l. 3, c. 32.

en massacrant et jetant dans le fleuve les femmes et les enfans des Goths, que la curiosité avoit attirés. Les écrivains françois ont mis cette barbarie sur le compte des Allemands, qui, étant encore idolâtres, immolèrent, disent-ils, ces innocens à leurs divinités, pour se les rendre favorables au commencement de leur entreprise. Mais Procope, qui n'étoit pas loin de là, ne fait point cette distinction; la nation françoise étoit encore barbare en ce temps-là; et ces peuples féroces n'avoient pas besoin d'être animés par la superstition pour commettre des meurtres. Ils continuèrent leur marche au-delà du Pô, vers le camp de Vraïas. A leur approche, les Goths, ravis de joie, sortirent au-devant d'eux : mais, lorsqu'ils virent qu'on les recevoit à coups de haches, ils prirent la fuite avec tant d'effroi, qu'ils traversèrent en foule le camp des Romains, et coururent sans s'arrêter jusqu'à Ravenne. Les Romains, étonnés et comme étourdis de ce désordre imprévu, ne se mirent pas en état d'arrêter ces fuyards: étant ensuite revenus à eux-mêmes, ils s'imaginèrent que la grande armée qu'ils apercevoient au loin étoit celle de Bélisaire qui venoit les joindre après avoir défait les Goths. Depuis que Vraïas étoit campé devant eux, ils se tenoient renfermés dans leurs retranchemens, en sorte qu'ils n'avoient eu aucune nouvelle de ce qui s'étoit passé au-delà du Pô, et Théodebert marchoit avec une extrême diligence. Ils prirent donc les armes, et sortirent du camp comme pour aller joindre Bélisaire. Ils ne reconnurent leur méprise que lorsqu'il n'étoit plus possible d'éviter le combat. Leur résistance ne fut pas longue; accablés par une si grande multitude, ils s'enfuirent en Toscane, d'où ils firent savoir à Bélisaire leur défaite, et le danger où il étoit lui-même.

Cette incursion des François ne fut qu'un orage violent, mais passager. Le vainqueur, au lieu de marcher droit à Ravenne, s'arrêta à faire le dégat dans la Li-

gurie et dans l'Emilie. Il saccagea la ville de Gênes. Il avoit trouvé d'abondantes provisions dans les deux camps; mais elles furent bientôt consommées. Tout le pays étant ruiné, les François ne trouvèrent plus pour alimens que la chair des bœufs dont les pâturages étoient remplis, ni pour boisson que les eaux du Pô; ce qui leur causa de mortelles dysenteries; et les bœufs leur ayant manqué à la fin, la disette acheva de détruire leur armée. Le tiers des soldats étoit déjà mort de faim et de maladie, lorsque Théodebert reçut une lettre de Bélisaire qui, pour ne pas irriter la fierté de ce jeune prince, lui reprochoit avec ménagement d'avoir oublié les sermens par lesquels il s'étoit lié avec les Romains; il lui faisoit entendre que l'empereur n'étoit pas tellement dénué de forces, qu'il ne pût encore repousser une insulte, et il l'exhortoit à ne pas exposer ses possessions légitimes pour mériter le titre d'usurpateur. Cette lettre fit sans doute moins d'impression sur l'esprit fougueux du jeune monarque que la disette et la crainte d'une révolte de troupes. Elles murmuroient hautement de ce qu'on les laissoit mourir de faim dans une contrée déserte, où la terre n'étoit plus couverte que de cendres et de cadavres. Théodebert prit donc le parti de repasser les Alpes aussi promptement qu'il étoit venu.

Après la retraite des François, Martin et Jean rallièrent leurs troupes, et retournèrent dans leur premier poste. Les Goths, renfermés dans Auxime, n'étant pas instruits de l'irruption des François, attendoient tous les jours avec impatience le secours promis par Vitigès. Enfin ils résolurent de lui envoyer encore un courrier pour réitérer leurs instances. Mais la vigilance de Bélisaire leur avoit fermé tous les passages. Ils aperçurent un soldat de l'armée romaine qui étoit de garde dans un poste, pour empêcher les habitans de venir faucher l'herbe. Comme il étoit seul, quelques habitans se hasardèrent à s'approcher de lui, et lui promirent avec ser-

Proc. Goth. l. 2, c. 26.

ment une somme considérable, s'il vouloit rendre un service aux assiégés. Le soldat, nommé Burcence, Besse de nation, accepta leurs offres, se chargea d'une lettre pour Vitigès, et tint parole. Vitigès lui en remit une autre, par laquelle il s'excusoit sur l'incursion des François ; il promettoit de nouveau de se rendre au plus tôt à Auxime, et exhortoit les soldats de la garnison à répondre aux espérances de toute la nation, dont le salut dépendoit de leur courage. Il récompensa libéralement le courrier, qui, étant revenu au camp des Romains, apporta pour cause d'absence que, s'étant trouvé malade, il étoit resté dans une église voisine pour obtenir de Dieu sa guérison, selon une dévotion ordinaire en ce temps-là. Le lendemain, étant retourné à son poste, il remit la lettre de Vitigès. Le retardement du secours lui fit faire un second voyage. On mandoit au roi qu'on ne pouvoit plus tenir que cinq jours. De nouvelles promesses inspirèrent encore à la garnison de nouvelles espérances. Bélisaire, instruit de l'extrémité où la ville étoit réduite, s'étonnoit qu'elle résistât si long-temps ; il voulut savoir la cause d'une constance si opiniâtre ; il donna ordre de saisir quelqu'un des habitans et de le lui amener. Valérien se chargea de l'exécution : il y employa un Esclavon agile et robuste qu'il avoit dans ses troupes. C'étoit un stratagème ordinaire aux Esclavons, qui habitoient au bord du Danube, de se tapir comme des serpens, tantôt sous une roche, tantôt entre des buissons ou des herbages, et de s'élancer de là tout à coup sur un ennemi qu'ils emportoient dans leur camp. Celui-ci employa la même ruse, et réussit. Le soldat goth, qu'il transporta dans la tente de Valérien, découvrit la perfidie de Burcence. Ce malheureux fut convaincu par son propre aveu, et Bélisaire en abandonna le châtiment à ses camarades, qui le brûlèrent vif à la vue de la ville.

Proc. Goth. l. 2, c. 27.

Bélisaire entreprit de vaincre par la soif une opiniâ-

treté qui résistoit aux horreurs de la famine. Il n'y avoit dans Auxime qu'un seul puits, qui ne pouvoit fournir aux besoins des habitans. Mais, hors des murs, à la distance d'un jet de pierre, couloit sur la pente de la colline un petit ruisseau dont l'eau se rendoit dans un réservoir couvert d'une maçonnerie. Bélisaire fit avancer toutes ses troupes, comme s'il eût voulu donner un assaut général; et lorsqu'il vit tout le contour des murs garni de soldats et d'habitans préparés à la défense, il détacha cinq travailleurs qui, chargés des instrumens propres à démolir un édifice, marchèrent vers le réservoir à l'abri de plusieurs boucliers. Une décharge de pierres et de traits ne put les empêcher d'arriver. Pendant qu'ils s'efforçoient de détruire la fontaine, les Goths, qui se voyoient perdus, si on leur ôtoit cette ressource, sortirent sur les travailleurs. Les Romains accoururent pour les défendre, et le combat devint furieux. L'avantage du lieu favorisoit les Goths; les Romains, en butte à leurs traits, tomboient en grand nombre, et rien ne les retenoit dans un poste si périlleux que la présence du général, qui, s'exposant lui-même, les animoit de ses paroles et de ses regards. Peu s'en fallut qu'il n'y perdît la vie. Une flèche alloit le percer sans qu'il l'aperçût venir, lorsqu'un de ses gardes, nommé Unigat, opposa son bras, et reçut le coup dont il demeura estropié. Le combat dura depuis le lever du soleil jusqu'à midi avec un acharnement extrême. Sept Arméniens des troupes de Narsès et d'Aratius, s'y distinguèrent par leur agilité et leur hardiesse. Enfin les Goths se retirèrent, et les travailleurs revinrent joindre l'armée sans avoir pu, pendant un si long temps, détacher, malgré tous leurs efforts, une seule pierre de l'édifice, tant les anciens savoient donner de solidité à leurs ouvrages. Bélisaire, n'ayant pu détruire la fontaine, en corrompit les eaux en y faisant jeter de la chaux, des cadavres et des herbes venimeuses. Il ne restoit plus aux habitans que l'eau de leur puits, qu'on

leur distribuoit par mesure. Mais ils se soutenoient encore par l'espérance du secours. Bélisaire, de son côté, renonçant aux attaques, n'attendoit le succès que de sa vigilance à garder tous les passages.

La garnison de Fésules, réduite aux abois, avoit déjà capitulé. Cyprien et Justin, après avoir laissé quelques troupes dans cette place, vinrent joindre l'armée devant Auxime, amenant avec eux les principaux prisonniers. Bélisaire fit approcher ceux-ci des murailles pour les donner en spectacle aux assiégés, qu'il exhortoit en même temps à se rendre. La famine, encore plus pressante que ses paroles, acheva de vaincre l'opiniâtreté des habitans. Mais ils demandoient la liberté de se retirer à Ravenne avec tout ce qui leur appartenoit. Bélisaire balançoit d'envoyer à Vitigès tant de braves guerriers, et de fortifier par un si puissant secours une ville qu'il alloit attaquer. Les soldats lui faisoient instance pour ne pas accorder aux assiégés la permission d'emporter leurs richesses; ils lui montroient leurs blessures, ils s'écrioient que les dépouilles des barbares leur étoient dues; que c'étoit le prix de leur sang et la légitime récompense de leurs travaux. D'une autre part, il se hâtoit de partir, pour prévenir la jonction des François avec Vitigès; car on disoit qu'ils étoient déjà en marche pour se rendre à Ravenne. Enfin les Romains, pressés par la conjoncture, et les Goths par la famine, convinrent que les assiégés conserveroient la moitié de leurs effets. Le partage étant fait, les Romains prirent possession d'Auxime, après six mois de siége, et les Goths furent enrôlés dans l'armée de Bélisaire.

Proc. Goth. l. 2, c. 28.

Il sembloit que, pour terminer la guerre, il ne restoit plus qu'à prendre Ravenne, où Vitigès se tenoit enfermé. Bélisaire résolut de l'assiéger. Il fit prendre les devans à Magnus, avec ordre de marcher le long du Pô pour arrêter les convois qui descendoient par le

fleuve. Vital, arrivé depuis peu de Dalmatie, en faisoit autant sur l'autre bord. Tout réussissoit à Bélisaire, et l'on eût dit que le fleuve même s'entendoit avec lui. Les Goths avoient chargé de blé en Ligurie quantité de bateaux qu'ils conduisoient à Ravenne. Les eaux du Pô, ayant baissé tout à coup, donnèrent aux Romains le temps d'arriver et de se saisir du convoi. Incontinent après, le fleuve grossit et reprit son cours ordinaire. La perte de ce blé incommoda beaucoup Ravenne, qui commençoit à manquer de vivres, les Romains étant maîtres du golfe Adriatique.

Les rois françois, qui n'avoient pas perdu l'envie d'étendre leur puissance au-delà des Alpes, apprenant le danger où se trouvoit Vitigès, crurent l'occasion favorable pour le déterminer à céder une partie de ses états, dans l'espérance de sauver le reste. Ils envoyèrent à Ravenne offrir du secours au roi des Goths, à condition de partager avec lui la souveraineté de l'Italie. Bélisaire, instruit de leur démarche, députa de son côté pour engager Vitigès à entrer en négociations avec l'empereur. Le chef de l'ambassade étoit ce même Théodose, intendant de Bélisaire, et amant d'Antonine, que j'ai déjà fait connoître. Les deputés françois eurent audience les premiers. Sans parler des hostilités récentes de Théodebert, ils firent valoir le vif intérêt que leurs maîtres prenoient à la conservation du royaume des Goths. *Déjà cinq cent mille hommes avoient*, disoient-ils, *passé les Alpes, et marchoient la hache à la main pour tailler en pièces l'armée romaine à la première rencontre. Si les Goths se joignoient aux François, plus de ressource pour les Romains. Si au contraire les Goths s'unissoient avec les Romains, les François avoient des forces de reste pour écraser les uns et les autres. N'oubliez pas*, ajoutoient-ils, *que les Romains portent dans le cœur une haine irréconciliable contre toutes les autres nations. Nous nous unirons avec vous*

pour conserver l'Italie, et nous y établirons de concert la forme du gouvernement qui vous semblera la meilleure ; c'est à vous de choisir si vous aimez mieux périr avec les Romains ou régner avec nous. Les envoyés de Bélisaire prirent ensuite la parole : « Quand « il seroit vrai (dirent-ils) que les François vinssent « en aussi grand nombre qu'ils l'annoncent pour vous « intimider , la guerre présente ne vous a que trop « appris que le nombre cède à la valeur ; et s'il étoit « besoin de multiplier les soldats , la France , armée « tout entière , en fourniroit - elle autant que l'em- « pire , dont elle n'égale pas la dixième partie ? Nous « sommes , à les entendre , les ennemis naturels de « toutes les nations étrangères ; et comment les Fran- « çois ont-ils traité les Thuringiens , les Bourguignons ? « Comment viennent-ils de vous traiter vous-mêmes ? « Je leur demanderois volontiers quel dieu ils prendront « à témoin de leur fidélité à garder les sermens. N'a- « voient-ils pas juré une alliance avec vous lorsqu'ils « ont égorgé vos femmes et vos enfans sur le pont de « Pavie ; lorsqu'ils ont taillé en pièces vos troupes qui « leur tendoient les bras comme à leurs amis ; lorsque , « par un ravage et un massacre général , ils vous ont « confondus avec nous , dont ils étoient aussi les alliés ? « Cette nation n'en connoît point ; elle oublie les trai- « tés dès qu'elle les a jurés , ou elle ne s'en souvient « que pour perdre plus sûrement ceux qu'elle a mis « hors de défense par une paix simulée. Aujourd'hui « même n'ont-ils pas oublié l'alliance faite avec vous , « et confirmée par des sermens dont la force subsiste « encore ? Ils vous en demandent une nouvelle , et « veulent vous la faire acheter par la perte de vos pos- « sessions. Fuyez ces amis perfides : ennemis découverts , « ils seront moins dangereux. Il vous sera plus facile « de les repousser en vous joignant à nous que de « sauver de leur avidité insatiable ce que vous vous

« serez réservé dans le partage qu'ils vous proposent. »

Vitigès, après avoir long-temps délibéré avec les principaux seigneurs de la nation, se détermina enfin à traiter avec l'empereur. On porta de part et d'autre diverses propositions d'accommodement. Pendant le cours de cette négociation, Bélisaire ne se relâcha point de sa vigilance à garder les passages. Il donna ordre à Vital de se rendre maître des places de la Vénétie, et à Ildiger de passer le Pô pour resserrer Ravenne de plus en plus. Sur ce qu'il apprit qu'il y restoit encore de grands amas de blé, il gagna par argent un des habitans, qui mit le feu aux magasins. On soupçonna Matasonte, femme de Vitigès, d'avoir favorisé cette trahison; d'autres crurent que l'incendie avoit été causé par le feu du ciel. Ces deux opinions différentes inquiétoient également Vitigès : il en concluoit qu'il n'y avoit pour lui aucune assurance, et qu'il avoit pour ennemi ou sa propre femme, ou Dieu même.

Les Goths avoient grand nombre de châteaux dans les Alpes cottiennes, qui font aujourd'hui partie du Piémont. Le général romain, informé qu'ils songeoient à se rendre, y envoya Thomas, un de ses officiers, pour les recevoir à composition. En effet, dès que celui-ci fut sur les lieux, Sisigis, qui avoit le commandement supérieur sur les garnisons du pays, se rendit à lui, et engagea les autres commandans à suivre son exemple. Vraïas marchoit alors au secours de Ravenne, à la tête de quatre mille hommes, qu'il avoit tirés de ces châteaux. Ses soldats, apprenant ce qui se passoit derrière eux, et craignant pour leurs familles, le forcèrent de rebrousser chemin. Il retourna donc sur ses pas, et assiégea Thomas et Sisigis. Jean et Martin, qui n'étoient pas éloignés, accoururent au secours et prirent d'emblée plusieurs châteaux, dont ils firent les habitans prisonniers. C'étoient pour la plupart les femmes et les enfans des soldats de Vraïas, qui, pour les tirer d'esclavage,

abandonnèrent leur général, et passèrent du côté des Romains. Vraïas, hors d'état de rien entreprendre, se retira en Ligurie.

Proc. Goth. l. 2, c. 29.

Il apprit bientôt qu'il étoit inutile de songer à secourir Ravenne. Justinien, résolu de rappeler ses troupes d'Occident pour les opposer à Chosroës, avoit envoyé à Vitigès deux sénateurs, Domnic et Maximin, chargés de conclure la paix à ces conditions : que Vitigès conserveroit, avec le titre de roi et la moitié de ses trésors, tout le pays au-delà du Pô, et qu'il abandonneroit à l'empereur le reste de ses richesses et de l'Italie. Il ne traitoit si favorablement le roi des Goths que parce qu'il ignoroit l'extrémité où ce prince étoit réduit. Les Goths, voyant qu'on ne leur demandoit que ce qu'ils avoient déjà perdu, et qu'ils étoient à la veille de perdre tout le reste, étoient assez disposés à accepter ces propositions; mais Bélisaire vit avec un extrême déplaisir qu'on lui ravissoit l'honneur d'achever une victoire qu'il avoit entre les mains, et de conduire Vitigès prisonnier à Constantinople. Comme les Goths, comptant sur sa parole plus que sur celle de l'empereur, exigeoient qu'il signât ce traité, il refusa de le faire, apportant pour raison qu'il n'en avoit point reçu l'ordre : ce qui leur inspira tant de défiance, que toute négociation fut rompue. Ce grand capitaine, quoique d'une vertu irréprochable, avoit auprès de lui des officiers malintentionnés qui ne cherchoient qu'à censurer sa conduite : les principaux étoient Bessas, Narsès, et son frère Aratius, Jean le Sanguinaire, qui s'étoit rendu au camp depuis la retraite de Vraïas, et Athanase, préfet du prétoire, arrivé depuis peu de Constantinople. Cette cabale faisoit courir le bruit que Bélisaire s'opposoit à la paix, parce qu'il tramoit sourdement quelque entreprise contre les intérêts de l'empereur. Le général, averti de ces propos calomnieux, résolut de consentir au traité. Mais, comme il prévoyoit que ces mêmes personnes qui le forçoient aujourd'hui

de signer une paix si peu avantageuse, eu égard aux conjonctures, seroient dans la suite les premières à l'accuser de n'en avoir pas détourné l'empereur, en l'instruisant de l'état où se trouvoient les ennemis, il prit une sage précaution. Ayant fait assembler tous les officiers de l'armée en présence des deux députés de l'empereur : « Vous savez (leur dit-il) quelles sont les con« ditions écoutées avec joie par Vitigès. Si vous les « trouvez honorables, que chacun de vous le témoigne « hautement : s'il en est quelqu'un parmi vous qui ne « croie pas impossible de réduire l'Italie entière et de « détruire absolument la puissance des Goths, qu'il dise « hardiment ce qu'il pense. J'attends de votre bouche ce « que je dois décider sur nos véritables intérêts, afin que « vous ne m'imputiez pas un jour les suites du parti que « vous aurez pris vous-mêmes. Il seroit absurde de se « taire, quand on est encore maître de choisir, pour at« tendre à se plaindre quand le mal seroit devenu irré« parable. » Après qu'il eut parlé, tous déclarèrent que la paix étoit nécessaire, et qu'ils étoient hors d'état de pousser plus loin leurs entreprises contre les ennemis. Bélisaire exigea qu'ils lui donnassent leur avis par écrit, afin qu'ils ne pussent le désavouer dans la suite.

Le bonheur du général romain, ou plutôt la haute réputation qu'il s'étoit acquise chez les ennemis mêmes, rendit inutiles tous ces préliminaires, et conduisit l'événement au point que Bélisaire avoit désiré. Les Goths, quoique rebutés des malheurs attachés à la personne de Vitigès, balançoient encore de se rendre à l'empereur, par la crainte d'être traînés hors de l'Italie et transportés à Constantinople. Les principaux d'entre eux, s'étant consultés, résolurent unanimement d'offrir la couronne à Bélisaire. Ils le firent secrètement solliciter de prendre le titre de roi, et lui promirent de le reconnoître et de le soutenir de tout leur pouvoir. Mais l'usurpation et la perfidie étoient trop éloignées de ce grand homme ; il

Proc. Goth. l. 2, c. 29. Zon. t. 2, p. 68.

portoit gravé profondément dans le cœur le serment de fidélité qu'il avoit prêté à Justinien. Cependant, pour tourner cette bienveillance des Goths à l'avantage de son maître, il feignit d'être flatté de la proposition. Vitigès, n'osant contredire le vœu de la nation, se fit assez de violence pour approuver un choix qui le déshonoroit, et pour joindre même ses instances à celles des seigneurs, assurant le général romain qu'il seroit le premier à lui rendre hommage. Alors Bélisaire, ayant de nouveau assemblé ses officiers, leur demanda s'ils ne convenoient pas que ce seroit un exploit grand et mémorable de faire prisonniers tous les Goths avec Vitigès, sans coup férir, et de rendre à l'empire l'Italie entière. Ils s'écrièrent que rien ne pouvoit arriver de plus heureux, et le prièrent d'exécuter ce noble dessein, s'il étoit en son pouvoir d'y réussir. Bélisaire fait dire aussitôt à Vitigès et aux seigneurs qu'il est prêt à écouter leurs propositions. Ceux-ci, déjà pressés par la disette qui se faisoit sentir de plus en plus, envoient de nouveaux députés pour traiter avec Bélisaire, et tirer de lui une promesse qu'il ne permettra de faire aucun mal à personne de la nation, et qu'il se déclarera roi des Goths et de l'Italie. Ils devoient ensuite l'amener à Ravenne avec son armée. Bélisaire s'engagea par serment à la première de ces deux conditions : quant à la seconde, il répondit qu'il ne vouloit rien faire sur cet article qu'en présence de Vitigès et des seigneurs.

Proc. Goth. l. 2, c. 29. Marc. chr. Mar. Avent.

Les députés, persuadés qu'il n'étoit pas besoin de le presser d'accepter une couronne, crurent leur commission remplie, et le prièrent de venir avec eux à Ravenne. Cette négociation s'étoit traitée dans le plus grand secret; et Bélisaire, pour ne trouver aucun obstacle à l'exécution de la parole qu'il avoit donnée de ménager les Goths comme ses amis et ses sujets, éloigna les officiers qu'il savoit peu disposés à lui obéir. Il les envoya avec leurs troupes en divers cantons de l'Emilie, sous

prétexte qu'il ne pouvoit plus les faire subsister dans son camp. Pour amener avec lui dans Ravenne l'abondance et la joie, il fit partir sa flotte chargée de vivres, et lui donna ordre de se rendre au port de cette ville. Ensuite, accompagné des députés, il se mit en marche avec son armée. Son entrée fut plutôt celle d'un roi qui reviendroit dans sa capitale après une longue absence que celle d'un vainqueur dans une ville conquise. Il avoit donné à ses troupes les ordres les plus exprès de ne point tirer l'épée, et de traiter les habitans comme leurs frères. Les Goths, tant de fois témoins de la valeur des soldats de Bélisaire, les considéroient avec une sorte d'admiration ; mais les femmes, qui, sur le rapport des vaincus, s'étoient toujours figuré les Romains comme des hommes de grande taille, et invincibles par leur multitude, les voyant au contraire beaucoup plus petits et en moindre nombre que les Goths, insultoient à leurs maris, et les taxoient de lâcheté.

On s'assura de la personne de Vitigès; mais on le traita avec honneur. Les Goths qui avoient leurs établissemens en-deçà du Pô eurent la liberté de s'y retirer. Il en sortit beaucoup de Ravenne; en sorte qu'on n'avoit plus rien à craindre de leur part, ni hors de la ville, le pays étant couvert de garnisons romaines; ni dans la ville, les Romains s'y trouvant en aussi grand nombre que les Goths. Bélisaire se saisit ensuite des richesses du palais, qu'il réservoit à l'empereur. Fidèle à sa parole, il n'ôta rien aux particuliers, et ne permit de leur faire aucun tort. Les garnisons des places fortes, ayant appris que Ravenne et Vitigès étoient au pouvoir des Romains, envoyèrent assurer Bélisaire de leur obéissance. Trévise et les autres villes de la Vénétie se rendirent. Jean et Martin avoient déjà conquis toute l'Emilie; il ne restoit aux Goths que Césène, dont Bélisaire s'empara dans le même temps qu'il entra dans Ravenne. Tous les commandans de ces places vinrent,

sur sa parole, se rendre auprès de lui. Ildibad fut le seul qui témoigna de la défiance. C'étoit un officier de grande considération, qui commandoit dans Vérone. Il étoit neveu de Theudis, roi des Visigoths. Comme ses enfans étoient entre les mains de Bélisaire, qui les avoit trouvés dans Ravenne, il fit assurer le général romain de sa soumission; mais il ne jugea pas à propos de sortir de Vérone. Ainsi se termina la cinquième année de la guerre des Goths. Pour ne pas interrompre ce qui regarde Vitigès, je rapporterai ici ce qui se passa en Italie jusqu'au retour de Bélisaire à Constantinople, quoique ces événemens appartiennent aux premiers mois de l'année suivante.

Proc. Goth. l. 2, c. 30.
Marc. chr.
Zon. t. 2, p. 68.
Proc. pers. l. 2, c. 6.

Les instances que les Goths faisoient à Bélisaire d'accepter la couronne ne pouvoient être si secrètes qu'elles ne parvinssent à la connoissance des envieux que ce grand homme avoit autour de lui. Ils en écrivirent à l'empereur, comme d'une intrigue criminelle. Une pareille calomnie avoit déjà trouvé entrée dans l'esprit de l'empereur après la conquête de l'Afrique. Il rappela Bélisaire, sous prétexte de l'employer contre les Perses. Il lui donna dès-lors le titre de commandant des armées d'Orient. Buzès fut chargé de la conduite des troupes jusqu'au retour de Bélisaire. Bessas, Jean le Sanguinaire, et les autres généraux, eurent ordre de rester en Italie, et Constantin de passer de la Dalmatie à Ravenne. Les Goths, qui désiroient ardemment d'avoir Bélisaire pour roi, ne furent point d'abord alarmés de cette nouvelle. Ils ne pouvoient se persuader que ce général voulût préférer à l'honneur d'un diadème celui d'une fidélité stérile. Mais, lorsqu'ils virent qu'il se préparoit à partir, les principaux d'entre eux se rendirent à Pavie, et offrirent à Vraïas de le reconnoître pour roi. « Je loue « votre dessein (leur répondit Vraïas); il vous faut un « roi capable de continuer la guerre, si vous avez assez « de cœur pour ne pas vivre esclaves des Romains; mais

« Vraïas n'est pas celui que vous devez choisir. Je suis « neveu de Vitigès; je serois méprisé des ennemis, « comme héritier de ses malheurs, et détesté de mes « compatriotes, comme usurpateur de sa couronne. « Choisissez Ildibad: vous connoissez sa valeur, il est « neveu du roi des Visigoths, dont les forces peuvent « relever nos espérances et arrêter notre chute. »

Cet avis fut approuvé de tous. On va chercher Ildibad à Vérone, et on le proclame roi à Pavie; mais Bélisaire régnoit en effet sur les cœurs. A peine Ildibad fut-il revêtu de la pourpre, qu'il proposa de la quitter, et conseilla de faire de nouvelles démarches auprès de Bélisaire. On envoya donc à Ravenne des députés qui mirent en œuvre les motifs qu'ils croyoient les plus pressans. Ils accusoient le général romain d'avoir manqué à sa parole. *Vous êtes*, lui disoient-ils, *le défenseur de Justinien, et vous voulez en être l'esclave! honteuse modestie qui préfère la servitude à la royauté! Celui qui a vaincu les Goths est-il donc incapable de les gouverner? Ildibad est notre roi; mais il vous reconnoît pour le sien. Il est prêt à vous rendre hommage et à mettre sa couronne à vos pieds.* Bélisaire, qui savoit faire de grandes choses sans appareil, parce qu'il les faisoit sans effort, repartit en deux mots: *Je suis sujet de Justinien, et ne l'oublierai jamais.*

Peu de jours après il partit pour Constantinople, accompagné de quatre de ses plus braves et plus fidèles lieutenans, Ildiger, Valérien, Martin et Hérodien. Il y transportoit Vitigès et Matasonte avec leurs enfans, les trésors des rois goths, plusieurs des principaux seigneurs, et les fils d'Ildibad. L'empereur les vit avec joie, et les traita avec honneur. Vitigès fut revêtu des titres de comte et de patrice. On lui assigna des terres vers les frontières de la Perse; il mourut deux ans après. Sa veuve épousa Germain, comme nous le verrons dans la suite. Justinien fit étaler dans son palais les trésors des

Proc. Goth. l. 3, c. 1. Marc. chr. Jorn. de reb. get. c. 60. Idem, de regnorum success. Hist. misc. l. 16. Mar. Avent. Anast. hist. et vita Vigil.

Goths; mais il n'en permit la vue qu'aux sénateurs, sans y admettre le peuple. Sa vanité fut alors retenue par une timide politique. Il craignoit de donner trop d'éclat à Bélisaire; et ce fut pour cette raison qu'il ne lui permit pas d'entrer en triomphe, comme au retour de la conquête d'Afrique. Mais la jalousie du prince relevoit le général; et l'admiration des peuples lui rendoit avec usure ce que son maître envioit à sa gloire. On ne parloit que de Bélisaire, qui, par deux conquêtes au-dessus de toute espérance, effaçoit la renommée des plus fameux capitaines de l'ancienne Rome : c'étoit lui qui avoit détrôné et conduit à Constantinople les successeurs de Genséric et de Théodoric, les deux plus grands rois des barbares; c'étoit lui qui avoit arraché aux Vandales et aux Goths les dépouilles des Romains, et rendu à l'empire, dans l'espace de six années, la moitié de la terre et de la mer. Bélisaire ne pouvoit sortir de sa maison sans attirer une foule de peuple qui ne se lassoit pas de le considérer. Escorté de cette multitude et suivi d'une troupe de Goths, de Maures et de Vandales, qui tenoient à honneur d'être ses prisonniers, tous les pas qu'il faisoit dans Constantinople sembloient être la marche d'un triomphe. Sa bonne mine, la noblesse de ses traits, sa taille avantageuse, le faisoient distinguer; tandis que lui-même, accessible, familier avec tous ceux qui l'abordoient, il aimoit à se confondre avec eux et à se dérober à l'admiration publique.

Tout étoit héroïque dans Bélisaire, et sa valeur ne lui acquéroit pas plus d'estime que sa bonté, son humanité, sa générosité, ne lui concilioient d'amour de la part et des soldats et des peuples, et même des ennemis. C'étoit le père de ses soldats. Non content de les faire guérir de leurs blessures, il les en consoloit par ses largesses. Aucune action de bravoure ne demeuroit sans récompense. La perte d'un cheval, d'une arme, étoit aussitôt réparée par le général. Et ce n'étoit point par

le pillage qu'il fournissoit à ces libéralités ; rien ne rassuroit plus les laboureurs que la présence de Bélisaire. *Nous sommes leurs gardes*, disoit-il ; *une armée est faite pour protéger les campagnes, et non pour les ravager.* Jamais la marche de ses troupes n'y causa de dommage ; il prenoit grand soin d'épargner les moissons, et ne permettoit pas de cueillir les fruits. Loin de surcharger les paysans de contributions, son voisinage les enrichissoit ; il faisoit acheter leurs denrées ce qu'elles valoient. Il étoit lui-même un exemple de justice, de modération, de continence. Aussi chaste que le premier des Scipions, jamais il n'aima d'autre femme que la sienne, quoique Antonine ne se piquât nullement de fidélité. De tant de belles prisonnières qui tombèrent entre ses mains, il n'en voulut jamais voir aucune, loin de mettre leur vertu à l'épreuve. Une lumière aussi sûre que rapide l'éclairoit dans toutes les affaires, et lui montroit toujours le meilleur parti dans les conjonctures les plus équivoques. Hardi avec sagesse, il savoit user à propos de célérité et de lenteur. Ferme et plein de confiance dans les revers, il ne se défioit que de la prospérité ; c'étoit alors qu'il s'observoit davantage, de peur de s'abandonner aux excès d'une joie indiscrète. Jamais personne ne vit Bélisaire échauffé par le vin. Toujours suivi de la victoire en Afrique et en Italie, il parut encore plus grand lorsqu'il fut de retour à Constantinople. Ses titres, ses richesses, le nombreux cortége de ses gardes, l'auroient rendu redoutable, si sa vertu n'eût mis un frein à son pouvoir. Tout obéissoit à ses ordres ; mais il obéissoit lui-même aux lois de la religion et de l'état. L'empereur fut heureux d'avoir en lui un sujet fidèle : si Bélisaire eût entrepris d'usurper l'empire, il auroit peut-être trouvé dans Justinien moins de résistance que dans Gélimer et Vitigès.

Pendant que Bélisaire achevoit la conquête de l'Italie, l'Illyrie et la Grèce étoient ravagées par les barbares ; et

Proc. pers. l. 2, c. 4. Marc. chr.

Jorn. succes. les Maures disputoient aux Romains la possession de la Numidie. Calluc, qui commandoit en Illyrie, défit d'abord les Gépides, et fut ensuite défait et tué dans une grande bataille, dont on ne fait aucun détail. Une incursion des Huns fut encore plus funeste à l'empire. Tout fut mis à feu et à sang depuis le golfe Adriatique jusqu'aux environs de Constantinople. Ils prirent trente-deux châteaux en Illyrie. L'ancienne ville de Potidée, nommée *Cassandrie*, depuis que Cassandre, roi de Macédoine, l'avoit rebâtie, fermoit l'entrée de la presqu'île de Pallène. Les Huns, qui, jusqu'alors se contentoient de courir les campagnes sans s'arrêter à l'attaque des villes, la prirent d'assaut, pénétrèrent dans la presqu'île, et, sans rencontrer de résistance, retournèrent dans leur pays avec un riche butin et cent vingt mille prisonniers. L'attrait du pillage leur fit encore passer le Danube. Ayant forcé la muraille qui couvroit la Chersonèse de Thrace, ils égorgèrent ou traînèrent en esclavage tous les habitans. Quelques détachemens de ces barbares passèrent l'Hellespont, et allèrent piller les côtes de l'Asie. Ils revinrent une troisième fois, ravagèrent l'Illyrie et la Thessalie, et s'avancèrent jusqu'aux Thermopyles, dont le passage étoit fermé d'un château et d'une muraille défendue par des paysans armés qui les repoussèrent. Mais, ayant découvert un chemin entre les montagnes, ils entrèrent dans l'Achaïe, et ne l'abandonnèrent qu'après avoir désolé tout le pays jusqu'à l'isthme de Corinthe.

Proc. ædif. l. 4. Ce fut alors que, pour arrêter ces courses, Justinien borda de châteaux la rive du Danube, depuis la Pannonie jusqu'à son embouchure. Toutes les villes anciennes le long du fleuve sortirent de leurs ruines. La Dardanie, la Macédoine, la Thessalie, l'Epire, virent s'élever de toutes parts un si grand nombre de forteresses, que, si les tours et les murailles faisoient seules la sûreté d'un pays, ces provinces auroient été hors d'in-

sulte pour plusieurs siècles. Il fortifia de nouveau le pas des Thermopyles, et y plaça une garnison de deux mille hommes. Auparavant ce défilé n'étoit gardé que par les paysans, qui prenoient tumultuairement les armes à la nouvelle d'une incursion de barbares. L'empereur fit murer tous les chemins qui traversoient les montagnes voisines ; ils étoient en grand nombre et assez larges pour le passage d'un chariot. Aussi Procope s'étonne-t-il que l'armée de Xerxès, qui fut arrêtée en ce lieu pendant plusieurs jours, n'eût découvert qu'un sentier fort étroit : mais ces lieux avoient pu changer de face depuis le temps de Xerxès. Un autre défilé conduisoit aux Thermopyles, entre Héraclée et Myropolis; Justinien en boucha l'entrée par une épaisse muraille, et releva les fortifications de ces deux villes. Il pourvut à la sûreté de l'Achaïe, en cas que les barbares vinssent à forcer le passage. Les tremblemens de terre, la longueur du temps, la négligence, avoient presque ruiné Corinthe, Athènes, Platée et les places de la Béotie : elles furent mises en état de défense. La réparation des villes du Péloponèse auroit demandé beaucoup de temps et de dépense ; l'empereur se contenta de fermer l'isthme par un boulevard flanqué d'un grand nombre de tours, et défendu par une forte garnison. Procope nomme près de quatre cents villes ou châteaux bâtis ou rétablis dans l'Illyrie et la Grèce, et près de deux cents dans la seule province de Thrace. La longue muraille bâtie par Anastase, et qui, s'étendant du Pont-Euxin à la Propontide, servoit de clôture aux environs de Constantinople, jusqu'à douze ou treize lieues de la ville, tomboit en ruine ; en sorte que les maisons de plaisance, remplies de meubles précieux et de tous les ornemens du luxe et de l'opulence, étoient exposées au pillage des barbares. L'empereur répara les brèches ; il releva les murs de Sélymbrie, renfermée dans cette vaste enceinte. Rhédeste étoit un port commode et d'une entrée facile sur la Propontide ; mais

comme c'étoit une place ouverte, la crainte des barbares en avoit écarté les marchands. Elle fut fortifiée, et devint une retraite assurée pour les navigateurs. Le mur qui fermoit la Chersonèse fut refait beaucoup plus haut et plus fort qu'il n'étoit auparavant. On le borda d'un fossé large et profond; une nombreuse garnison fut chargée de la défense. Les villes de cette presqu'île furent mises en état de résister à de nouvelles incursions. Toutes les places de la côte de Thrace sur la mer Egée, celles de la province d'Hémus et de Rhodope, détruites en partie, soit par les années, soit par les incursions des Huns et des Esclavons, furent réparées et fortifiées. Il auroit été bien plus sûr de rendre l'empire redoutable aux barbares en remettant en vigueur l'ancienne discipline; mais Justinien ne connoissoit de grandeur que celle de la dépense; il ignoroit que la force d'un état réside dans le cœur de ses habitans plus que dans les remparts, et qu'en un temps de décadence, ce sont les sentimens et les mœurs qu'il faut rétablir plutôt que les forteresses et les murailles, toujours trop foibles lorsqu'elles ne sont pas défendues par l'amour du prince et de la patrie.

Proc. Vand. l. 2, c. 19. Theoph. p. 174. Marc. chr. Hist. miscel. l. 16. Anast. hist. p. 62.

L'Afrique se reposoit sous le gouvernement doux et équitable de Germain, lorsque Justinien rappela ce prince pour y renvoyer Salomon avec de nouvelles troupes, commandées par Rufin et Léonce frères, et par Jean, fils de Sisinniole. Salomon, arrivé à Carthage, trouvant la faction de Stozas entièrement détruite, s'occupa de ce qui regardoit le bon ordre et la sûreté de la conquête. Il maintint la discipline dans les troupes, qu'il compléta par des recrues. Il éloigna ceux qui lui étoient suspects, envoyant les uns à Constantinople, les autres en Italie, où Bélisaire les retenoit. Il bannit de l'Afrique ce qui restoit de Vandales, et n'y laissa aucune de leurs femmes. Il environna de murailles toutes les villes, et assura encore plus la tranquillité du pays par

sa vigilance à faire observer les lois. L'Afrique oublioit ses malheurs passés, et voyoit renaître la fertilité et l'opulence.

Trois ans auparavant, Salomon avoit inutilement tenté de s'emparer du mont Aurase, dont Yabdas étoit demeuré le maître. Il entreprit une seconde fois d'en déloger les Maures, et fit prendre les devans à Gontharis, un de ses gardes, à la tête d'un grand corps de troupes. Celui-ci, étant arrivé sur les bords du fleuve Abigas, campa près de Gaba, ville autrefois célèbre, mais alors déserte. Ce guerrier, plus brave que prudent, hasarda une bataille, et fut défait. Il étoit assiégé dans son camp, lorsque Salomon vint camper à trois lieues de distance. Dès qu'il apprit le danger où étoit Gontharis, il fit marcher à son secours une partie de ses troupes, avec ordre d'attaquer les ennemis et de donner la main à Gontharis. Mais l'entreprise se trouva impossible. L'Abigas, sortant du mont Aurase, se divisoit en une infinité de canaux, pratiqués par les Numides pour l'arrosement de leurs terres; en sorte qu'ils étoient les maîtres des eaux de ce fleuve, dont ils ouvroient ou fermoient les canaux à leur volonté. Les Maures, ayant inondé tous les environs de leur camp, en avoient rendu l'accès impraticable. Sur cette nouvelle, Salomon accourut avec toutes ses troupes : les barbares, malgré l'avantage de leur position, ne l'attendirent pas; ils se retirèrent au pied du mont Aurase. Le général romain les y poursuivit, et les défit dans un sanglant combat. Les uns s'enfuirent dans la Mauritanie; les autres, au nombre de vingt mille, se renfermèrent avec Yabdas dans une forteresse nommée *Zerbule,* que ce prince avoit depuis peu bâtie sur la pente de la montagne. Salomon fit le dégât autour de Tamugade; et, après avoir réduit en cendres les fruits et les moissons, il marcha pour attaquer Zerbule. Yabdas, craignant d'être affamé dans ce poste, y avoit laissé garnison, et s'étoit retiré sur le haut de la mon-

tagne, en un lieu nommé *Tumar*, au milieu des rochers et des précipices. Salomon, après avoir attaqué Zerbule pendant trois jours, résolut d'abandonner cette entreprise, qui traînoit en longueur, et d'aller chercher Yabdas. Il se persuadoit qu'après avoir forcé ce prince dans sa retraite, il viendroit aisément à bout de réduire la forteresse. Pendant qu'il se préparoit à lever le siége, la garnison, qui avoit perdu tous ses officiers, tués à coups de flèches sur les murailles, profita de l'obscurité de la nuit pour s'évader à l'insu des Romains. Au point du jour, ceux-ci, se mettant en marche, furent surpris de ne voir paroître personne sur les murs. Ils envoyèrent faire le tour de la place : on trouva une des portes ouverte, et le fort abandonné. Après l'avoir pillé, ils y laissèrent garnison, et marchèrent vers le sommet de la montagne.

Proc. Vand. l. 2, c. 20.

Lorsqu'ils furent à la vue de Tumar, où Yabdas se tenoit campé dans un lieu inaccessible, ils prirent poste entre les rochers, et y passèrent plusieurs jours sans pouvoir monter à l'ennemi ni l'attirer au combat. Ce qui les incommodoit davantage, étoit la difficulté de faire parvenir des vivres jusqu'à leur camp, et surtout le manque d'eau. Salomon gardoit lui-même celle qu'on avoit apportée, et n'en distribuoit qu'un verre par jour à chaque soldat. Tout retentissoit de murmures contre le général : *Il les avoit*, disoient-ils, *conduits au-dessus des nuées pour les faire périr de soif, aussi desséchés que ces rochers arides, qui ne leur offroient que la sépulture.* Salomon, quoiqu'il tâchât de soutenir leur courage, étoit dans un extrême embarras, lorsqu'une heureuse témérité lui procura le succès qu'il ne pouvoit attendre de la prudence. Un bas-officier, nommé Gézon, soit par défi, soit par désespoir, entreprit de monter seul à l'ennemi. Il étoit suivi à quelque distance de plusieurs de ses camarades, qui admiroient sa hardiesse. Trois Maures qui gardoient ce poste coururent à lui,

mais séparément, le sentier étant trop étroit pour les laisser marcher de front. Il les tua l'un après l'autre. Ceux qui le suivoient, encouragés par ce succès, s'élancent vers l'ennemi. A ce spectacle, toute l'armée, sans attendre le commandement, sans garder aucun ordre, accourt avec de grands cris; ils s'animent, ils s'aident les uns les autres, ils gravissent sur ces rochers. Les deux frères Rufin et Léonce, arrivés les premiers, portent partout l'épouvante et la mort. Les Maures fuient et roulent dans les précipices. Yabdas, quoique blessé à la cuisse d'un coup de javelot, fut assez heureux pour se sauver : il gagna la Mauritanie. Les Romains, pour ôter aux Maures la retraite du mont Aurase, y bâtirent plusieurs forts, où ils mirent garnison.

Entre les précipices de cette montagne s'élevoit une roche escarpée, qu'on appeloit la roche de *Géminien.* On y avoit autrefois bâti une tour, fort petite à la vérité, mais qui, par son assiette, devenoit un refuge assuré. Yabdas y avoit enfermé ses femmes et ses trésors sous la garde d'un vieil officier dont la fidélité lui étoit connue. Les Romains, en visitant tous les détours de la montagne, découvrirent un sentier qui les conduisit au pied de cette tour. Un d'entre eux, par bravade, se hasarda d'y monter, et servit d'abord de risée aux femmes qui se montroient au haut de la tour. Le vieux commandant, le regardant entre les créneaux, l'invitoit par raillerie à redoubler ses efforts. Le soldat, piqué de ces insultes, fit tant des mains et des pieds, qu'il approcha d'assez près pour s'élancer aux créneaux, et pour abattre la tête au commandant d'un coup de sabre. Ses camarades, animés par son exemple, se soulèvent mutuellement, et atteignent le haut de la tour. Ils enlèvent les femmes et l'argent, dont le général fit usage pour rebâtir les murs de plusieurs villes. Les Maures ayant abandonné la Numidie, Salomon entra dans la première Mauritanie, dont Stèfe étoit capitale,

et la rendit tributaire. Il ne restoit plus aux Maures que la seconde Mauritanie. Mastigas, roi de la nation, la possédoit tout entière, à l'exception de Césarée, dont Bélisaire s'étoit emparé. Pendant les quatre années qui suivirent cette expédition, Salomon laissa jouir les Africains des douceurs de la paix; et tandis que le feu de la guerre désoloit l'Asie et l'Italie, l'Afrique étoit devenue, par la modération de ce sage gouverneur, la contrée la plus heureuse de l'empire.

LIVRE QUARANTE-SIXIÈME.

La valeur et la sage conduite de Bélisaire avoient rendu l'Italie à l'empire, et de toutes les conquêtes du grand Théodoric il ne restoit au nouveau roi des Goths que Vérone et Pavie. Justinien, aussi impatient de finir que prompt à entreprendre, se persuada trop tôt que la guerre étoit terminée; il abandonna le soin de l'Italie à des généraux incapables de la conserver, et ne songea plus qu'à se défendre de l'orage qui venoit d'éclater enfin du côté de la Perse. Après avoir perdu l'année précédente en négociations, sans faire aucun préparatif de guerre, il attendoit encore le retour d'Anastase, son député, et la réponse de Chosroës, lorsqu'il apprit que ce prince mettoit tout à feu et à sang dans la Syrie. Chosroës, au lieu de suivre la route ordinaire en traversant la Mésopotamie, avoit passé l'Euphrate réuni au Tigre, au-dessous de Ctésiphon; et, remontant le long du fleuve, qu'il avoit à droite, il se trouva en peu de jours vis-à-vis de Cercuse ou Circèse, aujourd'hui Kerkifié, la dernière place que les Romains possédoient en Mésopotamie, en suivant le cours de l'Euphrate. L'angle que formoit l'Aboras en se déchargeant dans ce grand fleuve étoit fermé d'une muraille; et la ville, située au confluent, pouvoit arrêter long-temps une armée. Chosroës ne jugea pas à propos de passer l'Euphrate pour en faire le siége; et, suivant toujours les bords du fleuve, il arriva en trois jours devant Zénobie. Cette place peu importante, bâtie sur un terrain stérile et presque inhabité, ne valoit pas le temps qu'il eût employé à la réduire; il somma les habitans de se rendre; et sur leur refus il passa outre.

An. 540.
Proc. pers. l. 2, c. 5.
Idem ædif. l. 2, c. 10.
Marc. chr.
Evag. l. 4, c. 24.
Jorn. succes.
Assemani bibl. or. t. 2, p. 405.

Après trois autres marches, il arriva aux portes de Sura, située au bord de l'Euphrate. C'étoit une ville plus considérable; et, pour donner de la réputation à ses armes, il tenta de l'emporter d'emblée. Ses troupes montèrent à l'assaut, et furent repoussées avec perte. Mais l'Arménien Arsace, qui commandoit la garnison, ayant été tué sur la muraille, sa mort découragea les habitans, qui, dès la nuit suivante, résolurent de capituler, et envoyèrent leur évêque à Chosroës. Le prélat, suivi de plusieurs esclaves qui portoient du pain, du vin, et quelques pièces de gibier, alla se jeter aux pieds du roi, et le conjura d'épargner une ville misérable, également méprisée et des Romains et des Perses: *Je vous présente*, ajouta-t-il, *ses plus grandes richesses; les habitans sont prêts à vous abandonner pour leur rançon tout ce qu'ils possèdent.* Chosroës, pour intimider toute la Syrie par un exemple terrible, étoit résolu d'exterminer les assiégés. Mais il dissimula sa colère, traita l'évêque avec bonté, accepta ses présens, et lui fit espérer qu'il lui accorderoit sa demande dès qu'il auroit l'avis de son conseil sur la rançon qu'il devoit exiger. Il le fit accompagner à son retour d'une troupe de ses meilleurs soldats, comme pour honorer sa personne. Les habitans, voyant revenir leur prélat avec une escorte qui ne montroit que de l'amitié et de la joie, ouvrirent leurs portes pour le recevoir. Les Perses, s'étant arrêtés au-dehors, se séparèrent de lui avec de grandes démonstrations de respect. Mais, lorsqu'on voulut refermer les portes, ils l'empêchèrent en jetant dans l'ouverture une grosse pierre ou une pièce de bois, selon l'ordre secret qu'ils avoient reçu de Chosroës. Tandis que les habitans et les Perses font des efforts contraires, les uns pour enlever l'obstacle, les autres pour le maintenir, le roi survint avec toutes ses troupes, força l'entrée, pilla les maisons, passa au fil de l'épée une partie des habitans, fit l'autre prisonnière, mit le feu à la ville,

et la détruisit de fond en comble. Pour lors il renvoya l'ambassadeur Anastase, qu'il avoit retenu jusque-là : *Va dire à ton maître*, lui dit-il, *que tu as laissé Chosroës, fils de Cabade, sur les ruines de Sura.* Justinien rebâtit ensuite cette ville, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom qu'elle portoit alors.

Chosroës possédoit l'art de masquer sa barbarie et ses autres vices par des dehors trompeurs. Son visage, ses yeux, sa contenance, servoient admirablement la fausseté de son âme. Au sac de cette malheureuse ville, il aperçut une femme de condition traînée avec fureur par un soldat, et traînant elle-même un enfant qui, ne pouvant suivre, sillonnoit la terre de son corps sanglant et déchiré. A ce spectacle, Chosroës affectant de s'attendrir, leva les yeux au ciel, et se tournant vers Anastase, dont il se faisoit accompagner : *que Dieu punisse*, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs, *que Dieu punisse l'auteur de tant de maux !* Il vouloit persuader à ceux qui l'entendoient que Justinien seul étoit la cause de la guerre. On ne dit point qu'il ait rien fait pour soulager ni pour venger celle dont il feignoit de plaindre le sort. Ce vainqueur superbe se laissa vaincre lui-même par les charmes d'une de ses captives, nommée Euphémie, dont la beauté fit une si vive impression sur lui, qu'il l'épousa dans son camp. Il voulut faire quelque grâce en faveur de sa nouvelle épouse. Pour accorder son avarice avec cet effort de générosité, il fit proposer à Candide, évêque de Sergiopolis, à six lieues de Sura, de lui remettre pour deux cents livres d'or les douze mille prisonniers qu'il avoit entre les mains. Candide, s'étant excusé sur ce qu'il manquoit d'argent, le roi lui fit dire qu'il se contenteroit de sa promesse par écrit, pourvu qu'il jurât d'acquitter cette somme dans l'espace d'une année. L'évêque donna sa promesse, ajoutant même, que, s'il manquoit à sa parole, il consentoit à payer le double et à quitter son évêché. Les prisonniers lui furent

Proc. pers. l. l. 2, c. 5, 9.

délivrés; mais la plupart moururent en peu de jours des blessures et des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus à la prise de leur ville. Chosroës continua sa marche en s'éloignant de l'Euphrate pour pénétrer dans le cœur de la Syrie.

Proc. pers. l. 2, c. 6. Marc. chr. Malela, p. 77.

Buzès, qui, pendant l'absence de Bélisaire, commandoit en Orient, étoit pour lors à Hiéraple. A la nouvelle de la destruction de Sura, il assembla les habitans, les exhorta à se bien défendre; et, après les avoir animés par de belles paroles, il prit avec lui l'élite des troupes, et partit sans que ni les Romains, ni les Perses pussent savoir ce qu'il étoit devenu. Germain, qui arriva bientôt après à Antioche avec son fils Justin, consul cette année, ne fut pas d'un plus grand secours à la province. Mais on ne peut en imputer la faute à ce vaillant capitaine. Justinien l'avoit fait partir à la hâte avec trois cents soldats, lui promettant qu'il alloit être incessamment suivi d'une armée nombreuse. Germain, à son arrivée, visita les murs d'Antioche, et les trouva en bon état. L'Oronte, fleuve rapide et profond, les défendoit du côté de la plaine. La haute ville, bâtie sur des rochers, étoit environnée de précipices inaccessibles, excepté dans un endroit bordé en-dehors d'une roche fort large et presque aussi haute que la muraille. L'avis de Germain étoit de couper cette roche pour la séparer de la ville, ou d'y élever une tour qui joindroit la muraille et qui en défendroit les approches. Mais les ingénieurs ne voulurent entreprendre ni l'un ni l'autre de ces ouvrages, parce que, les Perses étant si proches, on n'auroit pas le temps d'achever, et que le travail commencé ne serviroit qu'à montrer à l'ennemi l'endroit foible de la place. Germain, après avoir longtemps attendu les troupes qu'on lui avoit promises, comprit enfin qu'il ne devoit plus compter sur la parole de Justinien. Il fit réflexion qu'un plus long séjour ne pourroit qu'accélérer la perte d'Antioche, en y attirant

toutes les forces de Chosroës, qui seroit bien aise de prendre avec la ville un neveu de l'empereur. Il se retira donc en Cilicie. Les habitans jugèrent que le plus sûr pour eux étoit de traiter avec le roi de Perse, et de l'éloigner de leur ville à force d'argent.

Mégas, évêque de Bérée, qui se trouvoit dans Antioche, prélat estimé pour sa prudence, fut député à cet effet. Il rencontra Chosroës près d'Hiéraple; et, après lui avoir représenté que ni Antioche ni les autres villes de Syrie n'avoient mérité sa colère, il lui fit sentir en termes respectueux l'injustice de son invasion. Chosroës, qui se piquoit de justice, lors même qu'il la violoit le plus ouvertement, fut vivement offensé de cette remontrance; il déclara qu'il étoit résolu de se remettre en possession de la Syrie et de la Cilicie, ancien patrimoine des rois de Perse, et il donna ordre à Mégas de le suivre à Hiéraple. Cette ville, une des plus considérables de la Syrie, étoit bien fortifiée, et pourvue d'une nombreuse garnison. A la vue de ses remparts, Chosroës craignit d'y perdre beaucoup de temps et de soldats. Les habitans, de leur côté, appréhendèrent le pillage de leurs terres et les périls d'un siége difficile à soutenir, parce que leurs murailles embrassoient une vaste enceinte. Ils écoutèrent Paul, député de Chosroës, et convinrent de donner deux mille livres pesant d'argent. Paul étoit un Romain, élevé dans Antioche, qui s'étoit attaché au service de la cour de Perse. Mégas prit cette occasion pour obtenir du roi le même traitement en faveur des autres villes de Syrie, et Chosroës ne demanda que milles livres d'or pour se retirer des terres de l'empire.

Dans l'état de foiblesse où l'Orient se trouvoit alors, on ne pouvoit rien désirer de plus avantageux. Mégas partit sur-le-champ pour Antioche, où il ne doutoit pas que cette condition ne fût acceptée avec joie. Dès qu'il fut sorti du camp, Chosroës, trop impatient pour

Proc. pers. l. 2, c. 7. Evag. l. 4, c. 24.

attendre son retour, marcha droit à Bérée. Cette ville, nommée aujourd'hui Alep, étoit située à moitié chemin d'Hiéraple à Antioche. Les Perses y vinrent en quatre jours; et Mégas, qui marchoit à pied, selon l'usage des évêques de ce temps-là, employa ce même temps pour arriver à Antioche. La journée d'un voyageur étoit de huit à neuf de nos lieues, et les armées faisoient par jour la moitié de ce chemin. Lorsque Chosroës fut campé devant Bérée, il fit sommer les habitans de se racheter; il demanda le double de ce qu'il avoit exigé d'Hiéraple, parce que Bérée étoit beaucoup moins forte. Les habitans promirent tout ce qu'il voulut; mais, n'étant pas plus en état de payer que de se défendre, ils ne purent recueillir que deux mille livres d'argent; et Comme Chosroës ne vouloit entendre à aucune remise, ils abandonnèrent la ville la nuit suivante, et se retirèrent tous dans la citadelle. Le lendemain, ceux que Chosroës envoyoit pour recevoir l'argent revinrent lui dire que les portes étoient fermées, et qu'il ne paroissoit personne sur les murailles. Il s'avance aussitôt avec toute son armée; on monte à l'escalade, on ouvre les portes. Les Perses mettent le feu aux maisons. Chosroës attaque la citadelle et perd quelques soldats. La place étoit bien fortifiée et bien défendue. Les assiégés auroient pu tenir long-temps, s'ils n'avoient eu l'imprudence d'enfermer avec eux les chevaux et le bétail. Il n'y avoit qu'une fontaine, qui fut bientôt tarie.

Proc. pers. l. 2, c. 7. Evag. l. 4, c. 24.

Les habitans d'Antioche étoient disposés à payer les mille livres d'or que demandoit Chosroës pour évacuer la Syrie. Mais Jean, fils de Rufin, et Julien, que l'empereur envoyoit au roi de Perse, s'opposèrent à cet accommodement. C'étoit, disoient-ils, déshonorer l'empire que de racheter une de ses provinces. Julien accusa même l'évêque Ephrem de vouloir livrer Antioche à Chosroës. Mais ce prélat, loin d'entretenir intelli-

gence avec les Perses, prit l'épouvante à leur approche, et s'enfuit en Cilicie.

Mégas, de retour à Bérée sans avoir réussi dans l'objet de son voyage, trouva ses citoyens assiégés, et sa ville réduite en cendres. Pénétré de douleur, il supplia le roi de lui permettre d'entrer dans la citadelle pour engager ses compatriotes à le satisfaire, si la chose étoit possible. Chosroës lui en ayant donné la permission, il n'eut pas plus tôt vu l'extrémité où les assiégés étoient réduits par la disette d'eau, qu'il revint se jeter aux pieds du roi, lui protestant avec larmes qu'il ne restoit plus que la vie à ôter aux habitans. Ce prince se laissa pour cette fois toucher aux gémissemens et aux supplications; il permit aux assiégés de se retirer où ils voudroient. La plupart des soldats, mécontens de l'empereur, qui depuis long-temps ne payoit pas leurs montres, se donnèrent à Chosroës, et le suivirent à son retour en Perse.

De Bérée, le roi se rendit devant Antioche. Quelques habitans avoient déjà pris la fuite, et les autres étoient près d'abandonner la ville, lorsque Théoctiste et Molazès, qui commandoient sur le mont Liban, leur amenèrent six mille hommes. Ce secours les rassura. Chosroës campa sur le bord de l'Oronte, et, par son ordre, Paul s'avança jusqu'au pied des murs pour déclarer hautement que le roi ne demandoit que mille livres d'or; il fit même entendre qu'on pourroit en être quitte pour une moindre somme. Sur cette proposition, les principaux de la ville vinrent au camp; et, après avoir inutilement disputé sur l'injustice des hostilités de Chosroës, ils s'en retournèrent sans avoir rien conclu. Le lendemain le peuple d'Antioche, toujours insolent, accourut sur les murs, d'où il insultoit Chosroës par les railleries les plus outrageantes. Paul s'étant approché pour leur représenter qu'au lieu d'aigrir le roi par des injures, ils devoient bien plutôt songer à l'apaiser par

Proc. pers. l. 2, c. 8. Marc. chr. Evag. l. 4, c. 20. Jorn. succes. Malela, p. 77.

leur soumission, ils le chargèrent d'une grêle de pierres; et l'auroient tué, s'il n'eût promptement pris la fuite.

Le roi, outré de colère, résolut de tirer de ces insultes une vengeance éclatante. Le jour suivant il fit avancer toutes ses troupes. Une partie devoit attaquer la ville du côté du fleuve. Il marcha lui-même à la tête des plus braves vers la haute ville, pour la forcer par l'endroit le plus foible; c'étoit le lieu où ce rocher, dont j'ai parlé, bordoit la muraille, et sembloit être une plate-forme dressée exprès pour favoriser les assiégeans. Trois cents hommes postés sur ce rocher auroient suffi pour en défendre l'approche et mettre la ville en sûreté de ce côté-là. Mais, depuis le départ de Germain, il ne restoit personne qui fût capable de donner les ordres nécessaires, et cette grande ville étoit condamnée à périr par les décrets irrévocables de la Providence. Comme la courtine qui s'étendoit d'une tour à l'autre en cet endroit avoit peu de face, les assiégés, pour y loger un plus grand nombre de combattans, l'élargirent par le moyen d'un échafaud composé de longues pièces de bois liées ensemble, et attachées aux deux tours par de gros câbles. Les Perses, montés sur le rocher, combattoient presque de niveau contre ceux qui bordoient la muraille; l'exemple et la voix de Chosroës animoient leurs efforts. Les Romains, secondés des plus braves de la jeunesse, se défendoient avec courage, et une grêle de flèches portoit la mort de part et d'autre. Mais la résistance ne dura pas long-temps. La foule de ceux qui se pressoient sur l'échafaud fit rompre les câbles dont il étoit soutenu; tout s'écroula avec un horrible fracas; et les combattans, entassés les uns sur les autres, tombèrent au pied de la muraille, écrasés, brisés, percés de leurs propres traits. Le bruit de cette chute effraya ceux qui combattoient aux environs: s'imaginant que c'étoit le mur même qui s'écrouloit, ils abandonnèrent leur poste et prirent la fuite. Les sol-

dats, à la suite de Théoctiste et de Molazès, montèrent à cheval, et coururent aux portes, criant au peuple que Buzès arrivoit avec toutes ses troupes, et qu'ils alloient le joindre pour fondre ensemble sur l'ennemi. Ce mensonge ne put contenir les habitans : hommes, femmes, enfans, tous fuient pêle-mêle; les rues ne sont pas assez larges pour leur donner passage; les soldats les renversent, les écrasent, les foulent aux pieds de leurs chevaux. Il en périt grand nombre dans ce tumulte.

En même temps les Perses escaladoient les murs; mais ils s'y arrêtèrent, soupçonnant quelque embuscade. Chosroës ne se pressoit pas de les faire descendre; il craignoit que le désespoir ne ranimât les fuyards, et ne leur rendît assez de forces pour lui arracher une si belle conquête. Il leur laissa tout le temps de sortir; et c'étoit un spectacle bizarre et singulier de voir les vainqueurs, sur le haut des murs, faire des signes aux vaincus pour les exciter à se sauver au plus vite. Tous sortirent en foule par la porte qui conduisoit au bourg de Daphné; c'étoit la seule que les assiégeans eussent laissée libre. Les Perses descendirent ensuite, et s'avancèrent jusqu'au centre de la ville. Ils y trouvèrent de nouveaux ennemis. Les jeunes gens, nourris dans les factions du Cirque, où de fréquens combats leur avoient inspiré l'audace guerrière, avoient formé un gros bataillon. Les uns armés, les autres n'ayant pour armes que des frondes, firent tête aux Perses, et les repoussèrent d'abord en criant : *Victoire à Justinien !* Chosroës, monté sur une tour de la haute ville, considéroit cette opiniâtre résistance; et comme ce prince guerrier estimoit la valeur, il vouloit faire quartier aux combattans. Mais Zabergane, un de ses capitaines, étouffa ce généreux sentiment, en lui rappelant les outrages qu'il avoit reçus du peuple d'Antioche : *Ce sont,* lui dit-il, *des forcenés qui refusent les effets de votre clémence : ils ont déjà renoncé à la vie; tout ce qu'ils dé-*

sirent, c'est de faire périr leurs vainqueurs avec eux. Ces paroles rallumèrent la colère de Chosroës. Il envoya contre eux ses meilleures troupes. Il fallut céder au nombre; cette intrépide jeunesse fut enveloppée et périt en combattant. Les Perses se répandirent alors dans la ville, égorgeant ceux qui n'avoient pu prendre la fuite. On rapporte que deux femmes d'une naissance distinguée, se voyant poursuivies, et craignant pour leur honneur plus que pour leur vie, s'enveloppèrent la tête de leur voile, et se précipitèrent dans l'Oronte.

Proc. pers. l. 2, c. 9, 10.

Les deux députés de Justinien s'étoient rendus auprès de Chosroës lorsqu'il étoit en marche pour venir assiéger Antioche. Il les avoit retenus dans son camp sans leur donner audience. Après la prise de la ville, il les fit venir devant lui, non pas pour écouter leurs propositions, mais pour justifier la rigueur dont il usoit, disoit-il, à regret. Il leur fit valoir la bonté avec laquelle il avoit favorisé la fuite des habitans. *Et plût au ciel,* ajouta-t-il, *que j'eusse pu les sauver tous! ils ont eux-mêmes couru à leur perte. Dieu m'accorde aujourd'hui une éclatante victoire; mais une profonde douleur empoisonne ma joie: non, un trophée inondé de sang ne peut plaire à Chosroës.* Pour donner une preuve réelle de sa clémence prétendue, il commanda de laisser la vie à tous les citoyens d'Antioche qu'on trouveroit dispersés dans les campagnes, et de les faire prisonniers. Il abandonna le butin à ses soldats, se réservant seulement les dépouilles de la grande église. Elle étoit d'une richesse immense: la quantité d'or, d'argent, de pierreries, étonna ce prince avide, et surpassa ses désirs. Les marbres précieux dont cet édifice étoit revêtu furent enlevés et mis en dépôt hors de la ville, pour être transportés en Perse. Il fit ensuite mettre le feu aux maisons; mais, à la prière des ambassadeurs, il consentit à conserver l'église métropolitaine, qui avoit payé cette grâce assez chèrement. Après avoir laissé un certain nombre

de soldats, avec ordre de n'épargner aucun autre édifice, il se retira dans son camp. Ce fut ainsi que la capitale de l'Orient, la rivale de Rome et de Constantinople par sa magnificence et par sa grandeur, fut détruite au mois de juin de cette année. Cependant le quartier nommé *Cérétée* resta sur pied, non par l'indulgence des Perses, mais parce qu'étant séparé du reste de la ville, il échappa aux flammes. Les murs furent aussi conservés. On brûla tous les bâtimens aux environs d'Antioche, excepté l'église de Saint-Julien et ses dépendances. Les ambassadeurs romains y logeoient, et Chosroës voulut se faire honneur de cette attention scrupuleuse à respecter le droit des gens.

Après cette terrible exécution, comme si sa vengeance eût été satisfaite, il consentit à donner audience aux ambassadeurs. Ceux-ci lui représentèrent *que les deux princes avoient juré depuis peu une paix perpétuelle : que le serment étoit le lien le plus sacré de la société humaine, qui ne subsistoit qu'à l'abri de la paix : que Justinien, loin d'avoir violé l'alliance formée entre l'empire et la Perse, étoit prêt à en resserrer les nœuds que Chosroës avoit rompus.* Le roi répondit *que la prétendue fidélité de Justinien à observer le traité de paix n'étoit qu'une hostilité déguisée ; qu'à la vérité il ne déclaroit pas la guerre, mais que par de sourdes intrigues il forçoit les Perses à prendre les armes ;* et, pour le prouver, il produisit les lettres écrites à Alamondare et à la nation des Huns. Les ambassadeurs accusoient de faux la lettre des Huns, et attribuoient celle d'Alamondare aux ministres de l'empereur, qui n'en avoit nulle connoissance. Après plusieurs contestations, Chosroës s'en tint à demander une somme d'argent : *Et ne comptez pas,* ajouta-t-il, *vous procurer une paix perpétuelle par une somme une fois payée ; l'amitié vendue à prix d'argent ne dure qu'autant que l'argent même ; elle s'use et se consume à mesure qu'il s'écoule*

et se dépense. Pour entretenir la nôtre, il faudra la faire revivre sans cesse par une rente annuelle. Nous nous obligerons, de notre part, à garder les portes Caspiennes, et à laisser subsister la ville de Dara, bâtie près de nos frontières contre la teneur des traités. Les députés ayant répondu *que les Romains deviendroient donc tributaires des Perses. Point du tout,* répliqua Chosroës, *ce ne sera pas un tribut, mais une pension que vous paierez aux Perses comme vous la payez aux Huns et aux Sarrasins pour défendre vos frontières.* On convint enfin que Chosroës cesseroit toute hostilité, à condition que les Romains lui donneroient actuellement cinq mille livres pesant d'or, et cinq cents chaque année; qu'il se retireroit dans ses états, dès qu'on lui auroit mis les otages entre les mains, et que l'empereur lui enverroit en Perse la ratification du traité.

Proc. pers. l. 2, c. 11.

Avant son départ, il voulut voir Séleusie, située au bord de la mer, à six lieues d'Antioche. Il n'y trouva point de troupes romaines, et ne causa nul dommage aux habitans. Il se baigna dans la mer, offrit des sacrifices au soleil, et retourna dans son camp. Il alla ensuite au bourg de Daphné, dont il admira le bois et les fontaines. Après avoir sacrifié aux nymphes, il se retira sans avoir rien détruit, excepté l'église de Saint-Michel, qui fut brûlée par une méprise dont voici l'occasion. Un cavalier perse, fort estimé de Chosroës, s'étant rendu avec quelques autres dans un lieu écarté, voisin d'une autre église de Saint-Michel, y aperçut un jeune homme qui s'y tenoit caché, et qui prit aussitôt la fuite; c'étoit un boucher d'Antioche, nommé Emaque, hardi et robuste. Le cavalier s'étant mis à le poursuivre, Emaque, sur le point d'être pris, se retourna, et frappa le Perse d'un coup de pierre avec tant de roideur, qu'il le coucha par terre. Il court aussitôt sur lui, l'achève de son propre cimeterre, le dépouille, monte sur

son cheval et se sauve. Le roi l'ayant appris, ordonna de mettre le feu à cette église de Saint-Michel. Comme celle qui portoit ce nom dans le bourg de Daphné étoit plus connue à cause de sa magnificence, les soldats y accoururent, et la réduisirent en cendres, avec les maisons comprises dans l'enceinte extérieure.

Ce prince témoigna un extrême désir de voir Apamée, la plus riche et la plus belle ville de la Syrie après Antioche. Les députés soupçonnoient que son dessein étoit de la piller; et ce prince ne manquoit jamais de prétexte pour exécuter ce qu'il désiroit. Ils s'opposoient donc à ce voyage, et lui représentoient qu'en conséquence du traité qu'il venoit de conclure, il devoit prendre le chemin le plus court pour retourner en Perse. Enfin, de peur de l'irriter de nouveau, ils y consentirent, à condition qu'après avoir vu la ville, qui lui feroit présent de mille livres d'argent, il en sortiroit aussitôt. Cette nouvelle jeta la consternation dans Apamée; tout trembloit dans l'attente du destructeur d'Antioche et du fléau de la Syrie. On rapporte à cette occasion un miracle, que je passerois sous silence, s'il n'étoit appuyé que de l'autorité de Procope. Mais Evagre, historien non suspect, le raconte comme témoin oculaire. Il y avoit dans Apamée un morceau de la vraie croix, long d'une coudée, enfermé dans une châsse de bois enrichie d'or et de pierreries. On ne le montroit au peuple qu'en un certain jour de l'année. Mais, lorsqu'on apprit que Chosroës étoit en chemin, les habitans, se croyant à la veille de périr, conjurèrent Thomas, leur évêque, d'exposer encore une fois à leur vénération ce gage précieux, si propre à leur inspirer le mépris de la vie. Il se rendit à leur désir. Dès que l'évêque l'eut pris entre ses mains, un rayon très-éclatant alla frapper la voûte; et cette lumière, répondant perpendiculairement au bois de la croix, fit le tour de l'église en même temps que le prélat. Elle disparut dès

Proc. pers. l. 2, c. 11. Evag. l. 4, c. 24, 25. Malela, v. 77.

que le sacré monument eut été renfermé. Ce prodige inspira aux habitans autant de confiance qu'il leur causa d'admiration. A l'approche de l'armée des Perses, l'évêque alla au-devant de Chosroës; et comme ce prince lui demandoit s'il ne trouveroit aucune résistance pour entrer dans Apamée: *Je viens*, répondit-il, *vous inviter à nous faire cet honneur.*

Le roi, ayant établi son camp au pied des murs, entra dans la ville à la tête de deux cents cavaliers. Sans avoir égard à sa parole, au lieu de mille livres d'argent, il en demanda dix mille, et de plus encore, l'or et l'argent renfermé dans le trésor de l'église, extrêmement riche. Lorsqu'il eut enlevé tout ce que l'église d'Apamée avoit de précieux, Thomas, le voyant ébloui de la vue de tant de richesses, lui montra la châsse qui contenoit le bois de la croix : *Seigneur*, lui dit-il, *voilà le seul trésor qui me reste. La caisse vous appartient, puisqu'elle est chargée d'or et de pierreries ; je vous l'abandonne sans regret; je vous supplie seulement de me laisser ce morceau de bois qu'elle renferme.* Chosroës, pour cette fois, se montra libéral; il n'emporta que la châsse. Il vit un cirque au milieu d'Apamée, et s'étant informé de l'usage de cet édifice, il fut curieux de voir une course de chars. Apprenant que Justinien protégeoit la livrée bleue, il se déclara, par antipathie, en faveur de la verte. Lorsque la course fut commencée, comme c'étoit un cocher de la faction bleue qui devançoit tous les autres, la fierté du despotisme s'en crut offensée. Le roi, en colère, criant que la victoire n'étoit pas faite pour le parti de l'empereur, fit arrêter le bleu, et passer devant lui un cocher de la faction verte, avec défense à l'autre de prendre l'avantage. Celui-ci n'eut garde de lui désobéir, et, par ce moyen si simple et si facile, la victoire demeura au parti de Chosroës, qui ne fit, après tout, dans cette rencontre frivole que ce qu'il avoit apparemment coutume de pratiquer dans la distribution

des places tant civiles que militaires. Avant que de quitter Apamée, il fit une action de justice. Un habitant vint se plaindre d'un soldat perse qui avoit fait violence à sa fille. Le roi se fit amener le coupable, et le condamna à être pendu sur-le-champ. Le peuple, qui ne manque guère d'oublier le crime à la vue du supplice, demandant grâce à grands cris, Chosroës promit de pardonner au soldat; mais il le fit pendre secrètement. Il se retira ensuite; et, au lieu de suivre à son retour la route qu'il avoit prise pour venir en Syrie, il résolut de passer par la Mésopotamie, qu'il avoit dessein de mettre à contribution.

Arrivé aux portes de Chalcis, il voulut encore, malgré les conventions, tirer de l'argent de cette ville. Paul alla, par son ordre, la sommer de se racheter et de livrer la garnison: en cas de refus, Chosroës menaçoit de la saccager. Les habitans, redoutant également la colère du roi de Perse, et le ressentiment de l'empereur, sauvèrent la garnison par un parjure; ils firent serment qu'ils n'en avoient point, après avoir caché dans des souterrains les soldats et le commandant. Ils payèrent pour rançon deux cents livres d'or, qu'on eut bien de la peine à recueillir dans une ville où l'or étoit rare. Chosroës marcha de là à Barbalisse, château situé à deux lieues de l'Euphrate. Après avoir jeté un pont sur ce fleuve dans un lieu nommé Obbane, il passa le premier, et déclara qu'il feroit rompre le pont le troisième jour, à une certaine heure. A l'heure marquée, quoique tous les Perses n'eussent pas encore eu le temps d'exécuter l'ordre donné, ce prince absolu et intraitable fit détruire le pont. Ceux qui restoient en-deçà regagnèrent par où ils purent les frontières de la Perse.

Proc. pers. l. 2, c. 12.

Chosroës, ennemi du christianisme, marcha vers Edesse, avec le dessein secret de s'emparer de cette ville, pour démentir l'oracle qu'on prétendoit avoir été rendu par Jésus-Christ même, qu'Edesse ne seroit jamais prise.

Proc. pers. l. 2, c. 12. Chr. edess. apud Assemani. p. 416.

Il passa la nuit à Batnes, qui n'en étoit éloignée que d'une journée. Etant parti de grand matin avec son armée, il s'égara tellement, qu'après avoir marché tout le jour, il se retrouva le soir au même lieu où il avoit campé la veille. La même chose arriva le lendemain. Enfin le troisième jour, comme il approchoit, une fluxion douloureuse, qui lui fit enfler le visage, l'obligea de s'arrêter. Alors, abandonnant son projet, il se contenta d'exiger une contribution, et envoya Paul pour la recevoir. Les habitans, qui ne craignoient rien pour leur ville, consentirent cependant à payer deux cents livres d'or pour sauver leurs terres du pillage.

Proc. pers. l. 2, c. 13. Le roi étoit encore devant Edesse lorsqu'il reçut une lettre de Justinien qui acceptoit les conditions du traité. Il remit aussitôt les otages entre les mains des ambassadeurs, et se disposa au départ. On vit alors dans les habitans d'Edesse un bel exemple d'une charité vraiment chrétienne, et dans un commandant romain l'effet d'une avarice indigne même d'un barbare. Chosroës déclara qu'il alloit vendre comme esclaves ses prisonniers : c'étoient les habitans d'Antioche qui n'avoient pas péri dans la ruine de leur patrie. Toute la ville d'Edesse se mit en mouvement pour les racheter ; chacun s'empressoit de contribuer à proportion et même au-delà de sa fortune ; chacun portoit son présent à la grande église, qui fut bientôt remplie. Les courtisannes mêmes sacrifièrent à la compassion les fruits de leurs débauches. Les paysans les plus pauvres, qui n'avoient qu'une chèvre ou qu'une brebis, la donnoient avec joie. Ce zèle généreux produisit une rançon suffisante pour tous les prisonniers, et pas un ne fut racheté. Le général Buzès, plus esclave de l'avarice que ces infortunés ne l'étoient de Chosroës, se saisit de toutes ces richesses, sous prétexte de les employer à des besoins plus pressans. Le roi emmena donc les prisonniers, et continua sa route. Lorsqu'il approchoit de Carrhes, les habitans vinrent

lui offrir une grande somme d'argent pour se racheter du pillage; mais, sans accepter leur présent, il épargna leurs terres, *pour les récompenser*, disoit-il, *de ce qu'il y avoit dans leur ville très-peu de chrétiens*, la plupart des Carrhéniens étant demeurés idolâtres. Constantine ne fut pas traitée si favorablement; il reçut l'argent qu'elle lui offrit, quoiqu'il prétendît que cette ville lui appartenoit par une donation que l'évêque en avoit faite à son père Cabade.

Il arriva devant Dara, et entreprit de l'assiéger contre une condition expresse du traité. Martin y commandoit; Bélisaire l'avoit envoyé d'avance, en attendant qu'il vînt lui-même en Orient. Cet officier fit les dispositions nécessaires pour soutenir un siége. Dara étoit ceinte d'une double muraille, distante l'une de l'autre de cinquante pieds: c'étoit dans cet intervalle que l'on retiroit le bétail lorsque l'ennemi approchoit de la ville. Le mur intérieur avoit soixante pieds de hauteur; il étoit flanqué de tours hautes de cents pieds. Le mur extérieur étoit beaucoup plus bas, mais d'une structure très-solide. Chosroës attaqua la première enceinte du côté de l'occident; et, ayant abattu à coups de flèches les soldats qui la défendoient, il mit le feu à une des portes, sans oser cependant s'engager entre les deux murs. Il aima mieux ouvrir un souterrain; mais il fallut le pratiquer du côté de l'orient, parce que la muraille, excepté en cet endroit, étoit bâtie sur le roc. Les Perses commencèrent à creuser auprès du fossé, et pénétrèrent jusque sous le mur extérieur. L'ouvrage avançoit sans que les habitans en eussent connoissance, lorsqu'un soldat de l'armée des Perses, on ne sait par quelle raison, s'approcha à l'abri de son bouclier comme pour ramasser les traits que les Romains avoient lancés; et, faisant semblant de les insulter par des railleries, il les avertit du péril où ils étoient. Aussitôt les Romains creusèrent la terre entre les deux murs, et sous la direction

Proc. pers. l. 2, c. 3. Idem, ædif. l. 2, c. 2.

d'un habile ingénieur, nommé Théodore, ils ouvrirent une tranchée parallèle aux murailles, et que la mine des Perses devoit nécessairement rencontrer. En effet, on vit bientôt déboucher dans la traverse les travailleurs ennemis. Les premiers furent tués; les autres regagnèrent promptement leur camp sans être poursuivis, les assiégés ne voulant pas s'engager dans le souterrain. Le peu de succès de cette tentative fit perdre à Chosroës l'espérance de se rendre maître de la ville. D'ailleurs son armée souffroit beaucoup, parce qu'elle manquoit d'eau. Le fleuve Cordès traversoit la ville; mais à son entrée il étoit bordé de roches inaccessibles, et à sa sortie les habitans étoient les maîtres d'en dérober les eaux aux ennemis. Ayant fait creuser une fosse très-profonde de quinze pieds de diamètre, dans l'intention de trouver quelque source, ils avoient remarqué que, dans les inondations, le fleuve s'y perdoit comme dans un abîme, et que, rencontrant des canaux souterrains, il reparoissoit à deux lieues de là, près de Théodosiopolis. Ils firent donc de cette fosse un puits perdu, où ils détournoient les eaux du fleuve lorsqu'ils le jugeoient à propos, en sorte qu'il ne sortoit plus de la ville, et que son lit demeuroit à sec de ce côté-là. Chosroës prit le parti de traiter avec les habitans; il en reçut deux mille livres d'argent, et repassa en Perse. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Chosroës, malgré tant d'infractions manifestes, prétendoit que le traité subsistoit toujours; et Justinien, sans déclarer qu'il le regardoit comme rompu, se contentoit de ne le pas exécuter et de n'en pas envoyer la ratification.

Proc. pers. l. 2, c. 14. Abulfarage.

Les prisonniers transportés en Perse furent traités avec plus d'humanité qu'ils n'espéroient. Le roi leur fit bâtir une ville à une journée de Ctésiphon, et la nomma *l'Antioche de Chosroës*. On y construisit un Cirque, des bains publics, et tout ce qui pouvoit contribuer à la commodité et même au plaisir des habitans. Il avoit

amené de Syrie des conducteurs de chars et des musiciens. Il fit fournir des subsistances à cette colonie, jusqu'à ce que le territoire qu'il lui abandonnoit fût en état de la nourrir. Il voulut qu'elle fût exempte de la juridiction des satrapes, et qu'elle relevât immédiatement du roi. Il en fit même un asile pour les esclaves romains dispersés dans la Perse : si quelqu'un d'eux s'y réfugioit, et qu'il fût reconnu pour parent par un des habitans, son maître, fût-il un des plus grands seigneurs de la Perse, n'avoit plus aucun droit sur sa personne. Cette ville subsistoit encore sept cents ans après, du temps d'Abulfarage, qui la nomme *Al-Mahuza.*

Tandis que le roi de Perse faisoit bâtir une nouvelle Antioche, Justinien réparoit l'ancienne, nommée alors *Théopolis,* et réformoit les défauts de sa situation. Ce n'étoit plus qu'un monceau de cendres et de débris tellement confus, que les habitans ne pouvoient reconnoître l'emplacement de leurs maisons. On commença par transporter les décombres loin de la ville. Les murailles, trop étendues, embrassoient d'un côté des rochers, et de l'autre des campagnes, on en resserra l'enceinte, qui ne renferma plus que les édifices. L'Oronte, par ses détours, s'éloignoit en plusieurs endroits, et laissoit aux assiégeans un terrain commode pour s'y loger. On creusa pour ce fleuve un nouveau lit qui bordoit les murs et leur tenoit lieu de fossé. Chosroës étoit entré par escalade, à la faveur de ce rocher qui joignoit la muraille, et l'égaloit presqu'en hauteur. Dans la nouvelle construction, ce rocher resta loin des murs, auxquels il ne pouvoit plus nuire. Le terrain de la haute ville, hérissé de rocs et coupé de ravines, fut aplani. Le sol d'Antioche étoit aride, et l'eau y manquoit souvent : on y creusa des citernes et des puits, un dans chaque tour. Les murs s'appuyoient à deux montagnes, nommées *Orocassias* et *Stauris;* elles n'étoient séparées que par une fondrière, qui, après de grandes pluies, se remplis-

Proc. ædif. l. 2, *c.* 10, 11.
Assemani bibl. or. t. 2, *p.* 88.

soit d'un torrent à une telle hauteur, que l'eau passoit par-dessus les murs et se déchargeoit dans la ville, où elle portoit le ravage. On ferma cette fondrière par une digue très-élevée, au pied de laquelle on laissa des ouvertures pour l'écoulement des eaux. Le terrain de l'enceinte fut pavé de larges pierres : on partagea les rues, et l'on vit bientôt s'élever des portiques, des marchés, des aquéducs, des fontaines, des thermes, des théâtres, et tous les édifices qui donnent aux villes un air de magnificence et de grandeur. Pour accélérer et faciliter aux habitans la construction des maisons, Justinien fit venir de toutes parts un grand nombre d'ouvriers. Deux grandes égliges furent bâties et richement dotées, l'une à l'honneur de la sainte Vierge, l'autre à l'honneur de saint Michel. On construisit aussi trois hôpitaux, pour les hommes, pour les femmes, pour les voyageurs. Ces ouvrages ne furent achevés que douze ans après, en 752, et Justinien fit voir en cette rencontre, comme en plusieurs autres, qu'il s'entendoit mieux à rebâtir les villes qu'à les défendre. Antioche, souvent prise et saccagée dans la suite, subsista cependant encore dans sa splendeur pendant plus de sept cents ans. On rapporte que cette année Tarse fut presque entièrement détruite par un débordement du Cydnus.

Proc. Goth. l. 3, c. 1. Jorn. success.

Vitigès avoit excité Chosroës à la guerre. Son successeur Ildibad profita de la diversion que ce prince faisoit en Syrie. Les généraux que Justinien avoit chargés de la défense de l'Italie après le départ de Bélisaire ne ressembloient en rien à ce héros. Occupés de leur intérêt propre, ils ne songeoient qu'à piller les habitans, et les abandonnoient à l'insolence et à l'avidité des soldats. Comme ils avoient tous un égal pouvoir, ils n'agissoient point de concert; et les troupes, ne sachant auquel obéir, n'obéissoient à personne. Cette espèce d'anarchie fit perdre tout le fruit des travaux de Bélisaire. Ildibad rassembla les Goths dispersés, auxquels se joignit une

foule de déserteurs romains. Il n'avoit d'abord à sa suite que mille hommes ; bientôt tout ce qui restoit de soldats en Ligurie et en Vénétie vint se ranger sous ses étendards, et il conçut le dessein de reconquérir l'Italie.

Un financier avide et impitoyable acheva de ruiner dans ce pays les affaires de l'empire. Alexandre exerçoit à Constantinople la charge de logothète ; c'est ainsi que les Grecs de ce temps-là nommoient le surintendant des finances. Le peuple lui donnoit le surnom de *cisoir*, instrument dont se servent les monnoyeurs pour couper l'or et l'argent, parce qu'il étoit d'une merveilleuse adresse à rogner les pièces d'or sans en altérer la forme. Il avoit fait fortune par sa dextérité à trouver des ressources de finances. Né dans le sein de la misère, il étoit parvenu rapidement à l'opulence la plus scandaleuse. Pour animer la détestable industrie des subalternes qu'il employoit aux recherches fiscales, il leur abandonnoit le douzième des sommes qu'ils faisoient venir au trésor public. Ardent surtout à dépouiller les gens de guerre, il en fit déserter un grand nombre ; et ceux qui restoient, mourant de faim, perdirent le cœur avec les forces. C'étoit la coutume que les nouvelles levées reçussent une moindre paie, comme surnuméraires ; la paie augmentoit pour les soldats en pied ; les vétérans étoient mieux traités que les autres. Alexandre tenoit les soldats dans le rang des surnuméraires, et laissoit vacantes les places de ceux qui mouroient ou qui obtenoient leur congé. Il supprima la pension que Théodoric avoit conservée aux prétoriens de Rome et à leurs descendans, ainsi que les distributions de blé qui se faisoient à l'hôpital de Saint-Pierre. Enfin le nom de *logothète*, honorable par lui-même, devint, par les injustices d'Alexandre, odieux à tout l'empire. Ce fut à ce brigand que Justinien confia l'Italie, après en avoir rappelé Bélisaire. Il y fit plus de ravages que n'en avoient fait les Goths.

Proc. Goth. l. 3, c. 1. Idem. anecd. c. 18, 24, 26.

Il signala son arrivée dans la ville de Ravenne par des recherches tyranniques, en demandant des comptes à des Italiens qui n'avoient jamais manié les deniers publics. Toutes les gratifications obtenues de Théodoric et de ses successeurs étoient, aux yeux d'Alexandre, autant de vols et de crimes de péculat. Loin de récompenser ceux qui, par leurs blessures et par la perte de leurs membres, avoient droit aux libéralités du prince, il les chicanoit même sur la solde qui leur étoit due. Ces vexations révoltèrent toute l'Italie, inspirèrent la haine du gouvernement, et irritèrent tellement les troupes romaines, qu'elles souhaitoient de voir prospérer les Goths, et ne conservoient plus aucun sentiment d'honneur.

AN. 541. *Proc. Goth. l. 3, c. 1. Pagi ad Baron.*

L'armée d'Ildibad grossissoit tous les jours. Vital, qui commandoit en Vénétie, ne voulant pas lui donner le temps de se rendre plus puissant, l'alla chercher près de Trévise. Il y eut un sanglant combat, où le général romain fut entièrement défait. Presque tous les Hérules, qui faisoient sa principale force, y périrent avec Visande leur chef. Cette victoire donna beaucoup de réputation aux armes d'Ildibad. Pour arrêter ses progrès, Bessas marcha de Ravenne à Plaisance; mais Ildibad n'étoit déjà plus. Voici quelle fut la cause de sa perte. Vraïas étoit chéri de toute la nation. Il avoit sur le roi l'avantage d'avoir refusé la couronne; mais sa modestie le tenoit dans le rang d'un sujet obéissant et soumis. Sa femme, au contraire, déjà distinguée par sa beauté et par ses richesses, avoit pris tout l'orgueil de la royauté. Un jour qu'elle entroit aux bains avec une superbe parure et une suite nombreuse, elle y rencontra la reine simplement vêtue, et passa devant elle en la regardant avec mépris. Ildibad, n'ayant pas encore recouvré le domaine de ses prédécesseurs, n'étoit pas en état de soutenir la majesté du trône. Sa femme, qui jusqu'alors avoit eu besoin d'effort pour pardonner à cette rivale

la supériorité de la fortune et de la beauté, perdit patience en cette occasion; et le roi, touché de ses larmes, eut la foiblesse d'épouser son ressentiment. Il fit assassiner Vraïas comme coupable de trahison. Cette action le rendit odieux, et un de ses gardes se chargea de la vengeance publique pour se venger lui-même. C'étoit un Gépide, nommé Vilas. Eperdument amoureux d'une fille qu'il étoit sur le point d'épouser, au retour d'une expédition il trouva que le roi l'avoit contrainte de prendre un autre mari. Outré de désespoir, il résolut de laver cet outrage dans le sang d'Ildibad. Un jour que le roi mangeoit avec les principaux seigneurs, dans le moment qu'il se penchoit sur la table pour prendre un morceau, Vilas, qui se tenoit debout derrière lui avec les autres gardes, lui abattit la tête d'un coup de sabre, au grand effroi des convives. Ildibad n'avoit régné qu'un peu plus d'un an. Il fut tué avant le printemps de cette année 541.

Le règne de son successeur, nommé Eraric, fut encore plus court. Celui-ci étoit Ruge de nation. Les Ruges s'étoient joints aux Goths du temps de Théodoric, mais sans s'allier avec eux par des mariages; en sorte que la distinction des deux peuples se conservoit de race en race. La mort d'Ildibad ayant jeté le trouble parmi les Goths, les Ruges mirent sur le trône Eraric, le plus puissant d'entre eux; et les Goths le reconnurent pour roi plutôt par crainte que par estime. Pendant un règne de cinq mois il ne s'attira que du mépris. On osoit même lui reprocher en face qu'il n'étoit qu'un obstacle au rétablissement des Goths, qui commençoient à se relever par le courage de son prédécesseur. Toute la nation tournoit les yeux vers Totila, neveu d'Ildibad, et déjà, malgré sa jeunesse, renommé pour sa valeur et pour sa prudence. Il commandoit dans Trévise. A la nouvelle de l'assassinat de son oncle, il envoya proposer à Constantien de se mettre entre ses mains avec la ville

Proc. Goth. l. 3, c. 2.
Marc. chr.
Jorn. succes.
Hist. miscel. l. 16.
Pagi ad Baron.
Grot. præf. ad Proc.

et la garnison, si on lui assuroit un traitement honorable. Constantien promit avec serment tout ce que demandoit Totila; on convint du jour où les Romains entreroient dans Trévise. Les choses étoient en cet état lorsque les Goths envoyèrent offrir la couronne à Totila, espérant, disoient-ils, retrouver en lui la valeur de son oncle. Il leur déclara avec franchise la convention faite avec les Romains, et ajouta que, s'ils se défaisoient d'Eraric avant le jour fixé pour l'exécution du traité, il se rendroit à leur désir. Après cette réponse on ne cherchoit que l'occasion d'ôter la vie à Eraric. Il la présenta lui-même. Ayant assemblé son conseil, il y proposa de députer à l'empereur pour demander la paix aux mêmes conditions que Vitigès avoit obtenues; c'est-à-dire que les Goths conserveroient le pays au-delà du Pô, et céderoient le reste de l'Italie. On y consentit en apparence; et sur-le-champ Eraric fit partir des ambassadeurs. Il les chargea secrètement d'assurer Justinien qu'il étoit prêt à lui abandonner l'Italie entière, et à renoncer au titre de roi, pourvu qu'on lui assignât une pension considérable avec la qualité de patrice. Mais à peine les députés étoient-ils en chemin, qu'Eraric fut tué, et Totila proclamé roi à Pavie vers le mois d'août. Ce prince, vraiment digne de succéder à Théodoric, portoit le nom de *Baduella* ou *Baduilla,* comme on le voit par ses monnoies; *Totila* n'étoit qu'un surnom, sous lequel il est plus connu, et qui, dans la langue des Goths, signifioit *immortel.*

Proc. Goth. l. 3, *c.* 3. *Marc. chr.*

Les généraux romains, plus attentifs à piller l'Italie qu'à la défendre, ne songeoient pas à profiter des troubles que ces révolutions causoient parmi les Goths. Excités enfin par les reproches de l'empereur qui se plaignoit de leur inaction, ils se rendirent à Ravenne, et résolurent d'attaquer Vérone. Leur armée étoit de douze mille hommes, commandés par onze généraux, entre lesquels Constantien et Alexandre tenoient le pre-

mier rang. Ils vinrent camper à trois lieues de Vérone, dans les plaines qui s'étendoient entre cette ville et Mantoue. Marcien, maître d'un château voisin, et fort attaché au service de l'empire, leur ménagea une intelligence dans la place. Ils jugèrent à propos d'envoyer un officier avec quelques soldats pour s'emparer d'une porte, et assurer l'entrée au reste des troupes. Il ne se trouva que l'Arménien Artabaze qui voulût accepter cette commission hasardeuse. Il étoit venu depuis peu en Italie à la tête des Perses que Bélisaire avoit envoyés à Constantinople après la prise de Sisaurane, ainsi que je le raconterai dans la suite. Il prit avec lui cent soldats, et s'approcha des murs à la faveur de la nuit. On leur ouvrit une porte comme on en étoit convenu : les uns vont aussitôt avertir l'armée; les autres montent sur les murs et égorgent les sentinelles. Les Goths, croyant avoir sur les bras toute l'armée romaine, s'enfuient par la porte opposée; ils se rallient sur une hauteur qui commandoit la ville, et d'où l'on découvroit ce qui se passoit dans Vérone et dans les plaines d'alentour. Ils y demeurent le reste de la nuit. L'armée romaine avoit à peine fait une lieue, que les généraux s'arrêtent à disputer ensemble sur le partage du butin. Le jour paroît, et les Goths, revenus de leur effroi, voyant d'un côté le petit nombre des Romains dans Vérone, de l'autre l'éloignement de l'armée, descendent en courant, et rentrent par la même porte par laquelle ils étoient sortis, et qu'ils trouvent encore ouverte. Ils fondent sur cette poignée de soldats, qui, ne pouvant tenir contre eux, se retirent sur le haut des murs, d'où ils se défendent avec courage. Cependant les généraux, après une longue contestation, s'avancent avec leurs troupes. Mais, trouvant les portes fermées, et l'ennemi en état de faire une vigoureuse résistance, ils prennent le parti de rebrousser chemin, malgré les cris de leurs soldats, qui du haut des murs les supplioient

du moins de favoriser leur retraite. Ceux-ci, se voyant abandonnés, sautent de la muraille en bas; les uns se brisent en tombant sur des pierres, les autres, rencontrant un terrain uni, se sauvent, et regagnent l'armée avec Artabaze, qui accabloit de sanglans reproches ces lâches généraux. Après avoir repassé le Pô, ils s'arrêtèrent à Faënza, dans la province d'Emilie, à six lieues de Ravenne.

Proc. Goth. l. 3, c. 4. Jorn. success. Marcel.chr.

Dès que Totila eut appris que Vérone étoit en sûreté, il en fit sortir la garnison, qu'il réunit à son armée, et alla chercher l'ennemi à la tête de cinq mille hommes: c'étoit à quoi se réduisoient toutes les forces des Goths. Arrivé au bord du fleuve Amone, qu'il falloit passer pour joindre les Romains, comme c'étoit le premier essai qu'il faisoit du courage de ses troupes, il leur parla en ces termes: « Camarades, nous sommes tous « parens, descendans de la même origine; l'inté- « rêt est égal pour tous, ainsi que le péril. Dans la « plupart des batailles, le risque est le même pour les « deux armées; ici les suites de la défaite nous seroient « bien plus funestes qu'à nos ennemis. Ils ont des res- « sources dans ce grand nombre de garnisons qui rem- « plissent l'Italie; tout l'Orient arme pour eux. Mais, « si nous sommes vaincus, le nom des Goths périt avec « nous. De deux cent mille hommes qui ont commencé « cette guerre sous les ordres de Vitigès, nous sommes « réduits à cinq mille. Si cette pensée nous afflige, il « en est une autre qui doit ranimer notre courage. Il- « dibad n'avoit que mille soldats à sa suite lorsqu'il « osa attaquer les forces romaines; tout l'empire des « Goths étoit resserré entre les murs de Pavie. Voyez « combien une seule victoire a multiplié vos troupes et « reculé vos limites. Il nous est plus aisé d'accroître « notre puissance qu'il ne le fut à Ildibad de la faire « renaître lorsqu'elle étoit anéantie. La victoire est « féconde, elle grossit les armées, elle redouble leur

« vigueur. Déployez donc ici tous vos efforts ; la gloire « est devant vos yeux, et le tombeau sous vos pieds. « Quelle espérance ne doit pas vous inspirer la con- « duite barbare des Romains ! Leur cruauté, leur ava- « rice, les ont rendus l'horreur de l'Italie. Ces peuples « malheureux, après s'être livrés entre leurs mains, « gémissent dans le plus dur esclavage, et vous tendent « les bras comme à leurs libérateurs. S'ils vous ont « trahis, leurs tyrans les punissent plus rigoureusement « que vous ne feriez vous-mêmes. Dieu vous appelle « pour châtier l'injustice ; servez sa vengeance ; songez « que vous allez combattre des lâches qui n'ont pas en- « core cessé de fuir depuis que, sans avoir vu l'en- « nemi, ils ont abandonné Vérone, dont ils étoient « maîtres. »

Artabaze conseilloit de poster en embuscade sur les bords du fleuve un corps de troupes qui, laissant passer la moitié des ennemis, la tailleroit en pièces avant que le reste pût la joindre. Mais les généraux, qui n'étoient jamais d'accord, perdirent le temps à contester, et ne firent aucun mouvement. Totila détacha trois cents hommes, qui allèrent passer le fleuve une lieue plus haut, avec ordre de se replier sur les derrières, et de charger les Romains en queue, lorsque la bataille seroit engagée. Les deux armées s'approchent. Pendant qu'elles attendent le signal, un Goth de grande taille, d'un air menaçant et terrible, couvert d'un casque et d'une cuirasse, pousse son cheval hors des rangs, et, s'arrêtant au milieu de la plaine, il défie au combat le plus hardi des Romains. Ce guerrier se nommoit Viliaris ; il étoit connu pour sa force et son courage. Artabaze fut encore le seul qui osât accepter le défi. Ils courent l'un sur l'autre, et se lancent leurs javelots. Viliaris fut atteint d'un coup mortel au côté droit, et auroit été abattu de cheval, s'il ne se fût soutenu sur sa lance. Tandis qu'Artabaze s'approche pour l'achever, la lance

de Viliaris, qui étoit assurée contre une pierre, lui effleure le cou, et, rencontrant une artère, en fait jaillir le sang en abondance. Viliaris tombe mort, et le vainqueur rejoint son armée. On ne put arrêter le sang; et ce vaillant étranger, qui, après avoir combattu les Romains sur les frontières de la Perse, les servoit en Italie avec la même valeur, mourut trois jours après, emportant avec lui les regrets de tous les soldats. Son absence rendit la victoire plus facile à Totila. Pendant qu'on pansait sa blessure hors de la portée du trait, les deux armées en étant venues aux mains, les Romains prirent l'épouvante à la vue du détachement des Goths qu'ils apercevoient derrière eux, et ne songèrent plus qu'à fuir. La plupart furent tués ou pris; ils perdirent tous leurs étendards, ce qui n'étoit jamais arrivé depuis le commencement de la guerre.

Proc. Goth. l. 3, c. 5. Marcel. chr.

Ce premier succès releva les espérances des Goths. Le roi en envoya une partie sous la conduite de Bléda, de Rodéric et d'Uliaris, pour assiéger Florence. Justin, qui commandoit dans cette place, fit savoir à Ravenne qu'il n'étoit pas en état de se défendre. Bessas, Cyprien et Jean le Sanguinaire volèrent à son secours, et les Goths se retirèrent près de Mucelle, à quatre ou cinq lieues de Florence. Les généraux romains ayant pris Justin avec eux, laissèrent quelques soldats dans la ville, et marchèrent à l'ennemi. Ils furent d'avis de donner le commandement général à l'un d'entre eux, qui prendroit les devans pour attaquer, tandis que les autres suivroient plus lentement. Mais, comme ils étoient tous indépendans l'un de l'autre, et que chacun se croyoit supérieur en mérite, il fallut s'en rapporter au sort, qui tomba sur Jean le Sanguinaire. Les autres refusèrent de le suivre, et Jean partit seul avec les troupes attachées à sa personne. Les Goths, à son approche, gagnèrent une hauteur voisine. Il les y suivit avec ardeur; on combattit opiniâtrément sur la pente de la

colline, et le carnage étoit grand de part et d'autre. Jean se signaloit par son audace; et, toujours à la tête des siens, il s'exposoit aux endroits les plus périlleux. Un de ses gardes ayant été tué près de lui, on crut qu'il étoit tué lui-même. Aussitôt l'effroi se répand dans ses troupes; elles regagnent en désordre la plaine, où les autres généraux s'étoient arrêtés. Ils avoient des forces de reste pour faire tête aux ennemis, et même pour les envelopper; mais la terreur s'étant communiquée à leurs soldats, tout se débande et se disperse. Bessas est blessé; la plupart tombent sous l'epée des Goths. Ceux qui échappent au massacre fuient pendant plusieurs jours, sans être poursuivis; et, dans les places où ils arrivent hors d'haleine et encore pleins d'épouvante, ils n'annoncent autre chose que la mort de leur général. Cette défaite rompit la communication entre les généraux; chacun d'eux se tint renfermé dans une place; Constantien dans Ravenne, Jean dans Rome, Bessas dans Spolette, Justin dans Florence, et Cyprien dans Pérouse, ne songeant qu'à se fortifier et à se mettre en défense contre Totila, qu'ils croyoient toujours à leurs portes. Ce prince, aussi généreux que vaillant, traita les prisonniers avec tant de douceur, qu'ils prirent parti dans son armée, et le servirent dans la suite avec autant de fidélité et de zèle que ses sujets naturels.

Pour résister à un ennemi aussi redoutable par ses vertus que par sa science militaire, l'Italie ne sentoit que trop le besoin qu'elle avoit de Bélisaire. Mais ce général étoit pour lors à l'autre extrémité de l'empire. Chosroës, qui, dès l'année précédente, avoit violé le traité de paix aussitôt après l'avoir conclu, étoit passé en Lazique à la tête d'une nombreuse armée pour chasser les Romains de ce royaume. Voici quelle fut l'origine de cette guerre. Zathius, comme nous l'avons vu, s'étoit étroitement attaché aux Romains sous le règne de Justin. Son fils Gubaze régnoit en Lazique

Proc. pers. l. 2, c. 15. Idem, Goth. l. 4, c. 9.

depuis la mort d'Opsitès, frère de Zathius, et qui lui avoit succédé. Mais ce prince étoit opprimé par la tyrannie des commandans des troupes que les Romains entretenoient dans ses états. Le général Pierre s'étoit rendu odieux par son orgueil et par son avarice. Ses successeurs avoient suivi ses traces; et Jean, surnommé *Zibus*, acheva de soulever les peuples par ses concussions. C'étoit un homme sorti de la poussière, qui s'étoit élevé par les voies qui devroient conduire à l'échafaud. Personne ne l'égaloit en industrie à imaginer les moyens de s'enrichir, et ses richesses l'avoient mis en état d'acheter le commandement de la Lazique. Il engagea Justinien à bâtir au bord de la mer la ville de Pétra, dont il fit sa place d'armes et son magasin, pour établir un monopole qui ruinoit tout le pays, en lui procurant à lui seul des profits immenses. Les Lazes n'avoient ni blé, ni vin, ni sel, et manquoient de quantité d'autres choses nécessaires à la vie. Ils les tiroient des côtes méridionales du Pont-Euxin, donnant en échange des cuirs crus ou préparés, et des esclaves. Zibus se rendit maître de tout le commerce; on ne pouvoit vendre qu'à lui, ni acheter que de lui, au prix qu'il vouloit. Les officiers et les soldats romains n'étoient plus que ses facteurs. Il avoit deviné d'avance une bonne partie de ces raffinemens de persécution que les traitans ont dans la suite réduits en art. Enfin les Lazes, excédés de tant de vexations, résolurent d'avoir recours à Chosroës. Ils lui envoyèrent offrir la souveraineté, pourvu qu'il s'engageât à ne les jamais livrer aux Romains contre leur gré. Le roi leur promit de les tirer d'esclavage, et leur demanda s'il étoit possible de pénétrer dans leur pays avec une armée. C'est qu'il avoit ouï dire que les avenues en étoient fermées par tant de montagnes escarpées et par des forêts si épaisses, qu'elles étoient presque impraticables, même aux voyageurs. Les députés répondirent *que ces montagnes, qui sembloient être inaccessibles,*

portoient elles-mêmes de quoi en faciliter l'accès ; qu'il ne falloit qu'abattre les bois dont elles étoient couvertes, et dont les arbres, entassés les uns sur les autres, combleroient les précipices ; qu'ils s'offroient à lui servir de guides, et que les gens du pays se joindroient à ses soldats pour lui aplanir les chemins. Chosroës fit aussitôt les préparatifs de cette expédition. Pour cacher son dessein, il recommanda le secret aux députés, et fit courir le bruit que les Huns avoient fait une irruption en Ibérie, et qu'il alloit marcher contre eux.

Lorsque, après avoir traversé l'Ibérie, il fut arrivé aux frontières de Lazique, Gubaze vint lui rendre hommage en se prosternant à ses pieds, et le reconnut pour son souverain. Chosroës marcha vers Pétra, et détacha un corps d'armée pour aller s'en rendre maître sous la conduite d'un de ses généraux nommé Abéniamide. Zibus ne manquoit pas de hardiesse : il entendoit du moins les ruses de guerre. Il défendit aux soldats de la garnison de se montrer hors de la ville, ni sur les murs, et il les plaça derrière les portes, avec ordre de garder un profond silence. Les Perses, ne voyant rien paroître, et n'entendant aucun bruit, se persuadèrent que la place étoit abandonnée. Ils en donnèrent avis au roi, qui leur ordonna d'escalader les murs et d'abattre les portes à coups de bélier. Assis sur une éminence voisine, il attendoit tranquillement le succès d'une opération si facile, lorsque tout à coup il voit les portes s'ouvrir, les Romains sortir avec fureur, tailler en pièces un grand nombre de ses gens, et mettre les autres en fuite. Transporté de colère, il fait pendre Abéniamide, pour s'être laissé surprendre, disoit-il, par un misérable financier.

Proc. pers. l. 2, c. 17.

Cet affront le rendit plus opiniâtre. Il environna la place, et campa le plus près qu'il fut possible hors la portée des machines. Le lendemain il visita les dehors, et fit avancer toute son armée pour lancer des flèches sur les murs. Mais les Perses faisoient moins de mal aux

Proc. pers. l. 2, c. 17. Idem, Goth. l. 4, c. 45. Idem anecd. c. 2. Just. novel. 28.

Cellar. Geog. ant. l. 3, c. 9, §. 3, 4, 16, 17.

assiégés qu'ils n'en recevoient eux-mêmes. Les machines de toute espèce dont la muraille étoit couverte leur tuoient beaucoup de soldats. Zibus perdit la vie dans cette occasion : fin trop honorable pour un concussionnaire public. Sur le soir, les Perses se retirèrent dans leur camp, et le lendemain ils travaillèrent à pratiquer un souterrain. Pétra étoit bordée d'un côté par la mer, et de l'autre par des rochers qui la rendoient inaccessible. On n'y pouvoit entrer que par une gorge étroite entre deux montagnes; et cette gorge étoit fermée d'une épaisse muraille, aux extrémités de laquelle s'élevoient deux tours, que leur intérieur, plein et solide jusqu'à une hauteur considérable, mettoit à l'épreuve du bélier. Les Perses conduisirent le souterrain jusque sous l'une de ces tours, et, après avoir détaché beaucoup de pierres des fondemens, ils soutinrent l'édifice par des étais, où ils mirent le feu. Les Romains, logés dans la partie supérieure de la tour, n'eurent que le temps de se sauver et de se renfermer dans l'enceinte de la place. Cet ouvrage détruit, la ville demeuroit sans défense de ce côté-là, ce qui força les habitans à capituler. Ils se rendirent à condition qu'on leur laisseroit la vie et tous leurs effets. Le roi ne s'empara que des richesses de Zibus, qui étoient immenses; et il sut tellement gagner la garnison, qu'elle s'engagea dans son armée. Chosroës voulut encore enlever aux Romains deux places qui leur restoient sur cette côte, à l'extrémité septentrionale; c'étoient Sébastopolis ou Dioscurias et Pityonte. Ces deux villes, éloignées l'une de l'autre de deux journées de chemin, autrefois très-célèbres, et d'un grand commerce, étoient alors presque ruinées, et Justinien, dans une de ses Novelles, ne les nomme que des châteaux. Les garnisons de ces places apprenant que les troupes de Perse étoient en chemin, et se voyant hors d'état de les défendre, y mirent le feu, et se sauvèrent par mer à Trébisond. Dans le même temps deux autres villes, Cèpes et Ph-

nagore, que les Romains possédoient depuis long-temps près du Bosphore cimmérien, furent prises et rasées par les barbares voisins. Chosroës ne fit point d'autre entreprise cette année. Ses troupes avoient beaucoup souffert des marches pénibles, de la disette et de la peste. Il apprit que Bélisaire approchoit de la Perse; que l'Assyrie étoit déjà en proie aux Sarrasins, et que les Huns, qu'il avoit envoyés en Arménie pour faire diversion avoient été taillés en pièces par Valérien. D'ailleurs les soldats, excédés de fatigue, osoient dire hautement que les entreprises du roi passoient son pouvoir, et que les forces de la Perse n'égaleroient jamais celles de l'empire. Chosroës, pour rabattre cette opinion avantageuse qu'ils avoient de la puissance romaine, fit lire à la tête de son armée une lettre que Théodora écrivoit à Zabergane pour le prier d'inspirer à son maître des sentimens pacifiques; elle lui promettoit une grande récompense. *Je suis la maîtresse*, disoit-elle, *de vous ouvrir les trésors de l'empereur; tout est à ma disposition dans l'empire.* Le roi relevoit ces dernières paroles, et leur demandoit quelle idée ils se formoient d'un état gouverné par une femme. Il n'en fallut pas davantage, dans l'esprit d'une nation toute guerrière, pour faire succéder le mépris à l'estime qu'ils faisoient des Romains. Cependant Chosroës résolut de partir; il mit garnison dans Pétra, et, traînant après lui un grand nombre de prisonniers, il reprit la route de Perse.

Dans le temps que Chosroës se préparoit à marcher en Lazique, l'empereur, qui n'étoit pas instruit des mouvemens de ce prince, avoit rappelé Germain, et fait partir en diligence Bélisaire, afin de prévenir le roi de Perse, qu'il croyoit disposé à entrer en Mésopotamie. Bélisaire, arrivé en ce pays, trouva des troupes délabrées, sans habits, sans armes, et qui n'osoient paroître devant les Perses. Son premier soin fut de les mettre en bon état. Il envoya ensuite des espions en

Proc. pers. l. 2, c. 14, 16.
Marc. chr.
Jorn. success.
Pagi ad Baron.

Perse pour s'informer des desseins de Chosroës : ils furent trompés par les bruits que ce prince faisoit courir, et rapportèrent que le roi marchoit en Ibérie pour y combattre les Huns. Sur ce rapport, Bélisaire résolut d'entrer en Perse. Il venoit de recevoir un renfort considérable de Sarrasins que lui amenoit Aréthas; et l'empereur le pressoit par des ordres réitérés. Ayant donc convoqué à Dara une assemblée générale de tous les commandans employés en Mésopotamie, il les consulta sur le plan qu'il devoit suivre dans cette campagne. Pierre et Buzès pensoient qu'il falloit entrer sur-le-champ en action, et attaquer la frontière de Perse. Tout le conseil fut du même avis. Rhécitanque et Théoctiste, qui commandoient un corps composé des garnisons de Syrie, approuvoient cette résolution; mais ils refusoient de suivre l'armée, disant que leur absence laisseroit la Syrie et la Phénicie exposées aux courses d'Alamondare. Bélisaire leur fit voir que leur crainte étoit mal fondée, parce qu'on étoit parvenu au solstice d'été, temps auquel les Sarrasins consacroient deux mois entiers aux pratiques de leur religion, sans faire aucun usage de leurs armes. Il promit à ces deux officiers de les congédier aussitôt que le terme seroit expiré : ce qui les détermina à le suivre.

Proc. pers. l. 2, c. 18.

Bélisaire alla camper à deux lieues de Nisibe, dans une plaine étendue et arrosée de sources. Ses lieutenans s'étonnoient qu'il s'arrêtât si loin de cette ville, dont ils prétendoient qu'il falloit faire le siége; quelques-uns même refusoient d'obéir; en sorte que, contre sa coutume, il fut obligé de leur rendre compte des motifs de sa conduite. Il leur représenta donc *que Chosroës, en s'éloignant, avoit sans doute pris soin de garnir sa frontière; que, loin de négliger Nisibe, le premier boulevard de la Perse, il en avoit donné le commandement à Nabède, le plus grand seigneur du royaume; que, pou prendre Nisibe, il falloit attirer Nabède hors de*

place, et détruire la garnison; que, si l'on se battoit près de la ville, l'ennemi, ayant la retraite si proche, ne recevroit pas un grand dommage; au lieu que, si la garnison s'éloignoit, on auroit le temps de la tailler en pièces dans la poursuite, ou de lui couper le retour. Ces raisons satisfirent tous les officiers, excepté Pierre, qui alla camper à une demi-lieue de la ville. Bélisaire le fit avertir de se tenir sur ses gardes; que, selon l'apparence, les ennemis viendroient l'attaquer vers le midi, parce que c'étoit l'heure où les Romains prenoient leur repas, ce que les Perses ne faisoient que le soir. Pierre se tint en bataille jusqu'à midi; mais alors les soldats, ne pouvant supporter l'ardeur du soleil, mirent bas les armes, et se dispersèrent pour aller cueillir des figues, dont ils voyoient quantité aux environs de leur camp. Nabède profita de leur sécurité pour faire une sortie. Ils coururent en tumulte à leurs armes, et envoyèrent demander à Bélisaire un prompt secours: il s'étoit déjà mis en marche à la vue des tourbillons de poussière qui lui avoient annoncé la sortie des ennemis. Les troupes de Pierre étoient en déroute; elles avoient déjà perdu cinquante hommes avec l'étendard, et pas un seul ne seroit échappé, si Bélisaire ne fût venu arracher la victoire aux Perses. Les Goths, qui formoient la première ligne, chargèrent si rudement les ennemis avec leurs longues javelines, qu'ils les mirent en fuite. On en tua cent cinquante, et on poursuivit les autres jusqu'à la ville. Pierre, après avoir reçu cette leçon, se retira avec ses troupes dans le camp de Bélisaire. Le lendemain les Perses plantèrent, comme un trophée, sur une de leurs tours, son étendard, auquel, par une basse plaisanterie, ils avoient attaché quantité de saucissons, pour insulter à ce général qui aimoit la bonne chère. Mais ils n'osèrent plus sortir de la place.

Le dessein de Bélisaire étant de passer le Tigre, et de porter le ravage en Perse pendant l'absence de Chos-

roës, il ne voulut pas perdre le temps devant Nisibe, dont le siége auroit été long et meurtrier. S'étant donc mis en marche, après une journée de chemin, il arriva devant Sisaurane. C'étoit une forteresse très-peuplée, où étoient en garnison huit cents cavaliers des plus braves de la Perse, sous un commandant de grande réputation, nommé Blescane. A la première attaque, les Romains furent repoussés avec grande perte. Bélisaire, pour ne pas laisser derrière lui tant d'ennemis, résolut de se rendre maître de cette place; et comme les Sarrasins n'étoient nullement propres aux travaux d'un siége, il leur fit passer le Tigre avec le roi Aréthas pour ravager l'Assyrie et lui rapporter des nouvelles. Il y joignit un corps de douze cents hommes, sous le commandement de Trajan et de Jean Phagas. La forteresse ne tint pas aussi long-temps que l'avoit pensé Bélisaire. Ayant appris de quelques prisonniers qu'elle manquoit de vivres, il y envoya George, homme adroit et intelligent, qui persuada aux assiégés de se rendre. Les habitans, qui étoient chrétiens et de race romaine, eurent la liberté de se retirer avec leurs effets. La place fut rasée, et les Perses furent conduits à Constantinople avec Blescane. L'empereur en fit des soldats; il les envoya en Italie pour faire la guerre aux Goths, et cet Artabaze, qui mourut cette année près de Faënza, étoit un de ces prisonniers.

Cependant Aréthas, après avoir passé le Tigre, trouvant un pays abondant, et qui depuis long-temps n'avoit éprouvé aucun ravage, fit un riche butin, et pour ne pas le partager avec l'armée de Bélisaire, il résolut de ne pas retourner au camp. Il se fit donner un faux avis qu'une nombreuse armée de Perses passoit actuellement le Tigre, et que Bélisaire, trop foible pour la combattre, prenoit le parti de la retraite. Par son conseil Trajan et Phagas regagnèrent la Mésopotamie, et se renfermèrent dans Rhésène, nommé alors Théodo-

siopolis. Bélisaire, n'en recevant aucune nouvelle, et craignant qu'ils ne fussent perdus avec Aréthas, passa inutilement beaucoup de temps à les attendre. Les chaleurs de l'été et les ardeurs d'un climat brûlant auquel les Romains, et surtout les Thraces, n'étoient pas accoutumés, causèrent la peste dans son armée, et le tiers des soldats étoit déjà attaqué de cette funeste maladie. Les deux mois de fête que célébroient les Sarrasins étant passés, Rhécitanque et Théoctiste demandèrent leur congé pour aller défendre la Syrie contre les incursions d'Alamondare. Jean, fils de Nicétas, conseilloit à Bélisaire de repasser l'Euphrate, et les cris des soldats le forcèrent d'y consentir. Il fit monter les malades dans des chariots, et retourna en Syrie. Il fut enfin instruit de la perfidie d'Aréthas : mais le Sarrasin se tint toujours si éloigné, qu'elle demeura impunie. Dans le même temps que le général romain abandonnoit la Perse, Chosroës y rentroit pour la défendre. Les succès qu'il avoit eus en Lazique ne le consoloient pas de la perte de Sisaurane et du ravage de l'Assyrie. Il passa l'hiver aux préparatifs d'une nouvelle expédition. Bélisaire revint à Constantinople. On blâma ce général d'avoir différé de passer le Tigre dès le commencement de la campagne : on prétendit qu'il auroit pu piller toute l'Assyrie, pénétrer jusqu'à Ctésiphon, et ramener avec lui les habitans d'Antioche que Chosroës avoit transportés en Perse.

Une intrigue secrète contribua encore à précipiter le retour de Bélisaire. Photius, bâtard d'Antonine, mais digne d'une autre naissance, accompagnoit Bélisaire en Orient. Antonine le haïssoit, parce qu'il rougissoit des débauches de sa mère, et elle ne cherchoit que l'occasion de le faire périr. Le jeune homme, soit par vengeance, soit par un trop vif sentiment d'honneur, fit avertir Bélisaire du commerce qu'elle entretenoit en son absence avec Théodose à Constantinople. Bélisaire en fut

Proc. anecd. c. 23. Theoph. p. 204.

indigné, et protesta qu'il alloit enfin se venger de tant d'outrages. Antonine, qui avoit mis dans ses intérêts les domestiques de son mari, eut avis des mauvais services que lui rendoit Photius, et du danger où elle étoit. Elle prit le parti d'éloigner pour un temps Théodose, et d'aller elle-même trouver son mari, sur lequel elle connoissoit son pouvoir. Mais il étoit trop irrité pour cette fois; et lorsqu'il eut repassé l'Euphrate, dès qu'il sut qu'elle approchoit, il la fit arrêter sans lui permettre de paroître devant lui. On dit même qu'il fut plusieurs fois tenté de s'en défaire, mais que sa passion pour elle fut toujours plus forte que sa colère. A son retour, l'impératrice, qui chérissoit la complice de ses crimes, s'empressa de les réconcilier, et réussit sans beaucoup d'efforts. Ceux qui entreprenoient de justifier Antonine étoient sûrs de trouver un puissant avocat dans le cœur de son mari. Théodora traita cruellement tous ceux qui avoient contribué à éclairer Bélisaire sur la conduite de sa femme. Photius s'étoit saisi de la personne de Théodose à Ephèse, et l'avoit transporté dans un château en Cilicie; il fut forcé, par une douloureuse torture, à découvrir où il étoit. Théodora fit revenir ce scélérat, le rendit à Antonine, le logea dans son palais, et menaça l'empire de lui donner le commandement des armées. Photius fut pendant trois ans enfermé dans un cachot affreux, d'où, s'étant enfin sauvé, il s'enfuit à Jérusalem, où il prit le nom de *Photin*, et demeura caché dans un monastère dont il fut abbé dans la suite. L'empire perdit en sa personne un jeune guerrier formé par les leçons de Bélisaire, et dont la valeur donnoit les plus hautes espérances.

Proc. pers. l. 1, *c.* 25; *l.* 2, *c.* 3. *Idem, anecd. c.* 17.

Peu de temps auparavant, ces deux femmes, qui ne connoissoient que la fraude et le mensonge, les avoient mis en œuvre pour perdre un homme que la justice avoit droit de punir. Jean de Cappadoce, préfet du pré-

toire, tyrannisoit l'empire depuis dix ans. Théodora lui passoit toutes ses injustices; mais elle ne lui pardonna pas d'avoir tenté plusieurs fois de la décréditer dans l'esprit de l'empereur; elle résolut de le prévenir. L'entreprise étoit délicate; le préfet avoit la confiance de son maître; mais il avoit aussi trop de vices pour ne pas donner prise à ses ennemis. Son ambition démesurée lui faisoit écouter les prédictions de certains imposteurs qui lui promettoient la couronne impériale. Ce fut par cet endroit foible que Théodora fit dessein de l'attaquer; elle s'en ouvrit à Antonine, qui lui offrit toutes les ressources de son génie. Le préfet avoit une fille unique, nommée Euphémie; jeune encore et sans expérience, elle se laissa prendre aux caresses d'Antonine, qui ne cessoit de murmurer contre Théodora, contre Justinien; c'étoient, disoit-elle, des monstres d'ingratitude, qui devoient tout à Bélisaire, et ne le payoient que de disgrâces. Elle lui faisoit entendre que, si son père vouloit se prêter à l'intérêt public, tant d'injustices seroient bientôt réparées. Le préfet, quoique consommé dans le manége de cour, fut la dupe de son ambition, et donna dans le piége. Il convint d'une entrevue nocturne avec Antonine dans un faubourg de Chalcédoine. Théodora instruisit l'empereur des dispositions perfides de Jean de Cappadoce. L'eunuque Narsès, et Marcel, commandant des gardes du palais, eurent ordre d'aller avec des soldats se cacher dans le lieu de la conférence, et de tuer sur-le-champ le préfet, si ses discours faisoient connoître qu'il fût coupable. On dit cependant que l'empereur, toujours attaché à son ministre, le fit secrètement avertir d'éviter cette entrevue. Mais l'heure étoit venue où les crimes de Jean de Cappadoce devoient recevoir leur châtiment. Il se rendit à Chalcédoine; et, pendant qu'il s'engageoit par serment à seconder de tout son pouvoir le complot d'Antonine, Narsès et Marcel sortent de leur embuscade; les gardes

Marcel. chr. Malela, p. 77.

de Jean accourent pour le défendre; Marcel est blessé; Jean s'échappe et se réfugie dans une église à Constantinople. Il fut dépouillé de sa charge, conduit à Cyzique, et ordonné prêtre malgré lui, par un abus énorme qui régnoit alors. Jamais il n'en fit les fonctions, de peur de se fermer le retour aux dignités, qu'il eut toujours la folie d'espérer. Ses biens furent confisqués; mais il en sauva une partie, et l'empereur, par une suite de son ancien attachement, lui relâcha presque tout le reste; en sorte qu'il continuoit de vivre avec splendeur, au grand déplaisir de l'empire dont il étoit détesté. Enfin, au bout de quatre ans, la vengeance publique fut pleinement satisfaite. Eusèbe, évêque de Cyzique, ayant été massacré dans une sédition, Théodora fit accuser Jean d'être l'auteur de ce crime; et quoiqu'on n'eût pu l'en convaincre, il fut jeté en prison, déchiré à coups de fouets, et obligé de faire en plein tribunal la confession de toute sa vie. On le fit ensuite embarquer pour l'Egypte, sans autre équipage que de misérables haillons dont il fut revêtu. Dans tous les ports où le vaisseau relâchoit, on exposoit Jean de Cappadoce sur le chemin public, et on le contraignoit de demander l'aumône aux passans. Il traversa en mendiant une grande partie de l'Egypte jusqu'à Antinople, où il étoit relégué. C'est ce qui a donné lieu au roman de la mendicité de Bélisaire. Des écrivains sans critique ont confondu la disgrâce de ce grand capitaine avec celle de Jean de Cappadoce, qui leur étoit moins connu. Ce malheureux préfet, au milieu même de sa misère, n'avoit pas encore perdu son caractère fiscal; il osa citer en justice des habitans d'Alexandrie comme débiteurs de l'épargne. Après la mort de Théodora, il eut la liberté de retourner à Constantinople, où il mourut dans la pauvreté et dans le mépris.

Proc. anecd. c. 9, 22, 23, 24, 25.

Théodote lui succéda dans la préfecture; ce n'étoit pas un homme vertueux; mais, comme Théodora ne le

trouvoit pas assez méchant, elle le fit accuser de sortilége et de maléfices; et quoique le questeur Proclus l'eût déclaré innocent, il fut exilé à Jérusalem. Elle jeta ensuite les yeux sur Pierre Barsamès, en qui elle rencontroit toutes les qualités qui pouvoient lui plaire. Syrien de nation, après avoir fait la profession de banquier, où il n'avoit rien épargné pour s'enrichir, il fut admis dans les gardes de l'empereur. Devenu préfet du prétoire, il déploya tous ses talens, détournant la paie des gens de guerre, vendant les charges et les gouvernemens de provinces, qu'il laissoit ensuite piller par ceux qui en avoient acheté le droit, écartant les gens de bien pour n'employer que des scélérats, supprimant les gages des officiers du palais, réduisant les provinces à la disette, en les forçant d'apporter leur blé à Constantinople pour le leur revendre au double, quoiqu'il fût gâté, et qu'il fallût le jeter dans la mer. La soie se tiroit des Indes par la Perse; on la mettoit en œuvre à Tyr et à Béryte en Phénicie, d'où elle se répandoit dans tout l'Occident. Barsamès s'empara de ce commerce; il força les ouvriers à ne travailler que pour lui, et défendit sous de grosses peines d'en vendre ni d'en acheter d'autre que de lui. Il vendoit l'once de soie, de teinture commune, six pièces d'or, ce qui revient à quatre-vingts livres de notre monnoie; et celle de teinture royale quatre fois davantage; ce qui ruina entièrement Tyr et Béryte, dont les ouvriers passèrent en Perse. Les successeurs de Barsamès, à son exemple, partagèrent avec le fisc les immenses profits de ce monopole. Les plaintes de tout l'empire, les murmures du peuple de Constantinople, les menaces des gens de guerre, et plus encore les énormes richesses de ce concussionnaire, firent enfin ouvrir les yeux à Justinien. Théodora soutint long-temps un magistrat si conforme à ses désirs. Il fallut cependant céder à la haine publique; mais le sacrifice ne fut pas entier; on lui ôta la

charge de préfet du prétoire pour lui donner celle d'intendant des finances, et on dépouilla de celle-ci Jean de Palestine, magistrat intègre et désintéressé, qui, depuis peu de mois qu'il occupoit cette place, s'étoit concilié l'estime universelle. Dans cette nouvelle dignité, Barsamès ne changea pas de caractère. Il supprima presque toutes les pensions que faisoit le prince; ce qui réduisit à la mendicité grand nombre de familles. Il retrancha aussi toutes les remises que les empereurs étoient en usage de faire des reliquats de contributions. Il diminua le poids de la monnoie d'or, sans rien rabattre de la valeur. C'étoit une coutume établie dès le temps d'Auguste, que, dans la cérémonie des quinquennales, c'est-à-dire, lorsque les princes renouveloient après cinq années la mémoire de leur avénement à l'empire, on distribuât cinq pièces d'or à chaque soldat. Cette libéralité, qui n'avoit jamais été interrompue depuis près de six cents ans, fut abolie par le conseil de Barsamès.

Proc. anecd. c. 26. Novel. 105. Baronius. Riccioli, chron. l. 8, c. 1. Muratori thes. inscript.

Je ne sais si ce fut aussi par son avis que l'empereur cessa de nommer des consuls; mais cette supposition ne portoit aucun préjudice à l'état. La puissance consulaire, éclipsée depuis long-temps par l'autorité souveraine, n'étoit plus qu'un titre sans réalité. La fonction des consuls se réduisoit à se donner en spectacle sept fois l'année par une marche pompeuse, pendant laquelle ils jetoient de l'argent au peuple. Ces dépenses montoient à deux mille livres d'or; et comme peu de consuls étoient en état d'y suffire, l'empereur venoit au secours; et l'épargne en supportoit une grande partie. Marcien avoit voulu abolir ces largesses mal entendues; mais la vanité des magistrats et l'avidité du peuple les avoient perpétuées. En 536, Justinien les modéra par une loi, afin, dit-il, que l'excès de ces dépenses ne détruise pas le consulat, faute de trouver des personnes assez riches pour les soutenir. Il n'avoit pas encore dessein d'étein-

dre cette dignité; mais, six ans après, il la laissa tomber entièrement, en ne nommant plus de consuls. Basile fut le dernier; et l'année suivante, 542, est marquée dans les fastes et dans les lois, *la première après le consulat de Basile.* On continua de dater ainsi jusqu'en 587. Alors on n'employa plus d'autre caractère chronologique que l'année du règne et celle de l'indiction. On y ajouta ensuite les années de Jésus-Christ : ce qui commença en Italie dès l'an 590; mais plus tard dans les autres pays. Quoique cette année 541 soit regardée comme la dernière du consulat, cependant les empereurs suivans, tels que Justin II, Tibère, Maurice et Héraclius, prirent encore quelquefois le titre de consul, comme on le voit par leurs inscriptions. Le consulat avoit duré mille quarante-neuf ans.

Après la défaite des généraux romains près de Mucelle, Totila, maître de la campagne, prit Césène, Pétra-pertusa et Urbin. De là il marcha en Toscane, où, ne trouvant aucune place disposée à se rendre, il passa le Tibre; et, sans entrer sur le territoire de Rome, il prit la route de Campanie. La grande réputation de saint Benoît attira ce prince au mont Cassin. Il visita le saint abbé; et ce conquérant, qui faisoit trembler l'Italie, n'aborda qu'avec une crainte respectueuse un moine foible en apparence, mais conquérant lui-même à meilleur titre que Totila. Le saint lui donna des conseils, et lui prédit les principaux événemens de sa vie. Le roi s'avança jusqu'à Bénévent, qui ne fit aucune résistance, quoique cette ville fût bien fortifiée; il en rasa les murailles, afin qu'elle ne pût servir de retraite aux Romains. Il s'approcha ensuite de Naples; et, n'ayant pu engager les habitans à le recevoir, il résolut de l'assiéger. Conon y commandoit une garnison de mille hommes. Totila campa près de la ville, et détacha une partie de ses troupes pour se saisir des places d'alentour. Cumes et plusieurs autres forteresses furent

AN. 542.
Proc. Goth. l. 3, c. 6.
Fleury, hist. ecclés. l. 3, art. 9.

prises. On y trouva des femmes de sénateurs, que le roi des Goths traita avec beaucoup de respect, et renvoya à leurs maris. Cette modération lui fit grand honneur, et facilita ses conquêtes. Bientôt il fut maître de la Lucanie, de l'Apulie, de la Calabre, et du pays des Brutiens. L'empereur, privé des revenus de ces provinces, ne paya plus ses troupes d'Italie; et les soldats, réduits à vivre aux dépens du pays, pilloient les habitans, et ne tenoient plus aucun compte de leurs généraux.

Pour remédier à ces désordres, l'empereur envoya en Italie, avec le titre de préfet du prétoire, ce même Maximin qu'il avoit, trois ans auparavant, député à Vitigès. Il lui donna autorité sur les généraux, et fit partir avec lui une flotte sous le commandement d'Hérodien et de Phazas, Ibérien de nation, et neveu de Pérane. On ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Maximin, paresseux, timide, et tout-à-fait ignorant dans le métier de la guerre, s'arrêta en Epire, et y perdit beaucoup de temps. Démétrius, qui partit de Constantinople peu de temps après lui, étoit plus hardi et plus actif; il avoit servi en Italie sous Bélisaire. Il aborda en Sicile, et, apprenant que les Napolitains étoient réduits à une extrême disette, il assembla un grand nombre de vaisseaux, qu'il chargea de blé; mais il ne put les garnir de troupes. Cependant les Goths prenoient déjà l'alarme, et, croyant que Démétrius amenoit aux assiégés un puissant secours, ils se disposoient à lever le siége dès qu'il paroîtroit devant Naples. Au lieu de profiter de cette erreur, Démétrius alla aborder à Porto, près de Rome, pour y lever des soldats; il n'en put engager un seul, tant les succès de Totila avoient jeté d'épouvante; et il fut obligé d'aller à Naples avec le peu de soldats qu'il avoit amenés de Constantinople. Le gouverneur de la ville assiégée se nommoit aussi Démétrius; c'étoit un matelot, né dans l'île de

Céphalénie, qui étoit devenu si habile dans la navigation, qu'après avoir rendu des services signalés à Bélisaire dans ses deux expéditions d'Afrique et d'Italie, il avoit reçu pour récompense le gouvernement de Naples. Conservant toujours la rudesse de sa première profession, il ne cessoit, depuis le commencement du siége, d'insulter Totila, et de vomir contre lui du haut des murs les injures les plus grossières. A l'approche du secours, il fut assez hardi pour se jeter seul dans une chaloupe, et assez heureux pour joindre la flotte. Il encouragea le commandant, et le détermina à faire la descente. Totila, bien informé de l'état de la flotte, ramassa quantité de barques légères; et dès que les ennemis eurent atteint le rivage, il fondit sur eux avec tant de furie, qu'ils ne songèrent qu'à prendre la fuite. Il n'échappa que ceux qui se jetèrent dans les chaloupes et gagnèrent le large; du nombre desquels fut Démétrius le commandant. Les Goths s'emparèrent de tous les vaisseaux et des équipages. L'autre Démétrius fut fait prisonnier: on lui coupa la langue et les deux mains pour châtier son insolence, et, en cet état, on le laissa retourner dans la ville.

Maximin, instruit de ce désastre, craignit qu'on ne lui fît un crime de son inaction. Il passa donc en Sicile; mais sa timidité naturelle le retint encore à Syracuse. Enfin les instances des Napolitains, qui mouroient de faim, les menaces de l'empereur, et les reproches de ses propres soldats, le forcèrent de faire partir sa flotte. Il n'osa s'embarquer lui-même, et laissa la conduite du secours à Hérodien, à Phazas, et à Démétrius, qui s'étoit rendu en Sicile après sa défaite. On approchoit de Naples, lorsqu'une violente tempête fit échouer les vaisseaux au rivage où les ennemis avoient leur camp. Les Goths s'y jettent aussitôt; et, trouvant des gens déjà troublés et déconcertés pas l'orage, ils massacrent les uns, précipitent les autres dans la mer; rien ne leur

Proc. Goth. l. 3, c. 7.

résiste. Démétrius est pris; Hérodien et Phazas se sauvent avec très-peu de leurs soldats.

Totila fit conduire Démétrius, la corde au cou, jusqu'au pied des murs de Naples, et lui ordonna d'exhorter les assiégés à se rendre; *qu'ils devoient tout attendre de la clémence du roi, et rien du pouvoir de l'empereur, qui n'avoit pas d'autre secours à leur envoyer après la perte de la flotte dont ils voyoient les débris.* Le triste spectacle de Démétrius, joint à ses discours encore plus affligeans, leur fit perdre toute espérance. La ville étoit remplie de tumulte et de confusion. Totila s'approcha lui-même; et ayant fait signe pour demander qu'on l'écoutât: « Mes amis (dit-il), nous ne sommes pas « venus ici pour vous faire la guerre; mais pour vous « délivrer du joug que vous n'avez reçu qu'à regret, et « pour vous récompenser de la courageuse résistance que « vous avez opposée aux Romains. De tous les Italiens, « vous êtes les seuls qui ayez signalé votre attachement « à notre nation. Mettez-vous à portée de vous faire « éprouver notre reconnoissance. Nous ressentons vos « maux aussi vivement que vous-mêmes. Ne craignez « plus rien des Romains; leur fortune est passée; Dieu « se déclare pour nous. Nous permettons à Conon et « à ses soldats de sortir de la ville. Nous sommes prêts « d'en faire serment, et de vous jurer à vous-mêmes « que nous vous traiterons comme nos amis et nos « frères. » Ces paroles, auxquelles la famine donnoit encore plus de force, ne faisoient pas moins d'impression sur la garnison que sur les habitans. Cependant Conon, espérant encore du secours, et ne voulant pas manquer à ce qu'il devoit à l'empereur, demanda une trève d'un mois. Totila, pour lui faire sentir qu'il se flattoit en vain, l'accorda pour trois mois. Mais les assiégés ne pouvant plus supporter la disette, se rendirent au bout de quelques jours, et Totila tint fidèlement sa parole.

Il fit encore beaucoup plus qu'il n'avoit promis, et

la garnison dut son salut à la bonté de ce prince, qu'elle traitoit de barbare. Voyant les soldats romains épuisés par la faim, et craignant qu'ils ne se fissent périr eux-mêmes par l'excès des alimens, il mit des gardes aux portes pour les empêcher de sortir, et leur distribua d'abord une ration légère, qu'il augmenta chaque jour. Après avoir rétabli leurs forces par ce sage ménagement, il leur ouvrit les portes, et leur fournit des vaisseaux pour se retirer où ils jugeroient à propos. Plusieurs d'entre eux demeurèrent au service d'un vainqueur si bienfaisant. Conon et les autres, honteux de retourner à Constantinople, vouloient aller à Rome par mer; mais, le vent contraire les retenant à Naples, ils craignirent que l'humanité de Totila ne vînt enfin à se lasser, et que ce séjour ne leur devînt funeste. Le roi, s'apercevant de leur inquiétude, les fit assembler, leur donna de nouveau sa parole, et les rassura par toutes les marques d'une bonté sincère. Comme le mauvais temps continuoit, il leur fournit des chevaux, des mulets, avec les provisions nécessaires pour le voyage, et les fit accompagner jusqu'à Rome par une escorte de ses meilleurs soldats. Il détruisit ensuite une partie des murs de Naples, comme il faisoit dans toutes les places dont il se rendoit maître, pour obliger les Romains à tenir la campagne, où il cherchoit occasion de les combattre. *Proc. Goth. l. 3, c. 8.*

Ce prince, si humain à l'égard de ses ennemis, punissoit sévèrement le crime dans ses propres soldats. Un Romain de Calabre vint lui demander justice contre un de ses gardes, l'accusant d'avoir fait violence à sa fille. Le coupable, sur son propre aveu, fut condamné à mort. Comme c'étoit un guerrier renommé pour sa valeur, les principaux officiers se réunirent pour demander sa grâce. Le roi, après les avoir écoutés avec bonté, leur répondit en ces termes. « Ne me soupçonnez pas « de cruauté : rien ne me touche plus sensiblement que « les malheurs de mes compatriotes. Mais le plus grand

« mal que je leur pourrois faire, seroit de laisser les crimes « impunis. Je sais que le vulgaire nomme clémence une « indulgence meurtrière qui nourrit les forfaits et les « multiplie. Au contraire, celui qui, par une sévérité « salutaire, maintient l'autorité des lois, est regardé « comme dur et impitoyable. C'est la licence qui ren- « verse ainsi les vrais noms des choses pour se procurer « l'impunité. Vous n'avez point de part au crime : son- « gez qu'en le défendant vous vous en rendriez com- « plices. Je tiens également coupables l'auteur du forfait « et celui qui en empêche la punition. Choisissez de « sauver un criminel ou la nation entière. Au commen- « cement de la guerre, nous étions puissans et fortunés : « le nombre et la bravoure de nos soldats, nos richesses, « nos victoires passées nous rendoient formidables. « Toutes les forteresses de l'Italie étoient en nos mains. « L'injustice de Théodat a détruit notre empire. Dieu « s'est armé contre nous. Il a marché à la tête d'un pe- « tit nombre de Romains, et nos armées innombrables « ont disparu devant de foibles ennemis. Rassasié de « vengeance, il se tourne maintenant vers nous; son « bras puissant relève ceux que son bras avoit abattus : « nous n'attendions que la mort ; il nous a donné la « victoire. Conservons-la par notre justice; n'attirons « pas sur nos têtes le châtiment que le coupable a mé- « rité. » Ces sages réflexions pénètrèrent le cœur des Goths; ils abandonnèrent le criminel ; il fut exécuté , et ses biens furent donnés à la fille qu'il avoit outragée.

Proc. pers. l. 2, c. 20.

Pendant que Totila enlevoit l'Italie à l'empire, Chosroës avoit formé le dessein de pénétrer en Palestine et de piller Jérusalem, où il espéroit trouver de grands trésors. Dès l'entrée du printemps, il prit la même route qu'il avoit tenue deux ans auparavant, en remontant le long de l'Euphrate. Candide, évêque de Sergiopolis, en retirant des mains du roi de Perse les douze mille prisonniers de Sura, s'étoit engagé à payer deux

cents livres d'or dans l'espace d'un an, sous peine, s'il y manquoit, de payer le double, et d'être dépouillé de sa dignité. Il n'avoit pas satisfait à sa parole lorsqu'il apprit que Chosroës approchoit; il alla se jeter à ses pieds, s'excusant sur son indigence et sur la dureté de l'empereur qui avoit refusé de le secourir. Le roi le fit mettre aux fers, déchirer à coups de fouets, et, suivant la convention, il le condamna à fournir le double de la somme promise. Candide le supplia d'envoyer à Sergiopolis pour y prendre tout ce qu'il y avoit de richesses dans l'église de la ville. Chosroës n'eut pas de peine à y consentir; mais il ne fut pas content du butin, et il commanda à une cohorte de Perses d'aller le lendemain fouiller dans toutes les maisons; ils avoient un ordre secret de se rendre maîtres de la ville. Un Sarrasin chrétien, qui servoit dans l'armée de Chosroës, eut connoissance de ce dessein, et alla pendant la nuit en instruire les habitans, qui refusèrent l'entrée aux Perses. Le roi, irrité, fit partir sur-le-champ six mille hommes pour forcer la place qui n'avoit de garnison que deux cents soldats. Les habitans résistèrent d'abord avec courage; mais, n'espérant pas pouvoir tenir long-temps, ils songeoient à se rendre, lorsque le même Sarrasin vint encore les avertir que les Perses manquoient d'eau, et qu'ils partiroient dans deux jours. Cette bonne nouvelle les rassura; ils continuèrent à se défendre; et, au bout de deux jours, Chosroës ayant rappelé les assiégeans, décampa, emmenant avec lui Candide, auquel il ne rendit jamais la liberté.

Justinien ne pouvoit compter sur les commandans des troupes d'Orient; ils n'osoient se montrer en campagne, et se tenoient enfermés dans des forteresses. Il employa sa ressource accoutumée, et fit partir Bélisaire, mais sans lui donner de troupes. Ce général se rendit en diligence dans l'Euphratésie. Juste, un des neveux de l'empereur, étoit dans Hiéraple avec Buzès

et plusieurs autres généraux. Ils invitèrent Bélisaire à venir se renfermer avec eux. Il leur répondit *que, s'il n'étoit question que de la sûreté de leurs personnes, il suivroit leurs conseils, mais qu'il s'agissoit de sauver l'état ; et ne seroit-ce pas le trahir que de laisser les provinces à la discrétion de Chosroës?* Il les exhortoit à venir le joindre à Europus sur l'Euphrate, où il avoit donné rendez-vous aux troupes qu'il pouvoit rassembler. Ils obéirent, et ayant laissé Juste dans Hiéraple avec quelques soldats, ils se rendirent à Europus auprès de Bélisaire. Mais toutes les troupes romaines réunies n'étoient rien en comparaison de l'armée des Perses, et, connoissant leur propre foiblesse, elles trembloient au seul nom de Chosroës.

Ce prince prenoit la route de Palestine, lorsqu'il apprit que Bélisaire campoit à Europus, d'où l'on pouvoit aisément passer l'Euphrate. Il ne connoissoit encore ce général que de réputation, et ne savoit pas en quel état étoit l'armée romaine. Il craignoit que, tandis qu'il pilleroit la Palestine, Bélisaire n'usât de représailles sur les terres de Perse. Il envoya donc Abandane, un de ses secrétaires, en apparence pour se plaindre de ce que l'empereur ne ratifioit pas le traité arrêté depuis deux ans, mais en effet pour examiner les forces de Bélisaire. Le général romain, bien servi par ses espions, fut averti des intentions du roi; et, pour lui cacher sa foiblesse, il choisit six mille hommes de la plus grande taille, et d'une mine guerrière et assurée : il s'éloigna avec eux de son camp comme pour une partie de chasse, et fit passer l'Euphrate à mille cavaliers sous la conduite de Diogène et de l'Arménien Adolius, avec ordre de courir sans cesse sur les bords du fleuve, pour faire croire que leur dessein étoit d'en disputer le passage. Il fit planter sa tente dans une plaine déserte ; ses soldats, vêtus et armés légèrement comme des chasseurs, voltigeoient autour de lui, et, lorsque le député de Chosroës

arriva, ils le regardèrent à peine, et le laissèrent passer avec un air de mépris et d'indifférence, comme songeant à tout autre chose, et n'étant occupés que de leur divertissement. Abandane, s'étant présenté à Bélisaire, lui dit *que le roi de Perse, étonné qu'on ne lui envoyoit pas de députés, comme on étoit convenu, s'étoit cru obligé d'entrer à main armée sur les terres de l'empire*. Bélisaire répondit en riant *que le procédé du roi étoit nouveau; que c'étoit par des massacres et des ravages qu'il venoit annoncer son empressement à conclure la paix*. Abandane, de retour auprès de son maître, lui exagéra les forces de Bélisaire, sa fermeté et sa confiance, la qualité de ses soldats. Mais ce qui effrayoit le plus Chosroës, c'étoient ces cavaliers dont il ignoroit le nombre, et qui sembloient vouloir lui couper la retraite. Dans la terreur dont il étoit saisi, il résolut de forcer le passage de l'Euphrate; le pays qu'il avoit traversé étoit absolument dépourvu de subsistances, et il ne lui restoit plus rien des vivres qu'il avoit apportés. Bélisaire n'avoit garde de s'opposer à son dessein; il donna ordre aux cavaliers de s'éloigner, et de laisser le passage libre.

Chosroës passa fort au-dessous d'Europus; ce qui étoit facile aux Perses, qui portoient toujours avec eux des ponts volans. Dès qu'il fut sur l'autre bord, il envoya dire à Bélisaire *qu'il avoit fait retirer ses troupes par bienveillance pour les Romains, et qu'il attendoit leurs députés pour terminer enfin l'ouvrage de la paix, suspendu depuis si long-temps*. Bélisaire fit aussi passer l'Euphrate à ses troupes, et répondit à Chosroës *qu'il recevroit incessamment des nouvelles de l'empereur*. Il le prioit en même temps de donner des preuves de dispositions pacifiques en ne commettant aucune hostilité sur les terres de l'empire qu'il auroit à traverser. Le roi le promit, à condition qu'on lui mettroit entre les mains un otage distingué par sa qualité. Le général romain, étant arrivé à Edesse, lui envoya Jean, fils

de Basile, le plus riche de la ville, qui n'accepta cette commission qu'avec une extrême répugnance. Ce fut ainsi que Bélisaire, sans tirer l'épée, et presque sans troupes, sut mettre en fuite le prince le plus puissant de son siècle, qui marchoit à la tête d'une nombreuse armée : campagne plus savante et plus salutaire que glorieuse et brillante, où la tête du général sut agir seule sans employer le bras de ses soldats, et délivrer l'empire d'un péril dont cent mille hommes, dit Procope, auroient eu peine à le sauver. Chosroës, qui comptoit pour rien toutes ses paroles, ne fut pas plus tôt à la vue de Callinique, qu'il oublia celle qu'il venoit de donner. On réparoit alors les murs de la ville, qui étoit encore ouverte en grande partie. A l'approche des Perses, les plus riches habitans se sauvèrent avec leurs effets ; les autres furent faits prisonniers et emmenés en Perse ; la ville fut détruite de fond en comble. Dans ce même temps, les Arméniens, qui s'étoient donnés aux Perses trois ans auparavant, trouvant le nouveau gouvernement encore plus dur que celui des Romains, revinrent à leurs anciens maîtres. Le même Bassacès, qui avoit été le chef de la révolte, vint à Constantinople se jeter aux pieds de l'empereur, qui le reçut avec bonté. Bélisaire fut rappelé à la cour, pour être envoyé en Italie, où la mauvaise conduite des généraux laissoit libre carrière à la valeur de Totila. Mais cette raison n'étoit qu'un prétexte, puisque ce général fut retenu à Constantinople pendant toute l'année suivante. Je vais exposer quel fut le vrai motif de son rappel.

Theoph. p. 188. Cedr. p. 374. Anast. p. 63. Proc. pers. l. 2, c. 25. Idem, anecd. c. 4.

L'empereur venoit de faire célébrer pour la première fois à Constantinople la fête de la Purification, qui fut instituée alors, et fixée au second jour de février. Mais ce prince, très-zélé pour les pratiques extérieures de dévotion, et moins soigneux que Totila de réprimer le libertinage qui triomphoit insolemment à la cour, éprouva cette même année les plus terribles effets de la

colère divine. Un tremblement de terre détruisit des édifices, des églises, et une partie des murs de la ville près de la porte Dorée. Plusieurs habitans furent ensevelis sous les ruines. Incontinent après, un fléau plus meurtrier et plus inévitable dépeupla presque entièrement cette capitale. La peste cruelle qui depuis dix ans ravageoit successivement toutes les contrée de l'univers la désola pendant quatre mois. Le nombre des morts croissoit de plus en plus: enfin il monta jusqu'à dix mille en un seul jour. Des maisons entières devinrent des sépulcres, et toute la ville un vaste cimetière. L'empereur chargea Théodore, son référendaire, du soin de faire enterrer les morts; il lui donna des gardes du palais, et de l'argent du trésor, à quoi ce généreux magistrat ajouta beaucoup du sien propre. Quand on eut rempli tous les tombeaux des environs de Constantinople, on prit le parti de charger les cadavres dans des barques, et de les transporter loin de la ville. Enfin la paresse et la langueur, suite ordinaire de cette accablante maladie, firent imaginer une nouvelle sorte de sépulture, qui devint funeste aux vivans. On découvrit les tours dont les murs de la ville étoient flanqués, et l'on y jetoit les corps comme dans des puits. L'infection de tant de cadavres entassés les uns sur les autres répandoit la mort dans la ville, surtout lorsque le vent y portoit ces exhalaisons empestées. On rapporte qu'il y eut trois femmes enceintes dont les enfans moururent de la peste dans leur sein, sans que les mères en fussent atteintes; et qu'une autre femme, au contraire, mourut de ce mal en accouchant, sans que l'enfant en apportât aucun signe. Procope dit que les débauches cessèrent alors, et que les plus dissolus pratiquèrent les devoirs de la religion; non pas, dit-il, que leur cœur fût changé, c'est l'ouvrage de la grâce divine, mais parce qu'ils voyoient la mort suspendue sur leurs têtes. Aussi, à mesure que le mal se ralentissoit, ils reprirent leurs an-

ciennes habitudes, et devinrent pires qu'auparavant. Toutes les sortes de commerce, tous les ouvrages furent interrompus. Cette inaction générale causa la famine, qui emporta encore un grand nombre d'habitans.

Justinien lui-même fut attaqué de la contagion. Un charbon pestilentiel fit désespérer de sa vie, et le bruit de sa mort se répandit en Orient. Quelques commandans des troupes, ajoutant trop de foi à cette nouvelle, et s'imaginant que Théodora, qu'ils détestoient, alloit disposer de l'empire, dirent hautement que, si l'on nommoit un empereur à Constantinople sans leur participation, ils n'y retourneroient jamais, ni eux, ni leurs soldats. Justinien, revenu de sa maladie, fut informé de ces discours par les commandans mêmes, qui s'accusèrent les uns les autres. Théodora, plus irritée que son mari, manda Bélisaire et les autres officiers de l'armée. Après les avoir entendus, elle demeura convaincue par le témoignage de Pierre et de Phagas que cette parole étoit sortie de la bouche de Buzès. Elle le fit venir au palais comme pour le consulter sur une affaire importante. Il fut aussitôt chargé de fers et jeté dans un cachot ténébreux et profond, où elle avoit coutume de renfermer ceux qu'elle vouloit faire périr. Il y demeura deux ans et quatre mois sans voir la lumière. Le geôlier, qui venoit tous les jours lui jeter, comme à une bête féroce, une misérable nourriture, avoit défense de lui dire un seul mot. Il reparut enfin, au grand étonnement de toute la ville, qui connoissoit le caractère implacable de Théodora. Si Bélisaire ne fut pas enveloppé dans sa disgrâce, il en fut sans doute redevable à sa femme. Quoique Antonine n'aimât pas Bélisaire, et qu'elle lui fît des outrages continuels, elle se trouvoit bien de l'avoir pour mari, et le payoit de sa patience en le couvrant du crédit que la conformité de mœurs lui donnoit auprès de l'impératrice.

An. 543. En rappelant Bélisaire, l'empereur avoit conféré à

Martin le commandement général des troupes d'Orient; et la colère de Théodora s'étant tournée tout entière contre l'infortuné Buzès, les autres officiers avoient été renvoyés en Mésopotamie. Chosroës continuoit ses hostilités, quoiqu'il ne cessât de demander l'exécution du traité de paix, qui devoit lui apporter cinq mille livres d'or. Mais Justinien ne se pressoit pas, craignant avec raison que cette somme qu'il auroit donnée pour acheter la paix ne servît à lui faire la guerre. Cependant les députés chargés de la ratification étoient enfin partis, lorsque Valérien, qui commandoit en Arménie, fit savoir à l'empereur l'embarras où se trouvoit le roi de Perse. Ce prince, très-religieux adorateur du feu, la grande divinité et l'oracle des Perses, avoit passé l'hiver dans l'Ardabigane, où étoit le plus célèbre des temples du feu, nommé *Pyrcès*. Cette province conserve encore aujourd'hui le nom d'*Aderbigian ;* c'est une partie de l'ancienne Médie. Le dessein de Chosroës étoit d'entrer au printemps sur les terres de l'empire par la Persarménie. La révolte de son fils, et la peste qui se répandit dans ses troupes, l'obligèrent de retourner à Ctésiphon. Sur cette nouvelle, Justinien donna ordre à ses généraux d'entrer en Persarménie. Ils se réunirent auprès de Martin, et l'armée romaine se trouva forte de trente mille hommes. *Proc. pers. l. 2, c. 24.*

Nabède, commandant du pays, n'en avoit que quatre mille. Il se posta entre des montagnes, dans un lieu nommé *Anglon*. Pour en rendre l'accès plus difficile, il traversa toutes les avenues de grosses pierres, d'arbres abattus, de chariots, et borda son camp d'un large fossé. Il mit quelques pelotons de soldats en embuscade dans des masures voisines. Les Romains, arrivés à une journée de ce lieu, prirent un espion des ennemis, qui les trompa: il leur fit accroire que Nabède avoit abandonné le poste d'Anglon, et qu'il étoit fort éloigné. Ils se débandent aussitôt, et marchent en confusion, sans autre objet que *Proc. pers. l. 2, c. 25.*

de piller le pays, qui étoit riche et peuplé. A la vue d'Anglon, leurs coureurs vinrent les avertir que les ennemis les attendoient en bataille. Surpris de cette rencontre imprévue, ils se rangent à la hâte, et comme ils peuvent, sur un terrain rompu, inégal, embarrassé d'arbres et de pierres. Les Perses, faisant bonne contenance, avoient ordre de se tenir fermes dans leur poste. Narsès, à la tête des Hérules, chargea le premier, et mit en fuite ceux qui lui étoient opposés. Toute l'armée suivoit son exemple, lorsque les Perses, cachés dans les masures, sortent sur les Romains, et portent partout le désordre et l'épouvante. Nabède fait en même temps avancer le reste de ses troupes. Dans ces gorges étroites, le nombre ne donnoit nul avantage. Les Perses accablent de traits cette foule confuse d'ennemis qui s'embarrassent et se renversent les uns sur les autres. Narsès reçut une blessure mortelle, et fut emporté hors de la bataille par son frère Isac. Il mourut peu de momens après; perte irréparable pour les Romains. Ce brave guerrier, vainqueur autrefois de Bélisaire même, avoit ensuite servi sous ses ordres, et s'étoit signalé en Italie dans toutes les rencontres. Très-peu d'Hérules échappèrent: ils étoient presque nus, couverts seulement d'une casaque grossière et d'un bouclier: leurs esclaves, mêlés avec eux, combattoient même sans bouclier, n'ayant permission de le porter qu'après s'être distingués par quelque fait d'armes. La déroute fut entière. On vit alors trente mille Romains fuir devant quatre mille Perses, qui, étonnés eux-mêmes de leur victoire, et craignant quelque stratagème, ne les poursuivirent que jusqu'à l'entrée de la plaine. Mais l'effroi ne cessa pas avec le péril: les soldats, et les chefs à leur tête, fuyoient sans être poursuivis; les cavaliers, courant à toute bride, sans regarder derrière eux, jetant leurs armes et leurs cuirasses, ne s'arrêtoient que quand leurs chevaux tomboient morts de fatigue. Les ennemis firent un grand

carnage et beaucoup de prisonniers. Ils remportèrent une prodigieuse quantité d'armes, et de toute sorte de bagages. Adolius, dans sa fuite, passant auprès d'un château, reçut un coup de pierre dont il mourut. Ce fut la seule action de cette campagne. Les généraux romains se renfermèrent dans les places fortes, et la maladie retint Chosroës à Ctésiphon.

Les armes romaines ne réussissoient pas mieux en Afrique. Pour ne plus revenir à ce qui se passoit dans cette vaste région, je vais rassembler ici les événemens de cette année et des suivantes, jusqu'au temps où l'Afrique fut entièrement pacifiée. Salomon la gouvernoit avec sagesse, et la faisoit jouir depuis quatre ans des douceurs de la paix, lorsque le désir d'avancer sa famille vint troubler son repos et celui de la province. Il n'avoit point d'enfans; un accident l'avoit rendu eunuque dès sa première jeunesse; mais trois neveux, Cyrus, Sergius et Salomon, lui tenoient lieu de fils. Il les fit venir en Afrique, et obtint de l'empereur le gouvernement de la Pentapole pour Cyrus, et de la Tripolitaine pour Sergius. Ces jeunes hommes, sans mérite et sans expérience, fiers du pouvoir de leur oncle, se crurent tout permis. Les Maures nommés Leucathes vinrent en armes et en grand nombre aux portes de la grande Leptis, résidence de Sergius, demandant les présens qu'on avoit coutume de leur faire en conséquence du traité. Sergius suivit le mauvais conseil de ce Prudentius qui, dès le commencement de la guerre contre les Vandales, avoit utilement servi les Romains. Il reçut dans la ville quatre-vingts Maures des plus qualifiés, après leur avoir promis sûreté, en jurant sur les évangiles; et les ayant invités à un repas, il les fit égorger tous, à l'exception d'un seul qui s'échappa, et porta cette nouvelle à ses camarades. Une si noire perfidie souleva toute la nation. Les Maures marchèrent à Leptis, et furent vaincus dans un premier combat; mais

Proc. Vand. l. 2, c. 21. Theoph. p. 56. Pagi ad Baron.

Prudentius y perdit la vie. Ils mirent sur pied de plus grandes forces, entrèrent dans la Pentapole, et prirent Bérénice. Cyrus n'avoit osé les attendre; il s'étoit sauvé par mer à Carthage, où son frère Sergius alla le joindre. Antalas, roi d'une autre partie de la nation, avoit été jusqu'alors fidèlement attaché aux Romains; mais, indigné de la cruelle perfidie de Sergius, il se joignit aux autres, et marcha vers Carthage. Il étoit personnellement irrité contre Salomon, qui, après avoir fait mourir son frère accusé de trahison, avoit retranché à ce prince les provisions de vivres qu'on lui fournissoit tous les ans. Salomon, accompagné de ses trois neveux, vint au-devant des ennemis, et les rencontra près de Thébeste, à six journées de Carthage. Effrayé de leur nombre, il voulut entrer en négociation; il leur fit dire que, s'ils avoient quelque sujet de se plaindre, il étoit prêt à leur jurer qu'on leur donneroit satisfaction. Ils répondirent *que le serment qu'il leur offroit se feroit apparemment sur ces livres sacrés que les chrétiens nommoient évangiles; que Sergius en avoit déjà violé un pareil, et que, pour savoir s'ils devoient s'y fier une seconde fois, ils étoient bien aises d'éprouver par une bataille si ces livres qu'on prétendoit être divins avoient en effet quelque vertu pour punir les parjures.* Le lendemain Salomon surprit d'abord un parti de Maures chargés de butin. Le refus qu'il fit de le distribuer sur-le-champ aux soldats excita des murmures. Toute l'armée des barbares, fort supérieure en nombre, s'étant rangée en bataille, les Romains se portèrent au combat sans ardeur, et furent battus. Salomon, à la tête de ses gardes, se défendit quelque temps avec valeur. Ensuite, forcé de céder au nombre, son cheval s'étant abattu sous lui, il tomba dans une ravine, d'où ses gardes l'ayant tiré tout froissé et hors d'état de se tenir à cheval, il fut pris et tué par les Maures. Telle fut la fin de ce vaillant capitaine.

L'empereur lui donna pour successeur son neveu Sergius. Un si mauvais choix fut pour l'Afrique une source de malheurs. Ce jeune commandant, aussi présomptueux que malhabile, perdu de débauche, insolent, efféminé, avide du bien d'autrui pour le prodiguer, abusoit sans cesse de son pouvoir, et se rendoit également odieux aux officiers, aux soldats, aux Africains. Tous les Maures se réunirent sous les ordres d'Antalas. Stozas sortit de sa retraite, et vint, du fond de la Mauritanie, se joindre à eux. Cependant Antalas, qui ne faisoit la guerre qu'à regret, écrivit à Justinien qu'il étoit prêt à poser les armes, s'il rappeloit cet indigne gouverneur. Mais Sergius avoit épousé la nièce d'Antonine, et cette alliance lui procuroit dans Théodora une protection plus forte que l'Afrique entière. Le jeune Salomon, son frère, le surpassoit encore en méchanceté. Il passoit pour mort depuis la bataille de Thébeste; il avoit été fait prisonnier, et, pour recouvrer plus aisément la liberté, il persuada aux Maures qu'il n'étoit qu'un esclave vandale; il leur dit qu'il avoit à Laribe, dans le voisinage, un médecin de ses amis, nommé Pégasius, qui ne refuseroit pas de payer sa rançon. On fit venir Pégasius, et on lui remit Salomon pour cinquante pièces d'or. Dès que le jeune homme se vit en sûreté dans Laribe, il écrivit aux ennemis pour leur insulter et leur faire savoir qui il étoit. Les Maures, outrés d'avoir été les dupes d'un enfant, vinrent assiéger la ville. Elle manquoit de vivres; mais, comme ils l'ignoroient, et que d'ailleurs les Maures n'entendoient rien aux siéges ni aux attaques des places, ils consentirent à se retirer après avoir reçu trois mille pièces d'or. Salomon devoit la liberté à Pégasius. Voici quelle fut sa reconnoissance. Après la levée du siége de Laribe, ils alloient ensemble à Carthage. Comme ce jeune libertin se livroit sur la route aux excès les plus infâmes, Pégasius prit la liberté de le reprendre avec douceur, et sa

Proc. Vand. l. 2, c. 22. Idem, anecd. c. 5.

remontrance fut payée sur l'heure d'un coup d'épée qui lui ôta la vie. Salomon, étant allé peu après à Constantinople, n'eut que la peine de demander des lettres de grâces, qu'il obtint aussitôt. Mais le ciel ne lui pardonna pas. Ce monstre de dissolution et d'ingratitude, étant parti pour aller en Orient voir sa famille, mourut subitement en chemin.

Proc. Vand. l. 2, c. 23.

Jean, fils de Sisinniole, étoit un officier romain estimé pour sa valeur. Mais, rebuté de l'insolence de Sergius, qu'il méprisoit, il se tenoit dans l'inaction, et laissoit Antalas, joint à Stozas, ravager impunément la Byzacène. Enfin, à la prière des Africains, il ramassa quelques troupes, et engagea un autre commandant, nommé Himérius, à venir le joindre avec ce qu'il avoit de soldats. Himérius, s'étant mis en marche, vint donner au milieu du camp des ennemis, qu'il ne croyoit pas si proches, et fut enveloppé. Ses soldats s'enrôlèrent à la suite de Stozas. Pour lui, les Maures le menacèrent de le tuer, s'il ne les rendoit maîtres d'Adrumète. Ils s'approchèrent de cette ville; et, s'étant arrêtés à quelque distance, ils envoyèrent Himérius, avec des soldats, dire aux habitans que Jean, fils de Sisinniole, avoit taillé en pièces l'armée des Maures, et qu'il alloit arriver avec un nombre innombrable de prisonniers. Pour les mieux tromper, on vit paroître à leurs yeux quelques Maures chargés de chaînes. Ils ouvrirent leurs portes à Himérius; et, son escorte s'en étant saisie, les Maures accoururent, pillèrent la ville, et y laissèrent garnison. Himérius se sauva pendant ce tumulte avec quelques-uns des siens, et retourna à Carthage. Peu de temps après, un prêtre, nommé Paul, trouva moyen de remettre les Romains en possession de cette ville. Etant allé à Carthage pour solliciter Sergius de ne pas laisser entre les mains des barbares une place de cette importance, il n'en put obtenir que quatre-vingts soldats. C'étoit un foible secours; il y suppléa par son

adresse. Ayant rassemblé grand nombre de vaisseaux et de barques, il les chargea de paysans et de matelots déguisés en soldats romains; et, lorsqu'il fut à la vue d'Adrumète, il fit dire aux habitans que Germain, arrivé depuis peu à Carthage, leur envoyoit une armée nombreuse pour les mettre en liberté. Cette nouvelle remplit la ville de joie, et glaça d'effroi la garnison. Paul, sans donner le temps ni aux uns ni aux autres de reconnoître la vérité, entre dans le port à pleines voiles, fait main basse sur les Maures, qui n'osent même se défendre, et se rend maître de la ville. Stozas et Antanas prennent eux-mêmes l'épouvante, et abandonnent la Byzacène; mais bientôt après, revenus de cette erreur, ils y rentrèrent, et se vengèrent, par de sanglans ravages, du massacre de leur garnison.

On attribuoit ces malheurs à la lâcheté de Sergius. *Proc. Vand. l. 2, c. 24. Jorn. succes. Vict. Tun.* Justinien, voulant apaiser les plaintes qu'il recevoit tous les jours, lui envoya pour collègue Aréobinte, sénateur, d'une naissance illustre, mari de Préjecte, fille de Vigilance, et nièce de Justinien, mais qui n'avoit aucun usage de la guerre. Il fut accompagné d'Anastase, préfet du prétoire, et de deux braves capitaines, Jean l'Arsacide, et son frère Artabane, le même qui avoit tué Sittas en Arménie. Ces deux guerriers venoient de passer au service de l'empereur dans le temps que les Arméniens avoient abandonné le parti des Perses pour rentrer sous l'obéissance des Romains. Sergius eut ordre de faire la guerre aux Maures de Numidie, et Aréobinte à ceux de la Byzacène. Celui-ci, en arrivant à Carthage, apprit que Stozas et Antalas campoient à trois journées de cette ville, près de Sicca-Veneria. Il fit partir Jean, fils de Sisinniole, avec l'élite des troupes, et écrivit à Sergius pour le prier d'envoyer du secours. Celui-ci ne tint aucun compte de la lettre d'Aréobinde; en sorte que Jean fut obligé de combattre une nombreuse armée avec fort peu de troupes. Jean et Stozas se

haïssoient mortellement. Dès qu'ils s'aperçurent, ils coururent l'un sur l'autre avec fureur. Stozas, blessé à mort, tomba de cheval, et fut porté par ses soldats au pied d'un arbre pour y rendre les derniers soupirs. En même temps les Maures attaquèrent les Romains, et les mirent en fuite. Jean, se voyant enveloppé, s'écria qu'il mouroit sans regret, puisqu'il avoit tué Stozas, et, comme il achevoit ces mots, il reçut le coup mortel. Stozas respiroit encore, et il eut le temps d'apprendre la mort de son ennemi, et de dire qu'il mouroit avec joie. Jean l'Arsacide périt aussi dans cette bataille, après avoir signalé sa valeur. Les soldats de Stozas ne demeurèrent pas sans chef; à leur tête se mit un officier, qui prit le nom de *Stozas le jeune*. Justinien comprit trop tard que le partage entre deux commandans ne pouvoit que nuire au bien des affaires; il rappela Sergius, et l'envoya servir en Italie. Aréobinde, moins méchant, mais également incapable, fut seul chargé du gouvernement.

Proc. Vand. l. 2, c. 25.

Gontharis, qui commandoit en Numidie, homme hardi et ambitieux, forma le dessein de se rendre maître de l'Afrique et de prendre le titre de roi. Il excita secrètement les Maures à marcher à Carthage, et convint avec Antalas de lui céder la Byzacène. Aréobinde, n'étant pas instruit de ce complot, rappela Gontharis pour l'opposer aux ennemis, et gagna un des rois maures, nommé Cuzinas, qui lui promit d'abandonner Antalas dans le combat et de se joindre aux Romains. Il fit confidence de ce secret à Gontharis, qui ne tarda pas d'en avertir Antalas. Celui-ci n'en témoigna rien à son associé; en sorte que ces deux princes continuèrent leur marche vers Carthage; Cuzinas, engagé à trahir les Maures; Antalas, d'intelligence avec Gontharis, qui trahissoit Aréobinde. Gontharis, résolu de se défaire de son général, croyoit cacher son crime en le faisant périr dans une bataille. Il lui persuada de se mettre à la tête de

l'armée pour aller combattre les Maures qui approchoient de la ville. On devoit marcher aux barbares dès le lever du soleil ; mais Aréobinde, qui n'avoit jamais endossé de cuirasse, et qui craignoit les hasards, passa une partie du jour à se faire ajuster son armure, et le reste à délibérer s'il étoit à propos qu'il exposât sa personne. Gontharis, se figurant que ce délai étoit affecté, et que son intrigue étoit découverte, se détermina à lever le masque et à s'emparer de Carthage.

Le lendemain il fait prendre les armes aux soldats, et se rend maître des portes de la ville. Il harangue les troupes, et leur représente Aréobinde comme un lâche, qui n'attend que le moment de se sauver avec Athanase, et d'emporter l'argent de l'armée, qu'il laissera périr par la faim et par l'épée des Maures. *Prévenons leur dessein,* ajouta-t-il; *saisissons-nous de leurs personnes. Je trouverai dans les trésors qu'ils se réservent de quoi payer tout ce qui vous est dû.* Les soldats lui applaudissent et le proclament général. Aréobinde, averti de cette révolte, auroit sur-le-champ abandonné Carthage, si une tempête ne l'eût empêché de s'embarquer. Artabane le rassure ; il rassemble promptement ses Arméniens avec les autres soldats qui étoient demeurés fidèles, et l'engage à marcher au-devant de Gontharis. On se bat avec fureur ; Artabane taille en pièces tout ce qui se rencontre devant lui. Les séditieux commençoient à plier, lorsque Aréobinde, qui n'avoit jamais vu de sang ni de carnage, effrayé d'une exécution si terrible, prend la fuite, et se réfugie dans une église au bord de la mer, où il avoit déjà fait retirer sa femme et sa famille. Ses troupes fuient à son exemple ; Artabane ne peut les retenir, et est lui-même entraîné par les fuyards. Gontharis se rend maître du palais et du port. Il fait venir Athanase, vieillard timide, qui prend avec lui le ton flatteur et approuve sa conduite. Il envoie Réparat, évêque de la ville, assurer Aréobinde qu'on ne lui fera

Proc. Vand. l, 2, c. 26. Vict. Tun.

aucun mal, s'il vient de lui-même au palais; mais que, s'il résiste, il ne doit s'attendre qu'à la mort. Aréobinde ne se rendit qu'à une condition qui mérite d'être observée, parce qu'elle représente une coutume singulière de ce temps-là. Ce fut que l'évêque baptiseroit un enfant, et donneroit parole pour Gontharis en jurant sur les fonts baptismaux. Après ce serment, Aréobinde, vêtu d'une casaque d'esclave, accompagna le prélat, et se rendit au palais. Arrivé devant le tyran, il se prosterne à ses pieds, lui tendant les bras, et lui présentant le livre des Evangiles et l'enfant qui venoit d'être baptisé, comme témoin devant Dieu du serment de Gontharis. Celui-ci le relève, et lui promet de le faire partir le lendemain avec sa famille et ses trésors. Il l'invite à souper avec Athanase, lui donne la place d'honneur, et le fait ensuite coucher dans un appartement du palais. Aréobinde se croyoit hors de danger, lorsqu'il vit entrer les gardes du tyran, qui le massacrèrent malgré ses cris et ses lamentables supplications. On laissa vivre Athanase par mépris pour sa vieillesse.

Gontharis fit porter à Antalas la tête d'Aréobinde; mais il lui avoit promis de partager avec lui l'argent et les soldats, ce qu'il refusa de faire. Antalas, piqué de cette infidélité, résolut de rentrer au service de l'empereur; et, s'étant éloigné de Carthage, il se joignit à Marcentius, qui commandoit quelques troupes dans la Byzacène. Le jeune Stozas vint alors joindre Gontharis avec ses soldats. Cependant Artabane, sur la parole de Gontharis, se mit entre ses mains, et, après lui avoir promis ses services, il ne s'occupa que des moyens de punir sa perfidie par une autre trahison. Le tyran traitoit avec honneur la femme et la sœur d'Aréobinde : il ne leur fit d'autre violence que de contraindre Préjecte d'écrire à l'empereur qu'Aréobinde avoit été tué contre la volonté de Gontharis, et qu'elles n'avoient qu'à se louer des bontés de ce général. Il espéroit, par ces mensonges,

engager l'empereur à lui donner Préjecte en mariage avec une riche dot. Artabane, en qui le tyran avoit pris confiance, fut envoyé pour combattre Antalas. Les deux armées se rencontrèrent auprès d'Adrumète. Le prince maure, abandonné par Cuzinas, prit la fuite dès le commencement du combat; mais Artabane, au lieu de le poursuivre, fit retourner son armée en arrière. Ce mouvement parut aux officiers dévoués à Gontharis une trahison manifeste, et un d'entre eux fut tenté de tuer Artabane lorsqu'il fut rentré dans le camp. L'Arménien justifia sa conduite par la crainte qu'il avoit eue, disoit-il, d'être pris en queue par Marcentius, qui étoit dans Adrumète. Il persuada même à Gontharis qu'il n'avoit pas trop de toutes ses forces pour terminer cette guerre, et qu'il devoit marcher lui-même à la tête de son armée. Le tyran rassembla ses troupes, fit massacrer tous ceux qui lui étoient suspects, laissa une garnison dans Carthage, sous les ordres de Pasiphile, son confident, et lui commanda de se défaire en son absence de tout ce qui restoit de Romains, sans en épargner aucun.

Le départ étant fixé pour le lendemain, Gontharis invita tous les officiers de son armée à un grand festin. Ce fut l'occasion que prit Artabane pour lui ôter la vie. Il chargea ses gardes de l'exécution. Artasire, Arménien, qui devoit le premier frapper le tyran, pria Artabane de le tuer lui-même sur-le-champ, s'il manquoit son coup, *de crainte*, lui dit-il, *que la violence du supplice n'arrache de ma bouche un aveu qui vous seroit funeste*. Ils attendirent que Gontharis fût ivre; alors Artasire s'approcha de lui comme pour lui parler à l'oreille. En ce moment critique, Artabane, agité des plus vives inquiétudes, changea plusieurs fois de couleur, et quelques officiers, s'en étant aperçus, devinèrent ce qui se préparoit; mais, comme ils haïssoient eux-mêmes le tyran, ils ne firent aucun mouvement, et attendirent l'é-

Proc. Vand. l. 2, c. 28. Jorn. succes. Théoph. p. 189. Cedr. p. 374. Zon. t. 2, p. 63. Anast. p. 63. Malela, p. 78. Pagi ad Baron. Vict. Tun.

vénement en silence. Pendant que Gontharis se tournoit vers Artasire, celui-ci lui porta un coup de sabre qui lui fracassa l'os du front, et lui coupa les doigts de la main droite. Quoique étourdi d'un si terrible coup, Gontharis se levoit pour se défendre, lorsque Artabane, qui étoit à sa gauche sur le même lit, lui plongea dans le flanc son épée jusqu'à la garde. Le tyran fit encore un effort pour sauter à bas de son lit; mais il retomba aussitôt. Artabane et Artasire, secondés des Arméniens et des officiers romains, massacrèrent les amis et les gardes de Gontharis. Ils sortent en même temps du palais en criant: *Vive Justinien!* A ce cri, les fidèles sujets de l'empereur coururent aux maisons des partisans du tyran; ils égorgèrent les uns à table, les autres dans leurs lits. Pasiphile périt dans ce massacre. Le jeune Stozas, s'étant réfugié dans une église avec quelques Vandales, en sortit sur la parole d'Artabane. Ce fut ainsi que ce capitaine détruisit la tyrannie de Gontharis, qui n'avoit duré que trente-six jours. Il envoya Préjecte à l'empereur; et, pour récompense de sa fidélité, il fut revêtu du commandement général de l'Afrique. Mais, désirant passionnément d'épouser Préjecte, il demanda avec instance et obtint aussitôt la permission de retourner à Constantinople. Il y conduisit le jeune Stozas, qui, contre la parole donnée, fut pendu, après avoir eu les deux mains coupées. Jean Troglita, frère de Pappus, succéda en Afrique à Artabane. Il vainquit les Maures, et reprit sur eux les enseignes que les Romains avoient perdues dans la défaite de Salomon. Il fut cependant vaincu lui-même dans une seconde bataille; mais il eut bientôt sa revanche, et profita mieux de sa victoire. Il poursuivit si vivement les ennemis, que la plupart périrent dans la fuite avec dix-sept de leurs chefs. Les autres allèrent chercher leur sûreté aux extrémités de l'Afrique, d'où ils n'osèrent revenir. Enfin, l'an 548, cette vaste contrée, inondée de sang depuis

quinze ans, et couverte de cadavres et de débris, commença de reprendre cette face riante que lui donne sa fertilité naturelle.

En Italie, Totila étendoit ses conquêtes. Sa réputation lui ouvroit tous les passages. On comparoit sa justice, sa tempérance, son humanité avec les rapines, les débauches, les cruautés des généraux et des soldats romains. On désiroit de l'avoir pour maître, et avant que d'attaquer une ville, il avoit déjà gagné le cœur des habitans. Constantien manda à l'empereur que ses forces n'étoient pas suffisantes pour tenir contre un si redoutable ennemi, et cette lettre fut signée de tous les généraux. Totila, de son côté, écrivit au sénat de Rome; il lui rappeloit les bienfaits de Théodoric et d'Amalasonte, et mettoit en parallèle la tyrannie des ministres de l'empereur, les vexations cruelles du surintendant Alexandre, la barbarie des genéraux et des soldats, qui tenoient les Italiens dans la plus dure servitude, sous prétexte de les défendre : *Nous vous avons déjà vengés en partie*, ajoutoit-il; *prêtez-nous la main pour vous tirer de l'abîme où votre imprudence vous a plongés. Un retour volontaire nous prouvera que votre défection a été forcée. Sacrifiez à votre sûreté présente les espérances dont l'empereur vous amuse.* Cette lettre ayant été portée au sénat par des prisonniers auxquels Totila donna la liberté, Jean le Sanguinaire, qui commandoit dans Rome, empêcha d'y faire aucune réponse. Totila en écrivit une seconde, dans laquelle il s'engageoit, par les sermens les plus saints, à ne pas permettre qu'aucun Romain éprouvât de la part des Goths ni mauvais traitemens, ni dommage. Il fit faire un grand nombre de copies de cette lettre, qui se trouvèrent un matin affichées dans les lieux de Rome les plus fréquentés, sans qu'on pût découvrir par qui elles avoient été introduites. On en soupçonna les prêtres ariens, qui furent chassés de la ville. Totila, n'espérant plus rien de la bonne vo-

Proc. Goth. l. 3, c. 9.

lonté des Romains, envoya en Calabre un détachement de son armée pour assiéger Otrante, et marcha vers Rome avec le reste de ses troupes. Cependant l'empereur, ne pouvant plus compter sur les généraux qu'il avoit en Italie, se détermina enfin à y renvoyer Bélisaire.

LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME.

Bélisaire partit de Constantinople avec très-peu de soldats, leva sur la route quatre mille volontaires à ses dépens, et se rendit à Salone. Il auroit voulu s'établir à Rome, comme dans le centre de l'Italie; mais, les Goths étant répandus dans tous le pays d'alentour, il avoit trop de troupes pour y passer sans être aperçu, et trop peu pour risquer un combat. Il prit donc le parti d'aller à Ravenne, et d'en faire sa place d'armes. Avant que de quitter Salone, il apprit que la garnison d'Otrante, réduite à l'extrémité, avoit promis de se rendre, si elle n'étoit secourue avant un certain jour. Ayant fait aussitôt embarquer Valentin avec des soldats et des provisions, il lui ordonna de changer la garnison, qui avoit beaucoup souffert de la faim et des maladies, et de laisser dans la place des vivres pour un an. Ce secours, arrivé quatre jours avant le terme fixé par la capitulation, obligea les Goths à lever le siége. Valentin perdit quatre soldats qui s'étoient hasardés à faire des courses hors de la place, et revint à Salone. Bélisaire passa par mer à Pole, en Istrie, où il s'arrêta quelques jours pour exercer ses troupes et les mettre en bon ordre. Totila, voulant s'instruire de leur nombre, usa de ce stratagème. Il contrefit des lettres du gouverneur de Gênes, qui demandoit à Bélisaire un prompt secours, et les envoya par cinq officiers intelligens, déguisés en soldats romains. Bélisaire s'y méprit; il les reçut dans son camp, et leur répondit qu'il iroit incessamment secourir Gênes avec toutes ses troupes. Ces espions firent le rapport de l'état où ils avoient trouvé cette armée pré-

An. 544.
Proc. Goth. l. 3, c. 10.

tendue, dont l'unique force étoit dans la capacité de son général.

Proc. Goth. l. 3, c. 10. Marcel. chr. Totila campoit près de Tibur. Quelques habitans ayant pris querelle avec la garnison, composée d'Isaures, introduisirent les Goths pendant la nuit. Les Isaures s'ouvrirent un passage, et se sauvèrent presque tous. En cette occasion, Totila, pour la première fois, usa d'une cruauté peu conforme à son caractère. Il vouloit intimider la ville de Rome, qui n'étoit éloignée que de cinq à six lieues. Il abandonna Tibur au pillage; tout fut passé au fil de l'épée. L'évêque éprouva la barbarie et l'insolence du soldat arien. Les Goths se rendirent maîtres des bords du Tibre, en sorte que la communication fut fermée entre Rome et la Toscane.

Proc. Goth. l. 3, c. 11. L'armée de Totila étoit en partie composée de déserteurs, que la bonté de ce prince avoit attirés à son service. Bélisaire, étant à Ravenne, voulut les engager à revenir sous les étendards de l'empire. Il fit publier une amnistie, menaçant en même temps de châtimens les plus rigoureux ceux qui demeureroient attachés aux ennemis; mais il n'en put regagner un seul. Thorimuth et Vital entrèrent dans l'Emilie avec les soldats illyriens pour reprendre les places de cette contrée, dont les Goths s'étoient emparés. Cette expédition n'eut aucun succès. Les Illyriens, mécontens de n'être pas payés, apprenant qu'une troupe de Huns faisoient des courses sur leurs terres, abandonnèrent Vital, et retournèrent dans leur pays. Ils envoyèrent de là faire des excuses à l'empereur, qui parut d'abord fort irrité, et leur pardonna ensuite. Totila, instruit de leur départ, crut pouvoir se rendre maître de Boulogne; mais le détachement envoyé à cet effet fut surpris en chemin et taillé en pièces. Les Goths assiégeoient Auxime. Bélisaire fit partir un secours de mille hommes, sous la conduite de Thorimuth, de Ricilas et de Sabinien. Ils entrèrent pendant la nuit, et dès le lendemain ils se

disposèrent à faire une sortie. Comme on étoit d'avis de s'assurer auparavant de la position et de la force des ennemis, Racilas, dont la bravoure naturelle se trouvoit alors échauffée par le vin, voulut sortir seul, et s'approcha du camp des Goths pour le reconnoître. Il fut bientôt enveloppé; et pendant qu'il se défendoit avec courage, la troupe des Goths grossissant toujours, et les Romains étant accourus de la ville, il y eut un rude combat, où les Romains ne purent sauver que le corps de Ricilas, qui fut accablé de traits. On le remporta dans Auxime. Thorimuth et Sabinien, trop foibles pour combattre les Goths, jugèrent que leurs troupes ne feroient qu'affamer la place, et résolurent de se retirer la nuit suivante. Totila, sur l'avis d'un déserteur, posta deux mille de ses plus braves soldats à une lieue et demie de la ville. Les Romains donnèrent dans l'embuscade, et perdirent deux cents hommes. Les deux capitaines s'échappèrent avec le reste, et gagnèrent Rimini, laissant les Goths maîtres de tous les bagages. Dès le commencement de la guerre, Vitigès avoit saccagé Pisaure et Fanum, et en avoit détruit les murs. Bélisaire voulut remettre Pisaure en état de défense, parce que cette ville étoit environnée de pâturages propres à faire subsister la cavalerie. Il envoya de nuit prendre la mesure des portes, qu'il fit faire à Ravenne, et porter par mer. Thorimuth et Sabinien eurent ordre de les mettre en place, et de travailler aussitôt au rétablissement des murs. Tout fut exécuté avec une telle diligence, que Totila, étant accouru pour empêcher l'ouvrage, le trouva presque achevé, et fut obligé de retourner devant Auxime. Bessas avoit quitté Spolette pour se jeter dans Rome. Bélisaire, qui craignoit surtout pour cette ville, y envoya encore Barbarion de Thrace, et Artasire, Perse de nation, avec ordre de se tenir renfermés sans faire aucune sortie, et de tout préparer pour une vigoureuse défense. Totila se rendit

maître d'Auxime pendant l'hiver. Firmium et Asculum capitulèrent après quelques jours de siége.

Proc. pers. l. 2, c. 26. Evag. l. 4, c. 26.

Tandis que la foiblesse de Bélisaire le mettoit hors d'état d'arrêter en Italie les progrès de Totila, son absence ouvroit à Chosroës une libre entrée dans la Mésopotamie. Ce prince, regardant comme un affront de n'avoir pu approcher d'Edesse quatre ans auparavant, résolut de la détruire; il ne menaçoit de rien moins que de réduire les habitans en captivité, et le terrain de la ville en pâturages. Il marcha donc avec une grande armée, et envoya une troupe de Huns pour enlever les troupeaux qui paissoient au pied des murailles. Les bergers, joints aux habitans et aux soldats, repoussèrent vigoureusement les ennemis, et un paysan tua d'un coup de fronde le chef des Huns. Ce premier échec ébranla la résolution du roi de Perse; il commença de craindre que cette entreprise ne lui attirât un nouvel affront, et il fit dire aux habitans qu'il consentoit à leur laisser la vie, pourvu qu'ils se rachetassent. Les députés de la ville lui offrirent la même somme de deux cents livres d'or, qu'ils lui avoient donnée la première fois. Le roi rejeta cette offre avec mépris; et, après une longue et pompeuse énumération de ses exploits, il leur déclara qu'il les traiteroit avec plus de rigueur qu'il n'avoit fait aucun peuple vaincu, s'ils ne lui mettoient entre les mains tout l'or et l'argent renfermé dans l'enceinte de leurs murailles. Comme ils se récrioient sur une proposition si intolérable, et que, pour rabattre son orgueil, ils lui rappeloient l'incertitude des événemens de la guerre, il les interrompit en colère, et les chassa de sa présence. Le lendemain il fit commencer hors de la portée du trait une plate-forme qu'on devoit pousser jusqu'aux murs de la ville. Elle étoit construite de terre, de grosses pierres, et d'arbres avec leurs branches. Tous ces matériaux, entassés et pressés les uns sur les autres, se lioient ensemble, et s'élevoient à une extrême hau-

teur. Pierre, Martin et Pérane, s'étoient enfermés dans Edesse. Ils firent une furieuse sortie, dans laquelle un officier, nommé Argec, tua de sa main vingt-sept ennemis. Comme la terrasse étoit déjà à la portée du trait, et que les Romains y lançoient quantité de pierres et de flèches enflammées, les travailleurs se mirent à couvert devant de grands rideaux de poil de chèvre, qui, suspendus à de longues perches, arrêtoient et amortissoient les coups.

Les habitans, alarmés de ce terrible ouvrage, qui s'avançoit de plus en plus vers les murs, engagèrent Etienne, célèbre médecin, autrefois attaché au service de Cabade, qu'il avoit guéri d'une dangereuse maladie, à s'employer pour eux auprès du roi. Etienne alla au camp des Perses; et, s'étant présenté devant Chosroës: « Seigneur « (lui dit-il), l'humanité fait le caractère des bons rois. « Les victoires et les conquêtes vous procureront d'autres « titres; mais les bienfaits peuvent seuls vous mériter le « nom le plus cher à votre siècle, et le plus honorable « aux yeux de la postérité. S'il est une ville au monde « qui doive ressentir les effets de cette bonté, c'est celle « que vous menacez de détruire. Edesse m'a donné le « jour; j'ai rendu la vie à votre père; j'ai conservé votre « enfance. Hélas! quand je conseillois à Cabade de vous « choisir pour successeur, préférablement à vos frères, « pouvois-je prévoir que je préparois la ruine de ma « patrie! Aveugles mortels, nous sommes nous-mêmes « les artisans de notre malheur! Si vous vous souvenez « de mes services, je vous demande aujourd'hui une ré- « compense qui ne vous sera pas moins avantageuse qu'aux « habitans d'Edesse. En leur laissant la vie, vous vous « épargnerez le reproche de cruauté. » Chosroës n'avoit point l'âme sensible à la reconnoissance; mais, se déguisant à l'ordinaire, il feignit d'être touché, et répondit à Etienne qu'en sa considération, il vouloit bien s'éloigner d'Edesse, à condition qu'on lui mettroit

entre les mains les généraux Pierre et Pérane, nés esclaves de son père, qui osoient porter les armes contre lui : « S'ils refusent de me les livrer (ajouta-t-il), ma « bonté veut bien encore leur laisser le choix, ou de me « payer sur l'heure cinquante mille livres d'or, ou de « recevoir dans la ville mes officiers, qui feront une « exacte recherche, et m'apporteront tout ce qui s'y trou-« vera d'or et d'argent : j'abandonnerai le reste aux habi-« tans. » Etienne, pénétré jusqu'au cœur de cette cruelle raillerie, ne répliqua pas une parole ; il partit avec une profonde tristesse, et porta dans la ville le trouble et la consternation. Il paroît que les Edessiens commençoient à se défier de l'ancienne fable sur la foi de laquelle ils avoient cru leur ville imprenable. Ils envoyèrent encore des députés qui furent insultés et chassés avec outrage. Martin lui-même eut plusieurs conférences avec les principaux seigneurs ; mais elles se passèrent en contestations infructueuses.

Proc. pers. l. 2, c. 27.

Cependant les assiégés ne perdirent pas toute espérance. Ils creusèrent un souterrain pour faire ébouler la terrasse. Ils avoient déjà pénétré jusqu'au milieu, lorsque les Perses, ayant entendu le bruit des mineurs, commencèrent à fouiller les flancs de la plate-forme pour les rencontrer. Les mineurs, s'en étant aperçus, comblèrent le souterrain et se retirèrent. Ils prirent un autre moyen de détruire l'ouvrage ; ce fut de miner seulement la pointe de la terrasse, et d'y creuser une chambre, qu'ils remplirent des bois les plus combustibles, frottés encore d'huile de cèdre, de soufre et de bitume. Le feu y prit aisément ; et, dès la nuit suivante, on aperçut des tourbillons de fumée qui perçoient en différens endroits. En même temps les Romains, pour donner le change aux ennemis, y jetèrent quantité de pots à feu et de flèches enflammées. Les Perses, ne se doutant pas qu'il y eût d'autre cause de l'incendie, accouroient de toutes parts pour l'éteindre, tandis que les

Romains les accabloient d'une grêle de traits. Chosroës s'y transporta lui-même au point du jour, et fut le premier à découvrir que le feu sortoit des entrailles de la plate-forme. Il fit travailler toute son armée à jeter de la terre pour étouffer les flammes, et de l'eau pour les éteindre, mais sans succès. La fumée, ne trouvant plus d'issue dans un endroit, s'ouvroit ailleurs un passage; et l'eau versée sur le soufre et le bitume augmentoit la violence de l'embrasement. Sur le soir la fumée étoit si épaisse et s'élevoit si haut, qu'on l'aperçut de la ville de Carrhes, à dix ou douze lieues, et encore plus loin. Dans l'agitation et le désordre où étoient les Perses, la garnison sortit de la ville, monta sur la terrasse, et fit un grand carnage. Enfin, la flamme éclatant de toutes parts, il fallut renoncer à cet ouvrage. Six jours après, Chosroës fit escalader la muraille de grand matin; mais, après un rude combat, les Perses furent repoussés, et obligés d'abandonner les échelles, que les assiégés tirèrent dans la ville. Le même jour, à midi, il fit attaquer une des portes; la garnison, les paysans renfermés dans la ville, et grand nombre d'habitans sortirent sur les ennemis, et les repoussèrent encore. Pendant qu'ils les poursuivoient, Paul, l'interprète ordinaire de Chosroës, vint au-devant d'eux leur annoncer que Rhécinaire venoit d'arriver, et qu'il apportoit, de la part de l'empereur, la conclusion du traité. Ce député étoit depuis plusieurs jours dans le camp des Perses; mais le roi en avoit fait mystère, afin d'avoir le temps de prendre la place. Paul invita les généraux à se rendre auprès du roi pour être témoins de la ratification. On lui répondit que Martin, étant malade, ne pourroit s'y trouver que dans trois jours.

Cette réponse blessa tellement la fierté de Chosroës, que le lendemain il se prépara de nouveau à forcer la ville. Il fit couvrir de briques les débris de la terrasse pour y placer ses batteries, qui lançoient des pierres et

Proc. pers. l. 2, c. 27. Idem, Goth. l. 4, c. 14.

de gros javelots. Le jour suivant, toutes ses troupes avancèrent dès le grand matin pour donner l'assaut. Les Sarrasins furent placés derrière, à dessein d'arrêter les fuyards lorsque la ville seroit prise. On planta les échelles. D'abord les Perses avoient l'avantage, parce que les habitans ne s'attendoient pas à cette attaque; mais bientôt l'alarme s'étant répandue, toute la ville accourt sur la muraille; les habitans, les paysans, tous deviennent soldats et repoussent l'ennemi; les femmes, les enfans, les vieillards servent les combattans avec une ardeur incroyable; les uns leur fournissent des pierres, les autres font bouillir l'huile et la poix qu'on verse à grand flots sur les assiégeans. Les Perses, rebutés d'une résistance si meurtrière, jettent leurs armes, et refusent de s'exposer à une mort certaine. Chosroës, embrasé de colère, les menace, les frappe, les oblige de retourner à l'attaque. Ils sont encore contraints de céder aux efforts des assiégés. Enfin Chosroës, plein de dépit et de rage, est forcé, sur le soir, de regagner son camp. Azaréthès, que Cabade avoit autrefois si mal reçu après une victoire qui lui avoit coûté trop de sang, se signala en cette rencontre; peu s'en fallut qu'il ne pénétrât dans la ville; il étoit déjà maître de l'avant-mur, et battoit la seconde muraille, lorsque Pérane, à la tête d'un corps nombreux, sortit sur lui et le repoussa. Procope raconte que, dans cette attaque, un grand éléphant portant sur son dos une haute tour, chargée de tireurs d'arc, s'avançoit vers la ville, et sembloit être une de ces terribles machines nommées *hélépoles*, que Démétrius Poliorcète avoit autrefois inventées pour la destruction des places. Les flèches qui pleuvoient du haut de cette tour abattoient ceux qui défendoient la muraille, et la ville couroit risque d'être escaladée en cet endroit, lorsqu'un Romain s'avisa de suspendre un porc au haut du mur. L'éléphant, effrayé des cris de cet animal, s'arrêta d'abord, ensuite tourna le dos, et se re-

tira pas à pas malgré les efforts de ses conducteurs.

Les Romains employèrent la nuit aux préparatifs nécessaires pour se défendre contre un second assaut. Mais les ennemis ne parurent pas le lendemain. Le jour suivant, après une nouvelle tentative qui ne fut pas fort opiniâtre, Paul vint encore inviter Martin à une entrevue. Ce général se rendit au camp, et l'ouvrage de cette paix, qui, depuis quatre ans qu'elle étoit arrêtée, laissoit subsister une guerre sanglante, fut enfin consommée. Chosroës n'exigea des Edessiens que cinq cents livres d'or, et leur promit par écrit de ne plus exercer contre eux aucune hostilité. Ayant ensuite mis le feu à son camp, il se retira en Perse avec son armée.

Cette année la mer se déborda en Thrace, et inonda l'espace de quatre mille pas. Les eaux couvrirent tous les environs d'Odessus, de Dionysiopolis et d'Aphrodisiade. Quantité d'hommes et de bestiaux y périrent. Au bout de quelques jours la mer rentra dans son lit. Malgré les grandes dépenses que Justinien étoit obligé de soutenir pour ses guerres en Orient et Occident, et plus encore pour le nombre infini de bâtimens et de villes entières qu'il faisoit construire ou réparer, il fit un acte de générosité extraordinaire, et qui prouve que Pierre Barsamès n'étoit pas encore intendant des finances. Il remit à ses sujets tous les reliquats des sommes qu'ils devoient au fisc depuis vingt-deux ans. Juste, neveu de l'empereur, mourut de maladie. Pérane, fils de Gurgène, roi d'Ibérie, qui, depuis que son père s'étoit retiré à la cour de Justin, servoit les Romains avec zèle et avec courage, tant en Italie qu'en Orient, tomba de cheval à la chasse, et mourut de sa chute. Pour le remplacer, l'empereur envoya en Orient Marcel, fils de sa sœur; c'étoit un jeune homme dont l'histoire ne nous a conservé que le nom.

Theoph. p. 190. *Anast. p.* 190. *Cedr. p.* 375. *Hist. miscel l.* 16. *Just. novel.* 147, 148. *Proc. pers. l.* 2, *c.* 27.

Comme le traité de paix, qui venoit de recevoir sa dernière forme par l'échange des ratifications, étoit le

An. 545. *Proc. pers. l.* 2, *c.* 28.

Idem, Goth. l. 4, c. 10. Marcel. chr. Agath. l. 2. Assemani, bibl. or. t. 2, p. 450.

même dont les conditions avoient été arrêtées quatre ans auparavant, la Lazique n'y étoit pas comprise. C'étoit une conquête postérieure, et Chosroës prétendoit s'y maintenir. Il se disposoit même à enlever aux Romains quelques places qui leur restoient encore dans ce pays. Justinien, de son côté, désiroit de rentrer en possession de toute la province. Il députa donc au roi pour demander la restitution de la Lazique. Chosroës répondit que c'étoit une affaire de longue discussion ; et que, pour balancer les droits des deux partis, on avoit besoin d'une trève ; mais qu'il ne l'accorderoit qu'à condition que l'empereur lui donneroit une somme d'argent, et lui enverroit un fameux médecin, nommé Tribun, qui l'avoit déjà guéri d'une grande maladie. L'empereur lui envoya sur-le-champ le médecin avec deux mille livres d'or, et l'on convint d'une trève de quatre ans pour la Lazique. La mémoire de ce médecin mérite d'être conservée. Né en Palestine, il étoit encore plus recommandable par sa piété, par son désintéressement, par la douceur de ses mœurs que par la profonde connoissance de son art. Chosroës, après l'avoir gardé un an, lui permit de retourner dans sa patrie, et le pressa de déclarer ce qu'il souhaitoit pour sa récompense. Tribun ne demanda rien autre chose que la liberté de quelques prisonniers romains. Le roi, pour ne pas lui céder en générosité, lui en fit remettre trois mille, outre ceux qu'il avoit demandés. Une querelle survenue entre deux princes sarrasins auroit rompu la paix aussitôt qu'elle fut conclue, si Chosroës n'avoit eu besoin de repos. Quoique Aréthas eût abandonné Bélisaire dans la guerre de Mésopotamie, il n'avoit pas changé de parti. Alamondare, toujours attaché aux Perses, enleva un des fils d'Aréthas, et l'immola à Vénus, la grande déesse des Sarrasins. Aréthas rassembla toutes ses troupes, et vint attaquer son ennemi. Alamondare fut défait avec un grand carnage, et peu s'en

fallut que ses deux fils ne tombassent entre les mains d'Aréthas, qui auroit usé de cruelles représailles.

Ce fut apparemment pendant la trève avec les Perses que Justinien répara tant de places en Arménie. Martyropolis n'avoit que de foibles murailles; elles furent élargies et exhaussées. On fortifia les défilés des montagnes qui donnoient passage de la Persarménie dans la Sophanène, et l'on y mit garnison. J'ai parlé, sous le règne d'Anastase, des ouvrages que Justinien fit à Mélitine et à Théodosiopolis. Dans la petite Arménie, il répara les murs de Satale, de Colone, de Sébaste et de Nicopolis; il y fit bâtir plusieurs forteresses et un grand nombre de monastères.

Proc. ædif. l. 3, *c.* 2, 3, 4, 5.

Tant de dépenses épuisoient le trésor de l'empereur. Ses troupes d'Italie, réduites à un petit nombre, mal payées, presque sans armes, sans habits, sans chevaux, n'osoient paroître devant l'ennemi. Bélisaire, au désespoir, fit partir pour Constantinople Jean, neveu de Vitalien. Comme il se défioit de l'affection de cet officier, il lui fit promettre avec serment qu'il reviendroit dès qu'il se seroit acquitté de sa commission. Dans sa lettre à l'empereur il exposoit le déplorable état de ses troupes, l'impossibilité de tirer de l'argent de l'Italie, dont les Goths s'étoient remis en possession; la désertion des soldats, le découragement de ceux qui lui restoient, la difficulté de se faire obéir par des troupes qu'on ne pouvoit payer. « S'il ne falloit qu'envoyer « Bélisaire en Italie (disoit-il), tout est fait : me voici « au centre du pays; mais, s'il est question de vaincre « les Goths, il reste encore beaucoup a faire. Un géné- « ral n'est rien sans soldats. Envoyez-moi du moins les « compagnies de mes gardes, que vous avez retenues à « Constantinople; joignez-y le plus qu'il sera possible « de Huns et d'autres barbares auxiliaires; mais n'ou- « bliez pas de les payer. » Jean n'aimoit pas Bélisaire. Arrivé à la cour, il s'occupa bien moins de sa commis-

Proc. Goth. l. 3, *c.* 12. *Idem anecd. c.* 5. *Jorn. de reb. get. c.* 60.

sion que d'un mariage qui lui étoit aussi honorable qu'avantageux. Germain avoit épousé en secondes noces Matasonte, veuve de Vitigès. Passara, sa première femme, lui avoit laissé deux fils, Justin et Justinien, avec une fille nommée Justine. La haine de Théodora contre Germain étoit tellement déclarée, que personne n'osoit entrer dans l'alliance de ce prince. Ses deux fils ne trouvèrent point de femme tant que l'impératrice vécut. Sa fille Justine avoit déjà dix-huit ans; et quoique sa naissance, ses richesses, ses grâces personnelles et le mérite de son père fussent bien capables de piquer la plus noble ambition, les plus illustres familles en détournoient les yeux comme d'une cause infaillible de disgrâce. Jean, plus hardi que les autres, la demanda à son père, et l'obtint. Théodora en fut irritée, et le nouvel époux se pressa de retourner en Italie, où il croyoit être plus en sûreté qu'à la cour. Mais il y trouva Antonine; et le soupçon qu'il conçut, avec assez de fondement, qu'elle étoit chargée par Théodora de le faire périr, le tint dans une perpétuelle inquiétude, jusqu'à ce qu'Antonine fût retournée à Constantinople.

Proc. Goth. l. 3, c. 12. Idem, anecd. c. 5. Marc. chr.

Le roi des Goths, trop habile pour ne pas profiter du mauvais état où se trouvoient les Romains, alla mettre le siége devant Spolette. Hérodien, commandant de la garnison, étoit alors mal disposé à l'égard de Bélisaire, qui, étant instruit de ses rapines, l'avoit menacé de lui faire rendre compte de sa conduite. Cependant, pour sauver les apparences, il convint avec Totila d'une trève de trente jours, après lesquels il se rendroit, s'il n'étoit pas secouru; et il donna son fils en otage. Le terme expiré, il remit entre les mains des Goths la ville et la garnison, et passa lui-même au service de Totila. Sisifrid, plus fidèle à l'empereur, quoiqu'il fût Goth de nation, se défendit mieux dans Assise; mais il fut tué dans une sortie, et les habitans capitulèrent aussitôt. Cyprien gardoit Pérouse; le roi l'envoya menacer d'un

rigoureux traitement, s'il se défendoit, et lui promit une grande somme d'argent, s'il se rendoit sans résistance. Comme Cyprien demeuroit ferme dans son devoir, un de ses gardes, gagné par argent, l'assassina, et se sauva au camp des Goths : action indigne et capable seule de ternir le lustre des grandes qualités de Totila, s'il est vrai qu'il en fût l'auteur, comme le dit Procope. Ce crime ne produisit aucun fruit; la garnison fit bonne contenance après la mort de son commandant; et, comme la place étoit en état de soutenir un long siége, le roi ne jugea pas à propos de s'y engager, et marcha droit à Rome.

Partout où passoit ce prince, loin de désoler les campagnes, il protégeoit et encourageoit l'agriculture, obligeant seulement les laboureurs de lui payer leurs tailles, et de lui fournir en nature les revenus de leurs fermes; en sorte qu'il ne manqua jamais de vivres. Lorsque les Goths parurent devant Rome, Artasire et Barbation firent une sortie sur eux, contre l'avis de Bessas; ils taillèrent en pièces les premiers qu'ils rencontrèrent; mais, s'étant laissés emporter trop loin par l'ardeur de la poursuite, ils furent enveloppés, perdirent presque tous leurs soldats, et n'échappèrent eux-mêmes qu'avec peine. Cet échec les rendit plus circonspects; ils n'osèrent plus se hasarder hors des murs. Les subsistances manquèrent bientôt aux assiégés; les ennemis étoient maîtres de la campagne, et la voie de la mer étoit fermée. Depuis que les Goths avoient pris Naples, leurs barques infestoient la mer de Toscane, en sorte qu'ils arrêtoient tous les convois. Les esclaves qui, dans une ville assiégée, sont toujours les premiers à se ressentir de la disette, désertoient en grand nombre, et se rendoient au camp de Totila, qui les recevoit dans ses troupes. Pendant que ce prince étoit campé devant Rome, il envoya un détachement pour se saisir de Plaisance, soit par force, soit par composition. Cette ville importante

Proc. Goth. l. 1, c. 13, 16.

étoit la seule que les Romains possédoient encore dans la province d'Emilie. Comme elle refusa d'écouter aucune proposition, elle fut assiégée, et ne se rendit que l'année suivante, après avoir éprouvé toutes les horreurs de la famine.

Proc. Goth. l. 3, c. 13, 14.
Jorn. success.
Pagi ad Baron.

Bélisaire, honteux de rester renfermé dans Ravenne, y laissa Justin avec quelques soldats, et conduisit le reste à Dyrrachium, pour aller au-devant du secours qu'il attendoit avec impatience. Enfin Jean, neveu de Vitalien, et Isac l'Arménien, arrivèrent, suivis de quelques cohortes de Romains et de barbares. L'eunuque Narsès étoit allé, par ordre de l'empereur, vers les bords du Danube pour solliciter les chefs des Hérules d'envoyer des troupes en Italie. Il en engagea un assez grand nombre, qui, sous la conduite de Philémuth, vinrent passer l'hiver en Thrace, à dessein de partir pour l'Italie au commencement du printemps. Tandis qu'ils étoient en chemin, ils eurent occasion de rendre un grand service à l'empire. Une armée d'Esclavons, qui venoit de passer le Danube, après avoir ravagé le pays, traînoit en esclavage une multitude d'habitans. Les Hérules, quoique fort inférieurs en nombre, les battirent, et délivrèrent les prisonniers. En traversant la Thrace, Narsès rencontra un Esclavon qui se faisoit passer pour ce brave Chilbudius mort treize ans auparavant en combattant contre cette nation. Il alloit à Constantinople avec un grand cortége pour se faire reconnoître de l'empereur. Narsès, ayant découvert la fourberie, le fit charger de fers, et le conduisit à la cour. L'histoire ne dit pas comment fut traité cet imposteur.

Proc. Goth. l. 3, c. 15.
Pagi ad Baron.

Dès que Bélisaire eut reçu le renfort dont je viens de parler, il en fit embarquer une partie sous la conduite de Valentin et de Phocas, dont il connoissoit la bravoure. Ils avoient ordre de se rendre à Porto, et de se joindre à la garnison pour harceler l'ennemi. Ils arrivèrent heureusement, et firent savoir à Bessas qu'ils

alloient attaquer le camp de Totila. Ils le prioient de faire en même temps une sortie avec ses meilleures troupes. Bessas, qui n'avoit que trois mille soldats dans Rome, n'eut aucun égard à leur prière. Les deux capitaines allèrent, à la tête de cinq cents hommes, insulter le camp ennemi. Par cette attaque imprévue ils jetèrent l'alarme et le désordre parmi les Goths; ils tuèrent les gardes avancées; mais, voyant qu'ils n'étoient pas secourus, ils se retirèrent en diligence à Porto, et envoyèrent faire des reproches à Bessas, en lui mandant qu'ils attaqueroient encore le lendemain, et qu'ils le supplioient de seconder leurs efforts. Bessas ne fut pas moins sourd que la première fois. Ils sortirent le lendemain avec toutes leurs troupes; mais, sur l'avis que Totila avoit reçu d'un déserteur, il avoit mis ses meilleurs soldats en embuscade le long du chemin; en sorte que Valentin et Phocas, enveloppés de toutes parts, périrent en combattant avec courage. La plus grande partie de leurs soldats fut taillée en pièces; le reste se sauva dans Porto.

Le pape Vigile, ayant reçu ordre de l'empereur de venir à Constantinople pour les raisons que j'exposerai dans la suite, sortit de Rome sur la fin de novembre, et s'arrêta en Sicile. Il y acheta une grande quantité de blé, dont il chargea plusieurs vaisseaux, espérant qu'ils pourroient remonter le Tibre et arriver jusqu'à Rome, réduite alors à une grande disette. Ces navires approchoient de Porto lorsqu'ils furent aperçus des ennemis. La ville de Porto étoit au pouvoir des Romains; mais, comme le port étoit hors de la ville, les Goths, accourant en grand nombre, s'en rendirent maîtres, et se cachèrent derrière les murs dont il étoit environné. La garnison, trop foible pour combattre les Goths, monta sur les murailles de la ville, faisant signe à la flotte de ne pas aborder et de prendre une autre route. Les matelots prirent ces signaux pour des invitations et des

Proc. Goth. l. 3, c. 15. Anast. Vigil. Pagi ad Baron. Noris de 5a. synodo, c. 3, 6.

marques d'allégresse; et, le vent étant favorable, ils entrèrent dans le port à pleines voiles. Les ennemis se montrèrent aussitôt, massacrèrent les équipages, s'emparèrent des bâtimens sans résistance, et leur firent remonter le Tibre jusqu'au camp de Totila. Sur cette flotte étoit un évêque, nommé Valentin, que Vigile envoyoit à Rome pour gouverner son église en son absence. Il fut conduit devant Totila, qui, après plusieurs questions, ayant reconnu que cet évêque cherchoit à lui en imposer, entra dans une furieuse colère, et lui fit couper les deux mains. Valentin survéquit à cette cruauté, et assista, en 551, au synode que Vigile tint à Constantinople. Il étoit évêque de Sylva-Candida, dans le Latium.

An. 546. *Proc. Goth. l. 3, c. 16.*

La perte de cette flotte laissoit les Romains sans ressource, s'ils n'étoient promptement secourus. Ils députèrent à Totila le diacre Pélage, pour lui demander une trève de peu de jours, sous condition qu'ils rendroient la ville, si, dans cet intervalle, elle ne recevoit aucun secours. Pélage étoit en grande estime dans toute l'Italie : revenu depuis peu de Constantinople, où il s'étoit fait aimer de l'empereur, il en avoit rapporté de grandes richesses, qu'il répandoit libéralement dans le sein des pauvres. Le roi des Goths, ami de la vertu, et bien instruit de ce qui se passoit dans Rome, respectoit ce généreux diacre; il le reçut avec honneur, et le rassurant par un air de bonté et de clémence : « Pélage (lui « dit-il), je vous estime trop pour vous exposer à un « refus; je veux vous en épargner la honte en vous « prévenant sur trois choses que je ne puis vous accor- « der. Ne me demandez ni que je fasse aucune grâce aux « Siciliens, ni que je laisse subsister les murs de Rome, « ni que je rende aux Romains les esclaves qui sont « venus se ranger sous mes étendards. Les Siciliens sont « des perfides qui nous ont indignement trahis sans y « être forcés par les armes. Ils ont ouvert leurs portes à

« Bélisaire au premier signal ; ils ont allumé, ils entre-« tiennent encore l'incendie qui dévore l'Italie. Si vous « voulez que la paix s'établisse entre les deux nations, « il faut que Rome soit détruite ; ce seroit un sujet éter-« nel de jalousie et de guerre ; les Goths et les Romains « seroient sans cesse tour à tour assiégeans et assiégés. « Pour ce qui regarde les esclaves, jugez vous-même « si nous pouvons souffrir que ceux qui auront eu l'hon-« neur d'être nos soldats redeviennent vos esclaves. » Pélage, déconcerté par ce discours, répondit en soupirant *qu'en vain le roi lui permettoit de parler, puisqu'en même temps il lui fermoit la bouche; que, ne pouvant se faire écouter des hommes, il alloit s'adresser à leur maître souverain, dont les oreilles sont toujours ouvertes aux prières.*

Le compte que Pélage rendit de son ambassade mit les Romains au désespoir. Une foule de peuple s'attroupe autour de la maison de Bessas et de Conon, et, poussant des cris lamentables, leur demande du pain ou la mort : *Faites-nous égorger par vos soldats*, disoient-ils, *ou du moins ouvrez-nous les portes : nous aimons mieux périr par le fer que par la faim.* Les généraux les apaisèrent en leur faisant espérer un prompt secours. Mais ces âmes avares et impitoyables ne soulageoient ces malheureux que par des paroles; ils tenoient en réserve, dans des souterrains, de grands magasins de blé qu'ils vendoient à un prix excessif, s'engraissant de la misère publique. Le boisseau de blé se vendoit sept pièces d'or, c'est-à-dire près de cent francs de notre monnoie, et le boisseau de son le quart de cette somme. Les gardes de Bessas vendirent cinquante pièces d'or (près de sept cents francs) un bœuf qu'ils avoient pris dans une sortie. Heureux celui qui rencontroit un cheval mort, et qui pouvoit s'en emparer. Les chiens, les rats, les animaux les plus immondes étoient devenus des alimens exquis; la plupart des habitans ne se nourrissoient que d'orties

Proc. Goth. l. 3, c. 17.

et de mauvaises herbes, qu'ils arrachoient au pied des murailles et dans les masures. Rome n'étoit plus peuplée que de fantômes décharnés et livides, qui tomboient morts dans les rues, ou qui se tuoient eux-mêmes. Un père assailli de cinq enfans en bas âge qui lui demandoient du pain à grand cris leur dit de le suivre; et, resserrant dans son cœur sa douleur profonde, sans verser une larme, sans pousser un soupir, il les conduisit sur un pont du Tibre. Là, s'étant enveloppé la tête de son manteau, il se précipita dans le fleuve, à la vue de ses enfans et d'une foule de peuple accourue trop tard pour le retenir. Enfin Bessas et Conon, monstres dignes des plus grands supplices, permirent de sortir à ceux qui voulurent se retirer. Mais ce fut moins par compassion que par un excès d'avarice; ils vendoient cette malheureuse permission, aussi funeste à la plupart qu'auroit pu l'être un séjour forcé dans une ville affamée; les uns expirèrent de défaillance dans les chemins, d'autres furent surpris et massacrés par les ennemis.

Proc. Goth. l. 3, c. 18.

Bélisaire, après avoir appris la défaite et la mort de Valentin et de Phocas, résolut de se rendre lui-même à Porto. Jean, neveu de Vitalien, étoit d'avis de ne point séparer l'armée et de traverser l'Italie. Le général, au contraire, pensoit que Rome ayant besoin d'un prompt secours, ce seroit la livrer aux ennemis que de suivre cette route, qu'on ne pouvoit faire qu'en quarante jonrs; au lieu qu'il n'en falloit que cinq pour arriver par mer, si le vent étoit favorable. Il donna donc à Jean une partie de ses troupes, avec ordre de passer par la Calabre, d'en chasser les Goths, qui n'y étoient qu'en petit nombre, et de venir le joindre à Porto par l'Apulie et la Campanie. Il partit ensuite de Dyrrachium avec toute sa flotte, et entra dans le port d Otrante, que les Goths assiégeoient de nouveau. A son approche ils levèrent le siége, et se retirèrent à Brindes. Comme ils

pensoient que Bélisaire viendroit les attaquer dans cette place, dont les murs ne subsistoient plus, ils dépêchèrent un courrier à Totila, qui leur manda d'arrêter l'ennemi le plus long-temps qu'ils pourroient, et qu'il voleroit incessamment à leur secours. Mais ils furent bientôt rassurés lorsqu'ils apprirent que Bélisaire étoit parti d'Otrante avec un vent favorable pour faire le tour de l'Italie. Cette même nouvelle engagea le roi des Goths à presser le siége de Rome. Pour fermer entièrement le passage des vivres par le Tibre, et arrêter tout ce qui pourroit venir de Porto, il choisit, à quatre lieues au-dessous de Rome, l'endroit où le lit du fleuve étoit le moins large; il y fit jeter des pièces de bois en travers d'un bord à l'autre; et, après avoir assuré par deux tours de bois les deux extrémités de cette espèce de pont, il y posta un détachement de ses meilleurs soldats, et fit tendre une chaîne de fer au-devant de cet ouvrage. Il laissa campé près de ce lieu une partie de son armée, sous le commandement de Roderic, un de ses plus braves officiers. Ce travail étoit achevé lorsque Bélisaire entra dans Porto.

Les Goths retirés à Brindes crurent que toutes les troupes romaines étoient parties avec Bélisaire. Persuadés qu'ils n'avoient plus rien à craindre, ils envoyèrent leurs chevaux au pâturage. Jean, ayant pris un de leurs espions, se fit conduire en ce lieu, se saisit des chevaux, courut à Brindes, surprit les Goths, et en fit un grand carnage. Après avoir regagné les Calabrois par la douceur et par de belles promesses, il alla s'emparer, à cinq journées de là, de Canuse, ville située au centre de l'Apulie. Les Lucaniens et les Brutiens ne s'étoient donnés au roi des Goths qu'à cause des vexations qu'ils éprouvoient de la part des commandans romains. Tullien, puissant dans ces contrées, les ramena à l'obéissance de l'empereur, et alla joindre Jean avec les troupes du pays. Jean devoit se rendre à Porto pour se réunir

à Bélisaire. Totila, exactement informé de tous les mouvemens des Romains, envoya trois cents cavaliers à Capoue, avec ordre de le suivre lorsqu'il auroit passé la ville. Son dessein étoit de faire marcher un autre corps au-devant de lui, et de l'envelopper. Mais Jean, qui craignoit Antonine, évita de rejoindre Bélisaire; au lieu de prendre la route de Rome, il recula dans le Brutium, où il tailla en pièces, entre Vibone et Rhége, un grand corps de Goths qui gardoient le passage de Sicile en Italie. Après s'être assuré de tout ce pays, il se retira en Apulie.

Proc. Goth. l. 3, *c.* 19.

Rome étoit dans un état si déplorable, qu'on avoit tout à craindre du désespoir des assiégés. Bélisaire, dans l'impossibilité de hasarder une bataille, résolut d'employer les derniers efforts pour y faire entrer un convoi par le Tibre : projet inexécutable, si l'on ne détruisoit le pont que Totila venoit d'établir. Il joignit donc ensemble deux grandes chaloupes sur lesquelles fut élevée une tour de bois plus haute que celles qui défendoient les deux extrémités du pont. Il fit entrer dans le Tibre deux cents barques remplies de blé et de soldats, et bordées de planches percées de trous, afin que les soldats à couvert pussent tirer sur l'ennemi. A l'embouchure du Tibre furent postés à droite et à gauche deux corps de cavalerie et d'infanterie pour défendre l'entrée de Porto. Il laissa dans la ville sa femme et ses bagages sous la garde d'Isac, auquel il recommanda très-instamment de n'en pas sortir, pour quelque raison que ce fût, quand même il apprendroit que Bélisaire auroit été taillé en pièces. Après ces dispositions, il s'embarqua, et se mit à la tête de la flotte, faisant tirer par des bœufs les deux chaloupes chargées de la tour, au haut de laquelle il fit guinder un caisson rempli de poix, de soufre, de résine et d'autres matières inflammables. Sur le bord du fleuve, et du côté de Porto, marchoit son infanterie. Il avoit, dès la veille, envoyé ordre à Bessas de sortir le len-

demain avec ce qu'il avoit de troupes pour favoriser l'entreprise par une diversion ; mais Bessas ne fit aucun mouvement. Ce scélérat avoit encore du blé à vendre et il aimoit mieux, en empêchant la levée du siége, perdre Rome que le profit qu'il retiroit de la misère des habitans. La flotte, remontant le fleuve avec beaucoup de peine, arriva enfin près du pont. On accable de traits les barbares postés sur les deux rives; on lève la chaîne; on applique la tour contre celle que les ennemis avoient à la tête de Porto, et l'on y jette le caisson plein de matières embrasées. Elle est consumée en un instant avec deux cents Goths qui la défendoient. Leur commandant Osdas, le plus vaillant de toute la nation, périt dans l'incendie. Les barbares, qui accouroient de leur camp en grand nombre, sont repoussés à coups de traits : l'épouvante leur fait prendre la fuite. Tout réussissoit à Bélisaire; il se préparoit à rompre le pont : c'étoit le seul obstaele qui lui restoit à vaincre pour parvenir à Rome, lorsqu'un contre-temps imprévu fit échouer l'entreprise.

Le bruit se répandit à Porto que Bélisaire avoit forcé le passage. Isac, d'un caractère bouillant et impétueux, impatient de partager l'honneur du succès, oublie aussitôt les ordres de son général; il prend avec lui cent cavaliers, et court au camp de Roderic. Cette attaque imprévue jette le désordre parmi les Goths. Roderic est blessé ; tous prennent la fuite : Isac se jette dans le camp, et l'abandonne au pillage. Cependant les Goths, revenus de leur terreur, voyant le petit nombre des ennemis, retournent sur eux, les taillent en pièces et font Isac prisonnier. On va porter en diligence cette nouvelle à Bélisaire, qui, frappé comme d'un coup de foudre, se figure que les Goths sont dans Porto ; que sa femme est entre leurs mains, et qu'il n'a plus de retraite. Aussitôt, interdit et troublé, ce qu'il n'avoit jamais éprouvé dans les plus grands périls, il abandonne tout et retourne à

Porto pour fondre sur les ennemis et reprendre la ville. Lorsqu'il y fut revenu et qu'il vit que ses alarmes étoient vaines, il en fut pénétré d'une si vive douleur, qu'il tomba malade. Une fièvre violente qui l'agita pendant plusieurs jours le mit en danger de la vie. Deux jours après cet événement, Roderic étant mort de sa blessure, Totila en fut tellement affligé, qu'il fit tuer Isac.

Proc. Goth. l. 3, c. 20. Theoph. p. 190. Hist. miscel. l. 16. Marcel. chr. Jorn. succes. Anast. p. 64.

Bessas, au lieu de s'occuper de la sûreté de Rome, ne songeoit qu'à continuer son lâche et cruel monopole. Les factions étoient abandonnées, nul officier ne faisoit les rondes; les sentinelles s'absentoient ou dormoient dans leurs postes, et les habitans, dont il ne restoit qu'un très-petit nombre, languissans et mourant de faim, ne pouvoient suppléer à la négligence des soldats. Quatre Isaures qui étoient de garde à la porte Asinaire, se coulèrent pendant la nuit le long d'une corde, et allèrent offrir à Totila de le faire entrer dans la ville avec son armée. Le roi, les ayant comblés de promesses, envoya avec eux deux de ses officiers pour s'assurer de la facilité de l'entreprise. Ils montèrent sur la muraille avec les Isaures, et rapportèrent à Totila que le succès étoit infaillible. Ce prince qui tenoit pour maxime que c'est se trahir soi-même que de se fier aveuglément à des traîtres, laissa passer quelques jours, après lesquels les Isaures étant revenus, il les fit encore accompagner par deux autres officiers qui lui firent le même rapport. Dans cet intervalle la trahison fut sur le point d'être découverte; elle l'étoit même, si Rome avoit eu des commandans moins aveugles et moins stupides. Quelques soldats romains, sortis pour aller reconnoître l'ennemi, rencontrèrent dix soldats goths dont ils se saisirent, et qu'ils conduisirent à Bessas. Aux questions qu'il leur fit ils répondirent que Totila entretenoit intelligence avec quelques Isaures, et qu'il se flattoit d'être bientôt maître de Rome. Bessas et Conon ne tinrent aucun compte de cet avis,

et n'en furent pas plus vigilans. Enfin les Isaures étant venus une troisième fois presser Totila de profiter de leur zèle, il leur donna un officier général qui étoit son parent, pour l'instruire en détail des moyens de réussir. Tout étant convenu, la nuit du 16 au 17 de décembre, Totila fit marcher ses troupes en silence vers la porte Asinaire. Quatre Goths des plus hardis et des plus robustes montent sur le mur avec les Isaures, descendent ensuite dans la ville, où ils ne rencontrent personne, et abattent la porte à coups de haches. Totila entre avec toute son armée; mais, craignant encore quelque trahison, et voulant d'ailleurs, par un effet de sa bonté naturelle, laisser aux Romains le temps de se sauver, il tint ses soldats ensemble, et fit sonner de la trompette pendant le reste de la nuit. L'alarme s'étant répandue dans la ville, la garnison prit la fuite par une autre porte, avec Bessas, Conon et quelques-uns des principaux habitans qui avoient encore des chevaux. Depuis la retraite de ceux qu'on avoit laissé partir pendant le siége, et l'horrible famine qui désoloit Rome depuis si long-temps, il n'y restoit plus que cinq cents personnes, qui se réfugièrent dans les églises. Comme on venoit dire à Totila que les commandans et la garnison se sauvoient : *Bonne nouvelle!* répondit-il; *pouvoit-il nous arriver rien de plus heureux que de voir fuir nos ennemis?* Et il défendit de les poursuivre.

Dès que le jour fut venu, Totila se rendit à l'église de Saint-Pierre pour remercier Dieu du succès de ses armes. Le diacre Pélage, tenant entre ses mains le livre des Evangiles, alla au-devant de lui; et l'abordant avec respect : *Seigneur,* lui dit-il, *épargnez vos sujets. Hé bien !* lui répondit Totila, *vous avez donc changé de langage? vous ne me menacez plus de la colère du ciel. Nous étions vos ennemis,* reprit Pélage; *Dieu nous a rendus vos esclaves.* Le roi, touché de ces paroles, fit réflexion qu'il étoit le ministre du Tout-puis-

sant, et qu'il devoit imiter sa bonté pour les hommes; il défendit aux Goths de tuer aucun Romain. Ainsi, à l'exception de vingt-six soldats et de soixante habitans, qui avoient déjà été massacrés, nul autre ne perdit la vie. Il permit le pillage, avec ordre de lui réserver les choses les plus précieuses. On trouva des monceaux d'or et d'argent dans la maison de Bessas et dans celle de Conon. C'étoit pour enrichir Totila qu'ils avoient sucé le sang de tant de misérables. On vit alors des sénateurs couverts de haillons réduits à mendier leur pain de porte en porte, et à vivre des aumônes qu'ils recevoient des barbares. Mais personne ne méritoit plus de compassion que Rusticienne, fille de Symmaque, et veuve de Boëce. Cette dame, plus illustre encore par sa vertu que par sa naissance, après avoir épuisé ses grandes richesses à soulager ses compatriotes pendant le siége, ne rougissoit pas de se voir dans le même état que ceux qu'elle avoit secourus. Les Goths, au lieu de l'assister, demandoient son supplice, l'accusant d'avoir engagé les commandans à détruire les statues de Théodoric, pour venger la mort de son père et de son mari; mais Totila ne souffrit pas qu'on lui fît aucune insulte. Il se déclara le protecteur de toutes les femmes de condition qui se trouvèrent dans Rome, et les mit à couvert de l'insolence du soldat vainqueur. Ce soin généreux lui fit encore plus d'honneur que sa conquête.

Proc. Goth. l. 3, c. 21.

Ce prince religieux ne cessoit de répéter *que la vertu est le plus solide fondement des empires; que les Goths n'avoient vu tomber leur puissance que pour avoir irrité Dieu par leurs injustices et par leurs crimes; qu'ils ne pouvoient se relever qu'en méritant par une conduite sage et équitable la protection du ciel et l'affection des peuples.* Il fit venir devant lui les sénateurs; et, après leur avoir rappelé les bienfaits de Théodoric et d'Amalasonte, les magistratures dont ils avoient été honorés, la part qu'on leur avoit donnée au gouvernement, il

leur reprocha leur ingratitude, leur inconstance, et même leur folie, puisqu'en trahissant leurs bienfaiteurs, ils s'étoient plongés eux-mêmes dans un abîme de maux. « Dites-moi (s'écrioit-il avec véhémence) « quel mal vous avoient fait les Goths? quel bien avez-« vous reçu de Justinien? Ses logothètes, comme il « les appelle, ces hommes de sang qui dévorent les peu-« ples, n'ont-ils pas vengé les Goths en vous déchi-« rant à coups de fouets, en vous arrachant des mains « ces richesses injustes que vous aviez amassées aux dé-« pens de nos rois et de leurs provinces? Vous avez été « bien payés de votre perfidie. Au milieu des horreurs « de la guerre votre nouveau maître vous a surchargés « d'impôts; vous avez plus souffert de ses receveurs que « de vos ennemis. » Leur montrant alors Hérodien et les Isaures qui lui avoient livré Rome: « Ceux-ci « (ajouta-t-il), que nous n'avions jamais connus, nous « ont mis en possession de Rome et de Spolette; et vous, « qui êtes nés sous nos yeux, que nous avons élevés « entre nos bras, vous nous avez jusqu'à présent refusé « toute retraite. Ils sont nos amis, il est juste qu'ils « soient vos maîtres: quittez vos magistratures; dé-« pouillez-vous de ces ornemens que vous déshonorez; « ils vont s'en revêtir; ils vont vous commander comme « à leurs esclaves. » Les sénateurs, tremblans et muets, n'osoient lever les yeux. Pélage se jette aux pieds de Totila; il intercède pour eux. Il fit tant par ses prières et par ses larmes que ce prince revint de sa colère et promit de leur pardonner.

Totila, pendant le siége de Rome, avoit déjà dépêché à Justinien Aventius, évêque d'Assise, pour lui porter des propositions de paix, et n'en avoit reçu aucune réponse. Il députa de nouveau Pélage, et Théodore, avocat de Rome, et leur fit promettre avec serment qu'ils agiroient de bonne foi, et qu'ils reviendroient au plus tôt en Italie. Il leur recommanda de faire tous

Proc. Goth. l. c. 21. Mar. c. chr.

leurs efforts pour obtenir un accommodement, afin qu'il ne se vît pas obligé de raser Rome, de faire périr le sénat, et de porter la guerre en Illyrie. Les envoyés remirent à l'empereur la lettre de Totila, conçue en ces termes : « Je ne vous parle pas de ce qui s'est passé en « Italie ; vous en êtes sans doute informé. Je vous envoie « ces députés pour vous demander la paix. Vous devez « la désirer autant que je la désire. Jetez les yeux sur « les règnes d'Anastase et de Théodoric. C'est un exem- « ple de prospérité produite par la concorde. Si vous con- « sentez à ce bonheur réciproque, je vous honorerai « comme mon père, et mes armes seront toujours prêtes « à seconder les vôtres. » Justinien répondit en deux mots : *J'ai donné pouvoir à Bélisaire de faire la guerre et la paix ; c'est à lui que vous devez vous adresser.*

Theoph. p. 190, et ibi Goar. Cedr. p. 375. Malela, p. 78. Hist. miscel. l. 16. Pagi ad Baron. Noris de 5ª. synodo. c. 3.

L'hiver de 547 étoit déjà fort avancé lorsque ces députés revinrent en Italie. L'année précédente, l'Orient avoit beaucoup souffert des pluies continuelles qui détruisirent les moissons et les vendanges. Constantinople fut affligée d'un tremblement de terre. Peu s'en fallut qu'une méprise du peuple au sujet du jour de Pâques n'excitât une sédition. Le quatorzième de la lune de mars tomboit cette année au dimanche premier d'avril. Selon l'usage de l'église universelle, la fête de Pâques devoit être différée au dimanche suivant, huitième d'avril, et l'empereur l'avoit ainsi annoncé par un édit. Mais le peuple de Constantinople prétendit mal à propos que, le quatorzième de la lune étant un dimanche, cette fête devoit être célébrée ce jour-là même, et il s'obstina en conséquence à placer le dimanche de la Sexagésime au quatrième de février, et à commencer le carême le lendemain, selon l'usage des Grecs. C'étoit prévenir de huit jours le temps prescrit pour l'abstinence. Aussi l'empereur ordonna-t-il de vendre de la viande pendant toute cette semaine ; mais personne n'en voulut acheter ; et comme le jour de Pâques ne fut cependant célébré

que le huitième d'avril, selon l'édit de l'empereur, le peuple se plaignit de ce qu'on le faisoit jeûner une semaine de trop, et fut sur le point de se soulever.

La rigueur de la saison n'empêchoit pas les Romains et les Goths de faire la guerre en Italie. Tullien, posté avec quelques troupes à l'entrée de la Lucanie, battit un parti de Goths envoyé par Totila pour forcer ces passages. Totila, résolu de reconquérir ce pays, sentoit bien que, dès qu'il seroit sorti de Rome, Bélisaire y rentreroit, et lui enlèveroit en un jour le fruit des travaux d'un long siége. Ne pouvant conserver sa conquête, il prit le parti de la détruire. Il fit abattre le tiers des murailles en plusieurs endroits, et se disposoit à raser les maisons, sans épargner les plus beaux édifices, lorsqu'il fut détourné de ce dessein barbare par les remontrances de Bélisaire, qui lui écrivit en ces termes : « Fonder des « villes, c'est servir la société; c'est s'immortaliser soi- « même : les détruire, c'est se déclarer l'ennemi des « hommes, et se déshonorer à jamais. Tout l'univers « s'accorde à reconnoître la ville de Rome pour la plus « grande et la plus magnifique qui soit au monde. Aussi « n'est-elle pas l'ouvrage d'un seul homme, ni d'une « seule année ; une longue suite de rois, de consuls, « d'empereurs, travaille depuis plus de treize cents « ans à l'embellir, et ces superbes édifices qu'elle pré- « sente à vos yeux sont autant de monumens qui con- « sacrent leur mémoire. On ne peut y porter atteinte « sans faire tort aux siècles passés, en effaçant les traces « de leur gloire ; et aux siècles à venir, en les privant de « ce beau spectacle. Faites encore réflexion que cette « guerre se terminera heureusement pour vous ou pour « l'empereur ; si vous demeurez vainqueur, quel regret « d'avoir détruit votre plus belle conquête! Si vous « succombez, le traitement que vous aurez fait à Rome « servira de règle à l'empereur pour vous traiter vous- « même ou comme un ennemi généreux, ou comme

An. 547.
Proc. Goth. l. 3, c. 22.

« un destructeur barbare. Songez que tous les hommes « ont maintenant les yeux sur vous; ils attendent quel « parti vous allez prendre, pour vous donner le titre « qui demeurera pour toujours attaché au nom de « Totila. »

Proc. Goth. l. 3, c. 22. Marcel. chr.

Cette lettre fit une vive impression sur ce prince, aussi sage que vaillant. Après l'avoir relue plusieurs fois, il répondit à Bélisaire *qu'il le remercioit de ses avis, et qu'il y auroit égard.* Il envoya la plus grande partie de ses troupes camper à six lieues de Rome sur le mont Algide, afin de couper le passage aux Romains, s'ils entreprenoient de le suivre. Il se mit ensuite à la tête d'un camp volant pour aller chercher Jean en Apulie. En quittant Rome, il en fit sortir tous les habitans avec leurs femmes et leurs enfans, qu'il dispersa dans la Campanie, et laissa la ville entièrement déserte. Jean, averti de la marche de Totila, se retira à Otrante. Les paysans qui composoient la plus grande partie de l'armée de Tullien l'abandonnèrent. Les Goths, se voyant maîtres du pays jusqu'à Otrante, crurent n'avoir plus rien à craindre, et se dispersèrent par pelotons dans les campagnes. Jean, profitant de leur sécurité, fit attaquer un de leurs partis, qui fut taillé en pièces. Cet échec rendit Totila plus circonspect; il rassembla ses troupes, et se retrancha près du mont Gargan en Apulie, dans le lieu même où Annibal avoit autrefois campé.

Proc. Goth. l. 3, c. 23.

Les succès de Totila étoient balancés par des pertes. Les Goths, en entrant dans Spolette, en avoient rasé les murailles, et avoient fait une forteresse de l'amphithéâtre situé aux portes de la ville. Un officier nommé Martien, qui s'étoit sauvé de Rome avec Conon dans le temps qu'elle fut prise, obtint de Bélisaire la permission de passer chez les ennemis, comme déserteur, promettant de servir les Romains sous ce déguisement. Totila, qui avoit été plusieurs fois témoin de sa valeur pendant le siége de Rome, le reçut avec joie, lui rendit

sa femme et un de ses deux fils, retint l'autre pour otage de sa fidélité, et l'envoya à Spolette. Comme la garnison étoit en partie composée de transfuges, Martien gagna quelques soldats, et leur persuada d'effacer le crime de leur désertion par un service important. Il fit avertir en secret le commandant de Pérouse de lui envoyer du secours. Cet officier partit avec ses troupes; et comme il approchoit de Spolette, Martien, secondé de quinze soldats, égorgea le capitaine des Goths, et ouvrit les portes aux Romains, qui massacrèrent une partie de la garnison, et conduisirent le reste à Bélisaire.

Tarente étoit située à l'entrée d'une langue de terre qui avoit une lieue de largeur. Cette ville, d'une vaste étendue et sans murailles, appela Jean à son secours. Comme il désespéroit de la défendre, il fit retirer les habitans au fond de la presqu'île, et sépara ce terrain d'avec la ville par un large fossé, bordé d'une muraille qui traversoit d'un rivage à l'autre. Après avoir mis quelques soldats dans ce retranchement, il retourna à Otrante. Cependant Totila se rendit maître d'une place forte sur les frontières de la Lucanie et de la Calabre: elle se nommoit *Achérontia*, et porte aujourd'hui le nom de *Cirenza*. Il y plaça une garnison de quatre cents hommes; et, étant retourné en Campanie, il y laissa des troupes pour garder les sénateurs romains qu'il avoit faits prisonniers. Il partit avec le reste de son armée à dessein de marcher à Ravenne.

Bélisaire, voyant Totila éloigné, voulut reconnoître par lui-même en quel état ce prince avoit laissé la ville de Rome; il y marcha à la tête d'un corps de mille soldats. Un déserteur, en ayant donné avis aux ennemis, campés sur le mont Algide, ceux-ci se mirent en embuscade et chargèrent Bélisaire au passage. Les Romains, quoique attaqués sans l'avoir prévu, combattirent avec tant de valeur, qu'ils taillèrent les Goths en pièces et retournèrent à Porto. Quelques jours après, Bélisaire

Proc. Goth. l. 3, c. 23, 24. Marc. chr. Jorn. succes.

laissa un petit nombre de soldats à la garde de cette ville, et partit avec le reste de ses troupes pour se remettre en possession de Rome. Rien n'étoit plus facile que d'entrer dans une ville déserte et démantelée; mais comment s'y maintenir et la défendre contre un ennemi tel que Totila? Ce fut une nouvelle occasion où Bélisaire fit connoître les ressources de son génie. Depuis le commencement de cette expédition, ce grand capitaine, dénué de forces, avoit été réduit à éviter le combat; il avoit souffert que Totila se rendît maître de Rome presqu'à ses yeux; il avoit entendu tomber les murailles de cette ville sans pouvoir la secourir. Rome, dès qu'il y fut rentré, devint plus forte qu'elle ne l'avoit été, revêtue de ses murs et de ses remparts. Il s'en remit en possession quarante jours après le départ de Totila, et n'y trouva pas un seul homme. Comme il n'avoit pas le temps d'en rebâtir les murailles, il fit à la hâte fermer les brèches avec des pierres entassées les unes sur les autres, sans ciment ni mortier; en dehors on les borda d'une forte palissade; ce qui fut achevé en vingt-cinq jours. Cette foible enceinte ne fut pas plus tôt formée, que les habitans, dispersés dans les campagnes d'alentour, revinrent à leurs maisons; et, par les soins de Bélisaire, ils y trouvèrent abondance de vivres, dont ils manquoient depuis long-temps.

A cette nouvelle, Totila, qui étoit en marche pour se rendre à Ravenne, tourna vers Rome, où il arriva avant que Bélisaire, faute d'ouvriers, eût pu faire remettre des portes à la place des anciennes, que Totila avoit détruites. Il campa au bord du Tibre, et le lendemain, dès le point du jour, il attaqua la ville. Les plus vaillans des Romains furent postés à la place des portes, les autres bordoient le plus haut des murs. Le combat fut opiniâtre; les Goths, toujours repoussés, revenoient sans cesse à la charge: la nuit sépara les combattans. Bélisaire fit semer des chausse-trapes devant

l'ouverture des portes. Le lendemain les Goths ne furent pas plus heureux. Quelques escadrons, sortis par une des portes opposées, firent le tour de la ville, et, tombant tout à coup sur les assaillans, les mirent en déroute. Les vainqueurs, s'étant laissé emporter trop loin par l'ardeur de la poursuite, alloient être enveloppés, lorsque Bélisaire leur envoya un secours qui les dégagea et fit un grand carnage. Les ennemis, après avoir passé plusieurs jours à panser leurs blessés, et à remettre en état leurs armes brisées pour la plupart, s'avancèrent de nouveau. Les Romains, devenus plus hardis par leurs succès précédens, ne les attendirent pas; ils sortirent au-devant d'eux. Dans ce combat, le porte-enseigne de Totila, étant blessé à mort, tomba de cheval, et sa chute attira autour de lui les plus braves des deux armées, qui se disputèrent avec acharnement la possession de l'enseigne. Enfin les Goths en demeurèrent maîtres, et coupèrent la main gauche du porte-enseigne pour enlever son bracelet d'or; c'étoit un ornement distingué, qu'ils croyoient ne pouvoir perdre sans déshonneur. Mais il fallut laisser le champ de bataille aux Romains. Les Goths furent vivement poursuivis, et ne regagnèrent leur camp qu'avec beaucoup de perte. Plusieurs furent précipités dans le Tibre. Honteux de leur défaite, les principaux officiers s'attroupèrent autour de Totila, lui reprochant en face son imprudence : *Après avoir pris Rome*, s'écrioient-ils, *ne falloit-il pas ou la garder et la défendre, ou la ruiner de fond en comble?* Jugeant sa conduite d'après l'événement, ils condamnoient, par une injustice très-ordinaire, ce qu'ils avoient eux-mêmes approuvé. Au lieu de répondre, Totila fit marcher à Tibur; et, pour rendre aux Romains les passages difficiles, il rompit tous les ponts du Tibre, excepté le pont Milvius, qu'il n'auroit pu détruire si près de Rome sans hasarder un nouveau combat. Il releva les murs de Tibur, qu'il avoit abattus, et en fit sa

place de retraite. Cependant Bélisaire acheva de mettre Rome en état de défense ; et, pour marque de sa victoire, il envoya les clefs à l'empereur.

Proc. Goth. l. 3, c. 25, 26. Marc. chr.

Depuis quelque temps Pérouse, ville considérable et capitale de la Toscane, étoit assiégée par un détachement de l'armée de Totila, et les habitans commençoient à manquer de vivres. Ce prince vint lui-même presser le siége avec toutes ses troupes ; cependant elle ne fut prise que l'année suivante, après un blocus de sept mois. Jean, neveu de Vitalien, assiégeoit alors Achérontia ; il l'abandonna pour une expédition plus honorable à l'empire. Après la prise de Rome, le roi des Goths avoit dispersé dans les villes de Campanie la plupart des sénateurs avec leurs femmes et leurs enfans ; Jean résolut de les enlever. Il prit avec lui ses meilleurs cavaliers ; et, sans leur faire part de son dessein, il marcha jour et nuit vers Capoue. Totila, prévoyant cette tentative avoit envoyé de ce côté-là un grand corps de cavalerie. Les Goths, arrivés à Minturnes, à quatorze ou quinze lieues de Capoue, s'y arrêtèrent pour se reposer, et détachèrent quatre cents cavaliers pour aller reconnoître le pays. Ceux-ci entrèrent dans Capoue au même moment que Jean y entroit par une autre porte. Ils n'avoient eu aucun avis de leur approche respective, et furent très-étonnés de se rencontrer au milieu de la ville. Il se livra un sanglant combat, où les Goths furent taillés en pièces. Ceux qui échappèrent retournèrent à Minturnes. Leurs camarades, les voyant arriver couverts de sang, percés de traits, et si effrayés qu'ils ne pouvoient proférer une parole, remontèrent promptement à cheval, et regagnèrent en diligence le camp de Totila, publiant, pour couvrir leur honte, qu'ils avoient rencontré en Campanie une armée innombrable. Jean eut le temps de rassembler les sénateurs avec leurs familles ; et, pour les soustraire à de nouveaux dangers, il les fit passer en Sicile.

Totila, plein de colère, et ne cherchant que l'occasion d'une bataille générale, laissa quelques troupes devant Pérouse, et partit avec dix mille hommes pour aller combattre cette armée si redoutable. Jean n'étoit suivi que de mille hommes, avec lesquels il s'étoit déjà retiré en Lucanie. Ses coureurs, répandus autour de son camp, gardoient les passages de crainte de surprise. Le roi, qui se doutoit de cette précaution, quitta les chemins battus, et prit sa route par des montagnes qu'on croyoit impraticables. Il arriva au camp pendant la nuit, dans le même temps que les coureurs venoient y donner l'alarme. S'il eût attendu le jour, il auroit enveloppé les Romains comme dans un filet, et pas un ne seroit échappé. Mais, emporté par sa colère, il tomba sur eux en arrivant, leur donna lieu de se sauver à la faveur de la nuit, et de gagner les montagnes. Jean s'enfuit à Otrante, et en fut quitte pour la perte de ses bagages et d'une centaine de soldats, qui furent tués dans la première surprise.

Bélisaire pressoit depuis long-temps l'empereur de lui envoyer du secours. Enfin Pacurius, fils de Pérane, et ce même Sergius qui s'étoit déshonoré en Afrique, arrivèrent avec fort peu de soldats. Bientôt après, Vérus, suivi de trois cents Hérules, vint débarquer dans Otrante. C'étoit un homme sans jugement, presque toujours ivre, et que le vin rendoit présomptueux et téméraire. Fier du commandement, il ne voulut pas le partager avec Jean, et alla camper aux portes de Brindes avec ses trois cents Hérules. Totila se fit un jeu de donner une leçon à ce guerrier novice. Il alla l'envelopper, lui tua deux cents Hérules, et poursuivit Vérus et les autres dans une forêt voisine. Ils ne pouvoient échapper, lorsque Totila, apercevant des vaisseaux qui abordoient au prochain rivage, pensa que c'étoit un secours considérable, et jugea à propos de se retirer. Ce n'étoient que quatre-vingts Arméniens que Varazès amenoit en Italie.

Proc. Goth. l. 3, c. 27.

Vérus se sauva dans ces vaisseaux ; ils gagnèrent ensemble Tarente, où Jean les vint joindre avec ses troupes. L'empereur avoit rappelé d'Arménie Valérien, et l'avoit fait partir de Constantinople avec mille soldats. Mais ce général, n'étant arrivé sur les côtes d'Epire que vers le solstice d'hiver, ne crut pas devoir passer en Italie, où il ne trouveroit ni vivres ni fourrages. Il se contenta d'envoyer à Jean trois cents hommes, avec promesse de le joindre au retour du printemps.

Proc. Goth. l. 3, c. 27, 28. Jorn. succes.

Tous les secours envoyés par l'empereur ne faisoient pas deux mille hommes ; mais ce prince, d'un génie étroit et peu entendu dans les affaires de la guerre, comptoit pour beaucoup les moindres efforts. Il écrivit à Bélisaire qu'il lui envoyoit une nombreuse armée, et qu'il étoit à propos de réunir en Calabre toutes les troupes de l'Italie pour forcer enfin l'ennemi d'abandonner le pays. Bélisaire, après avoir reçu ces ordres, prit avec lui neuf cents hommes, laissa le reste avec Conon à la garde de Rome, et, s'embarquant à Porto, il publia qu'il alloit en Sicile chercher des troupes et des munitions. Son dessein, qu'il vouloit cacher à Totila, étoit de se rendre à Tarente ; mais, au sortir du détroit de Messine, une violente tempête l'obligea de relâcher à Crotone. Il prit le parti de s'y arrêter, et d'y faire venir l'armée de Calabre. Comme il n'y trouvoit point de magasins, il envoya sa cavalerie, sous la conduite de Phazas et de Barbation, s'emparer des défilés qui font la communication de la Lucanie et du pays des Brutiens, afin de lui fournir des vivres, et de fermer le passage aux ennemis. Jean venoit de prendre Rusciane (aujourd'hui Rossano), place très-forte sur le golfe de Tarente, à l'occident, et il y avoit mis garnison. Totila envoyoit un gros détachement de son armée pour la reprendre. Les cavaliers de Bélisaire, l'ayant rencontré, le chargèrent, et, quoique inférieurs en nombre, ils en tuèrent deux cents hommes, et

mirent le reste en déroute. Ce succès produisit la sécurité et la négligence. Dispersés dans les campagnes, sans védettes, sans aucune précaution, ils ne songeoient plus à garder les passages. Totila sut profiter de ce désordre; il fondit sur eux à la tête de trois mille chevaux, en tua un grand nombre, et dissipa le reste. Phazas, ayant rallié les plus braves, retourna sur l'ennemi, et, après des actions d'une rare valeur, il fut accablé par le nombre, et périt avec tous ceux qui l'accompagnoient. C'étoit l'élite des troupes de Bélisaire, et cette perte irréparable ruinoit toutes ses espérances. Barbation, suivi seulement de deux cavaliers, courut à Crotone donner avis au général que l'ennemi vainqueur alloit incessamment venir l'attaquer. Dans l'état où se trouvoit Bélisaire, il ne pouvoit attendre Totila sans s'exposer à une perte certaine. Pénétré de douleur, il se vit contraint de se retirer en Sicile; s'étant donc embarqué avec un vent favorable, il aborda le même jour à Messine.

Pendant que Totila poussoit ses conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Italie, les Esclavons avoient passé le Danube, et ravageoient l'Illyrie jusqu'à Dyrrachium. Cette nation féroce massacroit les habitans sans distinction d'âge ni de sexe, ou les traînoit en esclavage. L'épouvante étoit si grande, qu'on abandonnoit les places les plus fortes pour gagner les montagnes et les forêts. Les commandans romains, à la tête de quinze mille hommes, les suivoient de loin, sans oser en approcher. Constantinople et les contrées voisines ressentirent pendant cet hiver de fréquens tremblemens de terre, qui, arrivant d'ordinaire pendant la nuit, jetèrent beaucoup de frayeur, sans causer de perte considérable. Une inondation extraordinaire du Nil alarma toute l'Egypte, les eaux montèrent au-dessus de dix-huit coudées. La Thébaïde souffrit moins que les autres contrées; le fleuve rentra dans son lit accoutumé, et laissa la liberté

Proc. Goth. l. 3, c. 29; l. 4, c. 4.
Theoph. p. 191.
Cedr. p. 375.
Zon. t. 2, p. 69.
Malela, p. 79.

d'ensemencer et de cultiver les terres. Mais dans la basse Egypte, les eaux séjournèrent si long-temps, qu'on ne put faire les semailles. Il y eut des endroits où le Nil se déborda une seconde fois, et emporta toutes les semences; ce qui produisit la famine, et fit périr la plupart des animaux, faute de pâturage. La funeste jalousie des factions du Cirque se réveilla cette année. Le 11 mai, veille de la Pentecôte, jour anniversaire de la naissance de l'empereur, comme on célébroit les jeux, les bleus et les verts prirent querelle, et se livrèrent un sanglant combat. Les gardes de l'empereur chargèrent à coups d'épées les deux partis, et en firent un grand carnage; plusieurs, poursuivis jusqu'au rivage, se précipitèrent dans la mer. On prit un poisson monstreux, qu'on nommoit *le Porphyrion*, sans doute à cause de sa couleur qui approchoit de la pourpre. Il y avoit plus de cinquante ans qu'il infestoit les côtes du Bosphore; mais il ne se montroit que par intervalles. Ebranlant les vaisseaux par de violentes secousses, il faisoit sauter en mer les matelots, qu'il dévoroit ensuite, et il submergeoit les vaisseaux mêmes. On avoit en vain mis en usage toutes les machines employées dans les siéges à lancer des pierres et des javelots. Enfin, un jour que la mer étoit calme, une troupe de dauphins assemblés à l'embouchure du Pont-Euxin, ayant aperçu ce terrible animal, prirent la fuite devant lui. Les uns furent dévorés, les autres se réfugièrent à l'entrée du Sangaris en Bithynie, où le monstre, les poursuivant, s'enfonça si profondément dans la vase, qu'il ne put s'en dégager malgré ses efforts. Les habitans des environs, accourant de toutes parts, tâchèrent d'abord de le tuer à coups de haches; mais, ses écailles étant impénétrables, ils l'enveloppèrent de câbles, et le firent tirer par des bœufs sur le rivage. Il se trouva long de trente coudées, et large de dix, et sa chair dépecée fit la charge de plusieurs chariots. Sur les bords des Palus-Méotides ha-

bitoit une peuplade de Goths nommés Tétraxites; c'étoit un reste de ceux qui n'avoient pas suivi leurs compatriotes du temps de Valens. Ils étoient en petit nombre, et professoient la religion catholique. Ils envoyèrent quatre députés à Constantinople pour demander un évêque, comme l'empereur en avoit donné un aux Abasges leurs voisins. Dans un entretien secret ils avertirent Justinien qu'un moyen sûr d'étendre de leur côté la frontière de l'empire, étoit de semer la discorde entre les barbares de leur voisinage, et ils offrirent leurs services à cet effet. Les historiens de Ravenne prétendent, contre toute raison, que Justinien vint cette année en Italie avec Théodora, et qu'ils assistèrent à la dédicace de l'église de Saint-Vital. L'empereur ne mit pas le pied en Italie pendant tout le cours de son règne.

Théodora mourut d'un cancer au mois de juin de l'année suivante : scandale et fléau de l'empire, qu'elle avoit deshonoré par ses débauches et désolé par ses cruautés. Elle conserva jusqu'à la fin de sa vie ce funeste ascendant que ses charmes lui avoient fait prendre sur l'esprit de l'empereur. Maîtresse absolue des faveurs et des disgrâces, elle fut toujours adorée des courtisans, détestée des gens de bien, redoutée de tous. Elle ruina l'état et l'Eglise, en faisant à son gré des magistrats et des évêques. Elle corrompit les mœurs publiques par ses exemples, et par l'autorité qu'elle s'attribua sur les mariages, forçant des filles et des veuves illustres d'épouser les ministres de ses crimes, et des hommes d'une naissance distinguée de prendre pour femmes ses favorites et ses complices; encourageant la licence par la protection qu'elle accordoit aux femmes coupables, et par les mauvais traitemens qu'elle faisoit subir aux maris qui osoient paroître offensés. Cruelle dans ses injustices, elle fit mourir par caprice le patrice Bassus en lui faisant serrer la tête avec des cordes. Elle fit pendre Callinique, gouverneur de la seconde Cilicie, sur le tombeau de deux

An. 548.
Proc. Pers. l. 2, c. 30.
Idem, Goth. l. 3, c. 30.
Idem, anecd. c. 17, 27; et ibi Alam. p. 169.
Theoph. p. 191.
Cedr. p. 375.
Vict. Tun.
Anast. p. 64.
Zon. t. 2, p. 68.
Evag. l. 4, c. 31.
Phot. cod. 64, p. 81.
Malela, p. 65, 79.
Hist. miscel. l. 16.
Cod. orig. p. 46.
Noris de 5ª. synodo. c. 4.

scélérats, qu'il avoit punis, suivant les lois, pour avoir assassiné publiquement un de ses domestiques, en voulant l'assassiner lui-même. Elle vengea ainsi ces deux meurtriers, parce qu'ils étoient de la faction du Cirque, qu'elle protégeoit. Ardente et opiniâtre à soutenir les hérétiques, et deux fois frappée d'anathème par les deux papes Agapet et Vigile, elle est néanmoins, dans quelques écrivains, qualifiée du titre de très-pieuse impératrice; expression de style prodiguée aux princes les plus impies dès le temps du paganisme, et trop libéralement appliquée par les auteurs ecclésiastiques à ceux qui ont fondé des églises et doté des monastères. Ce fut pour honorer la mémoire d'une telle épouse que Justinien donna son nom à plusieurs villes, et qu'il détacha de la première Syrie les villes de Laodicée, de Gabala, de Palte; et de la seconde, celle de Balanée, pour en former une nouvelle province sous le nom de *Théodoriade*. L'empereur fut sans doute dans tout l'empire le seul qui pleura cette princesse.

Proc. Goth. l. 2, c. 30. Idem, anecd. c. 5.

Bélisaire, ayant reçu en Sicile un renfort de deux mille hommes d'infanterie, ne tarda pas de retourner à Otrante, où Valérien se rendit, après avoir passé l'hiver en Epire. De si foibles secours ne pouvant le mettre en état de tenir la campagne, Antonine se rendit à Constantinople pour presser l'empereur de faire de plus grands efforts; et, voyant qu'elle n'y pouvoit réussir, elle demanda le rappel de son mari, qui lui fut trop facilement accordé. Justinien étoit mécontent de Bélisaire, sans faire réflexion que sa propre négligence rendoit inutile les talens de ce grand homme. Antonine, ne craignant plus Théodora, morte avant son arrivée, sépara sa fille Joannine d'avec Anastase, petit-fils naturel de l'impératrice. Ce mariage, contracté entre deux enfans par l'autorité absolue de Théodora, malgré Bélisaire et Antonine, fut regardé comme illégitime. Dans le même temps la garnison de Rome massacra Conon,

son commandant, qui continuoit le monopole odieux qu'il avoit exercé pendant le siége conjointement avec Bessas. Après ce forfait, les soldats envoyèrent deux prêtres à l'empereur pour lui demander à la fois une amnistie, et le paiement des montres qui leur étoient dues, menaçant, en cas de refus, de se donner à Totila. Justinien, trop foible pour les punir, leur accorda tout.

Après la défaite des cavaliers de Bélisaire, Totila avoit mis le siége devant Rusciane. Cette place étoit défendue par quatre cents hommes sous le commandement de Chalazar, Hun de nation, et d'une valeur éprouvée. Quantité de noblesse d'Italie étoit venue s'y renfermer, et la défense fut vigoureuse et opiniâtre. Enfin, les vivres ayant manqué, on fut obligé de capituler, et l'on convint de se rendre, si la place n'étoit secourue dans un certain terme. Bélisaire, réuni avec Valérien et avec Jean, qui n'avoit plus à craindre Antonine, partit d'Otrante pour aller au secours. Le jour marqué pour la capitulation, comme les assiégés se disposoient à ouvrir les portes, ils aperçurent la flotte qui s'approchoit à pleines voiles. Ils la saluèrent d'un cri de joie, et se croyoient hors du péril, lorsqu'une violente tempête, s'élevant tout à coup, dispersa les vaisseaux. Bélisaire, après avoir perdu plusieurs jours à les rassembler dans le port de Crotone, reprit la route de Rusciane. Totila, ayant bordé le rivage de ses troupes en bon ordre et bien armées, effraya tellement les Romains par sa contenance, qu'ils n'osèrent tenter la descente, et retournèrent à Crotone. On tint conseil, et il fut décidé que Bélisaire iroit à Rome pour y faire entrer des provisions et pour apaiser le désordre causé par le meurtre du commandant; que Jean et Valérien marcheroient vers le Picénum pour obliger Totila, par cette diversion, à lever le siége de Rusciane. Mais Totila se contenta d'envoyer dans cette province deux mille de ses meilleurs cavaliers, et continua le siége avec tant de vigueur, qu'il força les assiégés

à se rendre. Il leur accorda la vie ; mais il punit cruellement Chalazar d'avoir manqué à la capitulation. Il lui fit couper les deux mains, et, après l'avoir fait mutiler plus indignement encore, il ordonna qu'on lui tranchât la tête ; il permit aux soldats de se retirer où ils voudroient, seulement avec l'habit dont ils étoient couverts. Quatre-vingts se rendirent à Crotone. Les autres prirent parti dans l'armée de Totila, qui leur laissa tous leurs effets, et les enrôla sur le même pied que les Goths, selon sa coutume. Les habitans furent dépouillés de tout ce qu'ils possédoient.

Proc. l. 3, c. 35. Idem, anecd. c. 5. Jorn. succes.

Bélisaire mettoit à la voile pour aller à Rome, lorsqu'il reçut la permission de revenir à Constantinople. C'étoit ce qu'il désiroit depuis long-temps. Il sembloit qu'on ne l'avoit envoyé cette fois en Italie qu'à dessein de flétrir les lauriers qu'il avoit cueillis dans sa première expédition. Sans troupes, sans munitions, sans autre argent que celui qu'il falloit arracher aux habitans, mal servi par des lieutenans, les uns lâches, les autres indociles, qu'il n'avoit pas eu la liberté de choisir, il erroit depuis cinq ans comme un fugitif, n'osant presque sortir de ses vaisseaux, hors d'état de hasarder une bataille contre un jeune roi plein de valeur, maître absolu dans son armée, et dont les forces croissoient tous les jours. Il s'éloigna des côtes de l'Italie en soupirant, les yeux fixés sur cette fameuse contrée qui avoit été le théâtre de sa gloire, et qu'il laissoit au pouvoir des Goths. Son retour à Constantinople n'eut rien de cet éclat pompeux avec lequel il étoit rentré deux fois comme en triomphe, suivi de Gélimer et de Vitigès. C'étoient aujourd'hui ses envieux qui triomphoient de lui ; et, après l'avoir traversé par les mauvais conseils qu'ils donnoient à l'empereur, ils lui imputoient les disgrâces dont ils étoient eux-mêmes les artisans. Mais ce qui n'admet point d'excuse, c'est qu'au lieu des dépouilles des ennemis, Bélisaire remporta celles des sujets de l'empire. Obligé de

faire subsister ses troupes aux dépens du pays, il s'étoit réservé une partie des contributions, et il revint avec d'autant moins de gloire qu'il rapportoit plus de richesses. Quoiqu'on doive sans doute rejeter sur Antonine la plus grande partie de ces concussions, Bélisaire est encore plus blâmable de n'avoir pas retenu l'avidité de sa femme que d'avoir souffert ses débauches.

Que d'éclat auroit ajouté aux exploits de Bélisaire une pauvreté héroïque! Après le retour de ce général, le pape Vigile, qui étoit alors à Constantinople pour les raisons que je dirai dans la suite, ne cessoit de presser l'empereur d'employer toutes ses forces au recouvrement de l'Italie; mais ce prince, promettant toujours sans rien exécuter, ne s'occupoit que de disputes théologiques, dans lesquelles il ne se laissoit pas moins tromper que dans les affaires de la guerre.

Peu s'en fallut que Bélisaire, à son retour, ne trouvât plus Justinien sur le trône. Il s'étoit tramé contre ce prince une conjuration qui échoua, comme il arrive presque toujours, par l'indiscrétion des complices. Artabane, après avoir délivré l'Afrique de la tyrannie de Gontharis, eut l'ambition d'aspirer à une alliance qui pouvoit un jour l'élever à l'empire. Il forma le dessein d'épouser Préjecte, nièce de l'empereur et veuve d'Aréobinde. Préjecte ne s'en éloignoit pas: son libérateur, le vengeur de son mari, lui sembloit digne de cette reconnoissance. Avant que de se séparer en Afrique, ils se lièrent ensemble par une promesse mutuelle; et, dans cette flatteuse espérance, Artabane précipita son retour. La haute valeur dont il avoit donné des preuves lui avoit déjà concilié l'estime publique; sa bonne mine, sa générosité, sa discrétion, le faisoient aimer. L'empereur le combla d'honneurs; il le nomma commandant de la milice de la cour, général des troupes alliées, et consul honoraire: car ce titre subsistoit encore après l'extinction du consulat annuel; mais il lui refusa Préjecte. Un

Proc. Goth. l. 3, c. 31.

obstacle insurmontable s'opposoit à ce mariage. Artabane avoit une première femme dont il s'étoit séparé depuis plusieurs années. Dès qu'elle eut appris la brillante fortune de son mari, elle sortit de l'obscurité où elle s'étoit tenue modestement renfermée, et vint se montrer à la cour. Théodora, dont elle implora la protection, contraignit Artabane de la reprendre. Préjecte fut mariée à Jean, fils de ce Pompée, neveu d'Anastase, qui avoit été mis à mort seize ans auparavant dans la révolte de Constantinople. Artabane, au désespoir, chassa de nouveau sa femme aussitôt après la mort de Théodora, et demeura plongé dans une profonde mélancolie.

Proc. Goth. l. 3, c. 32. Jorn. succes. Pagi ad Baron.

Un de ses parens, nommé Arsace, résolut de profiter de son mécontentement pour se venger lui-même. On avoit depuis peu découvert une intelligence que cet Arsace entretenoit avec le roi de Perse, et l'empereur l'avoit fait battre de verges et promener dans la ville sur un chameau. Arsace, irrité de ce châtiment, ne cessoit jour et nuit d'aigrir Artabane. « Quel contraste « dans votre conduite (lui disoit-il)! Plein de valeur « pour servir les autres, et de foiblesse pour vous servir « vous-même, vous avez sauvé l'Afrique à Justinien « en tuant de votre propre main Gontharis, votre ami; « et votre bras reste sans force quand il s'agit de déli- « vrer l'Arménie, votre patrie, accablée sous le poids « des impôts; de venger votre père massacré par la plus « noire trahison; d'affranchir votre famille qui traîne « dans toutes les provinces de l'empire les liens d'une « honteuse servitude. Ebloui de vains titres d'honneur « dont le tyran vous amuse, vous rampez dans l'escla- « vage. Vous ne plaignez pas votre parent Arsace, dés- « honoré par un traitement indigne; et moi je vous « plains des outrages que vous recevez sans paroître vous « en ressentir. On vous a privé d'une épouse que vous « chérissez pour vous enchaîner à celle que vous ne « pouviez souffrir. Vous avez rompu ces chaînes, rompez

« aussi le joug sous lequel nous gémissons tous. Que « craignez-vous d'un prince imbécille, qui, s'endormant sur les affaires de son état, passe les nuits à « disputer avec des évêques sur de frivoles questions de « scholastique? Germain, plus respecté que l'empereur, « n'attend que l'occasion d'éclater. Ce guerrier et ses « deux fils, dépouillés d'un riche héritage, se joindront « à vous. De quoi n'est pas capable Artabane avec de si « puissans secours! » En effet, Germain devoit être mécontent : son frère Boraïde venoit de mourir, et l'avoit institué héritier de la plus grande partie de ses biens au préjudice de sa fille unique; mais l'empereur avoit réformé cette injustice en cassant le testament.

Arsace, étant venu à bout de déterminer Artabane, s'associa d'abord un de ses compatriotes, nommé Chanarange, jeune homme hardi et entreprenant, mais étourdi et sans expérience. Pour gagner Germain, il s'adressa à Justin, l'aîné de ses fils. Celui-ci, quoiqu'il eût été consul en 540, n'avoit pas encore atteint sa vingtième année; mais il montroit déjà un grand courage. Arsace eut l'imprudence de lui faire part du complot, et mit en vain tout en œuvre pour exciter son ressentiment contre l'empereur. Justin, d'abord interdit et déconcerté, après quelques momens de silence, répondit d'un ton indigné que ni lui ni son père n'étoient capables d'un forfait si atroce. Il alla de ce pas déclarer la conjuration à son père, qui en instruisit aussitôt Marcel, commandant de la garde du palais. C'étoit un officier d'une probité incorruptible, et très-attaché à l'empereur; mais d'un caractère froid, circonspect, et tellement ennemi de l'injustice et de la calomnie, qu'il se seroit cru lui-même criminel s'il eût accusé personne sans avoir des preuves évidentes de son crime. Il répondit à Germain qu'avant que de rien dire à l'empereur, il vouloit s'assurer de la vérité. Pour y réussir, Justin, de concert avec son père, se rapprocha

des conjurés; il s'adressa à Chanarange, et lui fit entendre qu'il avoit rebuté Arsace parce qu'il ne se fioit pas à sa discrétion. *Mais*, ajouta-t-il, *si vous avez formé avec Artabane quelque dessein important, mon père ne refusera pas de vous seconder.* Ils convinrent du jour et de l'heure où Chanarange se rendroit à la maison de Germain. Marcel fut averti, et envoya Léonce, dont il connoissoit la probité et l'exactitude, pour être témoin de la conversation. Germain cacha Léonce derrière une tapisserie, d'où il entendit distinctement tout le détail de la conjuration. Leur dessein étoit d'attendre le retour de Bélisaire qui étoit en chemin, de peur que, s'ils ôtoient la vie à l'empereur avant l'arriveé de ce général, il ne rassemblât des troupes, et ne vînt les attaquer dans Constantinople. Ils devoient, dès le soir même de son arrivée, entrer dans le palais pendant qu'il s'entretiendroit avec l'empereur, et poignarder à la fois l'empereur, Marcel et Bélisaire. Après cet éclaircissement, Marcel avertit le prince, qui fit aussitôt arrêter Artabane et les autres conjurés. Outre la déposition de Léonce, on trouva dans leurs papiers des preuves du crime, et ils le confessèrent euxmêmes à la question. Le sénat, assemblé dans le palais, fit faire la lecture des informations. Germain et Justin furent assignés à comparoître, et déchargés sur le témoignage de Marcel et de Léonce. Mais Justinien, mal disposé à l'égard de Germain, ne lui pardonnoit pas d'avoir tardé si long-temps à révéler le complot. Quelques courtisans, par une flatterie meurtrière, feignoient d'entrer dans les sentimens du prince, et excitoient encore son indignation; les autres, par leur silence, sembloient condamner Germain. Alors Marcel élevant sa voix: *S'il est*, dit-il, *quelque coupable du délai qu'on reproche à Germain, c'est moi seul qu'il faut punir. Germain m'a révélé le crime dès qu'il en a eu connoissance; c'est moi qui, pour m'assurer du fait par une exacte recherche, ai retenu son empressement.* Ces paroles calmèrent la colère

de l'empereur, et le vertueux Marcel eut la gloire d'avoir hasardé pour la justice sa faveur et sa fortune. Justinien lui-même se fit honneur d'user de clémence. Il dépouilla Artabane de ses dignités; mais, sans ordonner d'autre peine contre lui ni contre ses complices, il se contenta de les faire garder dans le palais, et voulut même leur épargner la honte d'être renfermés dans les prisons publiques.

La valeur inquiète et impétueuse de Théodebert, roi de la France austrasienne, alarmoit également Justinien et Totila. Les Goths avoient depuis douze ans abandonné aux François tout ce qu'ils possédoient dans la Gaule au-delà des Alpes. Justinien, pour se concilier une nation si redoutable, confirma cette cession par des lettres en forme, prétendant que les Goths n'avoient pu légitimement disposer de ces provinces, qui appartenoient de droit à l'empire. Les rois françois faisoient battre de la monnoie d'or, dont la matière se tiroit des mines qui se trouvoient alors dans la Gaule : Justinien ordonna que celle qui seroit frappée au coin de Théodebert auroit cours dans l'empire. C'étoit un privilége dont les rois barbares, et même les rois de Perse ne jouissoient pas; car les Romains se faisoient une loi de n'admettre dans le commerce d'autre monnoie d'or que celle qui portoit l'image de l'empereur. Totila, de son côté, pour mettre Théodebert dans ses intérêts, lui envoya demander sa fille en mariage. Le prince françois répondit fièrement *que sa fille étoit née pour un roi, et que Totila n'étoit et ne seroit jamais roi d'Italie, puisqu'après avoir pris Rome, il n'avoit pu la conserver.* Ce monarque belliqueux, également recherché par les Romains et par les Goths, ne songeoit qu'à profiter de la guerre que se faisoient ces deux nations. Lanthacaire, un de ses généraux, fut battu par les Romains dans une rencontre, dont l'histoire ne donne aucun détail. Mais cet échec n'empêcha pas les François de se rendre maî-

Proc. Goth. *l.* 3, *c.* 33, 37; *l.* 4, *c.* 24.
Agat. *l.* 1.
Mar. Avent.
Pagi ad Baron.
La Bastie, notes sur la science des médailles, *t.* 1, *p.* 117.

tres des Alpes cottiennes, d'une partie de la Ligurie, et de presque toute la Vénétie; en sorte que les Romains ne conservoient dans cette dernière province que les côtes maritimes, et les Goths un petit nombre de places en terre ferme. Après ces conquêtes, Théodebert, aigri de la vanité de Justinien, qui prenoit entre ses titres celui de vainqueur des François et des Allemands, tourna contre lui toute sa colère, et fit un accord avec les Goths. Les deux rois convinrent qu'ils demeureroient tranquilles possesseurs de ce qu'ils avoient actuellement entre leurs mains; qu'ils ne feroient l'un contre l'autre aucun acte d'hostilité tant que dureroit la guerre entre les Romains et les Goths; que, si Totila étoit vainqueur, les Goths et les François partageroient à l'amiable le domaine de l'Italie. Le dessein de Théodebert étoit de pénétrer en Thrace à la tête d'une nombreuse armée, et d'aller attaquer Constantinople. Pour s'ouvrir un passage au travers de la Pannonie et de l'Illyrie, il travailloit à soulever contre l'empire les Gépides et les Lombards; il leur représentoit que, Justinien prenant aussi dans ses édits la qualité de vainqueur des Lombards et des Gépides, ils avoient autant d'intérêt que lui à rabattre le vain orgueil de ce prince, et à venger l'insulte commune. Tandis que Théodebert faisoit trembler l'empereur par les préparatifs d'une guerre formidable, il mourut d'un accident à la chasse; et son fils Théodebalde, âgé de douze à treize ans, d'ailleurs foible et valétudinaire, n'eut ni l'ambition ni la force d'exécuter ces vastes projets.

Proc. Goth. l. 3, c. 33, 34.

Il n'auroit pas été difficile à Théodebert de mettre en mouvement les barbares voisins du Danube. Les Gépides établis à Sirmium et dans la Dace faisoient des courses continuelles sur les terres de l'empire, dont ils se disoient alliés; et ces hostilités portèrent enfin Justinien à leur refuser la pension annuelle qu'on leur payoit depuis long-temps. Il avoit accordé aux Lombards des

habitations dans la Pannonie et dans le Norique, et leur avoit prodigué de grandes sommes d'argent pour acheter la paix ; ce qui ne les empêchoit pas de ravager l'Illyrie et la Dalmatie jusqu'à Dyrrachium. Le titre d'alliés de l'empire ne leur donnoit que plus d'audace : si les prisonniers qu'ils enlevoient dans leurs courses venoient à s'échapper de leurs mains, ils se croyoient en droit de les redemander comme des esclaves fugitifs. Les Hérules, possesseurs de Singidon en Mœsie, inquiétoient sans cesse la Thrace par leurs incursions ; et, chargés des dépouilles de l'empire, ils avoient la hardiesse d'aller à Constantinople demander les pensions qu'on leur avoit assignées, et que l'empereur n'osoit leur refuser. L'unique ressource contre ces barbares auroit été de les détruire les uns par les autres ; et il sembla s'en présenter une occasion. Une querelle survenue entre les Gépides et les Lombards leur mit les armes à la main, et, selon la coutume de ces peuples, ils convinrent d'un jour pour se battre. Les Lombards, qui se sentoient les plus foibles, implorèrent le secours de l'empereur ; et les Gépides envoyèrent aussi une ambassade pour demander la préférence, ou du moins la neutralité. Justinien, selon les principes d'une saine politique, prit le parti des Lombards ; il leur envoya dix mille hommes de cavalerie, avec quinze cents Hérules à la solde de l'empire. Les autres Hérules, au nombre de trois mille, s'étant déclarés pour les Gépides, furent rencontrés par la cavalerie romaine, qui les tailla en pièces. Aord, leur général, frère de leur roi Todas, fut tué dans ce combat. Cet heureux commencement faisoit espérer que cette guerre se termineroit par l'extinction totale des Gépides, et que l'empire seroit enfin délivré de ces voisins incommodes ; mais ces barbares prévinrent le danger, et firent une trêve avec les Lombards. Les troupes de l'empire, trop foibles pour combattre les deux nations réunies, furent obligées de se retirer.

Proc. Goth. l. 3, c. 35. Audoin régnoit sur les Lombards. Ildige, auquel la couronne appartenoit selon la loi de succession, obligé de prendre la fuite, passa en Italie avec six mille hommes, à dessein de s'attacher à Totila. Etant entré en Vénétie, il rencontra un corps de troupes romaines commandées par Lazare. Il l'attaqua, et en fit un grand carnage. Cependant, au lieu d'aller joindre Totila, il rebroussa chemin, on ne sait pour quelle raison, et se retira chez les Esclavons au-delà du Danube. Un autre barbare, nommé Ilauf, servit mieux le roi des Goths. Il avoit été fait prisonnier par Bélisaire, qui, par estime pour sa valeur, l'avoit mis au nombre de ses gardes. Etant resté en Italie après la retraite de son général, il passa dans l'armée de Totila, qui sut bien faire usage de sa bravoure. Il l'envoya par mer en Dalmatie avec des troupes. Ilauf, étant abordé à Moicure, place maritime près de Salone, s'annonça comme officier romain, et fut reçu avec joie. Mais, dès qu'il fut dans la place, il fit main basse sur les habitans, pilla les maisons, et se rembarqua. Le même stratagème lui réussit encore à quelque distance de là, dans un lieu nommé *Lauréate.* Claudien, qui commandoit dans Salone, informé de ces pirateries, fit partir des barques légères qu'il remplit de troupes. Elles arrivèrent à Lauréate, et livrèrent un combat dans lequel Ilauf fut vainqueur. Il demeura maître des barques, se saisit des navires qu'il trouva dans le port chargés de blé et d'autres provisions, et retourna triomphant au camp des Goths.

An. 549. *Proc. Goth. l. 3, c. 16. Jorn. succes.* Totila, vivement piqué du refus et du reproche de Théodebert, résolut de rentrer dans Rome et d'en conserver la possession. Il l'assiégea l'année suivante. Bélisaire y avoit laissé trois mille de ses plus vaillans soldats, sous le commandement de Diogène, dont il connoissoit la prudence et la valeur. Le siége fut long par le courage des assiégés, et par la vigilance et l'activité de Diogène. Enfin les Goths, repoussés dans tous les as-

sauts, se rendirent maîtres de Porto; ce qui privoit les Romains des convois qui remontoient par le Tibre. Mais Diogène avoit eu la précaution de faire semer du blé dans la ville dès l'année précédente. Une trahison pareille à la première rendit encore cette fois Totila maître de Rome. Quelques Isaures qui gardoient la porte de Saint-Paul, mécontens de ne rien recevoir de l'empereur depuis plusieurs années, et voyant que leurs camarades avoient fait fortune par la trahison, promirent au roi de lui livrer la ville, et convinrent avec lui du temps et de la manière. Quand le jour marqué fut arrivé, Totila remplit de soldats deux bateaux au commencement de la nuit, et leur ordonna de sonner de la trompette lorsqu'ils seroient au pied des murailles. Il conduisit son armée vis-à-vis la porte de Saint-Paul sans être aperçu des ennemis; et comme il ne restoit aux Romains dans ces quartiers-là d'autre retraite que Centumcelles, il envoya sur le chemin un corps de troupes pour massacrer les fuyards. Tout fut exécuté selon ses ordres. Au son des trompettes, les Romains prirent l'alarme, et, abandonnant tous les autres postes, ils coururent vers le Tibre. En même temps les Isaures, ayant ouvert la porte de Saint-Paul, firent entrer l'armée des Goths. La garnison fut passée au fil de l'épée; les uns périrent dans la ville même, les autres sur le chemin de Centumcelles, où ils se réfugioient. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre, avec Diogène couvert de blessures.

Paul de Cilicie commandoit les cavaliers de la garnison. C'étoit un vaillant capitaine, qui, après avoir servi Bélisaire en qualité d'intendant de sa maison, avoit été employé dans le service militaire, où il s'étoit déjà signalé. Dès qu'il vit la ville prise, il s'enferma avec quatre cents cavaliers dans le mausolée d'Adrien, et s'empara du pont qui conduisoit à l'église de Saint-Pierre. Il fut attaqué par les Goths dès le point du jour,

et repoussa vigoureusement tous leurs efforts. Totila, voyant qu'il perdoit en ce lieu beaucoup de soldats, fit cesser l'attaque, persuadé que la famine forceroit bientôt les assiégés à se rendre. Paul et ses cavaliers passèrent ce jour et la nuit suivante sans aucune nourriture. Le lendemain ils délibérèrent de manger leurs chevaux; mais, faisant réflexion que, n'ayant aucune ressource à espérer, ils prolongeroient seulement de quelques jours une vie misérable, ils se déterminèrent à mourir avec honneur. Après s'être dit les derniers adieux, et s'être embrassés les uns les autres, ils ouvroient les portes pour fondre en désespérés sur l'ennemi, lorsque Totila, voulant épargner le sang de ses soldats, leur envoya dire qu'il leur donnoit le choix ou de retourner en liberté à Constantinople, en lui abandonnant armes et chevaux, avec serment qu'ils ne combattroient jamais contre les Goths, ou de servir dans son armée sur le même pied que ses sujets. Ils écoutèrent volontiers ces propositions; et d'abord ils prenoient tous le parti de retourner à Constantinople. Mais ensuite, se représentant la honte de leur retour, le danger d'être massacrés en chemin, l'ingratitude de l'empereur qui, depuis plusieurs années, ne payoit pas leurs services, ils s'engagèrent tous sous les étendards de Totila, excepté Paul et un Isaurien, qui prièrent le roi de leur permettre de se retirer, parce qu'ils avoient à Constantinople leurs femmes et leurs enfans, sans lesquels ils ne pouvoient vivre. Totila y consentit, et leur donna même de l'argent pour leur voyage, avec une escorte pour les accompagner jusque sur les terres de l'empire. Quatre cents autres soldats, qui s'étoient réfugiés dans les églises de Rome, se mirent entre les mains de Totila sur sa parole, qui fut fidèlement gardée.

Proc. Goth. l. 3, c. 36, 37.

Dans le dessein où étoit Totila de demeurer maître de Rome, il songea à la repeupler. Il y établit plusieurs familles de sa nation, et y fit revenir les sénateurs

et les autres Romains que Jean le Sanguinaire n'avoit pu enlever en Campanie. Il présida ensuite aux jeux du Cirque, et se disposa à porter la guerre en Sicile. Il fit préparer quatre cents barques et un nombre considérable de navires qu'il avoit pris sur les Romains. Cependant, comme il souhaitoit de se former un établissement durable et tranquille, il envoya faire à Justinien des propositions de paix. Mais, l'empereur ayant même refusé de les entendre, il redoubla d'activité pour continuer la guerre.

Avant que d'entreprendre la conquête de la Sicile, il alla faire le siége de Centumcelles, afin d'ôter aux Romains le seul port qui leur restoit sur cette mer. Diogène y commandoit une forte garnison. Pour ne pas perdre de temps, Totila lui envoya proposer ou de livrer bataille sur-le-champ, ou de se joindre aux Goths, ou de s'en retourner à Constantinople; et, dans ce dernier cas, il lui promettoit toute sûreté. Diogène répondit *que de ces trois partis il étoit maître de prendre le premier lorsqu'il le jugeroit à propos; que le second n'étoit pas honnête; quant au troisième, qu'il ne trouveroit point d'excuse auprès de l'empereur, s'il abandonnoit sans nécessité une place dont la garde lui étoit confiée; que, si le roi vouloit lui accorder une trève pour lui donner le temps d'informer Justinien de l'état de la ville, il promettoit de se rendre en cas qu'il ne lui vînt aucun secours.* Le roi accepta la proposition: on convint du terme, et on donna trente otages de part et d'autre. Les Goths, ayant levé le siége, prirent la route de Sicile, et, débarqués à Rhége sur le détroit, ils tentèrent de s'en rendre maîtres. Bélisaire y avoit laissé une bonne garnison sous les ordres de Thorimuth et d'Himérius. Ces deux braves officiers, bien secondés par leurs soldats, firent une sortie sur les Goths, et les repoussèrent avec un grand carnage. Ce succès ne les aveugla pas; ils sentoient trop la supériorité de l'en-

Proc. Goth. l. 3, c. 37-39.

nemi pour hasarder une seconde action, et ils se tinrent renfermés dans la ville. Totila laissa devant la place une partie de ses troupes pour la tenir bloquée et la réduire par famine; ce qui arriva en effet au bout de quelques mois. Il envoya du côté de Trente un détachement qui s'empara sans peine de la citadelle; et dans le même temps les Goths qu'il avoit laissés dans le Picénum se saisirent de Rimini par trahison. Vérus étoit aux environs avec de bonnes troupes qu'il avoit rassemblées; il les perdit par sa témérité. Ayant attaqué près de Ravenne les Goths, supérieurs en forces, il périt avec presque tous ses gens en combattant avec courage.

Proc. Goth. l. 3, c. 39. Jorn. succes.

Dès que Totila fut en Sicile, il marcha vers Messine, à dessein de l'assiéger. Domnentiole, neveu de Buzès, fit une sortie à la tête de la garnison, et combattit avec tant de valeur et de succès, que Totila perdit l'envie d'attaquer la ville, où il prévoyoit qu'il seroit longtemps arrêté. Il aima mieux ravager le reste de la Sicile, où il trouva beaucoup de richesses et point de résistance. Cette nouvelle réveilla l'indolence de l'empereur. Il équipa une flotte, et y fit embarquer un corps considérable de troupes, dont il donna la conduite à Libère. C'étoit ce même sénateur de Rome qui, douze auparavant, avoit succédé à Rhodon dans le gouvernement de l'Egypte, comme je l'ai raconté. Il étoit d'une probité reconnue, mais d'un âge décrépit, et sans aucune expérience de la guerre. La connoissance des hommes n'étoit pas le talent de Justinien; cependant la méprise étoit si grossière, qu'aussitôt que Libère eut levé l'ancre pour aller en Sicile, l'empereur se repentit de l'avoir chargé d'une commission si peu proportionnée à sa capacité. Il avoit déjà rendu ses bonnes grâces à Artabane, et l'avoit nommé général des armées de Thrace. Le jugeant avec raison beaucoup plus capable de reconquérir la Sicile, il lui donna quelques troupes, et le fit partir avec un ordre à Libère de laisser à Artabane le com-

mandement de la flotte, et de revenir à Constantinople. Avant que de raconter la suite de cette expédition, qui ne se termina que l'année suivante, je vais rendre compte de quelques faits remarquables qui arrivèrent en Orient dans ce temps-ci.

L'air fut agité par de fréquens orages. D'affreux tonnerres effrayèrent Constantinople, abattirent des colonnes, et tuèrent plusieurs habitans dans leurs lits. Les tremblemens de terre firent périr des milliers d'hommes, et ruinèrent des villes entières en Phénicie, en Palestine, en Syrie, en Arabie, en Mésopotamie. Tyr, Sidon, Béryte, Tripoli, Biblos, Sarepta, Antarade, en souffrirent beaucoup. A Botrys, ville maritime de Phénicie, mais qui n'avoit point de port, une masse énorme de rochers se détacha du promontoire voisin, nommé *Lithoprosope*, et, tombant dans la mer, y forma un port propre à recevoir de grands vaisseaux. Le long de cette côte la mer se retira avec violence l'espace de deux mille pas, engloutit plusieurs navires, et revint ensuite au rivage. L'empereur fit de grandes dépenses pour réparer ces malheurs; mais à peine Béryte étoit-elle rétablie, qu'un incendie la détruisit de nouveau. A ces fléaux se joignoit la rage des factions du Cirque, dont les jalousies s'armèrent de fer et de feu. Il y eut des massacres à Constantinople, et quantité d'édifices furent la proie des flammes. L'empire, méprisé par les barbares voisins, n'avoit pas encore perdu son ancienne réputation parmi les peuples éloignés. Il vint de l'Inde à Constantinople un ambassadeur qui fit présent à Justinien d'un grand éléphant. Cinq mois après, cet animal, ayant rompu les portes de sa loge, courut furieux dans toutes les rues, où il blessa et écrasa un grand nombre d'habitans.

Theoph. p. 191. Cedr. p. 375. Anastas. p. 64. Malela, p. 79. Hist. miscel. l. 16. Antholog. l. 1. Assemani bil. or. t. 2, p. 89.

AN. 550.

Proc. Goth. l. 3, c. 40; l. 4, c. 24.

Libère voguoit à pleines voiles vers la Sicile, et Artabane le suivoit à la distance de quelques journées pour lui ôter le commandement. Les vents et la mer semblèrent alors combattre les volontés de l'empereur. Li-

bère, poussé par un vent favorable, entra dans le port de Syracuse, que les Goths assiégeoient. Artabane, au contraire, fut attaqué à la hauteur de la Calabre par une si violente tempête, que ses vaisseaux furent les uns submergés ou brisés, les autres rejetés sur les côtes du Péloponèse. Il courut lui-même un grand péril, et ne gagna qu'avec peine l'île de Malte. Libère, qui n'étoit pas instruit de son rappel, se trouvant hors d'état de défendre Syracuse, sortit du port pendant la nuit, et s'alla renfermer dans Panorme. Les Goths, ayant ravagé en liberté la Sicile pendant toute cette année, repassèrent en Italie, chargés d'un riche butin, laissant seulement garnison dans quatre places, les plus fortes du pays. Ce fut par le conseil d'un habitant de Spolette, nommé Spinus, que Totila prit le parti de se retirer. Spinus étoit trésorier de son armée, et honoré de sa confiance. Ayant été pris par les Romains, il leur promit avec serment que, s'ils lui rendoient la liberté, il leur en témoigneroit sa reconnoissance en déterminant Totila à quitter la Sicile, et il tint parole. Il vint à bout de persuader au roi qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Goths de diviser leurs forces pour garder un pays dont la conquête suivroit d'elle-même celle de l'Italie; qu'il falloit au contraire les réunir pour les opposer à Germain, neveu de l'empereur, qui marchoit vers le golfe Adriatique à la tête d'une nombreuse armée. Artabane, qui avoit passé le reste de l'année à rassembler et à radouber ses vaisseaux, n'arriva qu'après le départ de Totila; et lorsqu'il eut signifié à Libère les ordres de l'empereur, il assiégea les garnisons des Goths, et les réduisit enfin par famine.

Proc. Goth. l. 3, c. 34. Jorn. succes.

Le mauvais succès des affaires d'Italie détermina l'empereur à employer Germain, que la mort de Théodora avoit délivré d'une ennemie opiniâtre. Il lui donna fort peu de soldats, et beaucoup d'argent pour faire des levées dans la Thrace et dans l'Illyrie, avec ordre de

hâter sa marche, et de prendre avec lui Philémuth, chef des Hérules, et Jean, neveu de Vitalien, qui étoit alors en Illyrie, où il commandoit les troupes. Germain, plein d'ardeur et de courage, fit en diligence les préparatifs de son départ. Il menoit avec lui Justin et Justinien, ses deux fils du premier lit, et sa femme Matasonte, espérant que la présence de la petite-fille de Théodoric rendroit son camp respectable aux yeux des Goths. Ce prince riche et généreux, ajoutant de grandes sommes à celles qu'il avoit reçues de l'empereur, eut bientôt mis sur pied une nombreuse armée. Les plus braves guerriers de l'empire accouroient sous ses drapeaux; sa haute réputation attiroit même les barbares; les bords du Danube retentissoient du nom de Germain. Le roi des Lombards promit d'envoyer au premier jour mille cavaliers armés de toutes pièces. La renommée, exagérant encore les forces de Germain, porta le trouble et la terreur dans le cœur des Goths en Italie, la joie et la confiance parmi les Romains. Les Goths, déconcertés du départ de Matasonte, se demandoient les uns aux autres s'il leur faudroit donc combattre contre les enfans de Théodoric. Les Romains ressentoient tous une égale impatience, et la témoignoient diversement, chacun selon sa situation. Ceux qui de gré ou de force étoient engagés au service de Totila, envoyèrent secrètement assurer Germain qu'ils se joindroient à lui dès qu'ils apercevroient ses enseignes. Les garnisons des villes qui restoient à l'empire se confirmoient dans la résolution de défendre jusqu'au dernier soupir les places qui leur étoient confiées; les soldats vaincus dans les diverses rencontres, et dispersés dans les campagnes, se rassembloient en Istrie pour y attendre leur nouveau général. Le terme fixé par Diogène pour rendre Centumcelles, s'il ne recevoit pas de secours, étant arrivé, Totila l'envoya sommer de tenir parole. Il répondit *que, Germain étant nommé général, et sur le point*

d'entrer en Italie, il n'étoit plus le maître de la ville; qu'il étoit prêt à rendre aux Goths leurs otages, s'ils lui remettoient les siens. Après cette réponse, il se disposa à se bien défendre jusqu'à l'arrivée de Germain.

Proc. Goth. l. 3, c. 38, 40.

Ce prince étoit revenu en Illyrie par une incursion des Esclavons. Dès l'année précédente ils avoient passé le Danube seulement au nombre de trois mille hommes, et battu les généraux romains suivis de troupes beaucoup plus nombreuses. Asbade, qui commandoit un grand corps de cavalerie romaine, fut défait, pris, écorché et brûlé vif. Ils saccagèrent ensuite la Thrace et l'Illyrie, et prirent de force plusieurs châteaux, ce qu'ils n'avoient jamais osé tenter auparavant. Après avoir poussé leurs ravages jusqu'à la mer Egée, ils attaquèrent Topire, ville maritime de Thrace, alors très-considérable, la prirent par escalade, égorgèrent les hommes au nombre de quinze mille, traînèrent en esclavage les femmes et les enfans. Ce fut la première fois que, rassasiés de sang et de carnage, ils voulurent bien faire des prisonniers; jusqu'alors ils n'avoient épargné ni âge ni sexe. Ces peuples féroces exerçoient des cruautés inouïes sur les malheureux qui tomboient entre leurs mains. Leur coutume étoit de les empaler, de les assommer à coups de massue, ou de les brûler vifs entassés dans des cabanes avec des troupeaux qu'ils ne pouvoient emmener. Pendant que Germain assembloit son armée à Sardique, ils passèrent de nouveau le Danube en beaucoup plus grand nombre, et marchèrent à Naïsse. Quelques-uns d'entre eux, qu'on fit prisonniers, déclarèrent que leur dessein étoit de se rendre maîtres de Thessalonique et des villes voisines. L'empereur, alarmé du danger qui menaçoit une place si importante, envoya ordre à Germain de la secourir. Les Esclavons, apprenant que ce prince étoit à Sardique, furent frappés de terreur; la défaite des Antes leurs compatriotes, taillés en pièces au commencement du

règne de Justinien, leur avoit laissé une impression de crainte qui se réveilloit au seul nom de Germain. Ils renoncèrent à leur entreprise; et n'osant plus tenir la campagne, ils gagnèrent les hauteurs, et se retirèrent en Dalmatie.

Germain, les voyant éloignés, avoit donné ordre à ses troupes de se préparer à partir dans deux jours pour l'Italie, lorsqu'il mourut subitement. C'étoit l'honneur de la famille impériale; et un des plus mauvais services que Théodora rendit à l'empire fut de laisser perdre dans l'inaction les plus beaux jours de ce grand capitaine. Invincible toute les fois qu'il combattit, il eut trop rarement occasion de mettre en œuvre ses talens militaires. Il signala sa vertu dans la paix : religieux observateur des lois, inviolablement attaché aux règles de la justice, plein de droiture et de fermeté, il se faisoit un devoir de soutenir les foibles contre les oppresseurs. Plus riche pour les autres que pour lui-même, jamais il ne refusa de prêter sans intérêt quelque somme que ce fût à ceux qui imploroient sa générosité. Son caractère se plioit merveilleusement à tous les états, à toutes les bienséances de la vie. Sévère dans ses mœurs, civil et poli dans le commerce, aussi agréable convive que grave et sérieux dans les conseils, jamais il ne prit parti dans les factions du Cirque qui divisoient la ville et la cour, jamais il n'entra dans les intrigues du palais. Trop foible pour les rompre, il les traversoit de tout son pouvoir, et il eut le courage d'être vertueux au milieu d'une cour corrompue.

La nouvelle de la mort de Germain répandit la consternation dans tout l'empire. Les Romains d'Italie, plongés dans une profonde douleur, ne profitèrent pas de l'absence de Totila qui étoit en Sicile, et se tinrent renfermés dans leurs garnisons. Ils espéroient revoir Bélisaire, qui seul avoit leur confiance; mais l'empereur le retenoit auprès de sa personne en qualité de comman-

Proc. Goth. l. 3, c. 40; l. 4, c. 21.

dant de sa garde. Bélisaire, quoique moins ancien que plusieurs autres patrices, les devançoit tous en considération. Ils lui cédoient le premier rang par respect pour ses grandes qualités, et ses exploits lui tenoient lieu de titres. Jean, neveu de Vitalien, fut choisi pour général. Il reçut ordre de passer en Italie avec Justinien, fils de Germain. Il prit la route de Dalmatie; mais, comme il manquoit de vaisseaux, et que la saison ne lui permettoit pas de faire le tour du golfe pour arriver à Ravenne, il passa l'hiver à Salone.

A son approche, les Esclavons, évitant sa rencontre, sortirent de la Dalmatie. Ils se joignirent à une autre troupe de leurs compatriotes qui venoit de passer le Danube, et recommencèrent leurs ravages. On soupçonna Totila de les avoir attirés par argent, et de les retenir sur les terres de l'empire. Justinien envoya contre eux une armée sous les ordres de plusieurs généraux, dont le chef étoit Scholastique, eunuque du palais. Celui-ci fut battu près d'Andrinople; ses plus braves soldats y périrent, et les généraux ne se sauvèrent qu'avec peine. Les barbares mirent à feu et à sang la contrée de Thrace nommée Astique, voisine du Pont-Euxin; et comme elle n'avoit depuis long-temps éprouvé aucun pillage, ils y firent un grand butin. Ils pénétrèrent jusqu'à la longue muraille, à une journée de Constantinople. Les Romains, s'étant ralliés après leur défaite, surprirent à leur tour les barbares, en tuèrent un assez grand nombre, et délivrèrent la plupart de leurs prisonniers. Le reste des Esclavons repassa le Danube.

Proc. Goth. l. 4, c. 18, 19.

Ce fut vers ce temps-là que Justinien arrêta les hostilités des Huns en les armant les uns contre les autres. Pendant la trève entre les Gépides et les Lombards, les premiers, résolus de recommencer la guerre, se persuadant que les Romains se déclareroient en faveur de leurs ennemis, comme ils avoient déjà fait, appelèrent à leur secours les Huns nommés Cutigours, établis en-deçà

du Tanaïs. Il leur vint sur-le-champ douze mille hommes commandés par Chiniale, capitaine de grande réputation. Comme ils étoient arrivés avant l'expiration de la trève, les Gépides jugèrent à propos de les occuper ailleurs, et les firent passer sur les terres de l'empire, qu'ils ravagèrent. Pour les obliger de retourner dans leurs pays, Justinien mit en mouvement une autre horde de Huns dits Outigours, qui habitoient au-delà des Palus-Méotides. Ceux-ci, secondés des Goths Tétraxites, passèrent le Tanaïs, ayant à leur tête leur roi Sandil. Ils taillèrent en pièces ceux qui vinrent à leur rencontre, désolèrent la contrée, et emmenèrent avec eux les femmes et les enfans. Justinien fit savoir aux Cutigours ce qui se passoit chez eux, et leur donna de l'argent pour les engager à sortir au plus tôt de l'empire. Ils promirent de se retirer sans faire aucun dégât, et de demeurer attachés au service des Romains. L'empereur, de son côté, leur promettoit un établissement en Thrace, s'ils ne pouvoient se maintenir dans leur ancien domaine. Deux mille de ceux qui avoient échappé à l'épée des Outigours se donnèrent à l'empire, et se fixèrent en Thrace avec la permission de l'empereur. De ce nombre étoit ce Sinnion qui avoit servi avec distinction en Afrique sous le commandement de Bélisaire. Sandil, mécontent de ce que l'empereur donnoit asile à des gens contre lesquels il l'avoit engagé à prendre les armes, en fit des plaintes amères, qui furent apaisées à force d'argent.

La trève de quatre ans dont les Romains et les Perses étoient convenus pour la Lazique n'étoit pas encore expirée que Chosroës prenoit déjà des mesures pour achever la conquête de ce royaume. Plusieurs raisons lui faisoient regarder cette entreprise comme très-importante. Possesseur de la Lazique, il tenoit en bride les Ibériens, qui n'obéissoient qu'à regret, et il leur ôtoit leur unique refuge. C'étoit une barrière qui fermoit l'entrée de la Perse aux barbares, habitans du mont Cau-

Proc. pers. l. 2, c. 28. Idem, Goth. l. 4, c. 15.

case, et qu'il étoit le maître de leur ouvrir pour courir sur les terres de l'empire. Etablis dans cette contrée, les Perses pouvoient à leur gré, soit par terre, soit par mer, pénétrer en Cappadoce, en Galatie, en Bithynie, et jusqu'à Constantinople. Mais, pour s'assurer la possession de la Lazique, il falloit en transplanter les habitans et la repeupler de colonies tirées de ses propres états. Il ne pouvoit compter sur la fidélité des Lazes, trop différens de mœurs et de religion, et trop attachés aux Romains par l'intérêt de leur commerce. Pour amuser Justinien, il lui envoya une brillante ambassade. Isdigune, un des principaux seigneurs de sa cour, se mit en chemin avec une suite de cinq cents hommes. Ce nombreux cortége avoit encore un objet plus sérieux. Chosroës vouloit profiter de cette occasion pour essayer de se rendre maître de Dara; ce qu'il avoit beaucoup plus à cœur que l'éclat d'une ambassade. Isdigune, en passant par cette ville, y devoit loger ses gens en différentes maisons, où ils mettroient le feu la nuit suivante; et, tandis que les Romains s'occuperoient à l'éteindre, les Perses devoient ouvrir les portes à la garnison de Nisibe, qui feroit main basse sur les Romains et s'empareroit de Dara. Un déserteur fit avorter ce projet. Sur l'avis qu'il en donna, George, gouverneur de Dara, ne voulut permettre l'entrée de la ville qu'à vingt hommes de la suite d'Isdigune, qui fit grand bruit de l'affront qu'on osoit faire à un ambassadeur de sa qualité. Arrivé à Constantinople avec un pompeux appareil, il mit entre les mains de l'empereur les présens et les lettres de Chosroës, qui demandoit seulement à Justinien des nouvelles de sa santé; et, pendant dix mois qu'il demeura à la cour, il ne parla jamais de la Lazique. La vanité de Justinien se repaissoit de ces démonstrations frivoles, et jamais ambassadeur n'avoit été traité si honorablement. C'étoit la coutume que les envoyés des nations étrangères fussent toujours accompagnés de surveillans qui leur étoient

donnés par l'empereur. Isdigune et ses gens jouirent de la même liberté que dans le centre de la Perse, sans avoir aucun témoin de leurs démarches. On eût dit que c'étoit Chosroës qui régnoit à Constantinople. L'interprète Braducion, qu'aucun magistrat du dernier ordre n'auroit admis à sa table, mangeoit à celle de l'empereur. Isdigune emporta pour lui et pour sa femme des présens considérables; et cette ambassade, qui n'étoit qu'un jeu pour couvrir les desseins de Chosroës, coûta à l'empereur plus de mille livres d'or.

Cependant on amassoit en Lazique, par ordre de Chosroës, quantité de bois propres à construire des vaisseaux; et, pour donner le change aux Romains, le roi faisoit courir le bruit qu'il alloit garnir de machines les murs de Pétra. Pour se rendre maître absolu du pays, il falloit faire périr Gubaze, qui en étoit roi. Ces deux projets échouèrent également. Le bois de construction fut réduit en cendre par le feu du ciel, et Gubaze, averti du dessein formé contre sa personne, se tint sur ses gardes, secoua le joug des Perses, et demanda du secours à l'empereur. Justinien, ravi de cette heureuse révolution, lui envoya huit mille hommes sous la conduite de Dagisthée, qui, de concert avec Gubaze, mit le siége devant Pétra. La place étoit bien pourvue de munitions, et se défendoit avec vigueur. Chosroës, pour la secourir, fit partir une grande armée sous la conduite de Merméroës. Gubaze conseilla à Dagisthée d'envoyer une partie de ses troupes pour garder les gorges des montagnes qui donnoient entrée dans le pays, et de continuer le siége avec le reste. Il alla lui-même au-devant des Perses pour leur fermer un autre passage. Il avoit à sa suite des Alains et des Sabirs qui, pour la somme de trois cents livres d'or, s'étoient engagés, non-seulement à défendre la Lazique, mais encore à dépeupler entièrement l'Ibérie. Gubaze demanda cette somme à l'empereur; il demandoit de plus les appointemens de Silen-

Proc. pers. l. 2, c. 29.

tiaire, qui lui étoient dus depuis dix ans. Ce prince étoit revêtu de cette charge du palais impérial; et quoiqu'il eût passé presque tout ce temps-là au service de Chosroës, cependant il n'avoit point été dépouillé de ce titre, et il prétendoit en toucher les appointemens. Justinien avoit trop intérêt de le ménager dans la conjoncture présente pour lui refuser sa demande. Il lui promit de le sastisfaire, et lui tint parole quelque temps après.

Proc. pers. l. 3, c. 29, 30.

Dagisthée étoit un jeune homme de trop peu d'expérience pour une guerre si importante. Il se contenta d'envoyer cent hommes à la garde des passages, et resta devant Pétra avec toute son armée. La garnison, quoiqu'en petit nombre, repoussoit toutes ses attaques. Enfin, les Romains ayant conduit une mine jusque sous les murs de la ville, il ne s'agissoit plus que de mettre le feu aux étais pour ouvrir une large brèche; mais le général, déjà fier d'un succès dont il se tenoit assuré, perdit le temps à envoyer un courrier à l'empereur pour lui dire que Pétra cédoit enfin à ses efforts. Il demandoit en même temps la récompense de ce service; et pour épargner au prince l'embarras du choix, il prenoit la liberté d'indiquer lui-même ce qu'il croyoit mériter. Il se trouva, par l'événement, qu'il ne mérita que la risée. Pendant qu'il attendoit la réponse de l'empereur, un pan de la muraille tomba de lui-même, et cinquante Romains se jetèrent dans la place à la suite d'un jeune Arménien plein de bravoure, nommé Jean Guzès; mais, comme ils ne furent point secondés, ils revinrent au camp sans avoir rien gagné que des blessures. Le commandant de la place, homme adroit et rusé, apprenant que Merméroës approchoit, alla trouver Dagisthée; et, après avoir flatté sa vanité par de grands éloges de sa science militaire, il lui promit de se rendre incessamment, et obtint de lui quelques jours de trève pour dresser les articles de la capitulation. Cependant la mine, poussée jusque sous les murs, fut découverte et comblée par les ha-

bitans. D'un autre côté, Merméroës avoit forcé le passage gardé par cent soldats, et il en avoit coûté la vie à plus de mille Perses. A cette nouvelle, Dagisthée leva brusquement le siége, sans donner à ses gens le temps d'emporter leurs effets. Les assiégés sortirent aussitôt pour piller le camp; mais les Zannes, qui faisoient partie de l'armée romaine au nombre de mille, les repoussèrent, enlevèrent eux-mêmes les bagages; et, au lieu de rejoindre Dagisthée, ils retournèrent dans leur pays chargés des dépouilles de leurs alliés.

Merméroës, ayant appris la retraite des Romains, ne pressa pas sa marche, et n'arriva devant Pétra que neuf jours après. De quinze cents hommes qui composoient d'abord la garnison de cette place il n'en trouva que cent cinquante en état de servir; les autres étoient morts ou blessés; et il n'oublia pas de faire remarquer aux Perses quel cas ils devoient faire des Romains, dont une armée entière n'avoit pu forcer cent cinquante hommes dans une place ouverte. Comme il manquoit de chaux et d'autres matériaux nécessaires, il fit remplir de sable les havre-sacs de ses soldats, et les entassa les uns sur les autres pour boucher les brèches des murailles. Il laissa trois mille Perses dans la ville, et se retira avec le reste de ses troupes. Dagisthée, suivi de deux mille Romains, tailla en pièces dans une embuscade un escadron de Perses, et enleva leurs chevaux. Merméroës passa en Persarménie, laissant en Lazique un corps de cinq mille hommes, qui ne subsista pas long-temps. Gubaze, secondé de Dagisthée, en surprit d'abord mille: il alla attaquer les autres dans leur camp pendant la nuit, et peu lui échappèrent. Il poursuivit ceux-ci jusqu'en Ibérie, où il rencontra encore un autre détachement de l'armée de Merméroës, dont il fit un grand carnage. Ainsi il ne resta en Lazique d'autres Perses que la garnison de Pétra, et pour lui couper les convois, Gubaze fit garder les gorges des montagnes par un grand corps

de troupes. Tous ces événemens sont de l'année 549.

Proc. Goth. l. 4, c. 1, 8. L'année suivante, Choriane, un des meilleurs généraux de Chosroës, passa en Lazique avec une nombreuse armée, et alla camper dans la contrée nommée *Muchirise,* sur les bords de l'Hippis, petite rivière guéable presque dans tout son cours. Gubaze et Dagisthée se réunirent pour le combatre. Les Lazes, fiers des succès de l'année précédente, méprisoient les Romains, qui n'ayant pas, disoient-ils, le même intérêt de défendre la Lazique, n'étoient pas animés de la même ardeur que les habitans du pays. Ils voulurent donc former dans la bataille un corps séparé. Mais cette bravoure leur réussit mal; ils ne purent soutenir le choc de l'avant-garde des Perses, et furent obligés de se replier sur les Romains. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Un Persarménien, nommé Artabane, se signala par un défi; il tua le plus vaillant et le plus vigoureux cavalier de l'armée des Perses. Le Gépide Philégage et l'Arménien Guzès contribuèrent beaucoup à la victoire. Ils commandoient la cavalerie; et, voyant qu'elle ne pouvoit résister à celle des Perses, ils firent mettre pied à terre, et présentèrent aux ennemis un bataillon hérissé de piques et impénétrable aux chevaux. La mort de Choriane acheva la défaite; les vainqueurs poursuivirent les Perses jusqu'à leur camp, où ils furent arrêtés par un Alain d'une force et d'un courage extraordinaires. Ce barbare, fermant de son corps l'entrée du camp qui étoit fort étroite, tirant sans cesse des flèches avec une vivacité étonnante, et déchargeant d'horribles coups de cimeterre sur ceux qui l'approchoient, disputa long-temps le passage. Enfin Guzès, s'étant seul avancé pour le combattre, le terrassa d'un coup de lance. Le camp fut pris; on y fit un grand carnage, et les Perses qui purent échapper abandonnèrent la Lazique.

Proc. Goth. l. 4, c. 9. Après cette victoire, Dagisthée fut obligé de retourner à Constantinople. Quelques Lazes venus à la cour l'ac-

cusoient de s'être laissé corrompre par les Perses, et disoient qu'il n'avoit tenu qu'à lui de prendre Pétra. Il fut rappelé et mis en prison; Bessas, revenu d'Italie, fut envoyé à sa place avec le titre de général des troupes d'Arménie. Il trouva Nabède dans le pays avec une nouvelle armée de Perses. L'expédition de Nabède se réduisit à prendre des Abasges révoltés contre l'empire soixante otages, et à enlever Théodora, Romaine de naissance, veuve du prédécesseur de Gubaze. Les rois de cette contrée avoient coutume d'épouser, avec l'agrément de l'empereur, des filles de sénateurs de Constantinople. Gubaze étoit fils d'une Romaine. La tyrannie des Romains avoient réduit les Abasges à se soumettre au roi de Perse. Cette nation, ayant secoué le joug, comme je l'ai dit, n'avoit pas joui long-temps de sa liberté. Elle fut bientôt asservie par les commandans des troupes de Lazique. Accablés d'impôts, les Abasges se trouvant plus heureux que sous la domination de leurs princes, reprirent leur premier gouvernement; ils se donnèrent deux rois, Opsitès et Scéparnas; et, pour se défendre contre la puissance de Justinien, ils se mirent sous la protection de Chosroës. Ce traité ne put être si secret, que l'empereur n'en eût avis. Il donna ordre à Bessas de marcher contre eux. Bessas chargea de cette expédition Jean Guzès, et un Hérule nommé Vligage. Scéparnas étoit en Perse; Opsitès arma toute la nation, et vint à leur rencontre. Mais, s'étant laissé enfermer entre les deux généraux qui avoient divisé leurs troupes, il fut défait et poursuivi jusqu'à un des sommets du Caucase, où les Abasges avoient bâti une forteresse. Les Romains y entrèrent avec les fuyards, mirent le feu aux maisons, et firent périr dans les flammes la plupart des vaincus. Opsitès se sauva chez les Huns; sa famille et celle de Scéparnas tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui rasèrent la forteresse, et désolèrent tout le pays, dont ils demeurèrent les maîtres.

Proc. Goth. l. 4, c. 10.

L'Apsilie étoit une contrée soumise aux Lazes, et située au-delà du Phase, entre le pays des Abasges et la Lazique proprement dite. Il y avoit une place très-forte, nommée Zibile. Terdetès, commandant général des troupes de Lazique, craignant le ressentiment de Gubaze qu'il avoit offensé, traita secrètement avec les Perses, et les introduisit dans cette place. Il avoit une femme parfaitement belle; le capitaine des Perses en devint amoureux; et, ne pouvant la séduire, il eut recours à la violence. L'époux outragé se vengea par un massacre général des Perses, et se rendit maître de toute l'Apsilie. Jean Guzès y marcha suivi de mille soldats; mais sans tirer l'épée, il vint à bout, par son adresse, d'apaiser les esprits et de les ramener à l'obéissance de Gubaze.

Proc. Goth. l. 4, c. 10. D'Herbelot, bibl. orient. au mot Nouschirvan.

Aux chagrins que donnoient au roi de Perse les affaires de la Lazique se joignirent d'autres chagrins plus cuisans. Anatozade, l'aîné de ses fils, auquel il avoit déja pardonné une révolte, continuoit de l'affliger par l'excès horrible de ses débauches. Ce monstre n'avoit pas rougi de déshonorer les femmes de son père. Chosroës l'éloigna de ses yeux, et l'exila dans la ville de Lapato, à sept journées de Ctésiphon. Peu de temps après, le roi tomba malade; et, sur la fausse nouvelle de sa mort, Anatozade, sans information, prit sur-le-champ le titre de roi. Ayant bientôt appris que son père vivoit et se portoit bien, il prit les armes, fit révolter la ville, et livra bataille à Phabrize, que son père avoit envoyé contre lui à la tête d'une armée. Anatozade fut vaincu et fait prisonnier. Chosroës eut assez d'indulgence pour lui laisser la vie. Il ne lui fit pas même crever les yeux, supplice ordinaire dans la famille royale; il se contenta de lui faire brûler les paupières avec une aiguille ardente, pour lui ôter l'espérance de monter jamais sur le trône de Perse, dont le moindre défaut corporel donnoit l'exclusion, comme je l'ai déjà remarqué. C'est

ainsi que les Grecs rapportent la révolte du fils de Chosroës. Les historiens persans la racontent d'une manière fort différente. Ce jeune prince, qu'ils nomment Nouschizad, ayant été, disent-ils, instruit par sa mère dans la religion chrétienne, fut enfermé dans une étroite prison par ordre de son père, qui n'avoit pu lui faire embrasser la religion du pays. Le bruit s'étant répandu que Chosroës, occupé pour lors à une guerre éloignée, étoit tombé dangereusement malade, le jeune prince s'échappa de sa prison, souleva les mécontens et les chrétiens, qui étoient en grand nombre, se rendit maître de la ville de Modin et des trésors de son père; et, à la tête d'une armée formidable, il lui fit une guerre ouverte. Chosroës envoya contre lui un de ses généraux. Le prince, blessé à mort dans la bataille, expira en disant à ceux qui l'environnoient : *Allez dire à ma mère qu'elle me fasse enterrer aux pieds des disciples du Messie.* Ce récit ne donne pas une idée avantageuse du christianisme du prince persan.

Comme la trève de cinq ans, conclue à la fin de l'an 544 pour l'Orient en général, venoit d'expirer, Justinien fit partir le patrice Pierre pour traiter de la paix. Chosrës le renvoya avec promesse qu'il seroit incessamment suivi d'un plénipotentiaire chargé de terminer tous les différends à la satisfaction des deux princes. En effet, Isdigune arriva bientôt avec un cortége aussi pompeux que la première fois. Il n'y manquoit que son interprète Braducion, qui s'étoit trouvé fort mal en Perse des honneurs qu'il avoit reçus à Constantinople. Chosroës l'avoit fait mourir, persuadé, disoit-il, que l'empereur n'auroit pas admis à sa table un homme de cette condition, si l'interprète n'eût acheté par quelque trahison un traitement honorable. Isdigune passa quelque temps sans parler de paix, ne faisant que des plaintes sur de prétendues infractions du traité précédent : ce qui n'empêcha pas l'empereur de le combler de largesses.

Proc. Goth. l. 4, c. 11.

C'est ainsi que Chosroës amusoit la vanité de Justinien.

An. 551. Bessas ne demeuroit pas oisif en Lazique. Dès que l'hiver fut passé, il mit le siége devant Pétra. Les Romains et les Perses se disputoient toujours la possession de cette place, qui décidoit du sort de tout le pays. Ce siége fut mémorable par les efforts des deux nations, et par des événemens extraordinaires. La plus grande partie des murs de la ville étoit fondée sur le roc ; mais il y avoit un pan de muraille qui portoit sur la terre, entre deux rochers. C'étoit le terrain miné d'abord par Dagisthée, et comblé ensuite de gravier par les habitans. Ils avoient posé au-dessus de grosses poutres bien liées ensemble, qui servirent de sol pour élever un nouveau mur. Les soldats de Bessas, ayant miné dans le même endroit, n'emportèrent que le gravier, et furent fort surpris de voir tout ce pan de muraille s'affaisser uniformément sans qu'aucune pierre se démentît ; en sorte que le plancher de poutres descendit au fond du souterrain, et que la muraille demeura entière, mais plus basse, perdant de sa hauteur ce qu'elle gagnoit en profondeur. Les assiégés travaillèrent avec ardeur à réparer ce défaut, et ils eurent bientôt élevé le mur assez haut pour être en état de défense. Les Romains, voyant leur mine tellement comblée, qu'il n'étoit plus possible d'y pratiquer d'ouverture, firent jouer les béliers. Des soldats armés de pieux garnis de crocs de fer détachoient et entraînoient les pierres que le bélier avoit ébranlées. Les assiégés faisoient pleuvoir du haut du mur, sur les soldats et sur les machines, le soufre, le bitume et le naphte, que les Grecs nommoient *l'huile de Médée.* Bessas fit planter les échelles ; et, animant ses soldats de la voix et de l'exemple, il monta le premier à l'assaut. Jamais, dans toutes les attaques qui furent si fréquentes en ce siècle, on ne vit un si vif acharnement. De deux mille trois cents Perses et de six mille Romains, il en périt la moitié, et il n'y en eut presque

aucun qui ne remportât quelque blessure. On se battit long-temps à coups de main au haut de la muraille; les échelles furent plusieurs fois renversées. Bessas, après avoir vu tomber à ses côtés ses plus braves soldats, fut lui-même précipité; et, quoique âgé de soixante-dix ans et prodigieusement replet, quoique froissé et meurtri de sa chute, il eut le courage et la force de remonter presque aussitôt. Guzès, à la tête de quelques Arméniens, grimpa sur la muraille par un précipice qui sembloit impraticable; et, après avoir abattu un grand nombre d'ennemis, il fut tué d'un coup de pierre. Enfin, le feu ayant pris à une tour de bois élevée sur les murs, d'où les assiégés versoient le naphte et le bitume, les Perses qui la défendoient tombèrent enveloppés de flammes, les uns dans la ville, les autres aux pieds des assiégeans; et les Romains, profitant du désordre où cet accident jetoit les assiégés, forcèrent la ville en ce moment. Cinq cents Perses se sauvèrent dans la citadelle; sept cents furent faits prisonniers, dont il ne se trouva que dix-huit qui fussent exempts de blessures.

Le général romain offrit en vain les conditions les *Proc. Goth. l. 4, c. 12.* plus avantageuses aux Perses, qui s'étoient retirés dans la citadelle; ils aimèrent mieux s'y laisser brûler que de se rendre. On vit alors combien Chosroës avoit à cœur de demeurer maître de la Lazique, puisqu'il avoit placé dans Pétra les plus braves soldats de son empire avec un amas incroyable de munitions de toute espèce. On y prit une si grande quantité d'armes, qu'après l'incendie de la citadelle il en restoit encore assez pour fournir à chaque soldat de Bessas cinq armures complètes. Les greniers regorgeoient de blé, de chair salée, et d'autres provisions suffisantes pour soutenir un siége de cinq ans. On n'y trouva pas de vin, mais du vinaigre qui, mêlé avec de l'eau, avoit toujours servi de boisson aux soldats perses, ainsi qu'aux Romains. Il y avoit aussi quantité d'une sorte de fèves dont ils compo-

soient un breuvage. On fut étonné d'y voir un canal qui fournissoit beaucoup d'eau. Dès le commencement du siége, les Romains avoient coupé l'aquéduc. Ayant appris ensuite de quelques prisonniers que les fontaines de la ville ne tarissoient point, ils fouillèrent au-dessous de cet aquéduc; et, en ayant découvert un autre qu'ils coupèrent encore, ils ne doutèrent plus qu'ils n'eussent entièrement privé d'eau les habitans. Mais, lorsqu'ils furent maîtres de la ville, ils trouvèrent que l'eau n'avoit pas cessé d'y couler en abondance par un troisième canal creusé à quelque distance au-dessous du second; et ils reconnurent l'activité prévoyante des Perses, et leur propre négligence. Bessas fit raser les murs de Pétra, afin que cette place ne coûtât plus de sang aux Romains; et il répara par sa conduite et par sa valeur dans cette expédition la mauvaise réputation qu'il avoit méritée en Italie.

Proc. Goth. l. 4, c. 13.

Mais la gloire que ce général venoit d'acquérir fut bientôt ternie par la même avarice qui l'avoit déshonoré pendant le siége de Rome. Après la prise de Pétra, il auroit dû se transporter sur les frontières de la Lazique et de l'Ibérie, et se rendre maître des défilés, en y établissant des forts qui auroient fermé pour toujours aux Perses l'entrée du pays. Au lieu de prendre ces précautions, il laissa les passages ouverts, et, abandonnant son armée à la conduite de ses lieutenans, il s'en alla recueillir les tributs et dépouiller les peuples dans les provinces de Pont et d'Arménie. L'indulgence de Justinien faisoit le malheur de ses sujets; l'assurance de l'impunité encourageoit les concussions. Merméroës, suivi d'une nombreuse cavalerie et de huit éléphans, s'étoit mis en marche pour aller au secours de Pétra. Il sembloit que la nature eût séparé la Lazique de l'Ibérie par une barrière impénétrable. D'épaisses forêts, des montagnes escarpées, d'affreux précipices rendoient ce chemin presque impraticable, même à un voyageur.

Mais les Perses, alors la plus infatigable nation de l'univers, l'avoient tellement aplani, que la cavalerie et les éléphans même y trouvoient un passage facile. Merméroës, ayant appris en chemin la prise de la place qu'il alloit secourir, changea de route; et, prenant sur la droite du Phase, il marcha aux Romains, campés au nombre de neuf mille à l'embouchure de ce fleuve. En passant près d'Archéopolis, dans laquelle étoit une garnison de trois mille Romains, ce général, naturellement vain et fanfaron, salua la ville par plaisanterie, et fit dire à la garnison *qu'il avoit un mot à dire aux Romains campés sur le Phase; et qu'à son retour, il leur rendroit visite.* On lui répondit sur le même ton que, *s'il trouvoit ceux qu'il alloit chercher, il en seroit si bien reçu, que, selon toute apparence, il n'en reviendroit pas.* A la nouvelle de son approche, les Romains prirent l'épouvante, et, ne se croyant pas assez forts pour lui résister, ils passèrent de l'autre côté du Phase, emportèrent ce qu'ils purent de leurs provisions, et jetèrent le reste dans le fleuve. Merméroës, trouvant leur camp vide, fut très-affligé d'avoir manqué sa proie; il y mit le feu, et, plein de colère, il se rendit devant Archéopolis.

Cette ville, capitale de la Lazique, étoit située sur le penchant d'une montagne de difficile accès. Le général Perse mit tout en œuvre pour s'en rendre maître. Dans ce terrain escarpé, il fit grand usage des Dolomites ou Dilimnites, accoutumés à courir entre les rochers et les précipices. C'étoit une nation barbare, qui, de toute antiquité, s'étoit maintenue dans l'indépendance au milieu de la Perse. Ils habitoient des montagnes inaccessibles. Les rois de Perse en prenoient à leur solde dans leurs expéditions. La garnison étant réduite à l'extrémité, Odonaque et Babas, braves capitaines qui la commandoient, prirent une résolution désespérée, qui leur réussit. Après avoir exhorté leurs soldats à pré-

Proc. Goth. l. 4, c. 14. Agath. l. 3.

férer un combat périlleux à une mort assurée, ils se disposèrent à sortir sur l'ennemi. Ils étoient près d'ouvrir les portes lorsqu'ils virent tout à coup une partie de la ville embrasée; c'étoient les magasins, auxquels un habitant, corrompu par Merméroës, venoit de mettre le feu. Ils laissèrent quelques-uns de leurs gens pour éteindre l'incendie, et sortirent avec le reste. Les Perses, qui ne s'attendoient pas à cette attaque, dispersés sans armes autour des murailles, et embarrassés des préparatifs d'un assaut, ne firent point de résistance. Les plus proches furent taillés en pièces; les autres, effrayés de ce désordre dont ils ignoroient la cause, prirent la fuite; plusieurs furent écrasés sous les pieds de leurs éléphans effarouchés. Les Perses y perdirent quatre mille hommes, trois généraux, quatre étendards, et vingt mille chevaux, qui, étant exténués et épuisés faute de fourrages, furent abandonnés des fuyards. Merméroës se retira avec les débris de son armée à une journée d'Archéopolis, dans un canton peuplé, et le seul fertile de toute la Lazique, nommé Muchirise. On y voyoit encore les ruines de Cytée, ville ancienne, où avoit régné le père de Médée. Merméroës s'y retrancha, et fit construire des baraques pour y passer l'hiver. Par cette position, il coupoit la communication du reste de la Lazique avec une forteresse nommée Uchimer, que les Romains possédoient au-delà, et avec le pays des Suanes et des Scymnes, qui étoient soumis à l'empire.

Proc. Goth. l. 4, c. 15.

Tandis que la guerre se faisoit en Lazique, Isdigune traitoit de la paix à Constantinople. Après de longues contestations, on convint encore d'une trève de cinq ans, pendant laquelle on négocieroit un traité définitif. Chosroës exigeoit deux mille livres d'or pour ces cinq années, et six cents autres livres pour les dix-huit mois qui s'étoient écoulés depuis l'expiration de la dernière trève. L'empereur vouloit d'abord ne payer cette somme que par année, à quatre cents livres par an, afin d'avoir

toujours entre les mains un gage de la bonne foi de Chosroës. Mais, faisant réflexion que ces paiemens annuels sembleroient être un tribut, il consentit à donner à la fois la somme entière, tant il est vrai que la plupart des hommes ne rougissent plus des choses déshonorantes, quand ils ont sauvé la honte des termes. Cette convention excitoit un murmure général; on disoit *qu'elle étoit entièrement à l'avantage des Perses, qui auroient le temps de s'établir solidement en Lazique, et la facilité de pénétrer jusqu'à Constantinople; que, sous le nom de trève, ils avoient enfin réussi à rendre l'empire tributaire; que, pour onze ans et demi, Chosroës s'étoit fait payer quatre mille six cents livres d'or, ce qui, dans le fond, revenoit à un tribut de quatre cents livres par chaque année; que, dans ce commerce honteux, les Romains étoient pris pour dupes, puisqu'on leur faisoit acheter la paix sans discontinuer la guerre; qu'un si long usage seroit un titre de redevance, et que l'empire ne s'en releveroit jamais.* Au milieu de ces murmures, Isdigune partit de Constantinople, chargé de l'or de l'empire et des présens de l'empereur.

Avant que la nouvelle de la trève fût arrivée en Lazique, Merméroës y avoit fait de grands progrès. Gubaze demeuroit fidèlement attaché à l'empire; mais ses sujets, maltraités par les soldats et par les officiers romains, favorisoient sourdement les Perses. Cette nation inconstante préféroit toujours la domination de ceux à qui elle n'étoit pas actuellement soumise. Merméroës s'empara par intelligence du château d'Uchimer, et devint, par ce moyen, maître d'une grande partie du pays. Il marcha ensuite vers l'embouchure du Phase, où il apprenoit que les Romains et les Lazes étoient réunis; mais ils se séparèrent avant son arrivée. Les Romains se dispersèrent pour échapper à l'ennemi, et Gubaze se retira sur le haut des montagnes avec sa famille et ceux des Lazes qui lui étoient demeurés fidèles. Il y passa l'hiver au mi-

Proc. Goth. l. 4, c. 16.

lieu des frimas et des neiges, manquant des choses les plus nécessaires à la vie, et ne se soutenant que par l'espérance d'un nouveau secours. Mais, ni tant d'incommodités, ni les offres de Merméroës ne purent le détacher des Romains, ni lui faire oublier les desseins perfides que Chosroës avoit formés contre lui.

Proc. Goth. l. 4, *c.* 17.

Chosroës étoit, de tous les princes, le moins esclave de sa parole. Après qu'il eut reçu l'argent de l'empereur et confirmé la trève, il n'interrompit aucune de ses entreprises sur la Lazique, et se servit de cet argent pour soudoyer un grand nombre de Huns Sabirs, qu'il envoya à Merméroës avec plusieurs éléphans, lui ordonnant de pousser ses conquêtes avec toute la vivacité dont il étoit capable. Dès que le printemps fut venu, ce général marcha de nouveau vers le Phase, où les Romains, joints à Gubaze, étoient retranchés sous la conduite de Martin. Leur position avantageuse les mettoit hors d'insulte; et Merméroës, après quelques tentatives inutiles, tourna du côté de l'Abasgie, dont il trouva les passages fermés par la garnison de Zibile. Il ne fut pas plus heureux devant Archéopolis, qu'il attaqua de nouveau sans succès. Comme il se retiroit à Muchirise, il fut surpris dans des défilés par les Romains, qui lui tuèrent beaucoup de soldats, et entre autres le chef des Sabirs.

Proc. Goth. l. 4, *c.* 15, 25.

La nature fit en Orient, sur la fin de l'année 551, un effort inouï jusqu'alors. L'automne amena des chaleurs pareilles à celles du fort de l'été. On vit dans cette saison éclore des roses; les arbres portèrent des fruits pour la seconde fois; et, peu de jours après la vendange, la vigne se chargea encore de raisins. Il y eut en Grèce d'horribles tremblemens de terre, qui détruisirent une infinité de villages et huit villes entières, entre autres Chéronée, Coronée, Naupacte, et Patras. La plupart des habitans furent ensevelis sous les ruines. En plusieurs endroits la terre ouvrit des abîmes, dont les uns se refermèrent aussitôt, les autres formèrent de profondes

vallées. Les eaux du golfe Maliaque, entre les villes de Scarphia en Béotie, et d'Echinus en Thessalie, sortirent de leur lit avec fureur, et, renversant tous les édifices, ne s'arrêtèrent qu'au pied du mont Œta. Elles tinrent long-temps ces campagnes inondées, et celles du golfe étaient tellement baissées, qu'on passoit à gué dans les îles qui s'y rencontrent. La mer, en se retirant, laissa quantité de poissons d'une forme inconnue, dont les habitans voulurent se nourrir; mais, dès qu'ils étoient sur le feu, ils se fondoient en glaires et en pourriture. Dans un lieu de ce canton, qui conserva le nom de *Schisma*, c'est-à-dire *rupture*, les secousses du tremblement de terre furent plus violentes que partout ailleurs. Il y avoit une église célèbre dont la fête tomboit ce jour-là; elle fut abîmée avec une foule de peuple que la dévotion avoit attiré de toutes les parties de la Grèce.

Ce fut vers ce temps-là que deux moines venus des Indes apportèrent à Constantinople des œufs de ce ver merveilleux qui produit la soie. Le commerce de cette marchandise, dont l'usage étoit devenu très-commun, quoique le prix en fût excessif, faisoit passer en Perse des sommes immenses d'argent de l'empire. Justinien, pour ne pas enrichir une nation ennemie, avoit déjà voulu, mais sans succès, transporter ce commerce en Ethiopie. Il récompensa libéralement ces moines, qui enseignèrent la manière de faire éclore ces œufs, de nourrir le ver et de filer la soie. On dit aussi que ce fut sous le règne de Justinien que le jeu des échecs passa des Indes dans la Perse, et de là en Arabie et en Europe.

Proc. Goth. l. 4, c. 17. Zon. t. 2, p. 69. Thomas Hyde de ludis or. p. 41. Cupr. de elep. part. 1, c. 1.

LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

AN. 551.
Proc. Goth. l. 4, *c.* 21, 26.
Theoph. p. 173, 192.
Marcel. chr.
Anast. p. 64.
Hist. misc. l. 16.
Paul. diac. l. 8.

APRÈS avoir raconté ce qui se passoit en Orient pendant l'année 551, je vais reprendre la suite de la guerre des Goths, qui faisoit le principal objet des soins de l'empereur. Au commencement d'avril de cette même année, Jean, neveu de Vitalien, se disposoit à partir de Salone pour marcher à Ravenne, lorsqu'il reçut ordre d'attendre Narsès, que l'empereur venoit de nommer général de ses armées d'Italie Ce choix étonna tout l'empire. On ne pouvoit pénétrer les raisons qui avoient pu déterminer le prince à confier une expédition de cette importance à un vieil eunuque plus exercé au service du palais qu'aux opérations de la guerre, et qui, treize ans auparavant, chargé de conduire un secours en Italie, n'avoit signalé que sa jalousie contre Bélisaire. Ce qui paroissoit le plus vraisemblable, c'est que l'empereur, craignant que les officiers de l'armée d'Italie ne refusassent d'obéir à Jean, qu'ils regardoient comme leur égal, avoit voulu mettre à leur tête un chef capable de leur imposer par le crédit qu'il avoit à la cour, et par la confiance intime dont le prince l'honoroit depuis long-temps. Personne n'apercevoit encore dans Narsès ces talens supérieurs, qui, sans autre recommandation, donnent l'empire sur tous les esprits; et peut-être que le prince lui-même se laissa conduire dans ce choix par son inclination plutôt que par ses lumières.

Narsès étoit un de ces hommes rares, que la Providence forme en secret, et qu'elle tient comme en réserve dans ses trésors pour en faire la ressource des états dans les conjonctures désespérées. Il sembloit que la nature et

la fortune ne lui eussent préparé que des obstacles. Etranger, prisonnier de guerre, esclave dans le palais, maigre et de petite taille, il n'avoit au-dehors rien que de méprisable. Placé d'abord au dernier rang, il s'éleva par degrés; et, toujours supérieur à ses emplois, il devint garde des archives, grand-chambellan, favori de l'empereur. Un génie aussi profond qu'étendu, un sens droit et infaillible dans ses vues, une activité sans inquiétude et toujours guidée par la prudence, la connoissance de lui-même et des autres hommes, assuroient le succès de ses démarches. Sans aucune teinture des lettres, il avoit plus d'habileté, de vrai savoir et d'éloquence que l'étude n'en procure aux hommes ordinaires. Il possédoit à un degré éminent toutes les vertus qui ne sont pas incompatibles avec l'ambition. Comblé de richesses par son maître, il n'employoit à son usage que ce qui étoit nécessaire à l'avancement et au soutien de sa fortune; le reste se répandoit en libéralités et en aumônes. Sobre et frugal, ennemi déclaré de ceux que l'empereur regardoit comme hérétiques, religieux, et même dévot, il dépensa beaucoup en fondations, en réparations d'églises et de monastères; et les historiens ecclésiastiques disent que l'empire fut redevable de ses succès éclatans à l'efficacité de ses prières, encore plus qu'à la force de ses armes. Ses talens pour la guerre n'attendoient que l'occasion de se développer; et, sans avoir été soldat, il n'avoit besoin que d'une armée pour être un grand capitaine.

A juger des dispositions de Narsès par la conduite qu'il avoit tenue en Italie, il désiroit passionnément une commission si honorable; et, comme il étoit fait aux manéges de cour, on peut soupçonner qu'il ne s'empressa pas à seconder Bélisaire auprès du prince lorsque ce général demandoit des secours; peut-être même contribua-t-il à le réduire au point de solliciter son rappel comme une grâce. Mais, craignant pour lui-même le sort

de Bélisaire, qui s'étoit vu comme abandonné au milieu des ennemis, sans argent et presque sans troupes, loin de demander le commandement, il prit le parti de se faire prier, afin d'être en droit d'exiger des conditions qui pussent lui faciliter la victoire. Il fit donc naître à l'empereur le désir de l'employer contre les Goths; mais, sur la proposition qui lui en fut faite, il témoigna plus de répugnance que d'empressement; il ne se rendit aux instances du prince qu'à condition qu'on le mettroit en état de soutenir l'honneur de l'empire en lui donnant les troupes, les munitions et l'argent nécessaires pour terminer une guerre si importante. L'empereur accorda tout. Narsès puisa dans le trésor les sommes dont il eut besoin pour lever et équiper une armée. La ville de Constantinople, la Thrace, l'Illyrie, lui fournirent des soldats. Il marqua le rendez-vous de ses troupes à Philippopolis, où il passa le reste de l'année à faire ses préparatifs. Une autre raison l'y retint encore. Les Huns avoient fait une irruption en Illyrie, et leurs nombreux escadrons, maîtres de tous les passages, pouvoient l'incommoder dans sa marche, et lui enlever beaucoup de soldats. Il attendit la retraite de ces barbares; et, sur la fin de l'année, il se rendit à Salone, où il séjourna pendant le fort de l'hiver.

Proc. Goth. l. 4, c. 22. Cependant Totila, instruit des nouveaux efforts que faisoit l'empereur, travailloit à mettre Rome en état de défense. Il profita du retardement de Narsès pour ravager les côtes de la Grèce. Une flotte de trois cents barques aborda à l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou. Les Goths, après l'avoir saccagée, ainsi que les îles voisines, firent une descente en terre ferme. Nicopolis, et Onchesmus en Epire, éprouvèrent toute leur fureur; ils s'avancèrent jusqu'à Dodone, portant partout la terreur et la mort. S'étant ensuite rembarqués, ils ravagèrent toute la côte, et se saisirent des vaisseaux qu'ils rencontrèrent en assez grand nombre, dont plusieurs portoient

des vivres à Salone pour l'armée de Jean et pour celle de Narsès qu'on y attendoit.

Ancône étoit le seul port qui restoit aux Romains entre Ravenne et Otrante ; c'étoit aussi l'unique magasin où ils pussent déposer le blé et les fourrages qu'ils faisoient venir d'au-delà de la mer pour la subsistance de leurs armées dans cette étendue de pays. Totila fit attaquer cette place, et du côté de la terre et du côté de la mer, par trois de ses plus braves capitaines, avec un grand corps de troupes et une flotte de quarante-sept vaisseaux. Les assiégés, commençant à manquer de vivres, le firent savoir à Valérien, qui se trouvoit pour lors à Ravenne. Trop foible pour les secourir, il écrivit à Jean une lettre pressante ; et celui-ci, persuadé qu'il devoit avoir plus d'égard à la conservation d'une place de cette importance qu'aux ordres de l'empereur qui le retenoient à Salone, partit sur-le-champ à la tête de trente-huit vaisseaux bien armés et remplis de ses meilleurs soldats. Il alla mouiller à Scardone, où Valérien vint le joindre avec douze vaisseaux. Sans perdre un moment, ils cinglèrent vers Sinigaglia, qui n'est qu'à six ou sept lieues d'Ancône. Les généraux ennemis, avertis de leur approche, font embarquer l'élite de leurs troupes, et viennent au-devant d'eux avec toute leur flotte. Le combat s'engage aussitôt ; les deux flottes, presque égales en nombre, s'avancent proue contre proue, et font partir une grêle de flèches. Les plus braves, montés sur le tillac, combattent de pied ferme comme en pleine campagne, et s'attaquent à coups d'épées et de lances. Mais bientot le désordre se met parmi les Goths, peu exercés aux combats de mer. Les uns s'écartent et se laissent envelopper ; les autres se pressent et s'embarrassent mutuellement. Leurs mâts, leurs voiles, leurs cordages entrelacés les uns dans les autres troublent la manœuvre et déconcertent tous les mouvemens. Ils se heurtent, ils se brisent, et sont plus occupés

Proc. Goth. l. 4, c. 23.

à éviter le choc de leurs camarades qu'à repousser l'ennemi. Les Romains, au contraire, toujours en bon ordre, toujours joints ensemble, sans se confondre ni s'entre-choquer, profitent de toutes les fautes des barbares ; ils coulent à fond ceux qu'ils trouvent séparés, heurtent en flanc, et percent de leurs éperons ceux qui se rallient ; et, sautant à l'abordage, ils massacrent, ils précipitent dans la mer et soldats et matelots. Les Goths ne savent ni éviter l'ennemi, ni se défendre, ni même fuir ; la plupart, pour se sauver, vont se jeter au milieu de la flotte romaine ; il n'en échappa que onze vaisseaux, auxquels ils mirent eux-mêmes le feu dès qu'ils eurent gagné le rivage. Un de leurs généraux fut pris ; la plupart des soldats périrent ou par le fer ou dans les eaux ; le reste s'enfuit au camp, où ils portèrent un tel effroi, qu'abandonnant tentes et bagages, les assiégeans se sauvèrent précipitamment à Auxime. Les vainqueurs profitèrent de leurs dépouilles, fournirent Ancône de vivres, et s'en retournèrent, Valérien à Ravenne, et Jean à Salone.

Proc. Goth. l. 4, c. 24.

Cette victoire préparoit les succès de Narsès, en diminuant les forces des Goths et abattant leur courage. Ils apprirent en même temps qu'Artabane venoit de reconquérir la Sicile. Totila lui-même commença de craindre qu'il ne pût maintenir ses conquêtes contre la nouvelle armée qui s'assembloit dans la Thrace. Il n'espéroit plus d'accommodement avec l'empereur ; c'étoit en vain qu'il lui avoit fait représenter plus d'une fois par ses députés *que, les François étant maîtres d'une partie de l'Italie, les Goths ne lui demandoient que le reste d'un pays ruiné et désolé par la guerre ; qu'ils lui paieroient tribut, et se reconnoîtroient vassaux de l'empire ; qu'ils renonceroient à toute prétention sur la Sicile et sur la Dalmatie, et qu'ils seroient toujours prêts à marcher à ses ordres, et à le servir dans toutes ses guerres.* L'empereur, sans vouloir entrer en aucune

composition avec Totila, avoit toujours rejeté ses offres avec mépris.

Il recherchoit au contraire l'amitié des François, et faisoit tous ses efforts pour les détacher de l'alliance des Goths. Dès que Théodebalde eut succédé à son père Théodebert, Justinien lui députa le sénateur Léonce pour l'engager à se liguer avec lui contre Totila. Léonce représenta au jeune roi *que l'empereur n'avoit commencé la guerre contre les Goths qu'après avoir acheté bien cher l'alliance des François, qui lui avoient promis des secours; qu'au mépris de cette alliance, Théodebert avoit envahi des provinces entières qui appartenoient à l'empire; que c'étoit au fils à réparer ces injustices en restituant ce que le père avoit usurpé; qu'il étoit de l'intérêt de Théodebalde de s'unir aux Romains contre les Goths, ennemis naturels des François, et qui ne manqueroient pas de tourner leurs armes contre eux dès qu'ils se verroient paisibles possesseurs de l'Italie.* Theodebalde répondit *qu'il lui suffisoit qu'en montant sur le trône il eût trouvé sa nation alliée des Goths; qu'il n'avoit aucune raison légitime de rompre cette alliance; qu'on avoit tort d'accuser d'injustice la conduite de son père; que Théodebert n'avoit pris possession que des pays qui lui avoient été cédés par Totila. Au reste*, ajouta-t-il, *je ne refuse pas d'entrer en discussion sur cet article; si l'on prouve que mon père ait rien usurpé sur les Romains, je suis prêt à le rendre. Je vais envoyer des députés à Constantinople pour éclaircir mes droits, et pour examiner le fondement de vos plaintes.* Il fit en effet partir avec Léonce quatre seigneurs françois. On ne sait rien du détail de cette négociation. Mais les François demeurèrent les maîtres de ce qu'ils possédoient dans la Ligurie et dans la Vénétie.

Totila, pour se dédommager de la perte de la Sicile, fit passer une armée en Corse et en Sardaigne, dont il

s'empara sans résistance. Ces îles dépendoient du gouvernement d'Afrique. Jean Troglita, qui commandoit dans cette province, fit partir aussitôt pour la Sardaigne une flotte chargée de troupes qui abordèrent près de Cagliari. Cette ville étoit défendue par une forte garnison, en sorte que les Romains, n'espérant pas l'emporter d'assaut, se disposoient à l'assiéger lorsque les Goths firent sur eux une si furieuse sortie, qu'ils furent obligés de regagner leurs vaisseaux avec beaucoup de perte, et de retourner à Carthage.

Proc. l. 4, c. 25. Jorn. succes. Paul. diac. l. 7. Idem de gest. Lang. l. 1, c. 23, 24.

Pendant que Narsès assembloit ses troupes à Philippopolis, les Esclavons firent une nouvelle irruption en Illyrie. Justin et Justinien, fils de Germain, marchèrent contre eux; mais, trop foibles pour livrer bataille, ils se contentoient de suivre de loin les barbares, tombant sur ceux qu'ils trouvoient séparés du gros de l'armée. Ils en tuèrent un grand nombre, et firent beaucoup de prisonniers qu'ils envoyèrent à l'empereur; mais ils ne purent empêcher le ravage qui dura long-temps. Enfin les Esclavons, chargés de butin, repassèrent librement le Danube, parce que les Gépides, maîtres des bords du fleuve, leur accordoient le passage moyennant une pièce d'or par tête. Ainsi, pour fermer aux Esclavons l'entrée de l'Illyrie, il falloit exterminer les Gépides, ou les mettre dans les intérêts des Romains. Le second parti étoit le plus facile, et les Gépides eux-mêmes, prêts à recommencer la guerre contre les Lombards, aspiroient à l'alliance de l'empire. Justinien consentit volontiers à traiter avec eux; ils obtinrent même que douze sénateurs confirmassent par leur serment les promesses de l'empereur : précaution peu honorable au prince, et inutile aux contractans. En effet, bientôt après l'empereur accorda aussi facilement aux Lombards des secours contre les Gépides, sous prétexte que ceux-ci avoient violé le traité en laissant passer quelques troupes d'Esclavons. Il mit sur pied une armée sous la conduite de cinq

généraux. Un d'entre eux étoit Amalfride, fils d'Hermanfroi, roi de Thuringe, et d'Amaberge, nièce de Théodoric. Après avoir été conduit à Constantinople avec Vitigès, il s'étoit insinué dans les bonnes grâces de l'empereur, qui donna Rodelinde, sœur de ce prince, en mariage à Audoin, roi des Lombards. Amalfride fut le seul des généraux qui joignit l'armée des Lombards avec ses troupes particulières. Les autres s'arrêtèrent, par ordre de l'empereur, à Ulpiane en Mœsie, pour apaiser une sédition que les disputes de religion y avoient excitée. Les Lombards, avec le secours d'Amalfride, allèrent attaquer les Gépides; il y eut une sanglante bataille, où il resta quarante mille morts de part et d'autre; elle se termina à l'avantage des Lombards. Alboin, qui venoit de succéder à son père Audoin, envoya porter à l'empereur la nouvelle de sa victoire, et lui fit en même temps des reproches de ne lui avoir pas fourni les secours nécessaires stipulés par les traités, quoique les Lombards eussent depuis peu signalé leur zèle pour l'empire, en se rendant en grand nombre sous les étendards de Narsès.

La crainte des Gépides, voisins redoutables, tenoit Alboin attaché à l'empire, quoiqu'il eût depuis peu essuyé de la part de l'empereur un refus, très-juste à la vérité, mais qui cependant lui devoit être sensible. Ildige, sur qui Audoin avoit usurpé la couronne, après avoir passé quelque temps chez les Esclavons, ainsi que je l'ai raconté, s'étoit retiré à Constantinople avec trois cents Lombards qui avoient suivi sa fortune. Justinien le traitoit honorablement, et lui avoit donné le commandement d'une compagnie de sa garde. Alboin le fit demander à l'empereur, qui refusa de livrer ce malheureux prince. Ildige oublia bientôt ce bienfait; il écouta les mauvais conseils d'un Goth, nommé Goar, amené autrefois prisonnier à Constantinople. Celui-ci lui persuada qu'il n'étoit pas traité comme le méritoit un prince, et l'en-

Proc. Goth. l. 4, c. 27.

gagea à prendre la fuite avec sa troupe. Etant arrivé à la ville d'Apres dans la Thrace, ils se joignent à d'autres Lombards, enlèvent les chevaux des haras de l'empereur, défont un corps de Huns établis dans ce pays, qui venoient à leur rencontre. Après avoir ravagé la Thrace, ils entrent en Illyrie et surprennent pendant la nuit une armée romaine commandée par quatre généraux de réputation, qui les cherchoient pour les combattre. Les quatre généraux sont tués et les soldats prennent la fuite. Ildige et Goar passent chez les Gépides. Ceux-ci, après la défaite que je viens de raconter, avoient fait la paix avec les Lombards; et, pour première assurance d'une amitié sincère, Alboin envoya demander à Thorisin, roi des Gépides, de lui remettre entre les mains le rebelle Ildige. L'empereur appuyoit la demande d'Alboin. Thorisin consulta ses principaux seigneurs, qui se déclarèrent hautement en faveur d'Ildige, protestant qu'ils périroient plutôt avec leurs femmes et leurs enfans que de noircir le nom des Gépides par une si lâche perfidie. Le roi, fort embarrassé par cette résistance, chercha un expédient pour refuser Alboin sans rallumer la guerre. Il n'eut pas de peine à le trouver. Les Lombards avoient aussi donné asile à un prince fugitif qui avoit le même droit à la couronne des Gépides qu'Ildige à celle des Lombards : c'étoit Ustrigothe, fils d'Elémond, dernier roi des Gépides. Thorisin, bien persuadé que les Lombards ne seroient pas plus disposés que ses sujets à violer les droits de l'hospitalité, proposa au roi lombard l'échange des deux princes. Il espéroit sauver Ildige par ce moyen. Mais Alboin, qui savoit qu'on ne doit pas consulter pour faire une méchante action, ne prit l'avis que de lui-même; il consentit à sacrifier Ustrigothe pour perdre Ildige, et convint avec Thorisin qu'ils se satisferoient mutuellement en faisant périr secrètement, chacun de son côté, celui qu'il avoit entre les mains : ce qui

fut exécuté. Cette double perfidie ne fit pas grand éclat : tous les esprits n'étoient alors occupés que de la guerre d'Italie et de l'entreprise de Narsès.

Crotone étoit assiégée par les Goths ; Pallade, commandant de la garnison, s'y défendoit avec courage. Il avoit plusieurs fois envoyé en Sicile avertir Artabane qu'il seroit forcé de se rendre, s'il n'étoit secouru. Mais Artabane avoit alors besoin de toutes ses forces pour achever de chasser les Goths de la Sicile. L'empereur, informé de l'état où se trouvoit Crotone, donna ordre d'embarquer les soldats qui gardoient le pas des Thermopyles. A la vue de cette flotte, les Goths levèrent le siége. Leur retraite répandit l'alarme dans tout le pays d'alentour. Ragnaris et Morrhas, l'un dans Tarente, l'autre dans Achérontie, envoyèrent à Otrante, où commandoit Pacurius, pour lui offrir de remettre leurs places entre ses mains, si l'empereur leur accordoit la vie à eux et à leurs soldats. Pacurius accepta leur proposition, et partit sur-le-champ pour la faire agréer de l'empereur. Ragnaris donna six otages ; mais il refusa dans la suite de tenir sa parole.

An. 552. *Proc. Goth. l. 4, c. 25, 26, 34.*

Dès le commencement du printemps Narsès partit de Salone pour se rendre à Ravenne, à la tête de la plus belle armée que l'empire eût mis sur pied depuis près d'un siècle. Outre l'argent qu'il avoit reçu de l'empereur pour lever des troupes, il emportoit avec lui de grandes sommes pour fournir à tous les frais de la guerre, pour payer les montres dues depuis long-temps aux soldats d'Italie, et pour regagner les déserteurs qui s'étoient donnés à Totila. Jean, neveu de Vitalien, le suivoit avec ses troupes et avec celles que lui avoient laissées Germain son beau-père. Alboin, roi des Lombards, lui envoya deux mille deux cents hommes de sa meilleure cavalerie, accompagnés de plus de mille fantassins attachés à leur service. On voit dès-lors chez les Lombards une milice semblable à ces hommes d'ar-

Proc. Goth. l. 4, c. 26. Paul. diac. de gest. Lang. l. 2, c. 1. Abrégé chr. de l'histoire d'Italie, t. 1, p. 124.

mes qui, plusieurs siècles après, furent d'un si grand usage dans les guerres de France, d'Italie, et d'autres pays de l'Europe. Il y avoit aussi deux grands corps d'Hérules, l'un de trois mille cavaliers conduits par Philémuth, l'autre de fantassins, d'une valeur éprouvée, commandés par Aruth, qui, ayant été dès son enfance élevé à la romaine, avoit épousé la fille de Maurice, fils du brave Mondon. Dagisthée, sorti de prison nouvellement, et devenu plus sage par sa disgrâce, conduisoit les Huns, que l'espoir du pillage avoit attirés en grand nombre. On voyoit aussi dans cette armée un corps de transfuges perses : ils marchoient sous les ordres de Cabade, ce fils de Zamès qui, pour se soustraire à la cruauté de son oncle Chosroës, s'étoit jeté, comme je l'ai dit, entre les bras de l'empereur. Asbade, Gépide, fort jeune encore, mais déjà renommé pour sa valeur, avoit amené six cents hommes des plus braves de sa nation. Le reste de l'armée étoit composé de Romains, tous gens d'élite, sous le commandement de Jean Phagas. Les richesses de Narsès le mettoient en état d'exécuter ses desseins, et sa générosité le rendoit maître absolu de ses troupes. Dès que le bruit s'étoit répandu dans l'empire qu'il étoit chargé de l'expédition contre les Goths, la fleur des militaires romains et barbares s'étoient venus ranger sous ses étendards, les uns par reconnoissance, les autres pour se mettre à portée de mériter ses bienfaits.

Proc. Goth. l. 4, c. 26. Sigon de occid. imp. l. 19. Murat. annal. ital. t. 3, p. 431, 432.

Lorsqu'il fut arrivé en Vénétie, il envoya demander le passage aux François, maîtres de Trévise, de Vicence et de Padoue; ce qu'ils refusèrent, sous prétexte qu'il avoit à sa suite des Lombards, mortels ennemis de leur nation. Il apprit en même temps que, quand il forceroit les passages, il ne pourroit prendre sa route que par Vérone, le Pô formant alors des marais immenses dans le pays qu'on nomme aujourd'hui *le Ferrarois*. Or cette route lui étoit devenue impraticable par les précautions

de Totila. Ce prince, convaincu que les Romains ne s'engageroient pas le long du golfe Adriatique, à cause des marais et de l'embouchure des fleuves, avoit envoyé à Vérone Téia, le plus brave des Goths, avec l'élite de son armée pour y arrêter Narsès. Téia avoit rompu les chemins, et fermé toutes les avenues par des fossés, par des abattis d'arbres, par des inondations d'une grande étendue. En cas que les Romains osassent tenter ces passages, il se tenoit prêt à fondre sur eux. Dans l'embarras où se trouvoit Narsès, Jean, neveu de Vitalien, qui connoissoit le pays, lui conseilla de prendre le long de la mer, et de se faire suivre par un grand nombre de chaloupes, qui serviroient à jeter des ponts sur les rivières. Cet avis fut suivi ; et l'armée gagna Ravenne sans aucune perte. On dit que Narsès, passant près des lagunes de Venise, s'arrêta dans l'île de Rialte pour y faire sa prière, et qu'il fit vœu de bâtir deux églises, s'il obtenoit la victoire.

Narsès trouva dans Ravenne Valérien et Justin, avec quelques soldats : il y séjourna neuf jours pour remettre ses troupes des fatigues d'une marche pénible. Pendant ce temps-là, Usdrilas, capitaine goth qui commandoit dans Rimini, homme vain et fanfaron, écrivit en ces termes à Valérien : *Après avoir, à ce que vous pensez, effrayé toute l'Italie par une apparition fastueuse, vous vous tenez caché dans Ravenne, semblable à ces fantômes qui épouvantent les enfans pendant la nuit, et qui disparoissent aux approches du jour. N'êtes-vous donc venus ici que pour écraser par une multitude de barbares un pays sur lequel vous n'avez aucun droit ? Prenez enfin les armes, montrez-vous aux Goths, et ne les faites pas languir plus long-temps dans l'impatience où ils sont de vous voir.* Narsès ne fit que rire de cette bravade ; et lorsqu'il crut ses troupes bien reposées, il laissa Justin dans Ravenne, et marcha vers Rimini. Cette ville est bordée du fleuve Marecchia,

Proc. Goth. l. 4, c. 28. Bernardino Baldi difesa di Procopio part. 2.

qui portoit alors le même nom que la ville. On le passoit sur un pont de marbre, ouvrage merveilleux d'Auguste, et le monument le mieux conservé qui nous reste de ce prince. Les Goths avoient depuis peu abattu les parapets, rompu et renversé les larges pierres dont il étoit pavé, et l'avoient rendu tout-à-fait impraticable à une armée, surtout en présence de l'ennemi. Narsès s'étant avancé avec une petite troupe jusqu'au bord du fleuve, Usdrilas parut sur l'autre rive avec quelques cavaliers. Un soldat de Narsès ayant tué d'un coup de flèche un de leurs chevaux, ils rentrèrent dans la ville. Mais ils en sortirent bientôt en plus grand nombre, et coururent sur Narsès, qui, dans l'intervalle, avoit passé le fleuve pour chercher un lieu commode à jeter un pont. Les Hérules qui l'accompagnoient allèrent à leur rencontre, et tuèrent Usdrilas sans le connoître. Mais un Romain, l'ayant reconnu, lui coupa la tête, et l'alla porter à Narsès. *Vous voyez*, dit-il alors à ses troupes, *que la Providence, à notre insu, conduit nos bras et dirige nos coups.* Il fit passer le fleuve à son armée, et, sans entrer dans Rimini, il continua sa route. Il ne vouloit pas s'amuser à prendre des places, ayant pour principe qu'une bataille gagnée fait tomber les remparts et dispense de plusieurs siéges. Il prit le chemin de Rome sans suivre la voie Flaminie, pour ne pas rencontrer la forteresse de Pétra. Etant arrivé à Fano, il laissa sur la gauche Fossombrone et les montagnes de Furlo, et rentra dans la voie Flaminie, près du lieu où est maintenant le bourg d'Aqualagna.

Proc. Goth. l. 4, c. 29. Bernardino Bardi difesa di Procopio part. 2.

Totila, informé de la route de Narsès, rappela Téia de devant Vérone, et partit de Rome pour marcher à la rencontre de l'ennemi. Il prit son chemin par la Toscane, et, ayant traversé l'Apennin, il campa dans un lieu nommé Tagines, aujourd'hui Pagina, entre Urbin et Fossombrone. Narsès alla camper à quatre lieues, dans la plaine de Lentagio, entre Aqualagna et

Cagli. Cette plaine étoit environnée de petites éminences, que Procope, d'après les gens du pays, dit être les tombeaux des Gaulois vaincus par Camille. Mais cette tradition est démentie par l'histoire; et si ces éminences étoient d'anciens tombeaux, ce ne pouvoit être que ceux des Carthaginois défaits à la suite d'Asdrubal sur les bords du Métaure. Le général romain envoya quelques-uns de ses officiers à Totila pour l'exhorter à la paix, et lui représenter qu'avec si peu de forces il ne pouvoit espérer de tenir long-temps contre celles de l'empire. Ils avoient ordre, s'il n'écoutoit pas leurs avis, de lui demander jour pour le combat. Totila répondit fièrement *qu'on attendoit trop tard à parler de paix, et qu'une querelle de cette importance ne pouvoit plus se décider que par une bataille; que Narsès s'y préparât pour le huitième jour.* Narsès, se doutant bien que Totila vouloit le surprendre, se tint prêt pour le lendemain. Le roi des Goths ne manqua pas de s'avancer ce jour-là; mais, trouvant les Romains sous les armes à la tête de leur camp, il établit le sien à la distance de deux portées de flèche.

Sur la gauche du camp des Romains s'élevoit un petit tertre qui devoit donner grand avantage pendant le combat. Au pied de ce tertre régnoit un sentier bordé d'un torrent; c'étoit le seul endroit par où l'on pût envelopper l'armée romaine. Narsès y envoya, dès le milieu de la nuit, cinquante hommes de pied, choisis entre ses meilleures troupes, avec ordre de se défendre de toutes leurs forces lorsqu'ils seroient attaqués. Au point du jour, Totila, voyant ce poste occupé par les Romains, résolut de les en déloger à quelque prix que ce fût. Il détacha un gros escadron de cavalerie, qui accourut, avec de grands cris, dans l'espérance de les renverser du premier choc. Les Romains, bien serrés et couverts de leurs armes, non-seulement soutinrent l'attaque, mais entre-choquant leurs boucliers, et présentant le bout de leurs piques comme une haie impénétrable et

menaçante, ils épouvantèrent leurs chevaux, qui, refusant d'obéir, emportèrent leurs cavaliers au bas de la colline. Les ennemis revinrent plusieurs fois à la charge, et furent toujours repoussés. Un second et un troisième détachemens ne furent pas plus heureux. Enfin le roi des Goths, après avoir inutilement employé presque toute sa cavalerie, laissa les Romains maîtres du poste. Des cinquante hommes qui le gardoient il n'y en eut pas un seul qui ne donnât des preuves de valeur : mais Paul et Ausilas se signalèrent. S'étant élancés hors de rang, et maniant leurs arcs avec une force et une adresse incroyables, autant de flèches qu'ils tiroient, autant ils abattoient d'hommes ou de chevaux. Lorsque les flèches leur eurent manqué, ils firent usage de leurs épées, et, se couvrant de leurs boucliers, ils soutinrent seuls l'effort des ennemis, abattant la pointe des lances à coups d'épées. Enfin Paul, voyant la sienne émoussée, la jette par terre; et, saisissant à deux mains la lance du premier cavalier qui court sur lui, il la lui arrache de vive force; il en désarme de même trois autres, et ce prodige d'audace et de vigueur achève de décourager les Goths. Pour récompense d'un fait d'armes si extraordinaire, Narsès mit Paul au nombre de ses gardes. C'étoit, comme nous l'avons vu en plusieurs rencontres, un grade des plus honorables, et qui donnoit rang entre les principaux officiers.

L'exemple d'une si éclatante valeur redoubla le courage des Romains sans abattre celui des Goths. L'impatience d'en venir aux mains étinceloit dans les yeux de tous les soldats. Les Goths, par un dernier effort, se proposoient d'assurer pour toujours le fruit des conquêtes de Théodoric et de Totila. Ils croyoient voir ces deux héros à leur tête : Totila, sur les bords du Métaure, leur retraçoit l'image de Théodoric sur les rives de l'Adda, ou dans les plaines de Vérone. Les Romains, de leur côté, se persuadoient que suivre les éten-

dards de Narsès, c'étoit marcher à la victoire. Quoique cette bataille fût son coup d'essai, cependant sa capacité universelle et l'élévation de son génie lui tenoient lieu d'expérience. Il déployoit, depuis qu'il avoit le commandement, tous les talens d'un général consommé : ses soldats l'admiroient comme un homme inspiré de Dieu. A les entendre, c'étoit aussi par inspiration que l'empereur l'avoit choisi. La piété dont Narsès faisoit profession leur donnoit le ciel même pour garant du succès : c'étoit un ange envoyé pour exterminer les barbares, pour relever l'honneur de l'empire et la majesté du nom romain.

Les deux armées sortirent de leur camp pour se mettre en ordre de bataille, et se rangèrent l'une et l'autre sur un front très-étendu. Narsès, et Jean, neveu de Vitalien, se placèrent à l'aile gauche, appuyée de l'éminence; ils avoient à leur suite l'élite des troupes romaines, leurs gardes et les plus braves des Huns. A l'aile droite étoit Valérien, Jean Phagas et Dagisthée, suivis du reste des Romains. Au centre furent placés les Lombards, les Hérules et les autres barbares que Narsès, pour leur rendre la fuite plus difficile, avoit fait descendre de cheval : précaution sage contre la perfidie et contre la lâcheté. Les tireurs d'arc, au nombre d'environ huit mille, furent jetés sur les deux ailes. L'extrémité de la gauche fut prolongée en angle droit, formé par une réserve de quinze cents cavaliers, dont cinq cents avoient ordre d'observer les mouvemens de l'armée, et de marcher au secours de ceux qu'ils verroient plier; les autres devoient charger en queue l'infanterie des Goths. L'armée de Totila étoit rangée à peu près dans le même ordre; il couroit de rang en rang, animant ses soldats par ses paroles, et par l'assurance guerrière qu'il portoit dans ses regards. Narsès en faisoit autant; et, pour exciter l'ardeur de ses troupes, on portoit devant lui, au bout d'une pique, les bracelets, les colliers d'or, et

Proc. Goth. l. 4, c. 31.

les autres récompenses destinées, selon l'usage des Romains, à ceux qui se distinguoient par leur valeur. On resta quelque temps en présence. Le roi attendoit deux mille hommes qui n'étoient pas loin, et sans lesquels il ne vouloit pas engager l'action.

Pour gagner quelques heures par un de ces défis qui servoient alors de prélude aux batailles, un cavalier se détacha de l'armée des Goths, et vint présenter le combat au plus hardi des Romains. Ce cavalier étoit un déserteur nommé Cocas, connu pour sa valeur dans les deux armées. Un Arménien de la garde de Narsès, nommé Anzalas, s'offrit à le combattre, et, ayant évité la rencontre de sa lance, il lui perça le flanc, et l'étendit mort sur la poussière. Les Romains jetèrent un cri de joie, et s'ébranloient déjà pour charger, lorsqu'ils furent arrêtés par un nouveau spectacle. Totila s'avança, non pas pour défier Narsès, mais pour différer encore le combat, en faisant montre de sa force et de son adresse. Sa bonne mine, sa contenance fière, la vigueur qui paroissoit dans toute sa personne, étonnoient les regards. L'or éclatoit sur ses armes, et les ornemens de sa lance brilloient de la pourpre la plus vive. Il montoit un cheval vigoureux et parfaitement dressé, qu'il manioit sur toutes les voltes avec une merveilleuse adresse. Il lançoit en l'air sa javeline en courant, la reprenoit par le milieu, la changeoit de main, se renversoit sur la croupe, fléchissoit son corps à droite et à gauche avec tant de souplesse, qu'on voyoit bien que dès son enfance il s'étoit formé avec soin à tous les exercices militaires. La matinée s'étant passée de la sorte, il voulut encore gagner du temps en faisant demander à Narsès une entrevue. Narsès répondit que sans doute la demande de Totila n'étoit pas sérieuse; qu'il étoit absurde de parler d'accommodement lorsqu'on étoit sur le point de combattre, après avoir montré tant d'empressement pour combattre lorsqu'on proposoit un accommodement.

Ces délais donnèrent le temps d'arriver aux deux mille hommes qu'attendoit Totila. On étoit au milieu du jour, et dans les grandes chaleurs du mois de juillet. Totila, pour rafraîchir ses troupes, les fit rentrer dans le camp, et leur ordonna de prendre leur repas en diligence, se flattant de prévenir les Romains. Mais ses espérances furent trompées. Narsès, sans quitter le champ de bataille, permit seulement à ses soldats de prendre une légère nourriture sous les armes, et chacun dans son rang, toujours attentifs aux mouvemens des ennemis. Ceux-ci reparurent bientôt, et les généraux firent quelque changement dans l'ordre de bataille. Les deux ailes de l'armée romaine, où étoient placés les huit mille tireurs d'arc, se courbèrent en forme de demi-lune, et l'infanterie des Goths se rangea derrière la cavalerie pour la soutenir et se joindre à elle, en cas qu'elle fût enfoncée. Les cavaliers des Goths chargèrent les premiers, et, se laissant emporter à une ardeur inconsidérée, ils s'éloignèrent trop de leur infanterie, sans observer que les archers ennemis les enveloppoient. Ils ne s'en aperçurent que par une grêle de flèches qui, tombant sur leurs flancs, abattoient hommes et chevaux; et, après une grande perte, ils regagnèrent en confusion le gros de leur armée. Totila les ayant remis en ordre, ils revinrent à la charge avec plus de précaution; mais partout ils trouvèrent des rangs impénétrables. Les Romains et les barbares de leur armée combattoient avec une ardeur égale, et se disputoient le prix de la valeur. Ils avoient l'avantage du nombre, et leur disposition plus ferme et mieux entendue étoit également propre à l'attaque et à la résistance. La nuit approchoit, lorsque la cavalerie des Goths, rebutée de tant d'efforts, se renversa sur son infanterie, où elle porta le désordre. Tous prirent la fuite, et dans ce tumulte affreux, chacun ne songeant qu'à sauver sa vie, les cavaliers terrassoient les fantassins; et ceux-ci, fuyant tête baissée sans oser lever les yeux,

Proc. Goth. l. 4, c. 32. Marc. chr. Anast. hist. p. 65. Idem, vita Vigil. Hist. misc. l. 16. Malela, p. 80. Pagi ad Baron.

ne faisoient usage de leurs armes que pour se percer et se renverser les uns les autres. Six mille Goths restèrent sur la place, un grand nombre se rendit aux vainqueurs, qui les firent d'abord prisonniers, et les massacrèrent ensuite. Entre les morts se trouvèrent beaucoup de déserteurs romains.

La nuit couvroit déjà le champ de bataille, lorsque Totila, après avoir fait d'inutiles efforts pour arrêter et rallier les fuyards, fut forcé de fuir lui-même pour la première fois. Il étoit accompagné de cinq cavaliers, et poursuivi par cinq autres qui ne le connoissoient pas, entre lesquels étoit le Gépide Asbade. Celui-ci perça Totila d'un coup de lance par-derrière, et ayant été lui-même blessé, ses camarades cessèrent la poursuite pour le ramener au camp. Les cavaliers de Totila, se croyant toujours poursuivis, faisoient une extrême diligence, quoiqu'ils fussent obligés de soutenir leur maître, qui, perdant ses forces avec son sang, ne pouvoit plus se tenir à cheval. Après avoir couru quatre lieues, ils arrivèrent à Capres, où ils s'arrêtèrent pour panser la blessure du roi, qui expira entre leurs bras; prince digne d'un meilleur sort, et dont la justice, la sagesse et la valeur méritent la plus haute estime, si l'on peut lui pardonner quelques emportemens de colère. Les compagnons de sa fuite l'enterrèrent, fondant en larmes, et se retirèrent. Les Romains n'apprirent sa mort que par une femme du pays qui leur montra sa fosse. Ils ne voulurent en croire que leurs yeux, et l'ayant tiré de terre, après l'avoir long-temps considéré, touchés eux-mêmes de compassion, ils le rendirent à la sépulture, et allèrent porter cette nouvelle à Narsès. On raconte aussi d'une autre manière la mort de Totila. On dit que, s'étant déguisé sous l'habit de simple soldat, afin d'être moins en butte aux traits des ennemis, il fut percé d'une flèche tirée au hasard; et que, se sentant atteint d'une blessure mortelle, il sortit du combat, et gagna avec beaucoup

de peine le bourg de Capres, où il expira dans le premier appareil. On ajoute que cet accident jeta l'épouvante parmi les Goths et fut cause de leur fuite. Narsès se hâta d'envoyer à Constantinople la cuirasse de Totila teinte de sang, avec sa couronne enrichie de pierreries. L'empereur, assis au milieu du sénat, reçut à ses pieds les dépouilles d'un prince qui lui étoit supérieur en tout genre de mérite.

Narsès, plus grand encore après la victoire qu'il n'avoit paru dans la bataille, nullement ébloui d'un succès si éclatant, en rapportoit à Dieu toute la gloire, et songeoit beaucoup plus à profiter des faveurs du ciel qu'à s'abandonner à la joie. Il récompensa libéralement les Lombards, dont la valeur lui avoit été d'un grand secours. Mais il résolut en même temps de se débarrasser de cette nation féroce et dissolue, qui, non contente de piller les lieux de son passage, y mettoit le feu, sans épargner les plus beaux édifices, et forçoit les femmes jusque dans les églises. Il chargea Valérien de conduire ces barbares jusqu'aux frontières de la Pannonie, avec ordre de les empêcher de faire aucun dégât sur la route. Au retour, Valérien se présenta devant Vérone, à dessein d'y mettre le siége. Le commandant de la garnison, découragé par la défaite et par la mort de son roi, vint conférer avec lui, et sembloit vouloir se rendre. Mais les François établis dans ces quartiers traversèrent la négociation. Cette place, disoient-ils, étoit à leur bienséance, et devoit leur appartenir, ainsi que le reste de la Vénétie. Valérien, de peur de s'attirer sur les bras cette redoutable nation, prit le parti de la retraite.

Proc. Goth. l. 4, c. 33. Hist. miscel. l. 16.

Les Goths échappés du combat se rendirent en grand nombre à Pavie, qui étoit devenue leur capitale depuis la perte de Ravenne, et où Totila avoit déposé une partie de ses trésors. Jamais ils n'avoient eu plus de besoin d'un grand capitaine. Pour remplacer celui qu'ils

Proc. Goth. l. 4, c. 33, 34. Agath. præf. et l. 1.

venoient de perdre, ils donnèrent la couronne à Téia, fils de Fridigerne, guerrier actif et intrépide. Il travailla aussitôt à mettre sur pied une nouvelle armée, et à se procurer le secours des François. Ses députés représentèrent à Théodebalde qu'il étoit de son intérêt de ne pas laisser périr des voisins qui servoient de barrière à ses états contre la puissance romaine. « Pensez-vous « (disoient-ils), que les Romains manqueront de prétextes « pour vous attaquer? Ce peuple usurpateur se fait de « ses invasions mêmes un droit que nul intervalle de « temps ne peut prescrire. Ils iront chercher dans leurs « annales les conquérans de la Gaule; ils ressusciteront « des prétentions surannées; ils vous redemanderont « l'héritage de leurs premiers Césars, qui ont porté leurs « armes jusqu'au-delà du Rhin. C'est ainsi qu'ils font « valoir contre nous leur ancienne possession de l'Ita- « lie. Odoacre les en avoit dépouillés; notre roi Théo- « doric en dépouilla Odoacre, et Zénon lui abandonna « cette contrée. Ils nous arrachent aujourd'hui ce que « nous possédons depuis si long-temps, et par droit de « conquête, et par droit de cession. Nulle cession, nulle « conquête ne fait loi contre l'avidité dévorante de cette « nation injuste. Elle ne fait parade de la justice que « lorsqu'elle manque de pouvoir pour la violer. Et voilà « cependant ce peuple sage, humain, religieux, qui « traite de barbares tous les autres peuples du monde. « Prévenez l'orage qui s'approche de vous en passant sur « nos têtes; sauvez-nous du naufrage pour vous conser- « ver vous-mêmes. Le secours que vous nous donnerez, « loin de vous être à charge, accroîtra vos richesses. « Nos trésors vous seront ouverts, et vos soldats rappor- « teront, avec l'argent de leur solde, les dépouilles des « Romains. » Les seigneurs françois qui composoient le conseil du jeune prince ne jugèrent pas à propos de s'engager dans une guerre étrangère. Leur politique étoit de demeurer neutres, de laisser les Romains

et les Goths s'entre-détruire, et de se rendre eux-mêmes, sans coup férir, maîtres de toute l'Italie.

Cependant Narsès, après avoir envoyé Valérien sur les bords du Pô pour couper le passage aux Goths qui accouroient de toutes parts à Pavie, prit la route de Rome avec le reste de son armée. Il mit en passant garnison dans Spolette, et donna ordre d'en relever les murailles. Il prit Narni par composition, et envoya un détachement à Pérouse. Deux déserteurs romains, Méligède et Uliphe, y commandoient. Le dernier avoit, sept ans auparavant, assassiné Cyprien, gouverneur de la place, et n'espéroit point de grâce. Aussi s'opposoit-il de toutes ses forces au dessein de son collègue, qui vouloit se rendre. Il y eut entre les deux partis un combat qui se termina par la mort d'Uliphe, et Pérouse fut remise entre les mains de Narsès.

Rome étoit alarmée de l'approche des Romains. Totila, ne pouvant y laisser une garnison assez nombreuse pour la défendre tout entière, avoit enfermé d'une enceinte une petite portion de la ville, aux environs du mausolée d'Adrien, et en avoit fait comme une citadelle qui joignoit les anciens murs. Les Goths, après y avoir retiré ce qu'ils avoient de plus précieux, y laissèrent une garde, et se tinrent dans la ville pour courir aux endroits que les ennemis voudroient attaquer. Les Romains n'étant pas non plus en assez grand nombre pour environner tout le circuit de Rome, formèrent trois attaques fort éloignées l'une de l'autre, sous les ordres de Narsès, de Jean, neveu de Vitalien, et de Philémuth, avec ses Hérules. Les Goths s'étoient partagés de la même manière, en sorte que le reste des murailles restoit sans défense. Dagisthée, à la tête d'un détachement, alla, par ordre de Narsès, escalader un endroit qui n'étoit ni attaqué, ni défendu : il monta sans résistance, et courut ouvrir les portes. Les Goths voyant l'ennemi dans la ville prirent la fuite, et se retirèrent,

les uns dans l'enceinte de Totila, les autres dans Porto. On remarqua en cette occasion une de ces singularités qu'on appelle jeux de la fortune. Bessas, après avoir perdu Rome, avoit repris la ville de Pétra en Lazique; et Dagisthée, qui, par son imprudence, avoit manqué Pétra, répara à son tour la faute de Bessas, et remit les Romains en possession de Rome. Narsès marcha aussitôt avec toute son armée vers la nouvelle enceinte; mais les Goths, sans attendre l'attaque, se rendirent, à condition qu'on leur laisseroit la vie. C'étoit la cinquième fois que Rome se voyoit prise depuis le commencement du règne de Justinien. Bélisaire et Totila s'en étoient emparés chacun deux fois. Narsès envoya les clefs à l'empereur.

Les succès des armées romaines excitèrent la rage des vaincus, et coûtèrent aux vainqueurs autant de sang que la défaite la plus meurtrière. Les Goths, fuyant de toutes parts, désespérés de ne pouvoir conserver l'Italie, massacroient tout ce qu'ils rencontroient de Romains, sans épargner ni âge, ni sexe. Les barbares mêmes qui servoient dans l'armée romaine, comme s'ils eussent conspiré avec les Goths, se dispersant autour de Rome, tuoient et dépouilloient tous ceux qui revenoient pour entrer dans leurs anciennes demeures. Un grand nombre de patrices et de sénateurs étoient répandus dans la Campanie, où Totila les avoit relégués : les Goths en firent une exacte recherche, et pas un ne fut épargné. Lorsque Totila s'étoit mis en marche pour aller au-devant de Narsès, il s'étoit fait amener, dans toutes les villes de son passage, les fils des principaux habitans, et, choisissant les mieux faits, il les avoit emmenés avec lui, sous prétexte de les attacher à sa personne, mais en effet pour avoir autant d'otages de la fidélité de leurs pères. On les gardoit à Pavie au nombre de trois cents. Téia, dans un accès de fureur, les fit tous égorger.

Ragnaris, gouverneur de Tarente, avoit promis de

remettre sa place aux Romains, et Pacurius, qui lui apportoit de Constantinople la parole de l'empereur, le somma de la sienne, et se préparoit à lui rendre ses otages. Mais Ragnaris, ayant appris que Téia étoit roi, et qu'il se disposoit à combattre les Romains, avoit changé d'avis; et, pour retirer ses otages, il imagina cet artifice. Il pria Pacurius de lui envoyer quelques soldats pour l'escorter jusqu'à Otrante, où il vouloit (disoit-il) s'embarquer pour Constantinople. Pacurius, ne se défiant nullement de son dessein, lui envoya cinquante hommes. Dès qu'ils furent arrivés, Ragnaris les fit mettre aux fers, et signifia en même temps à Pacurius que, s'il vouloit qu'on lui rendît ses soldats, il falloit qu'il renvoyât les otages. Pacurius, indigné de cette fourberie, partit aussitôt pour marcher à Tarente; et Ragnaris, après avoir fait égorger les cinquante hommes, sortit à sa rencontre. Il se livra un combat où les Goths furent vaincus. Ragnaris, n'ayant pu rentrer dans Tarente, alla s'enfermer dans Achérontie. Narsès, dans ce même temps, prit Porto à composition, et s'empara de Népi en Toscane, et de Pétra dans la Flaminie. Il souhaitoit principalement de se rendre maître de Cumes, où Totila avoit renfermé la plus grande partie de ses trésors sous la garde de son frère Aligerne et d'Hérodien. Il envoya donc des troupes pour en former le siége, et passa le reste de l'année à Rome, où les diverses révolutions d'une si longue guerre avoient ruiné la police et les mœurs, plus difficiles à rétablir que les édifices.

La nouvelle du siége de Cumes donnoit à Téia de vives inquiétudes. Il partit au mois de décembre avec toutes ses troupes, résolu de tout hasarder pour sauver cette place. Narsès, de son côté, envoya en Toscane Jean et Philémuth, avec ordre de disputer les passages. Mais Téia, averti de ces obstacles, et jugeant que la route la plus longue lui deviendroit la plus facile, gagna les côtes

An. 553.
Proc. Goth. l. 4, c. 35.

de la mer Adriatique, et vint en Campanie par le Picénum et le pays des Samnites. Narsès, informé de sa marche, rappela ses lieutenans, rassembla toutes ses forces, et alla camper au pied du mont Vésuve. De cette montagne sort une rivière nommée le Dragon, qui va passer près de Nucérie. Quoiqu'elle ait fort peu d'eau, elle n'est guéable ni à pied ni à cheval, parce que, resserrée dans un lit fort étroit, elle s'est creusé un profond canal bordé de rives escarpées. Les deux armées campoient sur les bords, vis-à-vis l'une de l'autre, et les Goths étoient maîtres du pont, sur lequel ils avoient élevé des tours de bois garnies de balistes et d'autres machines. Les Romains et les Goths, ne pouvant se joindre malgré l'ardeur dont ils étoient animés, passoient les jours à se tirer des flèches d'un bord à l'autre; et leur animosité mutuelle attiroit souvent sur le pont les braves des deux partis, qui se donnoient en spectacle dans des combats singuliers. Les Goths recevoient des vivres par la voie de la mer, dont ils étoient proches; mais, leur flotte ayant été livrée aux Romains par celui qui la commandoit, et quantité de vaisseaux étant venus s'y joindre de la Sicile et du golfe Adriatique, Narsès demeura maître de la mer, et les Goths commencèrent à sentir la disette. Ils étoient de plus incommodés par des tours de bois que le général romain avoit établies le long du bord qu'il occupoit. On étoit déjà au mois de mars, et depuis deux mois les armées étoient en présence sans pouvoir en venir aux mains. Téia prit donc le parti de se retirer sur une colline qu'on nommoit alors la montagne de Lait, à cause des nombreux troupeaux qui s'engraissoient dans ses pâturages. La difficulté du terrain empêcha les Romains de le suivre.

Le défaut de subsistances obligea bientôt les Goths d'abandonner ce poste. Résolus de périr en gens de cœur plutôt que de mourir de faim, ils descendent au point du jour, et fondent sur l'armée romaine, qui, ne

s'attendant pas à une attaque si brusque, n'étoit pas en ordre de bataille. Ce ne fut d'abord qu'un choc confus, où les combattans, sans divisions d'escadrons ni de bataillons, sans être disposés par rangs et par files, se chargeoient, se repoussoient en foule. Après quelques momens d'un combat tumultueux, ils se séparèrent comme de concert, et reculèrent de quelques pas pour se ranger en bataille. Leurs rangs furent bientôt formés; l'expérience de tant de vieux guerriers prévenoit, pour les mettre en ordre, l'activité de leurs commandans. Du côté des Goths la cavalerie mit pied à terre pour se retrancher les moyens de fuir; et l'ardeur de leur courage les portant tous aux premiers rangs, ils formoient un front d'une grande étendue. A leur exemple, les cavaliers romains quittèrent aussi leurs chevaux. Les deux armées se rapprochent et se chargent avec fureur. Le désespoir embrase les Goths; attachés à l'Italie dont on s'efforce de les arracher, ils veulent en demeurer les maîtres. Les Romains, honteux de céder à des barbares déjà vaincus, se portent à des efforts inouïs. Les deux nations brûlent d'envie de terminer enfin pour toujours une querelle si longue et si sanglante; elles veulent se venger dans cette journée de tant de massacres et de désastres qu'elles éprouvent tour à tour depuis dix-huit ans.

A la tête des Goths, Téia, dans une contenance assurée et menaçante, inspiroit aux siens le courage, aux ennemis la terreur, portant et recevant les premiers coups. Les plus vaillans d'entre les Romains, persuadés que sa mort décideroit la victoire, l'attaquoient de concert. Assailli d'une multitude de piques, de dards, de javelots, ce prince, aussi vif qu'intrépide, paroit à tous les coups, et, s'élançant par intervalles, il abattoit tous ceux qui se trouvoient à sa portée. Il combattoit ainsi depuis quatre heures, et il avoit déjà plusieurs fois changé de bouclier, lorsque, ne pouvant plus qu'avec

peine faire usage du sien, chargé de douze javelots, sans reculer d'un pas, sans perdre de vue l'ennemi, tuant toujours de la main droite, et parant de la gauche, il appela son écuyer pour lui fournir un bouclier nouveau. Dans le prompt mouvement qu'il fit pour le prendre, il découvrit sa poitrine, et au même instant il fut percé d'un javelot qui lui ôta la vie. Les Romains qui l'environnoient lui ayant coupé la tête, la présentèrent au bout d'une pique aux deux armées. Ce spectacle, loin de mettre les Goths en fuite, embrasa leur rage ; ils combattirent jusqu'à la nuit, et les deux armées la passèrent sur le champ de bataille. Dès que l'aurore leur eut montré l'ennemi, le combat recommença avec le même acharnement. Les Goths, sans chef, ne prenant l'ordre que de leur courage, courent au-devant du péril ; leurs blessures semblent redoubler leurs forces : s'attachant aux Romains, les mourans entraînoient leurs vainqueurs, et expiroient en les déchirant. Cette cruelle mêlée dura tout le jour, et la nuit seule les sépara.

Les Goths se retirèrent fumans de carnage et encore ivres de sang et de fureur. Mais le repos qui succédoit à deux journées si meurtrières leur fit enfin sentir leur fatigue, et refroidit peu à peu leurs esprits. Ils comptent les morts, ils jettent les yeux sur les blessures dont ils sont couverts, et reconnoissent leur perte. Ils députent à Narsès les principaux officiers. « Nous ne « sentons que trop (lui dirent-ils) que Dieu combat « pour vous, et que notre résistance est vaine. Nous con- « sentons à mettre bas les armes, pourvu que l'empereur « veuille nous traiter comme ses alliés, et non pas comme « des esclaves. Qu'il nous laisse vivre sous nos lois ainsi « que d'autres peuples voisins de l'empire. Permettez- « nous de nous retirer en paix, et d'emporter pour notre « subsistance l'argent que nous avons en réserve dans les « villes de l'Italie. » Comme Narsès balançoit de leur accorder des conditions si honorables, Jean lui conseilla

d'y souscrire plutôt que de s'exposer encore à combattre des désespérés. On convint que ce qui restoit de l'armée des Goths sortiroit sur-le-champ de l'Italie avec tous ses effets, et ne porteroit jamais les armes contre l'empire. Pendant cette négociation, une troupe de mille Goths, qui refusoient d'y prendre part, sortit du camp et marcha vers Pavie, sous la conduite de plusieurs officiers. Les autres s'engagèrent par serment à quitter l'Italie.

Cette convention fut mal observée. Ceux qui s'y étoient engagés, après s'être reposés de leurs fatigues, se joignirent au reste de la nation pour implorer de nouveau le secours des François. Ceux-ci, qui avoient refusé de secourir les Goths avant leur dernière défaite, étoient encore bien moins disposés à prendre part à une guerre si malheureuse. Mais deux seigneurs puissans, Leutharis et Bucelin, tentés du désir de piller l'Italie, entreprirent, peut-être avec le consentement secret de Théodebalde, de venger les Goths, et de partager avec eux les dépouilles des Romains. C'étoient deux frères, Allemands de naissance, à qui Théodebert avoit confié le commandement de leur nation, soumise alors aux François. Enflés d'arrogance et de présomption, ils se figuroient que l'armée romaine ne tiendroit pas devant eux, et ne se promettoient rien moins que la conquête de l'Italie et de la Sicile. Ils ne pouvoient, disoient-ils, pardonner aux Goths de redouter un ennemi tel que Narsès, petit et foible de corps, accoutumé à vivre dans la mollesse et dans l'ombre d'un palais, destiné à servir des femmes, et non pas à commmander à des hommes. Ils mirent sur pied une armée de soixante et quinze mille hommes, partie Allemands, partie François, et firent des préparatifs proportionnés à la grandeur de leur entreprise.

Agath. l. 1.

Après la bataille du Vésuve, Narsès, au lieu de s'arrêter à goûter les douceurs d'une victoire achetée

par de si pénibles efforts, marcha droit à Cumes pour y joindre les troupes qui en avoient commencé le siége. Cumes étoit la plus forte place de l'Italie, et c'étoit pour cette raison que Totila y avoit mis en dépôt ce qu'il possédoit de plus précieux. Cette ville, bâtie sur une hauteur escarpée, dont le pied étoit battu des flots, dominoit sur la mer Tyrrhénienne et sur tout le pays d'alentour. Elle étoit environnée d'une muraille flanquée de tours d'une construction très-solide; mais ce qui faisoit sa plus sûre défense, c'étoit la valeur d'Aligerne, le plus jeune des frères de Totila. Ce guerrier, sans être abattu, ni par la mort de son frère, ni par le sort déplorable de sa nation, sembloit avoir recueilli dans sa personne tout l'ancien courage des Goths; et, se tenant ferme et inébranlable sur les ruines de leur fortune, il espéroit voir les efforts de l'armée victorieuse se briser ainsi que les flots de la mer au pied des murs qu'il défendoit. La situation et le bon état de la place, abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un long siége, redoubloient sa confiance. Narsès, après avoir encouragé ses soldats, les conduisit à l'attaque. Ils montèrent avec peine sur la hauteur, et, s'étant approchés à la portée du trait, ils firent usage de leurs arcs, de leurs frondes, et de toutes leurs machines, pour abattre ceux qui se montroient sur la muraille. On leur répondoit du côté de la ville par une grêle de flèches et de dards; on leur lançoit des pierres énormes, des poutres entières, des troncs d'arbres; et les machines dont les tours étoient bordées faisoient sans cesse des décharges meurtrières. Les traits d'Aligerne se reconnoissoient aisément par le sifflement de l'air qui les annonçoit, et par la violence avec laquelle ils brisoient les pierres et mettoient en pièces les corps les plus durs. Voyant un des principaux officiers de Narsès, nommé Pallade, s'approcher hardiment couvert d'une cuirasse de fer, il le perça de part en part

avec le bouclier et la cuirasse. Plusieurs jours se passèrent dans ces attaques, et Narsès ressentoit un extrême déplaisir de perdre devant une petite place tant de temps et de soldats ; mais il croyoit la réputation de ses armes intéressée au succès.

Il se flatta d'avoir enfin trouvé le moyen de réussir. Sous une avance de la colline, du côté de l'Orient, s'ouvroit un antre large et profond, creusé par les mains de la nature, où l'on disoit que la sibylle de Cumes avoit autrefois rendu ses oracles. Cette cavité se prolongeoit jusqu'au-dessous de la muraille. Narsès y fit entrer des mineurs qui, détachant les pierres de la voûte, découvrirent les fondemens du mur, qu'ils étançonnèrent. En même temps, pour empêcher d'entendre le bruit des travailleurs, on attaquoit la place par un autre endroit avec un fracas extraordinaire. Lorsque le pan de la muraille qui portoit toute l'étendue de la caverne ne fut plus soutenu que sur des étais, les mineurs y mirent le feu et se sauvèrent promptement. A peine furent-ils dehors, que le mur et les tours, et une des portes de la ville, s'écroulèrent ensemble avec un fracas horrible, et couvrirent de leurs débris toute la pente de la colline de ce côté. Les Romains s'attendoient à pénétrer dans la ville sans aucun obstacle ; mais, outre les fondrières, les précipices, les escarpemens qui en défendoient les approches, tant de ruines amoncelées formoient un rempart aussi difficile à franchir que la muraille même.

Cependant Narsès, voulant profiter de la frayeur des habitans, donna l'assaut par un autre endroit, et fut repoussé. Enfin, rebuté de tant d'efforts inutiles, et jugeant que la place ne seroit jamais enlevée de vive force, il résolut d'y laisser une partie de ses troupes pour la tenir bloquée, et de se transporter avec le reste en Toscane. Il apprenoit que l'armée des Allemands avoit déjà passé le Pô ; et, pour ne pas leur abandonner cette belle province, où ils pourroient s'établir, il vou-

loit s'emparer des places qui tenoient encore pour les Goths. Philémuth, chef des Hérules, étant mort de maladie, il mit à leur tête Fulcaris, officier de leur nation, et le fit partir avec Jean, neveu de Vitalien, Valérien et Artabane, suivis d'un grand corps de ses meilleures troupes. Ils avoient ordre de marcher vers le Pô, de se saisir des passages de l'Apennin, de resserrer les ennemis, et de les battre, s'ils en trouvoient l'occasion; sinon, de les harceler sans cesse, et de les retarder dans leur marche par des chicanes continuelles, pour lui donner le temps d'achever les dispositions qu'il croyoit nécessaires. Les troupes qu'il laissa devant Cumes enfermèrent la place d'une circonvallation, et gardèrent avec soin toutes les avenues, pour réduire la ville par famine; ce qu'ils espéroient ne pouvoit tarder long-temps, les provisions devant être consumées depuis que le siége étoit commencé. Narsès, étant passé en Toscane, se rendit maître de presque toutes les villes sans coup férir; Centumcelles, Volterre, Florence, Pise et les places maritimes lui ouvrirent leurs portes.

Lucques fut la seule ville qui osa soutenir un siége. Elle étoit bloquée depuis quelque temps; les assiégés étoient même convenus de se rendre, si, dans l'espace de trente jours, il ne leur venoit un secours assez considérable pour livrer bataille, et ils avoient donné des otages. Ils espéroient que l'armée allemande ne tarderoit pas d'arriver. Le terme étant expiré sans qu'elle parût, ils refusèrent de se soumettre. Narsès, irrité de cette infidélité, se disposoit à les attaquer. On lui conseilloit de s'en venger sur les otages : mais, trop humain pour décharger sa colère sur des innocens, il se contenta de faire craindre ce qu'il pouvoit exécuter selon les droits de la guerre. Il fit amener devant la ville, à la tête de son armée, les otages chargés de chaînes, les mains attachées derrière le dos, suivis de soldats qui tenoient la hache levée. Ce triste spectacle attira sur les murs

tous les habitans, qui poussoient des cris lamentables. Ces infortunés étoient les fils des plus illustres citoyens. Leurs mères, leurs femmes, courant sur les remparts comme des forcenées, donnoient toutes les marques du plus violent désespoir. Elles chargeoient le cruel Narsès des malédictions les plus outrageantes; elles vouloient se précipiter pour mourir avec leurs enfans, avec leurs époux. Alors Narsès faisant signe de la main pour demander qu'on l'écoutât : *Vous méritez*, s'écria-t-il, *de perdre ceux qui vous sont si chers ; mais il n'est pas digne de moi de les faire périr ; je vous les rends.* Et donnant ordre à ses soldats de tirer leurs épées : *Voilà,* dit-il, *sur quoi je compte plus que sur vos sermens ni sur vos otages.* En même temps il fit détacher les otages, et les renvoya dans la ville. Ils y furent reçus avec des transports de joie. Témoins de l'humanité de Narsès, de sa générosité, de sa justice, les éloges qu'ils ne cessoient d'en publier disposoient les habitans à la soumission, et faisoient sur les cœurs les plus obstinés une impression plus vive que tous les efforts de l'armée romaine. Agathias a chargé ce récit de circonstances si puériles et si peu vraisemblables, que je me suis dispensé d'en faire usage.

Pendant le siége de Lucques, peu s'en fallut que la témérité de Fulcaris n'ouvrît aux Allemands un libre passage. Le corps d'armée que Narsès avoit envoyé sur les frontières de l'Emilie s'étoit d'abord campé avantageusement, et les troupes qu'on en détachoit, soit pour harceler les ennemis, soit pour leur enlever leurs convois, soit pour leur ôter les moyens de subsister, en désolant les campagnes, marchoient d'abord avec les précautions en usage dans la guerre. Fulcaris s'ennuya bientôt de tant de circonspection; brave, mais fougueux et téméraire, il faisoit consister le mérite d'un commandant, non pas à faire agir ses troupes, mais à payer lui-même de sa personne, et à se signaler par la force de son bras plutôt que par la sagesse de ses ordres. Il se sé-

para des autres généraux, et courut à Parme à la tête de ses Hérules, et des Romains qui voulurent le suivre, sans avoir fait reconnoître l'état des ennemis, sans observer aucun ordre dans sa marche. Bucelin étoit maître de Parme : il cacha dans les hautes galeries de l'amphithéâtre qui étoit aux portes de la ville un bon nombre de ses meilleurs soldats, et les instruisit de ce qu'ils avoient à faire. Fulcaris, sans prendre même la précaution de visiter l'enceinte, s'y engage avec ses gens ; et aussitôt les ennemis, se montrant de toutes parts, font pleuvoir une grêle de javelots, descendent avec de grands cris, et font un horrible carnage. Les Hérules, tombant pêle-mêle les uns sur les autres, périssent en foule au milieu de l'arène. Ceux qui peuvent s'échapper laissent leur commandant avec ses gardes enveloppé des ennemis. Fulcaris, résolu de ne pas survivre à son déshonneur, continua de combattre adossé contre un tombeau ; et tantôt s'élançant avec fureur sur ceux qui l'attaquoient, tantôt se battant en retraite, il disputa long-temps sa vie. Il pouvoit encore se sauver en fuyant, et ses gardes l'y exhortoient : *Et de quel front*, leur répondit-il, *me présenterai-je à Narsès ?* Craignant donc les reproches de son général plus que le fer ennemi, il ne cessa de faire face aux assaillans, jusqu'à ce qu'enfin, accablé par le nombre, percé de plusieurs javelots, la tête fendue d'un coup de hache, et combattant encore au moment qu'il expiroit, il tomba mort sur son bouclier. Ses gardes se firent tous tuer sur son corps.

Cette défaite n'accrut pas seulement la fierté des Allemands, elle leur procura encore de nouvelles forces. Les Goths dispersés dans l'Emilie et dans la Ligurie accoururent de toutes parts se joindre aux vainqueurs. Les fuyards portèrent l'épouvante dans le camp romain, et les généraux, croyant déjà voir cette nuée d'ennemis fondre sur leur tête, abandonnèrent leur poste, et se sauvèrent à Faënza pour se rapprocher de Ravenne,

qu'ils regardoient comme la seule retraite assurée. Narsès reçut devant Lucques la nouvelle de ce malheur. Affligé de la perte de tant de braves et d'un guerrier tel que Fulcaris, mais, supérieur à tous les événemens, et toujours armé contre les revers, il rassura ses troupes alarmées, et pressa plus vivement les assiégés. Il dépêcha aux généraux retirés à Faënza un sage officier, nommé Etienne, avec une escorte de deux cents chevaux, pour les menacer de son indignation et de celle de l'empereur, s'ils ne gardoient les passages de l'Apennin. Comme les partis ennemis étoient répandus dans toutes les campagnes, Etienne ne marchoit que de nuit, et toujours prêt à combattre. Dans cette traverse de trente lieues, ils entendoient sans cesse les cris des paysans qu'on massacroit, les mugissemens des troupeaux que les barbares emmenoient, et le bruit des arbres qu'ils abattoient dans les forêts. Au travers de ces horreurs, il arrivèrent heureusement à Faënza. Sur les reproches d'Etienne, les généraux alléguoient diverses excuses pour couvrir la honte de leur fuite : *qu'ils n'avoient pas trouvé dans le pays de quoi faire subsister leurs troupes, et qu'Antiochus, préfet d'Italie, se tenoit dans Ravenne sans leur envoyer ni argent, ni munitions.* Pour leur ôter ces prétextes, Etienne courut à Ravenne, d'où il amena le préfet; et, après avoir levé toutes les difficultés, il leur persuada de retourner à leur premier poste.

Le siége de Lucques étoit poussé avec vigueur. On lançoit dans la ville des traits enflammés; personne n'osoit plus paroître sur les murailles, et les machines avoient fait brèche en plusieurs endroits. Les otages renvoyés par Narsès redoubloient les instances pour engager leurs compatriotes à traiter avec un ennemi si bienfaisant, et la plupart y étoient disposés. Mais quelques officiers allemands et françois, qui s'étoient enfermés dans la ville, s'y opposoient de toutes leurs forces, et exhortoient les habitans à la constance. Ils se mirent à

leur tête, et firent plusieurs sorties sans succès; le peuple ayant plus d'envie de se rendre que de combattre. Enfin le parti qui vouloit la paix l'emporta; et, après trois mois de siége, on ouvrit les portes à Narsès, qui, sans témoigner aucun ressentiment de leur infidélité passée, n'exigea d'autre condition que de reconnoître la souveraineté de l'empereur. Pour maintenir la ville dans l'obéissance, malgré les sollicitations des barbares, il y laissa garnison sous les ordres d'un officier de confiance, nommé Bon, également propre à gouverner pendant la paix et à commander dans la guerre.

On approchoit du solstice d'hiver, et Narsès songeoit à donner des quartiers à ses troupes. Il ne vouloit pas combattre dans cette saison des ennemis qui, étant nés dans un climat froid et humide, redoubloient de vigueur en hiver, et s'affoiblissoient dans les chaleurs de l'été. Il sépara donc son armée, et, après avoir logé ses soldats dans les places voisines de l'Apennin, avec ordre de se rassembler à Rome au commencement du printemps, il alla passer quelques jours à Ravenne, sans autre escorte que sa garde et sa maison; ce qui faisoit quatre cents hommes. Il ne s'attendoit pas d'y voir arriver Aligerne. Ce brave guerrier, qui depuis un an défendoit Cumes avec un grand courage, voyant les Allemands et les François en-deçà du Pô, n'eut pas de peine à comprendre que ces nations conquérantes, sous prétexte de secourir les Goths, n'avoient en vue que de s'emparer de l'Italie. Or, s'il falloit avoir des maîtres, il croyoit plus supportable d'obéir aux Romains qu'à des barbares, et plus juste de rendre l'Italie aux anciens possesseurs. Occupé de ces réflexions, il alla trouver Narsès, et remit entre ses mains les clefs de la ville de Cumes, lui promettant de le servir désormais avec autant de zèle qu'il l'avoit combattu jusqu'alors. Narsès le reçut avec joie, lui assura le traitement le plus honorable, et envoya ordre à l'armée qui étoit devant

Cumes de prendre possession de la ville, de mettre en sûreté le trésor des rois goths, et de se partager ensuite de manière qu'il demeurât dans Cumes une garnison suffisante, et que le reste des troupes prît ses quartiers d'hiver dans les places du voisinage. Aligerne se retira dans Césène, et eut ordre de se montrer sur le haut de la muraille aux Allemands, qui faisoient sans cesse des courses jusqu'aux portes de cette ville, et de leur apprendre que Cumes et les trésors qui les avoient attirés en-deçà des Alpes étoient perdus pour eux. Aligerne s'acquitta de sa commission, raillant les barbares sur leur lenteur, et leur conseillant de quitter l'Italie, où ils ne trouveroient plus à gagner que des blessures. Les Allemands lui répondoient par des injures; mais ils étoient en effet découragés, et balançoient s'ils continueroient la guerre. Ils se déterminèrent enfin à poursuivre leur entreprise. Par la mort de Fulcaris les Hérules avoient perdu leur chef : leurs suffrages se partageoient entre deux guerriers également recommandables par leur valeur, Aruth et Sindual; mais l'âge donnoit au dernier plus d'expérience. Narsès se déclara en sa faveur, et prit soin d'assigner un quartier d'hiver commode à cette nation qui le servoit avec zèle et avec courage.

Un corps de Varnes à la solde des Goths étoit en garnison dans Rimini. Leur chef envoya faire sa soumission à Narsès, qui prit possession de cette ville, et fit de grandes largesses aux Varnes pour les attacher au service de l'empire. Pendant qu'il séjournoit à Rimini, un parti de deux mille François et Allemands, tant cavaliers que fantassins, vint faire le dégât jusqu'aux portes de la ville. Narsès, témoin de ce ravage, monta aussitôt à cheval, et se fit suivre par trois cents hommes de sa maison. Les ennemis, les voyant venir à eux, se réunirent, et se formèrent en bataillon bordé de cavalerie sur les deux ailes. Ils occupoient un poste avanta-

geux, à la tête d'une épaisse forêt, dont les premiers arbres les mettoient à couvert des traits. Pour les attirer dans la plaine, Narsès donna ordre à ses cavaliers de fuir ensemble sans confondre leurs rangs. Ils tournent bride, Narsès à leur tête ; et les barbares, les croyant en déroute, s'élancent hors de la forêt, et se débandent dans la poursuite : les cavaliers prennent les devans ; les fantassins suivent en désordre, à proportion de leur force et de leur vitesse. Ils se flattent déjà que cette rencontre va terminer la guerre par la prise de Narsès. Lorsqu'ils se furent éloignés de la forêt, les cavaliers romains, faisant volte-face, retournent sur eux en bon ordre, et les chargent avec vigueur : la cavalerie allemande fuit à son tour, et regagne le bois; l'infanterie, effrayée de cette attaque imprévue, se laisse massacrer sans résistance. Les barbares perdirent neuf cents hommes, et rejoignirent le gros de leur armée, couverts de honte et de blessures. Narsès, de retour à Ravenne, après avoir mis ordre à tout ce qui demandoit ses soins et sa prévoyance, s'en alla passer l'hiver à Rome.

Novel. 146. *Malela, p.* 80.

Un changement que l'empereur vouloit faire dans les monnoies excita cette année quelques mouvemens à Constantinople ; mais, ce projet ayant été abandonné, le calme fut rétabli. Il s'étoit élevé une grande contestation entre les Juifs ; le peuple, qui n'entendoit plus la langue originale, vouloit qu'on lût l'Ecriture sainte en grec ; les docteurs faisoient un point de religion de n'employer dans les synagogues que la langue sainte. Justinien ne crut pas cet objet indigne de son attention ; il permit aux Juifs de lire leur loi, non-seulement en hébreu, mais en telle langue qu'ils voudroient, à condition que, pour le grec, ils ne se serviroient que de la version des Septante, ou de celle d'Aquila ; mais il bannit des synagogues le livre des traditions juives nommé *la Mischna* ou *la Deutérose,* c'est-à-dire la seconde loi, comme étant sans autorité, et remplie de

visions et de chimères. *Il est juste*, dit-il dans sa loi, *qu'on leur fasse entendre les prophéties qui les condamnent, et qui peuvent les rappeler de leur égarement.*

Il ne fut pas si facile à l'empereur de calmer l'orage qui agitoit l'Eglise depuis plusieurs années; et l'on peut dire qu'il l'augmenta lui-même par un zèle imprudent et peu modéré. La malignité d'un prélat orgueilleux réveilla une querelle sagement étouffée depuis un siècle par le concile de Chalcédoine, souleva l'Orient et l'Occident, désola les diocèses par l'exil et la déposition des pasteurs, fit répandre du sang jusqu'au pied des autels, et déchira le sein de l'Eglise par un schisme opiniâtre. J'ai différé de parler de cette contestation jusqu'à cette année, où elle fut décidée par le cinquième concile général. Je me bornerai à raconter sommairement les faits, sans entrer dans le détail des questions théologiques, qui ne sont pas de mon sujet. Il est nécessaire de remonter jusqu'à l'origine de ces troubles. Dès le commencement du règne de Justinien, saint Sabas étoit venu à Constantinople demander justice des violences exercées en Palestine par quelques moines turbulens, entêtés des erreurs attribuées à Origène. Les Perses et les Vandales occupoient alors toute l'attention de l'empereur, et lui paroissoient des ennemis plus redoutables que des moines, quelque furieux qu'ils fussent. Saint Sabas étant mort peu de temps après, les origénistes redoublèrent d'insolence; ils étoient soutenus par Domitien, évêque d'Ancyre, et surtout par Théodore Ascidas, évêque de Césarée en Cappadoce. Ce prélat hautain, intrigant, accrédité auprès de l'impératrice, passoit sa vie à la cour, et ne résida jamais un an entier dans son diocèse, comme le lui reproche dans la suite le pape Vigile. Quoiqu'il ne fût pas plus savant que ne peut l'être un évêque de cour, il affectoit cependant un grand air de suffisance, et c'étoit un des prélats avec lesquels

Fleury, hist. ecclés. l. 33, *art.* 4.
Noris de syn. 5ª, *c.* 1, 2, 3.

Justinien passoit une partie des nuits à disputer sur les matières ecclésiastiques. Il étoit origéniste dans le cœur, et servoit le parti avec zèle, fermant tout accès auprès du prince à ceux qui venoient se plaindre des violences auxquelles se portoient les sectateurs d'Origène. Malgré sa vigilance, on trouva moyen d'instruire l'empereur. Pélage, légat du saint-siége, aidé du patriarche Mennas, lui fit connoître les désordres de la Palestine; et le prince, saisissant avec plaisir l'occasion de traiter des questions de théologie, où la présomption et la flatterie lui faisoient croire qu'il excelloit, au lieu de donner des ordres, composa une longue lettre circulaire. Il y combattoit les origénistes; il lançoit anathème contre chacune de leurs erreurs; il exhortoit les prélats à proscrire cette pernicieuse doctrine. Cette lettre fut souscrite par Mennas, par les évêques qui se trouvoient alors à Constantinople, et par ceux de la Palestine, auxquels elle fut envoyée.

Les soins de l'empereur pour terminer cette dispute en firent naître une nouvelle. Jaloux du crédit de Pélage, qui avoit engagé l'empereur à se déclarer contre les origénistes, Théodore résolut de rendre le change à son rival. La mémoire d'Eutychès étoit encore en honneur auprès d'un grand nombre de personnes. On les nommoit *acéphales*, parce qu'ils n'avoient point de chef. Sans adopter ouvertement les dogmes de cet hérésiarque, ils s'accordoient à rejeter le concile de Chalcédoine. L'impératrice favorisoit ce parti; Justinien, au contraire, avoit fort à cœur l'acceptation du concile: les acéphales le nommoient par raillerie *le Synodite*. Selon sa méthode ordinaire, il avoit à ce dessein composé des livres qu'il fit distribuer dans toutes les provinces; et nous avons encore dans les actes du sixième concile général un long écrit de Justinien contre les nestoriens et contre les acéphales. L'évêque de Césarée lui persuada qu'il réuniroit facilement tous les esprits,

si l'on corrigeoit seulement dans le concile trois articles qui les scandalisoient. Les pères de Chalcédoine avoient reçu Théodoret à la communion, sans condamner les écrits par lesquels il avoit combattu saint Cyrille, et s'étoient contentés de l'anathème qu'il avoit prononcé contre Nestorius. Ils avoient inséré dans les actes, sans aucune marque d'improbation, la lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, au Perse Maris, dans laquelle, donnant des éloges à Théodore de Mopsueste, qu'on regardoit comme le maître de Nestorius, et qui avoit beaucoup écrit contre Origène, il blâmoit saint Cyrille, et accusoit le concile d'Ephèse d'avoir condamné Nestorius avec trop de précipitation. L'évêque de Césarée proposoit donc de flétrir par un jugement authentique les ouvrages de Théodore de Mopsueste, les livres de Théodoret contre saint Cyrille, et la lettre d'Ibas : c'est ce qu'on nomma *les trois Chapitres*. Théodora, qui vivoit encore, se joignit à Théodore, en haine du concile de Chalcédoine, dont elle espéroit détruire l'autorité en le faisant réformer en quelque partie.

Justinien donna dans le piége : il publia contre les trois Chapitres un édit qui fut comme le signal de la guerre. Il y établit les dogmes catholiques contre Arius, Nestorius et Eutychès; il reçoit les quatre conciles, fait plusieurs canons contre les hérésies, anathématise les trois Chapitres, et décide qu'on peut condamner les hérétiques après leur mort. Cet édit étoit adressé à toute l'Eglise. Les trois patriarches de Constantinople, d'Antioche, et de Jérusalem, le souscrivirent avec grand nombre d'évêques en Orient. Mais le pape, secondé de toute l'Italie, de l'Illyrie et de l'Afrique, le rejeta, craignant de porter atteinte au concile de Chalcédoine. Le diacre Pélage, revenu depuis peu à Rome, s'éleva fortement contre l'édit. L'empereur menaça d'abord, et passa bientôt des menaces aux voies de fait. Les évêques d'Orient qui refusèrent de souscrire furent exilés et

Chr. Alex. Proc. bel. Proc. Goth. l. 4, c. 25. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 33, art. 21, 22. Noris, de syn. 5ᵃ, c. 3, 5.

déposés. Zoïle, patriarche d'Alexandrie, fut chassé de son siége, et Apollinaire installé à sa place. La division éclata en plusieurs lieux ; il y eut des églises inondées de sang. L'armée de l'empereur, qui marchoit au secours des Lombards contre les Gépides, eut ordre de s'arrêter à Ulpiane, en Mœsie, où l'animosité des deux partis se portoit aux dernières violences.

Liberat. brev. c. 22. Zon. t. 2, p. 67. Niceph. l. 17. Chr. Alex. Theoph. p. 190. Cedr. p. 375. Anast. p. 64. Idem, vit. Vig. Vict. Tun. Marc. chr. Proc. Goth. l. 3, c. 16. Paul. diac. l. 16. Malela, p. 78, 80. Aimoin. l. 2, c. 32. Baronius. Pagi ad Baron. Mansi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 33, art. 26, 30 et suiv. Noris, syn. 5ª. c. 3, 4, 5, 8. Murat. ann. ital. t. 3, p. 423.

L'empereur, dans l'espérance de ramener les esprits, résolut d'assembler un synode à Constantinople. Il y invita le pape Vigile, qui peut-être ne fut pas fâché d'avoir ce prétexte de sortir de Rome, alors assiégée par Totila, et désolée par la famine. Le pape, après avoir passé quelques mois en Sicile, se rendit à Constantinople. Il y fut reçu avec les plus grands honneurs ; mais, comme il ne se prêtoit pas aux intentions de l'empereur, il essuya bientôt les traitemens les plus injurieux. Il seroit trop long de suivre pas à pas tous les procédés de ce pape pendant huit années qu'il fut retenu à Constantinople. Il suspendit de sa communion le patriarche Mennas ; il excommunia Théodore et l'impératrice même. Mennas se vengea par un décret pareil contre le pape, qui se réconcilia ensuite avec lui, et leva les censures qu'il avoit fulminées contre Théodore et contre l'impératrice. Vigile tint des synodes inutiles avec les évêques latins qu'il avoit amenés. Enfin il consentit à condamner les trois Chapitres ; et, par cette condescendance, il souleva contre lui les évêques d'Occident et ses propres diacres. Au milieu de ces agitations, il ne perdit pas de vue les intérêts de son siége. Persécuté dans Constantinople, il vint à bout de faire réciter son nom dans les diptyques avant celui du patriarche. Il est louable des soins paternels qui l'occupoient encore dans le même temps que sa personne étoit dans le plus grand danger. Il écrivoit alors à Aurélien, évêque d'Arles, pour le prier d'implorer la protection du roi des François auprès de Totila, afin que ce prince ne fît

aucun tort ni à l'église romaine, ni à la religion catholique. Cependant les évêques d'Afrique tenoient des conciles où ils excommunioient le pape, qui les excommunioit à son tour. D'un autre côté, quoiqu'il eût condamné les trois Chapitres, néanmoins, comme il avoit ajouté une réserve qui sauvoit l'autorité du concile de Chalcédoine, les ennemis de ce concile ne lui en savoient pas plus de gré. Enfin il convint avec l'empereur qu'on assembleroit un concile général où se rendroient des députés de toutes les provinces d'Orient et d'Occident. Le pape demandoit qu'il fût tenu en Italie ou en Sicile; ce qu'il ne put obtenir. Le concile fut indiqué à Constantinople. Les Occidentaux, prévenus contre l'empereur, et contre Vigile même, refusèrent de s'y rendre. Leur refus détermina le pape à retirer le jugement qu'il avoit donné par écrit contre les trois Chapitres : ce qui mit l'empereur dans une telle colère, qu'il donna ordre de l'arrêter et de le mettre en prison. Vigile, averti, se sauve dans l'église de Saint-Pierre : le préteur s'y transporte avec des soldats ; on chasse outrageusement ses clercs ; on veut arracher avec violence le pape, qui, s'étant réfugié sous l'autel, en tenoit les colonnes embrassées. Comme il étoit grand et puissant, il entraîne avec lui les colonnes ; la table de l'autel tombe et se brise ; le peuple accourt, prend le parti du pape, et met en fuite le préteur et les soldats. Les principaux seigneurs de la cour viennent le trouver de la part de l'empereur, et l'engagent à revenir, sous la sûreté du serment, au palais de Placidie, où il avoit choisi sa demeure. Comme on continuoit de l'inquiéter, il s'enfuit à Chalcédoine, dans l'église de Sainte-Euphémie. Il excommunie de nouveau Théodore, et suspend Mennas avec tous les évêques de leur parti. Les sollicitations du clergé d'Italie, portées à l'empereur par les ambassadeurs de Théodebalde en faveur du pape, et de Datius, évêque de Milan, absent depuis quinze ou seize ans de son église,

ne produisent aucun effet. On presse Vigile de retourner à Constantinople, et on lui offre toute sûreté; il refuse constamment, à moins que l'empereur ne révoque son édit contre les trois Chapitres. L'empereur cède enfin, et réserve la décision au concile général. Théodore et Mennas, et les autres évêques, font satisfaction au pape, qui lève la sentence prononcée contre eux. Mennas meurt bientôt après; Eutychius, moine d'Amasée, déclaré contre les trois Chapitres, lui succède, et donne à Vigile sa profession de foi.

Les évêques d'Orient se rendoient de toutes parts à Constantinople. Comme le pape n'avoit avec lui que très-peu d'évêques, tant d'Italie que d'Illyrie et d'Afrique, il demandoit un synode composé d'un nombre égal de prélats d'Orient et d'Occident. Cette proposition révolta les Orientaux : ils disoient *qu'ils étoient venus de tant de provinces éloignées pour un concile œcuménique; qu'une assemblée qui représentoit l'église universelle ne devoit pas être composée d'un petit nombre; que, dans les conciles généraux, les Grecs avoient toujours fait la plus grande partie; qu'à Nicée il n'y avoit que des Grecs; qu'à Chalcédoine, entre six cent trente pères, il ne s'étoit trouvé d'Occidentaux que les légats du pape Léon; qu'on connoissoit l'obstination des Latins en faveur des trois Chapitres; et que les faire venir, ce seroit s'exposer à des disputes interminables, qui rendroient le concile sans effet.* Sur ces représentations, l'empereur indiqua l'ouverture du concile au cinquième de mai 553 : c'étoit un lundi, jour auquel s'étoient ouverts les quatre conciles généraux. Trois patriarches et cent soixante-cinq évêques y assistèrent. On y lut la lettre de l'empereur, qui protestoit que son plus grand désir étoit de rendre la paix à l'Eglise en étouffant les hérésies, et de faire cesser les troubles excités par les acéphales. Comme on savoit que les décisions du concile n'auroient aucune force

auprès des Occidentaux, si le pape n'y avoit point de part, on l'invita par la députation la plus honorable. Il répondit qu'il ne pouvoit assister à une assemblée où les Occidentaux étoient en trop petit nombre pour contre-balancer les suffrages des Grecs; et qu'il enverroit en particulier à l'empereur son avis sur les trois Chapitres. Les officiers de l'empereur qui avoient accompagné les évêques chez Vigile exhortèrent le concile à prononcer en son absence; et on procéda à l'examen des questions. Eutychius, patriarche de Constantinople, présida en l'absence de Vigile. On condamna la doctrine et la personne de Théodore de Mopsueste, les écrits de Théodoret contre saint Cyrille, et la lettre d'Ibas; mais on épargna la personne des deux derniers, parce qu'ils avoient été admis à la communion de l'Eglise par le concile de Chalcédoine. Les erreurs d'Origène, qui excitoient de si grands troubles en Orient, furent aussi condamnées. Pendant la tenue du concile, Vigile fit porter à l'empereur une constitution par laquelle il anathématisoit la doctrine de Théodore de Mopsueste; mais il prétendoit qu'on ne pouvoit rien prononcer contre sa personne, parce qu'il étoit mort dans le sein de l'Eglise. Il justifioit Théodoret et Ibas, parce qu'ils avoient condamné Nestorius à Chalcédoine, et souscrit aux décrets du concile; il déclaroit nul et abusif tout ce qui seroit statué de contraire à cette constitution; elle étoit signée de seize évêques. L'empereur n'en donna point de connoissance au concile, de crainte qu'elle ne fît quelque impression, et qu'elle ne retardât la condamnation des trois Chapitres, qu'il souhaitoit ardemment. C'est ainsi que se termina le cinquième concile général, dont la dernière conférence se tint le 2 de juin. Si l'intention de Théodore de Césarée, qui en fut le principal promoteur, étoit de soutenir les acéphales et les origénistes, la Providence divine ne permit pas un si grand mal. Les décisions prononcées à Chalcédoine

demeurèrent hors d'atteinte, et les erreurs d'Origène furent frappées d'anathème. Quoique ce concile n'ait été composé que des évêques d'Orient, cependant l'acceptation de l'Eglise universelle l'a enfin mis au rang des conciles œcuméniques.

Vict. Tun. Proc. Vand. l. 2, c. 26. Marc. chr. Anast. vita Vigil. et Pelag. Baronius. Pagi ad Baron. Noris, de syn. 5a. c. 7, 8, 9, 10. Fleury, hist. ecclés. l. 33, c. 52 et suiv.

La paix ne fut entièrement rétablie qu'après de longues et de vives contestations. L'empereur exila et déposa les évêques qui refusèrent de souscrire. Réparat, évêque de Carthage, fut exilé à Euchaïtes, autrement Hélénople, dans le Pont, où il mourut douze ans après. On l'accusa faussement d'avoir secondé Gontharis pour faire périr Aréobinde. Son diacre Primase fut placé sur son siége; mais il en coûta du sang, et les églises d'Afrique furent long-temps déchirées par un schisme. Presque tout l'Occident se révolta en faveur des trois Chapitres, et il se tint un grand nombre de conciles particuliers qui réclamèrent contre celui de Constantinople. Les origénistes ne cessèrent pas de troubler la Palestine. Il fallut employer, huit mois après, le secours du duc Anastase, pour les chasser des monastères. On suborna des émissaires, on supposa de fausses lettres pour décrier en Italie Vigile, et Datius, évêque de Milan, pour exciter les peuples à nommer d'autres évêques à leur place; enfin le pape se rendit. Il publia une constitution par laquelle il adhéroit à la condamnation des trois Chapitres. Narsès, à la sollicitation du peuple de Rome, demanda et obtint son retour en Italie au mois d'août de l'année suivante. Mais, étant tombé malade en Sicile, il mourut des douleurs de la pierre à Syracuse. Pélage, ayant obtenu avec Vigile la permission de retourner en Italie, fut élevé sur le siége de Rome au mois d'avril 555, à la recommandation de Narsès, qui agissoit par ordre de l'empereur. Cette élection excita de grands murmures: on soupçonnoit Pélage d'avoir sourdement contribué aux mauvais traitemens que Vigile avoit soufferts à Constantinople; quelques-uns même l'accusoient

d'être complice de sa mort. Ces soupçons injustes n'étoient fondés que sur la faveur dont l'empereur l'honoroit ouvertement. Il fallut, pour apaiser les esprits, qu'il protestât de son innocence en jurant sur l'évangile et sur la croix, en présence du peuple assemblé dans l'église de Saint-Pierre.

Les plus opiniâtres à rejeter les décrets du concile furent les évêques d'Istrie et de Vénétie. Pélage exhortoit Narsès à user de contrainte à l'égard de ces prélats; mais ils portèrent la hardiesse jusqu'à excommunier Narsès lui-même. A leur tête étoit Paulin d'Aquilée, qui prit dans ces troubles le titre de patriarche, que ses successeurs ont conservé. Le district de cette métropole s'étendoit depuis la seconde Pannonie jusqu'à l'Adda dans le Milanais, et comprenoit la Rhétie, le Norique, l'Istrie, la Vénétie et le Frioul. Les évêques de ces provinces demeurèrent pendant près de cent cinquante ans séparés de l'église romaine, et tinrent plusieurs conciles pour la défense des trois Chapitres. L'invasion des Lombards, qui se rendirent maîtres de ce pays, favorisa le schisme, qui ne fut entièrement éteint qu'en 698, sous le pontificat de Sergius.

Pagi ad Baron.
Anast. in Agathone.

Depuis la destruction de la puissance des Goths, tout prenoit une nouvelle forme en Italie. Ce fut alors que les empereurs, à l'imitation des rois goths, commencèrent à s'attribuer le droit de confirmer l'élection des papes. On leur payoit à cet effet une certaine quantité d'or. Le siége vacant étoit gouverné par les trois principaux ministres du clergé, l'archiprêtre, l'archidiacre, et le primicier des notaires. Ceux-ci notifioient à l'exarque la mort du pape. Après les funérailles et un jeûne de trois jours, on procédoit à l'élection, à laquelle assistoient le clergé, les principaux de la ville, le peuple et les soldats établis à Rome pour défendre l'Italie contre les Lombards. On faisoit ensuite part de l'élection à l'empereur, dont on attendoit la confirmation. On en

écrivoit à l'exarque, aux juges, à l'archevêque et à l'apocrisiaire de Ravenne, pour les prier de s'intéresser auprès du prince en faveur de celui qui avoit été élu. Après l'agrément de l'empereur, le pape élu étoit ordonné auprès de la confession de saint Pierre; il y prononçoit sa profession de foi, et l'envoyoit à toutes les églises. L'obligation où l'on étoit d'attendre que l'élection fût confirmée par l'empereur rendit les vacances du saint-siége beaucoup plus longues qu'elles n'avoient été auparavant.

An. 554. Proc. Goth. l. 4, c. 21, 26. Theoph. p. 183, 192. Marc. chr. Anast. p. 64. Hist. misc. l. 16. Paul. diac. l. 8.

Après avoir raconté le plus succinctement qu'il nous a été possible ce qui concerne la condamnation des trois Chapitres, il faut reprendre la suite des affaires d'Italie. Au commencement du printemps de l'année 554, Narsès, qui avoit passé l'hiver à Rome, y rassembla ses troupes, et, pour les tenir en haleine jusqu'à l'ouverture de la campagne, il les occupoit aux exercices militaires. Il avoit rappelé auprès de lui celles qui gardoient les défilés de l'Apennin, parce que les ennemis, au lieu de prendre la route de Rome, s'étoient approchés du golfe Adriatique, et, traversant l'Emilie, la Flaminie et le Picénum, s'étoient avancés jusque dans le pays des Samnites, désolant tout sur leur passage. Arrivés dans cette contrée, ils se partagèrent. Bucelin, ayant pris avec lui les meilleures troupes, ravagea la Campanie, la Lucanie, le pays des Brutiens, et pénétra jusqu'au détroit de Sicile. Leutharis mit à feu et à sang l'Apulie et la Calabre jusqu'à Otrante. Les François, faisant profession du christianisme, épargnoient les églises; mais les Allemands, encore païens, après les avoir pillées, les détruisoient de fond en comble. D'ailleurs les deux peuples, également sanguinaires, ne laissoient après eux que des cendres et des cadavres. Les chaleurs de l'été commençoient à se faire sentir, et les Allemands, chargés de butin, ne les supportoient qu'avec peine; ce qui détermina Leutharis à retourner au-delà des Alpes. Il

conseilloit à son frère de prendre le même chemin, et d'emporter en Allemagne les dépouilles de l'Italie, sans s'exposer au risque de les perdre dans la guerre, dont les succès sont toujours incertains. Mais Bucelin fut retenu par le serment qu'il avoit fait aux Goths de combattre les Romains, et par l'espérance de la royauté dont les Goths flattoient son ambition.

Leutharis partit après avoir promis à son frère de lui envoyer des secours dès qu'il auroit mis son butin en sûreté. Il côtoyoit la mer Adriatique, et, étant arrivé près de Fano, il détacha trois mille hommes pour aller à la découverte. Artabane et Uldac étoient alors dans Pisaure avec quelques troupes de Huns et de Romains. Dès qu'ils aperçurent les Allemands, ils sortirent sur eux en bon ordre, les taillèrent en pièces, en précipitèrent une partie dans la mer, et mirent le reste en fuite. Ceux-ci portèrent l'alarme dans le camp de Leutharis, qui rangea ses troupes en bataille. Les prisonniers qu'il traînoit en grand nombre profitèrent du moment pour s'échapper, emportant avec eux tout ce qu'ils purent du butin. Artabane et Uldac, ne se sentant pas assez forts pour hasarder un combat contre toute l'armée ennemie, se contentèrent de leur avantage, et se renfermèrent dans Fano. Leutharis, qui se hâtoit de sortir de l'Italie, se rapprocha de l'Apennin pour éviter les sables et les lagunes du rivage. Ayant passé le Pô, il arriva enfin à Cénète, ville de Vénétie qui appartenoit aux François. Il avoit perdu une grande partie de son butin; mais ce qui l'affligea davantage fut une peste meurtrière qui fit périr en peu de jours tous ses soldats, et qui fut regardée comme le juste châtiment de leurs sacriléges. Le général expira dans un accès de rage, poussant des hurlemens affreux, et se déchirant lui-même avec les dents.

Idem, de gest. Lang. l. 2, c. 2. Agath. l. 2. Greg. Tur. hist. franc. l. 3, c. 32.

Les maladies faisoient aussi beaucoup de ravage dans l'armée de Bucelin. Les soldats, faute d'autres subsis-

Agath. l. 2. Marc. chr.

Paul. diac. l. 8. Idem, de gest. Mar. Avent. Greg. Tur. hist. franc. l. 3, c. 32.

tances, se nourrissoient de raisins, et la dysenterie en emportoit un grand nombre. Bucelin résolut de combattre avant que de les voir tous périr, et prit le chemin de la Campanie. Il vint camper près de Capoue, sur le Casilin, rivière ainsi nommée d'une ancienne ville qui ne subsistoit plus. Le poste étoit avantageux : sa droite étoit bordée de la rivière. Il se rendit maître du pont, sur lequel il fit élever une tour de bois, qu'il garnit de ses meilleurs soldats pour défendre le passage. Il environna ses retranchemens d'une forte palissade; et comme il avoit à sa suite une infinité de chariots, il en fit enfoncer les roues jusqu'au moyeu, ne laissant à son camp qu'une issue assez étroite. Avec ces précautions, il se croyoit le maître de ne livrer bataille que lorsqu'il le jugeroit à propos. C'étoit pour lui un triste présage de ne point voir arriver les troupes que son frère avoit promis de lui envoyer. Mais cette inquiétude ne lui ôtoit pas le courage ; il se flattoit d'être en état de vaincre sans aucun secours, se voyant encore suivi de trente mille hommes, au lieu que Narsès en avoit à peine dix-huit mille. Plein de confiance, il ne cessoit d'encourager ses troupes: *Nous n'avons encore*, disoit-il, *que parcouru l'Italie ; c'est sur le champ de bataille que nous allons en prendre possession : elle est à nous, si nous avons du cœur. Songez que fuir en cette rencontre, c'est courir à la mort : vous n'avez de ressource que dans la victoire.* Animés par ces paroles et par leur propre valeur, les Allemands et les François se préparoient avec ardeur à un combat dont le succès devoit les rendre maîtres de la plus belle contrée de l'univers. On ne voyoit dans tout le camp que fourbir des épées et des javelots, aiguiser des haches à deux tranchans, ajuster des boucliers. C'étoit là toute leur armure ; ils ne faisoient usage ni d'arcs, ni de frondes, ni d'aucune sorte de traits. Ils ne connoissoient d'armes défensives que le bouclier et le casque ; encore la plu-

part avoient-ils la tête nue, ainsi que le corps jusqu'à la ceinture; le reste étoit couvert d'un caleçon de toile ou de cuir qui leur tomboit jusqu'aux pieds. Leurs javelots, d'une grandeur médiocre, pouvoient également être lancés et tenus à la main. Cette arme étoit l'invention de l'industrie la plus meurtrière. Le bois, presque revêtu de lames de fer, résistoit à tous les efforts qu'on auroit faits pour le rompre ou le trancher. Au-dessous de la pointe sortoient des crochets fort aigus, en forme de hameçons recourbés vers le bas, en sorte qu'on ne pouvoit le tirer du corps sans déchirer cruellement la partie blessée. Si le javelot s'enfonçoit dans le bouclier, le soldat couroit aussitôt, et, mettant le pied sur la hampe qui traînoit à terre, il faisoit baisser le bouclier; voyant alors son ennemi à découvert, il lui fendoit la tête de sa hache, ou le perçoit d'un autre javelot.

Narsès vint camper de l'autre côté de la rivière vis-à-vis des ennemis, et les deux armées demeurèrent quelque temps en présence, se rangeant tous les jours en bataille sans en venir aux mains. L'espérance, la crainte, et tous ces mouvemens incertains qui s'élèvent et se détruisent tour à tour à la vue d'un grand et illustre péril, agitoient également les deux partis. Toute l'Italie en suspens attendoit le moment fatal qui devoit décider de son sort. Cependant les troupes de Bucelin subsistoient aux dépens des contrées voisines, qu'elles pilloient en liberté. Chanarange fut chargé d'arrêter ces ravages; c'étoit ce même Arménien qui, six ans auparavant, avoit montré tant de témérité dans la conjuration d'Arsace. Depuis qu'il servoit sous Narsès, il avoit joint la réflexion et la prudence à sa hardiesse naturelle; et il paroît, par son exemple et par celui de Dagisthée, que ce grand capitaine avoit l'art d'épurer les bonnes qualités de ses subalternes et d'en corriger les excès. Chanarange, à la tête d'un détachement de cavalerie, surprit un grand convoi, et tailla l'escorte en pièces. S'étant saisi de tous

les chariots, il en fit avancer un chargé de foin sec, jusqu'au pied de la tour de bois qui défendoit le pont, et y mit le feu. La flamme gagna bientôt la tour, et força les ennemis de l'abandonner; ce qui rendit les Romains maîtres du passage. Les Allemands, outrés de dépit, courent aux armes, et demandent le combat malgré les devins de leur nation, qui leur défendoient de rien entreprendre ce jour-là. Narsès fait aussi prendre les armes à ses soldats et passe le fleuve. Au moment qu'il sortoit du camp, on lui annonça qu'un capitaine hérule des plus distingués venoit de tuer un de ses domestiques pour une faute légère; il s'arrêta aussitôt, et donna ordre d'amener devant lui le meurtrier: *Ce seroit*, dit-il, *attirer la colère de Dieu sur nos têtes que de combattre sans avoir puni ce forfait.* Comme le barbare, loin de se repentir de son crime, s'en glorifioit avec audace, soutenant hautement qu'il étoit le maître de la vie de ses gens, et qu'il traiteroit de même ceux qu'il jugeroit à propos, Narsès le fit tuer en sa présence. Une si prompte justice révolta les Hérules; ils jettent leurs armes, et refusent d'aller au combat. Narsès, sans s'inquiéter de leur mutinerie, se tourne vers ses soldats en disant: *Qui veut vaincre me suive;* et en même temps il marche à l'ennemi. Sindual, chef des Hérules, faisant réflexion qu'il alloit se couvrir de honte, lui et sa nation, et que leur colère ne paroîtroit qu'une poltronnerie déguisée, envoya prier Narsès de les attendre. Narsès répondit qu'il ne les attendroit pas; mais que, s'ils vouloient le joindre, il leur assigneroit leur place.

Lorsqu'il fut arrivé au lieu qu'il avoit choisi pour champ de bataille, il fit halte, et rangea son armée, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes. Il prit son poste à l'aile droite avec sa maison, commandée par Zandalas. Les flancs de l'armée étoient appuyés contre deux petits bois, derrière lesquels il posta Valérien et Artabane, suivis de leurs escadrons, avec ordre de

tourner le bois et de charger l'ennemi en flanc lorsque le combat seroit engagé. En avant de l'infanterie étoit un grand corps de fantassins armés de pied en cap, qui formoient la tortue; on nommoit ainsi un bataillon carré dont toutes les faces et la partie supérieure étoient couvertes de boucliers serrés les uns contre les autres, en sorte qu'il sembloit être une masse solide et impénétrable. Les troupes légères, telles que les tireurs d'arc et les frondeurs, se tenoient à l'arrière-garde, attendant le signal pour se couler dans les intervalles et venir faire leur décharge. Il avoit réservé une place pour les Hérules au centre de l'armée. Deux Hérules qui avoient passé du côté des ennemis au moment de la mutinerie, et qui ne savoient pas qu'elle fût calmée, les excitoient à combattre sans délai, les assurant que leur nation s'étoit séparée, et que tout étoit en désordre parmi les Romains. Bucelin n'eut pas de peine à croire ce qu'il souhaitoit; persuadé qu'il alloit tout renverser du premier choc, il fondit rapidement sur l'ennemi. Le centre de son armée, se terminant en pointe et s'élargissant par la base, formoit ce qu'on appeloit *tête de porc*. Les ailes, qui avoient beaucoup plus de profondeur, s'écartoient l'une de l'autre de plus en plus à mesure qu'elles laissoient entre elles un grand vide.

La première attaque des François et des Allemands fut terrible. Ils percèrent à coups de haches le bataillon avancé, traversèrent la première ligne par l'espace réservé aux Hérules, qui n'étoient pas encore arrivés, renversèrent la seconde ligne, et, sans faire beaucoup de carnage, pénétrèrent jusqu'à la queue. Quelques-uns de leurs soldats coururent au camp de Narsès pour le piller. Les Romains aguerris par un long usage, cédèrent à cette fougue sans s'effrayer ni rompre leurs rangs, et le général, toujours de sang-froid au milieu des périls et du tumulte des batailles, dut à sa présence d'esprit une victoire qui sembloit être désespérée. Par les ordres qu'il

donna, les ailes se replièrent sur les ennemis qui traversoient l'armée, et qui furent obligés de se partager dos à dos pour faire face à droite et à gauche. Cette disposition fit naître à Narsès une idée tout-à-fait nouvelle et singulière. Les cavaliers romains de chacune des ailes, posés derrière une ligne de fantassins, accabloient sans cesse les ennemis par des décharges meurtrières; mais ils ne tiroient pas sur ceux qu'ils avoient en face; les flèches qui partoient des deux ailes se croisoient sur la tête des ennemis, et alloient percer à dos ceux qui faisoient face à l'aile opposée. Cette opération étoit facile à des cavaliers qui, n'ayant devant eux que des fantassins, découvroient aisément ceux qui leur tournoient le dos, et tiroient sur eux par-dessus ceux qu'ils avoient en tête. Les Allemands et les François, occupés à combattre l'infanterie romaine, se sentoient percer par-derrière sans voir d'où leur venoient ces coups; il en tomboit à la fois des rangs entiers, et leur nombre étoit déjà fort diminué lorsque Sindual arriva à la tête de ses Hérules. Il rencontra d'abord les soldats qui alloient piller le camp, et qui, sur le rapport des deux déserteurs, s'imaginoient que les Hérules venoient se joindre à eux. Mais Sindual les détrompa bientôt en fondant sur eux, taillant en pièces les uns, et poussant les autres dans le fleuve, où ils se noyèrent. S'étant joint ensuite aux Romains, il enfonça ce qui restoit des deux lignes qui coupoient l'armée, et regagna le terrain qui lui étoit destiné. Par tant d'heureux efforts, les troupes romaines se rejoignirent, et se retrouvèrent au même état où elles étoient au commencement de la bataille. Elles continuèrent de pousser les barbares entièrement rompus, et qui ne combattoient plus que par pelotons. Dans cet affreux désordre, ils étoient exposés à tous les coups; les flèches, les javelots, les épées en faisoient un horrible carnage; la cavalerie les enveloppoit; Valérien et Artabane leur fermoient la retraite; tous tomboient sous le fer ennemi, ou péris-

soient dans le fleuve, où la terreur les précipitoit. Bucelin fut tué en combattant. Jamais victoire ne fut plus complète. Si l'on en croit Agathias, de trente mille hommes il n'en échappa que cinq; et les vainqueurs ne perdirent que quatre-vingts hommes, qui furent tués dans le premier choc. Il n'y eut pas un Romain qui ne donnât des preuves d'une valeur héroïque. Entre les auxiliaires Aligerne se signala; Sindual et ses Hérules méritèrent par leur valeur que Narsès oubliât leur première désobéissance. Mais c'étoit à Narsès que les vainqueurs rapportoient toute leur gloire; ils l'admiroient comme un génie créateur qui gouvernoit à son gré le destin des batailles, et qui savoit faire naître la victoire du sein même du désordre.

Les Romains, après avoir enterré leurs morts, recueilli les dépouilles et les armes des ennemis, pillé leur camp et détruit leurs retranchemens, retournèrent à Rome chargés de butin, couronnés de fleurs, chantant des airs de victoire, et conduisant au milieu d'eux leur général comme en triomphe. Ce fut alors qu'ils apprirent la destruction totale de l'armée de Leutharis. Le peuple, qui s'abandonne sans réserve à la joie comme à la tristesse, ne pouvoit se rassasier de fêtes, de jeux, de spectacles. Il se figuroit qu'il ne restoit plus d'ennemis, et que l'Italie, théâtre d'une guerre sanglante depuis dix-neuf ans, alloit devenir à jamais le séjour de la paix et de l'abondance. Les soldats se livroient avec tout l'emportement militaire à ces divertissemens tumultueux: mais Narsès les rappela bientôt à la sévérité de la discipline. Ce général infatigable ne s'endormoit pas entre les bras de la victoire; il savoit que les fruits des exploits guerriers ne se conservent que par l'activité qui les a produits.

Quoiqu'il eût détruit en Italie la puissance des Goths et les espérances des François, il lui restoit encore beaucoup à faire pour y rétablir le bon ordre et la tranquil-

Pragmatica Justiniani. Grut. inscrip. LXI. *l.* 2.

Murat. ann. ital. t. 3, p. 145.

lité. Il falloit relever les ruines dont cette vaste contrée étoit couverte, remédier aux désordres d'une longue guerre, réduire à l'obéissance le reste des Goths dispersés depuis leur défaite, arracher aux François les conquêtes dont ils étoient en possession au-delà du Pô. Il donna ses ordres pour réparer les murailles des villes et les monumens publics de première utilité. Deux magnifiques inscriptions, qu'on lit encore sur le pont Salaro, à une lieue de Rome, nous apprennent que Narsès rétablit ce pont détruit par Totila. Il fit exécuter le règlement que l'empereur avoit accordé à la prière de Vigile lorsque ce pape étoit parti de Constantinople pour retourner en Italie ; c'est ce qu'on appelle la pragmatique de Justinien ; elle se trouve à la suite des Novelles ; elle est datée du treizième d'août de la vingt-huitième année du règne de ce prince, c'est-à-dire de l'an 554, et adressée au chambellan Narsès, et à Antiochus, préfet du prétoire d'Italie. En vertu de cet édit, les lois de Justinien devinrent la règle des jugemens. On ouvrit à Rome des écoles publiques de philosophie, de médecine, de jurisprudence et de belles-lettres, et on rétablit les gages des professeurs fondés par Théodoric, mais dont le paiement avoit été interrompu pendant la guerre. Les actes de Théodoric, d'Athalaric, d'Amalasonte et de Théodat furent ratifiés. L'édit ne parle point de Vitigès ; mais toutes les dispositions de Totila furent cassées et abrogées ; il est traité de tyran, sans doute parce que l'empereur prétendoit avoir acquis un nouveau droit sur l'Italie par la cession de Vitigès et par celle d'Eraric. Il est ordonné que les dommages causés aux habitans soient réparés autant qu'il est possible, et que les années de la guerre ne soient point comptées pour acquérir la prescription de trente ou de quarante ans. Justinien recommande au pape et au sénat l'inspection des poids et des mesures, il corrige les abus sur le cours des monnoies, il règle les impôts, il défend aux

gens de guerre de se mêler des jugemens civils. Quoique Narsès employât tous ses soins pour rendre à Rome son ancien lustre, cependant le siége du gouvernement fut fixé à Ravenne, à cause de sa situation. Ce fut ainsi que le royaume des Goths prit fin en Italie. Il avoit subsisté soixante ans, à compter depuis que Théodoric s'étoit rendu maître de Ravenne. C'est mal à propos que le nom des Goths est décrié auprès du vulgaire. Cette nation illustre, après avoir subjugué l'Italie par sa valeur, méritoit de s'en faire aimer par son humanité et par sa justice. Les Goths traitèrent les vaincus comme leurs frères ; ils ne changèrent rien aux magistrats, aux lois, aux coutumes des Romains. Ils leur permirent même des relations de déférence et de respect avec leurs anciens maîtres. Quoique attachés à l'arianisme, la plus intolérante de toutes les sectes, ils ne furent point persécuteurs. Cependant cette différence de religion fut l'unique cause qui fit souhaiter aux Italiens de changer de maîtres ; ils en changèrent, et ne furent pas long-temps sans se repentir. Dans une suite de huit rois, les Goths avoient eu deux héros, Théodoric et Totila ; l'un avoit conquis l'Italie sur un guerrier fameux et redoutable ; l'autre, avec le même génie, la perdit par les succès inespérés d'un général dont les talens avoient été inconnus jusqu'alors.

Sept mille Goths, s'étant réunis, se jetèrent dans Compsa, aujourd'hui Conza, ville du pays nommé Principauté ultérieure. La place étoit très-forte et située sur une montagne escarpée. Résolus de s'y bien défendre, ils avoient à leur tête Ragnaris, Hun de nation, guerrier aussi rusé qu'intrépide, très-propre à gagner le cœur de la multitude, et passionné pour la gloire. Il avoit formé le dessein de rassembler les Goths répandus en Italie, et de renouveler la guerre. Narsès, pour étouffer l'incendie qui menaçoit de renaître, marcha lui-même à Compsa; et comme la place étoit inaccessible à une *Agath. l. 2.*

armée, il l'environna d'un blocus. Les assiégés, bien fournis de vivres, passèrent l'hiver à faire sur les Romains de fréquentes sorties pour les forcer à se retirer; mais la vigilance du général rendoit inutiles tous leurs efforts. Au printemps, comme ils s'ennuyoient d'être si longtemps renfermés, Ragnaris proposa une entrevue à Narsès, et s'y rendit avec une escorte peu nombreuse; mais Narsès, voyant que ce barbare, enflé d'un vain orgueil, ne proposoit que des conditions déraisonnables, rompit la conférence et se sépara sans rien conclure. Ragnaris, plein de rage et de dépit, n'étoit pas encore éloigné d'une portée de trait, lorsque, ayant bandé son arc, et se tournant tout à coup, il tira sur Narsès, qu'il n'atteignit pas. Sa perfidie fut punie sur-le-champ : les gardes de Narsès firent sur lui une décharge de flèches dont ils fut mortellement blessé. Il mourut deux jours après, et les assiégés se rendirent à condition d'avoir la vie sauve. Narsès, pour les éloigner de l'Italie, les envoya tous à l'empereur.

Agath. l. 2. *Mar. Avent. Greg. Tur. hist. franc. l.* 9, *c.* 20; *l.* 10, *c.* 3. *Ruinart ad Greg. Tur. l.* 4, *c.* 9. *Vales. rerum franc. l.* 8. *Murat. ann. ital. t.* 3, *p.* 448, 453. *Pagi ad Baron.*

La réduction de Compsa termina la conquête, et Narsès gouverna l'Italie pendant treize ans sans aucun titre nouveau. Ce fut Longin, son successeur en 567, qui porta le premier le nom d'*exarque*. Comme les François, qui, depuis quelques années, possédoient plusieurs places dans la Ligurie et la Vénétie, avoient fourni des troupes à Leutharis et à Bucelin, Narsès envoya pour les déloger un détachement qui fut défait. Les François poursuivirent les vaincus jusqu'au-delà du Pô, et firent un grand ravage. Mais Narsès les battit à son tour, et les força d'abandonner ce qu'ils possédoient entre le Pô et les Alpes. Cependant on voit encore, peu de temps après, Clotaire maître de quelque portion de cette contrée; et lorsque les Lombards s'y établirent, ils payèrent tribut aux rois de France. Pour ce qui est des Goths, ils ne furent pas tous chassés d'Italie. Ceux qui se soumirent à l'empereur, et qui lui

jurèrent fidélité, eurent la permission d'habiter dans les lieux où ils avoient fixé leur demeure. Mais la Vindélicie fut à jamais perdue pour l'empire. Elle fut occupée par les Bavarois, nommés alors *Bajoares*, qui descendoient des anciens Boïens établis en Germanie. Ils s'étoient joints aux Allemands contre Clovis, et, ayant été vaincus avec eux à Tolbiac, ils restèrent soumis à ce prince, et après lui aux rois de la France austrasienne. Lorsque Théodebert se fut emparé de la Vindélicie, il y fit passer les Bavarois, qui s'emparèrent encore d'une partie du Norique : ce fut alors que ce pays prit le nom de Bavière. La contrée qu'ils habitoient auparavant au-delà de la rivière du Lech fut laissée aux Allemands : c'est la Souabe d'aujourd'hui. Justinien, occupé du recouvrement de l'Italie, négligea le soin de la Vindélicie; et l'invasion des Lombards assura aux Bavarois la possession de cette contrée. Ils étoient gouvernés par des ducs qu'ils choisissoient eux-mêmes, et l'élection devoit être confirmée par le roi des François, qui pouvoit les destituer. Ces ducs étoient cependant souverains, et avoient droit de vie et de mort sur leurs sujets. Théodebald, roi d'Austrasie, étant mort cette année ou la suivante, sa veuve Valdrade, fille de Clotaire, épousa le duc de Bavière.

Il s'offrit dans le même temps à l'empereur une occasion de regagner une partie de l'Espagne. Athanagilde, s'étant révolté contre Agila, roi des Visigoths, demanda du secours à Justinien, avec promesse de céder à l'empire une grande étendue de pays. Le patrice Libérius partit avec une flotte, à dessein de profiter de ces troubles pour reconquérir l'Espagne. Agila, défait près de Séville par le secours des Romains, s'enfuit à Mérida; et Libérius, selon sa convention, demeura maître d'un grand pays qui s'étendoit d'une mer à l'autre dans la Bétique et la Lusitanie. Mais les seigneurs visigoths, craignant que les Romains, à la faveur des guerres civiles, ne

Greg. Tur. hist. franc. l. 4, *c.* 8. *Isid. chr. l.* 4. *Paul. diac. de gestis Lang. l.* 3, *c.* 28. *Mariana, hist. hisp. l.* 5, *c.* 9; *l.* 6, *c.* 4. *Vales. rerum franc. l.* 8.

vinssent à bout de subjuguer toute l'Espagne comme ils avoient reconquis l'Afrique, tuèrent Agila, et se réunirent tous sous Athanagilde. Celui-ci ne se vit pas plus tôt paisible possesseur, qu'il voulut se défaire de ses alliés. Il leur fit une guerre sanglante, où il fut tantôt vaincu, tantôt vainqueur. Libérius courut avec sa flotte toute la côte d'Espagne, fit une descente dans l'Aquitaine, et attaqua Bordeaux, dont il ne put se rendre maître. Les Romains se soutinrent si bien par leur courage et par les secours qu'ils recevoient d'Afrique, que ni Athanagilde, ni ses successeurs, ne purent pendant soixante et dix ans les chasser du pays. Le duc Francion, qui succéda à Libérius, réduisit la Cantabrie. Il avoit commandé en Italie sous Narsès, et il devint ensuite encore plus célèbre, ayant tenu pendant vingt ans dans une île du lac de Côme contre les Lombards. Il fut enfin obligé de se rendre à Autharis, roi de cette nation, après un siége de six mois, et obtint une capitulation honorable. Ce que l'empire possédoit en Espagne s'étendoit le long de la mer, et se prolongeoit dans les terres jusqu'à Ebora, que les Visigoths fortifièrent pour se défendre contre les courses des Romains. On voit encore dans cette ville deux tours d'une structure très-solide, que la tradition du pays dit avoir été bâties dans ce temps-là. Cette contrée reconquise se divisoit en deux provinces, sous le gouvernement de deux patrices. Vers l'an 623, Suinthila, roi des Visigoths, gagna par adresse un de ces gouverneurs, vainquit l'autre, et vint à bout d'éteindre entièrement en Espagne la domination romaine.

Agath. l. 2. Theoph. p. 194. Cedr. p. 384, 385. Hist. misc. l. 16. Anast. p. 65. Malela, p. 80.

Il ne se passoit guère d'années que l'Orient ne vît quelque ville ébranlée ou détruite par les tremblemens de terre. En 554, le quinzième d'août, il y en eut un terrible qui se fit sentir en des pays très-éloignés l'un de l'autre. Il dura quarante jours à Constantinople, où il renversa quantité de maisons, des églises, des bains

publics, une portion des murs de la ville. Grand nombre d'habitans y périrent. On fit dans la suite mémoire annuelle de ce désastre, et tout le clergé alloit ce jour-là en procession à l'Hebdome. Nicomédie fut ruinée en grande partie, ainsi que Béryte, qui, depuis quelques années, avoit déjà plusieurs fois éprouvé ce fléau. En attendant qu'elle fût rebâtie, ses écoles de droit, célèbres dans tout l'empire, furent transférées à Sidon. Quelques secousses, quoique assez légères, jetèrent néanmoins une grande alarme dans Alexandrie, parce que la terre ne tremble jamais en Egypte, et que les maisons de cette ville n'étant bâties que d'un seul rang de briques, pouvoient être aisément renversées. L'île de Cos fut plus maltraitée que les autres pays. La mer, s'étant gonflée jusqu'à une hauteur extraordinaire, inonda ses rivages, entraîna les maisons et les habitans. L'intérieur de l'île fut si violemment ébranlé, que de tous les édifices il ne resta sur pied que les cabanes des paysans, construites de terre. L'historien Agathias, qui revenoit alors d'Alexandrie à Constantinople, fut témoin de ce malheur. La ville de Cos n'étoit plus qu'un amas confus de pierres, de terre, de colonnes et de poutres brisées. Toutes les eaux des sources étoient devenues amères comme celles de la mer. Au milieu de ces déplorables ruines on voyoit errer çà et là quelques habitans échappés à la destruction générale, mais pâles et livides, qui sembloient être des cadavres sortant de leurs sépulcres. Il ne restoit plus d'autre ornement à cette île célèbre que la mémoire de sa fameuse école de médecine, et la gloire d'avoir été le berceau d'Hippocrate et d'Appelle. Le septième de septembre, à la troisième heure du jour, l'église de Cyzique s'écroula tout entière pendant qu'on y lisoit l'évangile, et servit de tombeau à une foule de peuple.

Assemani, bibl. or. t. 2, p. 89.

La corruption des mœurs avoit introduit une coutume qui tenoit les femmes publiques enchaînées à la débauche. Elles s'engageoient à ceux qui exerçoient ce

Novel. 14, 51. Cod. l. 5, tit. 4, leg. 29.

Cod. Theod. l. 15, *tit.* 7, *leg.* 12.

trafic infâme, et leur donnoient caution qu'elles ne déserteroient pas. Si le repentir leur faisoit changer de vie, les cautions payoient la somme stipulée. Justinien avoit aboli cet usage criminel; il avoit aussi proscrit ce cautionnement à l'égard des femmes de théâtre, que les lois romaines confondent avec les prostituées. Mais les maîtres de troupe avoient inventé une autre sorte d'engagement; ils faisoient prêter serment aux comédiennes qu'elles ne quitteroient pas le service du théâtre; et par scrupule, dit la loi, pour ne pas commettre un parjure, elles continuoient le commerce de prostitution. L'empereur défendit cet abus impie du serment; il condamna ceux qui l'exigeroient à une amende de dix livres d'or au profit de la comédienne qui renonceroit au théâtre. Les magistrats eurent ordre d'y tenir la main, sous peine de payer eux-mêmes cette somme. A leur défaut, les évêques furent chargés de veiller à l'exécution de cette loi, et de s'adresser à l'empereur, s'il étoit besoin de contrainte.

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

Pendant que Narsès, toujours suivi de la victoire, travailloit à réduire l'Italie, des généraux d'un mérite fort inférieur continuoient la guerre en Lazique avec différens succès. Martin, Bessas et Buzès ne manquoient ni d'expérience ni de courage. L'empereur leur avoit joint depuis peu Justin, fils de Germain, déjà connu par sa valeur; mais l'activité de Merméroës et la supériorité de ses forces les obligeoient de se tenir sur la défensive. Nous avons laissé ce général à Muchirise, où il s'étoit retiré sur la fin de l'année 551, après avoir essuyé plusieurs échecs. L'année suivante il marcha vers la forteresse de Téléphis, située à l'entrée de la Lazique, entre des rochers et des précipices. Les lieux d'alentour étoient couverts de marais profonds et d'épaisses forêts qui en rendoient l'accès très-difficile. Martin, connoissant l'importance de cette place, s'y étoit enfermé avec une partie de ses troupes, qui travailloient avec ardeur à boucher toutes les avenues par de grosses pierres et des abattis d'arbres. Merméroës, n'espérant pas de forcer le passage, eut recours au stratagème. Il se mit au lit, comme s'il eût été dangereusement malade, et passa plusieurs jours sans se laisser voir, même à ses plus intimes amis. Les espions ne tardèrent pas à faire savoir aux Romains que le général perse étoit à l'extrémité; et cette nouvelle fit cesser les travaux. Persuadés qu'ils n'avoient rien à craindre d'une armée sans chef, ils ne songèrent plus qu'à se divertir, se répandant sans précaution dans les campagnes d'alentour comme en pleine paix. La négligence s'accrut encore par le bruit qui courut que Merméroës étoit mort. Mais, dès le lende-

An. 554.
Agath. l. 2.

main, ce général s'étant montré aux Perses, les fit marcher en diligence; et, ne trouvant d'obstacle que dans la difficulté des chemins, il arriva bientôt à la vue de Téléphis. Cette apparition imprévue causa tant de surprise aux Romains, que Martin ne put les retenir; ils abandonnèrent la place, pour aller joindre le gros de l'armée, qui n'étoit éloignée que d'un mille, mais dans un terrain fourré et plein de rochers; la vue ne s'étendoit pas jusqu'à cette distance. Martin laissa dans un bois, près de la forteresse, cinq cents cavaliers zannes, commandés par un de ses plus braves officiers nommé Théodore, auquel il ordonna d'observer le nombre et la contenance des ennemis, et de revenir promptement l'avertir, s'il les voyoit disposés à venir attaquer l'armée romaine. En effet, dès que les Perses furent maîtres de la forteresse, ils en sortirent pour marcher aux Romains. Théodore, conformément à ses ordres, prit les devans, et, rencontrant sur son passage quantité de soldats Romains qui s'étoient débandés pour piller les cabanes des Lazes, il les avertit du péril où ils étoient. Plusieurs d'entre eux, aveuglés par l'amour du pillage, ayant refusé de se joindre à lui, furent bientôt surpris et taillés en pièces par les ennemis, qui suivoient de près Théodore. Déjà les fuyards avoient jeté l'épouvante dans le camp; la vue de l'armée des Perses acheva de déconcerter les généraux, qui ne s'attendoient pas à une attaque si brusque. Officiers et soldats, tous prennent la fuite, abandonnent leurs bagages, et ne s'arrêtent qu'à sept lieues de là, dans une île formée par un canal, qui réunissoit les eaux du Phase et du Docone, au-dessus du confluent de ces deux rivières.

Merméroës s'empara du camp des Romains, et fit beaucoup de railleries de leur lâcheté. Cependant il n'osa les attaquer dans leur île, craignant de manquer de subsistances au milieu d'un pays ennemi. Il passa le Phase sur un pont de bateaux; et, après avoir renforcé

la garnison du château d'Onogure, dont il s'étoit rendu maître, pour tenir en bride la ville d'Archéopolis, il se retira dans Muchirise. Etant tombé véritablement malade, il y laissa la plus grande partie de ses troupes pour maintenir ses conquêtes, et repassa en Ibérie, où il mourut bientôt après. C'étoit le meilleur général de la Perse, instruit par une longue expérience, aussi prudent que courageux. Quoique ses blessures lui eussent depuis long-temps ôté l'usage des jambes, et que son grand âge et ses infirmités le missent hors d'état de se tenir à cheval, il supportoit toutes les fatigues de la guerre aussi constamment que le plus jeune de ses capitaines : se faisant porter dans les batailles, il donnoit ses ordres avec une présence d'esprit admirable; et la vue de sa litière suffisoit pour inspirer le courage à ses soldats et la terreur aux ennemis. Il remporta souvent l'avantage sur les troupes romaines, et balança les succès tant qu'il vécut. Après sa mort, son corps fut porté hors de la ville, et abandonné aux chiens et aux oiseaux de proie. C'étoit une coutume barbare qui subsistoit depuis long-temps chez les Perses, fondée sur une opinion fort bizarre. Ils s'imaginoient que ceux dont les cadavres restoient exposés pendant plusieurs jours sans être déchirés par les bêtes étoient des méchans et des impies, condamnés aux supplices infernaux; leurs amis et leurs parens pleuroient amèrement leur sort. On se réjouissoit, au contraire, du bonheur de ceux qui étoient promptement dévorés; on les révéroit comme des saints; leurs âmes toutes divines jouissoient déjà de la félicité céleste. Dans le cours des expéditions, les simples soldats étoient traités d'une manière très-inhumaine; s'ils paroissoient atteints d'une maladie incurable, on les alloit exposer loin du camp, et on laissoit à côté d'eux un morceau de pain, un vase plein d'eau, et un bâton, afin qu'ils pussent se défendre contre les bêtes. Dès que ces misérables n'en avoient plus la force, toute espé-

rance étoit perdue pour eux; ils se voyoient déchirer tout vivans. S'ils ne périssoient pas dans cet abandon, et qu'ils reprissent assez de forces pour retourner dans leur patrie, on les fuyoit avec horreur, comme des ombres revenues de l'enfer; et ils ne pouvoient rentrer dans la société qu'après avoir été purifiés par les mages. On peut dire qu'il n'y eut jamais de nation policée qui, soit pour les mœurs, soit pour les usages, ait donné dans des excès plus monstrueux que les Perses. Des institutions très-sages étoient parmi eux déshonorées par des pratiques, les unes insensées, les autres cruelles ou contraires à la nature.

Agath. l. 3. Chosroës, affligé de la mort de Merméroës, donna le commandement des troupes de Lazique à Nachoragan, un des seigneurs les plus distingués de sa cour. Tandis que ce général se préparoit au départ, les Romains furent sur le point de perdre la Lazique; et ils le méritoient sans doute par un de ces forfaits qui flétrissent une nation entière. Gubaze, roi des Lazes, prince généreux et sincèrement attaché à l'empire, indigné de l'affront que les troupes romaines avoient reçu, et craignant encore plus pour la suite, avertit l'empereur de la mauvaise conduite de ses généraux. Il accusoit surtout Martin, Bessas et Rustique. Ce dernier étoit trésorier de l'armée; et cet emploi, le rendant distributeur des grâces et des récompenses, lui donnoit un grand crédit; en sorte que rien ne s'exécutoit que par ses avis. Les plaintes portées contre Bessas firent le plus d'impression sur l'esprit de Justinien, déjà mécontent de ce général, qui, deux ans auparavant, après la prise de Pétra, au lieu de fermer aux Perses l'entrée du pays, ne s'étoit occupé qu'à désoler par ses concussions le Pont et l'Arménie. Bessas fut donc dépouillé de ses biens, et relégué dans le pays des Abasges. L'empereur, quoique irrité contre Martin, lui laissa le commandement, sans doute par un effet de ces protections de cour qui, pour

sauver l'honneur d'un particulier, déshonorent l'état et ruinent les affaires publiques.

Ce général, jaloux du crédit que Gubaze avoit auprès de l'empereur, le haïssoit mortellement; et Gubaze, peu capable de dissimuler, n'épargnoit pas les commandans romains; il censuroit ouvertement, tantôt leur négligence, tantôt leur avarice; en sorte qu'au lieu de concert entre le roi et les généraux, ce n'étoient que défiances et contradictions mutuelles. Les avis donnés à l'empereur achevèrent d'aigrir Martin et Rustique; ils résolurent de s'en venger, et de prévenir par la mort de Gubaze les mauvais offices qu'il pourroit encore leur rendre. Dans une entreprise si criminelle, il falloit s'assurer de l'impunité, et sonder d'avance les dispositions de Justinien. Ils envoyèrent donc à la cour Jean, frère de Rustique, qui, dans une audience secrète, dit à l'empereur *que Gubaze traitoit avec les Perses, et qu'il alloit incessamment les mettre en possession de la Lazique, si l'on ne se hâtoit de prévenir sa trahison.* L'empereur, frappé de ce rapport, sans y donner une entière croyance, répondit *qu'il vouloit s'en éclaircir par lui-même, et que pour cet effet il falloit lui envoyer Gubaze. Mais s'il refuse?* reprit le dénonciateur. *Il faudra l'y contraindre*, repartit Justinien, *et le faire partir sous bonne garde. — Et s'il résistoit, que ferions-nous? Alors*, dit l'empereur, *il mériteroit d'être traité comme un rebelle. Il seroit donc permis de lui ôter la vie?* ajouta Jean. *Oui*, répondit Justinien, *pourvu qu'on n'en vînt à cette extrémité que dans le cas d'une rébellion manifeste.* Jean se retira satisfait de cette réponse; il savoit que, dans les permissions que donnent les princes, les conditions restrictives sont ordinairement de peu de valeur, parce qu'il est facile de les éluder, soit par une conduite artificieuse, soit par le mensonge. Il obtint même de l'empereur une lettre conforme, adressée aux généraux, et partit pour la Lazique.

Après la lecture de cette lettre, Martin et Rustique se crurent les maîtres de la vie de Gubaze, puisqu'il n'étoit question que d'amener ce prince à faire quelque résistance, et qu'après l'exécution il ne leur en coûteroit qu'une imposture pour donner à sa conduite une couleur de rébellion. Sans faire part de leur dessein perfide à Justin ni à Buzès, ils les engagèrent à venir avec eux proposer au roi de joindre ses troupes aux troupes romaines, pour attaquer de concert le château d'Onogure, et ils se mirent en marche avec un détachement de cavalerie. Gubaze, averti de leur approche, vint par honneur au-devant d'eux jusqu'au bord du fleuve Cobus. Comme il étoit sans soupçon, il étoit aussi sans défense, n'ayant avec lui que les officiers de sa maison. Lorsqu'ils se furent réunis, ils s'entretinrent sans descendre de cheval; et Rustique prenant la parole: *Prince*, dit-il, *notre dessein est de marcher à Onogure: plus il est facile d'en déloger les Perses, plus il est honteux de laisser subsister au milieu de nous une poignée d'ennemis. Nous comptons sur vous pour une entreprise où votre intérêt s'accorde avec l'honneur de l'empire.* Gubaze répondit *que tous les succès des Perses en Lazique ne devoient être imputés qu'à la négligence des Romains; que c'étoit à eux seuls à reprendre la forteresse d'Onogure, qu'eux seuls avoient laissé perdre; que, pour lui, il n'entreroit pour rien dans les hasards de la guerre que les Romains n'eussent réparé leurs fautes passées.* Ce refus parut suffire pour fonder une preuve de rébellion; et sur-le-champ ce même Jean qui avoit été employé à surprendre l'empereur frappa le roi d'un coup de poignard dans la poitrine. La blessure n'étoit pas mortelle; mais, comme Gubaze avoit les jambes croisées sur le cou de son cheval, il tomba par terre; et pendant qu'il se relevoit, un des gardes de Rustique l'acheva par ordre de son maître. Justin et Buzès, qui n'étoient pas du complot, se mettoient en devoir de

défendre ce malheureux prince ; mais on les arrêta en leur disant qu'on ne faisoit qu'exécuter les ordres de l'empereur. Saisis d'horreur et d'effroi, ils demeurèrent dans un morne silence. Un assassinat si atroce jeta la consternation dans l'armée des Lazes ; ils vinrent en frémissant enlever le corps de leur roi ; et, après lui avoir rendu les honneurs funèbres, outrés de désespoir, ressentant au fond de leurs entrailles le coup qui avoit percé leur prince, mais gémissant de leur foiblesse, ils s'éloignèrent des Romains, comme d'une nation meurtrière, et rompirent tout commerce avec eux.

Martin fut d'avis de marcher sur-le-champ à Onogure : il se promettoit un succès assuré, et se flattoit que c'en seroit assez pour effacer dans l'esprit de l'empereur le crime qu'il venoit de commettre. Cette place, voisine d'Archéopolis, tiroit son nom d'une victoire que les Lazes avoient autrefois remportée sur les Huns Onogures. Elle se nommoit aussi la forteresse de Saint-Etienne, à cause d'une église célèbre consacrée sous l'invocation de ce saint martyr. Toute l'armée, au nombre de cinquante mille hommes, vint camper au pied des murs. Elle se disposoit à l'attaque, lorsqu'on amena au camp un soldat perse, qu'on avoit trouvé rôdant autour des remparts. Appliqué à la torture, il déclara que Nachoragan, qui étoit en Ibérie, l'avoit envoyé pour encourager la garnison, et lui promettre qu'il arriveroit incessamment à la tête d'une nombreuse armée. Il ajouta que les Perses, qui campoient à Muchirise au nombre de trois mille, s'étoient mis en marche pour secourir la place. On délibéra sur le parti qu'on devoit prendre. Buzès vouloit marcher à la rencontre des Perses qui venoient de Muchirise. *Après les avoir défaits*, disoit-il, *ce qui ne sera pas difficile, vu leur petit nombre, la garnison, dénuée de secours, ne tardera pas à se rendre ; si elle s'obstine, nous en viendrons facilement à bout.* Uligage, chef des Hérules,

appuyoit cet avis en disant *que, pour enlever aisément le miel, il falloit chasser les abeilles.* Rustique, devenu plus hautain et plus insolent depuis l'assassinat de Gubaze, traitant Buzès avec mépris, prétendit qu'au lieu de fatiguer l'armée par une marche inutile, il falloit presser le siége, et envoyer un détachement au-devant de l'ennemi. Cet avis l'emporta ; et c'étoit en effet le meilleur, si l'on eût fait partir un corps de troupes assez fort pour battre les Perses. Mais on se contenta de détacher six cents cavaliers sous les ordres de Dabragèse et d'Usigarde, et toute l'armée commença l'attaque avec ardeur, les assiégés n'en montrant pas moins à se défendre. Cependant les Perses qui venoient de Muchirise, brusquement chargés par le détachement qu'ils ne s'attendoient pas de rencontrer, prirent la fuite ; et la nouvelle en étant venue aussitôt au camp des Romains, ils ne songèrent plus qu'à forcer la place, sans rien craindre du dehors. Mais les Perses, s'apercevant du petit nombre de ceux qui les poursuivoient, tournent bride et fondent sur eux avec de grands cris. Les Romains, trop foibles pour soutenir le choc, fuient à leur tour, et les deux partis, emportés avec une égale précipitation, l'un par la crainte, l'autre par l'ardeur de la poursuite, arrivent ensemble au camp, et s'y jettent pêle-mêle. L'épouvante et le désordre y entrent avec eux : les Romains, croyant avoir sur les bras toute l'armée des Perses, abandonnent leurs tentes et leurs machines ; ils ne voient ni leur nombre ni celui des ennemis : la garnison sort en même temps de la place, et se joint aux autres Perses. La cavalerie romaine se mit bientôt en sûreté ; mais l'infanterie fut extrêmement maltraitée : il en périt beaucoup au passage d'un pont trop étroit pour recevoir la foule des fuyards, qui, se renversant et se précipitant les uns sur les autres, tomboient dans le fleuve, ou retournoient sur leurs pas et trouvoient la mort. Il n'en seroit pas échappé un seul, sans le courage

de Buzès. Il avoit pris les devans avec ses cavaliers; mais, averti du péril de l'infanterie par les cris qu'il entendoit, il revint à toute bride, et se rendit maître de la tête du pont. En venant assiéger Onogure, les Romains avoient laissé leurs provisions et leurs bagages dans leur camp près d'Archéopolis. Frappés d'épouvante, au lieu de s'y retirer, ils passèrent au-delà pour gagner les forêts et les montagnes. Les Perses, après avoir pillé ce camp, en détruisirent les retranchemens, et retournèrent à Muchirise, avec la gloire d'avoir, au nombre de trois mille hommes, mis en déroute une armée de cinquante mille Romains. L'hiver approchoit; et les généraux, couverts de honte, n'osant plus paroître en campagne, donnèrent des quartiers à leurs troupes.

Les Lazes regardèrent cet étrange événement comme un effet de la colère de Dieu qui commençoit à venger la mort de Gubaze. Tous étoient également indignés contre les généraux ; mais les uns ne croyoient pas devoir imputer ce forfait à l'empereur, ni se détacher de l'empire; les autres accusoient Justinien même, et, détestant toute la nation romaine, vouloient se livrer aux Perses. Les principaux s'assemblèrent dans une vallée du Caucase pour y délibérer en liberté. Après de grands débats, la faction romaine l'emporta, et le motif qui contribua le plus à retenir les Lazes dans l'alliance de l'empire fut la crainte que les Perses ne les obligeassent de renoncer au christianisme. On fit choix des plus distingués de la nation par leur probité et par leur naissance pour aller instruire Justinien de l'innocence de Gubaze et de la perfidie de Martin et de Rustique. Ils devoient demander la punition d'un si noir attentat, et supplier l'empereur de leur donner pour roi Zathès, frère puîné de Gubaze, afin que la couronne ne sortît pas d'une famille qu'ils respectoient depuis long-temps, et qui leur étoit devenue encore plus chère par la bonté paternelle de leur dernier roi.

L'ambassade eut le succès que la nation désiroit: Zathès, qui vivoit à Constantinople, reçut de l'empereur l'investiture du royaume de Lazique; et Athanase, un des principaux sénateurs, d'une intégrité reconnue, eut ordre de se transporter dans le pays pour informer du crime, et le punir selon la rigueur des lois. Zathès partit aussitôt pour prendre possession de ses états; et son entrée en Lazique eut tout l'éclat d'un triomphe. Il étoit revêtu des habits royaux, qu'il avoit reçus des mains de l'empereur : l'armée romaine, dans le plus brillant appareil, précédée de ses généraux, le salua à son arrivée, et marcha devant lui jusqu'au lieu de sa résidence. Les Lazes, mêlant aux acclamations de joie les soupirs que leur arrachoit encore la mémoire de Gubaze, suivoient en bon ordre, sous leurs étendards, au son des trompettes. Athanase accompagnoit le roi : la vue de ce juge sévère et incorruptible imprimoit déjà la terreur dans l'âme des coupables, et assuroit aux Lazes une juste vengeance. Dès que cette pompeuse cérémonie fut achevée, Athanase donna ordre d'arrêter Rustique et de le garder dans le château d'Apsaronte. L'imposteur Jean avoit pris la fuite; il fut poursuivi par Mastrien, que l'empereur avoit chargé de l'exécution des ordres d'Athanase. On le conduisit aussi dans les prisons d'Apsaronte, pour y être détenu dans les fers, jusqu'à ce que le procès fût instruit. Mais une occupation plus pressante obligea de surseoir la poursuite de cette affaire. Nachoragan, s'étant rendu à Muchirise au commencement du printemps avec une nombreuse armée, il falloit travailler aux préparatifs nécessaires pour résister à un si redoutable ennemi.

Dans une pareille conjoncture, il eût été de la prudence de ménager les peuples de ces contrées. Mais la fierté brutale d'un officier attira aux Romains de nouveaux ennemis. Sotérique étoit parti de Constantinople avec Zathès pour aller distribuer les sommes d'argent

qu'on payoit tous les ans aux Utigours, aux Alains et aux autres barbares voisins de la Lazique. C'étoit un tribut honteux auquel l'empire s'étoit assujetti pour acheter les secours de ces peuples, ou du moins leur neutralité dans les guerres contre la Perse. Les Misimiens étoient une nation située au nord-est de l'Apsilie quoique sujette au roi des Lazes, elle avoit sa langue et ses lois particulières. L'arrivée de Sotérique dans leur pays leur fit croire qu'il avoit dessein de s'emparer d'une de leurs places pour établir un comptoir où désormais les barbares viendroient se faire payer de leurs pensions sans que les commissaires romains eussent la peine d'aller les chercher au-delà du Caucase. Sur ce soupçon, bien ou mal fondé, ils lui envoyèrent signifier qu'il eût à s'éloigner de cette place, offrant de lui porter des vivres en tout autre lieu qu'il choisiroit pour sa résidence. Sotérique, offensé de la hardiesse d'une nation qu'il méprisoit, fit charger leurs députés de coups de bâton, et les renvoya demi-morts. Ensuite, aussi tranquille sur leur ressentiment que s'il eût châtié ses propres esclaves, il demeura dans le même lieu, et s'endormit la nuit suivante, sans soupçonner qu'il eût besoin d'aucune précaution. Au retour des députés, les Misimiens, outrés de colère, avoient pris les armes : ils arrivent au milieu de la nuit, forcent la maison où logeoit le commissaire, égorgent les premiers domestiques, qu'ils trouvent endormis. Le bruit réveille les autres, qui, cherchant en vain leurs armes, chancelant, hurlant au milieu des ténèbres, se heurtent, se renversent les uns sur les autres. On massacre, on assomme, on écrase. Sotérique est tué avec ses deux fils. Les Misimiens dépouillent les morts, pillent les bagages, emportent la caisse de l'empereur. Lorsqu'ils furent retournés chez eux, et que leur fureur se fut refroidie, faisant réflexion sur leur forfait, sur la vengeance qui alloit

suivre, et sur l'impuissance où ils étoient de s'en garantir, ils résolurent de se donner aux Perses.

Nachoragan, à la tête de soixante mille hommes, marchoit vers l'île de Phase, où les généraux romains s'étoient retranchés. Ils avoient laissé près d'Archéopolis deux mille Sabirs, pour harceler les ennemis pendant leur marche et leur disputer les passages. Le général perse envoya contre ceux-ci trois mille de ces Dolomites dont j'ai déjà parlé à l'occasion du siége d'Archéopolis; et comme il étoit vain et fanfaron: *Allez*, leur dit-il, *nous délivrer de ces guêpes incommodes; qu'il n'en reste pas une seule pour venir nous piquer par-derrière.* Les Dolomites partirent à l'entrée de la nuit pour surprendre les Sabirs endormis; un heureux hasard fit échouer leur dessein. Un Laze, que les ennemis avoient forcé de leur servir de guide, s'étant échappé à la faveur des ténèbres, alla donner l'alarme aux Sabirs, qui dormoient profondément. Ils courent aussitôt aux armes, sortent du camp, et, laissant l'entrée libre et leurs tentes dressées, ils se mettent en embuscade à droite et à gauche. Les Dolomites, après s'être égarés plusieurs fois, arrivent néanmoins avant le jour; ils entrent sans bruit, de peur de réveiller les Sabirs; plongent leurs lances et leurs épées dans les tentes et dans les lits. Alors les Sabirs, sortant de l'embuscade, fondent sur eux, et les taillent en pièces. Dans cette attaque imprévue, les Dolomites, saisis d'épouvante, ne pouvant se reconnoître dans l'obscurité, se laissent égorger sans résistance. Il en resta huit cents sur la place; les autres, s'étant échappés avec peine, après avoir rôdé autour du camp, trompés par les détours des chemins, revenoient eux-mêmes se jeter entre les mains des ennemis. Enfin, le jour ayant paru, ils reconnurent leur route, et s'enfuirent vers le camp des Perses. Les Sabirs les poursuivirent l'épée dans les reins.

Babas, commandant d'Archéopolis, avoit entendu, sur la fin de la nuit, de grands cris et un horrible tumulte; mais, comme il en ignoroit la cause, il s'étoit tenu renfermé dans la ville. Au point du jour, voyant fuir les Dolomites, il se joignit aux Sabirs pour les massacrer. On en fit un si grand carnage, qu'à peine en rentra-t-il le tiers dans le camp de Nachoragan.

La perte de ces deux mille hommes affligea ce général : les Dolomites étoient les soldats les plus déterminés de la Perse. Il alla camper près des Romains, et invita Martin à une entrevue. Celui-ci s'étant rendu au camp des Perses, Nachoragan, après l'avoir exhorté à procurer la paix aux deux nations, qui éprouvoient tour à tour les malheurs de la guerre, lui proposa de se retirer à Trébizonde, dans le Pont, avec son armée, tandis que les Perses resteroient en Lazique, d'où ils pourroient négocier à loisir par l'entremise de leurs députés. *Si vous ne prenez volontairement ce parti*, ajouta-t-il, *je saurai bien vous y contraindre; je suis maître de la victoire comme de cet anneau que je porte au doigt.* Martin, pour lui rendre le change, répondit *qu'il ne désiroit pas moins la paix, et qu'il en connoissoit tout le prix; mais que, pour en traiter avec plus de succès, il étoit plus à propos que les Perses retournassent en Ibérie tandis que les Romains s'avanceroient à Muchirise. Quant à la victoire*, dit-il, *j'ignorois que vous l'eussiez entre les mains; je croyois qu'elle dépendoit de Dieu, qui en dispose à sa volonté, et non pas au gré de ceux qui se laissent aveugler par une vaine présomption.* Après cette conférence inutile, ils se séparèrent.

Le général perse n'espérant pas forcer les Romains dans l'île où ils s'étoient retranchés, résolut d'attaquer la ville de Phase. Cette place étoit située dans une plaine au midi de l'embouchure du fleuve, dont elle portoit le nom, à six ou sept lieues de l'île où les Romains

étoient campés. Comme ses murs n'étoient que de bois, Nachoragan se flattoit de l'emporter en peu de temps. Il fit donc passer le fleuve à ses troupes pendant la nuit sur un pont de bateaux, que l'on portoit dans des chariots à la suite de son armée; et dès le point du jour il se mit en marche. Les Romains ne s'aperçurent de son départ que trois heures après : ils remplirent aussitôt de soldats toutes les barques qu'ils avoient sur le fleuve, et suivirent le fil de l'eau, en ramant de toutes leurs forces pour prévenir l'ennemi. Mais Nachoragan, qui prévoyoit leur descente, s'étoit arrêté à moitié chemin, et avoit barré la largeur du fleuve par des pièces de bois et des bateaux liés ensemble, derrière lesquels étoit rangée une troupe d'éléphans, depuis le bord jusqu'à l'endroit où l'eau étoit plus haute que ces animaux. A la vue de cet obstacle, les Romains retournèrent en arrière, remontant le fleuve avec peine à force de rames. Deux de leurs barques furent prises par les Perses; mais les soldats dont elles étoient remplies, s'étant jetés à la nage, eurent le bonheur d'échapper. Buzès resta dans l'île avec ses troupes pour garder les retranchemens et pour être à portée d'envoyer du secours. Le reste de l'armée passe le fleuve, et, se détournant pour ne pas rencontrer les Perses, elle arrive à Phase, où elle fut distribuée pour la défense des murailles.

Elles étoient de bois, comme je l'ai déjà dit, et ruinées en plusieurs endroits, mais on les avoit environnées d'une forte palissade et d'un large fossé, où l'on avoit détourné les eaux d'un lac voisin; et, pour rendre ce fossé impraticable aux nacelles, on y avoit enfoncé des pieux pointus qui s'élevoient à fleur d'eau. De gros vaisseaux de charge, qu'on avoit fait remonter jusqu'au-dessous et même au-dessus de la ville, portoient de larges mannequins d'osier suspendus au haut des mâts, et plus élevés que les tours de la place. Ils étoient remplis de soldats et des matelots les plus hardis, armés d'arcs

et de frondes; on y avoit même disposé des machines propres à lancer des javelots, et pour mettre ces bâtimens à couvert d'insulte, dix galères à deux poupes et chargées de soldats descendoient, remontoient et couroient sans cesse d'un bord à l'autre. On vit alors une des plus singulières aventures qui puissent arriver dans une guerre. Les Perses avoient garni de soldats les deux barques qu'ils avoient enlevées aux Romains. Elles étoient amarrées au rivage, fort au-dessus de la ville, lorsqu'un vent furieux, s'étant élevé pendant la nuit, tandis que tout l'équipage dormoit, rompit les câbles d'une de ces barques, et l'emporta à la dérive entre les galères qui faisoient le guet sur le fleuve. Elles s'en saisirent; et les Romains, que la fortune sembloit vouloir dédommager avec usure, virent avec joie revenir pleine de prisonniers une barque qu'ils avoient perdue vide de soldats.

Dès que le jour parut, les Perses sortirent de leur camp, et commencèrent l'attaque par de continuelles décharges de flèches. Les troupes qui défendoient la ville étoient un mélange de toutes les sortes de nations qui servoient alors dans les armées romaines; il y avoit des Maures, des Zannes, des Isaures, des Sabirs, des Lombards, des Hérules, qui formoient autant de corps séparés, chacun sous un chef de sa nation. Quoique Martin leur eût ordonné de se tenir dans leurs postes, Angilas et Philomathe, qui commandoient, l'un les Maures, l'autre les Isaures, emportés par une bouillante valeur, sortirent à la tête de deux cents hommes, et coururent à l'ennemi. Les Zannes, animés par leur exemple, les suivirent malgré la résistance de Théodore leur chef, qui, ne pouvant se faire obéir, prit le parti de se mettre à leur tête, de peur d'être soupçonné de poltronnerie. Les Dolomites, qui avoient leur poste en cet endroit, méprisant ce petit nombre de téméraires, les laissèrent avancer; et, courbant ensuite leurs

ailes, il les enveloppèrent de toutes parts. C'en étoit fait de ces braves soldats, si le désespoir n'eût enflammé leur courage et redoublé leur vigueur. Tous, par une évolution soudaine, font volte-face vers la ville, et, serrés les uns contre les autres, courant au-devant de la mort, ils s'élancent tête baissée sur les Dolomites, qui, cédant à cette furie, leur ouvrent le passage. Ils rentrent ainsi dans la ville sans autre succès que de s'être tirés du péril où leur bravoure inconsidérée les avoit précipités. Cependant les pionniers des Perses, après avoir saigné le fossé pour en faire écouler l'eau, achevoient de le combler. Cet ouvrage occupa long-temps un grand nombre de travailleurs. Ils y jetèrent quantité de pierres et de terre; mais il falloit aller chercher bien loin le bois, tant pour les fascines que pour la construction des béliers et des autres machines : les Romains, avant le siége, avoient eu la précaution de mettre le feu à tous les arbres et à tous les bâtimens des environs pour priver les ennemis des matériaux dont ils pourroient faire usage.

Martin craignoit beaucoup moins les efforts des Perses que le découragement de ses troupes. Pour entretenir leur confiance, il usa d'un stratagème, qui donna en même temps de l'inquiétude aux ennemis. Il fit assembler toute l'armée, comme pour délibérer sur l'état présent des affaires. Pendant qu'il exposoit son avis sur les mesures qu'il falloit prendre, on voit paroître au milieu de l'assemblée un inconnu couvert de sueur et de poussière, sur un cheval harassé, comme s'il arrivoit d'un long voyage. Il se disoit envoyé de l'empereur, et il remit une lettre entre les mains de Martin, qui, après l'avoir parcourue des yeux, en fit la lecture à haute voix. L'empereur lui mandoit *que, bien qu'il comptât assez sur la valeur de ses troupes pour ne pas craindre la supériorité du nombre des ennemis, toutefois, plutôt par surcroît de précaution que par nécessité, il lui envoyoit*

une nouvelle armée aussi forte que celle qu'il avoit déjà. Il finissoit par exhorter ses soldats à bien faire, leur promettant de sa part tous les secours qu'ils pouvoient attendre de sa vigilance. Martin ayant demandé au courrier où étoit cette armée, celui-ci répondit qu'elle étoit déjà sur les bords du fleuve Néocnus, à quatre lieues de Phase. Alors Martin prenant le ton d'un homme en colère : *Qu'ils se retirent au plus tôt*, dit-il brusquement, *et qu'ils retournent d'où ils viennent. Je ne souffrirai pas qu'ils se joignent à mes troupes. Ne seroit-il pas étrange qu'elles eussent essuyé tant de fatigues, qu'elles eussent couru tant de hasards, et qu'à la veille d'une victoire assurée et décisive, de nouveaux venus, sans avoir partagé les périls, vinssent leur ravir une partie de leur gloire et des récompenses qu'elles seules ont méritées ! Je n'ai besoin que de mes soldats ; nous saurons bien terminer la guerre, sans ces secours tardifs et superflus.* A ces mots, se tournant vers ses troupes : *Camarades*, leur dit-il, *n'êtes-vous pas du même avis ?* Ils répondirent par une acclamation générale, et se retirèrent fort contens de leur chef et embrasés d'un nouveau courage. Assurés de vaincre, ils n'étoient plus embarrassés que du partage des dépouilles ; c'étoit le sujet de tous leurs entretiens. Ce stratagème produisit encore un autre effet qui ne fut pas moins utile : il jeta la crainte dans l'armée des Perses, où ce faux bruit ne manqua pas de se répandre : *Comment après tant de fatigues pourroient-ils résister à une nouvelle armée, dont les forces étoient toutes fraîches* ? Nachoragan, sans différer, fit partir un grand corps de cavalerie pour fermer les passages, et ce fut autant de troupes perdues pour lui. Voulant prévenir l'arrivée du secours, il forma une nouvelle attaque ; et ce présomptueux général se vantoit hautement, il juroit même qu'avant la fin du jour la ville seroit en cendres avec tous ceux qui la défendoient. Il en étoit si persuadé, qu'il envoya ordre aux bûcherons qui coupoient du bois

dans les forêts pour le service du camp et du siége, d'accourir aussitôt qu'ils verroient la fumée s'élever, pour accroître l'embrasement et prendre leur part du pillage.

Rempli de ces vaines idées, il franchit le fossé, et s'avance au pied des murs. Une heure auparavant, Justin, qui ne croyoit pas que l'ennemi vînt attaquer la ville ce jour-là, étoit sorti par la porte opposée : poussé par un de ces mouvemens de dévotion que la prudence ne guide pas toujours, il alloit visiter une célèbre église voisine. Dans ce pèlerinage il étoit accompagné de ses plus braves fantassins et de cinq cents cavaliers bien armés et marchant en bon ordre sous leurs étendards. Comme la place n'étoit pas investie, et que le côté du fleuve restoit libre, les vaisseaux assemblés sur le Phase ne permettant pas aux ennemis de se montrer sur les bords, Justin passa sans être aperçu des Perses. La confiance de Nachoragan s'étant communiquée à ses troupes, l'attaque fut vive et opiniâtre. Les décharges de flèches se succédant sans intervalle, offusquoient la clarté du jour; c'étoit une grêle de fer plus serrée que celle qui tombe dans les plus violens orages. Toutes les machines étoient en mouvement; il en partoit des pierres et des javelots enflammés. A l'abri des mantelets, les Perses sapoient le mur, qui cédoit aisément aux coups des hache et de coignée. Les Romains, de leur côté, bordant les tours et les murailles, s'efforçoient de montrer qu'ils n'avoient pas besoin de secours. Tout étoit mis en œuvre pour repousser les Perses; on faisoit pleuvoir sur eux les flèches, les dards, les javelots : de grosses pierres, tombant avec fracas, mettoient en pièces les mantelets et les machines; d'autres plus petites partoient des frondes et brisoient les casques et les boucliers. Les soldats, guindés dans les mannequins suspendus au haut des mâts, tiroient sans cesse sur les ennemis, dont ils blessoient un grand nombre; les traits lancés de leurs machines portoient fort loin, et alloient percer à la queue de l'armée les cavaliers et

les chevaux. Les cris des blessés, le son des trompettes romaines, le bruit des timbales des Perses, le hennissement des chevaux, le retentissement des boucliers et des cuirasses, formoient un concert terrible qui ranimoit la fureur des combattans.

Justin, qui revenoit à la ville, entendant cet horrible fracas, en devine d'abord la cause. Il met aussitôt sa cavalerie en ordre : *Camarades*, s'écrie-t-il, *Dieu exauce nos prières ; c'est lui qui nous conduit ici pour exterminer les ennemis.* Il dit, et il fond sur les Perses à la tête de sa troupe, qui renverse tout ce qu'elle rencontre. Les Perses, s'imaginant que c'est la nouvelle armée qui arrive après avoir passé sur le ventre à ceux qu'on avoit envoyés pour l'arrêter, prennent l'épouvante, et reculent en arrière. Ce mouvement attire de ce côté-là les Dolomites, qui attaquoient la ville par un autre endroit; ils viennent se joindre aux Perses, laissant seulement à leur attaque un petit nombre de leurs gens. Angilas et Théodore prennent ce moment pour faire une sortie; ils massacrent ou mettent en fuite cette poignée d'assaillans. Les Dolomites, déjà réunis aux Perses, les quittent pour voler au secours de leurs compatriotes; mais avec un tel désordre, que les Perses, prenant leur course pour une fuite, se mirent à fuir eux-mêmes; et les Dolomites, voyant fuir les Perses, crurent que tout étoit perdu sans ressource, et se joignirent à eux pour se sauver. Les Romains profitent de l'erreur, et sortent de la ville : les uns poursuivent les fuyards; les autres, pour achever la défaite, tombent sur ceux qui résistent encore ; car l'aile droite des ennemis continuoit de combattre avec courage à l'abri des éléphans qui lui servoient de rempart. Ces redoutables animaux abattoient, écrasoient un grand nombre de Romains, et les archers, montés sur leur dos, tiroient avec avantage. Les Romains commençoient à plier de ce côté-là, lorsqu'un événement imprévu leur donna la victoire. Un garde

de Martin, nommé Ognare, se voyant acculé par un éléphant dans l'enfoncement d'un rocher, s'élance sur lui par désespoir, et lui porte sa pique au milieu du front avec tant de force, qu'elle y demeura attachée. L'animal, devenu furieux par la douleur de sa blessure et par l'agitation de la pique qu'il secouoit devant ses yeux, retourna sur les Perses, bondissant et courant de toutes parts, tantôt abattant ou enlevant avec sa trompe ceux qu'il pouvoit atteindre et qu'il jetoit bien loin, tantôt l'allongeant et la roidissant pour pousser des cris affreux, renversant et foulant aux pieds ceux qu'il portoit sur son dos. Il déchiroit avec les dents les chevaux qu'il rencontroit; les autres, effarouchés, jetoient par terre leurs cavaliers, et, fuyant au travers des bataillons, ils portoient de toutes parts le trouble et le désordre. Dans cette horrible confusion, les soldats, empressés de se sauver, se terrassoient, se pressoient mutuellement; il en périt autant par les armes de leurs camarades que par l'épée des Romains. Ceux qui jusqu'alors étoient restés dans la ville en sortent dans ce moment; et, se joignant aux autres, tous en bon ordre, ne formant qu'un seul corps, couverts de leurs boucliers, ils chargent les ennemis, qui n'ont de ressource que la fuite. L'armée entière se débande, chacun ne prenant pour guide que sa terreur.

Nachoragan leur donnoit l'exemple; il exhortoit les autres à se sauver au plus vite. Les Romains continuèrent de poursuivre et de massacrer jusqu'à ce que Martin eût fait sonner la retraite. Ils rentrèrent dans la ville, encore altérés de sang et bouillans de colère. Les Perses, épars dans les campagnes, se rallièrent enfin, et regagnèrent leur camp près de l'île de Phase. Ils avoient perdu dix mille hommes, et les Romains seulement deux cents. Martin fit mettre le feu aux machines que les ennemis avoient laissées autour de la ville. La fumée de cet incendie fut la cause d'un nouveau carnage. Les

bûcherons, trop éloignés pour savoir ce qui se passoit devant la place, ne doutant plus que la ville ne fût embrasée, se hâtèrent d'accourir à ce signal selon les ordres de Nachoragan; mais, au lieu de butin qu'ils venoient chercher, ils ne trouvèrent que la mort. On les massacroit à mesure qu'ils arrivoient; ils étoient environ deux mille, dont pas un seul n'échappa. Les vainqueurs, après avoir enseveli leurs morts, dépouillèrent ceux des ennemis. Outre des armes de toute espèce, ils recueillirent un riche butin; car les officiers perses, pour se distinguer des soldats, se paroient de colliers d'or, de bracelets, de pendans d'oreilles de grand prix, et d'autres ornemens plus convenables à des femmes qu'à des hommes, et qui ne font honneur qu'à l'ennemi qui les enlève. Ensuite les généraux romains, ayant laissé garnison dans la ville, retournèrent joindre Buzès dans l'île de Phase. L'hiver approchoit, et Nachoragan, commençant à manquer de vivres, songeoit à se retirer; mais, pour masquer son dessein, il envoya les Dolomites se ranger en bataille à la vue du camp des Romains. Pour lui, il décampa sans bruit, et prit le chemin de Muchirise. Lorsqu'il fut assez avancé pour ne plus craindre d'être atteint dans sa retraite, les Dolomites se débandèrent; et comme ils étoient légèrement armés, et qu'ils couroient avec une extrême vitesse, ils eurent bientôt rejoint le général. Les troupes de détachement qui attendoient la nouvelle armée romaine au bord du Néocnus, apprenant la défaite, gagnèrent aussi Muchirise par des chemins détournés. Tous les Perses se trouvant enfin réunis dans ce poste, Nachoragan y laissa la meilleure partie de sa cavalerie sous les ordres d'un officier de réputation nommé Vafrise, et se retira avec le reste en Ibérie.

Après la retraite des Perses, on procéda au jugement des assassins de Gubaze. Les Lazes attendoient ce jugement avec impatience, et ce n'étoit que dans le sang des

coupables que la nation romaine pouvoit se laver d'un forfait si noir. Athanase fit dresser au milieu d'Archéopolis un tribunal élevé, où il prit séance dans l'appareil le plus imposant. Il était environné de ce cortége d'officiers que la force prête à la justice pour exécuter les ordres des lois. Au milieu de l'enceinte, on voyoit les chaînes, les carcans, les instrumens de torture. Tout ce que les jugemens avoient de majestueux et d'effrayant dans la capitale de l'empire fut rassemblé au pied du Caucase pour inspirer aux barbares le respect de la puissance romaine, et pour calmer leur ressentiment par l'éclat d'un jugement solennel. A la gauche du tribunal paroissoient chargés de chaînes Rustique et Jean, transportés des prisons d'Apsaronte. Vis-à-vis d'eux se placèrent les accusateurs : c'étoient les plus graves personnages de la nation des Lazes. Ceux-ci demandèrent d'abord qu'on lût publiquement la lettre de l'empereur ; ce qui fut exécuté par un hérant. On vit clairement que l'empereur, très-peu disposé à croire les faits odieux dont on chargeoit Gubaze, avoit seulement voulu s'en éclaircir, et qu'il n'avoit permis d'user de violence envers ce prince que dans le cas d'une rébellion déclarée. Les accusateurs justifièrent pleinement Gubaze, et, après avoir montré son zèle pour le service de l'empire dans les conjonctures les plus critiques, ils démontrèrent que les rapports faits à l'empereur étoient un tissu de calomnies, et la mort de Gubaze un horrible assassinat. Pendant qu'ils parloient, l'armée des Lazes, répandue autour du tribunal, animée du plus vif intérêt, dévoroit toutes leurs paroles; et ceux qui n'étoient pas à portée de les entendre, observant avec inquiétude leurs mouvemens, leurs regards, les changemens de leur visage, les rendoient comme dans un miroir fidèle. Lorsqu'ils eurent cessé de parler, les barbares, prononçant eux-mêmes la sentence par un murmure confus, s'étonnoient qu'on suspendît encore l'exécution ; et le juge

ayant permis aux accusés de se defendre, la multitude se récria comme si c'eût été une collusion manifeste. Enfin, les accusateurs ayant calmé ce tumulte, Rustique, aussi intrépide et aussi artificieux que méchant, prit la parole, avec la confiance que l'innocence est seule en droit d'inspirer. Mais, quoiqu'il mît en œuvre toutes les ressources de la plus subtile imposture, quoiqu'il donnât au refus qu'avoit fait Gubaze d'aller attaquer Onogure toutes les couleurs d'une véritable révolte, il ne put en imposer au juge. Après une exacte discussion, Athanase prononça contre Rustique et Jean un arrêt de mort. On les promena sur des mulets par toutes les rues de la ville, un héraut marchant devant eux et criant : *Qu'on apprenne à s'abstenir des meurtres, et à respecter les lois.* Ensuite ils eurent la tête tranchée; et la vue de leur supplice, précédé et accompagné de tout l'appareil capable d inspirer la terreur, fit une telle impression sur l'esprit des Lazes, qu'à leur colère, qui sembloit ne pouvoir être satisfaite que par les plus extrêmes rigueurs, succéda la compassion. Rustique, dans sa défense, s'étoit autorisé du consentement de Martin : Athanase renvoya à l'empereur la décision de ce que méritoit ce général. Cette grande affaire étant terminée, les troupes romaines se distribuèrent dans les places qui leur furent assignées pour quartiers d'hiver.

Cet acte de justice retint les Lazes dans l'obéissance. An. 555.
Mais les Misimiens, après s'être vengés, par un cruel massacre, de l'outrage qu'ils avoient reçu, animés d'une haine implacable contre toute la nation romaine, députèrent à Nachoragan. Ils se firent un mérite de leur révolte, et lui représentèrent qu'il étoit de l'intérêt des Perses de ne pas refuser leur protection à un peuple guerrier qui leur ouvroit une entrée en Lazique. Le général Perse les combla de louanges et leur promit de puissans secours.

Ses promesses eurent peu d'effet. Au retour du prin-

temps, les Romains marchèrent au nombre de quatre mille hommes, et les Misimiens reçurent des Perses un renfort qui les rendit supérieurs. Ces deux petites armées s'arrêtèrent long-temps sur les frontières de l'Apsilie, s'observant mutuellement sans en venir aux mains. Un corps de Sabirs étoit pour lors à la solde du roi de Perse. Leur nation, qui faisoit partie de celle des Huns, n'avoit d'autre occupation que la guerre : combattant tantôt pour les Romains, tantôt pour les Perses, elle vendoit ses services à ceux qui les payoient le plus chèrement. On les avoit vus l'année précédente, à la suite des Romains, défaire les Dolomites; ils marchoient cette année sous les enseignes des Perses. Cinq cents d'entre eux, campés dans un parc à quelque distance de leur armée, furent surpris et taillés en pièces par un parti de trois cents cavaliers : il n'en échappa que quarante. Pendant ce temps-là on reprit en Lazique la ville de Rhodople, ci-devant prise par Merméroës; et l'été se passa sans autre action mémorable. Les Perses s'étant retirés selon leur coutume, dès le commencement de l'automne on entra dans le pays des Misimiens. Martin vint se mettre à la tête des troupes; mais une maladie l'ayant obligé de retourner en Lazique, il laissa le soin de cette guerre à ses lieutenans.

Les Apsiliens, voyant avec douleur les désastres dont leurs voisins étoient menacés, essayèrent de les rappeler à l'obéissance, et engagèrent les Romains à suspendre les hostilités. Les plus considérables et les plus sages du pays se chargèrent de la députation. Mais les Misimiens, loin d'être disposés à réparer leur forfait, se portèrent à une violence encore plus barbare en massacrant des voisins et des amis revêtus du sacré caractère d'ambassadeurs, auxquels ils ne pouvoient reprocher que le zèle qu'ils avoient pour leur conservation. Après une action si criminelle, quoiqu'ils n'attendissent aucun secours des Perses, ils demeurèrent tranquilles, se fiant sur la

situation de leur pays. Mais les Romains, enflammés de colère contre ce peuple féroce, franchirent les passages, et se montrèrent bientôt dans la plaine. Les Misimiens, effrayés, se voyant hors d'état de défendre toutes leurs places, y mirent le feu, et ne réservèrent que la plus forte, nommée Zachar, qu'ils regardoient comme imprenable; on l'appeloit pour cette raison *le château de fer*. Ils s'y retirèrent avec leurs enfans et leurs femmes. Comme les Romains marchoient de ce côté-là, un escadron de quarante cavaliers, tous gens d'élite, qui devançoit l'armée de bien loin, se trouva tout à coup enveloppé d'une troupe de six cents hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Leur valeur, guidée par l'expérience, les tira du péril; ils se firent jour au travers des ennemis, et gagnèrent une colline, où ils se soutinrent en attendant l'armée. Dès qu'elle parut, les Misimiens prirent la fuite, poursuivis par les Romains, qui en firent un si grand carnage, qu'il n'en rentra que quatre-vingts dans la forteresse de Zachar. Il eût même été facile d'emporter la place dans ce moment d'alarme, si les chefs l'eussent attaquée de concert; mais leurs divisions, leurs jalousies mutuelles dérangeoient toutes les opérations.

Martin, craignant les suites de cette mésintelligence, envoya Jean Dacnas prendre le commandement de l'armée. C'étoit un Cappadocien que l'empereur avoit choisi depuis peu à la place de Rustique, pour lui rendre compte de la conduite des généraux, et pour distribuer les grâces et les récompenses à ceux qui les mériteroient par leurs services. Son courage et son expérience ne le rendoient pas moins capable de conduire une expédition. Lorsqu'il fut arrivé devant la place, il songea d'abord à détruire un grand nombre d'habitations qui s'élevoient sur les rochers voisins. C'étoient des cabanes bâties au bord des précipices, et qui sembloient inaccessibles. Du pied de ces rochers sortoient des sources d'eau vive. Un

soldat isaure, posté en sentinelle, ayant aperçu une troupe de Misimiens qui venoient y puiser pendant la nuit, les suivit dans leur retraite sans en être aperçu. En remarquant avec soin la situation des lieux, il observa qu'il n'y avoit au haut du sentier qu'une garde de huit hommes. Il vint en avertir Dacnas, qui lui donna la nuit suivante cent hommes des plus déterminés pour aller détruire les cabanes et leurs habitans. Plusieurs des principaux officiers voulurent avoir part à cette périlleuse entreprise. Lorsqu'ils eurent grimpé jusqu'à la moitié de la hauteur, ils aperçurent les sentinelles endormies près d'un grand feu. En ce moment un des Romains, soutenu sur une pointe de rocher, tomba malheureusement; et, le bruit de ses armes ayant réveillé les sentinelles, on les vit se lever à demi, agiter leurs javelines, et regarder autour d'eux sans rien voir, éblouis par la clarté de la flamme. Pendant ce temps-là les Romains, se serrant contre les rochers, s'y tenoient suspendus sans faire aucun mouvement, et sans oser même reprendre haleine, jusqu'à ce que les barbares, n'apercevant aucun péril, se replongèrent dans le sommeil. Les Romains, ayant achevé de monter, les égorgent, et courent aux habitations en sonnant de la trompette. Les Misimiens, effrayés, sortent pour s'assembler, et sont reçus à la sortie par les Romains, qui les passent au fil de l'épée à mesure qu'ils paroissent. On met le feu aux cabanes; et la flamme de l'incendie sur des lieux si élevés annonce le désastre des Misimiens à toutes les contrées d'alentour. Les barbares périssent au-dedans par le feu, au-dehors par le fer ennemi. Les femmes même ne sont pas épargnées. Plus inhumains que ceux dont ils punissent la cruauté, les Romains, transportés de rage, arrachent les enfans des bras de leurs mères; ils écrasent les uns contre des pierres; ils jettent les autres en l'air par un jeu plus que barbare, et les reçoivent sur la pointe de leurs piques. Mais ils

sont eux-mêmes bientôt punis de leur inhumanité : lorsqu'ils se croient maîtres de la contrée, et qu'ils ne songent plus qu'à boire et à se divertir, cinq cents Misimiens bien armés sortent de la forteresse au point du jour, et viennent fondre sur eux. Ils sont surpris à leur tour ; trente sont massacrés ; les autres redescendent avec effroi, et retournent au camp, percés de traits, déchirés par les pointes des rochers, et teints de leur propre sang et de celui des ennemis.

Dacnas, moins satisfait de la ruine de ces misérables cabanes, qu'affligé de la perte de trente braves soldats, après avoir observé la situation de la place, disposa tout pour l'attaque, et fit combler le fossé. Déjà les machines étoient dressées, les pierres et les traits voloient sur la muraille, et les assiégés sembloient résolus de se défendre jusqu'à l'extrémité, lorsqu'un accident de peu d'importance et la superstition abattirent leur courage. Ayant fait une sortie pour détruire les machines, comme ils rentroient dans la place en fuyant, un d'entre eux atteint d'un coup de flèche tomba mort sur le seuil de la porte. Ce fut pour eux une preuve évidente que Dieu vouloit que la place fût ouverte aux ennemis. Frappés de ce sinistre présage, ils font réflexion sur leur foiblesse, sur l'infidélité des Perses qui les abandonnent, et députent à Dacnas pour le supplier de ne pas exterminer une nation depuis si long-temps soumise à l'empire, qui professoit la même religion que les Romains, et qui, n'ayant pris les armes que pour se venger d'une injure atroce, n'étoit déjà que trop punie de sa témérité par le massacre de cinq mille hommes, et d'un plus grand nombre encore de femmes et d'enfans. Dacnas écouta leurs prières : la rigueur de la saison, jointe au défaut de subsistances dans un pays désert, pouvoit rendre le siége difficile et meurtrier. Il les obligea de restituer tout ce qu'ils avoient enlevé à Sotérique, et surtout la caisse de l'empereur, qui contenoit vingt-huit mille

huit cents pièces d'or, ce qui revient environ à quatre cent mille livres de notre monnoie actuelle. Après avoir réduit ces barbares à l'obéissance, Dacnas retourna en Lazique.

Martin y commandoit en chef : habile général, mais méchant homme, il étoit le principal auteur du complot formé contre Gubaze. Sa réputation, ses services, et le talent qu'il avoit de se faire aimer et obéir des troupes, l'avoient sauvé du châtiment, qu'il méritoit autant que Rustique. L'empereur avoit dissimulé dans un temps où la punition de Martin auroit pu causer une révolution en Lazique. Lorsque les troubles furent apaisés, il le rappela, et, voulant concilier la reconnoissance avec la justice, il se contenta de lui ôter le commandement. Il en revêtit Justin, fils de Germain, qu'il avoit mandé à Constantinople, et qu'il déclara général des troupes de Lazique et d'Arménie.

Entre les officiers de la suite de Justin se trouvoit, pour le déshonneur de ce général et pour le malheur des provinces, un nommé Jean, Africain de nation. Cet homme de néant avoit d'abord été valet d'armée. Passionné pour les richesses, il possédoit dans un degré supérieur tous les talens nécessaires pour en acquérir par les voies les plus courtes, et trouva le secret de s'avancer auprès de Justin, dont les belles qualités étoient ternies par un grand foible pour l'argent. Après s'être insinué dans la confiance du général, ce scélérat lui proposa un marché trop avantageux pour être accepté par tout homme d'une conscience un peu délicate : c'étoit de défrayer Justin et toute sa maison moyennant une somme qui lui seroit seulement avancée, et qu'il promettoit de rendre en entier, et même avec les intérêts. Cette énigme ne pouvoit s'expliquer qu'en supposant du côté de l'emprunteur toutes les ressources de la fraude. Mais Justin, n'envisageant que son profit, n'entra dans aucun detail ; il lui fit compter la somme, et le laissa maître de la

faire valoir. Jean, pour ne pas perdre de temps, mit la main à l'œuvre dès le moment que Justin partit de Constantinople. Voici comment il s'y prit. Il devançoit le général d'une ou deux journées, et, s'informant exactement des productions de chaque contrée, il s'arrêtoit dans les bourgs et les villages voisins de la route, faisoit aussitôt assembler la commune, et lui demandoit ce qu'il étoit bien sûr qu'elle n'avoit pas ; des bœufs, par exemple, dans les lieux où on n'en pouvoit trouver un seul ; des chameaux où le pays ne fournissoit que des chevaux. Pour faire preuve de sa bonne foi, il offroit de payer d'avance ; il exigeoit seulement qu'on lui livrât sur-le-champ ce qu'il demandoit, parce que le général en avoit, disoit-il, un besoin pressant. Sur les représentations qu'on lui faisoit de l'impuissance absolue de le satisfaire, il s'emportoit en invectives contre la mauvaise volonté des habitans, et les menaçoit de toute la colère de l'empereur. Ces misérables, se jetant à ses pieds, se tenoient fort heureux qu'il voulût bien accepter en échange de ce qu'ils ne pouvoient fournir tout l'argent qu'ils avoient pu rassembler. Avant que d'être arrivé en Lazique, il avoit doublé son capital par ce manége violent et frauduleux. Il le continua dans cette province ; et de plus, il achetoit au prix qu'il vouloit toutes les productions du pays, dont il chargeoit des vaisseaux pour les envoyer vendre en d'autres contrées ; ce qui causa bientôt la cherté des vivres. Tant d'extorsions et de monopoles procurèrent à Jean d'immenses richesses, et il les mit à couvert par sa fidélité à remplir les conditions de son traité avec Justin, qui de son côté étoit sourd aux plaintes et insensible aux larmes des peuples.

Jean l'Africain auroit mérité le supplice que souffrit en ce temps-là Nachoragan. Ce malheureux général, ayant été rappelé d'Ibérie, éprouva toute la colère de l'impitoyable Chosroës, irrité du mauvais succès de ses

armes devant la ville de Phase. Il fut écorché vif, et sa peau, remplie de paille, conservant la forme de tous ses membres, fut suspendue au haut d'une perche, dans la place la plus fréquentée de Ctésiphon ; spectacle affreux, que le premier Sapor avoit autrefois donné à la Perse, mais avec moins de barbarie, n'ayant fait écorcher l'empereur Valérien qu'après la mort de ce prince infortuné.

Agath. l. 4. Menand. p. 133. Tant de tentatives inutiles rebutèrent enfin Chosroës. Il considéroit que les Romains avoient sur lui un grand avantage en Lazique, parce qu'étant maîtres de la mer, ils ne couroient aucun risque de manquer de vivres ; au lieu que ses convois ne pouvoient arriver à leur destination que par des chemins fort longs et fort difficiles. Il résolut donc de faire la paix pour la Lazique comme elle étoit déjà établie pour toutes les autres provinces des deux états. Dans ce dessein, il fit partir pour Constantinople son grand chambellan, qui convint d'une suspension d'armes, pendant laquelle les deux empires demeureroient en possession des places et des contrées qui leur étoient actuellement soumises, jusqu'à la conclusion d'un traité définitif.

An. 556. *Agath. l. 3.* L'armée de Lazique, délivrée de la guerre des Perses, en eut une autre à soutenir contre les Zannes. Depuis que ces barbares avoient enlevé les bagages des Romains devant Pétra en 549, ils étoient divisés en deux partis ; les uns demeuroient attachés à l'empire, et continuoient de servir dans les armées romaines; les autres faisoient des courses continuelles dans le Pont et dans l'Arménie. Pour les réduire, Justin envoya Théodore, un de ses meilleurs capitaines, qui, étant né dans le pays, en connoissoit parfaitement le local. Cet officier pénétra dans l'intérieur de la contrée, et alla camper aux environs de Théodoriade, et de Rhizée sur le Pont-Euxin. S'y étant retranché, il attira dans son camp ceux qui étoient restés fidèles, et les combla de présens. Il se dis-

posoit à forcer les autres par les armes, lorsqu'il fut prévenu par l'audace de ces barbares, qui vinrent en grand nombre se poster sur une éminence voisine, d'où ils faisoient pleuvoir les flèches jusqu'au milieu du camp. Les plus hardis des Romains, n'écoutant que leur colère, sortirent de leurs retranchemens, et montèrent à eux en désordre. Mais les Zannes, les accablant de traits et de grosses pierres, qu'ils faisoient rouler sur eux, les repoussèrent après leur avoir tué quarante hommes, et vinrent attaquer le camp. Le combat fut vif et sanglant; on attaquoit, on défendoit avec une égale furie. Théodore ayant observé que les Zannes, mal commandés et peu instruits de l'art de la guerre, se portoient tous au même endroit, fit sortir un détachement qui vint les charger par-derrière, et les mit en fuite. Deux mille furent tués dans la poursuite; les autres se dispersèrent, et toute la nation se soumit. L'empereur usa des droits que lui donnoit la victoire; au lieu des sommes que les Zannes recevoient tous les ans comme alliés de l'empire, ils furent réduits à payer le tribut.

Les Juifs de Palestine, qui demeuroient tranquilles depuis quelques années, se soulevèrent en 556, au mois de juillet. Ils massacrèrent à Césarée un grand nombre de chrétiens, mirent le feu aux églises, tuèrent le gouverneur Etienne dans sa maison, qu'ils pillèrent. La femme d'Etienne, s'étant réfugiée à Constantinople, demanda justice à l'empereur, qui envoya ordre au préfet d'Orient, nommé Adamance, de passer en Palestine, et de châtier les séditieux. Adamance entra dans Césarée, fit pendre les uns, trancher la tête ou couper les mains aux autres, et confisqua tous leurs biens. Une si prompte et si terrible exécution jeta l'épouvante dans tout l'Orient, et contint les Juifs prêts à se soulever dans les autres villes.

Theoph. p. 194, 195. Cedr. p. 385. Anast. p. 65. Malela, p. 80, 81. Hist. miscel. l. 16.

Deux mois auparavant, la capitale de l'empire avoit donné l'exemple de la révolte. Comme la disette de blé

Theoph. p. 195. Cedr. p. 385.

Anast. p. 65. *Malela, p.* 81. *Agath. l.* 5.

et d'orge obligeoit de distribuer le pain avec économie, les habitans de Constantinople murmurèrent d'abord, imputant cette épargne à quelque malversation. Enfin, le onzième de mai, jour auquel on célébroit des jeux publics en mémoire de la fondation de la ville, tout le peuple assemblé dans le Cirque, s'adressant à l'empereur, lui demanda du pain à grands cris; et aussitôt, sortant en foule, il alla mettre le feu à la maison du préfet Musonius. L'empereur, d'autant plus indigné que l'ambassadeur de Chosroës assistoit au spectacle, et étoit témoin de la sédition, donna ordre au préfet de se saisir des plus mutins, et de les punir; ce qui fut exécuté; et cette émeute n'eut point d'autre suite.

Agathias rapporte à cette année un tremblement de terre que d'autres auteurs moins voisins de ces temps-là diffèrent de deux ans. Le 15 décembre, au milieu de la nuit, Constantinople entière fut tout à coup si violemment ébranlée, que les habitans, croyant que leurs maisons étoient près de fondre sur eux, se jetèrent dans les rues, et se réfugièrent au centre des places, de peur d'être écrasés par la chute des édifices. Chaque secousse étoit précédée d'un bruit sourd, qui sembloit être l'explosion d'un tonnerre souterrain. Dans l'air s'élevoit une vapeur noire, semblable à un nuage de fumée. Il en tomboit en même temps une neige fort menue, et les hommes, les femmes, les vieillards mêlés ensemble, demi-nus et transis de froid, n'osoient cependant rentrer dans leurs habitations, et ne cherchoient d'asile que dans les églises, invoquant la miséricorde divine. Le fracas des édifices qui tomboient de toutes parts redoubloit leurs cris. Les églises même n'étoient pas un lieu de sûreté; plusieurs s'écroulèrent; et ce fut alors que le dôme de Sainte-Sophie fut tellement ébranlé, qu'il tomba deux ans après, comme je l'ai raconté ailleurs. Le quartier nommé *Rhegium*, voisin de la mer, fut renversé de fond en comble, en

sorte qu'il n'y resta pas pierre sur pierre. Il périt un grand nombre de citoyens; on en retira plusieurs qui vivoient encore, après avoir été deux ou trois jours ensevelis sous les ruines. Ce tremblement de terre s'étendit au loin, et se fit sentir en même temps dans plusieurs villes. On vit en quelques endroits les toits s'entr'ouvrir et se rejoindre ensuite; on vit des colonnes arrachées de leurs fondemens, et, enlevées par-dessus les maisons voisines, aller tomber sur des édifices plus éloignés, qu'elles fracassoient. Pendant dix jours les secousses recommencèrent fréquemment, et, quoiqu'elles diminuassent de violence, elles en conservoient assez pour abattre ce que les premières avoient ébranlé. On peut dire que ce terrible phénomène avoit agi sur les esprits autant que sur les corps; plusieurs jours après que la terre se fut rassise, et qu'elle eût repris son repos naturel, elle paroissoit encore agitée aux yeux des habitans, et la frayeur dura plus long-temps que le danger. Les rues, les places publiques, étoient peuplées de devins et d'astrologues qui annonçoient la fin du monde; et le peuple, que la crainte rend encore plus crédule, attendoit en tremblant la chute des astres et l'écroulement de l'univers. L'empereur s'abstint pendant quarante jours de porter le diadème; il convertit en aumônes les dépenses qu'il étoit en usage de faire aux fêtes de Noël pour les festins qu'il donnoit alors à toute la cour. Les désordres cessèrent, et cette grande cité, remplie de corruption et de débauches, devint, comme dans une agonie universelle, une ville pénitente. Tout retentissoit de sanglots, de soupirs et de prières. On accouroit en foule aux monastères pour être admis dans ces saints asiles, et l'avarice la plus insensible ouvrit ses trésors pour les répandre dans le sein des indigens. Mais la sécurité rendue ramena tous les vices. Entre les personnes distinguées par leurs dignités, le seul Anatolius perdit la vie; il fut écrasé dans son lit par la

chute des marbres dont les murs de sa maison étoient revêtus. Il étoit intendant des palais et des deniers de l'empereur; son caractère dur et fiscal l'avoit rendu odieux; et le peuple regarda sa mort comme un châtiment des injustices par lesquelles il s'étoit enrichi, sous prétexte de zèle pour les intérêts du prince.

An. 557.
Agath. l. 5.
Theoph. p. 197.
Cedr. p. 385.
Malela, p. 81.

L'année suivante 557 ne fut mémorable que par les ravages de cette peste cruelle qui, depuis vingt-six ans, parcouroit toutes les contrées du monde, et qui ne cessa de désoler la terre pendant un demi-siècle. Elle s'étoit déjà fait sentir à Constantinople; elle y revint cette année avec plus de fureur, soit que les vapeurs élevées du sein de la terre par le tremblement eussent disposé l'air à recevoir ces malignes influences, soit par quelque communication avec les pays attaqués de ce fléau. L'expérience n'avoit pas encore imaginé toutes les précautions maintenant en usage pour fermer entrée à la contagion. Je ne m'étendrai point sur les effets de cette funeste maladie dont j'ai tracé ailleurs les symptômes. Elle dura dans toute sa force depuis le mois de février jusqu'à la fin du mois d'août, et emporta un nombre infini de peuple; en sorte que, les litières publiques employées aux funérailles ne suffisant plus, l'empereur en fit faire encore mille, et donna quantité de chariots et de chevaux pour transporter les corps au bord de la mer. On en chargeoit des barques qui les alloient porter loin de la ville; on les enterroit dans des fosses profondes. Malgré ces soins, les rues de Constantinople furent long-temps jonchées de cadavres, les vivans n'étant ni assez vigoureux ni en assez grand nombre pour enlever les morts. Ce fléau se répandit en Italie, où il fit beaucoup de ravage.

Novel. 77.
Baronius.

Justinien, effrayé de tant de malheurs, s'efforça de les détourner à l'avenir en réprimant deux affreux désordres qui régnoient alors dans la capitale, les blasphèmes et les abominations contraires à la nature. Il

déclare dans une loi, qu'il fit sans doute vers ce temps-là, que ces crimes sont autant d'attentats contre la société tout entière, puisqu'ils attirent sur elle les plus terribles coups de la vengeance divine, la famine, les tremblemens de terre et la peste. C'étoient les trois fléaux qui venoient d'affliger successivement Constantinople. Il ordonne au préfet de la ville de faire arrêter les coupables et de les punir de mort : il le menace de son indignation, si, par inattention ou par indulgence, il laisse ces crimes impunis.

An. 558.

Theoph. p. 196.
Menand. p. 99 et seq.
Vict. Tun.
Hist. misc. l. 16.
Suid. voce Ἄβαρις.
Anast. p. 65.
Malela, p. 81.
Theoph. Simoc. l. 7, c. 7, 8.
Corrip. de laud. Just. l. 2.
Vales. rerum franc. l. 9.
M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4, p. 352 et suiv.
Mém. acad. t. 28, p. 108 et suiv.

L'année suivante arrivèrent à Constantinople les ambassadeurs d'une nation jusqu'alors inconnue. Leur habillement ressembloit à celui des Huns; leur grande taille, la férocité peinte sur leur visage, leurs cheveux pendans par-derrière en longues tresses, inspiroient au peuple une sorte de terreur qui redoubloit sa curiosité. C'étoient ceux qui ont porté en Europe le nom d'Abares, dont je vais exposer l'origine en peu de mots. Les Turcs, nouvellement sortis des forêts du mont Altaï, vers la source de l'Irtis, ayant détruit les Abares, peuple puissant en Tartarie, attaquèrent et défirent encore le Ogors, nommés aussi Varchuns, nation guerrière et nombreuse qui habitoit le long du fleuve Toula. Les vaincus, obligés d'abandonner leur pays, se jetèrent du côté de l'occident; et, après avoir erré quelque temps au nord de Maouerennahar et de la mer Caspienne, ils passèrent le Volga, et s'arrêtèrent entre ce fleuve et le Tanaïs. Les Alains et les Huns qui campoient dans ces vastes plaines, instruits peu exactement de la révolution arrivée depuis peu en Tartarie, prirent ces nouveaux venus pour des Abares expatriés, et n'osant s'opposer à une nation redoutable, ils leur permirent de s'établir dans leur voisinage, et achetèrent leur amitié par des présens. Les Ogors, profitant de l'erreur, adoptèrent le nom d'*Abares,* qui les rendoit plus formidables, et qu'ils rendirent ensuite célèbre en Europe par leurs exploits

et leurs ravages. Ces barbares, qui ne manquoient pas de politique, regardant les terres de l'empire comme un séjour plus heureux, prièrent Saros, chef des Alains, de leur procurer la connoissance et l'amitié des Romains. Saros instruisit Justin, qui commandoit alors en Lazique, du désir que témoignoient ces étrangers, et Justin le fit savoir à l'empereur, qui lui donna ordre de faire passer leurs députés à Constantinople. Candic, chef de l'ambassade, s'étant présenté à l'empereur, lui dit qu'*il venoit de la part d'un peuple innombrable et invincible, capable d'exterminer tous les ennemis de l'empire et de lui servir de rempart; qu'il étoit de l'intérêt de Justinien de ne pas rebuter des alliés si braves et si puissans; que, pour s'attacher à jamais aux Romains, ils ne demandoient qu'une pension annuelle et et une habitation commode.*

Ces offres de service ressembloient fort à des menaces, et Justinien ne redoutoit rien tant que les embarras d'une nouvelle guerre. Il consulta le sénat, qui, bien instruit des dispositions de l'empereur, donna, au lieu d'avis, de grands éloges à sa profonde sagesse et à son amour de la paix. Il fit donc beaucoup de caresses aux ambassadeurs, et les combla de présens: c'étoient des colliers et des bracelets d'or, des lits magnifiques, des habits de soie; espérant se concilier par ces largesses une nation orgueilleuse et insolente. Il chargea un officier de ses gardes, nommé Valentin, d'aller assurer de son amitié le kan des Abares: c'est ainsi que les divers peuples de la Tartarie nommoient alors leur souverain. Valentin avoit ordre de conclure le traité et d'engager les nouveaux alliés à faire la guerre aux autres barbares ennemis des Romains. Soit que les Abares fussent vainqueurs, soit qu'ils fussent vaincus et exterminés, l'événement ne pouvoit tourner qu'à l'avantage de l'empire. Valentin s'acquitta heureusement de sa commission, et n'eut pas de peine à faire

prendre les armes à un peuple qui ne respiroit que guerre.

Les Abares attaquèrent aussitôt les Huns, divisés en plusieurs hordes, entre le Volga et le Tanaïs. Ils en firent un grand carnage, et ruinèrent presque entièrement les Sabirs. Ayant ensuite passé le Tanaïs, et s'avançant le long des côtes du Pont-Euxin, ils tombèrent sur les Antes, qui habitoient vers le Borysthène, et après les avoir battus, ils firent le dégât dans leur pays. Les Antes, hors d'état de leur résister, leur envoyèrent un des principaux de leur nation, nommé Mézamire, pour négocier la paix, et traiter avec eux du rachat des prisonniers. Comme ce député, naturellement fier et hautain, leur sembloit parler avec trop d'arrogance, ils le massacrèrent sans aucun égard au droit des gens, et portèrent au loin leurs ravages. Ils approchoient du Danube, et déjà quelques-uns de leurs partis ayant passé ce fleuve, étoient entrés dans la petite Scythie. Ils envoyèrent alors de nouveaux députés à Justinien pour le sommer de tenir sa parole, et de leur accorder un établissement sur les terres de l'empire.

L'empereur étoit fort disposé à leur abandonner la seconde Pannonie; mais il en fut détourné par les sollicitations du grand kan des Turcs, qui, après avoir chassé les Ogors de leur pays, craignoit qu'ils ne redevinssent trop puissans. Les Turcs paroissent ici pour la première fois dans l'histoire de l'Europe. Cette nation n'étoit qu'un reste de ces Huns du nord que les Huns du midi, joints aux Chinois et aux Tartares orientaux, avoient forcés autrefois de quitter leurs demeures. Foible d'abord et méprisée, elle étoit renfermée dans les cavernes des monts Altaï, où elle travailloit à forger le fer pour le service des Abares, auxquels elle étoit soumise. Le nom de *Turcs*, commun à plusieurs peuples de l'Orient, dénotoit, selon eux, l'origine la plus noble; ils prétendoient descendre de Turk, qu'ils disoient avoir

Theoph. p. 205. Theoph. Byz. p. 21, 22. D'Herbelot, bibl. orient. au mot Turc. *M. de Guignes, hist. des Huns, l. 5, p. 367 et suiv.*

été fils aîné de Japhet. Selon une tradition plus croyable, les Turcs furent ainsi appelés, parce qu'une des montagnes qu'ils habitoient avoit la figure d'un casque, qui se nomme *turc* dans la langue du pays. Les Perses les nommoient *Cermichions*. Parmi ces forgerons, un homme se rencontra d'un génie assez élevé et d'un assez grand courage pour changer le sort de sa nation, et pour la rendre souveraine de ceux qui la tenoient depuis long-temps en esclavage. Il se nommoit Toumuen. Après avoir essayé ses forces contre quelques hordes voisines, il se rendit fameux par ses victoires, servit les Abares avec succès dans plusieurs guerres périlleuses, et ayant enfin tourné ses armes contre eux-mêmes, il affranchit ses compatriotes de leur domination. Il prit alors le titre de *kan*, et devint un des plus puissans princes de l'Orient. Mokan, son second successeur, poussa plus loin ses conquêtes; il détruisit entièrement la nation des Abares; et, après avoir chassé les Ogors, apprenant que sous le nom d'*Abares* ils acquéroient une nouvelle puissance en Europe, il les poursuivit par ses négociations jusqu'au bord du Danube, et envoya une ambassade à l'empereur pour l'engager à ne donner aucun asile à ce peuple fugitif. Justinien reçut honorablement ses députés, et les renvoya chargés de présens et de promesses.

Menand. p. 101.
M. de Guignes, hist. des Huns, t. 4, p. 354 et suiv.

Un motif encore plus fort détermina Justinien à ne rien accorder aux Abares. Lorsque leurs députés avoient passé par la Lazique, un d'entre eux, gagné par Justin, avoit averti ce général que les Abares cachoient sous des dehors de bienveillance les plus mauvaises intentions, et que leur dessein étoit de faire la guerre à l'empire dès qu'ils auroient passé le Danube. Il en instruisit l'empereur; et, pour ne pas irriter ce peuple féroce, avant que de s'être mis en état de lui résister, il lui conseilla d'amuser les députés le plus long-temps qu'il pourroit, et de prendre, pendant cet intervalle, les précautions nécessaires pour leur fermer le passage du fleuve. Justi-

nien suivit cet avis; il retint les députés pendant près de trois ans, et envoya un officier nommé Bon, avec quelques troupes pour défendre les bords du Danube. Ensuite, sans donner aux Abares aucune réponse nette et précise, il leur fit les présens ordinaires, et les congédia. Comme il apprit qu'ils achetoient quantité d'armes à Constantinople, il envoya un ordre secret à Justin d'employer toutes les voies possibles pour leur enlever ces armes pendant qu'ils traverseroient son gouvernement; ce qui fut exécuté. Cette violence, jointe au silence de l'empereur sur l'objet de l'ambassade, et à ses délais affectés, mit le kan dans une furieuse colère. Il résolut de s'emparer par force de l'établissement qu'on paroissoit lui refuser après une promesse solennelle. Il étoit déjà maître de l'ancienne Dace, qui comprenoit ce qu'on appelle maintenant la Moldavie et la Valachie; les troupes qui gardoient le Danube étant trop foibles pour lui disputer le passage, il vint camper sur les frontières de la Mœsie et de la Pannonie, et s'y établit. Néanmoins il demeura tranquille pendant le peu de temps que vécut encore Justinien; et il se contenta de la pension annuelle, que l'empereur n'osa lui contester malgré son invasion. Lorsque les Abares passèrent le Tanaïs pour s'avancer vers l'occident, plusieurs d'entre eux étoient restés à l'orient de ce fleuve. On les retrouve encore aujourd'hui avec leur ancien nom dans les montagnes de la Circassie. Les uns sont depuis quelques années sujets des Russes, les autres ont conservé leur indépendance. Tranquilles au milieu de leurs montagnes, ils vivent du produit de leurs troupeaux et de leur culture, dans un pays froid et stérile. Les Abares conquérans ont fait plus de bruit dans le monde, et sont depuis long-temps anéantis; ceux-ci, presque inconnus, subsistent encore de nos jours.

L'empire, qui avoit repris tant de forces par les victoires de Bélisaire et de Narsès, retomboit dans un état

Agath. l. 5.
Menand. p. 100.

Joann. Ant. apud Alamann. in anecd. Proc. p. 164.

de langueur, et s'affoiblissoit avec Justinien. Ce prince, glacé de vieillesse et courbé sous le poids des affaires, qu'il n'avoit jamais soutenues avec vigueur, avoit renoncé aux expéditions militaires. Il ne contenoit plus les barbares qu'en les armant les uns contre les autres par ses intrigues, ou les désarmant à force d'argent; il aimoit mieux acheter un repos précaire et incertain que de se procurer par la guerre une paix indépendante et assurée. Croyant donc n'avoir plus besoin de troupes, ils les laissoit dépérir; et, au lieu que l'état militaire de l'empire sous les règnes précédens montoit à six cent quarante-cinq mille hommes, il n'en restoit sur pied que cent cinquante mille, dispersés en Italie, en Afrique, en Espagne, en Lazique, en Arménie, sur les frontières de la Mésopotamie et de l'Egypte. Ses ministres travailloient encore plus efficacement à la destruction des armées. Chargés de la recette des tributs et de l'entretien des troupes, ils s'enrichissoient également par ces deux voies, faisant payer plus qu'il n'étoit dû, et payant moins qu'ils ne devoient; en sorte que la caisse militaire étoit devenue leur propre trésor, où l'argent entroit à grands flots pour n'en sortir que goutte à goutte; encore, par une sorte de reflux, en faisoient-ils revenir la plus grande partie à titre d'amendes. Aussi la plupart des gens de guerre, excédés de vexations et mourant de faim, abandonnoient le service pour se jeter dans des professions plus utiles; et toutes les richesses de l'état alloient se perdre dans les abîmes du luxe et de la débauche. Au milieu d'un si déplorable gouvernement, les provinces demeuroient sans défense; la Thrace même, et les places les plus voisines de Constantinople, dépourvues de garnisons, étoient ouvertes aux incursions des barbares.

An. 559. *Agath. l. 5. Menand. p. 132.*

Zabergan, roi des Huns, nommés *Cutrigours*, que quelques auteurs ont mal à propos confondu avec les Esclavons ou les Bulgares, profita de cette négligence.

Outre le désir du pillage, il étoit animé par un motif encore plus pressant. Les Utigours, ses voisins, qui faisoient partie de la même nation des Huns, amis et alliés de l'empire, recevoient sans cesse de l'empereur des marques d'honneur et de bienveillance. Zabergan voyoit d'un œil jaloux les présens qu'on envoyoit à Sandil, roi des Utigours. Il voulut se venger de cette injurieuse préférence, et faire sentir aux Romains qu'il n'étoit pas moins redoutable, et que son amitié méritoit bien d'être achetée au même prix. Il passa donc au commencement de mars sur les glaces du Danube, et traversa la Mœsie sans rencontrer aucun obstacle, permettant à ses soldats tous les excès auxquels peut s'abandonner une nation féroce et brutale. Arrivé dans la Thrace, il partagea son armée; il en envoya une partie dans la Grèce pour la ravager; une autre dans la Chersonèse de Thrace; et marcha lui-même, à la tête de sept mille chevaux, vers la capitale de l'empire, mettant tout à feu et à sang. La longue muraille, ruinée en plusieurs endroits par les tremblemens de terre, n'étoit gardée nulle part; il entra par les brèches, et s'établit dans l'enceinte. A son approche, l'épouvante se répandit dans Constantinople; les habitans, ne se croyant pas en sûreté dans leurs maisons, s'attroupoient dans les places publiques, s'imaginant déjà voir la flamme et le fer ennemi. C'étoient des alarmes continuelles. L'empereur, plus effrayé que personne, fit enlever tous les ornemens et toute l'argenterie des églises qui étoient hors des murs; on en cachoit une partie dans la ville; on en transportoit une autre au-delà du Bosphore. Cependant les plus hardis des habitans, joints aux gardes du palais, sortirent pour repousser les barbares. Mais ils revinrent bientôt en fuyant, après avoir laissé sur la place grand nombre des leurs. En effet, les troupes qui formoient la garde de l'empereur n'étoient plus que l'ombre de ce qu'elles avoient été autrefois, lorsqu'on n'y étoit admis qu'après s'être

Theoph. p. 197, 198. Cedr. p. 386. Malela, p. 82. Vict. Tun. Joann. Ant. apud Alaman. in anecd. Proc. p. 127, 128, 164. Du Cange, de dalmat. fam. art. 6. Vales. not. ad Menand. p. 215. Pagi ad Baron. Murat. ann. ital. t. 5, p. 454. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4, p. 321 et suiv.

signalé dans les autres corps. Zénon avoit le premier abâtardi ce service en y introduisant par faveur des gens sans mérite; et cette milice dégénérant de plus en plus, l'argent qui achève de tout corrompre avoit seul droit d'y donner entrée. Les compagnies de la garde n'étoient plus composées que de riches bourgeois, qui achetoient ces postes pour jouir des exemptions et des priviléges; ils n'étoient distingués que par la magnificence de leurs habits; soldats de parade, fort propres à décorer un triomphe, mais non pas à le procurer.

Les barbares, animés par le premier succès, firent des courses jusqu'au faubourg de Syques, et vinrent insulter les murs de la ville, du côté de Blaquernes et de la Porte dorée. Dans cette extrémité, l'empereur eut recours à Bélisaire, qui, rampant depuis dix ans au pied du trône, et confondu dans la foule des courtisans, voyoit sa gloire éclipsée par la faveur de ses envieux. Le danger lui rendit tout son éclat; il reprit même avec ses armes ce que lui avoit ôté la vieillesse; et cette âme guerrière, conservant son ancien courage dans un corps affoibli par les années, retrouva sous le casque et sous la cuirasse cette activité et cette vigueur qui avoient renversé la puissance des Vandales et terrassé les Goths. Dès que le bruit se fut répandu que Bélisaire alloit combattre, une foule de citoyens et de paysans fugitifs, dont les terres avoient été ravagées par les barbares, accourut sous ses étendards. C'étoit une foible ressource, la plupart étant sans armes, et n'ayant jamais vu d'ennemis. Toute la force de cette armée ne consistoit qu'en trois cents soldats, qui avoient autrefois vaincu sous les ordres de ce grand capitaine. Bélisaire, après avoir rassemblé tous les chevaux qui se trouvoient à Constantinople, sortit de la ville; il environna son camp d'un fossé, envoya des coureurs observer les mouvemens des ennemis, et fit allumer des feux dans toute l'étendue de la plaine, pour faire croire aux barbares

qu'il étoit suivi d'une nombreuse armée. Ils y furent en effet trompés, et se tinrent sur la défensive.

Cette erreur ne fut pas de longue durée. Zabergan, instruit par ses coureurs du véritable état des Romains, se mit à la tête de deux mille cavaliers, qu'il croyoit plus que suffisans pour les détruire. Cependant Bélisaire avoit pris les plus sages mesures pour tirer parti de sa foiblesse. Les barbares ne pouvoient venir à lui qu'au travers d'une épaisse forêt; il avoit placé en embuscade sur les deux bords du chemin deux cents archers à cheval, qui devoient les charger au passage. Il marcha lui-même, à la tête de ses trois cents soldats, résolus, ainsi que leur général, de sacrifier ce qui leur restoit de vie. Il se fit suivre par le reste de la troupe, avec ordre de pousser de grands cris, de faire retentir leurs armes, et de traîner sur la terre des branches d'arbres pour élever une nuée de poussière. Tout fut exécuté comme il l'avoit commandé. Les barbares, chargés en flanc par les troupes de l'embuscade, aveuglés par la poussière, que le vent leur portoit dans les yeux, effrayés des cris et du bruit des armes, attaqués avec vigueur par les soldats et par Bélisaire lui-même, aussi redoutable par ses coups qu'il l'avoit été dans les plaines de Rome, prirent la fuite sans oser même se retourner en arrière pour tirer des flèches, selon leur coutume, sur ceux qui les poursuivoient. Il y en eut quatre cents de tués, sans aucune perte du côté des Romains, qui n'eurent même que peu de blessés. Zabergan regagna son camp, où il porta une telle épouvante, que les Huns, se croyant perdus, poussant des hurlemens affreux, et se tailladant le visage avec leurs épées par désespoir, s'enfuirent à quatre lieues de là, où ils campèrent.

Dans le désordre où ils étoient, il eût été facile à Bélisaire d'achever leur défaite, et il se disposoit à les attaquer. Mais tandis que toute la ville retentissoit du

bruit de sa victoire, et que le peuple le nommoit à haute voix le défenseur, le sauveur de l'empire, ce concert de louanges blessoit vivement ses indignes rivaux, et les mettoit en fureur. Muets et tremblans à la vue du péril, ils s'étoient tenus cachés dans l'ombre du palais: rassurés alors par la fuite des barbares, ils obsédoient l'empereur : *Pensez-vous*, lui disoient-ils, *que ce soit pour votre conservation et pour votre gloire que Bélisaire expose sa vieillesse ? un plus vif intérêt anime son ambition : il veut mourir sur le trône ; il règne déjà dans l'esprit du peuple.* Ces discours piquoient la jalousie dont l'empereur n'étoit que trop susceptible. Il rappela Bélisaire ; et le libérateur de Constantinople, au lieu du triomphe qu'il méritoit, rentra dans l'obscurité où l'on s'efforçoit d'ensevelir sa gloire : heureux encore, si ses lâches ennemis lui eussent pardonné le nouveau service qu'il venoit de leur rendre, aussi-bien qu'à tout l'empire. Nous les verrons bientôt se venger, par une calomnie atroce, de l'admiration que ses grandes actions lui avoient attirée. Les barbares, qui s'attendoient à voir incontinent Bélisaire fondre sur eux, repassèrent la longue muraille vers le milieu d'avril, et se retirèrent près d'Arcadiopolis, au pied du mont Rhodope. Ils y établirent leur camp ; et ne voyant paroître aucun corps de troupes, ils ravagèrent le pays en liberté jusqu'au mois d'août. Lorsqu'ils se furent éloignés de Constantinople, l'empereur se transporta lui-même à Sélymbrie sur la Propontide, où se terminoit la longue muraille, dont il fit réparer les brèches.

Cependant les Huns envoyés vers la Chersonèse s'efforçoient d'y pénétrer. L'entrée de cette péninsule étoit un isthme d'environ deux lieues, fermé d'une muraille rebâtie à neuf, qui s'étendoit d'une mer à l'autre. Cette muraille, bordée en dehors d'un fossé large et profond, portoit dans toute sa longueur une galerie dont le toit étoit garni de créneaux ; en sorte qu'elle pouvoit

être défendue par deux étages de soldats. Les extrémités se terminoient à deux môles bâtis dans la mer. Les Huns ayant comblé le fossé, firent jouer toutes les machines en usage dans l'attaque des villes, et donnèrent plusieurs assauts : mais ils furent toujours repoussés. Les Romains avoient pour commandant un jeune homme nommé Germain, fils de ce brave Dorothée qui, après s'être signalé dans plusieurs actions, étoit mort en Sicile à la suite de Bélisaire. Germain étoit né à Bédériane en Illyrie, dans le voisinage de Tauré-sium, patrie de Justinien. L'empereur avoit pris soin de lui dès sa naissance. A l'âge de huit ans, il le fit venir à la cour; et pour lui donner une éducation mâle et vigoureuse, il voulut qu'il fréquentât les écoles publiques, qu'il s'instruisît des lettres grecques et latines, et qu'il se formât à tous les exercices. Dès qu'il eut atteint seize ou dix-sept ans, Justinien, pour le soustraire au libertinage et aux amusemens frivoles de la jeunesse de la cour, et pour tourner à des objets solides sa vivacité naturelle et sa passion pour la gloire, l'employa dans les armées, où il passoit l'été à combattre, et l'hiver à étudier le métier de la guerre. Il le mit enfin à la tête des troupes qui gardoient l'entrée de la Chersonèse. L'incursion des Huns lui donna occasion de montrer son talent supérieur pour le commandement. Plein de feu pour courir au danger, et de sang-froid dans le danger même, les Huns le trouvoient à toutes les attaques, et ses ordres, soutenus de sa bravoure personnelle, repoussoient tous leurs efforts. Il avoit assez d'activité, d'esprit et de justesse, pour voir d'un coup-d'œil le meilleur parti; assez de sagesse et de docilité pour déférer aux avis des anciens officiers dont il connoissoit la prudence.

Les barbares, désespérant de forcer la muraille, formèrent l'entreprise la plus téméraire. Ils amassèrent quantité de joncs et de roseaux les plus longs et les plus

forts qu'ils purent trouver, et les liant fortement ensemble, garnissant de laine les intervalles, afin d'empêcher l'eau d'y pénétrer, ils en formèrent des claies; ils attachèrent sur chacune trois pièces de bois de traverse, une à chaque extrémité et une au milieu. Joignant ensemble trois ou quatre de ces claies, ils en construisirent un radeau capable de porter quatre hommes. Ils en firent jusqu'à cent cinquante; et, pour en faciliter la conduite, ils en avoient recourbé la pointe en forme de proue. Chaque côté portoit deux rames, outre plusieurs ailerons attachés le long du radeau, qu'ils croyoient propres à aider la navigation. Des pelles de bois liées à la partie postérieure devoient tenir lieu de gouvernail. Après avoir achevé cette flotte de nouvelle espèce, ils la mirent en mer, pendant la nuit, dans le golfe de Mélas, à l'occident de la Chersonèse, et y firent monter six cents hommes, qui s'éloignèrent bientôt du rivage, quoiqu'ils fussent fort mauvais rameurs. Les flots se jouoient de ces corbeilles légères, qui, montant ou descendant sans cesse, obéissoient à tous les mouvemens des vagues. Le dessein des Huns étoit de doubler le môle qui terminoit la muraille de ce côté-là, et de pénétrer dans l'intérieur de la Chersonèse, dont ils seroient bientôt les maîtres. La nouvelle de ce bizarre appareil n'excita chez les Romains que la risée. Germain chargea de soldats vingt galères à deux poupes, et leur commanda de se tenir cachées derrière le môle pour laisser approcher les barbares. Dès que ceux-ci eurent dépassé la muraille, les galères firent force de rames, et allèrent fondre sur eux. La violence du choc donna une si rude secousse, que plusieurs des barbares sautèrent à la mer; les autres, couchés sur les roseaux, s'y tenoient attachés sans pouvoir combattre. Les bâtimens romains, semblables à des tours, voguant au travers des radeaux, et les traversant dans tous les sens, les rompoient, abîmoient les uns en passant par des-

sus, chassoient les autres devant eux : on perçoit les barbares à coups d'épées, de crocs, de longues javelines, comme des poissons dans une nasse ; on les assommoit à coups de rames ; et coupant avec des harpons tranchans les liens de roseaux, on en détacha tout l'assemblage, en sorte que les Huns furent tous engloutis, sans qu'un seul pût regagner le bord. Les Romains, après avoir recueilli les armes qui flottoient sur l'eau, retournèrent au rivage, portant à leurs camarades la joie d'une victoire qui n'avoit pas coûté une goutte de sang.

Germain, croyant devoir profiter du trouble où cet événement jetoit l'armée des Huns, fit sur eux une furieuse sortie. Emporté par l'ardeur de son courage dans le plus fort de la mêlée, il reçut un coup de javelot qui lui perça la cuisse. La douleur de sa blessure lui auroit fait quitter le combat, s'il n'eût eu l'âme assez forte pour s'occuper moins de son mal que du danger où ses soldats demeureroient par sa retraite. Il continua de combattre et d'animer les siens, jusqu'à ce qu'il eût forcé les Huns, par un grand carnage, à regagner leur camp. Ces barbares, consternés de leur défaite, et plus encore de la vue des cadavres que la mer poussoit sur ses rivages, s'éloignèrent de la Chersonèse, et allèrent rejoindre Zabergan, qui n'avoit pas eu une meilleure fortune. Ils virent bientôt arriver l'autre partie de leur armée, qui, après avoir traversé la Macédoine et la Thessalie, n'avoit pu passer les Thermopyles défendues par un corps de troupes romaines.

Zabergan, quoique battu, n'étoit pas encore humilié. Campé au pied du mont Rhodope, il continuoit ses ravages pour forcer les Romains d'acheter son amitié comme celle des Utigours. Il menaçoit d'égorger les prisonniers qu'il avoit entre les mains, si l'on ne payoit leur rançon. L'empereur consentit à le satisfaire, à condition qu'il retourneroit au-delà du Danube. Justin, son neveu, fils de Dulcissime et de Vigilance, fut

employé à cette négociation. Il étoit curopalate, c'est-à-dire surintendant du palais, emploi qui devint le grade ordinaire pour parvenir à l'empire. On racheta quantité de Romains, entre lesquels se trouva Sergius, qui auroit mérité d'expier dans une plus longue captivité les maux qu'il avoit fait souffrir à l'Afrique. Cette paix causa de grands murmures à Constantinople : on trouvoit de la lâcheté et de la bassesse à payer les barbares d'être venus désoler l'empire et insulter la ville impériale. Mais ce qui arriva peu après, fit voir que l'empereur avoit pris le parti le plus sage.

Au sortir du danger où il venoit d'être exposé, il avoit fait réflexion que le moyen le plus avantageux pour se délivrer de ces barbares étoit de les détruire les uns par les autres. Ainsi, pendant que Zabergan se retiroit à petites journées, Justinien écrivit en ces termes à Sandil, roi des Utigours, attaché au service de l'empire par une pension annuelle : « On ne peut vous excuser « d'avoir manqué à vos alliés qu'en supposant que vous « n'avez pas été instruit de l'irruption de nos ennemis. « Zabergan n'est venu attaquer Constantinople que par « jalousie, pour nous faire connoître que sa nation mé« rite plus de ménagement que la vôtre, à laquelle il se « croit fort supérieur. Il ne s'est retiré qu'après avoir reçu « de nous les sommes d'argent que nous avons coutume « de vous faire tenir chaque année. Il nous eût été fa« cile de rabattre son insolence; mais nous avons été « bien aises d'éprouver ce que vous valez. Si vous êtes « tel que je me le persuade, Zabergan n'aura été que « le porteur de la pension qui vous étoit destinée; vous « la trouverez entre ses mains. Si vous souffrez cet « affront, souffrez aussi que nous tournions désormais « nos libéralités sur ceux à qui vous aurez cédé l'avan« tage de la valeur. »

Cette lettre fit sur l'esprit de Sandil l'impression que l'empereur avoit espérée. Outré de colère, il se mit

aussitôt en campagne, et, ayant ravagé le pays des Cutigours, et traîné en esclavage leurs femmes et leurs enfans, il vint tomber sur l'armée de Zabergan, qui avoit passé le Danube. Il la tailla en pièces, et emporta avec le reste du butin l'argent de l'empereur. Zabergan rassembla de nouvelles forces, et les deux peuples se firent long-temps une guerre sanglante, qui leur fut également funeste. Ces divisions détruisirent tellement la puissance des Huns, que, réduits à un petit nombre, ils perdirent jusqu'à leur nom, et se confondirent avec d'autres nations qui s'emparèrent de leur pays. Il en subsista cependant quelques restes, mais trop foibles pour inquiéter l'empire. On vit encore, du temps d'Héraclius, un chef de Huns venir à Constantinople demander le baptême, et embrasser le christianisme avec les principaux de ses sujets.

L'empereur étoit dans sa soixante-dix-huitième année. Le séjour de Sélymbrie, et les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour faire réparer les brèches de la longue muraille dans l'espace de dix-huit lieues, avoient affoibli sa santé. Il retourna malade à Constantinople au commencement de septembre de l'an 560, et se renferma dans son palais, sans se laisser voir à personne pendant plusieurs jours, hors les officiers qui le servoient. Le bruit se répandit que l'empereur étoit mort; et le soupçon pensa faire plus de mal que n'en auroit fait l'événement même. Le matin du 9 septembre une multitude de peuple alla piller les boulangeries et les fours publics, et au bout de trois heures il ne restoit pas un pain à vendre dans toute la ville. On ferma les boutiques, et le jour se passa dans la crainte d'une révolution. Enfin le sénat, s'étant assemblé sur le soir, ne trouva d'autre moyen de rassurer les esprits que de les tromper. Quoique l'empereur ne fût pas en meilleur état, on donna ordre d'allumer des feux et d'illuminer les maisons pour se réjouir de la convalescence

An. 560.
Theoph. p. 198, 199.
Cedr. p. 387.
Anast. p. 66.
Hist. miscel. l. 16.
Constant. Porph. them. 5

du prince. Le peuple passa rapidement des sombres vapeurs de la défiance aux éclats d'une joie tumultueuse, et la tranquillité fut rétablie. Peu de jours après, l'empereur ayant en effet recouvré la santé, Eugène, qui avoit été préfet de Constantinople, accusa deux officiers du palais, George et Ethérius, d'avoir conspiré avec Géronce, actuellement préfet, pour mettre sur le trône Théodore, fils de Pierre, maître des offices. Mais, après une exacte information, la colère du prince retomba sur l'accusateur, qui se trouva dépourvu de preuves. Sa maison fut confisquée, et il auroit subi la peine qu'il méritoit, s'il ne se fût réfugié dans une église, où, se tenant enfermé, il eut le temps d'obtenir sa grâce. Il y eut au mois de décembre un incendie qui consuma grand nombre de maisons avec plusieurs églises; et cet accident funeste se renouvela au mois d'octobre de l'année suivante. Celle-ci vit achever le dernier des grands édifices qui ont rendu le règne de Justinien aussi célèbre dans la postérité qu'onéreux à ses sujets. Le fleuve Sangaris en Bithynie couloit avec tant de rapidité, que les bateaux n'osoient le traverser. L'empereur y fit bâtir un pont de cinq arches d'une hauteur et d'une largeur surprenante. Pour exécuter cet ouvrage, il fallut creuser un large et profond canal, où l'on détourna les eaux du fleuve.

An. 561.
Theoph. p. 199, 200.
Cedr. p. 387.
Anast. p. 66.
Malela, p. 82.
Aimoin. l. 3, *c.* 9.

En 561 la peste fit de grands ravages en Cilicie, et la ville d'Anazarbe fut presque entièrement dépeuplée. Antioche éprouva de fréquentes secousses de tremblemens de terre; et comme si ce fléau n'eût pas suffi pour la tenir en alarme, les disputes de religion allumèrent une guerre sanglante entre les catholiques et les hérétiques sévériens. Pour éteindre ces fureurs, l'empereur envoya ordre à Zimarque, comte d'Orient, de se transporter dans cette ville. Celui-ci exila un grand nombre des séditieux, confisqua leurs biens, et fit couper les mains à ceux qui furent convaincus de meurtre. On dé-

couvrit que plusieurs païens qui vivoient cachés dans Constantinople pratiquoient secrètement leurs superstitions. Leurs livres et les images de leurs divinités furent brûlés publiquement, ce qui ne passoit pas les bornes d'une police chrétienne ; mais ils subirent eux-mêmes le supplice alors en usage pour la punition des crimes ignominieux : après leur avoir coupé les extrémités, on les promena nus sur des chameaux par toutes les rues de la ville. Cette manière cruelle de venger une religion pleine de douceur et d'humanité ne fut pas sans doute conseillée par Germain, évêque de Paris, qui passa cette année par Constantinople, au retour d'un voyage de dévotion qu'il avoit fait en Palestine. Ce saint prélat, que sa renommée avoit devancé, refusa constamment l'or et l'argent que l'empereur le pressoit d'accepter, et ne voulut recevoir que quelques reliques.

Dans les jeux du Cirque qui se célébroient au mois de novembre, les deux factions s'animèrent l'une contre l'autre, avant même que l'empereur eût pris sa place au spectacle. Comme sa présence n'arrêtoit pas leur emportement, il fit descendre dans le Cirque deux des principaux officiers du palais, qui s'efforcèrent en vain de séparer les combattans. Il y en eut beaucoup de blessés et plusieurs de tués de part et d'autre. Animés d'une rage égale, chaque parti mettoit le feu aux écuries de ses adversaires ; les cris, les flammes, les pierres qui voloient de toutes parts remplissoient la ville de confusion et de désordre. Ils pilloient les maisons les uns des autres, et ce tumulte dura toute la nuit jusqu'au lendemain, qui étoit un jour de dimanche. Alors l'empereur, obligé de recourir aux remèdes extrêmes, fit prendre les armes à tous les soldats qui se trouvoient alors à Constantinople. On chargea les séditieux, qui se réfugièrent les uns dans l'église de la Sainte-Vierge, au quartier de Blaquernes, les autres dans celle de Sainte-Euphémie, à Chalcédoine. Le préfet, à la tête des soldats, ne respecta

point ces asiles ; on chassa à coups de bâtons leurs mères et leurs femmes, qui, retirées avec eux dans ces églises, imploroient la clémence de l'empereur. On distribua les factieux dans les différentes prisons, où leur procès fut instruit ; et les plus coupables furent successivement punis de divers supplices. Ces exécutions continuèrent jusqu'aux fêtes de Noël, et l'empereur prit occasion de cette sainte solennité pour pardonner à ceux qui restoient. La même animosité se communiqua aux factions de la ville de Cyzique, et plusieurs maisons furent réduites en cendres.

An. 562. *Theoph. p.* 200, 201, 203. *Cedr. p.* 387. *Malela*, *p.* 82. *Anast. p.* 66. *Ducange*, *Const. l.* 2, *art.* 16.

Les Huns se déchiroient mutuellement par une guerre meurtrière; mais il leur restoit encore assez de forces pour se faire craindre. L'empereur, voulant mettre la Thrace à couvert de leurs incursions, y fit passer l'année suivante les garnisons de Bithynie. Ces troupes, mal payées, se soulevèrent contre leur commandant. Théodore, fils de Pierre, maître des offices, se trouvant alors en Thrace, accourut promptement sans attendre les ordres de la cour; et sut tellement par ses menaces intimider les séditieux, qu'il les fit rentrer dans le devoir. La précaution de l'empereur ne fut pas inutile; les Huns vinrent en effet ravager la Thrace, et s'emparèrent de deux villes. Mais Marcel, neveu de Justinien, à la tête d'une nombreuse armée, les obligea de repasser le Danube. C'est le seul exploit que l'histoire nous rapporte de ce général. Zimarque, comte d'Orient, convaincu d'avoir tenu des discours injurieux à l'empereur, fut dépouillé de sa charge. Au mois d'octobre les factions du Cirque firent encore de grands désordres. La sédition commença dans le lieu nommé *Pittacia*, c'est-à-dire, *la place aux requêtes ;* c'étoit une place où les habitans venoient déposer leurs plaintes et leurs requêtes sur les degrés de la statue de Léon : les huissiers recueilloient ces billets et les portoient à l'empereur, qui y répondoit sur-le-champ. L'émeute fut bientôt apaisée par le

prompt châtiment des plus mutins. Un mois après, la sécheresse ayant tari presque toutes les sources, on fut obligé de fermer les bains publics. Cette privation excita de nouveau un grand tumulte; les habitans se disputoient avec fureur le peu d'eau que pouvoient fournir les aquéducs, et il se fit beaucoup de carnage autour des fontaines et des réservoirs de la ville. Les mêmes désordres arrivèrent encore pour la même cause au mois d'août de l'année suivante.

Depuis sept ans que les hostilités avoient cessé en Lazique, Justinien et Chosroës travailloient, par leurs députés, à établir une paix solide entre l'empire et la Perse. Pierre, maître des offices, et Isdigune, grand chambellan de Chosroës, étoient chefs des commissaires nommés pour cette importante négociation; et les conférences se tenoient à Dara, sur la frontière des deux états. Il étoit difficile de concilier les intérêts des deux puissances. Les Perses vouloient une paix perpétuelle, et, outre une pension annuelle, ils demandoient qu'on leur payât d'abord une somme égale à la pension de trente ans. Les Romains au contraire, bien résolus de s'affranchir de ce tribut honteux le plus tôt qu'il seroit possible, ne vouloient fixer pour la paix qu'un terme de courte durée, et n'entendoient rien payer de plus que la pension annuelle. Il fallut des années entières pour rapprocher des prétentions si opposées. Chosroës, disputant sur toutes les syllabes, pour fatiguer le vieil empereur, la négociation se rompit vingt fois, et se renoua toujours. Enfin on convint *que la paix seroit faite pour cinquante ans; que les Perses abandonneroient entièrement la Lazique, et que dans cet espace de temps ils ne formeroient aucune entreprise, ni sur cette province, ni sur l'Arménie, ni sur aucune partie de l'Orient; que les Romains paieroient par an trente mille pièces d'or*, ce qui revient environ à quatre cent mille livres de notre monnoie courante; *que la pension des sept premières*

Menand. p. 133 et seqq. Theop. p. 202, 203. Pagi ad Baron. Assemani, bibl. orient. t. 3, p. 405.

années seroit payée d'avance et sur-le-champ ; qu'à la fin de la septième année on avanceroit à la fois celle des trois suivantes, et qu'ensuite chaque année seroit payée à l'échéance.

Après ces préliminaires, il fut question de régler tous les sujets de contestation qui subsistoient depuis longtemps entre les Romains et les Perses. Il se tint grand nombre de conférences, dans lesquelles on arrêta onze articles, dont voici la teneur : *Que les Perses ne donneroient passage à aucuns barbares par les portes Caspiennes, et que les troupes romaines n'approcheroient ni de ce lieu, ni d'aucune autre frontière de la Perse ; que les Sarrasins alliés des deux états seroient compris dans le traité ; que les marchands romains et perses commerceroient librement, en payant les droits établis ; que les députés et les courriers des deux princes seroient traités sur leur route conformément à leur qualité ; qu'on leur fourniroit les chevaux et les voitures de poste, et que, s'ils apportoient quelques marchandises, ils pourroient les échanger ou les vendre sans payer aucun droit ; que les marchands sarrasins ou barbares ne pourroient entrer dans les deux états que par Nisibe et Dara ; qu'ils y paieroient les droits de traite, et y prendroient des passe-ports ; et que, s'ils entreprenoient de passer en fraude, outre la saisie de leurs marchandises, ils seroient soumis aux peines établies dans le pays ; que les transfuges de part et d'autre auroient actuellement la liberté de retourner dans leur patrie sans avoir à craindre aucun châtiment ; mais qu'après la paix, ceux qui fuiroient d'un état dans l'autre, seroient arrêtés et ramenés par force dans leur pays ; que les griefs respectifs des particuliers seroient jugés sur la frontière par les magistrats des deux états, qui s'assembleroient pour punir le coupable et réparer le tort ; que les fortifications de Dara subsisteroient, mais qu'il ne seroit plus permis aux Romains ni aux Perses*

d'élever aucune forteresse sur la frontière ; que les nations dépendantes des deux empires jouiroient des avantages stipulés de part et d'autre dans le traité ; qu'il n'y auroit à Dara que le nombre de soldats nécessaire pour garder la place ; que le commandant des troupes d'Orient n'y feroit pas sa résidence, et que, si la garnison faisoit quelque dégât sur la frontière, ce commandant seroit tenu de réparer le dommage ; que, s'il se commettoit sur la frontière quelque délit, soit à main armée, soit par dol et par surprise, les magistrats établis pour la police du pays en rechercheroient les auteurs, et les obligeroient à la réparation ; que, si leur autorité ne suffisoit pas, on auroit recours au commandant de la province ; que, si le dommage n'étoit pas réparé dans l'espace de six mois, celui qui en étoit l'auteur seroit obligé de payer le double ; qu'en cas de de déni de justice, l'offensé porteroit ses plaintes au souverain de l'offenseur ; et que, si, dans un second délai de six mois, le souverain ne rendoit pas justice, la paix seroit censée rompue. Ces articles étoient suivis de prières à l'Être suprême en faveur de ceux qui les exécuteroient fidèlement, et d'imprécations contre les infracteurs. On ajoutoit *que ces conventions seroient fermes et stables l'espace de cinquante ans ; que l'année seroit comptée de trois cent soixante et cinq jours, selon la forme depuis long-temps reçue, et que les deux princes enverroient par écrit la ratification du traité.* Il y avoit un article séparé en faveur des chrétiens habitans de la Perse. Il y étoit stipulé *qu'il leur seroit permis de bâtir des églises, et d'y célébrer sans trouble l'office divin ; qu'ils ne seroient point forcés à reconnoître les dieux de la Perse, ni à pratiquer aucune cérémonie du culte des mages ; qu'ils n'entreprendroient pas non plus de détourner les Perses de leur religion pour leur faire embrasser le christianisme ; qu'ils pourroient enterrer leurs morts selon l'usage établi parmi eux.* On

fit deux copies de ce traité, l'une en langue latine, l'autre en langue perse ; elles furent scellées du sceau des plénipotentiaires et des interprètes, au nombre de douze, six de chaque nation, et portées aux deux princes, qui les ratifièrent chacun par une lettre.

Justinien ne prenoit dans la sienne que le titre d'empereur des Romains; mais la suscription de celle de Chosroës étoit chargée de toute l'extravagance du faste oriental : en voici les termes : *le divin, le bon, le pacifique, l'ancien Chosroës, roi des rois, pieux, bienfaisant, auquel les dieux ont donné une grande fortune et un grand royaume, géant des géans, qui porte le caractère des dieux, à Justinien César notre frère.* Elle commençoit par ces mots : *nous savons gré à la fraternité de César de la paix arrêtée entre les deux états.* Il confirmoit ensuite en général ce qui étoit convenu entre les plénipotentiaires; et la divinité du prince s'étendoit jusqu'à ses officiers. Il nommoit Isdigune, *notre divin chambellan.*

Dans les conférences pour la paix, Isdigune avoit soutenu l'orgueil de son maître avec une hauteur importune, ne cessant d'exalter à tout propos *le puissant, l'invincible Chosroës, qui, depuis qu'il portoit la cidare, avoit dompté dix nations, asservi dix rois, terrassé la puissance des Nephthalites, et mérité par ses exploits le titre de* roi des rois, *attaché à sa couronne par droit héréditaire.* Pierre, ennuyé de ces bravades, essaya un jour de les rabattre. « Sésostris (lui dit-il) régna au« trefois en Egypte. Jamais prince ne fut tant favorisé « de la fortune; jamais la fortune n'inspira tant d'or« gueil à un prince. Vainqueur de plusieurs nations, « il réduisit leurs rois au rang de ses plus vils esclaves; « il les traita encore plus indignement; il s'en fit un « attelage. Monté sur un char éclatant d'or, il se faisoit « traîner par ces monarques prisonniers, et traversoit « en cet équipage les provinces de ses états. Voyant un

« jour un des princes qui tournoit fréquemment la tête « en arrière, que regardes-tu? (lui dit-il). Seigneur, « lui répondit ce roi infortuné, je considère cette roue « qui tourne sans ceese, en sorte que la partie la plus « élevée devient aussitôt la plus basse. Le roi d'Egypte « sentit le rapport des révolutions de cette roue avec « celle des choses humaines; il s'en fit l'application, « délivra ces princes d'un si honteux esclavage, et les « renvoya dans leurs états. » Pierre laissa tirer à Isdigune la moralité de ce récit; et le chambellan devint plus réservé sur les éloges de son maître.

Après l'échange des ratifications, Pierre délivra aux commisaires envoyés par le roi de Perse la pension de sept années d'avance, comme on en étoit convenu. Il demeura quelques jours à Dara pour y célébrer les fêtes de Noël et celle de l'Epiphanie. Il passa ensuite en Perse pour traiter immédiatement avec le roi sur deux articles dont on avoit réservé la décision à Chosroës. Le premier concernoit la Suanie : c'étoit une contrée voisine du Caucase, qui avoit dépendu du royaume de Lazique. Les mauvais traitemens que les Suanes avoient reçus des commandans romains, les avoient engagés à se donner aux Perses, qui, depuis dix ans, étoient maîtres du pays. Mais la Lazique entière revenant au pouvoir des Romains, ceux-ci demandoient à rentrer en possession de la Suanie. Les Perses, au contraire, alléguoient que ces peuples, ayant passé volontairement sous la puissance des Perses, avoient dès-lors été détachés du royaume de Lazique. Le roi tint ferme sur ce point, et Pierre n'en put rien obtenir. Ce n'étoit pas au fond une grande perte pour l'empire, les Suanes n'étant que des sauvages et des brigands qui habitoient les cavernes du Caucase; mais le pays étoit situé avantageusement pour empêcher les Perses de venir ravager les frontières de Lazique du côté du nord. L'autre article regardoit Ambrus, chef d'une troupe de Sarrasins attachés à la Perse. Le roi

An. 563.

vouloit que les Romains s'obligeassent à lui payer une pension de mille pièces d'or, parce qu'ils l'avoient, disoit-il, payée à son prédécesseur. Pierre lui représenta *que le prédécesseur d'Ambrus avoit en effet reçu de temps en temps quelque gratification de l'empereur en récompense de ses services ; mais qu'Ambrus ayant préféré de servir la Perse, il ne pouvoit avec justice rien exiger de l'empereur.* Chosroës se rendit à ces raisons, et Pierre revint à Constantinople, où il acheva bientôt une carrière brillante. Sa fortune prouva que l'entrée aux dignités n'étoit pas fermée au mérite, quoiqu'elle fût beaucoup plus ouverte à l'intrigue et à la faveur. Eloquent, négociateur délié, instruit en tout genre de littérature, il fut employé dans les affaires les plus importantes, et ce fut par la supériorité de ses talens que de simple avocat de Constantinople il parvint au poste éminent de maître des offices. Cette paix, assez peu honorable, mais nécessaire dans la foiblesse de l'empire, qui sembloit vieillir avec le prince, devoit subsister, comme je l'ai dit, pendant un demi-siècle. Elle eut le sort de la plupart des traités de paix pour longues années, qui parviennent rarement à leur terme ; elle ne dura que dix ans, après avoir coûté sept années de négociations.

Greg. Tur. de gloriâ martyrum, l. 1, art. 103.

Ce fut peut-être alors que Justinien, cherchant de l'argent de toutes parts pour fournir la somme promise au roi de Perse, eut recours à Juliana Anicia, dont la fortune égaloit la noblesse. *Vous savez*, lui dit-il, *que le trésor est épuisé, tandis que je travaille à vous procurer la paix, à défendre nos frontières, et à soulager la misère de mes sujets. Venez à notre secours ; prêtez-nous de l'argent, nous vous le rendrons, et vous en retirerez le plus noble intérêt, l'honneur d'avoir aidé votre patrie.* Julienne, qui connoissoit le caractère de Justinien, aussi dissipateur qu'il étoit avide, lui demanda du temps pour recueillir ses revenus et vendre ses terres.

Elle fit aussitôt des lames d'or d'une étendue suffisante pour revêtir la voûte de l'église de Saint-Polyeucte, voisine de sa maison. Lorsqu'elles furent en place, elle fit dire à l'empereur qu'elle étoit prête à lui mettre devant les yeux tous ses trésors. Il vint aussitôt; elle le conduisit à l'église, et lui faisant lever les yeux vers la voûte: *Seigneur*, lui dit-elle, *voilà tout ce j'ai d'or; faites-en ce qu'il vous plaira.* Justinien n'osa ravir ce qui étoit consacré à un si saint usage; il rougit, et se retira, feignant de louer la piété de Julienne. Pour ne pas le renvoyer les mains vides, elle lui donna sa bague en lui disant: *Recevez tout l'or qui me reste.* Malgré l'éloge que Grégoire de Tours fait de ce pieux stratagème, je ne sais si le généreux sacrifice que Julienne auroit fait de ses biens en vue de soulager l'empire dans une nécessité pressante n'auroit pas été d'un beaucoup plus grand mérite que ce luxe de dévotion.

Le blé manquoit à Constantinople. Les vents du nord qui soufflèrent avec violence pendant le mois d'août, fermoient l'entrée de l'Hellespont à la flotte d'Alexandrie: elle fut obligée de décharger sa cargaison dans les magasins de Ténédos. C'étoit un des plus beaux édifices que Justinien eût fait construire; ils avoient deux cent quatre-vingts pieds de long, sur quatre-vingt-dix de large, avec une hauteur proportionnée. Le vent du midi étoit nécessaire pour enfiler le détroit de l'Hellespont; lorsqu'il manquoit aux vaisseaux qui venoient d'Afrique ou d'Alexandrie, on les déchargeoit dans cet entrepôt, et les marchands retournoient pour un second et un troisième voyage avant l'hiver. Dès que le temps devenoit plus favorable, des navires de transport alloient chercher ces marchandises, et les apportoient à Constantinople. La famine ne causa point alors de révolte; l'inquiétude du peuple se tourna tout entière en dévotion, et il n'y eut point d'autre mouvement que celui des processions.

Theoph. p. 201. Proc. ædif. l. 5, c. 1.

Theoph. p. 201. Cedr. p. 387. Menand. p. 135. Malela, p. 85. Anastas. p. 66; et vita Joan. III. Marc. chr. Chr. Avent. Paul. diac. l. 2, c. 2, 3. Aimoin. l. 2, c. 34. Vales. rerum. franc. l. 8.

La guerre qui se ralluma pour lors en Italie auroit eu des suites fâcheuses, si Narsès n'eût pas maintenu sa conquête par la même valeur et la même activité qui l'avoient en si peu de temps rendu maître de cette vaste contrée. Le comte Widin, accrédité parmi les Goths, fit révolter les villes de Vérone et de Bresce: il rassembla ce qui restoit de soldats de sa nation, et appela les François à son secours. Aming, nommé Omniruge par quelques auteurs, et qu'on croit avoir été un seigneur puissant dans la Suabe ou dans la Suisse, s'avança jusqu'au bord de l'Adige, à la tête d'une nombreuse armée. Narsès, campé sur l'autre rive, lui envoya deux de ses lieutenans pour l'exhorter à ne pas rompre la paix établie entre les Romains et les François. Aming, montrant son javelot, répondit *qu'il ne le quitteroit pas tant qu'il lui resteroit un bras pour le lancer.* Cette fierté fut mal soutenue: il fut défait et tué dans une bataille. Widin fut pris et conduit à Constantinople. Vérone et Bresce, quoique bien fortifiées et garnies de troupes, ne tinrent pas long-temps contre le vainqueur. Vérone fut prise le 20 juillet, et Bresce peu de jours après. Narsès fit porter à l'empereur le butin le plus précieux avec les clefs des deux villes, alors très-opulentes. L'exemple d'Aming ne put retenir dans le devoir Sindual, chef des Hérules. Il avoit fidèlement servi Narsès, et sa bravoure avoit été récompensée de plusieurs bienfaits. Sa fierté naturelle lui persuada que Narsès lui devoit sa conquête, et qu'il pourroit l'en dépouiller. Deux ans après la défaite d'Aming, il arma toute sa nation, livra bataille, fut vaincu et fait prisonnier. La colère porta Narsès, en cette rencontre, à une action tout-à-fait barbare, et qui déshonore sa victoire. Il fit pendre ce prince à une potence très-élevée. Dagisthée, son lieutenant-général, acheva de réduire les places qui avoient pris part à ces diverses révoltes.

Theoph. p. 101, 202.

La joie de cette heureuse nouvelle fut bientôt troublée

par la découverte d'une conspiration formée contre l'empereur. Un riche banquier, nommé Marcel, en étoit le chef. Ablabius, officier de la monnoie, reçut de lui cinquante livres pesant d'or pour entrer dans ce complot, et il engagea Sergius, neveu d'Ethérius, intendant du palais. Leur dessein étoit d'assassiner l'empereur dans son appartement le soir du 25 novembre. Des Indiens qui étoient à leurs ordres, cachés aux environs, devoient se montrer aussitôt, et charger tous ceux qu'ils rencontreroient, pour donner aux meurtriers le moyen de s'évader à la faveur du tumulte. Toutes les mesures étoient prises pour l'exécution de cet horrible attentat, lorsque Ablabius en fit confidence à deux de ses amis, dont il espéroit du secours; c'étoient Eusèbe, commandant des Goths au service de l'empire, et Jean, contrôleur des finances. Ceux-ci promirent de le seconder, et allèrent sur-le-champ en donner avis à l'empereur, qui les chargea d'arrêter eux-mêmes les coupables. Les conjurés furent saisis au moment qu'ils entroient dans l'appartement du prince. Marcel se tua de trois coups de poignard; on ne dit pas ce que devint Ablabius; Sergius s'échappa, et se réfugia dans l'église de Blaquernes. C'étoit un asile inviolable; mais il n'en étoit aucun pour les crimes de lèse-majesté. Sergius en fut tiré par force et mis dans les fers. Les ennemis de Bélisaire saisirent cette occasion de le perdre: ils promirent à Sergius de le tirer de danger, s'il accusoit Paul, Jean et Vitus; le premir, intendant de Bélisaire; les deux autres, banquiers et amis de ce général. Déjà ils s'étoient assurés de la perfidie de ces trois fourbes, qui, pour une somme d'argent considérable, avec promesse de l'impunité, s'engagèrent à déposer contre Bélisaire. Pour instruire le procès des coupables, l'empereur nomma une commission composée de Procope, préfet de la ville, du questeur Constantin, de Julien, secrétaire, et du greffier Zénodore. Le préfet

Cedr. p. 387. Zon. t. 2, p. 69. Chr. Alex. Paul. Silent. p. 522. Malela, p. 83, 84. Anast. p. 66, 67. Hist. miscel. l. 16. Alciat. parerg. l. 4, c. 24. Alamanni anecd. Proc. p. 152. Pagi ad Baron.

Procope est différent de l'historien, qui étoit mort plusieurs années avant cet événement.

Les interrogatoires étant achevés, l'empereur manda le 5 décembre le patriarche Eutychius, les magistrats et les principaux officiers; il leur exposa le détail de la conjuration, et fit lire les aveux des accusés. Tous chargeoient Bélisaire, qui étoit présent, et qui essuya les plus violens éclats de la colère de l'empereur, sans répliquer une parole, soit par étonnement, soit par grandeur d'âme. On le dépouilla de tous ses honneurs; on lui ôta tous ses domestiques; on lui donna des gardes, avec défense de sortir de sa maison. Ce grand homme, le soutien et l'honneur de l'empire, demeura prisonnier jusqu'au mois de juillet de l'année suivante, attendant à chaque instant du jour et de la nuit qu'un bourreau vînt l'immoler à la rage de ses envieux. Il n'avoit fallu qu'une heure à ceux-ci pour tramer contre lui une intrigue criminelle, il lui fallut sept mois pour se justifier. Il rentra enfin dans les bonnes grâces de l'empereur et dans toutes ses dignités. Les historiens ne disent pas quel fut le châtiment de Sergius. Il y a toute apparence qu'on lui fit grâce, ainsi qu'aux autres calomniateurs. Ce qui me le persuade, c'est que Paul le Silentiaire, après avoir décrit la seconde dédicace de l'église de Sainte-Sophie, célébrée dans ce temps-là même la veille de Noël, termine son poëme par des louanges de l'empereur, qui ne fait, dit-il, sentir aux coupables que sa clémence; vertu vraiment héroïque, lorsqu'elle n'est pas un effet de foiblesse, et que le prince sait protéger l'innocence et reconnoître les services en même temps qu'il pardonne les offenses personnelles.

C'est à l'occasion de cette disgrâce de Bélisaire que les moralistes débitent depuis six cents ans un conte absurde, qui n'a eu besoin que de son absurdité même pour s'accréditer. Comme si l'on manquoit d'exemples incontestables et fréquens pour prouver la fragilité des

grandeurs humaines, on répète sans cesse que Justinien fit crever les yeux à Bélisaire, et que ce grand capitaine, dépouillé de tous ses biens, fut réduit à mendier son pain dans les rues de Constantinople. Un contraste si frappant a saisi l'imagination des artistes; ils n'ont guère représenté Bélisaire que mendiant, aveugle et misérable. Cependant aucun des auteurs contemporains, ni de ceux qui les ont suivis pendant six cents ans, n'a dit un seul mot d'un événement si remarquable. Jean Tzetzès, qui vivoit dans le douzième siècle, auteur sans jugement, qui a confondu la disgrâce de Jean de Cappadoce avec celle de Bélisaire, est le premier garant de cette aventure. Depuis que la critique a épuré l'histoire, tous les écrivains judicieux se sont accordés à réfuter cette tradition fabuleuse; néanmoins elle s'est maintenue et se maintiendra en crédit; le seul nom de Bélisaire rappellera sans cesse ce prétendu trait de sa vie à ceux qui en ignoreront tout le reste.

Les Maures étoient tranquilles en Afrique depuis plusieurs années. Leurs rois, soumis à l'empire, recevoient du gouverneur romain des gratifications annuelles. Cuzinas, un de ces princes autrefois ennemi des Romains, mais qui les avoit ensuite aidés à conquérir entièrement la Numidie et la Mauritanie, étant venu à Carthage pour recevoir les présens ordinaires, fut assassiné par les ordres du gouverneur, nommé Jean Rogatin. Un forfait si atroce devoit soulever toute l'Afrique : le bon ordre établi par les gouverneurs précédens maintint le pays dans l'obéissance. Il n'y eut que les fils de Cuzinas qui, pour venger la mort de leur père, firent des courses, ravagèrent quelques contrées et s'en emparèrent. L'empereur envoya pour les réduire un de ses neveux nommé Marcien, avec une armée. A l'arrivée de Marcien, les fils de Cuzinas, trop foibles pour lui résister, abandonnèrent le pays, et laissèrent les Romains maîtres de toute la Mauritanie.

Theoph. p. 202.
Anast. p. 67.
Hist. Miscel. l. 16.
Malela, p. 84.

An. 564. Theoph. p. 202. Vict. Tun. Anast. p. 67. Hist. miscel. l. 16.

Au mois d'avril suivant, André Logothète, substitué à Procope dans la charge de préfet de Constantinople, sortoit du palais dans un char, pour aller, selon la coutume, prendre possession du prétoire. Les partisans de la faction verte, contre laquelle il étoit déclaré, vinrent s'opposer à son passage, l'accablant d'injures, et faisant pleuvoir sur lui une grêle de pierres. Ceux de la faction bleue accoururent à son secours, et le combat dura jusqu'au soir. Justin le curopalate, neveu de l'empereur, vint à bout de séparer les combattans, et de mettre en fuite les factieux. Deux heures après ils se rassemblèrent, et le désordre recommença avec d'autant plus de fureur, que les ténèbres favorisoient l'impunité. Il fallut armer contre eux toute la milice de la ville. On mit en prison les plus mutins qu'on trouva avec des armes ; ils furent promenés dans la ville les jours suivans, après qu'on leur eut coupé les pouces des deux mains.

L'empereur passa une partie du mois d'octobre à Germa en Galatie, où il étoit allé visiter par dévotion une église célèbre consacrée à Dieu sous l'invocation des Saints-Anges ; ce qui avoit fait donner à cette ville le nom de *Myriangeles.* A son retour à Constantinople, il y trouva le Sarrasin Aréthas. Ce prince, fort avancé en âge, pour assurer sa succession à un de ses fils, venoit le présenter à l'empereur, et lui demander son agrément. Il se plaignoit aussi des incursions qu'Ambrus faisoit sur ses terres. Il paroît que Justinien agréa le successeur, mais qu'il n'eut point d'égard aux plaintes, de peur de troubler la paix nouvellement conclue avec Chosroës. Il y eut encore à la fin de cette année un grand incendie à Constantinople.

Evag. l. 4, c. 38, 39. Niceph. Call. l. 17, c. 29, 30. Theoph. p. 203, 204. Vict. Tun.

Nous avons vu Justinien occupé de disputes de religion pendant une grande partie de son règne. Tandis que les Perses ravageoient l'Orient, que la jalousie de ses courtisans arrachoit les armes des mains à ses plus habiles généraux, que ses finances épuisées par l'énorme

quantité de bâtimens qu'il faisoit construire, ou pillées par des mains avides auxquelles il en confioit le soin, l'obligeoient d'accabler ses peuples d'impositions, il passoit les jours et les nuits à disputer avec des évêques, à composer de longues dissertations théologiques, à combattre des hérétiques, qu'il rendoit plus fiers et plus opiniâtres en entrant en lice avec eux. Cette curiosité, si déplacée dans un prince, le conduisit à l'erreur. On croit qu'il fut trompé sur les matières de foi comme il l'avoit été pendant tout son règne sur les affaires d'état, et que Théodore, évêque de Césarée, qui avoit autrefois tenté de lui insinuer la doctrine d'Eutychès, vint à bout de l'y ramener par des détours artificieux. Une hérésie née dans l'école d'Alexandrie la divisoit depuis long-temps. Elle devoit son origine à Julien, évêque d'Halicarnasse, réfugié en Egypte après avoir été chassé de son siége par l'empereur Justin. Il soutenoit que le corps de Jésus-Christ, dès le moment de sa conception, n'avoit été sujet à aucune altération, et qu'il étoit impassible avant que d'être ressuscité. C'étoit contredire l'Evangile, anéantir l'ouvrage de la rédemption, et réduire les souffrances et la mort du Sauveur à de fausses apparences. On nomma pour cette raison les sectateurs de Julien *phantasiastes*, ou *incorruptibles*. Justinien s'entêta de cette erreur; et comme plusieurs évêques d'Afrique qui la rejetoient étoient en même temps opposés à la condamnation des trois Chapitres prononcée dans le dernier concile général, il fit venir à Constantinople six des plus renommés, entre lesquels étoit Victor, évêque de Tunone, auteur d'une chronique utile pour l'histoire de ces temps-là. Ces prélats soutinrent hautement la cause des trois Chapitres contre l'empereur et contre le patriarche Eutychius; et d'un autre côté ils combattirent l'hérésie des phantasiastes, que l'empereur avoit embrassée. Justinien, irrité de leur hardiesse, les fit enfermer séparément dans plusieurs monastères de Constantinople.

Anast. p. 67. *Hist. miscel. l.* 16. *Zon. t.* 2, *p.* 69, 70. *Eustathius in vitâ sancti Eutychii, apud Bolland.* 6. *April. Pagi ad Baron. Noris, de synod.* 5â. *c.* 6, 10. *Assemani, bibl. orient. t.* 2, *p.* 89. *Fleury, hist. ecclés. l.* 34, *art.* 8, 9, 10.

An. 565. L'empereur, qui pardonnoit si aisément les attentats commis contre sa personne, ne pouvoit souffrir qu'on donnât la plus légère atteinte à ses opinions théologiques. Jaloux à l'excès de cette sorte d'empire, il composa un édit où il établissoit sa nouvelle doctrine, et résolut de le faire souscrire par tous les évêques. Eutychius fut le premier à le rejeter; il fut aussi la première victime de la colère du prince. Le comte Ethérius, à la tête d'une troupe de soldats, vint enlever ce saint patriarche au pied de l'autel, et l'enferma dans un monastère. Son procès lui fut fait par une assemblée d'évêques attachés à la cour; il fut transféré dans l'île du prince à l'entrée de la Propontide, et de là dans un monastère d'Amasée, qu'il avoit autrefois gouverné. On mit à sa place sur le siége de Constantinople Jean le Scholastique, apocrisiaire d'Antioche. L'édit fut proposé aux évêques d'Orient, qui, pour ne pas irriter l'empereur par un refus déclaré, répondirent qu'ils attendoient l'avis d'Anastase, et qu'ils souscriroient après lui. Anastase, patriarche d'Antioche, étoit alors le prélat le plus renommé de tout l'Orient pour sa sainteté et ses lumières. Justinien lui envoya son édit avec une lettre très-pressante, persuadé que son exemple entraîneroit tous les suffrages. Mais le patriarche, aussi ferme qu'éclairé, répondit à l'empereur par une réfutation solide de sa doctrine erronée. Consulté par les monastères de Syrie il les affermit dans les sentimens orthodoxes, et leur inspira le courage nécessaire pour endurer la persécution, si l'opiniâtreté de l'empereur mettoit leur foi à cette épreuve. Comme il s'attendoit à l'exil, il redoubla ses instructions à son peuple, et composa un ouvrage qu'il devoit lui laisser comme un préservatif contre le venin de l'hérésie.

Theoph. p. 203. Evag. l. 4, c. 40; et l. 5, c. 1.

Tout l'Occident se déclara contre l'édit de l'empereur. Saint Nicet, évêque de Trèves, fit usage, en cette occasion, de l'autorité que lui donnoient ses vertus et

quarante années d'épiscopat. Il écrivit à Justinien pour l'exhorter à reconnoître son égarement; il lui reprochoit avec une liberté apostolique les violences exercées contre de saints évêques, et lui déclaroit que l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule retentissoient d'anathèmes contre sa doctrine. Il paroît que cette vive remontrance fut prévenue par la mort de Justinien, qui arriva le 14 novembre de cette année 565. Il étoit âgé de quatre-vingt-trois ans, et en avoit régné trente-huit, trois mois et quatorze jours. Quelques auteurs prolongent son règne jusqu'à l'année suivante. Bélisaire étoit mort dès le mois de mars de la même année; et comme il ne laissoit point d'héritiers, ses biens étoient revenus à l'empereur. Il est fort incertain si Justinien reconnut son erreur avant sa mort. Evagre, historien contemporain, s'exprime en ces termes : *Justinien, après avoir rempli tout l'empire de trouble et de désordre, alla recevoir son jugement dans les enfers.* Quoique le zèle de l'orthodoxie emporte cet historien bien loin au-delà des bornes, il est évident qu'une censure si violente exclut toute idée d'une conversion connue. L'autorité de cet auteur n'est pas détruite par celle de Nicéphore Calliste, qui *espère*, dit-il, *sans oser l'affirmer, que Dieu aura fait miséricorde à ce prince en faveur de ses vertus, de sa dévotion, et de la construction de l'église de Sainte-Sophie.* Il ajoute qu'*étant près de mourir, il enjoignit à Justin son successeur de rappeler le patriarche Eutychius* : ce qui n'a nulle vraisemblance, puisque Justin laissa ce prélat en exil pendant douze ans, et qu'il ne le rappela qu'après la mort de Jean le Scholastique. La plus forte preuve du retour de Justinien aux sentimens catholiques se tire des éloges qui lui sont donnés par de saints prélats. Le pape Agathon, dans une lettre signée de cent vingt-cinq évêques, loue la foi de Justinien, et dit que sa mémoire est en vénération à tous les peuples : on peut croire que quatre-vingts ans d'orthodoxie avoient fait

Cedr. p. 388. *Chron. Alex. Vict. Tun. Niceph. Call. l.* 17, *c.* 31, 33. *Zon. t.* 2, *p.* 70. *Anast. p.* 67. *Hist. miscel. l.* 16. *Novel.* 59. *Nicetas chr. apud Banduri imp. or. t.* 1, *p.* 107. *Coripp. l.* 2, 3. *Trevor. observ. Apol. c.* 7. *Du Cange, fam. byz. p.* 96. *Aleman. in anecd. Proc. p.* 142, 166. *Assemani bibl. orient. t.* 2, *p.* 89. *Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l.* 34, *art.* 7.

oublier une éclipse d'une année ; d'ailleurs le pape n'a-voit alors devant les yeux que l'hérésie des monothélites, et la foi de Justinien n'avoit jamais été suspecte sur cet article. Les titres de *pieux* et de *saint*, dont le nom de ce prince est accompagné dans quelques conciles, ne prouvent rien en faveur de sa conversion : ce ne sont que des qualifications de style, dont saint Dénys d'Alexandrie a honoré des empereurs païens, et que des conciles n'ont pas refusées à l'impératrice Théodora, ni même à Théodoric, roi des Goths, quoiqu'il fût arien. Le ménologue des Grecs fait une mention honorable de Justinien : ce fut Jean Chalcédonius, patriarche de Constantinople, qui s'avisa, six cents ans après la mort de ce prince, d'en faire mention à la messe comme d'un saint. On sent assez de quel poids peut être l'autorité de ce prélat schismatique, qui plaçoit sans doute Justinien dans le ciel en récompense des prérogatives que ce prince avoit attribuées à l'église de Constantinople. Nicétas Choniate rapporte que, lorsque les Latins saccagèrent cette grande ville, comme ils fouilloient jusque dans les tombeaux, le corps de Justinien fut trouvé en son entier, sans qu'une durée de plus de six cents ans en eût altéré aucune partie. Tout le monde sait aujourd'hui qu'en supposant la vérité du fait, on n'en pourroit rien conclure en faveur de la sainteté du personnage. Laissons donc la prétendue conversion de cet empereur dans le secret de la justice et de la miséricorde divine.

Justinien, en mourant, désigna pour son successeur Justin, fils de sa sœur, et conféra le titre de patrice à Callinique, commandant de la garde du palais, qu'il honoroit de sa confiance la plus intime. Il chargea cet officier d'ordres secrets pour élever Justin à l'empire. Lorsqu'il eut expiré, son corps fut exposé au milieu du vestibule du palais, dans un cercueil élevé, sur lequel on mit son diadème et sa robe de pourpre. Tout le

contour étoit illuminé d'un nombre infini de cierges ; on brûloit quantité d'encens et d'autres parfums ; tous les officiers de sa maison l'environnoient. Justin et sa femme Sophie s'approchèrent du cercueil, et, fondant en larmes, lui dirent les derniers adieux. Sophie couvrit son corps d'une étoffe où étoient représentés en broderie les événemens les plus glorieux de son règne. Le convoi fut suivi de Justin et de toute la ville, les diacres et les religieuses chantant des psaumes, selon l'ordre qu'il avoit lui-même établi pour les funérailles. Il fut porté à l'église des Saints-Apôtres, et déposé dans un tombeau de marbre précieux, revêtu au-dedans de lames d'or, qu'il s'étoit préparé de son vivant. Le peuple ne manqua pas d'observer qu'un feu qui se faisoit voir dans le ciel en forme de lance, du septentrion à l'occident, depuis le mois de mai, ne disparut qu'après la mort de l'empereur.

LIVRE CINQUANTIÈME.

JUSTIN II.

An. 565. Corip. l. 2. Vict. Tun. Evag. l. 5, c. 1. Theoph. p. 204. Cedr. p. 388. Niceph. Cal. l. 17, c. 35. Zon. t. 2, p. 70. Du Cange, fam. byz. p. 98, 99, 100.

JUSTINIEN laissoit trois neveux, fils de sa sœur Vigilance et de Dulcissime; Justin le curopalate, ou grand-maître du palais, Baduaire et Marcel, et deux petits-neveux, fils de Germain, nommés Justin et Justinien. Baduaire et Marcel ne méritoient de considération que par leur naissance; mais les fils de Germain, héritiers de la valeur de leur père, s'étoient déjà signalés dans les guerres contre les Perses. Justin le curopalate, fort inférieur en mérite, avoit sur eux un avantage qui ne suppose point les talens, mais qui les éclipse presque toujours: assidu auprès du prince, il avoit profité de ses foiblesses pour lui faire sa cour; et, afin de s'appuyer de l'amour de l'empereur pour Théodora, qui régna toujours, même après sa mort, sur le cœur de son mari, il épousa Sophie, nièce de cette princesse, plus chaste, mais aussi impérieuse que sa tante, avec moins de ressources dans le génie. Cette politique vulgaire fixa sur lui la préférence d'un prince qui n'étoit pas assez habile pour connoître les hommes. Dès que Justinien eut les yeux fermés, Callinique, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, conduisit Justin au sénat. C'étoit au milieu de la nuit, et l'on ignoroit encore dans la ville la mort de l'empereur. Les sénateurs, assemblés en diligence, firent la lecture du testament, et s'empressèrent à l'envi de se jeter aux pieds de Justin et de le prier d'accepter le pouvoir suprême. C'étoit là le seul droit qu'ils avoient conservé à l'élection des empereurs. Justin, proclamé

par le sénat sans aucune opposition, retourna au palais pour préparer les obsèques de Justinien. Dès qu'elles furent achevées, il reçut avec sa femme la bénédiction et la couronne des mains du patriarche Jean le Scholastique.

Revêtu des ornemens impériaux, il se rendit à l'Hippodrome, où, s'étant assis sur le trône, au bruit des acclamations réitérées, après avoir fait le signe de la croix, dont il portoit l'image sur le front, il harangua ce peuple innombrable, promettant tout ce que les princes à leur couronnement ne manquent jamais de promettre. A peine eut-il cessé de parler, qu'il se vit environné d'une foule de femmes qui demandoient à grands cris la délivrance de leurs maris ou de leurs enfans détenus dans les prisons. Touché de leurs larmes, il fit grâce aux criminels, et relâcha tous les prisonniers. Cette action de bonté fit espérer un soulagement général. Aux acclamations de joie se joignoient de toutes parts des gémissemens et des plaintes : Justinien, pour fournir aux frais immenses de ses bâtimens, avoit sucé le sang de ses peuples, et ne s'étoit fait aucun scrupule des exactions les plus injustes. Après avoir épuisé toutes les ressources des impositions, il avoit emprunté de grandes sommes aux particuliers sur des obligations signées de sa main. Tout le peuple, tendant les bras vers le nouvel empereur, lui présentoit ces billets dont il demandoit le paiement. Justin, ayant fait faire silence, excusa son prédécesseur sur sa vieillesse, dont ses ministres avoient abusé. Il fit aussitôt dresser des comptoirs et ouvrir le trésor. On vit en un moment, dans tout le Cirque, briller des monceaux d'or et d'argent. L'empereur écoutoit les plaintes et recevoit les billets, qu'on acquittoit sur-le-champ et qu'on jetoit dans un grand feu. Les héritiers furent payés de ce qui étoit dû à leurs pères; et dès ce premier jour il y eut un grand nombre de torts redressés et de dettes payées; ce qui

fut continué les jours suivans, jusqu'à ce que les injustices du règne précédent eussent été pleinement réparées.

Evag. l. 5, *c.* 1, 4. *Niceph. Cal. l.* 17, *c.* 33, 35. *Theoph. p.* 204. *Cedr. p.* 388. *Hist. miscel. l.* 16.

L'empereur songea ensuite à rétablir la paix dans l'Eglise, troublée depuis long-temps par l'indiscrète présomption de Justinien, toujours occupé de discussions théologiques. Plusieurs évêques étoient exilés; d'autres, en grand nombre, se trouvoient à Constantinople, soit qu'ils y eussent été appelés pour rendre compte de leur foi, soit qu'ils y fussent venus d'eux-mêmes pour faire leur cour au prince, ou pour solliciter des ordres rigoureux contre leurs adversaires. Justin rappela les exilés, à l'exception du patriarche Eutychius, qui ne rentra en possession du siége de Constantinople qu'en 577, après la mort de Jean le Scholastique. Il renvoya dans leurs diocèses tous les prélats qui se trouvoient à la cour, et leur ordonna de vaquer à leurs fonctions, d'entretenir la paix et la concorde, et de ne rien innover dans la foi; ce qu'il confirma par un édit adressé à tous les chrétiens de l'empire. Cet édit fut reçu avec joie; et l'hérésie, qui se nourrit de contestations, laissa enfin reposer l'empire pendant plus de cinquante ans. L'abbé Photin, ce beau-fils de Bélisaire, dont nous avons parlé, fut revêtu d'un plein pouvoir pour pacifier les troubles qui agitoient les églises d'Egypte.

Coripp. l. 1. *Evag. l.* 5, *c.* 1. *Niceph. Cal. l.* 17, *c.* 33. *Theoph. p.* 204. *Cedr. p.* 388. *Manas. p.* 67. *Glyc. p.* 272. *Zon. p.* 70. *Greg. Tur. hist. franc. l.* 4, *c.* 39. *Paul. diac.*

De si heureux commencemens promettoient un règne plein de douceur et de justice. On croyoit voir un prince libéral sans profusion, habile sans artifice, attaché à l'orthodoxie, mais ennemi de toute violence. Il ornoit les églises, il dotoit des monastères, il faisoit bâtir un palais hors de la ville, un port dans la ville même, mais sans fouler les peuples; il mesuroit ses dépenses sur ses revenus. En un mot, tout annonçoit en lui une âme vraiment digne de commander aux autres hommes; et les grâces de son extérieur sembloient

encore rehausser le prix de tant de belles qualités. Mais bientôt toutes ces vertus disparurent. C'étoit un prince foible et sans caractère, que la séduction de la puissance souveraine n'eut pas de peine à corrompre. Comme il n'étoit grand que par effort, dès qu'il crut n'avoir plus besoin de se contraindre, il tomba dans la bassesse. Il s'abandonna aux plus infâmes plaisirs; fanfaron et timide, aussi prompt à s'effrayer qu'à s'irriter; sans ressource comme sans prévoyance. Il devint avare et ravisseur, méprisant les pauvres, dépouillant les riches, vendant tout, jusqu'aux dignités de l'Eglise, dont il faisoit publiquement un trafic sacrilége. Après l'avoir admiré dans les premiers jours de son règne, ses sujets se trouvèrent heureux de le voir tomber en démence; ils regardèrent comme une ressource pour eux la nécessité où il fut réduit de remettre en d'autres mains les rênes de l'empire.

hist. Lang. l. 3, c. 11.

Un an avant la mort de Justinien, un phénomène étonnant avoit alarmé l'Italie. On vit tout à coup sur les murailles, sur les portes des maisons, sur les vases, sur les vêtemens, paroître des taches livides, et plus on les lavoit, plus ces taches devenoient sensibles. C'étoit l'annonce d'une contagion cruelle qui se déclara l'année suivante. Des charbons enflammés, accompagnés d'une fièvre ardente, faisoient périr les hommes en trois jours. Les précautions de Narsès, aussi actif dans la paix que dans la guerre, ne purent arrêter le cours de cette peste meurtrière. Tout le pays n'étoit rempli que de morts et de mourans; et les campagnes furent tellement désolées, qu'il ne resta pas assez d'habitans pour faire ni la moisson ni la vendange. L'hiver étant venu, on croyoit jour et nuit entendre dans l'air le bruit d'une armée qui marchoit au son des trompettes. Ce fut à Rome et en Ligurie que la maladie fit de plus grands ravages; elle se renferma dans les bornes de l'Italie, et ne passa ni en Allemagne ni en Bavière.

Paul. diac. l. 2, c. 4. Greg. Tur. de gloriâ Conf. c. 79. Greg. dial. l. 4, c. 26.

Menand. p. 103, 148.

Dès que Justin fut sur le trône, il envoya, selon la coutume, un ambassadeur au roi de Perse pour lui notifier son avénement à la couronne, et lui demander son amitié. Jean, fils de Domentiole, chargé de cette commission, avoit ordre de redemander la Suanie, qui, faisant partie du royaume de Lazique, rendu depuis peu aux Romains, devoit revenir à l'empire : ce que Pierre, avec toute son adresse, n'avoit pu obtenir. Jean, beaucoup moins habile, ne devoit pas être plus heureux. Chosroës, pour se mettre en droit de ne lui rien accorder, le prévint en demandant lui-même ce qu'il n'espéroit pas obtenir. Il fit de nouvelles instances en faveur d'Ambrus, chef des Sarrasins attachés au service de la Perse, et demanda pour ce prince la pension annuelle que Justinien avoit refusée. Jean lui fit la même réponse que Pierre avoit faite, et déclara hautement que l'empereur, résolu de soutenir la majesté de l'empire, croiroit la déshonorer en gratifiant ses ennemis. Il exposa ensuite sa demande au sujet de la Suanie; et, selon les ordres qu'il avoit reçus, il offrit d'entrer en négociation, si le roi vouloit rendre cette province. Chosroës, après avoir fait valoir ses titres de possession, ajouta, qu'après tout il permettoit à Jean de sonder la disposition des Suanes; qu'il ne vouloit pas les retenir malgré eux; mais que, s'ils redoutoient le joug des Romains, il ne les abandonneroit pas. Il étoit bien instruit que les Suanes, partie par aversion pour les Romains, partie par crainte de la puissance des Perses, ne consentiroient pas à changer de maître. Jean donna dans le piége; il envoya au roi des Suanes, qui repondit conformément aux intentions de Chosroës. L'ambassadeur se retira donc sans avoir rien fait, et fut fort mal reçu de Justin, qui le blâma d'avoir passé ses ordres. L'empereur, piqué du refus de Chosroës, reçut avec arrogance l'ambassade que le roi de Perse lui envoyoit à son tour. Il s'étoit mis dans l'esprit que, pour relever la dignité de l'empire, il falloit

traiter avec fierté les nations étrangères. Mais, comme ses actions soutenoient mal ce ton de supériorité, il ne fit qu'irriter ceux qu'il prétendoit intimider; et cette hauteur empruntée ne lui attira que le mépris. Mébodès, un des plus grands seigneurs de la Perse, fut le jouet de la cour de Constantinople : l'empereur prit toutes les occasions de l'humilier; il refusa d'admettre à son audience les princes sarrasins dont il étoit accompagné, et le renvoya fort mécontent. Les Sarrasins de Perse se vengèrent en faisant des courses sur les terres de leurs compatriotes alliés de l'empire; et Chosroës garda dans son cœur un profond ressentiment, qu'il fit éclater quelques années après.

L'empereur, qui prit le consulat l'année suivante, ne traita pas moins fièrement les députés des Abares, lorsqu'ils vinrent lui demander les présens dont Justinien avoit établi l'usage. Ils prétendoient même en mériter encore de plus grands, parce qu'ils servoient de barrière contre les autres barbares. Ils faisoient entendre assez clairement que la libéralité des empereurs seroit la mesure des égards qu'ils auroient pour l'empire. Justin se fit un honneur de les insulter : *Oui*, leur dit-il, *je ferai pour vous plus que n'a fait mon père* (c'est ainsi qu'il nommoit Justinien); *je vous donnerai une leçon plus utile que tous les présens; je vous apprendrai à vous connoître : retirez-vous. L'empire n'a pas besoin de vos armes; c'est à vous à respecter ses frontières; nous saurons bien les défendre. Les gratifications de mon père, que vous osez apparemment regarder comme un tribut, n'étoient que des gages qu'il payoit à ses esclaves.* Ce ton de maître imposa d'abord aux ambassadeurs; mais bientôt la crainte fit place à l'indignation. Les Abares faisoient alors la guerre à Sigebert, roi de la France austrasienne. Résolus de tourner toutes leurs forces contre les Romains, ils offrirent à ce prince de se retirer de ses états dans l'espace de

An. 566.

Coripp. l. 3. *Menand. p.* 101, 110. *Greg. Tur. hist. franc. l.* 4, *c.* 39.

trois jours, s'il leur fournissoit les vivres dont ils manquoient. La condition fut acceptée, et le traité de paix conclu entre Sigebert et les Abares; mais en même temps le roi françois, ne voulant pas se déclarer ennemi de l'empire, envoya des ambassadeurs à Justin pour demander son alliance. Ces députés, s'étant rendus par mer à Constantinople, furent mieux reçus que ceux des Perses et des Abares; ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les fréquentes irruptions des François en Italie les rendoient redoutables à l'empire.

Evag. l. 5, c. 2. Abb. Biclar. Theoph. p. 206. Cedr. p. 390. Nicéph. Cal. l. 17, c. 34.

Justin, fils de Germain, commandoit quelques troupes vers le Danube pour observer les mouvemens des Abares. Son mérite faisoit ombrage à l'empereur, et surtout à Sophie, qui sentoit encore mieux l'avantage que ce guerrier avoit sur son mari. Avant la mort de Justinien, les deux Justins, se trouvant dans une égale considération à la cour, et revêtus des mêmes titres pour prétendre à la succession de leur oncle, étoient secrètement convenus qu'ils vivroient dans une parfaite union; que celui des deux qui obtiendroit la couronne donneroit à son cousin la première place après lui, et que l'autre se contenteroit du second rang. L'ambitieuse Sophie, jugeant du fils de Germain par elle-même, ne pouvoit se persuader qu'il demeurât fidèle à cette convention. Elle fit passer ses craintes et ses défiances dans le cœur de son mari. Justin fut mandé à la cour, où il se rendit avec empressement pour jouir des honneurs qui lui étoient promis. Il y fut reçu avec toutes les démonstrations d'une étroite amitié. Mais les courtisans qui servoient la jalousie de l'impératrice, vinrent bientôt à bout de noircir sa conduite, et de rendre suspectes toutes ses démarches. On lui ôta ses gardes; il étoit condamné sans le savoir. Enfin il reçut ordre de se retirer à Alexandrie; et, pour lui cacher encore sa sentence de mort, déjà prononcée en secret, on lui donna le titre de gouverneur d'Egypte. A peine

y fut-il arrivé, qu'il fut assassiné dans son lit. La mort de ce prince aimable n'apaisa pas la rage de Sophie et de l'empereur ; ils se firent apporter sa tête, et la foulèrent aux pieds.

Cette fureur barbare leur attira l'indignation publique. Ethérius et Addée, deux des principaux sénateurs qui avoient occupé sous le règne de Justinien les places les plus éminentes, conspirèrent contre l'empereur. Le complot fut découvert. Ethérius, sur qui tombèrent les premiers soupçons, avoua dans la torture que, de concert avec Addée, il avoit formé le dessein d'empoisonner l'empereur; et qu'à cet effet il avoit gagné par argent le médecin de la cour. Addée soutint avec serment jusqu'à la mort qu'il n'avoit eu aucune connoissance de ce crime. Mais, sur le point de mourir, il déclara qu'innocent de ce forfait, il reconnoissoit cependant qu'il avoit mérité le dernier supplice pour avoir fait périr Théodote, intendant du palais. Tous deux eurent la tête tranchée, et personne ne plaignit leur sort. Ils étoient également odieux, Addée par ces exécrables débauches qui outragent la nature ; Ethérius par ses rapines, qu'il coloroit du prétexte de faire valoir les droits du prince.

Evag. l. 5, c. 3. Abb. Biclar. Theoph. p. 204. Cedr. p. 390. Niceph. Cal. l. 17, c. 34. Hist. miscel. l. 16.

Les habitans de l'Osrhoëne, de la Mésopotamie et de la province euphratésienne, s'étoient corrompus par le voisinage des Perses et des Sarrasins. A l'exemple de ces peuples, ils épousoient leurs plus proches parentes, ne connoissant plus de degrés prohibés. Justinien avoit tâché d'arrêter ce désordre par des lois qui, sans casser les mariages déjà contractés, défendoient, sous de grièves peines, d'en contracter désormais de semblables. L'abus avoit continué, et Justin se crut obligé de renouveler la même indulgence pour le passé, et la même défense pour l'avenir. Ce qui le détermina surtout à interdire toute recherche sur les mariages antérieurs, ce fut la rapacité des traitans. Justinien

Justiniani novel. 22, 117, 139, 154. Justini novel. 2, 3, quæ inter Justiniani novellas, 140.

avoit imposé de grosses amendes ; il avoit même prononcé la confiscation des biens contre ceux qui désormais formeroient ces alliances illégitimes. Il s'étoit en conséquence établi une sorte d'inquisition, qui étoit devenue une ferme publique. Une compagnie composée de ces âmes viles et mercenaires qui s'enrichissent des délits et des contraventions d'autrui, pour une somme médiocre qu'elle donnoit au fisc, achetoit le droit de désoler ces provinces, de porter le trouble dans toutes les familles, et de les réduire à l'indigence, en contestant la validité des mariages les plus légitimes. Justin abolit ces vexations. Mais la louange qu'il méritoit pour cette loi fut effacée par une autre, publiée cette même année, par laquelle il portoit atteinte à l'indissolubilité de l'union conjugale. Justinien l'avoit solidement établie en déclarant que le consentement mutuel ne suffisoit pas pour rompre un mariage. Justin, importuné, dit-il, par les plaintes de quantité d'époux et d'épouses devenus irréconciliables, permit le divorce, pourvu que les deux parties y consentissent, et que les formes judiciaires fussent observées. La raison qu'il apporte de sa loi est aussi mauvaise que la loi même. C'est, dit-il, que, si l'affection mutuelle forme la société des deux époux, la haine réciproque doit avoir autant de force pour la dissoudre. Cette constitution, tout-à-fait contraire aux maximes du christianisme, causa sans doute des désordres encore plus grands et plus fréquens que ceux auxquels elle prétendoit remédier.

An. 567.
Theoph. p. 205.
Cedr. p. 390.
Manas. p. 70, 71.
Zon. t. 2, p. 70.
Glycas. p. 272.

L'année suivante, Sophie, devenue l'objet de la haine générale par l'assassinat du fils de Germain, regagna l'affection des peuples par une de ces actions de générosité qui font pardonner les plus grands crimes. La misère publique avoit grossi les usures et multiplié les dettes. L'impératrice fit payer à tous les créanciers ce qui leur étoit légitimement dû, autant qu'il fut pos-

sible de démêler les créances réelles au milieu de ces détours où l'usure a toujours su s'envelopper. Elle fit rendre aux débiteurs leurs billets ou leurs gages. Aussitôt les éloges et les témoignages de reconnaissance succédèrent aux malédictions.

Hist. miscel. l. 16.

Mais bientôt l'arrogance de cette princesse replongea l'empire dans de nouveaux malheurs, et lui fit perdre sans retour la plus belle partie de l'Italie, qui avoit coûté tant de sang à reconquérir sur les Goths. Pour développer cette fameuse révolution, il est à propos de faire connoître ceux qui en furent les auteurs. S'il faut en croire Paul, diacre, sur l'histoire de ses compatriotes, les Lombards étoient sortis de la Scandinavie, qui fut, selon cet auteur, la mère de tous ces peuples barbares dont on vit l'Europe inondée. Strabon, Velléius Paterculus et Tacite les représentent comme une nation germanique faisant partie des Suèves, peu nombreuse, mais célèbre par sa valeur, et ardente à défendre sa liberté. Ils furent vaincus par Tibère encore César. Ce peuple guerrier et inquiet changea souvent de demeure. Tantôt sujets des Vandales, des Gépides, des Hérules, tantôt ennemis et vainqueurs de ces nations, on les voit en différens temps entre le Rhin et l'Ems, entre le Veser et l'Elbe, entre l'Elbe et l'Oder, dans le Palatinat, dans le Mecklemboug, dans la marche de Brandebourg, sur les confins de la Livonie et de la Prusse, et enfin dans la Moravie. C'étoit ce dernier pays qu'ils habitoient lorsque Justinien, pour arrêter leur ravages, et pour les opposer aux autres barbares, surtout aux Gépides, leur abandonna le Norique et la Pannonie, c'est-à-dire la Hongrie au midi du Danube, avec partie de l'Autriche et de la Bavière. Après avoir obéi à des chefs qui marchoient à leur tête dans leurs diverses migrations, et qui les commandoient dans la guerre, ils se soumirent au gouvernement monarchique. Algilmond fut leur premier roi. Ces princes ne

Strabo. l. 7. Vell. Paterc. l. 2, c. 106. Tac. annal. l. 2, c. 45, 46. Idem, de mor. Germ. c. 40. Ptolem. geog. l. 2, c. 11. Prosp. Aquit. chr. Proc. Goth. l. 2, c. 22; l. 3, c. 33. Hist. miscel. l. 16. Greg. dial. l. 3, c. 28, 29. Lazius de migr. gent. l. 12, p. 640. Cluv. Germ. ant. l. 3, c. 26. Baronius. Grot. proleg. ad hist. Goth. Ludwig. vita Justiniani, c. 8, 55, 143. Murat. annal. ital. t. 3, p. 350. Idem, antiq. Estens. part. 1, c. 10. Giannone hist. nap. l. 4, prooem. De vitâ antiq. Benevent. t. 2; dissert. 1,

p. 2, 4; dissert. 2, p. 29. s'occupèrent que des guerres de Germanie jusqu'au huitième roi, nommé Vacon ou Vacès, qui, s'étant approché du Danube, commença de porter ses vues sur les affaires de l'empire. Il se lia d'amitié avec l'empereur, et refusa des secours à Vitigès. Cette alliance, qui subsista sous ses deux successeurs Valtharis et Audoin, n'empêchoit pas cette nation barbare de faire de fréquentes courses sur les terres des Romains. Ils ne purent même se contenir après que l'empereur leur eut cédé la Pannonie; ils ne cessoient encore de piller la Dalmatie et l'Illyrie. Selon les anciennes chroniques, les Lombards habitèrent quarante-deux ans la Pannonie, où ils avoient été établis sous le règne d'Audoin. Mais ce calcul ne peut s'accorder avec Procope, auteur contemporain, qui fait encore régner Vacon en 539, lorsque Vitigès eut levé le siége de Rome.

Les Lombards étoient ainsi nommés à cause de leur longue barbe ou de leurs longues javelines : la langue germanique se prête également à ces deux étymologies. Ils étoient en effet fort curieux de leur barbe. Lorsque Charlemagne, maître de l'Italie, rendit à Grimoald la principauté de Bénévent, il exigea de lui qu'il obligeât ses Lombards à se raser, afin qu'ils ne fussent pas différens des autres sujets de l'empire d'Occident : mais les Lombards ne purent se résoudre à se défaire d'un agrément qu'ils tenoient de leurs ancêtres; il fallut que Charlemagne se relâchât sur cette condition. A leur arrivée en Italie, ils étoient mêlés de chrétiens et de païens. La plupart de ceux qui professoient le christianisme étoient ariens : c'étoit la secte dominante parmi les peuples de Germanie. Plusieurs de leurs princes se convertirent, et leur exemple entraîna le reste de la nation. Mais, après leur conversion même, ils conservèrent long-temps des restes de leurs anciennes superstitions : ils honoroient les arbres, et ceux de Bénévent rendoient un culte divin à l'image d'airain d'une vi-

ère. Il y eut même parmi eux des païens fanatiques et ersécuteurs. Le martyrologe romain célèbre, le 6 de nars, la fête de quatre-vingts martyrs mis à mort en Campanie l'an 579, parce qu'ils refusoient de manger le la chair des animaux immolés aux idoles, et d'adorer ıne tête de chèvre. Antharis, leur troisième roi en Italie, prince arien, défendit aux Lombards de faire baptiser leurs enfans par des catholiques. Rien n'étoit plus bizarre que leur extérieur. C'étoient des hommes la plupart de grande taille, et d'une figure niaise; ils avoient le derrière de la tête rasée. Ce qui leur restoit de cheveux se partageoit sur le front, et venoit pendre à droite et à gauche jusqu'à la hauteur de la bouche. Ils étoient vêtus, comme les Anglo-Saxons, d'un habit de toile, court, mais fort ample, chamarré de larges bandes de diverses couleurs. Leur chaussure, qui laissoit le pied à découvert, s'attachoit par des courroies entrelacées l'une sur l'autre. Leur séjour en Italie leur fit changer quelque chose dans leur habillement, qui se rapprocha de celui qu'ils y trouvèrent en usage.

Après la mort de Vacon, son fils Valtharis, encore en bas âge, régna sous la tutelle d'Audoin, seigneur lombard des plus distingués. Le jeune prince ne vécut pas long-temps, et la couronne, par droit de succession, appartenoit à Ildige. Mais Audoin avoit acquis assez de puissance pour exclure Ildige et pour s'emparer du trône. Justinien lui fit épouser Rodelinde, fille d'Hermanfroi, roi de Thuringe, et d'Amalberge, nièce du grand Théodoric. Rodelinde, ayant été conduite à Constantinople avec Vitigès, étoit entre les mains de l'empereur. Audoin ne cessoit de faire la guerre aux Gépides, sur lesquels il remporta plusieurs victoires, avec le secours des troupes romaines. Il en fut récompensé par la concession de la Pannonie, et il reconnut ce bienfait en servant fidèlement l'empire. Un corps de cavalerie lombarde étoit prêt à marcher en Italie à la suite de Ger-

Proc. Goth. l. 3, *c.* 35, 39; *l.* 4, *c.* 25, 26.

main, lorsque ce vaillant capitaine mourut à Sardique. Audoin étant mort l'année suivante 551, Alboin lui succéda; et d'abord, à l'exemple de son père, il parut vouloir entretenir l'amitié des Romains. Ses troupes furent d'un grand secours à Narsès dans la guerre contre Totila; et, lorsque ce général se crut obligé de les éloigner à cause de leurs cruautés et de leurs débauches, il les congédia honorablement, après leur avoir fait part du butin.

Menand. p. 110, 111. Abb. Biclar. Evag. l. 5, c. 12. Greg. Tur. hist. franc. l. 4, c. 35. Paul. diac. hist. Lang. l. 2, c. 27. Aimon. l. 2, c. 35. Murat. antiq. Est. part. c. 10.

Mais le roi des Lombards, capable de concevoir les plus grands desseins, de les conduire avec prudence, et de les faire réussir par son activité et par sa valeur, avoit formé celui de s'emparer de l'Italie. Ses soldats, à leur retour, lui avoient apporté des fruits de ce pays fertile, dont ils lui vantoient les charmes et l'abondance. Les désastres d'une longue guerre, et ensuite ceux d'une peste cruelle, avoient désolé cette contrée. Odoacre et Théodoric, dans des conjonctures moins favorables, n'avoient eu que la peine de se montrer pour s'y établir. Ces considérations encourageoient Alboin. Mais, avant que de manifester ses projets, il commença par écarter les obstacles. Il s'assura de l'amitié des rois françois, les plus puissans d'entre les princes voisins. Il y avoit déjà des alliances entre les François et les Lombards. Théodebert, roi de la France austrasienne, avoit épousé Viségarde, fille de Vacon; Alboin obtint en mariage Clotsvinde, fille de Clotaire. Nous avons encore une lettre de saint Nicet, évêque de Trèves, par laquelle il exhorte cette princesse à travailler sur l'esprit du roi, son mari, pour lui faire abjurer l'arianisme. Il ne paroît pas qu'elle ait réussi dans cette pieuse entreprise.

Les Gépides, qui occupoient une contrée de la seconde Pannonie, entre la Save et la Drave, donnoient de l'inquiétude au roi lombard. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, mais toujours ennemis, ils pouvoient le troubler dans son expédition, soit en ravageant son pays en son absence, soit en tombant sur ses derrières lorsqu'il

seroit en marche. Il résolut de se délivrer de ces voisins incommodes; et, pour s'assurer du succès, il offrit au kan des Abares de partager ensemble les terres des Gépides, s'il vouloit se joindre à lui pour les exterminer. Il lui représenta que les Abares, maîtres de ce pays, seroient à portée de mettre à contribution toute l'Illyrie, de s'emparer de la Thrace, et d'aller jusqu'à Constantinople se venger de l'insolence de Justin. Le kan, habile politique, écouta froidement les députés d'Alboin; et, pour les amener à des propositions plus avantageuses, il témoigna peu d'empressement de les satisfaire. Enfin, après beaucoup de feintes, de délais, de refus, qui laissoient toujours quelque espérance, il consentit à la ligue proposée, à condition que les Lombards lui enverroient actuellement la dixième partie de tous leurs troupeaux, et qu'après la destruction des Gépides, les Abares auroient la moitié des dépouilles, et demeureroient seuls possesseurs de tout le pays. Alboin, disposé à tout sacrifier pour la conquête de l'Italie, voulut bien acheter à ce prix le secours des Abares.

Cunimond, fils de Torisin, régnoit alors sur les Gépides. A la nouvelle de l'orage près de fondre sur ses états, il eut recours à l'empereur, dont il ne put obtenir que la neutralité. Les Abares entroient déjà sur ses terres du côté de l'Orient, tandis que les Lombards venoient en attaquer la partie occidentale. Enfermé entre deux armées ennemies, il marcha contre les Lombards. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Enfin la victoire se déclara pour les Lombards, qui ne firent aucun quartier aux vaincus. Alboin tua Cunimond de sa propre main, et fit faire une coupe de son crâne pour y boire dans les festins solennels, selon la coutume barbare de ces nations septentrionales. Les habitans du pays, sans distinction d'âge ni de sexe, furent réduits en esclavage. Mais une captive subjugua son vainqueur. Alboin, veuf de Clotsvinde, devint éperdument amoureux de Rosemonde,

fille de Cunimond, et l'épousa : mariage fatal, cause unique de sa perte, comme on le verra dans la suite. Le butin fut immense ; mais les trésors du roi échappèrent aux Lombards. Trasaric, évêque arien, et Reptilane, neveu de Cunimond, trouvèrent moyen de les enlever et de les faire passer à Constantinople, où ils furent déposés entre les mains de l'empereur. Ainsi fut éteint le royaume des Gépides, après avoir duré cent quinze ans. Les foibles restes de la nation détruite, esclaves des Lombards ou des Abares, perdirent jusqu'à leur nom. Mais celui d'Alboin devint célèbre ; ses exploits et sa gloire faisoient encore, plusieurs siècles après, le sujet des chansons des Bavarois, des Saxons, et des autres nations germaniques. Les Abares s'emparèrent de tout le pays. Cependant Sirmium, place forte et importante, ne tomba pas sous leur pouvoir ; les habitans se donnèrent à l'empereur, qui, leur ayant envoyé une nombreuse garnison, les mit en état de se défendre.

Paul. diac. hist. Lang. l. 2, c. 5, 11. Fredeg. epit. c. 65. Anast. in Joan. III. Constant. Porph. de adm. imp. c. 27. Mar. Avent. Aimon. l. 3, c. 10. Regino chr. l. 1. Herman. contr. chron. Marian. Scot. chron. Gothofr. Viterb. chron. Sigeb. chron. German. chron. l. 5. Rubeus hist. Raven. l. 2. Sigon de re-

Il ne restoit plus au roi des Lombards qu'un obstacle à la conquête de l'Italie ; mais c'étoit le plus insurmontable. La sagesse de Narsès maintenoit depuis treize ans dans l'obéissance et dans la paix cette province, que sa valeur avoit si heureusement réunie à l'empire. Quoique cet illustre général fût parvenu à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, son âme avoit conservé toute sa vigueur ; le vainqueur des Goths, des François, des Allemands et des Hérules, étoit toujours redoutable, et, sur le bord du tombeau, il pouvoit encore y précipiter avant lui Alboin et ses Lombards. L'impératrice Sophie prit soin elle-même de délivrer Alboin de cette inquiétude. Les courtisans, jaloux de Narsès, avoient persuadé à l'empereur *que, la guerre étant terminée en Italie, il falloit faire venir à Constantinople tout l'argent qu'on en retireroit : qu'au lieu de laisser Narsès s'enrichir des tributs de ce pays, comme s'il en étoit le souverain, il étoit plus raison-*

nable de remplir le trésor épuisé. En même temps ils pratiquèrent des intelligences avec les principaux de Rome, déjà mécontens de la sévérité de Narsès, qui, accoutumé au commandement militaire, gouvernoit peut-être avec trop d'empire. Ceux-ci écrivirent à la cour pour se plaindre de la tyrannie sous laquelle, disoient-ils, on les tenoit opprimés : qu'*au lieu de les rendre libres, on les avoit asservis à la domination d'un eunuque, et qu'ils avoient été plus heureux sous le gouvernement des Goths.* Ils menaçoient même d'appeler les barbares à leur secours, et de leur ouvrir les portes de Rome, si on ne les délivroit d'un gouverneur avare et impitoyable. Ces calomnies, appuyées par l'impératrice, qui depuis long-temps haïssoit Narsès, trouvèrent crédit dans l'esprit du prince. Mais, craignant de révolter un général assez puissant pour ne pas obéir, il se contenta d'envoyer ordre à Narsès de faire passer à Constantinople, sans aucune retenue, tout le produit des impositions levées sur l'Italie. Narsès répondit qu'il étoit prêt à exécuter tout ce qu'ordonneroit l'empereur; mais il représentoit en même temps que, *retirer tout l'argent de l'Italie, sans y laisser les sommes nécessaires pour l'entretien des places et des troupes, c'étoit en ouvrir l'entrée aux barbares voisins, toujours prêts à l'envahir; qu'en cas d'irruption, il seroit bien long d'attendre les secours de Constantinople; que c'étoit la lenteur de ces envois qui avoit prolongé pendant tant d'années la guerre contre les Goths.* Il ajoutoit *qu'après tout, il étoit bien informé des plaintes qu'on avoit envoyées contre lui à la cour; qu'il étoit prêt à rendre compte de sa conduite; et que, s'il se trouvoit coupable, il consentoit à subir la peine des concussionnaires.* Ces raisons devoient faire impression sur l'empereur; mais la malignité des envieux sut bien les empoisonner : c'étoit, à les entendre, un refus formel d'obéir, et le rebelle Narsès se déclaroit maître absolu de l'Italie.

gno ital. l. 1.
Petav. rat. temp. part. 1, l. 7, c. 10.
Pagi ad Baron.

Sophie, craignant de manquer l'occasion de satisfaire sa haine, se chargea malheureusement du soin de réduire un homme qui méritoit les plus grands égards. Cette princesse, violente et précipitée, envoie aussitôt à ce général une quenouille avec un fuseau, et lui mande: *Revenez incessamment à Constantinople : je vous donne la surintendance des ouvrages de mes femmes. C'est la place qui vous convient ; il faut être homme pour avoir droit de manier les armes et de gouverner des provinces.* A la lecture de ce billet, Narsès lance sur le courrier des regards étincelans, et lui dit : *Va dire à ta maîtresse que je lui file une fusée qu'elle ne pourra jamais dévider.*

Aussitôt il sort de Rome, et, n'écoutant plus que sa vengeance, instruit des projets d'Alboin, il lui mande de venir en Italie ; qu'il ne trouvera aucun obstacle à la conquête de ce pays. S'étant retiré à Naples, dès qu'il fut rendu à lui-même, il éprouva dans son cœur des combats plus violens que ceux qu'il avoit livrés aux ennemis de l'empire. Déchiré tour à tour par la colère et par les remords, tantôt il brûle d'impatience de voir les Lombards au milieu de Rome, d'entendre les gémissemens de cette ville ingrate, et de jouir du désespoir de l'impératrice ; tantôt honteux d'avoir détruit le fruit de ses victoires, et d'emporter dans le tombeau le nom de traître, après avoir acheté par tant de travaux celui de défenseur de l'empire, il vouloit aller à Constantinople porter sa tête à l'empereur, mais lui faire connoître, avant que de mourir, la malignité de ses envieux. Telles étoient les agitations de son esprit, lorsque le pape Jean III vint le trouver à Naples. L'habile pontife, lié avec lui d'une étroite amitié, écouta ses plaintes, entra dans ses sentimens, et vint à bout de le calmer. Mais, comme Narsès persistoit à vouloir partir pour la cour : *Gardez-vous bien*, lui dit-il, *de vous mettre à la merci de vos ennemis ; demeurez dans ce pays*

que vous avez sauvé, et dans lequel ils ne peuvent vous nuire; si vous avez besoin d'apologie, j'irai plaider votre cause. Revenez à Rome; vos accusateurs sont aussi odieux aux Romains qu'à vous-même. Le peuple pleure votre absence; il vous recevra avec des transports de joie. Rome est le trophée de votre valeur; elle sera votre plus sûr asile. Narsès consentit enfin à retourner à Rome : le peuple accourut au-devant de lui; tous, se prosternant à ses pieds, le conjuroient avec larmes de leur pardonner et de détourner la tempête qui menaçoit l'Italie. Touché lui-même de repentir, il écrivit au roi lombard pour l'engager à se désister de son entreprise. Mais Alboin avoit déjà sur pied une nombreuse armée : il n'attendoit que la fin de l'hiver pour passer les Alpes; et le désordre où la disgrâce de Narsès jetoit l'Italie étoit pour lui un nouvel encouragement. Narsès mourut peu après dans un regret amer d'avoir flétri sa gloire, en déshonorant ses derniers jours. Il mourut coupable sans doute, mais ses ennemis l'étoient encore plus que lui. Le plus grand crime de l'envie n'est pas de persécuter la vertu, c'est de l'éteindre, en poussant à des extrémités criminelles les âmes les plus innocentes, et en les rendant par désespoir coupables des crimes dont elles étoient faussement accusées.

La certitude de cette histoire a été ébranlée de nos jours par de savans écrivains. Mais les raisons qu'ils allèguent ne me semblent pas assez fortes pour détruire une opinion établie depuis tant de siècles, et adotpée par des critiques tels que le P. Petau et le P. Pagi. Le cardinal Baronius n'en a paru douter que parce qu'il confond le Narsès vainqueur des Goths avec un autre général de même nom qui vécut jusque sous l'empire de Phocas, et qui, selon la conjecture du P. Petau, étoit fils de l'autre Narsès, frère d'Aratius, mort à la bataille d'Anglon en 543. D'autres, apparemment à dessein d'épargner la mémoire de Narsès,

Baronius. Pagi ad Baron. Banduri ad cap. 27. Const. Porphyr. de adm. imp. Murat. annal. ital. t. 3, p. 472. De vitâ antiq. Benevent. t. 2, p. 5. Abr. chronol. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 156, 158.

Petav. rat. temp. lib. 7, c. 10.

n'apportent que des conjectures qui ne suffisent jamais pour détruire des faits attestés quand ceux-ci ne portent aucun caractère de fausseté. Ils disent que les Lombards connoissoient assez l'Italie pour n'avoir pas besoin d'être invités à en entreprendre la conquête ; que l'état du pays ravagé par une longue guerre, désolé par la peste, privé par un commandant tel que Narsès qu'on rappeloit, suffisoit pour les attirer ; que Narsès pouvoit bien se mettre à couvert des fureurs de l'impératrice sans s'appuyer du secours des Lombards. Toutes ces réflexions sont vraies ; mais Alboin étoit bien aise de n'avoir pas à combattre Narsès, fameux par tant de victoires ; et Narsès ne cherchoit pas seulement sa sûreté ; il vouloit se venger, et ne pouvoit porter à l'empereur un coup plus sensible que de livrer l'Italie à un roi puissant et belliqueux, qui seroit en état de s'y maintenir. On ajoute encore, pour décréditer ce récit, qu'à l'exception de Constantin Porphyrogénète, auteur peu exact, nul historien grec ne parle de la disgrâce ni de la trahison de Narsès, et que c'est une fable imaginée par les Italiens, toujours mécontens du gouvernement de Constantinople. Mais quels écrivains doit-on consulter sur l'histoire de l'Italie plutôt que les Italiens mêmes ? Les historiens grecs gardent le même silence sur l'entrée d'Alboin en Italie : faudra-t-il, pour cette raison, rejeter comme une fable la conquête des Lombards ? Il est donc raisonnable, pour le fait dont il s'agit, de s'en rapporter à Paul diacre, auteur lombard, suivi sur ce point de toutes les chroniques les plus estimées, pourvu qu'on retranche de son récit quelques circonstances fabuleuses, qu'il y mêle selon sa coutume.

Paul. diac. l. 2, c. 5. Agnellus vita Petri senioris apud Murat. t. 2. rer. ital.

Longin, nommé par l'empereur pour succéder à Narsès, n'arriva qu'après la mort de ce grand capitaine. Il étoit revêtu d'un pouvoir très-étendu, sous le titre d'*exarque* ; c'étoit le nom que portoit aussi dans ce temps-là le gouverneur général de l'Afrique. Ce gouver-

nement prit une forme nouvelle, qui subsista pendant cent quatre-vingt-quatre ans. Les exarques possédoient tous les droits de la souveraineté, hormis qu'ils étoient à la nomination de l'empereur, révocables quand il le vouloit, tenus de lui payer chaque année une certaine somme qu'il avoit stipulée en leur conférant cette dignité. Au reste, ils disposoient des charges et des emplois ; ils étoient maîtres de lever des troupes, et d'imposer des tributs; ils jugeoient sans appel. Ils avoient en Italie la même autorité que les satrapes dans les provinces de la Perse. Au lieu des consulaires, des correcteurs et des présidens, Longin établit un duc dans chaque cité, tant pour le commandement des armes que pour l'administration de la justice et des finances. Il étoit venu par mer à Ravenne, où il fixa sa résidence, pour être plus à portée de fermer aux barbares l'entrée de l'Italie, et de recevoir des secours de Constantinople. Il avoit amené quelques troupes ; mais, ne se croyant pas assez fort pour résister aux Lombards, il en leva de nouvelles, dont il garnit Ravenne et les places de la Vénétie. Il fortifia la Césarée, qui, étant située entre Ravenne et Classe, ne faisoit avec ces deux places qu'une seule ville. Depuis ce temps les exarques entretinrent des garnisons perpétuelles dans toutes les grandes villes d'Italie.

Rubeus hist. Ravenn. l. 3. Sigon de regno ital. l. 1. Murat. annal. ital. t. 3, p. 477. Abr. chron. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 153.

On eût dit que l'empereur étoit d'intelligence avec le roi des Lombards. Longin n'avoit ni usage de la guerre, ni forces suffisantes pour combattre un prince vaillant, expérimenté, suivi d'une armée formidable. La réputation d'Alboin, et l'espérance d'une riche et brillante conquête, avoient attiré sous ses étendards des Suèves, des Bavarois, des Bulgares, des Sarmates. Plus de vingt mille Saxons vinrent se donner à lui, traînant avec eux toutes leurs familles; tant ils étoient assurés de se faire par leur épée de nouveaux établissemens. Alboin manda les chefs des Arabes, et leur dé-

An. 568.

Paul. diac. l. 2, c. 6, 7, 8, 9, 10, 12, 14. Hist. miscel. l. 16. Greg. Tur. hist. franc. l. 4, c. 35. Theoph. p. 205, 206. Sigeb. chron. Germ. chr. l. 5. Sigon. de regno ital. l. 1.

Murat. annal. ital. t. 3, *p.* 475, 476, 477. *De vitâ antiq. Benevent. t.* 2, *p.* 10, 17, 19.

clara qu'il leur abandonnoit la Pannonie tout entière, à condition de la rendre, si jamais les Lombards étoient forcés d'y revenir. Il n'est pas certain qu'il leur ait cédé le Norique. Il envoya ordre à tous ses sujets de quitter leurs demeures, de charger leurs bagages sur des chariots, et de marcher à sa suite, femmes, enfans et vieillards. Tout étant prêt pour le départ, cette troupe innombrable se mit en marche le second d'avril, lendemain du jour de Pâques, l'an 568. Arrivé au pied des Alpes juliennes, Alboin trouve les passages ouverts ; du haut d'une montagne, qui fut depuis appelée *Mont royal*, il contemple avec joie ces campagnes riantes et fertiles dont il va se rendre maître. La ville, nommée *Forum Julii*, bâtie par Jule César, fut la première dont il s'empara : c'est aujourd'hui *Cividad di Friuli*, qui a donné son nom à la province de Frioul. Alboin ne trouva point de résistance dans toutes les places voisines. Les habitans se sauvèrent dans les îles de la Vénétie, comme ils avoient fait aux approches d'Attila. Aquilée étoit sans défense. Paulin, archevêque schismatique, se retira dans l'île de Grado avec le trésor de son église. Félix, évêque de Trévise, vint au-devant du roi lombard jusque sur les bords du fleuve Piavé ; Alboin, aussi généreux que vaillant, le reçut avec bonté, prit la ville sous sa protection ; et, tout arien qu'il étoit, il confirma par lettres-patentes à l'église de Trévise la propriété de ses possessions. Il se rendit en peu de temps maître de Vicence, de Vérone, de Trente, de Bresce, de Bergame, et de toute la Vénétie, qui dès-lors s'étendoit jusqu'à l'Adda. Mantoue, Padoue, Crémone et Monselice, qui étoient garnies de soldats, furent les seules villes qui se mirent en défense. Mantoue fut prise l'année suivante. Les trois autres se maintinrent long-temps contre toute la puissance des Lombards, et ne furent prises que plus de trente ans après par Agiluf.

Dès qu'Alboin se vit maître du Frioul, il en donna le gouvernement à Grasulf, son neveu et son grand-écuyer, avec le titre de duc. Grasulf ne consentit à l'accepter qu'après que le roi lui eut permis de choisir les familles qui habiteroient ce canton, et il choisit les plus nobles de sa nation. Il obtint aussi les cavales de la meilleure race pour peupler ses haras. Le duché de Frioul fut le premier des trois principaux que les Lombards fondèrent en Italie. Ces ducs n'étoient d'abord que de simples gouverneurs amovibles à la volonté du prince. Nous les verrons dans la suite devenir plus puissans, et ériger leurs duchés en fiefs héréditaires. Tels furent les commencemens d'un royaume qui dura plus de deux siècles, et qui dut sa naissance autant à la foiblesse des empereurs qu'au courage d'Alboin. Justin ne sut opposer à ce conquérant qu'une poignée de mauvaises troupes, et un général incapable de les commander. Ce génie étroit et frivole s'occupoit pendant ce temps-là à bâtir des palais et des églises, et à pacifier les factions du Cirque, que toute son autorité avoit peine à contenir.

On rapporte que, dans l'hiver de cette année, les plaines de l'Italie furent couvertes d'autant de neige qu'il a coutume d'en tomber sur le sommet des Alpes, et que, dans l'été suivant, la moisson fut plus abondante qu'elle n'avoit été de mémoire d'hommes. Les Garamantes, peuple de l'intérieur de l'Afrique, au midi de la Gétulie, envoyèrent des ambassadeurs à Constantinople pour négocier un traité d'alliance; ils demandoient aussi des missionnaires pour se faire instruire dans la religion chrétienne. Ils obtinrent l'un et l'autre. On ne sait pourquoi des nations si éloignées et comme perdues dans les sables de l'Afrique, dont l'histoire ne parle plus depuis le règne de Vespasien, s'avisèrent de se souvenir des Romains, dont le nom devenoit de jour en jour moins imposant, et la décadence plus marquée.

Paul. diac. l. 2, c. 10. Abb. Biclar. Tac. hist. l. 4, c. 50.

Il est moins étonnant que les Maures, beaucoup plus voisins de Carthage, aient repris les armes. Ils venoient d'embrasser le christianisme; mais leur conversion ne put étouffer le ressentiment qu'avoit laissé dans leur cœur la mort de leur roi Cuzinas, indignement massacré cinq ans auparavant. Ils se vengèrent sur Théodore, exarque d'Afrique, qu'ils surprirent et massacrèrent. Ils défirent ensuite en bataille rangée et tuèrent Theoctiste, général des troupes romaines dans la province. Amabilis, successeur de Théoctiste, n'eut pas un sort plus heureux.

An. 569.
Paul diac. l. 2, c. 25, 26.
Sigon. de regno ital. l. 1.
Pratilli prolus. in Paul. diac.
Murat. annal. ital. t. 3, p. 479, 480, 487.

Après la prise de Mantoue, Alboin entra en Ligurie. Lodi, Côme, et les autres places jusqu'aux Alpes cottiennes, se rendirent sans résistance. Presque tous les habitans du pays avoient pris la fuite; les uns s'étoient retirés à Gênes, avec Honorat, archevêque de Milan; d'autres dans l'île de Comacine, sur le lac de Côme, où ils se retranchèrent; la plupart dans les îles d'un autre lac que le débordement des rivières avoit formé depuis peu entre Crémone et Lodi. Comme les Lombards n'avoient point de barques, ces fugitifs, s'y trouvant en sûreté, bâtirent la ville de Crême, qui subsiste encore, mais qui n'est plus dans une île, parce que le lac se dessécha dans la suite, lorsque les eaux furent écoulées. Milan, rétablie par Narsès, mais alors presque abandonnée, ouvrit ses portes le 5 septembre. Alboin, se voyant maître de cette ville importante, se fit proclamer roi d'Italie. Déjà les Lombards possédoient la Ligurie entière, à l'exception de Pavie et des places maritimes. Pavie étoit dévenue célèbre depuis que Milan avoit été réduite en cendres par Attila. On y voyoit un superbe palais, ouvrage de Théodoric. Elle étoit forte par ses remparts et par le Tésin qui baignoit ses murailles. On comprit alors que la rapidité des conquêtes des Lombards n'étoit due qu'à la terreur de leurs armes et au mauvais état où la disgrâce de Narsès et la négligence du gouvernement impérial

avoient réduit l'Italie. Ces barbares n'entendoient rien aux siéges; une seule place arrêta ce torrent. Alboin, ayant été repoussé devant Pavie, prit le parti de l'assiéger dans les formes. Il plaça son camp du coté de l'occident, et cette ville tint contre ses attaques pendant trois ans.

Pour ne pas perdre au siége d'une seule place un temps précieux, Alboin laissa devant Pavie une partie de ses troupes; et, ayant passé le Pô avec le reste, il se rendit maître de l'Emilie jusqu'à Bologne. Tortone, Plaisance, Parme, Berselle, Rhége, Modène n'osèrent lui résister. Il réduisit presque entièrement sous sa puissance la Toscane et l'Ombrie. Spolette, capitale de cette dernière province, ville ancienne, et colonie romaine ruinée par les Goths, rétablie par Narsès, fut érigée en duché. Faroald en fut le premier duc. Son district s'étendoit dans toute l'Ombrie, et reçut dans la suite divers accroissemens. La famine, qui avoit succédé à l'abondance de l'année précédente, faisoit encore en Italie plus de ravage que les Lombards, et contribuoit à leurs succès. Cependant Rome se maintint dans l'obéissance de l'empereur, et Longin conserva Ravenne et la Flaminie. Pendant le cours des conquêtes d'Alboin, et sous le règne de ses successeurs, Rome fut souvent attaquée sans être jamais prise. Les Lombards s'avancèrent plusieurs fois jusqu'aux portes de la ville; ils ravageoient les faubourgs; ils détruisoient les églises dont elle étoit environnée, mais ils n'y entrèrent jamais. Les Romains, ne se flattant pas de pouvoir se défendre par les armes, prenoient toujours le parti d'éloigner les rois lombards à force d'argent.

An. 570.
Paul. diac. l. 2, c. 26
Sigon de regno ital. l. 1.
S. Greg. l. 4, ep. 31.
Baronius.

L'année suivante une maladie épidémique affligea l'Italie et la Gaule. C'étoit un cours de ventre avec des pustules enflammées, qui faisoient périr les hommes et les animaux, surtout les bœufs. Plus Alboin s'éloignoit de Ravenne, moins il trouvoit de résistance. Après

An. 571.
Paul. diac. l. 3, c. 34.
Sigon. de regno ital. l. 1.
Mar. Avent.

Camill. Peregr. de ducat. benevent. Giann. hist. nap. t. 1, l. 4, c. 2. De vitâ antiq. Benevent. t. 2, p. 9, 10, 16, 23, 131, 165. Abr. de l'histoire d'Ital. t. 1, p. 177.

avoir brûlé Pétra-Pertusa, forteresse impénétrable située en Ombrie, proche d'Urbin, il continua sa marche par le Picénum, et, s'éloignant de Rome, qu'il laissoit sur sa droite, il pénétra dans le Samnium jusque sur les frontières de la Campanie. Zotton étoit déjà établi à Bénévent avec une troupe de Lombards. C'étoit un détachement de ceux qu'Alboin avoit envoyés à Narsès dix-neuf ans auparavant. Le général romain, ayant congédié les autres après sa victoire, comme je l'ai déjà dit, avoit retenu les plus braves et les mieux disciplinés, à dessein de les employer dans ses expéditions. Il leur avoit donné pour demeure la ville de Bénévent, ruinée par les Goths, à la charge sans doute d'en relever les murailles. Zotton, qu'ils avoient choisi pour chef, les gouvernoit depuis dix ans, lorsque Alboin pénétra dans ce pays. Le roi lombard lui confirma le commandement, et érigea Bénévent en duché : il y réunit quelques villes des environs, dont il se rendit maître. Des trois duchés principaux établis par les Lombards en Italie, celui de Bénévent devint le plus considérable par l'étendue de ses limites et par la puissance de ses ducs, qui prirent le titre de princes après la destruction du royaume de Lombardie. Le duché de Frioul servoit de barrière contre les barbares septentrionaux; celui de Spolette, placé au centre de l'Italie, étoit à portée d'arrêter les entreprises des garnisons de Rome et de Ravenne. Bénévent devoit tenir en bride la partie méridionale, et servir de place d'armes aux Lombards pour achever la conquête. En effet, un siècle après l'établissement de ce duché, il s'étendoit d'une mer à l'autre depuis l'embouchure du Liris, aujourd'hui le Gariglian, dans la mer de Toscane, jusqu'à celle du fleuve Aterno dans le golfe Adriatique. De là tout le pays jusqu'à Cosenza d'un côté, et de l'autre jusqu'à Otrante, dépendoit du duché de Bénévent, à l'exception de Cumes, de Naples, de Surrente et d'Amalfi, qui de-

meurèrent au pouvoir des empereurs. Les Grecs, chassés de toutes parts, se maintinrent dans les deux extrémités méridionales, depuis Cosenza jusqu'au détroit du Fare, ce qui commença dès-lors à porter le nom de *Calabre ultérieure*, et depuis Otrante jusqu'à la pointe nommée le promontoire de Salente; en sorte que le duché de Bénévent comprenoit presque toutes les provinces qui composent aujourd'hui le royaume de Naples. C'est ce qu'on appeloit la seconde Lombardie. La première s'étendoit depuis les Alpes jusqu'au-delà du Pô. Outre ces trois duchés, les rois lombards en établirent d'abord un grand nombre d'autres qui se bornoient à une ville avec son territoire : mais, ayant reconnu dans la suite que ce partage de leur puissance ne contribuoit qu'à l'affoiblir, ils les supprimèrent presque tous. Il n'est pas inutile de remarquer qu'à l'occasion des conquêtes des Lombards, le nom de *Calabre* passa d'une province à l'autre. L'ancienne Calabre commençoit aux montagnes qui bornent l'Apulie au midi, et, se renfermant dans la peninsule où sont les villes de Brindes, de Tarente, d'Otrante et de Gallipoli, elle se terminoit à la pointe méridionale. Ce pays perdit son nom, qui passa de l'autre côté du golfe de Tarente à la contrée nommée auparavant *Brutium*, et qui se divisa en deux parties, sous la dénomination de *Calabre citérieure* et *ultérieure*. Le savant Camillo Pérégrini, qui écrivoit vers le milieu du dernier siècle, est le premier auteur qui ait donné la raison de ce changement. Les Lombards, dit-il, s'étant rendus maîtres de la plus grande partie de l'Italie, il ne restoit plus aux empereurs que les places maritimes de la Campanie, le *Brutium*, l'ancienne Calabre et la Sicile. Ils firent de ces contrées deux provinces, qu'ils nommèrent *Thèmes*, suivant le langage alors reçu dans l'empire d'Orient. L'un de ces thèmes comprenoit la Sicile, l'autre tout ce que l'empire possédoit encore en Italie; et comme la Calabre en faisoit la principale partie,

à cause des villes célèbres de Brindes, de Tarente et d'Otrante, ce thème fut nommé *le thème de Calabre*, dans lequel étoit compris le *Brutium*. Dans la suite, l'empire ayant encore perdu l'ancienne Calabre jusqu'à Otrante, ce nom resta au seul *Brutium*, dont une grande partie continuoit d'être soumise à l'empire de Constantinople. La pointe de l'ancienne Calabre ne méritant plus le nom de province, s'appela seulement *terre d'Otrante*.

Evag. l. 5, *c.* 5, 6. *Theoph. p.* 206. *Niceph. Cal. l.* 17, *c.* 36. *Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l.* 34, *art.* 22.

Tandis qu'Alboin étendoit ses conquêtes, Justin, renfermé dans son palais, se livroit à la mollesse d'une vie voluptueuse. Enflé d'un vain orgueil, ce prince, qui laissoit perdre l'Italie, prétendoit porter la majesté du diadème plus haut qu'aucun de ses prédécesseurs; il ne pouvoit souffrir aucune opposition à ses volontés. Lorsque Anastase avoit été élu patriarche d'Antioche. Justin lui avoit demandé une somme d'argent pour lui procurer l'agrément de Justinien, qui vivoit alors : Anastase n'avoit point voulu se prêter à cette horrible simonie. D'ailleurs ce patriarche n'avoit pas approuvé l'élection de Jean le Scholastique à la place d'Eutychius, que Justinien avoit dépouillé du patriarcat de Constantinople, parce que ce savant et vertueux prélat combattoit ses erreurs. Lorsque Justin fut sur le trône, Jean et les autres ennemis d'Anastase tâchèrent d'aigrir le ressentiment du prince. Ce saint évêque, respecté de tout l'Orient, ils le lui dépeignirent comme un dissipateur qui ruinoit l'église d'Antioche par ses profusions; c'est ainsi qu'ils nommoient les pieuses libéralités d'Anastase. Ils lui imputoient même des paroles injurieuses contre l'empereur. Ils n'eurent pas de peine à réussir dans leur mauvais dessein. Anastase fut chassé; on lui substitua Grégoire, abbé du mont Sinaï, qui s'acquitta si dignement des fonctions épiscopales, qu'on ne peut lui reprocher que d'avoir accepté la place d'un prélat injustement dépossédé. Anastase ne fut rétabli dans son siége que vingt-

trois ans après, sous le règne de Maurice, après la mort de Grégoire.

L'exil d'Anastase affligeoit l'Eglise sans causer aucun trouble dans l'empire. Mais on vit dans ce même temps se rallumer une guerre qui, pendant le cours de vingt années, désola les plus belles provinces de l'Orient. La paix conclue avec les Perses après une longue et pénible négociation devoit durer cinquante ans; elle fut rompue la dixième année. Plusieurs causes y concoururent; mais elles n'auroient pas exclu un accommodement si la fierté de Justin eût pu se soumettre aux conditions que Justinien avoit acceptées. Pour développer l'origine de cette guerre, il est nécessaire d'exposer en peu de mots ce qui se passoit depuis quelque temps sur les frontières septentrionales de la Perse. Les Turcs, sortis du mont Altaï, près de la source de l'Irtis, avoient poussé leurs conquêtes vers l'Occident. Après avoir chassé les Ogors, ainsi que je l'ai raconté, ils avoient subjugué les Nephtalites, et s'étoient établis sur les bords du Jaxarte, dans la contrée qui, de leur nom, fut appelée Turkestan. Ayant ensuite passé le Jaxarte, ils s'étoient rendus maîtres de l'ancienne Sogdiane, située entre ce fleuve et l'Oxus. Ces deux fleuves sont aujourd'hui connus sous les noms de Sihon et de Gihon; et le vaste pays qu'ils embrassent se nomme le Maûerennahar et la grande Bucharie. L'année même qu'Alboin entra en Italie, les Sogdiens, devenus sujets des Turcs, obtinrent du grand-kan la permission de députer à la cour de Perse pour y traiter du commerce de la soie, dont ils s'offroient d'être les facteurs. Les Perses, qui tiroient directement cette marchandise de la Chine par les ports qu'ils avoient sur la mer des Indes, ne pouvoient, sans une perte considérable, la recevoir de la main des Sogdiens. Chosroës amusa longtemps les députés; enfin, pressé de s'expliquer, il ne le fit qu'en achetant toute la soie dont ils avoient apporté

Evag. l. 5, c. 7. Simocat. l. 3, c. 9. Abb. Biclar. Theoph. Byz. p. 21, 22; et ibi notæ Labbæi. Menand. p. 106, 151, 108, 115. Niceph. Cal. l. 17, c. 37. Zon. t. 2, p. 71. Greg. Tur. l. 4, c. 39. Hist. miscel. l. 16. Theoph. p. 206, 207, 208. Suid. in voce Σαναтρȣκης. Pagi ad Baron. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 5, p. 383 et suiv.

une grande quantité, et la faisant brûler en leur présence.

Le grand-kan, nommé Disabul par les historiens grecs, et Mo-kan par les auteurs orientaux, désiroit ardemment de se lier d'amitié avec le roi de Perse pour assurer ses conquêtes. Quoiqu'il fût mécontent du procédé de Chosroës, il lui envoya en 560 des ambassadeurs pour lui proposer un traité d'alliance. Chosroës, persuadé qu'il ne devoit former aucune liaison avec des barbares sur la foi desquels il ne pouvoit compter, entreprit de les éloigner pour toujours de ses états. Dans ce dessein il fit secrètement empoisonner les ambassadeurs, et répandre le bruit que les Turcs, accoutumés à vivre dans un pays froid et humide, n'avoient pu soutenir les ardeurs du climat de Perse. Le grand-kan ne se laissa pas tromper par ce rapport; il découvrit la vérité, et résolut de se venger. Pour être plus en état d'y réussir, il crut devoir traiter avec les Romains, ennemis naturels des Perses. Il envoya offrir à Justin le secours de ses armes contre tous ceux qui attaqueroient l'empire, et lui proposer le commerce de la soie. L'alliance fut conclue et confirmée par des sermens: c'est le premier traité entre les Romains et les Turcs.

L'empereur, pour donner au grand-kan les dernières assurances de son amitié, fit accompagner les ambassadeurs turcs à leur retour par Zémarque, comte d'Orient, suivi d'un nombreux cortége. Zémarque, après un long voyage, arriva dans la Sogdiane, où il trouva sur sa route quantité de marchands turcs qui vendoient du fer: c'étoit une ruse de cette nation pour persuader à l'envoyé romain que, loin de manquer de fer, comme on le publioit avec vérité, ils en possédoient des mines abondantes. A son entrée dans le pays, il lui fallut essuyer une cérémonie bizarre et incommode, qui se pratiquoit encore long-temps après chez les Mogols. Une troupe de fanatiques se saisit de sa personne; et, mur-

murant des paroles magiques dans les transports du plus violent enthousiasme, avec un grand bruit de sonnettes et de timbales, au milieu d'une épaisse fumée d'encens, ils le firent passer entre deux feux, lui et toute sa suite. C'étoit, disoient-ils, pour le purifier et le préserver de tout danger. Il continua son voyage jusqu'au mont Ectag ou Altaï, demeure ordinaire du grand-kan : ces deux mots signifient l'un et l'autre *montagne d'or.* Ils trouvèrent ce prince dans un vallon, sous une tente de soie. Il étoit assis sur un trône d'or, soutenu sur deux roues, et traîné par un cheval. Zémarque, après lui avoir mis entre les mains les présens de l'empereur, lui parla en ces termes : « Puissant chef de tant de nations, « notre grand empereur, voulant répondre à votre amitié pour les Romains, vous souhaite une prospérité « inaltérable. Puissiez-vous dompter tous vos ennemis « et revenir chargé de leurs dépouilles ! Que la jalousie, « ce poison mortel des liaisons les plus étroites, ne « désunisse jamais les deux empires. Nous mettons au « rang de nos frères les Turcs et leurs sujets : prenez « envers les Romains les mêmes sentimens. » Disabul, après avoir répondu par des vœux et des protestations semblables, traita Zémarque et sa suite avec magnificence. Au lieu de vin, que les Turcs ne connoissoient point, leur pays n'étant pas propre à la culture de la vigne, ils faisoient usage d'une boisson que les Romains trouvèrent fort agréable; c'étoit apparemment cette espèce de breuvage nommé *cosmos*, dont usent encore les Tartares, qui se fait de lait de jument fermenté, et qui enivre comme le vin. Le lendemain on les introduisit dans les autres tentes du kan, où tout brilloit d'or, d'argent et de pierreries. L'art égaloit la richesse ; on y voyoit des statues d'argent qui représentoient diverses sortes d'animaux; et les Romains convenoient que ces ouvrages n'étoient point inférieurs, pour la beauté du travail, à ceux qu'on admiroit dans les différentes

villes de l'empire. C'étoient les dépouilles de tous les pays que les Turcs avoient ravagés depuis le Tanaïs jusque bien avant dans la Chine.

Le grand-kan se préparoit à entrer en Perse. Dans cette expédition il voulut être accompagné de Zémarque, et de vingt hommes de sa suite. Il congédia les autres avec de riches présens, et leur ordonna d'aller attendre l'ambassadeur dans le pays des Choliates, nommé depuis le *Captchac*, au nord de la mer Caspienne. Pour rendre à Zémarque le séjour moins ennuyeux, il lui fit présent d'une belle prisonnière de la nation des Cerchis; c'est ce même peuple qui, ayant changé de demeure, porte aujourd'hui le nom de *Circasses*, sur les frontières de la Géorgie, et où les femmes sont encore renommées pour leur beauté. Disabul, s'étant mis en marche à la tête de son armée, vint camper à Taraz, au nord de Sihon. Il y reçut un ambassadeur de Perse, qu'il renvoya après lui avoir reproché la cruelle perfidie de son maître. Il renouvela le traité d'alliance avec l'empereur, et permit à Zémarque de retourner à Constantinople. Cette expédition du grand-kan, qui sembloit menacer la Perse d'un affreux ravage, ne fut pas d'un grand effet. Il entra dans le Maûerennahar, et battit les Huns Nephtalites, qui avoient pris dans cette guerre le parti des Perses. Mais, s'étant avancé jusqu'à Samarcande, à dessein de se jeter dans le Khorasan, première province de la Perse de ce côté-là, il n'eut pas plus tôt appris que Chosroës approchoit à la tête d'une nombreuse armée, qu'il lui fit faire des propositions de paix, qui furent acceptées. Le grand-kan donna une de ses filles à Chosroës, et se retira à Kashgar, dans la petite Bukarie, dont les Turcs étoient les maîtres.

Zémarque étoit accompagné de quelques Turcs, et d'un ambassadeur nommé Tagma, que le grand-kan envoyoit encore à l'empereur. Arrivé dans le Captchac, il y retrouva les gens de sa suite. Après qu'ils eurent

passé le Volga, qui portoit alors le nom d'*Atel*, ils furent avertis par les Ogors, habitans du pays, qu'il y avoit quatre mille Perses cachés dans les forêts voisines du fleuve Cuban. Ces Ogors, sujets des Turcs, leur donnèrent des outres remplis d'eau, qui leur furent d'un grand secours pour traverser de vastes déserts de sables arides. S'éloignant toujours des forêts où les Perses étoient en embuscade, ils se rendirent en hâte dans le pays des Alains pour éviter la rencontre des Mosques, peuple barbare qui habitoit les montagnes. Chosroës avoit offert à Saros, roi des Alains, une grande somme d'argent, s'il vouloit faire périr les ambassadeurs romains lorsqu'ils passeroient par ses états. Mais ce prince eut horreur d'une si noire trahison : il reçut les Romains avec bonté. Il ne fit pas le même accueil aux Turcs qui les accompagnoient : comme il se défioit de ces barbares, il ne voulut leur permettre de paroître en sa présence qu'après avoir quitté leurs armes : ils n'y consentirent qu'au bout de trois jours de contestation. Le chemin le plus court et le plus facile étoit par le pays des Misimiens, le long de la Suanie. Mais Saros avertit Zémarque qu'un nombreux parti de Perses l'attendoit dans ce passage. Sur cet avis, Zémarque prit sur la droite vers le Pont-Euxin, et, ayant traversé l'Apsilie, il s'embarqua à l'embouchure du Phase, arriva au port de Trébizonde, et de là vint par terre à Constantinople. Depuis ces ambassades, Justin eut soin d'entretenir la paix avec les Turcs, et Chosroës de se tenir en garde contre cette nation puissante et guerrière. Pour arrêter leurs courses, il fit bâtir ou réparer la ville de Derbend, qui sert de barrière au royaume de Perse, dans le passage étroit entre la mer Caspienne et les montagnes à l'occident de cette mer. Ce fut dans le même dessein qu'il fit construire une large muraille flanquée de tours, qui, fermant toutes les gorges du mont Caucase, s'étendoit entre les deux mers dans l'espace de cinquante

lieues. Selon quelques auteurs, cette muraille étoit beaucoup plus ancienne : elle avoit été bâtie plus de mille ans auparavant par Darius, fils d'Hystaspe, pour arrêter les courses des Scythes dans la Médie. Chosroës ne fit que la réparer. Les voyageurs en trouvent encore des restes dans quelques vallées.

Cette liaison des Romains et des Turcs donnoit de l'inquiétude à Chosroës; il la regardoit comme une ligue formée contre lui. Pour rendre la pareille à l'empereur, il se tourna du côté du midi, et voulut détacher les Homérites de leur alliance avec l'empire. Ses intrigues n'ayant eu aucun succès, il eut recours aux armes, et résolut de subjuguer cette nation. Elle avoit pour roi Sanaturcès, petit de corps, mais d'un grand courage. Ce prince, renfermé dans un coin de l'Arabie, méritoit de gouverner les plus grands royaumes. Juste, réglé dans ses mœurs, religieux et vraiment philosophe, sans savoir peut-être le nom de la philosophie, il ne s'occupoit qu'à rendre ses sujets heureux. Chosroës, un de ces conquérans nés pour troubler le repos de la terre, fit passer dans ses états une armée formidable. Sanaturcès combattit; mais, trop inférieur en forces, il fut fait prisonnier; sa capitale fut pillée, et ses sujets furent réduits en esclavage.

La révolte des Persarméniens fut une nouvelle cause de rupture entre les Romains et les Perses. Ces peuples faisoient profession du christianisme, et un article du dernier traité les mettoit à couvert de la persécution. Il y étoit stipulé que les chrétiens sujets du roi de Perse ne seroient point troublés dans l'exercice de leur religion. Cependant Chosroës, toujours inquiet, craignant que la conformité du culte ne les tînt secrètement attachés à l'empire, leur envoya son principal ministre, qu'on nommoit *le suréna*, pour leur déclarer que le roi ne se tiendroit jamais assuré de leur fidélité tant qu'ils n'adoreroient pas ce qu'il adoroit lui-même. Les

Persarméniens assemblés se récrient sur une proposition si peu attendue ; ils protestent hautement que jamais ils n'adoreront le feu ; et comme l'évêque, prenant la parole, faisoit voir la folie de ce culte, le suréna l'accablant d'injures, le fait chasser de sa présence à coups de bâton. Le peuple indigné se jette sur le suréna ; on le met en pièces, et aussitôt on députe à l'empereur pour implorer sa protection et lui déclarer que la Persarménie se donne à l'empire. Justin reçut avec joie une offre si avantageuse ; il s'obligea par un serment solennel à défendre les Persarméniens, comme ses sujets. Les Ibériens suivirent leur exemple. On voit par les auteurs de ce temps-là que la ville de Tiphlis, connue par les relations des voyageurs, étoit dès-lors capitale de l'Ibérie. L'empereur oublia bientôt ses promesses ; et, sans songer à aucun préparatif de guerre, il ne s'occupa que de ses plaisirs.

Jamais Chosroës n'avoit eu une si juste raison de prendre les armes ; mais ce prince, avancé en âge, ne désiroit plus que de passer en paix ses dernières années, et de laisser à ses enfans un royaume tranquille. Il comptoit bien faire rentrer dans l'obéissance sans beaucoup de peine la Persarménie et l'Ibérie, pourvu que la révolte ne fût pas soutenue par les forces romaines. Pour sonder les dispositions de l'empereur, il lui envoya un seigneur de sa cour nommé Sébochthès, avec ordre de ne rien dire de ces deux provinces, et de rappeler seulement à Justin l'obligation contractée par son prédécesseur de payer tous les ans aux Perses trente mille pièces d'or. Justin reçut l'ambassadeur avec cette fierté dont il s'étoit fait un système; et comme Sébochthès, en se prosternant devant lui, laissa tomber par terre l'ornement de sa tête, les courtisans félicitèrent l'empereur de ce merveilleux événement : à les entendre, c'étoit un présage infaillible de la conquête de toute la Perse. Enivré de ces ridicules flatteries, il répondit, sur An. 572.

l'article de la pension due aux Perses, *qu'il étoit bien résolu de n'en rien payer ; que, si le roi de Perse vouloit être son ami, l'amitié ne devoit pas entrer en trafic ; qu'il seroit également honteux à Chosroës de la vendre, et à l'empereur de l'acheter.* Etonné du silence de l'ambassadeur sur l'affaire de Persarménie, Justin lui demanda s'il n'avoit rien à dire sur ce sujet. Le Perse répondit froidement *qu'à la vérité le roi lui avoit dit qu'il étoit survenu dans ce pays quelques désordres de peu de conséquence ; mais qu'il y avoit envoyé un officier en état d'apaiser ces troubles.* Alors Justin, élevant la voix : *Sachez*, lui dit-il, *que je prends les Persarméniens sous ma protection ; ils professent la même religion que moi ; si on ose les attaquer, je saurai bien les défendre.* Sébochthès étoit homme d'esprit et chrétien dans le cœur ; il se jeta aux pieds du prince, le suppliant de ne pas rompre la bonne intelligence qui faisoit fleurir les deux empires. Il lui représenta *que les succès de la guerre étoient incertains ; que, supposé même que les Romains fussent vainqueurs, leur victoire seroit funeste à la cause qu'ils prétendoient défendre ; que la Perse étoit remplie de chrétiens qui seroient enveloppés dans le carnage.* Justin, sourd à ces raisons, protesta *qu'au premier mouvement de Chosroës, il feroit marcher ses armées :* il ajouta, même avec arrogance *qu'il s'attendoit bien à rabattre l'orgueil de Chosroës, et à délivrer la Perse d'un tyran persécuteur.*

Theoph. Byz. p. 22. Evag. l. 5, c. 8. Simocat. l. 3, c. 10.

Ces paroles outrageantes rallumèrent toute l'ardeur guerrière du roi de Perse. Cependant il prit le temps nécessaire pour faire ses préparatifs. Au contraire, Justin crut avoir tout fait quand il eut nommé un général. C'étoit Marcien, patrice, cousin de l'empereur, homme de mérite, mais qui n'avoit d'autre talent militaire que celui de se faire aimer des troupes. Il partit sans soldats, sans armes, sans munitions de guerre, ramassant sur son passage les paysans et les bergers. Avec cette troupe

mal armée, et encore plus mal disciplinée, il passa l'Euphrate, et arriva dans l'Osrhoëne à la fin de l'été. Comme les Perses ne s'attendoient pas à une irruption si subite, leurs frontières étoient sans défense. Marcien détacha de son armée trois mille hommes, qui s'avancèrent dans l'Arzanène, où ils mirent tout à feu et à sang. Ce fut le seul exploit de cette année.

En Italie, Alboin enlevoit tous les ans quelque province à l'empire. Pavie, assiégée depuis trois ans, réduite enfin à l'extrémité, fut forcée de se rendre à discrétion. Le vainqueur, irrité d'une résistance si opiniâtre, avoit résolu de passer les habitans au fil de l'épée. Leur soumission désarma sa colère. Il entra dans la ville, non en conquérant, mais en roi pacifique, et défendit le meurtre et le pillage. Le peuple, d'abord tremblant et renfermé dans les maisons, où il n'attendoit que le massacre et l'incendie, ne voyant faire aux Lombards aucun acte d'hostilité, se rassura, sortit en foule dans les rues, et courut en poussant des cris de joie au palais de Théodoric, où s'étoit rendu le roi lombard. Les paroles du prince, qui ne respiroient qu'humanité, leur firent concevoir les plus douces espérances. Alboin, charmé de la situation de cette ville, de la beauté de ses édifices et de la force de ses remparts, la choisit pour la capitale de ses états.

Paul. diac. l. 2, c. 27. Sigeb. chron. Sigon. de reg. ital. l. 1.

An. 573.

Les villes assujetties par Alboin se félicitoient d'avoir changé de maître. Mais ce prince, qui réparoit par sa justice et par sa clémence la violence et l'injustice des conquêtes, ne jouit pas long-temps de sa gloire et de l'amour des peuples conquis. Sa douceur naturelle n'avoit pu effacer entièrement le caractère de barbarie qu'il tenoit de sa nation. A Vérone, au mois de mars de l'année 573, dans un grand festin qu'il donnoit aux seigneurs de sa cour, il se fit apporter la coupe faite du crâne de Cunimond, enchâssé dans de l'or; et, après y avoir bu, échauffé par le vin, il la pré-

Paul. diac. l. 2, c. 28, 29, 30, 31. Abb. Biclar. Sigon. de regno ital. l. 1. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l. 4, c. 1.

senta à la reine, en l'invitant à boire, dit-il, avec son père. Rosemonde, saisie d'horreur, jura dans son cœur la perte de son mari, et communiqua son cruel dessein à Elmige, écuyer et frère de lait du prince. Elmige lui conseilla d'en confier l'exécution à Péridée, renommé entre les Lombards pour sa force et son courage. Péridée se refusant à cet horrible parricide, la princesse, déterminée à toutes sortes de crimes, pour commettre celui qu'elle méditoit, engagea une de ses femmes, qui avoit un commerce de galanterie avec Péridée, à lui laisser prendre sa place dans l'obscurité de la nuit. Ce malheureux, trompé par cet artifice, n'eut pas plus tôt satisfait sa passion, que la reine se faisant connoître: *Choisis maintenant*, lui dit-elle, *entre tuer ou mourir. Si tu laisses Alboin échapper à ma vengeance, tu n'échapperas pas à sa colère.* Péridée, forcé d'ôter la vie au roi pour sauver la sienne, consentit à prêter son bras. Dès le lendemain Alboin s'étant jeté sur son lit pour prendre quelque repos pendant la chaleur du jour, Rosemonde écarte tous les domestiques, enlève toutes les armes, à la réserve de l'épée, qu'elle attache fortement, et introduit Péridée, qui plonge la sienne dans le sein du roi. A ce coup, Alboin s'éveille, il voit le fer sanglant, Péridée en fureur, et la reine, encore plus furieuse, qui anime le meurtrier. Il se jette sur son épée, et, ne pouvant la tirer, il saisit un escabeau avec lequel il se défend. Il tombe enfin percé de coups, et le vainqueur des Gépides et des Romains expire aux pieds d'une femme. Il n'avoit régné que trois ans et demi en Italie. Les peuples vaincus le pleurèrent; les Lombards, inconsolables, l'enterrèrent avec son épée et ses ornemens royaux au pied d'un escalier du palais.

Elmige s'étoit flatté de lui succéder: il fut trop heureux d'échapper aux Lombards, qui, se doutant du complot, le cherchoient pour l'immoler à leur juste vengeance. Il se sauva vers la côte de Gênes avec Rosemonde,

qui écrivit à Longin pour lui demander asile. L'exarque, délivré d'une continuelle inquiétude par la mort d'un si redoutable ennemi, envoya aussitôt un vaisseau, où Rosemonde s'embarqua avec sa fille Albsvinde, Elmige, devenu son mari, Péridée, et tous les trésors du roi qu'elle avoit enlevés dans sa fuite. Cette princesse étoit aussi belle que méchante et perfide. Longin, homme sans esprit et sans mœurs, en devint amoureux, et lui promit de l'épouser, si elle pouvoit se défaire de son nouveau mari. Le crime n'effrayoit plus Rosemonde; il lui coûtoit peu de faire périr Elmige après avoir trempé ses mains dans le sang d'Alboin. Comme il sortoit du bain, elle lui présenta un breuvage empoisonné. A peine en eut-il bu une partie, que, sentant dans ses entrailles l'effet du poison, il força Rosemonde, l'épée sur la gorge, de boire le reste, et tous deux expirèrent en même temps. Longin fut peu touché de cette scène tragique; il se consola en détournant une partie du trésor des Lombards, dont il envoya le reste à la cour, avec Albsvinde et Péridée. Justin lui en sut tant de gré, qu'il augmenta son autorité et ses revenus. Péridée, pour faire montre de sa force, combattit un lion d'une grandeur énorme dans un spectacle public en présence de l'empereur, et le tua. Il en attendoit une récompense: mais Justin, craignant qu'un si méchant homme n'abusât de ses forces, lui fit crever les yeux. Ce traitement irrita la férocité de Péridée. Il résolut de tuer l'empereur; et, s'étant armé de deux poignards qu'il tenoit cachés sous sa robe, il se fit conduire au palais, demandant à parler au prince, à qui, disoit-il, il avoit d'importans secrets à révéler. Justin, se défiant de ce meurtrier, envoya deux patrices pour l'écouter. Péridée, désespéré d'avoir manqué son coup, s'approche comme pour leur parler à l'oreille, et les perce tous deux en même temps de ses deux poignards. Ils tombèrent morts à ses pieds. L'histoire ne dit pas quelle fut la fin de ce scélérat.

Après la mort d'Alboin, les seigneurs lombards se rendirent de toutes parts à Pavie. Il ne laissoit point d'enfant mâle, et l'intervalle de cinq mois que dura l'interrègne donne lieu de soupçonner qu'il se forma beaucoup d'intrigues et de cabales pour remplir le trône vacant. Enfin on élut Cleph, un des plus nobles de la nation, païen de religion, aussi guerrier qu'Alboin, mais avare et sanguinaire. Il traita cruellement les vaincus, chassant les nobles de leur patrie, faisant mourir les riches pour s'emparer de leurs biens. S'étant rendu odieux à ses propres sujets, il fut assassiné par un de ses domestiques après dix-huit mois de règne. Ce prince ajouta de nouvelles conquêtes à celles de son prédécesseur. Il se rendit maître de *Tanetum*, entre Parme et Modène; il resserra de plus près Ravenne par la prise de Rimini. Il rétablit *Forum Cornelii*, place importante, bâtie par Sylla, ruinée par Narsès. Les Lombards élevèrent au voisinage le château d'Imola, qui donna dans la suite son nom à la ville.

Theoph. Byz. p. 22, 23. *Evag. l.* 5, *c.* 8, 9, 10. *Abb. Biclar. Simocat. l.* 3, *c.* 10, 11. *Theoph. p.* 208, 209. *Cedr. p.* 390. *Zon. t.* 2, *p.* 71.

Dans ce même temps l'empire avoit à soutenir en Asie une guerre beaucoup plus sanglante. L'imprudente fierté de Justin l'avoit allumée; l'incapacité de ses généraux soutenoit mal l'orgueil de leur maître; et les Perses, plus puissans que les Lombards, mettoient en feu la Mésopotamie et la Syrie. Marcien, retiré à Dara pendant l'hiver, avoit fait lever des troupes en Arménie. Les Lazes, les Abasges, les Alains, commandés par leur roi Saros, étoient venus grossir son armée. Se voyant si supérieur en forces, il attaqua un corps de Perses près de Nisibe, leur tua douze cents hommes, en fit soixante-dix prisonniers, sans autre perte que de sept soldats. Après avoir passé plusieurs jours à l'attaque d'une forteresse dont il ne put se rendre maître, il reprit ses quartiers d'hiver, et, dès les premiers jours du printemps, il entreprit le siége de Nisibe selon les ordres qu'il en avoit reçus de l'empereur. Cette ville bien fortifiée,

malgré la vaste étendue de son enceinte, et défendue par une nombreuse garnison, ne prit point l'alarme à la vue de l'armée romaine. Les habitans, pleins de confiance, laissèrent lenrs portes ouvertes, accablant d'insultes et éloignant à force de traits, qui partoient d'une infinité de machines, une armée trop foible et trop mal commandée pour emporter une place de cette conséquence. Sur la nouvelle du siége de Nisibe, Chosroës, qui avoit passé l'année précédente à faire ses préparatifs, part de Ctésiphon à la tête de plus de cent mille hommes de pied, et de quarante mille chevaux. Ayant passé le Tigre un peu au-dessus de cette ville, au lieu de prendre le chemin de Nisibe, il traverse les déserts de la Mésopotamie pour cacher sa marche aux Romains, et s'avance jusqu'à cinq journées de Circèse, dernière place de l'empire sur l'Euphrate. De là il envoie Adaarmane à la tête de six mille hommes ravager la Syrie; et, tournant vers le nord, il marche droit à Nisibe pour en faire lever le siége.

Justin, ayant appris que Chosroës avoit passé le Tigre, se laissoit endormir par ses courtisans, qui débitoient avec assurance, les uns que le roi de Perse périssoit de faim avec son armée dans les déserts, les autres qu'il étoit déjà mort. Aussi impatient que présomptueux, il s'étonnoit de n'avoir pas encore reçu la nouvelle de la prise de Nisibe; et il dépêcha des exprès avec ordre de lui apporter au plus tôt les clefs de la ville. A peine étoient-ils partis, qu'il reçut une lettre de Grégoire, patriarche d'Antioche, que l'évêque de Nisibe, affectionné aux Romains par intérêt de religion, avoit instruit de l'état du siége. Grégoire mandoit à l'empereur que Marcien ne pouvoit ni prendre Nisibe avant l'arrivée de Chosroës, ni résister à l'armée des Perses. Justin, qui, selon le caractère des princes indolens et voluptueux, n'étoit pas disposé à croire ce qui auroit troublé ses plaisirs, fit répondre à Grégoire qu'il pouvoit s'abstenir de

donner de fausses alarmes; que Chosroës n'arriveroit pas assez tôt pour prévenir la prise de Nisibe; ou que, s'il la prévenoit, on en seroit quitte pour le battre. En même temps, persuadé par les ennemis de Marcien que ce général trahissoit l'empire, il fait partir Acace, homme superbe et insolent, pour ôter à Marcien le commandement de l'armée, quand même il seroit déjà dans la ville. Acace trouva le siége levé aux approches de Chosroës, et Marcien ne différa pas un moment d'obéir aux ordres de l'empereur. Mais cette nouvelle ne fut pas plus tôt répandue dans le camp, que toute l'armée, officiers et soldats, comme de concert, se débande, se disperse dans les campagnes; les troupes étrangères reprennent le chemin de leur pays; tout disparoît en un moment. Acace, abandonné et couvert de honte, est obligé de reprendre le chemin de Constantinople.

Cependant Adaarmane, ayant passé l'Euphrate et grossi son détachement d'un grand nombre d'Arabes Scénites, que le désir du pillage avoit attirés sous ses étendards, faisoit un horrible dégât dans la Syrie. Le pays étoit sans défense, car on devoit compter pour rien une poignée de mauvaises troupes commandées par Magnus, plus instruit de la finance que de la guerre, et qui, de banquier étoit devenu intendant d'un des palais de l'empereur, et enfin général d'armée. Aussi, dès qu'il eut nouvelle de l'irruption des Perses, n'eut-il rien de plus pressé que de s'enfuir; ce qu'il fit même avec tant de maladresse, qu'il se vit sur le point d'être enveloppé avec tous ses gens. Adaarmane, pillant et brûlant tout ce qu'il rencontroit sur sa route, arriva devant Antioche. Jamais cette ville ne s'étoit vue dans un si grand danger. Une partie des murailles étoit tombée, et presque tous les habitans avoient pris la fuite avec l'évêque, qui avoit sauvé avec lui les trésors de l'église. Ceux qui restoient étoient divisés entre eux, la plupart voulant se rendre aux Perses, auxquels on ne pouvoit, sans

a témérité la plus aveugle, entreprendre de résister. On eut dire qu'en cette occasion le nom d'Antioche fut son nique défense. Adaarmane, faute d'être instruit de l'état ù se trouvoit la ville, n'osa l'attaquer; il se contenta de étruire les faubourgs, et alla brûler Héraclée, qu'on ommoit alors *Gagalique*. Il marcha ensuite vers Apamée, ont les murs tomboient en ruine. Les habitans, hors 'état de se défendre, lui envoyèrent de riches présens, et ffrirent de payer leur rançon, s'il vouloit épargner leur ille. Le général perse reçut leurs présens, accepta leurs ffres, et, par une insigne perfidie, trois jours après il s'empara d'Apamée, y mit le feu, chargea de fers les habitans, et repassa l'Euphrate pour aller rejoindre Chosroës.

Ce prince étoit devant Dara, qu'il assiégeoit avec toutes ses forces. Il avoit coupé les aquéducs, détourné le cours du fleuve, environné la ville d'une circonvallation, élevé une terrasse qui joignoit la muraille. Les catapultes et les balistes dont la terrasse étoit couverte foudroyoient les habitans; et les tours roulantes, aussi hautes que celles de la ville, portoient de tous côtés l'effroi et la mort. La garnison et les habitans se défendoient avec courage, quoiqu'ils ne fussent pas commandés. Le gouverneur, soit par lâcheté, soit qu'il fût d'intelligence avec les ennemis, se tenoit renfermé dans sa maison et ne donnoit aucun ordre. L'arrivée d'Adaarmane mit Chosroës en état de redoubler ses efforts et de multiplier les assauts. Cependant la ville tint contre toute la puissance des Perses jusque bien avant dans l'hiver; et ce ne fut qu'après six mois d'attaques continuelles qu'elle fut forcée l'épée à la main. La plupart des habitans périrent dans le massacre, en combattant jusqu'à la mort. On fit prisonniers ceux qui mirent bas les armes; et Chosroës, laissant garnison dans cette place importante, qui depuis soixante-sept ans avoit toujours été pour les Perses un objet de jalousie et d'inquiétude, retourna dans ses états.

Menand. p. 111, 112, 113, 114, 115, 154, 155, 156. Evag. l. 5, c. 11. Cedr. p. 390. Niceph. Cal. l. 17, c. 39. Suid. in voce Ε'πιδϐπῆσαι

L'empereur n'avoit guère moins à craindre du côté de l'Illyrie. Les Abares, pour achever d'être maîtres de la Pannonie, attaquoient Sirmium, et leur kan, nommé Baïan, avoit commencé la guerre par violer le droit des gens. Ce prince, qui faisoit sa résidence au-delà du Danube, avoit fait mettre aux fers Vitalien et Comitas, que Justin lui avoit députés pour se plaindre de quelques hostilités. Bon commandoit dans Sirmium, et défendoit la ville avec tant de valeur, que le kan lui proposa une conférence pour traiter d'accommodement. Le prince barbare se plaignoit des insultes faites par Justin à ses ambassadeurs, et du refus de lui continuer la pension payée par Justinien. Il prétendoit que Sirmium, appartenant à la Pannonie, cédée à sa nation par les Lombards, lui devoit être remise. Bon s'efforça de justifier la conduite de l'empereur : *Mais,* ajouta-t-il, *pour ce qui regarde vos demandes, il n'est pas en mon pouvoir de vous rien accorder; adressez-vous à Justin, qui est mon maître et le vôtre.* Baïan, irrité de cette réponse, jura qu'il se feroit raison de l'insolence des Romains, et fit partir sur-le-champ dix mille Huns Cutrigours, avec ordre de passer la Save, et de porter le fer et le feu dans la Dalmatie. Il envoya cependant en même temps à Constantinople un ambassadeur, dont les propositions fières et hautaines furent rejetées avec mépris. Les prétentions du kan étoient encore plus exorbitantes qu'auparavant. Il demandoit qu'on augmentât sa pension de celle que Justinien avoit autrefois payée aux Cutrigours et aux Utigours, parce qu'étant vainqueur de ces deux peuples, il étoit, disoit-il, substitué à tous leurs droits. Justin répondit qu'il enverroit Tibère, son général, pour traiter avec le kan. Après plusieurs conférences inutiles, Tibère consentit à céder aux Abares une certaine étendue de pays, pourvu que leurs principaux chefs donnassent leur enfans en otage. Le kan exigeoit des Romains la même condition ; mais

Tibère la refusa, et l'empereur trancha la contestation en déclarant qu'il ne vouloit point de paix. Il mandoit à son général qu'*il étoit honteux de traiter d'égal à égal avec des barbares, avec lesquels des Romains ne devoient faire usage que de leurs épées.*

Tibère avoit quelque expérience de la guerre, et Justin le chargea de la conduite de celle qu'on alloit faire aux Abares. La négociation étant rompue, le général assembla des milices, et donna ordre à Bon de garder les passages du Danube pour empêcher les Abares d'au-delà de venir se joindre à ceux de la Pannonie. Malgré cette précaution, il en passa un grand nombre, et leur armée se trouva fort supérieure à celle des Romains. C'étoit la coutume de ces barbares de marcher au combat en poussant des cris affreux, et de faire un grand bruit de timbales pour effrayer les ennemis. Tibère en prévint ses soldats, et leur ordonna de répondre à ces vaines menaces par un bruit égal, en choquant ensemble leurs boucliers, et poussant le cri de guerre avec plus de force que jamais. Ses avis furent inutiles. Au premier aspect de cette nation féroce, les nouvelles milices, effrayées, prirent la fuite sans combattre, et Tibère lui-même auroit été pris, si la Providence ne l'eût sauvé pour donner à ce malheureux siècle un exemple d'un empereur sage et vertueux. Cet échec rendit Justin plus traitable. On convint d'abord d'une trève, qui fut bientôt suivie de la paix. On en ignore les conditions; mais Sirmium resta aux Romains. Les députés des Abares qui étoient venus conclure le traité à Constantinople furent attaqués à leur retour par des brigands nommés *Scamares*, qui leur enlevèrent leur argent, leurs chevaux et tout leur équipage. Sur les plaintes qu'il en firent porter à l'empereur, on donna la chasse à ces voleurs, et ce qui avoit été pris aux Abares leur fut fidèlement restitué.

LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

JUSTIN II, TIBÈRE CONSTANTIN, MAURICE.

An. 574. Menand. p. 118, 156, 157. Simocat. l. 3, c. 11, 12. Evag. l. 5, c. 11, 12, 13. Corip. l. 1. Abb. Biclar. Greg. Tur. hist. franc. l. 4, c. 39; l. 5, c. 20. Paul. diac. l. 8. Zon. t. 2, p. 70, 71, 72. Anast. hist. p. 70. Hist. miscel. l. 16, 17. Theoph. p. 208, 209, 210. Chron. Alex. Niceph. Cal. l. 17, c. 39. Cedr. p. 388, 389, 390, 391. Manas. p. 68, 69, 70, 71. Du Cange, fam. byz. p. 99.

Depuis quelque temps l'empereur étoit affligé d'une goutte cruelle; juste punition de ses débauches. Mais la levée du siége de Nisibe, la prise de Dara et le ravage de la Syrie, en rabattant sa fierté, firent sur lui une si vive impression, qu'il devint sujet à des accès de démence. Cet égarement d'esprit éclata d'abord par le traitement indigne qu'il fit à son frère Baduaire. Il méprisoit ce prince, et l'avoit obligé de se contenter de la charge de connétable, tandis qu'il avoit honoré de celle de grand-maître du palais, première dignité de l'empire, un autre officier de même nom, qu'il prit pour gendre en lui donnant sa fille Arabia. Irrité contre son frère pour un sujet assez léger, il le fit battre à coups de poings par ses chambellans en plein conseil. Ensuite, sur les reproches de sa femme Sophie, s'étant repenti de cette brutalité, il alla chercher son frère, l'embrassa, le retint à dîner, et lui demanda pardon en présence du conseil, témoin de son emportement.

Les fréquentes rechutes de Justin le tenoient presque toujours renfermé dans son palais : inaccessible aux opprimés, il laissoit, sans le vouloir, libre carrière à la violence des hommes puissans. La force seule décidoit : les tribunaux étoient sans pouvoir, et l'état éprouvoit tous les désordres de l'anarchie : si l'empereur paroissoit en public, il étoit obsédé d'une foule de malheureux qui crioient, *justice ! justice !* Après avoir plu-

sieurs fois assemblé les magistrats et tous les grands de sa cour pour trouver les moyens de remédier à ces excès ; après avoir inutilement prodigué les remontrances et les menaces, il établit préfet de la ville un magistrat intègre, plein de fermeté et de vigueur, qu'il revêtit de toute son autorité pour punir les coupables, sans distinction d'état ni de rang : il déclara que les sentences du préfet seroient exécutées sans appel, et que le souverain ne feroit grâce à personne. Cette déclaration si terrible effraya tous les tyrans; hormis un seul, qui se crut au-dessus de toutes les lois. Une pauvre veuve vint se jeter aux pieds du préfet, se plaignant d'un officier-général qui l'avoit dépouillée de tous ses biens. Le magistrat, par ménagement pour ce seigneur, qui étoit parent du prince, lui écrivit pour le prier de rendre justice, et lui fit présenter sa lettre par la personne offensée. Pour toute satisfaction, elle ne reçut que des outrages et de mauvais traitemens. Indigné de cette insulte, le préfet cite l'accusé devant son tribunal : celui-ci ne répond que par des railleries et des injures contre le juge et le jugement. Au lieu de comparoître, il va dîner au palais, où il étoit invité avec un grand nombre de courtisans. Le préfet, ayant appris qu'il étoit à table avec le prince, entre dans la salle du festin; et adressant la parole au prince : *Seigneur*, lui dit-il, *si vous persistez dans la résolution que vous avez annoncée de châtier les violences, je continuerai d'exécuter vos ordres ; mais si vous renoncez à ce dessein si digne de vous, s'il faut que les plus méchans des hommes soient honorés de votre faveur et reçus à votre table, acceptez la démission d'une charge inutile à vos sujets, et qui ne peut que vous déplaire.* Justin, frappé d'une remontrance si hardie : *Je n'ai point changé*, répondit-il ; *poursuivez partout l'injustice, je vous l'abandonne ; fût-elle assise avec moi sur le trône, j'en descendrois pour la livrer au châtiment.*

Le magistrat, armé de cette réponse, fait saisir le coupable au milieu des convives, le traîne au tribunal, écoute la plainte de la veuve; et comme cet homme, auparavant si superbe, alors interdit et tremblant, ne pouvoit alléguer aucun moyen de défense, il le fait dépouiller, battre de verges, et promener sur un âne, la face tournée en arrière, par toutes les places de la ville. Ses biens furent saisis au profit de la veuve; et cet exemple arrêta pour quelque temps l'usurpation et la violence. L'empereur récompensa la fermeté du préfet en le créant patrice, et lui assurant sa charge pour tout le temps de sa vie.

Tandis que ce magistrat incorruptible veilloit au maintien de la tranquillité publique, l'impératrice Sophie prenoit soin des affaires du gouvernement. Chosroës se préparoit à rentrer en campagne; elle lui fit porter quarante-cinq mille pièces d'or pour obtenir une trève. Elle espéroit profiter de cet intervalle pour faire consentir le roi de Perse à un congrès, où l'on pourroit accorder les différends des deux nations et parvenir à une paix solide et durable. Le patrice Trajan, questeur du palais, vieillard très-estimé pour sa prudence, fut employé à cette négociation, conjointement avec le médecin Zacharie. Ils étoient chargés d'une lettre de l'impératrice, qui écrivoit en son propre nom au roi de Perse. Elle lui représentoit le triste état de l'empereur: *Souvenez-vous*, lui disoit-elle, *que dans la maladie dont vous fûtes autrefois accablé, non contens d'épargner vos frontières, nous emplâyames nos bons offices pour vous procurer la guérison, en vous envoyant nos médecins les plus habiles.* Chosroës crut faire beaucoup pour les Romains en leur accordant une trève d'un an, qu'il se faisoit chèrement payer.

Cette suspension d'hostilités étoit nécessaire à l'empereur. Son esprit s'affoiblissant de plus en plus, il eut le bonheur de sentir lui-même qu'il étoit hors d'état de

soutenir le poids des affaires, et qu'il avoit besoin d'un lieutenant. Il regardoit et ses deux frères et son gendre comme incapables d'une fonction si importante. Sophie lui conseilla de jeter les yeux sur Tibère. Il étoit de Thrace, homme de fortune, dont la naissance est inconnue. Justin l'avoit élevé auprès de lui dès son enfance; il le chérissoit comme son fils, et après l'avoir éprouvé dans les emplois du palais et dans les divers grades du service militaire, il le fit commandant de la garde impériale. La valeur de cet officier, son zèle pour la justice tempéré par la douceur de son caractère, sa générosité, sa piété nourrie des maximes du christianisme au milieu d'une cour très-corrompue, lui attiroient l'estime universelle. Tant de qualités étoient encore relevées aux yeux de l'impératrice par une figure aimable, noble et majestueuse; c'étoit l'homme le mieux fait de l'empire, et l'on eût dit qu'il étoit né pour commander aux autres hommes. Elle résolut donc de le placer sur le trône, à dessein de le partager avec lui après la mort de son mari, dont les infirmités annonçoient une fin prochaine. Il paroît que Tibère, tout religieux qu'il étoit, ne manquoit pas de dextérité pour avancer sa fortune. Il pénétra le projet de l'impératrice; il eut l'adresse d'en profiter, et de lui cacher un secret important, dont la connoissance auroit infailliblement refroidi le zèle de la princesse en sa faveur. L'empereur, qui n'avoit point d'enfant mâle, se détermina sans peine à l'adopter pour son fils et à lui conférer le titre de César, se reposant entièrement sur lui de tous les soins du gouvernement. Ayant donc fait assembler dans la cour du palais le sénat et le clergé de Constantinople, il monta sur un tribunal élevé, où il fit monter avec lui Tibère. Alors, après l'avoir revêtu de la tunique et de la robe impériale, il joignit au nom de Tibère le surnom de Constantin, et déclara qu'il le choisissoit pour tenir sa place, et qu'il lui faisoit part de l'autorité sou-

veraine. Il ordonna aux assistans, et, en leur personne, à tous ses sujets de le respecter et de lui obéir comme à l'empereur même. Ensuite se tournant vers le nouveau César, il lui parla en ces termes, qu'un auteur contemporain dit avoir exactement recueillis : « Ce « n'est pas Justin qui vous couronne, c'est Dieu même ; « c'est de sa main que vous recevez ces ornemens de la « majesté suprême : honorez-les, afin qu'ils vous hono- « rent ; honorez l'impératrice ; elle a été votre souve- « raine, elle devient aujourd'hui votre mère. Que vos « mains soient pures ; ne les trempez jamais dans le « sang de vos sujets. Je ne me suis rendu que trop « odieux ; ne me ressemblez pas. J'étois foible ; mes « chutes ont été fréquentes ; j'en porte la peine : mais « ceux dont les mauvais conseils m'ont plongé dans ces « malheurs en rendront compte au tribunal de Jésus- « Christ. Ne vous laissez pas éblouir comme moi par « cet éclat extérieur. Occupez-vous de tous vos sujets ; « nul d'entre eux ne doit être méprisable à vos yeux. « Ne perdez jamais de vue ce que vous avez été ni ce que « vous êtes. Veillez sur vos soldats. Fermez l'oreille aux « délateurs. Ne permettez pas qu'on vous séduise en « vous citant l'exemple de votre prédécesseur ; je vous le « dis parce que j'y ai été trompé. A combien d'innova- « tions des courtisans intéressés et menteurs m'ont-ils « engagé sous le faux prétexte de l'usage ! Laissez les « riches jouir de leurs biens ; donnez-en aux pauvres. » Lorsqu'il eut cessé de parler, le patriarche prononça une formule de prière, qui fut suivie des vœux de tous les assistans. Le César se prosterna aux pieds de l'empereur, qui lui dit en le relevant : *Je sens bien que, dans l'état où je suis, partager avec vous ma puissance, c'est vous la donner tout entière. Ma vie même va dépendre de vous. Que Dieu mette dans votre cœur ce que j'ai oublié de vous dire !* Cette auguste cérémonie se fit un vendredi du mois de décembre. Elle fut accompagnée

des acclamations du peuple, ravi de joie de voir la couronne sur la tête d'un prince si capable de la soutenir.

Les progrès des Lombards en Italie affligeoient Tibère ; mais le mauvais état des affaires de l'empire ne lui permettoit pas de faire de grands efforts pour la secourir. Cleph venoit de mourir, assassiné par un de ses domestiques : il laissoit un fils en bas âge. Cette raison, jointe à l'amour de la liberté et à l'aversion que la cruauté du dernier roi avoit inspirée pour la monarchie, détermina les seigneurs lombards à se rendre indépendans. L'empire conservoit Ravenne et les villes voisines qui formoient l'exarchat. Padoue, Monsélice, Crémone, Gênes et la côte de la Ligurie, Suse et les places des Alpes cottiennes, Rome et les villes d'alentour, Naples et les autres ports de la Campanie et de la Lucanie, étoient occupés par des garnisons impériales. Les Lombards étoient maîtres du Frioul, de la Vénétie, de la Ligurie presque entière, de l'Ombrie, et d'une grande partie de la Toscane. Ils avoient poussé leurs conquêtes jusque dans la Campanie et dans l'Apulie. Cette étendue de pays étoit gouvernée par trente-six ducs. Chacun d'eux s'érigea en souverain dans son duché. Ils établirent des comtes dans les grandes villes ; dans les moindres, des châtelains nommés *gastaldes*, pour commander dans l'ordre civil et militaire. Cette forme de gouvernement subsista pendant dix années. Pour ne pas interrompre trop souvent le récit des autres affaires de l'empire, je vais exposer ici tout de suite ce qui se passa de mémorable en Italie dans le cours de cet interrègne.

An. 575.
Greg. dial. l. 3, c. 38.
Greg. Tur. hist. franc. l. 4, c. 35.
Paul. diac. l. 2, c. 31, 32.
Sigeb. chr.
Sigon. de regno ital. l. 1.
Pagi ad Baron.
Pratilli prolus. in Paul. diac.
Giann. hist. nap. l. 4, c. 1.
Murat. annal. ital. t. 3, p. 491, 492, 502.
Idem, an in medii ævi. t. 1. Dissert. 1.
De vitâ antiq. Benevent. t. 2, p. 8, 9, 17, 19.

Alboin avoit traité les vaincus avec douceur. Son successeur, dans la courte durée d'un règne de dix-huit mois, s'étoit rendu odieux, même à ses sujets. Mais, si un bon roi est un rare présent du ciel, que pouvoit-on attendre de barbares nourris dans les horreurs de la guerre, et qui ne prenoient la loi que de leur

épée ? Devenus tyrans aussitôt que souverains, ils commencèrent par exterminer ce qui restoit de riches habitans ; ils réduisirent les autres à l'indigence. Bientôt on ne vit autour d'eux que des villes ruinées, des forteresses abattues, des églises et des monastères réduits en cendres, des campagnes abandonnées : ce beau pays n'étoit plus qu'un désert ; les bourgs et les villages, auparavant si peuplés, ne servoient plus, dit saint Grégoire, que de retraites aux bêtes féroces. Plusieurs de ces ducs étoient païens ; ils massacroient ceux qui refusoient de participer à leurs superstitions sacriléges ; les chrétiens qui leur échappoient se réfugioient dans les îles de la mer de Toscane.

Greg. Tur. hist. franc. l. 4, *c.* 6, 42, 45. *Mar. Avent. Aimoin. l.* 3, *c.* 17. *Paul. diac. l.* 3, *c.* 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. *Pagi ad Baron. Murat. annal. ital. t.* 3, *p.* 494, 495.

Ces princes, indépendans l'un de l'autre, au lieu d'agir de concert pour achever la conquête de l'Italie, ne songèrent qu'à s'agrandir à l'envi chacun en particulier. Plusieurs d'entre eux, voisins des Alpes, réunirent leurs forces, et se jetèrent dans la Bourgogne, qui s'étendoit alors jusqu'en Dauphiné et en Savoie. Gontran, roi de ce pays, envoya contre eux le patrice Amé, qui fut vaincu dans un grand combat où il perdit la vie. Les Lombards, chargés de butin, retournèrent en Italie. L'année suivante, ils marchèrent vers Embrun ; mais ils ne furent pas si heureux. Mummol, général des troupes de Gontran, ayant fait rompre les chemins, les enferma entre des abatis d'arbres, et les défit entièrement. On vit dans cette bataille Salone et Sagittaire, frères, et évêques, l'un d'Embrun, l'autre de Gap, combattre armés de toutes pièces. Ces deux prélats, déjà condamnés dans le second concile de Lyon, rétablis ensuite par le pape Jean III, furent enfin déposés, pour leurs mauvaises mœurs, dans le concile de Châlons-sur-Saone en 579. D'un autre côté, les Saxons, venus en Italie à la suite d'Alboin au nombre de vingt mille, mécontens de la fierté des Lombards, qui prétendoient les traiter comme leurs sujets, s'unirent en un corps, et

tentèrent de se faire un établissement en France. Ils vinrent camper près de Riez en Provence, et commencèrent à ravager le pays. Mummol alla encore fondre sur eux, et les tailla en pièces; la nuit seule mit fin au carnage. Le lendemain les Saxons, sans se rebuter de leur perte, se préparoient à combattre de nouveau. Le général françois, aussi sage que vaillant, ne jugea pas à propos de forcer des désespérés; il leur permit de se retirer, en abandonnant leurs prisonniers et leur butin, outre une somme d'argent qu'ils payèrent en dédommagement de leurs ravages. Ils ne furent pas plus tôt arrivés en Italie, qu'ils se séparèrent des Lombards, et, prenant avec eux leurs femmes, leurs enfans et tout leur bagage, ils retournèrent en Germanie. Une troupe de Lombards entre dans le Valais, s'empare de Cluse au bord du Rhône, et séjourne dans le monastère d'Agaune. Ils sont entièrement défaits par les François. Une entreprise faite par trois ducs sur la Provence et le Dauphiné n'eut pas un meilleur succès : battus par Mummol, ils furent obligés de repasser les Alpes, et reçurent encore un nouvel échec de Sisinnius, qui commandoit dans Suse pour l'empereur. A peine furent-ils retirés, que Chramnichis, à la tête d'une armée de François austrasiens, vint ravager le territoire de Trente. Ragilon, comte Lombard, ayant osé marcher à sa rencontre, fut défait et tué; mais le vaiqnueur, surpris à son tour dans sa retraite par Evin, duc de Trente, périt avec la plus grande partie de son armée.

Pendant que les princes lombards qui commandoient aux environs du Pô et des Alpes perdoient leur temps et leurs forces à lutter contre les François, les ducs de Spolette et de Bénévent travailloient utilement à étendre leurs états, l'un dans l'Ombrie et du côté de Rome, l'autre dans la Campanie, dans la Calabre et dans le pays des Brutiens. Le pape Benoît, qui avoit succédé à Jean III, ayant obtenu un secours de Tibère, alors

Menand. p. 124, 126. Abb. Biclar. Paul. diac. l. 3, c. 11, 13, 20; l. 4, c. 18. Hist. miscel. l. 17. Anast. in Benedicto et Pelagio II. Sigeb. chron.

Marian. Scot. chr. Greg. l. 1, ep. 31. Idem, dial. l. 2, c. 17. Aimoin, l. 3, c. 80. Sigon. de regno ital. l. 1. Rubeus hist. ravenn. l. 4. Camill. Peregr. hist. Longob. t. 1, p. 272. Idem, in serie abbat. Cassin. p. 8. Mabill. annal. benedict. abb. de nuce. chron. Cass. l. 1, c. 2. Pagi ad Baron. Murat. annal. ital. t. 3, p. 503, 504, 506, 508. Giann. hist. nap. l. 4, c. 2, 12. Abrégé chr. de l'histoire d'Ital. t. 1, p. 155.

César, Baduaire, gendre de l'empereur, passa en Italie avec quelques troupes; mais il fut défait, et mourut bientôt après. La famine ne faisoit pas moins de ravage que les armes des Lombards; elle contribuoit même à leurs progrès. Plusieurs places se rendirent faute de vivres; Rome sans chef, sans garnison ni subsistance, étoit dans le plus grand péril: les barbares, après avoir ravagé le territoire, vinrent mettre le siége devant la ville. Tibère, devenu empereur, pressé par les vives instances du pape, envoya par mer un convoi considérable de blé, qu'il fit venir d'Egypte, et qui, étant heureusement arrivé au port d'Ostie, remonta le Tibre malgré les Lombards. Ce secours rendit le courage aux habitans, dont plusieurs étoient déjà morts de faim, et fit perdre aux barbares l'espérance de s'emparer de Rome. Ils se retirèrent, emmenant avec eux grand nombre de prisonniers, qu'ils traitèrent cruellement, faisant mourir par divers supplices ceux qui refusoient de prendre part à leur idolâtrie. Ce fut pendant ce siége que, le pape Benoît étant mort, Pélage II fut élu après une vacance de quatre mois. L'état de la ville ne permit pas de consulter l'empereur; mais, après la retraite des Lombards, le pape écrivit à Tibère pour lui rendre compte des raisons qui avoient empêché d'attendre son agrément, et pour le prier d'approuver la possession qu'il avoit prise du saint-siége. Les papes avoient alors deux aprocrisiaires (on nommoit ainsi ceux que l'on nomme aujourd'hui *nonces*), l'un à Ravenne, l'autre à Constantinople, pour veiller aux intérêts de l'église de Rome. Grégoire, alors diacre de cette église, et qui succéda dans la suite à Pélage, fut député à Tibère avec plusieurs sénateurs. Ce prince, occupé de la guerre de Perse, ne put envoyer que quelques troupes et une somme d'argent pour engager les Lombards à rester en paix. Avec un si foible secours, Longin ne se crut pas en état de rien entreprendre; mais l'argent servit à

faire lever le siége de Rome attaquée de nouveau, et à gagner quelques capitaines lombards, qui s'engagèrent sous les étendards de l'empire, et passèrent en Orient pour y servir contre les Perses. Faroald, duc de Spolette, s'avança jusqu'à Ravenne, défendue par sa situation et par une forte garnison. N'osant l'attaquer, il bloqua la ville de Classe, dont il ne put s'emparer qu'au bout de deux ans; c'étoit le port de Ravenne et l'entrepôt de toutes les marchandises qui venoient par le golfe Adriatique. La prise de cette place tenoit Longin en échec, et réduisoit Ravenne à de grandes extrémités; ce qui donna aux ennemis le temps d'achever la conquête de la Toscane. Ce fut alors qu'Aquilée, presque détruite, fut abandonnée aux Lombards. Elie, archevêque de cette ville, retiré dans l'île de Grado, à l'exemple de Paulin son prédécesseur, fit déclarer dans un concile que le siége d'Aquilée demeureroit transféré dans cette île, qui par cette translation devint métropole de l'Istrie et de la Vénétie. D'un autre côté, Zotton, duc de Bénévent, assiégeoit Naples: mais il fut obligé de se retirer; et cette ville importante, plus d'une fois attaquée par les Lombards, se défendit toujours avec succès. Cependant les barbares faisoient tous les ans de nouveaux progrès. Les Romains n'attendoient leur salut que de Constantinople; ils ne manquoient pas d'argent, mais de soldats; et, comme ils pensoient que la guerre de Perse pouvoit épuiser les trésors de l'empereur, ils lui firent porter trois milles livres d'or, en le suppliant de leur envoyer un renfort de troupes. Le patrice Pamphronius, chargé de cette commission, n'oublia rien pour toucher le cœur du prince. Mais ce n'étoit plus le temps où l'empire pouvoit porter ses armes aux deux extrémités du monde à la fois et couvrir la terre de ses soldats. La guerre de Perse occupoit toutes ses forces; et Tibère, quoique sensible aux maux de ses sujets, ne put faire autre chose pour Rome que de lui renvoyer

les trois mille livres d'or ; il conseilloit aux Romains d'employer cet argent à gagner les officiers et les soldats lombards ; ou, s'ils n'y pouvoient réussir, à soudoyer des troupes françoises. Le monastère du mont Cassin étoit célèbre par la réputation de saint Benoît, son fondateur, et déjà enrichi des libéralités de plusieurs princes. Ce fut un attrait pour Zotton ; il vint l'attaquer pendant la nuit, enleva les trésors de l'église, et fit raser le bâtiment. Les moines, s'étant sauvés pendant le pillage, se réfugièrent à Rome, où le pape Pélage leur donna un asile près de Saint-Jean-de-Latran. Ils y demeurèrent jusqu'à l'abbé Pétronax, qui commença en 720, et releva le monastère. Je suis ici le sentiment du père Mabillon, qui place en 582 la destruction du mont Cassin : les autres auteurs retardent cet événement de plusieurs années. Voilà ce qui se passa de plus remarquable sous le gouvernement des ducs lombards, qui subsista jusqu'à la troisième année de l'empereur Maurice. Je vais reprendre l'histoire des dernières années de Justin.

Menand. p. 118, 119, 157.

La trève d'un an accordée par le roi de Perse étoit près d'expirer, et Tibère, chargé depuis peu du soin des affaires, n'avoit pas encore eu le temps ni de lever des troupes, ni de faire les préparatifs nécessaires pour une guerre si importante. Il balançoit sur le parti qu'il avoit à prendre. Il désiroit la paix ; mais il pensoit que de la demander ce seroit déshonorer son avénement à l'empire. Chosroës le tira de cet embarras en lui envoyant le premier un ambassadeur. Il offroit la paix, mais à des conditions si dures, qu'il eût été honteux de l'accepter. Sa lettre, pleine d'arrogance, étoit adressée à Sophie : elle répondit qu'on enverroit incessamment des députés pour traiter avec le roi. L'intention de Tibère étoit de ne faire la paix que pour deux ou trois ans, dans l'espérance que cet intervalle lui suffiroit pour rétablir les forces de l'empire et se mettre en état de

rabattre l'orgueil de Chosroës. Mais le roi, qui pénétroit son dessein, vouloit actuellement la guerre, ou une paix de plus longue durée, à condition que les Romains lui paieroient chaque année trente mille pièces d'or. Sur le refus des députés, Mébodès, qui étoit venu traiter avec eux sur la frontière près de Dara, fit partir Tamchosroës, général des troupes de Perse, qui alla faire le ravage sur les terres de l'empire. Une si prompte incursion fit consentir les députés romains au paiement annuel de trente mille pièces d'or : ils obtinrent que la paix ne seroit conclue que pour trois ans. Chosroës, de son côté, en excepta l'Arménie, où il se réserva la liberté de porter ses armes.

Cette exception mettoit les Romains en droit d'agir dans ces mêmes contrées. L'Ibérie et la Persarménie, que Chosroës vouloit retirer des mains de l'empereur, alloient être le théâtre de la guerre. Pour s'assurer des pays voisins, Curs et Théodore, qui commandoient dans ces provinces, firent des courses dans l'Albanie, et forcèrent les habitans de leur donner des otages. Ils réduisirent les Sabirs à la même nécessité; et ces deux nations, voyant leurs enfans au pouvoir des Romains, se déterminèrent à se donner tout-à-fait à l'empire. Leurs députés furent bien reçus de Justin, qui se mêloit encore du gouvernement dans les intervalles que lui laissoit sa maladie; il leur promit un traitement favorable, ajoutant, avec sa vanité ordinaire, qu'ils prenoient le bon parti en se soumettant volontairement, et qu'il sauroit bien forcer par les armes ceux qui refuseroient de lui obéir. Abir, chef de ces peuples, étoit alors absent. Dès qu'il fut revenu, il changea la disposition des esprits, et sans égards aux otages, il engagea la plus grande partie des Sabirs et des Albaniens à rentrer sous l'obéissance du roi de Perse. Aussitôt Curs et Théodore retournèrent en Albanie; ils ravagent le pays; et, pour s'assurer de ceux qui n'avoient pas encore abandonné le parti

Menand. p. 119, 158, 159.

des Romains, ils les firent passer en-deçà du fleuve Cyrus avec toutes leurs familles, pour les établir sur les terres de l'empire. Justin ne fut pas content de cette conduite modérée; il auroit voulu qu'on exterminât entièrement et les Albaniens et les Sabirs : il menaçoit de punir les généraux et l'armée entière employée à cette expédition. Ces menaces du prince, qui étoient un effet de sa démence, firent tant de peur aux soldats, qu'ils désertèrent tous et abandonnèrent leurs généraux; en sorte que le pays demeura sans troupes et sans défense.

An. 576. Chosroës profita de ce désordre; et quoique la coutume des rois de Perse fût de ne se mettre en campagne que bien avant dans l'été, il passa le Tigre dans les premiers jours du printemps, à la tête d'une nombreuse armée, et marcha vers l'Arménie. Tibère, n'ayant point encore de troupes à lui opposer, essaya de l'arrêter par une négociation. Il lui fit savoir par Théodore qu'il étoit prêt à envoyer des plénipotentiaires pour terminer le différend survenu au sujet de la Persarménie. Chosroës, voulant tenir les Romains en suspens, laissa Théodore à Dara pour y attendre sa réponse, et continua sa route. Cependant Tibère levoit des troupes; il nomma, pour commander l'armée, Justinien, fils de Germain, et frère de Justin, assassiné dans Alexandrie. C'étoit un guerrier habile et renommé pour sa valeur. Mais la lenteur des préparatifs, joint au défaut d'argent pour payer les troupes, donna le temps à Chosroës de faire des conquêtes. Il entra sans résistance en Persarménie : on eût dit que les habitans n'avoient pas cessé de lui obéir; loin de s'enfuir et d'abandonner leurs campagnes, ils venoient en foule apporter des vivres à son armée. Il remit à un autre temps la punition de leur révolte. Mais, lorsqu'il eut pénétré dans l'Arménie romaine, il ne trouva plus qu'un vaste désert; tous les habitans avoient pris la fuite avec leurs troupeaux. Théodore, impatient

de l'attendre à Dara, vint le trouver en ce pays. Chosroës l'amusa par de belles paroles, et par un air de bienveillance qu'il ne savoit jamais mieux prendre que lorsqu'il en manquoit dans le cœur. Il lui protesta qu'*il aimoit tendrement Tibère, et qu'il ne désiroit rien tant que de se lier avec lui de l'amitié la plus étroite; qu'il mettoit grande différence entre ce prince et Justin; que c'étoit Justin qui avoit violé le traité de paix, et commencé une guerre injuste. Suivez-moi,* lui dit-il, *et si vous voyez vos provinces inondées de sang, songez que c'est la perfidie de Justin qui me force à le répandre.* Il prit en même temps la route de Théodosiopolis; et, étant arrivé à la vue de cette place, il rangea lui-même son armée en bataille, courant à cheval entre les rangs, pour faire voir à Théodore que, malgré son grand âge, il étoit encore vigoureux et infatigable. Un corps de troupes romaines qui s'étoit rassemblé au bruit de sa marche, posté sur le penchant d'une montagne peu éloignée, sembloit ne se montrer que pour contempler l'armée des Perses. Théodosiopolis étoit la clef de l'Arménie; sa situation avantageuse et ses fortifications la mettoient en état de tenir en bride tout le pays. Chosroës comptoit bien s'en rendre maître en peu de temps, et en faire sa place d'armes pour achever la réduction de l'Arménie et de l'Ibérie. Dans la joie que lui inspiroit cette flatteuse idée, il fit venir Théodore, et lui montrant Théodosiopolis: *Laquelle des deux,* lui dit-il, *juges-tu plus difficile à prendre, de cette forteresse ou de Dara?* Il vouloit lui faire entendre que, s'il avoit pris Dara, place beaucoup plus forte, il viendroit aisément à bout de forcer Théodosiopolis. *Prince,* lui répondit le député, *la plus imprenable sera celle dont Dieu aura voulu prendre la défense.* La sagesse de cette réponse fut confirmée par l'événement. Après plusieurs attaques inutiles, le roi fut obligé de renoncer à son entreprise. La ville pouvoit faire une longue résistance;

et l'armée commandée par Justinien étoit en marche. Chosroës renvoya Théodore à Constantinople avec une lettre adressée à Tibère ; il lui mandoit *qu'il ne désiroit que la paix générale, et que, si Théodore étoit arrivé avant qu'il se mît en campagne, il ne seroit pas sorti de ses états ; mais qu'ayant fait marcher son armée, il ne pouvoit reculer sans honte ; que, dès qu'il seroit retourné en Perse, il enverroit des plénipotentiaires sur la frontière pour conférer avec ceux que Tibère auroit choisis.* Comme Théodore le supplioit de s'abstenir de toute hostilité en attendant la réponse de Tibère, il promit de se tenir en repos pendant quarante jours, et leva le siége de Théodosiopolis.

Eustachius in vitâ sancti Eutychii. Evag. l. 5, *c.* 14, 15. *Abb. Biclar. Niceph. Cal. l.* 18, *c.* 2. *Simocat. l.* 3, *c.* 12, 13, 14, 15. *Theoph. p.* 212. *Cedr. p.* 393. *Hist. miscel. l.* 17.

Il lui eût été difficile de tenir parole. Justinien, à la tête d'une armée nombreuse, étoit près d'entrer en Cappadoce. A cette nouvelle, Chosroës résolut d'aller audevant de lui, espérant le rencontrer avant qu'il fût arrivé à Césarée, vers laquelle il dirigea sa marche après avoir passé l'Euphrate. Comme il approchoit de Sébaste dans le Pont, tous les habitans des villes et des campagnes voisines se réfugièrent dans Amasée, comme dans la plus forte place du pays. Eutychius, patriarche de Constantinople, alors exilé dans cette ville, donna en cette occasion des marques d'une charité inépuisable. Une extrême famine désoloit toute la province ; il se dépouilla généreusement de tous ses biens pour nourrir cette multitude de fugitifs tant que les Perses demeurèrent en-deçà de l'Euphrate. Justinien faisoit plus de diligence que n'avoit pensé Chosroës ; il avoit déjà passé Césarée, et le roi de Perse descendit dans les plaines de la petite Arménie, vers Mélitine, pour lui livrer bataille. Il rangea son armée sur beaucoup de hauteur pour lui donner plus de force dans le choc. Les Romains, au contraire, présentoient un front très-étendu, ce qui, vu leur grand nombre, n'empêchoit pas que leurs rangs ne fussent serrés et leurs files profondes. Les deux nations

se redoutoient mutuellement : la présence de Chosroës, fameux par tant d'exploits, intimidoit les Romains ; et, pour ranimer leur courage, Justinien eut besoin de cette éloquence guerrière dont les anciens généraux savoient faire usage avec tant de succès. Les Perses, de leur côté, ne pouvoient voir sans terreur cette épaisse forêt de lances et de casques dont les vastes plaines de l'Arménie paroissoient hérissées aussi loin que leur vue pouvoit s'étendre. C'étoit le plus grand effort que l'empire eût fait depuis plusieurs siècles. Tibère avoit épuisé de soldats tous les pays de son obéissance ; il avoit attiré sous ses drapeaux, des bords du Rhin, du Danube, du Pont-Euxin et du nord de la mer Caspienne, un nombre infini de ces aventuriers barbares qui n'avoient de ressource que dans le pillage et la guerre. Cent cinquante mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, s'avançoient en bon ordre ; et le son de tant de clairons et de trompettes, les cris divers de tant de nations, mêlés au hennissement des chevaux, jetoient l'effroi dans tous les cœurs. Chosroës lui-même sentit la peur pour la première fois ; et, différant de faire sonner la charge, il amusoit les Romains par des défis et des combats singuliers. Dans cet état d'incertitude où sembloient flotter les deux armées, Curs, Scythe de nation, renommé par sa valeur, à qui Justinien avoit confié le commandement de l'aile droite, s'élance à la tête de ses escadrons; il renverse tout ce qu'il rencontre; et, ayant détruit l'aile gauche des Perses, il pénètre jusqu'à la queue de leur armée; il s'empare de la tente du roi et de tous les équipages, à la vue même de Chosroës, que le reste de l'armée romaine tenoit tellement en échec qu'il n'osoit détacher aucune partie de la sienne. Enfin Curs, suivi de ses troupes victorieuses, chassant devant lui les bêtes de somme chargées d'argent et de dépouilles, avec le char et l'autel où brûloit le feu sacré, objet de l'adoration des Perses, vint sur le soir rejoindre son général, rem-

portant tout l'honneur de cette journée. La nuit étant venue, comme les deux armées se séparoient, Chosroës, à la lueur d'un grand nombre de torches et de flambeaux, tomba sur un corps avancé de troupes romaines, le tailla en pièces, et gagna Mélitine, qu'il trouva abandonnée. Il y mit le feu, et se disposoit à repasser l'Euphrate, lorsqu'il fut averti que les Romains marchoient, et qu'ils étoient près de l'atteindre. Aussitôt, saisi d'épouvante, il monte sur un éléphant, passe le fleuve, et laisse derrière lui toute son armée, dont la plus grande partie fut engloutie dans les eaux. Ce prince fier, couvert de honte, se retira au fond de ses états; et, voulant épargner à ses successeurs l'affront qu'il venoit d'essuyer lui-même, il fit une loi aussi honteuse que sa défaite, dont elle éternisoit la mémoire : elle défendoit aux rois de Perse de jamais marcher en personne à la tête de leurs armées quand il s'agiroit de combattre les Romains.

Constantinople attendoit avec inquiétude des nouvelles de la bataille, lorsqu'on y vit arriver les témoins les plus assurés de la victoire. C'étoient vingt-quatre éléphans chargés du trésor de Chorsoës et des dépouilles les plus précieuses enlevées aux Perses. Ce fut pour toute la ville un magnifique spectacle, et un beau sujet de triomphe pour l'empereur, à qui Justinien envoyoit ces glorieux présens. Ce général, profitant de la terreur que la défaite avoit répandue, passa l'Euphrate et le Tigre, et pénétra dans l'intérieur de la Perse sans trouver de résistance. Tout fuyoit devant lui; et la consternation avoit tellement glacé tous les cœurs, que les Romains, portant de toutes parts le fer et le feu, s'avancèrent jusqu'aux bords de la mer d'Hyrcanie. Ils s'emparèrent des vaisseaux qu'ils y trouvèrent, coururent toute la côte méridionale, pillèrent et brûlèrent les villes maritimes, et passèrent l'hiver entier dans le cœur de ce royaume opulent, dont les armées romaines n'avoient

jamais impunément insulté la frontière. Ils ne revinrent sur les terres de l'empire qu'au solstice d'été de l'année suivante, et ramenèrent avec eux une si grande multitude de prisonniers, qu'un Perse n'étoit vendu qu'une pièce d'or de la valeur de treize à quatorze francs de notre monnoie. Tant de disgrâces détachèrent de Chosroës la plus puissante tribu des Sarrasins. Le prince de Hira, nommé Monder ou Alamondare, comme ses prédécesseurs, vint offrir ses services à Tibère, qui le renvoya chargé de présens.

Les Perses eux-mêmes n'étoient pas mieux disposés à l'égard de leur roi. Chosroës n'étoit plus à leurs yeux qu'un vieillard imbécille, incapable de les défendre; tout retentissoit de murmures; on osoit même l'insulter ouvertement; et ce puissant monarque, respecté de tout l'Orient, redouté de l'empire depuis tant d'années, étoit devenu, dans ses derniers jours, l'objet du mépris de ses propres sujets. Ce fut dans la crainte de quelque soulèvement qu'il se détermina enfin à se mettre en sûreté du côté des Romains par une paix générale. Il en fit faire l'ouverture à Tibère, qui, pour ne pas marquer trop d'empressement, répondit avec gaîté *qu'il se feroit honneur de suivre l'exemple du roi de Perse, plus sage sans doute, comme plus âgé que lui; et qu'il étoit également disposé à accepter la paix ou la guerre.* Les deux princes envoyèrent donc des plénipotentiaires sur la frontière des deux états. Entre les prisonniers romains détenus en Perse étoit un secrétaire de l'empereur, nommé Astérius: on intercepta une de ses lettres par laquelle il exhortoit Tibère à ne point faire de paix, et à tirer avantage de la foiblesse où se trouvoit Chosroës pour entamer ses états. Il fut mis à mort. Les conférences commencèrent par l'examen de cette question, *lequel des deux princes avoit rompu le traité de paix en prenant les armes le premier.* Après bien des contestations inutiles et interminables sur cet

An. 577.
Menand. p. 119 et seqq. Theoph. Byz. p. 183., Simoc. l. 3, c. 15. Suid. voce Ταγχοσδρώ.

article, on convint de part et d'autre qu'on ne parleroit plus du passé, et qu'on songeroit seulement à prendre des mesures pour établir à l'avenir une paix solide. Les députés mirent en œuvre tout le jeu de la politique des négociations; propositions captieuses, dissimulation, équivoques pour se surprendre les uns les autres. Enfin ils convinrent que les Romains rendroient aux Perses l'Ibérie et la Persarménie, et que Chosroës remettroit aux Romains la ville de Dara.

Il ne s'agissoit plus que de décider laquelle des deux nations commenceroit la première à faire la restitution réciproque, et l'on disputoit vivement sur ce point, lorsqu'une bataille donnée en Arménie changea la face des affaires. Tamchosroës, le plus grand guerrier de la Perse, étoit venu à bout de lever une nouvelle armée. Au lieu de traîner à sa suite une multitude d'éléphans, de chariots, de paysans mal armés, et tout l'attirail embarrassant du faste et de la magnificence persane, il avoit choisi les soldats les plus vaillans et les plus expérimentés; il les avoit pourvus de bonnes armes; et, à la tête de cette troupe pleine de vigueur, il étoit allé attaquer Justinien en Arménie, où, par une éclatante victoire, il avoit pris la revanche de la défaite de Chosroës. Cet heureux événement releva le courage du roi de Perse, et fit hausser le ton de ses plénipotentiaires. Le roi leur manda qu'il ne consentiroit jamais à rendre Dara; et quoique Mébodès, chef des députés de Perse, fît entendre secrètement à Zacharie que le roi se relâcheroit sur ce point pour une somme d'argent, les Romains, rebutés de tant de délais, de tant de chicanes, de variations, rompirent les conférences, et s'en retournèrent à Constantinople.

Eustac. in vitâ Eutychii.
Evag. l. 5, c. 16.
Theoph. p. 209, 210.

Eutychius étoit alors rétabli sur le siége de cette ville. Justin l'avoit laissé dans son exil jusqu'à la mort de Jean le Scholastique. Tout le peuple demanda son retour, et le reçut comme en triomphe avec les plus

vives démonstrations de joie. Jean, moins célèbre que lui par la sainteté, le fut davantage par la science du droit ecclésiastique. Il fit une nouvelle collection de canons. Au lieu de ranger de suite les décrets de chaque concile, il réduisit sous un même titre ceux des divers conciles qui appartenoient à la même matière, et disposa ainsi presque tous les canons sous cinquante titres. Il composa aussi le Nomocanon, dans lequel il compare les lois de l'Eglise avec celles des empereurs, et surtout avec les novelles de Justinien : preuve évidente de l'erreur de ceux qui ont attribué cet ouvrage à Théodoret.

L'année s'étoit passée en négociations inutiles, et la guerre alloit se rallumer avec plus de vigueur. Tibère mécontent de Justinien, qui venoit de perdre par sa défaite tout le fruit des succès précédens, le rappela, et choisit pour le remplacer Maurice, commandant de la garde impériale. Maurice étoit né à Arabisse en Cappadoce, d'une famille originaire de Rome. Elevé dans les emplois du palais, il n'avoit pas encore fait la guerre; mais son génie étendu, sage, solide, également capable de grandes vues et de détails, de se déterminer par lui-même et de prendre conseil, le faisoit regarder comme un homme d'un mérite universel. Réglé dans ses mœurs, il ne donnoit rien au plaisir; et les progrès de sa fortune, uniquement due à sa vertu, n'avoient rien diminué de la première austérité de sa vie. Sa conduite dès sa première campagne justifia le choix de Tibère. Dans les siècles où la discipline romaine étoit en vigueur, jamais les Romains ne campoient sans se retrancher : le premier ouvrage du soldat, lorsqu'il étoit arrivé au lieu du campement, étoit de creuser un fossé et de planter la palissade. Le relâchement et la paresse avoient aboli cet usage. Maurice le rétablit, et jamais il ne campa sans cette précaution, qui mettoit l'armée à couvert des surprises, et qui épargnoit le

AN. 578.
Evag. l. 5, c. 19.
Menand. p. 124, 125.
Simocat. l. 3, c. 15, 16.
Abb. Biclar.
Suid. vocib. Μαυρίκιος *et* Ἀπιτάφρευον.

nombre des gardes avancées, toujours moins sûres que de bons retranchemens.

La trève de trois ans, conclue pour l'Orient entre Chosroës et Tibère, n'étoit pas encore expirée; et les Romains, fidèles à la convention, ne formoient point d'entreprises hors de l'Arménie. Mais le roi de Perse, moins scrupuleux sur l'observation des traités, donna ordre à ses généraux de ne faire aucune distinction entre les provinces, et de ne rien épargner du domaine de l'empire. Maurice n'avoit pas encore rassemblé ses troupes lorsque les Perses s'emparèrent de la forteresse de Thomane, qu'ils trouvèrent dépourvue de garnison, et ravagèrent les environs de Théodosiopolis, de Constantine et d'Amide. Tamchosroës, apprenant que Maurice approchoit avec une armée beaucoup plus forte que la sienne, ne jugea pas à propos de l'attendre; il fit sa retraite au travers de l'Arzanène. Maurice le suivit à grandes journées, et l'auroit atteint, s'il n'eût été arrêté par une fièvre ardente que lui causèrent les grandes chaleurs du climat. Dès qu'il fut revenu en santé, il fit le dégât dans l'Arzanène, où il ne trouva point de résistance; il s'empara d'une place forte nommée *Aphumes*, ruina plusieurs autres forteresses, et fit un nombre infini de prisonniers, qui furent envoyés à Tibère. On en transporta dix mille dans l'île de Cypre, qui manquoit d'habitans.

Il s'arrêta quelque temps devant Chlomare : c'étoit une place de défense, où commandoit un brave et fidèle capitaine perse, nommé Bigane, bien résolu de périr plutôt que de se rendre. Cependant, lorsqu'il vit mettre les machines en batterie et ouvrir les souterrains, il députa l'évêque pour dire à Maurice *que sa place étoit peuplée de chrétiens dont il alloit causer la perte, s'il s'obstinoit aux attaques; que, s'il vouloit se retirer, il étoit prêt à lui mettre entre les mains tout ce qu'il y auroit d'or et d'argent dans la ville; que, pour lui, il ne*

se rendroit jamais, tant qu'il lui resteroit un souffle de vie; que c'étoit à Maurice à décider s'il préféroit la possession d'un monceau de pierres à la conservation de tant de malheureux, qui adoroient le même Dieu que lui. Maurice reçut l'évêque avec honneur, et, après l'avoir long-temps entretenu, pour chercher les moyens de gagner Bigane, il le chargea de lui dire *que s'il ouvroit ses portes aux Romains, il trouveroit auprès de l'empereur des emplois plus honorables et beaucoup plus de richesses qu'il n'en possédoit sous la domination de Chosroës.* Mais les offres les plus brillantes n'étoient pas capables d'éblouir une âme généreuse, qui n'envisageoit que son devoir. Bigane répondit, qu'*il n'accepteroit pas même une couronne, pour manquer de foi à son maître légitime;* et, avec cette réponse, il fit porter à Maurice les vases sacrés et tous les ornemens précieux de l'église de Chlomare, le priant de les accepter comme la rançon de la ville. Le général romain, rejetant ces présens avec indignation: *Je ne suis pas venu ici*, dit-il, *pour piller les églises, mais pour les affranchir de la servitude où elles gémissent, sous l'empire d'une nation impie.* Après un entretien secret avec l'évêque, il le congédia. Bigane, aussi prudent qu'il étoit ferme et incorruptible, en conçut du soupçon; il fit arrêter le prélat, et le tint étroitement enfermé tant que dura le siége. Les efforts des Romains furent inutiles: après de vives attaques et des assauts réitérés, ils se virent forcés d'abandonner leur entreprise. Maurice s'avança vers Nisibe, et ravagea tout le pays jusqu'au Tigre. Il fit passer au-delà de ce fleuve un détachement de son armée, sous la conduite de Curs et de Romain, qui firent le dégât dans les contrées voisines; il prit la forteresse de Singare; et, aux approches de l'hiver, il donna des quartiers à ses troupes en Mésopotamie.

La sage conduite de Tibère relevoit en Orient la réputation de l'empire; tandis que sa bonté, son équité, *Evag. l. 5, c. 13, 23.*

Simocat. l. 3, *c.* 16. *Niceph. Cal. l.* 17, *c.* 40; *l.* 18, *c.* 1. *Chron. Alex. Greg. Tur. hist. franc. l.* 5, *c.* 20, 31; *l.* 6, *c.* 30. *Theoph. p.* 205, 211. *Cedr. p.* 391, 392, 393. *Manas. p.* 71. *Zon. t.* 2, *p.* 72, *Codin. orig. p.* 20, 44. *Joël. p.* 173. *Hist. miscel. l.* 16, 17. *Suid. voce* Τιβέριος. *Paul. diac. l.* 3, *c.* 11, 12, 15. *Pagi ad Baron.*

son application aux affaires, soulageoient les peuples et ramenoient le bon ordre dans l'intérieur de l'état, son affabilité le faisoit aimer. Il étoit libéral avec magnificence, persuadé que les bienfaits ne doivent pas seulement se mesurer sur les besoins de celui qui reçoit, mais aussi sur la grandeur de celui qui donne. Loin de ravir d'une main ce qu'il auroit prodigué de l'autre, il détestoit comme un tribut homicide l'or et l'argent qui auroient été trempés des larmes des sujets. Il remit les redevances d'une année entière. Il répara les ravages qu'Adaarmane avoit faits en Syrie, et dédommagea, même avec usure, les propriétaires des pertes qu'ils avoient essuyées. Il réprima, par des lois sévères, les concussions, qu'un abus criminel sembloit avoir rendues légitimes, les magistrats se croyant en droit de re-reprendre sur les peuples les sommes qu'ils avoient déboursées pour acheter leurs charges. Il ne connoissoit de bonheur que celui de ses sujets ; il vouloit qu'ils régnassent avec lui ; l'état faisoit sa famille, et le nom de père de ses peuples le flattoit bien plus que celui de maître. Il trouvoit toutes ses ressources pour la guerre dans la noble simplicité de sa table, de son cortége, de ses équipages, et dans le retranchement de tout cet appareil de luxe que la vanité insinue à la grandeur comme une décoration nécessaire. Sophie, qui s'attendoit à partager bientôt avec lui les richesses de l'empire, lui reprochoit sans cesse d'épuiser par ses largesses les fonds de l'épargne. Il ne lui répondoit que par ces paroles de l'Evangile : *Amassez-vous des trésors dans le ciel, où ils ne peuvent être détruits par la rouille, par les vers, ni enlevés par les voleurs.* Cette confiance dans la Providence divine fut si abondamment récompensée, que le bruit courut qu'il avoit trouvé des trésors immenses ; et l'on débita même sur ce point des fables pieuses, adoptées par le peuple superstitieux, et recueillies par des historiens crédules. Tel étoit depuis

quatre ans le gouvernement de Tibère, lorsque Justin, consumé par ses maladies continuelles, se sentant près de sa fin, déclara Tibère empereur le 26 septembre, en présence du sénat et du clergé de Constantinople, assemblés dans le palais. Le patriarche Eutychius lui ceignit le diadème au milieu des acclamations; et le nouvel Auguste fit distribuer au peuple de grandes sommes d'argent selon l'usage. Le 5 octobre suivant, Justin mourut après un règne de douze ans dix mois et vingt et un jours, sans avoir rendu d'autre service à l'empire que d'avoir choisi un empereur plus digne que lui de régner. Son corps fut porté au mausolée de Justinien, où il fut mis dans un tombeau de marbre de Proconèse. Sa femme fut dans la suite inhumée auprès de lui. Il ne laissoit d'enfans qu'Arabia, veuve de Baduaire. Avant que de monter sur le trône, il avoit eu un fils nommé Juste, qui étoit mort au berceau.

Après les funérailles de Justin, Tibère se rendit au Cirque, où le peuple l'attendoit, selon la coutume: telle étoit alors la prise de possession de la dignité impériale. Dès qu'il parut, ceint du diadème, revêtu de la pourpre, et assis sur le trône, toute l'assemblée s'écria: *Vive l'empereur et l'impératrice! montrez-nous l'impératrice.* Tibère étoit marié secrètement, et il devoit la couronne au soin qu'il avoit pris de cacher cet engagement. Sophie, dont il étoit aimé, avoit moins songé à servir l'empire en lui procurant un maître digne de commander qu'à se maintenir elle-même sur le trône en y plaçant celui qu'elle se destinoit pour second mari. Sa surprise fut extrême lorsqu'elle vit arriver au Cirque l'épouse du nouvel empereur, nommée Anastasie, accompagnée de deux jeunes princesses, qu'elle avoit déjà de son mariage. Tibère embrassa tendrement sa femme; il lui mit la couronne sur la tête, et fit jeter de l'argent au peuple.

Toute l'assemblée fut attendrie de cette entrevue, à

l'exception de Sophie. Qu'on se figure l'étonnement, la confusion, le désespoir d'une femme hautaine qui se voit dupe de sa confiance, et qui, croyant travailler pour elle-même, n'a rien fait que pour l'élévation d'une rivale inconnue. En vain Tibère s'efforça de la consoler en la comblant d'honneurs : il lui fit construire un palais sur le port de Julien, dans le plus bel endroit de la ville ; il y ajouta des bains magnifiques ; il lui conserva tout l'appareil de la majesté impériale ; il lui rendit et lui fit rendre les mêmes respects que si elle eût été sa mère. Mais tout cet éclat, toutes ces déférences ne pouvoient dédommager cette ambitieuse princesse de la perte d'une couronne. Les attentions de Tibère lui sembloient être autant d'outrages, et ne faisoient qu'aigrir son ressentiment ; elle rougissoit de rien devoir à un homme qui lui devoit tout. Enfin, résolue d'abattre celui qu'elle se repentoit d'avoir élevé, elle prit le temps que l'empereur partoit pour une maison de campagne, où il devoit, selon la coutume, passer le temps des vendanges. La fortune de Tibère lui avoit attiré des envieux. Sophie ménagea ces jalousies et ces haines secrètes, et forma un parti pour placer Justinien sur le trône. Le complot alloit éclater, lorsque Tibère en fut averti. Il revint sur-le-champ à Constantinople, et son premier soin est d'aller à l'église remercier Dieu de cette importante découverte, et réclamer sa protection contre d'injustes ennemis. Ensuite il mande au palais le patriarche et les grands, qu'il instruit de la conjuration. Ce prince, rempli de clémence, étoit bien aise de donner aux coupables le temps de se sauver : ils n'étoient plus à craindre depuis qu'ils étoient découverts. Il leur permet donc de prendre la fuite. Mais il fait arrêter Sophie, et s'empare de ses trésors, ne lui laissant que le nécessaire. Ses anciens domestiques ont défense d'approcher d'elle : Tibère lui en donne d'autres dont il est sûr. Sous un autre prince, Justinien n'eût pas

évité la mort. Plein de confiance dans la bonté de Tibère, il vient au palais, se prosterne, fondant en larmes, devant l'empereur, sans pouvoir prononcer une parole, et fait apporter à ses pieds tout ce qu'il a d'or et d'argent, se condamnant lui-même à perdre toutes ses richesses. Tibère, aussi attendri que Justinien étoit affligé, le relève, lui reproche avec douceur son infidélité, l'embrasse et lui rend ses trésors. Justinien méritoit le dernier supplice, et c'étoit pour l'empereur la voie la plus sûre de s'affranchir d'inquiétude. Tibère aima mieux le gagner que de le faire périr. Il comptoit sur la bonté naturelle de ce guerrier, qui n'avoit cédé qu'aux séduisantes sollicitations de Sophie, et il n'y fut pas trompé. Justinien n'oublia jamais qu'il lui étoit redevable de la vie.

Tibère ménageoit l'alliance des rois françois pour opposer leurs forces à celles des Lombards, qu'il ne pouvoit chasser de l'Italie. Chilpéric, roi d'une partie de la France, l'envoya féliciter de son avénement à l'empire; il lui fit porter un bassin d'or du poids de cinquante livres, enrichi de pierreries. Les ambassadeurs françois ne revinrent que trois ans après. Entre les présens qu'ils reçurent pour Chilpéric étoient des pièces d'or du poids d'une livre, portant d'un côté l'image de l'empereur, avec cette légende en latin : *Tibère Constantin, toujours Auguste;* et de l'autre un quadrige avec ces mots, *gloire des Romains.*

Greg. Tur. hist. franc. l. 6, c. 2. Paul. diac. l. 3, c. 13. Aimoin. l. 3, c. 19.

Quoique l'empereur fût fort éloigné de ces disputes théologiques où Justinien s'étoit égaré, il étoit instruit, et ne traitoit pas la religion avec une indifférence politique. Le patriarche Eutychius avoit avancé qu'après la résurrection, les corps seroient impalpables comme de purs esprits. Le diacre Grégoire, alors apocrisiaire de Rome à Constantinople, s'étoit élevé contre cette opinion, contraire à la doctrine catholique. Tibère prit le parti de Grégoire; il disputa même contre Eutychius; et comme

Baronius.

celui-ci étoit un saint, et qu'il soutenoit son sentiment de bonne foi et sans opiniâtreté, il ne fut pas difficile à l'empereur de le convaincre, et de l'engager même à brûler le livre dans lequel il enseignoit cette erreur.

Menand. p. 124, 127, 164. *Abb. Biclar.* La guerre de Perse tenoit en échec toutes les forces romaines. Les Esclavons en prirent occasion de ravager la Thrace. Ils passèrent le Danube, prirent et saccagèrent les places qu'ils trouvèrent sans défense; et, marchant vers la longue muraille, ils menaçoient même la ville impériale. Tibère, n'ayant pas de troupes à leur opposer, eut recours à Baïan, chef des Abares. Il lui dépêcha Jean, préfet d'Illyrie, pour l'engager à se jeter sur les terres des Esclavons, et les obliger, par cette diversion, à quitter la Thrace. Baïan étoit alors dans des dispositions favorables; il demandoit pour ses peuples le droit de commerce, et tous les priviléges dont jouissoient les sujets de l'empire. Une injure personnelle l'irritoit contre les Esclavons, qui, sommés de lui payer tribut, avoient pour toute réponse mis à mort ses députés. D'ailleurs il espéroit de trouver dans leur pays d'immenses richesses, qu'ils devoient avoir accumulées par leurs fréquentes incursions sur les terres des Romains. Il y entra donc à la tête de quinze mille chevaux, portant partout le ravage. Les Esclavons, qui étoient demeurés dans le pays, se réfugièrent dans les forêts et dans les cavernes, abandonnant leurs biens, qui furent la proie des Abares. A cette nouvelle ceux qui pilloient la Thrace repassèrent le Danube pour défendre leurs terres; mais les Abares s'étant déjà retirés avec leur butin, ils ne trouvèrent plus que les débris et les cendres de leurs habitations. Baïan renvoya dans l'empire un grand nombre de prisonniers romains qu'il avoit trouvés dans le pays des Esclavons.

AN. 579. *Menand. p.* 167, 168. *Agath. l.* 4. La santé de Chosroës s'affoiblissoit tous les jours. Plongé dans une sombre mélancolie depuis la bataille de Mélitine, les pertes de la dernière campagne aigris-

soient encore ses chagrins. Il s'étoit avancé jusqu'aux frontières de l'Arzanène, et ce prince, accoutumé à porter le fer et le feu sur les terres de l'empire, avoit vu de loin les flammes qui dévoroient ses provinces. Couvert de honte, et réduit au désespoir, il s'étoit retiré à Ctésiphon avec autant de précipitation que s'il eût été poursuivi par les Romains. Tibère crut l'occasion favorable pour renouer la négociation : il rendoit la Persarménie, l'Ibérie, l'Arzanène, et Chosroës consentoit enfin à la restitution de Dara. La paix étoit sur le point de se conclure, lorsque le roi de Perse mourut après quarante-huit ans de règne.

Evag. l. 5, *c.* 15, 19. *Simocat. l.* 3, *c.* 16. *Cedr. p.* 393.

Hormisdas son fils et son successeur ralluma le flambeau de la guerre près de s'éteindre. Il traita avec le dernier mépris les ambassadeurs romains, et rejeta leurs propositions, quelque avantageuses qu'elles fussent à la Perse. Ce prince, fameux par les malheurs que lui attira son insolent orgueil, est un exemple du peu de fruit que peut produire dans un mauvais naturel la meilleure éducation. Chosroës avoit confié celle de son fils à son visir Buzurge Mihir, le personnage le plus savant et le plus vertueux de la Perse. Les historiens orientaux racontent que ce sage gouverneur, voyant que son élève, après avoir passé les nuits à se divertir, donnoit au sommeil les matinées entières, ne cessoit de lui recommander la diligence, comme une qualité nécessaire à un souverain pour vaquer aux affaires de son état. Le jeune prince, fatigué de ses remontrances, commanda un jour à des gens affidés d'aller attendre Buzurge de grand matin lorsqu'il sortiroit de chez lui pour venir au palais, et de le dépouiller. Cet ordre ayant été exécuté, le gouverneur vint se présenter au prince dans l'état où il se trouvoit. *Vous auriez évité cette triste aventure*, lui dit Hormisdas, *si vous aviez été moins diligent. J'aurois encore moins rencontré ces voleurs*, répartit Buzurge, *si je m'étois levé plus matin*

Menand. p. 168 *et seqq. Simocat. l.* 3, *c.* 16, 17. *Zon. t.* 2, *p.* 72, 73. *D'Herbelot, bibl. orient. aux mots* Hormouz *et* Buzurge.

qu'eux. Chosroës, comme je l'ai dit ailleurs, se piquoit de philosophie. Il aimoit à entendre discourir sur les matières de morale. Un jour, dans une conférence, il proposa cette question, *quelle étoit la chose la plus fâcheuse en ce monde?* Un philosophe grec prétendit que c'étoit une vieillesse caduque, jointe à la pauvreté. Un Indien soutint que le comble des maux étoit la maladie du corps, accompagnée d'une grande peine d'esprit. *Vous vous trompez tous deux,* reprit Buzurge; *le plus grand des maux que l'homme puisse ressentir en ce monde est de se voir proche du terme de sa vie sans avoir pratiqué la vertu,* et les deux philosophes revinrent à son sentiment. Les sentences que les musulmans citent encore de ce grand homme, et dont ils conservent le recueil, respirent la morale même du christianisme. Aussi l'avoit-il secrètement embrassé; et, malgré ce qu'il avoit à craindre de Chosroës, ennemi mortel de la religion chrétienne, il en osa donner des leçons à Hormisdas, qui avoit assez de bon sens pour les écouter, et trop peu pour les mettre en pratique.

Ce prince déguisa d'abord son méchant naturel; mais bientôt tous ses vices éclatèrent. Plus impie que son père, violent jusqu'à la fureur, d'une avarice insatiable, il ne connoissoit de politique que la fourberie et le mensonge. Ne tenant aucun compte de la justice, il prétendit juger en personne les causes de ses sujets; il cassa tous les tribunaux, et le sien devint bientôt un théâtre d'horreur. Les fautes les plus légères étoient punies de mort; sa cruauté s'acharnoit par préférence sur les nobles; heureux ceux qu'il ne condamnoit qu'à finir leurs jours dans un cachot; quelques-uns périssoient par l'épée; la plupart étoient noyés dans le Tigre, devenu le tombeau des grands de la Perse. Quelques historiens font monter jusqu'à treize mille le nombre de ceux qu'il fit noyer. Une prédiction de ses astrologues

embrasoit encore son humeur sanguinaire; ils l'avoient averti qu'il seroit détrôné par une révolte de ses sujets. Il arriva pour lors, ce qu'on a vu plus d'une fois, que les vaines prophéties de ces imposteurs produisent elles-mêmes les maux qu'elles annoncent. La crainte d'un soulèvement le rendit cruel, et sa cruauté souleva la Perse. En même temps que son avarice retranchoit sur la paie et sur la subsistance de ses troupes, il prodiguoit leur sang en les exposant aux plus grands périls; il craignoit ses soldats comme des séditieux, toujours prêts à tourner leurs armes contre lui, et croyoit affermir sa puissance en affoiblissant ses armées.

Quoique Hormisdas, par un effet de son orgueil naturel, n'eût pas suivi l'usage de députer à l'empereur pour lui notifier son avénement à la couronne, Tibère résolut de continuer avec lui la négociation commencée, dont la mort de Chosroës avoit seul retardé la conclusion. Il ordonna donc à ses plénipotentiaires d'aller trouver le nouveau roi, et de lui présenter une lettre, par laquelle l'empereur l'assuroit de la disposition sincère où il étoit de faire la paix aux conditions dont son père étoit convenu. Pour se concilier son amitié, il lui renvoya un grand nombre de prisonniers perses, qu'il avoit rassemblés à Constantinople. Il avoit porté la libéralité jusqu'à leur fournir des habits et toutes les commodités du voyage. Les députés romains arrivèrent à Nisibe, persuadés qu'un présent de si grand prix alloit leur procurer l'accueil le plus favorable. En effet, les Perses, et surtout les parens de ces prisonniers, les combloient d'honneurs, et ne pouvoient assez admirer la générosité romaine. Mais Hormisdas estimoit trop peu ses sujets pour savoir gré à l'empereur de les lui rendre. Il méprisoit Tibère, et attribuoit à timidité les démarches de ce prince en faveur de la paix. Pendant que les députés étoient en chemin pour Ctésiphon, un secrétaire du prince vint au-devant d'eux, et leur demanda quel

étoit le sujet de leur voyage. Zacharie et Théodore lui répondirent qu'ils ne devoient en rendre compte qu'à son maître. Le lendemain vint un autre Perse, chargé, disoit-il, de les conduire. Ce guide ne travailla qu'à les retarder, à les égarer, à les fatiguer par des détours qui les éloignoient de leur route; il les traitoit sans respect et sans aucun égard, comme s'ils n'eussent été que des messagers. Il suivoit en cela les ordres du roi, qui vouloit avoir le temps de faire ses préparatifs de guerre et de former des magasins de vivres dans Nisibe, dans Dara, et dans les autres places au-delà du Tigre, tout le pays ayant été ravagé d'abord par les Romains, et ensuite par une multitude de sauterelles. Arrivés enfin à Ctésiphon, les députés furent fort mal reçus des ministres, et plus mal encore du prince. Après la lecture de la lettre de l'empereur, remplie de témoignages de bienveillance, il répondit brusquement *que jamais il ne rendroit Dara, non plus que Nisibe; que son père, en ayant fait la conquête, étoit en droit de s'en dessaisir, s'il le jugeoit à propos; mais que, pour lui, ce seroit se déshonorer que de laisser perdre aucune portion de l'héritage paternel.* Son premier ministre parla après lui d'un ton encore plus humiliant pour les Romains, dont il rabaissoit les victoires en relevant la puissance des Perses. Théodore et Zacharie furent retenus pendant trois mois, et gardés comme des prisonniers dans une maison ténébreuse, qui ressembloit à un cachot, si ce n'est qu'elle étoit ouverte à tous les vents, et exposée aux injures de l'air. On les congédia enfin; mais ce fut encore pour leur rendre le voyage plus fâcheux que leur séjour. On leur refusoit le nécessaire; on les conduisoit par les chemins les plus difficiles; souvent, après une marche longue et pénible, ils se retrouvoient au même endroit d'où ils étoient partis deux jours auparavant. L'un des deux tomba malade d'épuisement et de fatigue; et ils ne sortirent de la Perse qu'après avoir éprouvé tous les

mauvais traitemens qu'une malice barbare peut inventer.

Tibère ne comptoit pas tellement sur le succès de cette négociation qu'il ne se mît en état de continuer la guerre. Dès le commencement du printemps il avoit renvoyé Maurice en Mésopotamie, et lui avoit donné pour lieutenant Narsès, un de ses chambellans, grand homme de guerre, et que cette double ressemblance a fait mal à propos confondre avec le fameux Narsès vainqueur des Goths. Outre les anciennes troupes, il avoit levé parmi les barbares, sujets ou alliés de l'empire, un nouveau corps de quinze mille hommes, dont les soldats furent appelés *Tibériens*. Maurice avoit ordre de se tenir prêt à tout événement, d'observer les mouvemens des Perses, et de pousser la guerre avec vigueur, si Hormisdas refusoit de faire la paix. Ces sages précautions eurent leur effet. Dès que Maurice eut appris le peu de succès de l'ambassade, il passa le Tigre, campa sur les bords du fleuve, et fit avancer un gros détachement qui ravagea le Médie. Aux approches de l'hiver, Maurice se retira à Césarée en Cappadoce.

Menand. p. 168, 171. *Simoc. l.* 3. *c.* 17. *Theoph. p.* 213. *Cedr. p.* 394. *Zon. t.* 2, *p.* 73.

Au printemps il se rapprocha de l'Euphrate, et vint passer ce fleuve à Circèse. Son dessein étoit de traverser les déserts qui terminent la Mésopotamie au midi, et qui ne sont habités que par des Arabes nomades. C'étoit la route la plus courte pour marcher à Ctésiphon. Mais un chef des Sarrasins qui accompagnoit Maurice, Alamondare, inconstant et perfide comme sa nation, après avoir informé secrètement le roi de Perse de la marche des Romains, refusa de suivre l'armée, et s'en détacha avec ses gens, sous prétexte qu'il ne vouloit pas combattre les Arabes, ses amis et ses alliés. Sur l'avis qu'il avoit donné, une armée de Perses commandée par Adaarmane approchoit déjà de Callinique, menaçant de passer l'Euphrate, et de porter en Syrie le même ravage que ce général y avoit fait sept ans auparavant. Maurice,

An. 580. *Evag. l.* 5. *c.* 20. *Simocat. l.* 3, *c.* 17. *Niceph. Cal. l.* 18, *c.* 5. *Zon. t.* 2, *p.* 73. *Hist. miscel. l.* 17.

alarmé de cette nouvelle, brûla les vaisseaux chargés de blé qui le suivoient sur l'Euphrate; et, prenant avec lui ce qu'il avoit de troupes légères, il courut en diligence à Callinique, arrêta la marche des ennemis; et, ayant donné au reste de ses troupes le temps de le joindre, il les rangea en bataille. Dans l'armée des Perses étoit un grand nombre de ces Arabes, regardés comme invincibles à cause de la vitesse de leurs chevaux: ils fondoient sur l'ennemi avec la rapidité d'un oiseau de proie, et, perçant les bataillons, après un horrible carnage, ils échappoient avec la même légèreté. La vue de cette redoutable milice effraya Théodoric, qui commandoit ce corps de barbares nommés *les Tibériens*. Il ne voulut jamais avancer à la portée du trait; et, soit trahison, soit lâcheté, il s'enfuit avec toute sa troupe, sans même attendre le combat. Ce fâcheux contre-temps ne fit pas perdre courage aux Romains. Maurice, abandonné d'une partie si considérable de son armée, mais plein de confiance dans le secours du ciel, chargea si vivement les ennemis, qu'il les rompit et les mit en fuite. Adaarmane se sauva au-delà du Tigre, laissant à la merci des vainqueurs toute la Mésopotamie, où les Romains reprirent plusieurs places, qu'ils avoient perdues sous les deux règnes précédens.

Abb. Biclar.

En Afrique, l'exarque Gennadius faisoit une rude guerre aux Maures. Depuis quelques années leur roi Gasmul, renommé pour sa valeur, avoit battu successivement et fait périr Théodore, Théoctiste et Amabilis. Il fut défait et pris dans un grand combat. Gennadius, pour venger la mort des trois généraux romains, lui fit trancher la tête.

Menand. p. 161 et seqq. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 5, p. 395 et suiv.

L'alliance contractée avec les Turcs sous le règne de Justin II n'avoit été suivie d'aucun effet. Tibère fit une nouvelle tentative pour armer contre les Perses cette formidable nation. Il leur envoya en ambassade Valentin, un de ses gardes, accompagné de plus de

cent Turcs, qui se trouvoient alors à Constantinople, où ils s'étoient établis en différentes occasions. Valentin prit la route de la mer; il se rendit à Sinope, traversa le Pont-Euxin, et alla débarquer à Chersone, dans la Taurique. De là il fit le tour des Palus-Méotides, et passa par une contrée où régnoit une femme nommée Accagas. Anancai, chef des Outigours soumis aux Turcs, l'avoit établie reine de ce pays. Après un long et pénible voyage, Valentin arriva sur les terres de Tourxenth, fils de Disabul, dernier kan des Turcs, qui s'étoit ligué avec Justin contre Chosroës. Disabul venoit de mourir, et le titre de grand-kan étant passé dans une autre famille, Tourxenth étoit chef d'une des huit tribus qui composoient la nation turque. L'ambassadeur lui exposa le sujet de son voyage: il avoit, disoit-il, traversé le Caucase pour faire part aux Turcs de l'avénement de Tibère à l'empire, et pour leur demander la continuation de leur alliance, et du secours contre les Perses. Lorsqu'il eut cessé de parler: *Vous êtes donc*, reprit le Turc, *ces Romains*, *ce peuple trompeur qui en impose à toute la terre?* Alors mettant ses doigts dans sa bouche et les retirant aussitôt: « C'est ainsi « (dit-il) que vous donnez et que vous retirez votre pa« role. Lorsqu'une nation séduite par vos feintes ca« resses se jette tête baissée dans le péril pour servir « vos desseins ambitieux; vous l'abandonnez, et vous « profitez de ses travaux. Vous ne cherchez, vous et « votre maître, qu'à nous tromper. Je n'userai pas à « votre égard du même artifice; les Turcs n'ont pas « encore appris à faire usage du mensonge. Je vous le « déclare franchement; je ferai repentir votre maître « de sa mauvaise foi. Dans le temps même qu'il traitoit « avec nous, il se liguoit avec les Abares, nos esclaves « révoltés. Qu'il se maintienne dans cette alliance. « Nous saurons bien réduire les Abares à coups de fouet, « comme il convient à des maîtres outragés de châtier

« leurs esclaves ; et s'ils osent soutenir notre vue, ils « seront écrasés comme des fourmis sous les pieds de « nos chevaux. Et vous Romains, quelle est votre im- « pudence de nous dire que vous avez franchi le Cau- « case pour vous rendre ici, comme s'il n'y avoit point « d'autre route entre nos terres et celles de l'empire ? « Vous prétendez sans doute nous effrayer par la dif- » ficulté des chemins, et nous faire perdre l'envie de « vous attaquer. Croyez-vous donc que le Niester, le « Danube, l'Ebre, soient pour nous des fleuves in- « connus? Croyez-vous que nous ignorions la route « qu'ont prise les Abares pour entrer dans votre pays? « Je connois vos forces; les nôtres s'étendent aussi loin « que la course du soleil. Les Alains, les Huns étoient « plus puissans que vous; ils vous ont battus; ils ont osé « nous combattre, et sont devenus nos sujets. »

Cette rudesse barbare ne déconcerta pas Valentin. « Prince (répondit-il), si ce n'étoit pas vous souhaiter « un déshonneur qui vous rendroit à jamais exécrable « dans la mémoire des hommes, je désirerois périr ici « par votre épée plutôt que d'entendre taxer notre « empereur et notre nation de mauvaise foi et de men- « songe. Daignez modérer votre colère, et faire ré- « flexion que des ambassadeurs sont les ministres de la « paix et les dépositaires de la foi des nations. Vous « succédez à votre père; songez que les alliances qu'il a « contractées font la plus noble portion de son héritage. « Il a prévenu nos désirs en demandant notre amitié; « il l'a préférée à celle des Perses. Nous n'avons rien « fait pour perdre la vôtre; il seroit injuste de nous la « ravir. Entre deux amis, celui-là se rend coupable, « qui rompt le premier le lien sacré qui les unit. » Ces paroles adoucirent un peu la férocité du barbare. « Eh « bien (dit-il)! puisque vous êtes mes amis, et que vous « arrivez dans le moment où je pleure la mort récente « de mon père, vous devez prendre part à ma douleur

« et me donner des marques de la vôtre. C'est avec le « sang et non avec des larmes que les Turcs pleurent la « perte de leurs parens et de leurs princes. » Aussitôt Valentin et ceux de sa suite, tirant leurs épées, se tailladèrent le visage à l'imitation des Turcs. Dans la cérémonie des funérailles, ils virent jeter dans une fosse profonde quatre prisonniers huns, avec autant de chevaux des écuries de Disabul. Avant que de les faire égorger, Tourxenth leur ordonna d'un ton terrible de rendre compte à son père de la conduite qu'il tenoit dans le gouvernement de ses états. Après s'être entretenu avec Valentin pendant plusieurs jours, il lui permit de passer plus avant, et d'aller au mont Altaï trouver Tardou-kan, son parent, et le souverain de toute la nation turque. A son départ, il lui déclara qu'il alloit attaquer le ville de Bosphore. En effet, pendant le voyage de Valentin, le général Bokhan, secondé d'Anancai, chef des Outigours, prit cette ville, et s'empara d'une partie de la Chersonèse taurique. On ignore ce qui se passa au mont Altaï; mais il ne paroît pas que l'ambassade y ait eu un meilleur succès. Valentin, à son retour, fut retenu par Tourxenth, qui ne le laissa partir qu'après sa conquête.

Dans le temps que Tibère sollicitoit les Turcs de se liguer avec lui contre les Perses, les Abares enlevèrent à l'empire Sirmium, place importante, et la seule qui restât aux Romains dans la Pannonie. Leur kan ne pouvoit voir sans regret entre les mains de l'empereur une ville qu'il regardoit comme faisant partie de sa conquête. Résolu de faire les derniers efforts pour s'en emparer, il vint camper au confluent de la Save et du Danube, près de Singidon, aujourd'hui Belgrade, à dessein de jeter un pont sur la Save pour affamer Sirmium en lui coupant la communication avec la Mœsie. Seth, gouverneur de Singidon, le voyant arriver avec un grand nombre de bateaux qu'il avoit rassemblés dans

sa marche le long du Danube, lui fit dire « que, dans « un temps où les deux nations étoient en paix, il ne « concevoit pas ce que les Abares venoient faire sur la « Save; que, s'ils entreprenoient de jeter un pont sur « ce fleuve, il s'y opposeroit de toutes ses forces. Bayan « répondit qu'étant ami de l'empire, il n'avoit d'autre « dessein que d'établir une communication par la Save « entre lui et les Romains; qu'il espéroit que Seth vou- « droit bien donner passage à ses bateaux ainsi qu'aux « députés qu'il envoyoit à l'empereur; qu'il n'avoit au- « cune intention de rompre avec l'empire; mais que, si « les Romains s'opposoient à l'établissement du pont « sur la Save, ils ne pourroient s'en prendre qu'à eux- « mêmes de tous les maux qui suivroient la rupture de « la paix. » Pour confirmer ces paroles, il tira son épée : « Je jure (dit-il) que je n'ai nul dessein de rien faire au « préjudice des Romains: si je pense autrement, que je pé- « risse moi et toute ma nation, que le Dieu qui habite « dans le ciel fasse fondre sur nos têtes le ciel même et « tous ses feux! que les montagnes et les forêts qui nous « environnent tombent et nous écrasent! que la Save sou- « lève toutes ses eaux et nous engloutisse! » Après ces imprécations barbares, il demanda s'il y avoit chez les Romains quelque chose de sacré qu'ils eussent coutume de prendre à témoin de la vérité de leurs paroles: on lui apporta le livre des Evangiles. Aussitôt il se lève de son siége, s'approche comme en tremblant du livre que l'évêque de Singidon tenoit entre ses mains, se prosterne et s'écrie : *Je jure par le Dieu qui parle dans ce saint livre que je n'ai rien dit qui ne soit conforme à la vérité.* Le gouverneur, trompé par des sermens si terribles, laissa entrer les bateaux dans la Save, et donna passage aux députés que Bayan envoyoit à Constantinople. Ceux-ci, étant arrivés, essayèrent de tromper l'empereur par des protestations d'une amitié inviolable; ils lui demandèrent des vaisseaux pour aller au-delà du Danube atta-

quer de nouveau les Esclavons ennemis de l'empire. Mais Tibère ne fut pas dupe de leur artifice; il devina aisément que l'unique dessein du kan étoit de s'emparer de Sirmium. Il dissimula cependant, et répondit *qu'il remercioit les Abares de leur bonne volonté; mais qu'il les prioit d'en réserver l'effet pour un autre temps; que les Turcs attaquoient actuellement la Chersonèse; que peut-être voudroient-ils pousser plus loin leurs conquêtes, et que les Abares auroient besoin de toutes leurs forces pour leur résister; qu'il seroit bientôt instruit des projets de cette nation redoutable, et qu'il en instruiroit le kan*. Les députés sentirent bien que Tibère vouloit les intimider pour les détourner de rien entreprendre contre l'empire. Ils feignirent aussi d'ajouter foi à ce qu'il leur disoit des Turcs, et prirent congé de lui après en avoir reçu des présens. En passant par l'Illyrie, ils furent rencontrés et massacrés par un parti d'Esclavons.

Pendant leur voyage, Bayan avoit fait travailler en diligence toute son armée à la construction du pont; et comme ces barbares s'entendoient peu à ces sortes d'ouvrages, il avoit forcé au travail des ouvriers romains que l'empereur lui avoit envoyés quelque temps auparavant pour lui construire des bains. Dès que le pont fut achevé, il leva le masque, et, sans égard aux horribles sermens par lesquels il s'étoit engagé, il envoya dire à l'empereur « que, si l'on vouloit éviter la guerre, il falloit lui « remettre Sirmium; que cette ville, bloquée de toutes « parts, ne pouvoit lui échapper; que, si elle se rendoit « sans attendre les attaques, il laisseroit sortir la garnison « et les habitans avec tous leurs effets; que c'étoit une bar- « rière dont il avoit besoin en cas de rupture avec l'empire; « que cette place servoit de retraite aux déserteurs; qu'en- « fin elle lui appartenoit au même titre qu'elle avoit » appartenu aux Gépides, dont les droits lui étoient dé- « volus par la conquête; qu'il n'écouteroit sur ce point

« aucune composition, et qu'il ne poseroit jamais les » armes qu'il ne vît les Abares établis dans Sirmium. » L'empereur répondit « que le kan, en violant ses ser« mens, déclaroit la guerre à Dieu même, et que, si « l'empire manquoit de forces pour se venger, le sou« verain arbitre des empires sauroit bien le punir de ses « parjures. » En même temps il fit partir un officier de marque nommé Théognis, avec ordre de rassembler promptement les garnisons d'Illyrie et de Dalmatie, pour aller au secours de Sirmium. Ces troupes s'étant rendues avec une extrême diligence dans deux petites îles de la Save nommées Casie et Carbonaire, Bayan demanda une entrevue, et s'approcha des bords du fleuve, où, étant descendu de cheval, il s'assit sur une chaise d'or au-dessous d'un dais enrichi de pierreries. Au-devant de son visage et de sa poitrine on présentoit un bouclier pour le garantir des traits, supposé que les Romains s'avisassent de tirer sur lui. Théognis et son escorte se tenoient éloignés à la portée de la voix. Alors les hérauts des Abares crièrent de la part du kan *que le temps de l'entrevue seroit un temps de trève.* Le kan ne fit que répéter ce que ses députés avoient déjà dit à l'empereur; il ajouta seulement *que, dans l'état où étoit la place, tous les efforts des Romains pour la sauver seroient inutiles.* Théognis répondit *qu'il étoit résolu de ne se retirer de devant Sirmium qu'après les Abares;* et il signifia au kan *qu'il eût à se préparer à la bataille pour le lendemain.* Ce n'étoit qu'une bravade de Théognis; il n'avoit pas de forces suffisantes pour hasarder un combat; et, au lieu de marcher aux Abares qui se présentèrent en bataille pendant trois jours de suite, il dépêcha un courrier à l'empereur pour l'instruire de l'état du siége et lui demander ses ordres. La ville étoit aux abois; dépourvue de vivres dès le commencement, elle ressentoit déjà toutes les horreurs de la famine. Le commandant, nommé Salomon, n'avoit aucun usage de la

guerre; les habitans, réduits au désespoir, s'en prenoient aux Romains des maux qu'ils souffroient; tout retentissoit de plaintes et de murmures. Tibère, pour ne pas prodiguer le sang de tant de milliers d'hommes, consentit d'abandonner Sirmium, à condition que les habitans auroient la liberté d'en sortir chacun avec un habit. Le kan exigea de plus qu'on lui payât sur-le-champ la pension qui lui étoit due pour les trois dernières années : c'étoit pour chaque année quatre-vingt mille pièces d'or. Il demandoit encore que les Romains recherchassent et lui remissent entre les mains un de ses officiers qui, l'ayant outragé par un commerce criminel avec une de ses femmes, s'étoit sauvé sur les terres de l'empire, et il s'obstinoit à n'accorder la paix qu'à cette condition. Cependant, sur les remontrances de Théognis, qui lui représenta l'impossibilité de trouver dans une si vaste étendue de pays un malheureux fugitif, peut-être déjà mort, il se relâcha sur ce point, et se contenta de faire jurer les Romains qu'ils donneroient leurs soins à la recherche du coupable; et que, s'il vivoit encore, ils le renverroient au kan sous une bonne escorte.

Un tremblement de terre ébranla cette année et fendit de haut en bas tous les édifices d'Antioche, sans les abattre; mais le bourg de Daphné fut entièrement détruit. On vit alors dans cette même ville un exemple de ce zèle fanatique dont le peuple s'embrase en faveur de la religion, qu'il ne connoît guère, et qu'il ne venge jamais qu'en l'outrageant par ses violences. Un citoyen d'Antioche, nommé Anatolius, après avoir été cocher du Cirque, s'étoit élevé, par je ne sais quels moyens, de cet état méprisable aux premières magistratures. Il s'étoit insinué dans la familiarité de l'évêque Grégoire, et il affectoit de le visiter souvent pour s'acquérir plus de crédit. On découvrit qu'il étoit païen, et qu'il sacrifioit en secret. Il fut déféré aux magistrats, et arrêté avec

une troupe d'idolâtres dont il étoit le chef. Le gouverneur de la province, qu'il avoit gagné à force d'argent, étoit sur le point de le mettre en liberté, lorsque le peuple, s'étant ameuté, courut aux portes de la prison, menaçant de le mettre en pièces, si l'on osoit l'en faire sortir. L'emportement de la multitude alloit même jusqu'à taxer hautement Grégoire de participer à cette cabale, et ce pieux évêque courut risque d'être la victime d'un si injuste soupçon. Tibère, informé de ce tumulte, voulut en connoître par lui-même : il fit amener à Constantinople Anatolius et ses complices. L'accusé endura la question la plus rigoureuse sans charger l'évêque. Mais le peuple de Constantinople se porta à des excès encore plus violens que celui d'Antioche. Irrité de ce que quelques-uns des moins coupables n'étoient condamnés qu'à l'exil, il entre en fureur, force les prisons, se saisit de ces misérables : on les jette dans une barque de pêcheur, on les brûle vifs à la vue de la ville. On n'entendoit que malédictions contre les juges, contre le patriarche, contre l'empereur même : c'étoit, disoit-on, de mauvais chrétiens, des indifférens, des impies, qui trahissoient la cause de Dieu. On en vouloit surtout au patriarche ; et si la Providence ne l'eût dérobé à ces fanatiques, un prélat irréprochable alloit être la victime de leur barbarie. On courut ensuite prendre Anatolius et les autres, qui furent traînés à l'amphithéâtre, et déchirés par les bêtes féroces, dignes exécuteurs des sentences du peuple, qui leur ressemble dans ses fureurs. On attacha leurs cadavres à des potences hors de la ville, où les loups achevèrent de les dévorer.

An 581. Le succès des deux dernières campagnes, si malheureuses pour la Perse et si glorieuses à l'empire, rabattirent l'orgueil d'Hormisdas sans en inspirer à Tibère. L'empereur n'en étoit pas moins disposé à faire la paix, et le roi de Perse commençoit à s'ennuyer de la guerre. On reprit les conférences, et l'on fit en même temps

Evag. l. 5, c. 20.
Niceph. Cal. l. 18, c. 5.
Simocat. l. 3, c. 18.
Menand. p. 171 et seqq.

marcher deux armées sous la conduite de Maurice et de Tamchosroës, qui allèrent camper l'une près de Constantine, l'autre aux portes de Nisibe. Ils avoient ordre l'un et l'autre de se tenir dans leurs retranchemens, mais d'être toujours prêts d'entrer en action au premier signal qu'ils en recevroient de leur plénipotentiaire. C'étoit Zacharie pour les Romains, et Andigan pour les Perses, tous deux également consommés dans le manége des négociations. Tandis que les deux armées demeuroient tranquilles, les deux ministres se livroient mutuellement tous les assauts, et mettoient en œuvre toutes les ruses de la politique. Le Perse s'obstinoit à refuser la restitution de Dara, et à demander le paiement des sommes dues en conséquence du traité fait avec Justinien. Le Romain, au contraire, refusoit l'argent, et exigeoit que Dara fût rendu. Après beaucoup de débats inutiles, Andigan s'avisa d'un stratagème qu'il crut propre à intimider Zacharie. Au milieu d'une conférence arrive un courrier couvert de poussière, et qui sembloit harassé d'une longue course. Il apportoit une lettre de la part de Tamchosroës, qui mandoit *que l'armée des Perses, plus belle et plus nombreuse qu'elle n'avoit été depuis long-temps, brûloit d'impatience de combattre ; qu'il avoit beaucoup de peine à la contenir ; et que, si les conférences ne se terminoient au plus tôt, il se verroit forcé de lâcher la bride à ses soldats, et de les laisser courir le fer et la flamme à la main sur les terres de l'empire.* Il étoit difficile d'en imposer à Zacharie ; malgré les feintes d'Andigan, qui affectoit d'être fort en colère de cette précipitation, il sentit l'artifice, et, prenant la parole : « Seigneur (dit-il), le « déguisement et le mensonge tournent à la honte de « ceux qui les emploient, dès qu'ils sont démasqués. « Renoncez à ces ruses grossières, et ne prétendez pas « nous intimider. Nous avons entrepris la guerre à re- « gret, et nous sommes encore en disposition de préférer

Theoph. p. 213.

« la paix. Mais si vos soldats sont si empressés de com-« battre, ne les contraignez pas, nous sommes prêts à « les recevoir; il ne faudra qu'un jour pour leur en faire « perdre l'envie. » En même temps il se retire, et fait savoir à Maurice que la conférence est rompue, et que la querelle des deux nations ne peut se terminer que par les armes. Tamchosroës reçoit le même avis. On s'avance de part et d'autre dans les plaines de Constantine, où se livre une sanglante bataille. Les Perses sont entièrement défaits; et Tamchosroës, ne voulant pas survivre à son honneur, se jette au milieu des bataillons ennemis, et meurt en combattant. Maurice se rendit à Constantinople comblé de gloire; et, pour effacer la mémoire des affronts que l'empire avoit trop souvent reçus des Perses sous les règnes précédens, l'empereur se fit décerner l'honneur du triomphe.

An. 582.

Simocat. l. 1, *c.* 1, 2, 10, 13. *Evag. l.* 5, *c.* 17, 22; *l.* 6, *c.* 1. *Niceph. Cal. l.* 18, *c.* 5, 6, 7, 8, 9, 10, 42. *Greg. Tur. l.* 5, *c.* 20; *l.* 6, *c.* 30. *Abb. Biclar. Greg. l.* 1, *ep.* 5; *l.* 9, *ep.* 39. *Agath. l.* 5. *Eustat. vita. Eutychii. Theoph. p.* 213, 214, 229. *Chron. Alex. Cedr. p.* 394, 398. *Manas. p.* 71. *Anast. p.* 71. *Zon. t.* 2, *p.* 73.

Les exploits de Maurice et ses éminentes qualités lui attachoient de plus en plus le cœur de Tibère. Ce prince, dont la douceur mérite d'autant plus de louange qu'elle étoit l'ouvrage de sa vertu, étant combattue par un tempérament bilieux et mélancolique, dépérissoit de jour en jour. Quelques auteurs ont écrit qu'ayant mangé à jeun des mûres de mauvaise qualité, il tomba en phthisie. Quoiqu'il ne régnât seul que depuis quatre ans, cependant la perte de la vie et de la couronne l'inquiétoit beaucoup moins que le danger où sa mort alloit précipiter l'empire. Il n'avoit que deux filles, et il craignoit également de laisser son état en proie à l'ambition des grands, et de se donner un mauvais successeur. Après de longues et sérieuses réflexions, il fixa son choix sur Maurice, et le nomma César, le cinquième d'août 582. Il lui fiança en même temps Constantine, sa fille aînée, et donna en mariage la seconde, nommée Charito, au patrice Germain, le plus distingué des sénateurs. Huit jours après, sentant qu'il n'avoit plus que peu de momens à vivre, il assembla dans le

vestibule du palais de l'Hebdome, où il étoit alors, les seigneurs de sa cour, le sénat, les magistrats, les principaux habitans de Constantinople, et le clergé, à la tête duquel étoit le patriarche Jean, surnommé *le Jeûneur*, qui, depuis quatre mois, avoit succédé à Eutychius. S'étant fait porter en litière sur un trône, comme sa foiblesse le mettoit hors d'état de se faire entendre, il se servit de l'organe de Jean, son questeur, homme éloquent, instruit des lois et des coutumes de l'empire, et qui, chargé par son ministère d'exprimer les volontés du prince dans ses édits, savoit le faire parler avec toute la dignité qui convient à la majesté souveraine. Cette auguste assemblée, les yeux fixés sur Tibère, attendoit dans un profond silence ce qu'il alloit leur déclarer, lorsque Jean, s'étant levé sur les dégrés du trône, parla en ces termes au nom de l'empereur.

Hist. miscel. l. 17. Paul. diac. l. 3, c. 15. Suid. vocib. Μένανδρος, Μαυρίκιος, Φιλιππικός. Pagi ad Baron. Du Cange, fam. byz. 103, 106, 107, 108.

« Romains, depuis que la Providence divine a daigné « m'appeler au gouvernement de cet empire, je n'ai « vécu que pour vous, je ne me suis occupé que de vous; « j'ai partagé vos joies et vos peines; tous vos sentimens « se sont réunis dans mon cœur comme dans leur cen- « tre. Il est bien juste que vous partagiez aussi les in- « quiétudes de mes derniers jours. Elles m'environnent, « elles s'étendent sur chacun de vous, et, dans cette « grande assemblée, il n'est personne que je n'entende « me dire au fond de mon cœur : *Tu as pris soin de « ma prospérité pendant ton règne; c'est encore ton « devoir de songer à me l'assurer quand tu ne seras « plus.* Que de craintes s'élèvent dans mon âme lors- « que je jette les yeux sur moi-même, sur ma famille, « sur l'empire ! Souverain de la plus puissante nation du « monde, maîtresse elle-même de tant de nations, ne « reconnoissant sur la terre aucun supérieur, je vais « comparoître au pied de ce tribunal où le monarque, « confondu avec ses sujets, ne voit entre eux et lui- « même d'autre différence que la multitude de ses fautes

« proportionnée à l'étendue de son pouvoir. Je répon« drai même des actions d'autrui, et puisqu'il m'appar« tient de me donner un successeur, si je ne choisis pas « celui que je crois le plus vertueux et le plus capable, « ses crimes deviendront mes crimes, ses manquemens « tourneront à ma honte. Si je considère ce que je laisse « après moi, je crains pour ma famille, je crains pour « l'empire. Une épouse chérie trouvera-t-elle un ami, un « frère dans son nouveau maître? Mes filles, dont l'âge « encore tendre a besoin d'appui, trouveront-elles en « lui un protecteur, un tuteur, un père? Mais, j'ose le « dire, ni ma femme, ni mes filles n'en seront ja« louses, elles sont accoutumées à ce langage; l'empire « m'est encore plus cher que ma famille : il fait aujour« d'hui le principal objet de ma prévoyance. Ce n'est « pas assez pour un prince d'avoir conservé son état, il « doit songer à le transmettre à un héritier qui le sur« passe lui-même en mérite; autrement, ce grand édi« fice se détruira faute de réparations, et tombera peu « à peu en ruine. Cette pensée agitoit mon esprit, et le « remplissoit d'inquiétude lorsque la sagesse divine est « venue à mon secours, et m'a montré celui que je « cherchois. Vous le voyez au milieu de vous; c'est celui « qui a relevé l'honneur des Romains en abattant l'or« gueil de la Perse; c'est le bouclier, c'est l'épée de « l'empire. Est-il un homme plus capable que Maurice « de le maintenir dans un état florissant? Ses travaux « passés, ses victoires sont autant de gages assurés de « ses soins et de ses succès à venir. Je le déclare em« pereur, et, pour preuve de la pureté de mes inten« tions, dans le choix que je fais de lui en l'associant « à l'empire, je l'associe à ma famille, je lui donne ma « fille Constantine. Prêt à partir pour le voyage de « l'autre vie, j'aurai, en vous perdant, la consolation « de vous laisser plus que je n'emporte avec moi. Ré« gnez, Maurice, et que vos actions servent d'orne-

« mens à ma sépulture; vos vertus feront mon éloge « funèbre. Ne trompez pas nos espérances. Connoissez-« vous vous-même; ne perdez pas sur le trône les qua-« lités qui vous y ont conduit. Que la philosophie tienne « le gouvernail du pouvoir. La souveraineté engendre « l'orgueil; c'est un cheval fougueux qui s'emporte, qui « franchit les barrières et désarçonne son cavalier, si la « raison ne tient pas la bride. Gardez-vous de croire « que vous surpassiez tous les hommes en prudence, « parce que la fortune vous élève au-dessus d'eux. Souf-« frez plus volontiers d'être repris que d'être flatté : « évitez cette bassesse presque inséparable de la gran-« deur, la petitesse de ne pouvoir endurer les avis, « les instructions, les remontrances. Faites-vous « aimer plutôt que craindre. Ayez toujours devant les « yeux la justice; qu'elle soit assise sur le trône à côté « de vous; elle répandra dans votre cœur cette douce « joie qui fait la première récompense de la vertu. « Songez que la pourpre n'est qu'un vil vêtement, si « elle ne couvre que des vices; que les pierreries d'une « couronne sur la tête d'un monarque sans mérite ne « sont pas plus estimables que les cailloux du bord de « la mer. La pourpre présente dans sa couleur je ne « sais quoi d'austère et de lugubre qui semble avertir « les princes que leur emploi est plein de soucis et de « chagrins, et qu'ils ne doivent pas s'abandonner à la « joie, mais l'entretenir dans le cœur de leurs sujets. « Le sceptre leur annonce qu'ils ont besoin d'appui, et « que la souveraineté n'est qu'une brillante servitude. « Tempérez votre sévérité par la douceur, et votre « confiance par la circonspection. Réprimez les désordres, « punissez les crimes, mais que les châtimens se me-« surent sur l'utilité publique. Je vous adopte aujour-« d'hui, et je vous parle comme un père à son fils. Vous « comparoîtrez à votre tour aux pieds de ce juge incor-« ruptible, devant lequel s'évanouissent toutes les dis-

« tinctions humaines, et qui ne voit dans les hommes « que leurs vices ou leurs vertus.

Ce discours tira les larmes à toute l'assemblée. On pleuroit ce prince aimable, qui, descendant au tombeau, tenoit ses derniers regards fixés sur ses sujets. Tibère, rappelant ce qui lui restoit de force, posa lui-même la couronne sur la tête de Maurice, et le revêtit de la pourpre impériale. On combloit d'éloges la sagesse et la bonté de Tibère qui n'avoit considéré que l'intérêt de l'empire; on admiroit Maurice, dont la vertu seule avoit déterminé le choix du prince: on louoit Dieu d'avoir si bien assorti l'âme de ces deux héros. Après qu'on eut jeté de l'argent au peuple, et que Maurice eut été reconnu empereur par les acclamations publiques, Tibère se fit reporter dans son lit, où il mourut le lendemain, quatorzième d'août, après avoir régné seul trois ans dix mois et neuf jours. Il avoit gouverné l'empire, avec le titre de César, trois ans et neuf mois. Jamais, depuis le grand Théodose la mort d'un empereur n'avoit causé de si vifs regrets. Tous les Romains prirent le deuil; ce qui n'étoit pas alors en usage de bienséance, mais l'expression volontaire d'une profonde douleur. Le peuple en foule courut au palais de l'Hebdome, força les gardes qui en défendoient l'entrée à d'autres qu'aux magistrats, et joignit pendant la nuit entière ses chants funèbres à ceux du clergé qui environnoit le cercueil. Le matin du jour suivant, le corps fut transporté par mer à Constantinople; et tous les habitans s'étant rendus sur le rivage pour le recevoir, accompagnèrent le convoi jusqu'à l'église des Saints-Apôtres, fondant en larmes, et n'interrompant leurs sanglots que par les éloges d'un prince digne de régner plus long-temps.

On ne se consoloit que par les heureuses espérances que donnoit le nouvel empereur. Il étoit âgé de quarante-trois ans, et l'empire se félicitoit de voir monter sur

le trône un prince qui n'étoit plus d'âge à se jouer de la puissance souveraine. Aussi ses commencemens furent-ils moins brillans que ceux des jeunes monarques, mais plus solides et mieux soutenus. Il joignit à son nom celui de Tibère. Aussi sobre, aussi éloigné des plaisirs qu'il l'avoit été dans sa vie privée, il devint encore plus laborieux, plus attentif à ménager tous ses momens, dont il croyoit devoir compte à ses sujets. Maître de tous les mouvemens de son âme, ferme et constant sans opiniâtreté, il savoit se plier aux circonstances : grave et sérieux sans hauteur, il réunissoit des qualités qui semblent se combattre, la sévérité et la clémence, un grand courage et une prudence égale : il étoit naturellement porté à temporiser, et croyoit que toutes les affaires ont leur point de maturité d'où dépend le succès. Il protégeoit les sciences, dont il faisoit l'amusement de son loisir ; il se plaisoit à entendre la lecture des poëmes, des histoires, et passoit lui-même à l'étude une partie des nuits. Il nous a laissé un traité de l'art militaire, le fruit des observations qu'il avoit faites à la tête des armées. Les bienfaits qu'il répandit sur les bons écrivains ranimèrent pour quelque temps le goût des lettres, qui se perdoit de plus en plus. Cependant il n'étoit pas d'un accès facile ; il n'accordoit ses audiences qu'à des sollicitations réitérées ; mais c'étoit moins par fierté, quoiqu'il eût dans le caractère un peu de froideur et de sécheresse, que par la crainte de se laisser surprendre à de faux rapports, ou séduire par la flatterie, qu'il haïssoit plus que la censure. On lui reproche d'avoir trop aimé l'argent, et cette foiblesse fut en effet cause de sa perte. Néanmoins, loin de fouler ses sujets, il remit le tiers des impôts établis sous les règnes précédens. Sa piété ne reçut aucune atteinte de la pompe qui l'environnoit. Dès qu'il fut empereur, il écrivit à l'abbé Théodore, dont il avoit admiré la sainteté en passant par la Galatie : il le conjuroit de lui accorder le

secours de ses prières, afin qu'il pût rendre ses peuples heureux et les défendre contre les barbares : il le prioit de lui demander quelque grâce. Le saint abbé ne lui demanda que quelques mesures de blé pour le soulagement des pauvres ; et l'empereur ordonna de lui en envoyer six cents boisseaux ; ce qui seroit continué tous les ans. Quant à la figure extérieure, on rapporte qu'il étoit d'une taille médiocre, d'un corps robuste, un peu roux, et chauve par-devant ; qu'il avoit d'assez beaux traits, et qu'il se rasoit, au lieu que ses prédécesseurs avoient laissé croître leur barbe.

Maurice aimoit sa famille, mais il ne songea point à l'enrichir aux dépens de l'empire. Paul, son père, vivoit encore, ainsi que sa mère Joana, sœur d'Adelphius, évêque d'Arabisse, sa patrie. Il les fit venir à Constantinople ; et ils goûtèrent dans leurs embrassemens mutuels la satisfaction la plus touchante et la plus douce à des cœurs tendres et sensibles. Son père vécut encore douze ans sous son règne ; et ce sage vieillard, sans vouloir régner sur son fils, conserva auprès de lui l'autorité que lui donnoit sa prudence. Il fut enterré avec les empereurs dans l'église des Saints-Apôtres. Outre Maurice, Paul avoit un second fils, et trois filles. Pierre, maître de la milice, duc de Thrace et curopalate, qui fut employé par son frère dans le commandement des armées. Les trois sœurs de Maurice se nommoient Gordia, Théoctiste, et Damiana. L'aînée épousa Philippique, né à Rome, et venu depuis peu à Constantinople. C'étoit un homme distingué par sa noblesse et par ses richesses. Les historiens de ce temps-là font les plus grands éloges de ses talens militaires ; ils le comparent au premier des Scipions. Mais les actions qu'ils rapportent de ce général décèlent la flatterie ; elles font connoître qu'il ne doit ces magnifiques éloges qu'à la qualité de beau-frère de l'empereur. La postérité, qui rend à chacun la place qu'il mérite, le réduit au rang des plus médiocres

généraux. Théoctiste n'est connue que de nom. Si l'on en peut croire Jean Moschus, auteur du Pré spirituel, ouvrage rempli de pieuses rêveries, Damiana fut abbesse d'un monastère à Jérusalem, où elle vécut saintement avec Sopatra, fille de Maurice. Elle avoit été mariée; et son fils Athénogène fut évêque de Pétra en Arabie.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

MAURICE.

An. 582. Simocat. l. 1, c. 10. Evag. l. 6, c. 1. Niceph. Cal. l. 18, c. 8. Theoph. p. 213. Cedr. p. 394.

JAMAIS, depuis la fondation de l'empire, on n'avoit vu le père et la mère de l'empereur régnant assister à son mariage. Leur présence ajouta un nouvel intérêt à cette auguste cérémonie. Dès le lendemain de leur arrivée, toute la cour s'étant assemblée dans la grande salle du palais, Maurice y manda le patriarche, et le conjura d'adresser à Dieu ses prières pour attirer sur son mariage les grâces et les bénédictions du ciel. Le patriarche, après avoir récité les oraisons accoutumées, prit les mains des deux époux, les joignit ensemble, leur souhaita les prospérités de l'union conjugale, leur mit la couronne nuptiale sur la tête, et les fit participer aux divins mystères. Le saint sacrifice étant achevé, les patrices, portant des flambeaux, conduisirent les époux à l'appartement impérial, tapissé de la pourpre la plus précieuse, relevée de pierreries et de broderie d'or. Cependant on dressoit dans le vestibule du palais, derrière un grand voile, un superbe trône, d'où l'empereur devoit se montrer aux soldats et au peuple, et faire les largesses ordinaires en ces occasions. Lorsque tout fut préparé, la princesse, conduite par le premier des eunuques, alla se placer sur le trône sans être vue du peuple. Quand elle eut pris séance, l'empereur y marcha accompagné de ses courtisans, tous revêtus de robes d'une blancheur éclatante. Dès qu'il y fut arrivé, on baissa le voile, et tout Constantinople vit l'empereur montant sur le trône, dont l'éclat éblouissoit les yeux,

l'impératrice se levant pour le recevoir, et les deux époux s'embrassant avec tendresse. Aussitôt les spectateurs, comme de concert, entonnèrent le chant de l'hyménée ; et l'eunuque qui avoit conduit la princesse versa du vin dans une coupe, qu'il présenta aux deux époux. Rien ne fut jamais plus brillant, et par la magnificence du spectacle et par la joie du peuple, que cette fête vraiment politique, si capable d'attendrir le cœur des sujets et de les intéresser au mariage de leur maître, qui sembloit les inviter à ses noces comme ses parens et ses amis. Les réjouissances publiques durèrent sept jours; l'opulence étala tous ses trésors; ce ne fut par toute la ville que festins, que jeux, que spectacles, qu'acclamations. Tous les jours c'étoient des courses de chars dans l'Hippodrome; et la joie populaire, toujours bruyante et tumultueuse, épuisa tous les signes par lesquels elle sait se manifester.

L'empereur, dès les premiers jours de son règne, donna des preuves de sa clémence. Le perfide Alamondare, qui avoit trahi Maurice à la bataille de Callinique, fut pris avec son fils Naaman. Celui-ci, plus méchant encore que son père, à la tête d'une troupe de Sarrasins, avoit cruellement ravagé la Phénicie et la Palestine. Tous les seigneurs étoient d'avis de venger l'empire par la mort de ces traîtres. Maurice, qui s'étoit fait une loi d'épargner le sang, se contenta de reléguer Alamondare en Sicile, et d'assigner à Naaman une ville pour prison, sans leur imposer d'autre peine.

Evag. l. 6, c. 2. Niceph. Cal. l. 18, c. 10.

Depuis la bataille de Constantine, les Perses n'osoient s'éloigner de leurs frontières. Maurice, qui avoit remporté sur eux deux grandes victoires, donna ordre à Jean Mystacon, Thrace de naissance, qui commandoit en Arménie, de marcher contre eux pour les forcer d'abandonner la Mésopotamie. Ce général vint les chercher au confluent du Nymphius et du Tigre, où ils étoient campés. Il leur offrit la bataille, qu'ils eurent le courage

Simoc. l. 1, c. 9, 1. Evag. l. 6, c. 3.

d'accepter. S'étant mis à la tête du centre, il donna le commandement de l'aile droite à Curs, son lieutenant, et celui de l'aile gauche à un officier lombard nommé Ariulphe, qui avoit passé au service de l'empire. Les deux armées étant à la portée du trait, Jean et Ariulphe chargèrent vigoureusement l'ennemi, qui plia devant eux. Mais Curs, jaloux de son général, dont il croyoit mériter la place, ne fit aucun mouvement. Cette inaction de l'aile droite rendit le courage aux Perses, et l'ôta aux Romains. Ceux-ci, se voyant abandonnés, prennent la fuite par des chemins montueux et difficiles, où, poursuivis par les ennemis, ils perdent grand nombre des leurs, et regagnent leur camp avec peine. Le général perse, voulant profiter de sa victoire, va mettre le siége devant Aphumes; c'étoit la première conquête que Maurice avoit faite sur les Perses quatre ans auparavant. Mystacon, de son côté, envoie une partie de ses troupes attaquer la forteresse d'Acbas, située sur une montagne escarpée, au bord du Nymphius. On n'y pouvoit monter que par un seul endroit, défendu par une épaisse muraille. Dès que les Romains eurent pris leur poste entre les rochers et les précipices dont la place étoit environnée, les habitans donnèrent au général perse, avec des flambeaux, le signal dont ils étoient convenus. Les Perses, quittant aussitôt le siége d'Aphumes, accourent en diligence, descendent de leurs chevaux, montent à l'ennemi, et l'accablent d'une grêle de flèches. Plus dispos et plus exercés à courir dans des chemins rudes et embarrassés, ils eurent bientôt nettoyé la pente de la montagne. Des Romains, les uns sont pris, les autres précipités de rochers en rochers jusque sur les bords du Nymphius : quelques-uns passent le fleuve à la nage, et vont rejoindre le gros de leur armée. Telle fut la fin de cette campagne. Les Romains demeurèrent en possession du château d'Aphumes, et les Perses de celui d'Acbas.

L'année suivante, au mois d'avril, le feu prit dans la grande place de Constantinople; et l'incendie, animé par un vent violent, ne fut éteint qu'après avoir fait beaucoup de ravage. Cet accident fut suivi d'un autre encore plus funeste, parce que les forces humaines ne peuvent l'arrêter. Le onzième de mai, jour de la dédicace de Constantinople, qu'on célébroit tous les ans par des processions pompeuses et par des jeux du Cirque, la joie publique fut troublée par un horrible tremblement de terre qui fit craindre que la ville entière ne fût abîmée. Au coucher du soleil, un affreux mugissement se fit entendre dans les entrailles de la terre, qui, se soulevant ensuite, renversa quantité d'édifices. Peu de jours après, on découvrit qu'un habitant nommé Paulin, connu pour son grand savoir, étoit entêté de magie, et qu'il s'occupoit de sortiléges et d'enchantemens. Le peuple ne manqua pas d'attribuer à ses prestiges les deux fléaux qu'il venoit d'éprouver; et le patriarche, prélat austère dans ses mœurs, mais plein d'un zèle amer, aussi prévenu que le peuple, sollicitoit vivement l'empereur de faire brûler vif cet homme impie et sacrilége. Maurice, rempli de sentimens de douceur qui auroient convenu au patriarche, pensoit qu'il valoit mieux amener les méchans à résipiscence que les faire périr. Mais Jean le Jeûneur, armé de quelques passages de saint Paul, dont abusoit son humeur impitoyable, obligea par ses instances l'empereur à condamner à mort ce misérable. Il fut pendu, et avant que de l'étrangler on trancha sous ses yeux la tête à son fils, qu'il avoit instruit à pratiquer les mêmes maléfices.

An. 583. Simocat. l. 1, c. 11, 12. Theoph. p. 213. Cedr. p. 394.

Depuis que les Abares avoient forcé Tibère de leur abandonner Sirmium, leur kan, devenu plus fier, traitoit les Romains avec insolence. Ayant appris qu'il y avoit à Constantinople des animaux d'une grandeur extraordinaire, il écrivit à l'empereur qu'il seroit curieux d'en voir. Maurice, qui ménageoit ce barbare, lui fit

Simocat. l. 1, c. 3, 4, 5, 6. Theoph. p. 214, 215. Cedr. p. 394, 395. Zon. t. 2, p. 73, 74.

Hist. miscel. l. 17.

présent du plus grand éléphant qui lui fût venu des Indes. Le kan, l'ayant à peine considéré, le renvoya aussitôt, soit qu'il en fût effrayé, soit par mépris. Comme il se piquoit de magnificence, il pria l'empereur de lui envoyer un lit enrichi d'or. Maurice s'empressa de le satisfaire : l'ouvrage étoit admirable, et par le prix de la matière, et par la beauté du travail. Cependant le barbare n'en fut pas content ; il le fit reporter à l'empereur. Il demanda une augmentation de vingt mille pièces d'or par-dessus les quatre-vingt mille que les Romains s'étoient engagés à lui payer tous les ans. Sur le refus de Maurice, il rompit le traité ; et, sans respecter ses propres sermens, il vint attaquer Singidon. Quoique cette ville fût sans défense, elle coûta beaucoup de sang aux Abares. On y disputa le terrain avec opiniâtreté, et il périt autant d'ennemis que d'habitans. Après la prise de Singidon, Bayan côtoya le Danube en avançant vers la Thrace, et saccagea la plupart des places qui bordoient ce fleuve. La petite ville d'Acqs fut épargnée, à la prière de ses concubines, qui s'y étoient retirées pour profiter de ses bains d'eaux chaudes. Après avoir, comme un torrent impétueux, traversé les deux Mœsies, il passa le mont Hémus, et vint camper au bord du Pont-Euxin, près d'Anchiale, dont il ravagea le territoire.

Ce fut là que les députés de Maurice vinrent le trouver. C'étoient Elpidius et Comentiole, l'un sénateur et ancien gouverneur de Sicile, l'autre officier de la garde impériale. Le kan les reçut avec une hauteur outrageante, menaçant d'aller abattre la longue muraille qui servoit de rempart au territoire de Constantinople. Elpidius demeuroit en silence ; mais Commentiole, naturellement vif et hardi, ne pouvant souffrir ces bravades insolentes : « Prince (lui dit-il avec liberté) nous pen-« sions avoir affaire à un monarque qui respectoit les « dieux qu'il adore, et qu'il a pris pour garans de ses « sermens. Nous nous persuadions encore que vous n'ou-

« blieriez pas les bienfaits des Romains, qui ont donné « asile à vos pères errans et fugitifs. Les Romains, au « contraire, veulent bien oublier votre ingratitude passée, « et malgré l'infraction des traités les plus solennels, ils « vous offrent encore la paix. Si vous la refusez, songez que « vous aurez à combattre la nation qui a subjugué l'uni- « vers. Ne vous croyez pas invincible pour avoir ravagé « tant de pays. Notre patience a fait seule vos succès; « craignez de la pousser à bout. Vous aurez contre vous, « avec les forces de l'empire, et vos dieux, et vos sermens, « et nos bienfaits, et l'horreur des nations étrangères. « La postérité même fera la guerre à votre mémoire. « Préférez la gloire de la reconnoissance et de la justice « à une conquête criminelle, qui va vous être arrachée, « si vous vous obstinez à la retenir. Voulez-vous de l'ar- « gent, les Romains vous en donneront; ils ne sont « avares que d'honneur. Vous tenez de leur libéralité « une habitation vaste et commode; gardez-vous de « vous étendre au-delà. L'empire est un grand arbre, « enraciné depuis plus de treize siècles, toujours nourri « des eaux du ciel, toujours plein de sève et de vigueur: « vos haches et vos coignées ne l'entameront jamais; « elles se briseront dans vos mains, et retourneront sur « vous-mêmes. »

Une remontrance si hardie mit le kan en fureur. Lançant sur Commentiole des regards étincelans, il ordonne de le jeter dans un cachot avec des entraves aux pieds, et d'aller déchirer sa tente : c'étoit, selon l'usage de la nation, un arrêt de mort. Le lendemain, sa colère n'étant pas encore calmée, les principaux seigneurs de sa cour se jettent à ses pieds et le conjurent *d'avoir égard au droit des gens; de ne pas rendre les Abares odieux à tous les peuples de la terre en faisant périr un ambassadeur : que ce jeune téméraire étoit assez puni par la prison.* Le kan se rendit enfin à des sollicitations si pressantes, et renvoya les députés à l'empereur.

An. 584.

Paul. diac. l. 3, c. 16 et seqq. Pratilli prolus. in Paul. diac. Abb. Biclar. Greg. Tur. hist. franc. l. 5, c. 39; l. 6, c. 41, 42, 43; l. 8, c. 18, 28; l. 9, c. 29; l. 10, c. 1, 2, 3, 4. Aimoin. l. 3, c. 36, 37, 38, 74, 77, 79, 83. Theoph. p. 220. Cedr. p. 396. Hist. miscel. l. 17. Greg. l. 1, epist. 5, 16. Idem, dial. l. 3, c. 9. Anast. in Pelag. II. Simocat. l. 3, c. 4. Sigeb. chr. Herman. contract. chron. Chr. Andr. presbyt. Rubeus hist. ravenn. l. 4. Sigon, de regno ital. l. 1. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 34, art. 43; l. 35, art. 13. Murat. annal. ital., t. 3, p. 514, 515, 516, 518, 520, 522, 523,

La paix fut renouvelée l'année suivante à condition que les Romains paieroient aux Abares cent mille pièces d'or de pension annuelle. Maurice consentit à cette augmentation plutôt que d'avoir à soutenir à la fois deux grandes guerres contre les Abares et contre les Perses. Il s'occupoit encore dans ce temps-là du soin de recouvrer l'Italie. Grégoire, apocrisiaire du saint-siége, étant sur le point de retourner à Rome, avoit obtenu des secours contre les Lombards, et l'empereur faisoit partir avec lui le patrice Smaragde, plus guerrier que l'exarque Longin, son prédécesseur. Autaris, fils de Cleph, commençoit à régner à Pavie. La nation, lasse de la tyrannie de ses ducs, avoit mis sur le trône ce jeune prince, dont la sagesse répara les désordres d'une aristocratie mal concertée, et la valeur étendit et affermit la domination des Lombards. Pour se rendre plus respectable aux Romains mêmes, il prit, à l'exemple des empereurs, le surnom de *Flavius*, qu'il transmit à ses successeurs. Il laissa aux ducs le gouvernement des villes sur lesquelles ils avoient exercé un pouvoir absolu; mais il s'en réserva la souveraineté, et il ordonna qu'ils lui remettroient la moitié du revenu de leurs duchés, et qu'ils marcheroient à ses ordres avec leurs troupes toutes les fois qu'ils en seroient requis. Il étoit le maître de leur donner des successeurs à sa volonté; mais il n'usa jamais de ce droit que lorsqu'ils mouroient sans enfans mâles, ou en cas de félonie. Cette modération d'Autaris fut le premier fondement de la stabilité des fiefs; et quoique l'origine de cette sorte de seigneurie héréditaire remonte plus haut que l'invasion des Lombards, on peut dire que c'est aux Lombards qu'on est redevable de la jurisprudence féodale. Ils en fixèrent la nature et la forme; et tout l'Occident adopta les lois qu'ils établirent sur cette importante partie du droit public. On vit dans la personne d'Autaris quelle est l'influence d'un prince habile, ferme, vigilant, sur une nation, pour en

corriger les mœurs. Il ne régna pas six ans, et c'en fut assez pour adoucir la férocité naturelle aux Lombards, qui s'étoit encore accrue dans la confusion du dernier gouvernement. La justice et la sûreté publique succédèrent aux usurpations, aux brigandages, aux meurtres; et les grands apprirent à redouter la loi plus qu'ils n'étoient eux-mêmes redoutables. Il faut cependant convenir que ce prince ne rétablit pas le goût des lettres. Un des plus grands maux que causa l'invasion des Lombards, fut l'ignorance qui s'introduisit avec eux. Ces barbares n'estimoient que les armes, et les peuples d'Italie, au milieu des horreurs de la guerre, n'avoient ni la volonté, ni le pouvoir de cultiver les sciences et les arts; c'est ce qui rend l'histoire de ces temps-là si confuse et si stérile. Autaris, ayant épousé Théodelinde, fille de Garibald, duc de Bavière, renonça au paganisme pour embrasser la religion chrétienne. Théodelinde étoit catholique; mais les évêques lombards communiquèrent au roi les erreurs de l'arianisme dont leur nation étoit infectée. Je vais raconter sans interruption les événemens de l'histoire des Lombards, qui eurent quelque rapport à celle de l'empire pendant les six années du règne d'Autaris.

525, 526, 536.
Giann. hist. nap. l. 4, c. 1, 2, 3, 12.
Abrégé chr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 184 et suiv.
Fredeg. et ib. Ruinart.

Le nouvel exarque étoit continuellement aux prises avec les Lombards. Les deux peuples, voisins l'un de l'autre, formoient sans cesse de nouvelles entreprises: les Lombards sur Ravenne, que les Romains avoient conservée; les Romains sur Classe, dont les Lombards s'étoient rendus maîtres. Smaragde, voyant que ses forces ne suffisoient pas même pour défendre ce qui restoit encore à l'empire, en instruisit l'empereur. Maurice, n'osant dégarnir l'Orient, où il falloit résister aux Perses, ni l'Illyrie, où, malgré les traités, on pouvoit à tout moment avoir à combattre l'infidèle nation des Abares, eut recours aux rois de France. Il envoya une ambassade solennelle à Childebert, roi d'Austrasie, avec une somme

de cinquante mille pièces d'or; ce qui faisoit près de sept cent mille livres de notre monnoie, pour l'engager à faire la guerre aux Lombards. Childebert ayant passé les Alpes en personne à la tête d'une grande armée, les Lombards, hors d'état de le combattre, se renfermèrent dans leurs villes, et laissèrent les François maîtres de la campagne, tandis qu'Autaris employoit la négociation pour conjurer cet orage. L'argent qu'offroit Autaris fit oublier au roi d'Austrasie celui qu'il avoit reçu de Maurice. La paix fut conclue, et Childebert repassa les Alpes. Maurice se plaignit en vain de cette infidélité; il envoya redemander les cinquante mille pièces d'or à Childebert, qui, faute de bonnes raisons, renvoya l'ambassadeur sans réponse.

La garnison de Brescelle, sur le Pô, faisoit sans cesse des courses par terre et par eau jusqu'à Ravenne. Elle étoit commandée par un vaillant capitaine nommé Droctulf; c'étoit un Suève que les Lombards avoient pris au berceau dans les guerres de Germanie. Elevé dans l'esclavage, il étoit parvenu par son mérite; mais quoiqu'il servît les Lombards avec valeur, il ne pouvoit leur pardonner dans son cœur de lui avoir autrefois ravi sa liberté. Smaragde n'oublia rien pour le gagner, et il en vint à bout. Droctulf livra sa place aux Romains, et se joignit à l'exarque pour reprendre la ville de Classe. Il rassembla les barques qu'il trouva sur la rivière de Bodrino, entra dans le port de Classe avec ses meilleurs soldats, donna l'assaut à la ville du côté de la mer, tandis que Smaragde l'attaquoit du côté de la terre. La place fut emportée, et Ravenne délivrée d'un ennemi qu'elle avoit à ses portes depuis long-temps. Le Suève se retira dans Brescelle, d'où il ne cessoit de harceler les Lombards par ses incursions sur les territoires de Parme et de Rhége. Pour se délivrer d'un ennemi si incommode, Autaris vint enfin l'assiéger. Après une longue et vigoureuse défense, Droctulf se rendit à condition qu'il

pourroit se retirer à Ravenne avec sa garnison. Les murailles de la ville furent rasées, et Brescelle perdit alors le titre d'évêché qu'elle avoit auparavant. Droctulf servit ensuite l'empire avec courage dans la guerre contre les Abares; et, après s'être signalé dans toutes les rencontres, il mourut à Ravenne, où il fut enterré dans l'église de Saint-Vital.

Maurice n'avoit pas à se louer de la bonne foi de Childebert. Mais un intérêt personnel porta le roi d'Austrasie à se réconcilier avec l'empereur, et à lui prêter de nouveaux secours. Herménigilde, fils de Leuvigilde, roi des Visigoths en Espagne, avoit épousé Ingonde, fille de Sigebert, roi d'Austrasie, et sœur de Childebert. Cette princesse, élevée dans la religion catholique, soutint avec une fermeté vraiment chrétienne toutes les rigueurs de Goswinde, seconde femme de Leuvigilde, qui n'épargna pas les traitemens les plus barbares pour lui faire embrasser l'arianisme. Ingonde joignit les sollicitations les plus pressantes aux instructions de Léande, évêque de Séville, pour la conversion de son mari, et y elle réussit. Leuvigilde, arien passionné, animé encore par les fureurs de sa femme, poursuivit son fils à main armée, et le fils prit les armes pour se défendre. Grégoire de Tours, suivant les principes d'une morale plus pure et plus évangélique que celle du cardinal Baronius, blâme Herménigilde de s'être révolté contre son père et son roi, quoique hérétique; il attribue le malheureux succès de son entreprise à un juste jugement de Dieu. La guerre étant allumée entre le père et le fils, Herménigilde implora le secours de Tibère, qui régnoit encore. Ce sage prince refusa d'épouser sa querelle, et l'évêque Léandre revint à Constantinople sans avoir rien obtenu. Les Romains possédoient encore un grand pays dans la partie méridionale de l'Espagne; éloignés du centre de l'empire, ils agissoient indépendamment de l'empereur. Herménigilde acheta

leur secours, et ils lui fournirent des troupes. Mais Leuvigilde les ayant secrètement gagnés par une somme de trente mille pièces d'or, ils abandonnèrent ce malheureux prince, qui, après plusieurs revers, fut mis à mort par ordre de son père. Les Romains, auxquels il avoit confié sa femme Ingonde et son fils Athanagilde, lui furent du moins fidèles en ce point : ils les transportèrent en Afrique, pour les faire passer plus sûrement à Constantinople. Mais Ingonde mourut dans ce voyage, et Athanagilde trouva un asile entre les bras de Maurice.

Childebert ignoroit la mort de sa sœur, qu'il aimoit tendrement. Croyant qu'elle étoit, ainsi que son fils, à la cour de Constantinople, et voulant la faire revenir en France, il sentit bien que pour l'obtenir il falloit satisfaire l'empereur. Il envoya donc contre les Lombards une nouvelle armée, composée de François et d'Allemands. Mais la jalousie mutuelle ayant divisé les deux nations, cette expédition ne fit aucun mal aux Lombards, et l'armée revint en France après s'être inutilement fatiguée à passer les Alpes. On peut conjecturer avec fondement que les intrigues d'Autaris furent la cause secrète de cette division. Cependant l'exarque agissoit en souverain indépendant; aussi peu exact à tenir sa parole qu'à suivre les ordres de la cour impériale, il faisoit, il rompoit des trèves selon ses caprices. Au mois de septembre 587, il forma une armée, et se fit battre dans un grand combat. Cette victoire des Lombards leur donna la liberté de courir d'un bout à l'autre de l'Italie, et détermina Maurice à rappeler Smaragde. Une autre raison indisposoit l'empereur contre cet exarque. A la sollicitation de Jean, évêque de Ravenne, il usoit de violence pour forcer les évêques de la Vénétie et de l'Istrie à souscrire à la condamnation des trois Chapitres : procédé tout-à-fait contraire à la douceur de Maurice, qui ne croyoit pas devoir em-

ployer la contrainte en fait de religion. Le patrice romain fut envoyé à Ravenne.

Le refus d'une princesse austrasienne qu'Autaris demandoit en mariage ralluma la guerre entre ce prince et Childebert. Les François marchent en Italie ; Autaris vient à leur rencontre. Il se livre une sanglante bataille où les troupes de Childebert sont entièrement défaites. Le carnage fut grand, et les suites de la victoire ne furent pas moins heureuses aux Lombards. Evin, duc de Trente, ravagea l'Istrie. Autaris se rendit maître de l'île de Comacine, dans le lac de Côme, où commandoit Francion, qui obtint une capitulation honorable après s'être défendu pendant six mois. Dans le cours de cette campagne, signalée par quantité de siéges et de combats, Autaris ne reçut qu'un seul échec : un de ses détachemens fut battu par la garnison de Rome.

Les succès d'Autaris continuèrent l'année suivante 589. Il traverse la Campanie, la Lucanie, le pays des Brutiens, et pénètre jusqu'à Rhége, qu'il n'ose assiéger ; mais il se rend maître d'une grande étendue de pays, dont il augmente le duché de Bénévent. S'étant ensuite emparé du Samnium, il joint cette province au duché de Spolette. Il ne restoit plus à l'empire, dans cette partie de l'Italie, que Naples, Gaëte, Amalfi, Surrente, Salerne, et quelques autres places maritimes dont les Lombards ne furent jamais en possession, ou qu'ils ne possédèrent que long-temps après.

Ce qui rendit cette année plus mémorable, ce fut une inondation telle, qu'il ne s'en étoit jamais vu depuis celle qui submergea toute la terre. Le 17 d'octobre, l'Adige se déborda, et ses eaux couvrirent la ville de Vérone. Tous les fleuves de l'Italie sortirent de leur lit, portant avec eux la destruction et le ravage. Les campagnes n'étoient plus qu'une vaste mer, où les débris des métairies, les cadavres des hommes et des animaux flottoient de toutes parts comme dans un nau-

frage universel. Au mois de novembre, le Tibre s'éleva jusqu'au-dessus des murs de Rome, et, se déchargeant dans la ville, ne laissa découvert que le sommet des sept collines qui sembloient être autant d'îles. Avec un grand nombre d'anciens édifices, il détruisit les greniers de l'Eglise, et entraîna quantité de blé amassé pour la subsistance des pauvres. Son lit parut couvert de serpens, entre lesquels on en vit un d'une grandeur démesurée. Ils périrent dans la mer, qui jeta leurs corps sur les rivages. Ce déluge étoit accompagné d'éclairs et de tonnerres affreux, et fut suivi d'une peste qui emporta un nombre infini d'habitans. Deux mois après, Vérone, déjà fort endommagée par l'inondation, fut presque entièrement consumée par un incendie.

Le pape Pélage étant mort de la peste le 8 février 590, après onze ans de pontificat, tous les suffrages se réunirent en faveur de Grégoire. Ce grand homme, que les vœux de toute l'Eglise appeloient à cette place éminente, s'en croyoit indigne. Dans sa légation de Constantinople il s'étoit acquis l'estime et l'amitié de l'empereur, qui lui avoit même fait l'honneur de le choisir pour parrain d'un de ses fils. Il espéra que Maurice entreroit dans ses sentimens, et il lui écrivit pour le supplier de ne point consentir à son élection, qui, selon l'usage de ces temps-là, devoit être confirmée par le prince. Mais Germain, préfet de Rome, ayant intercepté cette lettre, écrivit de son côté pour conjurer l'empereur de ne pas refuser à l'Eglise un chef si capable de la gouverner ; et Maurice eut plus d'égard à de si justes désirs qu'à l'humilité du saint prélat. La confirmation de l'empereur étant arrivée, Grégoire prit la fuite et se cacha dans des cavernes, où la piété des fidèles le poursuivit. Il fut ramené comme en triomphe, et ordonné malgré lui dans la basilique de Saint-Pierre, le troisième de septembre. Un triste événement avoit signalé son administration pendant la vacance du saint-

siége. La peste faisoit à Rome tant de ravages, que, dans une procession solennelle qu'il fit célébrer le vingt-quatrième d'août, pour fléchir la colère de Dieu, quatre-vingts personnes tombèrent mortes dans l'espace d'une heure. Au milieu des alarmes continuelles que non-seulement les armes des Lombards, mais encore tous les fléaux de l'humanité, la peste, les inondations, la famine donnoient alors à l'Italie, personne n'étoit plus capable de la soulager que ce sage et généreux pontife. Il ne cessoit de solliciter les secours de l'empereur; mais on peut dire que son courage, sa charité, sa vigilance, furent pour l'Italie une ressource plus puissante que tous les efforts de l'empire. Rome surtout lui fut redevable de sa conservation; il la sauva de l'esclavage, et la préserva plusieurs fois de la disette, en faisant venir à ses dépens des blés de la Sicile et de l'Afrique. L'Eglise et l'empire agissoient d'intelligence pour éteindre le schisme qui divisoit l'Occident. Cependant la sagesse de l'empereur crut devoir modérer en quelques occasions le zèle du saint pontife. Grégoire obtint de Maurice un décret pour faire venir à Rome Sévère, évêque d'Aquilée, et ses partisans, afin de discuter dans un synode l'affaire des trois Chapitres. Ces prélats schismatiques refusèrent de s'y rendre, et se plaignirent à l'empereur des prétendues violences de Grégoire; ils promettoient d'aller à Constantinople plaider leur cause devant le prince, dès que les troubles d'Italie le permettroient. L'empereur eut égard à cet appel; Grégoire reçut ordre de surseoir les procédures, jusqu'à ce que la Providence eût rétabli la paix en Italie. Maurice, outre son penchant naturel à la douceur, craignoit que ces évêques, s'ils étoient inquiétés, ne livrassent l'Istrie aux Lombards. Ainsi l'exarque romain fut chargé de les mettre à couvert de toute poursuite.

Childebert, plus irrité que découragé de la défaite de son armée, se préparoit à faire de nouveaux efforts pour

se venger des Lombards, lorsque la bonne intelligence entre ce prince et l'empereur fut sur le point d'être rompue par un accident imprévu. Le roi d'Austrasie avoit fait partir pour Constantinople trois ambassadeurs, qui passèrent par Carthage. Un de leurs valets ayant pris quelque marchandise, sans vouloir ni la payer ni la rendre, fut arrêté par le marchand, et le tua pour se tirer de ses mains. Une action si brutale souleva toute la ville. Le gouverneur, à la tête d'une troupe de soldats et d'une foule d'habitans, se transporte à la maison des ambassadeurs. Deux d'entre eux, étant sortis, sont massacrés par le peuple en fureur. Le troisième, nommé Grippon, s'échappe, et va porter ses plaintes à Constantinople. Maurice promet une vengeance signalée; il adoucit Grippon à force de présens, et le renvoie, en le priant avec instance d'engager Childebert à faire marcher ses troupes contre les Lombards. Pour s'acquitter de sa parole, il fait prendre à Carthage douze habitans accusés d'avoir tué les deux ambassadeurs, et les fait conduire chargés de chaînes au roi d'Austrasie. Il lui permettoit de les faire mourir, mais il lui offroit pour chacun trois cents pièces d'or, si le roi consentoit à leur faire grâce. Childebert refusa de les recevoir, disant *qu'il ne savoit si ces misérables étoient les meurtriers; que ce n'étoient peut-être que de vils esclaves, dont le sang ne valoit pas celui de ses ambassadeurs; qu'il enverroit de nouveaux députés à Constantinople pour obtenir une satisfaction convenable.* Ce fâcheux incident ne suspendit pas les préparatifs qu'il faisoit contre les Lombards. Il mit sur pied une grande armée conduite par vingt ducs, chacun à la tête des troupes de sa province. Cette multitude de commandans ne pouvoit manquer de nuire au succès; et peut-être même Childebert n'avoit-il pas sincèrement dessein de détruire les Lombards, dont le voisinage n'étoit pas tant à craindre que celui de l'empereur.

Avant que l'armée françoise eût passé les Alpes, l'exarque romain étoit déjà entré en action avec les troupes qu'il avoit rassemblées. L'empereur faisoit aussi passer en Italie un corps d'armée commandé par le patrice Nordolf et par le général Osson. Le nom de ces deux commandans fait conjecturer qu'ils étoient de ces Lombards que Tibère avoit attirés au service de l'empire. Modène, Altino et Mantoue, furent pris par les impériaux, qui empêchoient la jonction des troupes lombardes. L'exarque se disposoit à mettre le siége devant Rhége, Parme et Plaisance, lorsque les ducs de ces villes vinrent le trouver à Mantoue pour lui déclarer qu'ils se donnoient à l'empire. Gisulf, duc de Frioul, qui succédoit à son père Grasulf, vint faire la même soumission, qui n'étoit pas plus sincère, et qui ne devoit durer qu'autant de temps qu'il en falloit pour laisser passer l'orage. Il est même vraisemblable que ces démarches étoient concertées avec Autaris. Ce prince fit retirer ses gens dans les places fortes, et se renferma lui-même dans Pavie, bien fortifiée et assez bien munie de provisions pour soutenir un long siége. L'armée françoise, après avoir ravagé en passant son propre pays, entra en Italie par les Grisons, le pas de Suse et le Trentin. Ces trois corps séparés eurent d'abord quelques succès. Les campagnes étoient abandonnées, et les François ne trouvoient nulle résistance. Mais le duc Olon ayant été tué devant Bellinzone, sur le lac Majeur, ses troupes furent taillées en pièces par les Lombards. Sept autres ducs s'avancent vers Milan, détruisant tout sur leur passage. L'exarque leur fait dire que l'armée impériale ira les joindre dans trois jours; ils en attendent six; et, ne recevant aucune nouvelle, ils se rapprochent des Alpes. Douze ducs entrés en Italie par le Trentin se rendent maîtres de plusieurs châteaux, qu'ils détruisent malgré la capitulation, et, contre leur parole, ils en réduisent les habitans en esclavage. Ils ne font grâce qu'à ceux de Verruge,

qui rachètent leur liberté au prix d'une pièce d'or par tête. L'empereur accusa même de perfidie les généraux françois. Si l'on en croit la lettre qu'il écrivit à Childebert, loin de prêter leurs forces à l'exarque, qui vouloit entreprendre le siége de Pavie, dont la prise auroit entraîné la ruine entière des Lombards, ils avoient traité secrètement avec Autaris, et s'étoient retirés en France, après avoir conclu une trève de dix mois. Ce qu'il y a de certain, c'est que, les François n'étant arrivés en Italie qu'au temps de la moisson, les chaleurs du climat, les maladies, et surtout la dysenterie produite par l'usage des fruits, cause toujours funeste aux nations transalpines, en firent périr un grand nombre, et forcèrent les autres à retourner en France après trois mois de séjour et de ravage. Ils étoient chargés de butin, et traînoient après eux quantité de prisonniers; mais, dans leur retour, ils furent tellement pressés de la famine, qu'ils se virent réduits à vendre jusqu'à leurs armes et leurs habits pour acheter de quoi vivre.

Maurice, qui avoit fait cette année de plus grands efforts pour le recouvrement de l'Italie, se plaignit amèrement à Childebert de ses généraux, dont la lâcheté, ou même la trahison, avoit rompu toutes ses mesures. Il supposoit que le roi, fidèle au traité de ligue, n'étoit pas moins mécontent de leur conduite et de leur retraite précipitée. Il le prioit de renvoyer l'année suivante, dès le printemps, une armée mieux commandée; surtout de marquer à ses troupes la route qu'elles devoient tenir, et de donner des ordres précis pour épargner le pays qu'elles venoient délivrer de la tyrannie des Lombards. Il exigeoit même, comme une des conditions de la ligue, que la liberté fût rendue aux prisonniers italiens conduits au-delà des Alpes. Mais les sollicitations d'Autaris trouvèrent plus de crédit en France que les plaintes et les demandes de l'empereur. Le prince Lombard s'adressa à Gontran, roi de Bourgogne et oncle de Childe-

bert. Il lui représentoit *que l'intérêt des François étoit de maintenir les Lombards comme une forte barrière entre la France et l'empire, qui regardoit toujours l'Occident comme son ancien patrimoine ; que les Romains, également ennemis de toutes les nations germaniques, ne cherchoient qu'à les ruiner les unes par les autres ; que plus l'empereur s'efforçoit de les désunir, plus leur avantage commun devoit les lier étroitement ensemble pour tenir tête à ces anciens tyrans de l'univers.* Il promettoit aux rois françois tous les services qu'ils pouvoient attendre d'une nation généreuse, brave et fidèle. Gontran reçut cette ambassade avec honneur, et la fit passer à Childebert. Pendant cette négociation, Autaris mourut à Pavie le 5 septembre 590, et sa mort fut si subite, qu'on soupçonna l'exarque de l'avoir fait empoisonner. Agilulf, qui lui succédoit par son mariage avec Théodelinde, à laquelle la nation avoit déféré le choix de son roi, continua l'année suivante l'ouvrage de la paix avec les François. Ce qui en facilita la conclusion, c'est que Childebert, ayant appris qu'Athanagilde son neveu étoit mort à Constantinople, n'avoit plus aucun intérêt de ménager l'empereur. Cette paix fut constamment observée de part et d'autre pendant cent soixante ans, jusqu'au règne de Pepin. L'alliance des deux nations devoit causer beaucoup de déplaisir à Maurice. Pour prévenir une rupture entre les Romains et les François, Gontran envoya le comte Syagrius à Constantinople. Maurice, trop sage pour se faire de nouveaux ennemis, reçut cette ambassade avec honneur. On peut dire même que, pour honorer Syagrius, il fit plus qu'il ne pouvoit faire, et que Syagrius accepta plus qu'il ne devoit. L'empereur conféra au député françois le titre de patrice, et le député ne refusa pas cette dignité. Il sembloit par là reconnoître l'empereur pour son maître, les Romains conservant toujours de vieilles prétentions sur le territoire compris entre le Rhône et les Al-

pes. Mais ce titre fut inutile à Syagrius; il le perdit à son retour en France; et cet acte d'autorité de Maurice ne causa point d'alarmes aux rois françois, plus capables alors d'en donner aux empereurs que d'en prendre eux-mêmes. Revenons à ce qui se passoit en Perse pendant l'année 584.

Simocat. l. 1, c. 12, 13. Evag. l. 6, c. 3. Niceph. Cal. l. 18, c. 10. Cedr. p. 395. Zon. t. 2, p. 74. Hist. miscel. l. 17. Noris, dissert. 3 de epoch. Syromaced. Pagi dissert. hypat.

Depuis l'échec que les Romains avoient reçu devant la forteresse d'Acbas, Jean Mystacon se tenoit sur la défensive. Les deux armées passèrent l'année entière à s'observer mutuellement sans rien entreprendre. Cette inaction déplut à Maurice. Il avoit grande opinion des talens militaires de Philippique; il le choisit pour commander en Mésopotamie, d'où il rappela Mystacon. Afin d'attacher plus fortement à sa personne le nouveau général, il lui fit épouser sa sœur Gordia, et ce mariage fut célébré avec pompe dans le temps même que l'empereur faisoit la cérémonie de son entrée au consulat : c'étoit alors la coutume que les empereurs prissent une ou deux fois le titre de consul au commencement de leur règne. Philippique alla camper vers le Tigre; et ayant appris que les Perses marchoient au mont Isala, entre Amide et Nisibe, il les prévint, et s'empara de la montagne, d'où il descendit ensuite pour ravager le pays qui appartenoit aux Perses. Ceux-ci vinrent le chercher, et perdirent dans une marche forcée beaucoup d'hommes et de chevaux; mais, malgré cette perte, ils étoient encore fort supérieurs aux Romains : ce qui obligea Philippique de se retirer pour regagner les bords de l'Euphrate. Il partagea son armée en deux corps, auxquels il fit prendre deux routes différentes pour marcher avec plus de célérité. Le corps dont il avoit donné la conduite à un de ses lieutenans s'égara; et au lieu de gagner l'Euphrate, après beaucoup de détours et de fatigues il se trouva aux portes de Théodosiopolis. Celui que conduisoit Philippique, traversant les plaines désertes et arides de la Mésopotamie,

fut tourmenté d'une soif si ardente, que les soldats, épuisés, tomboient morts sur les chemins. Le peu de sources qu'ils rencontroient après des marches longues et pénibles ne suffisant pas pour les désaltérer, ils prirent le cruel parti de tuer les prisonniers, hommes et femmes, qu'ils traînoient après eux en grand nombre. La compassion n'épargna que les enfans; mais la soif les fit tous périr. Enfin Philippique ayant appris que le reste de son armée campoit à Théodosiopolis, l'alla joindre, et passa l'hiver dans cette ville.

Lorsque la saison lui permit de tenir la campagne, il entra en Arzanène, et y fit un riche butin. Il auroit pénétré plus avant, sans une dangereuse maladie qui le tint long-temps renfermé dans Martyropolis. Le général perse, profitant de la conjoncture, vint attaquer la ville de Monocarte, qui avoit pris depuis peu le nom de *Tibériopolis*. Mais Philippique en avoit relevé les murs l'année précédente, et l'avoit mise en état de défense. Le Perse, désespérant de s'en rendre maître, vint faire le dégât aux portes de Martyropolis, saccageant et brûlant les églises et les monastères des environs. C'est à quoi se terminèrent les exploits des Perses pendant cette année. Le Cardarigan, c'étoit le nom qu'ils donnoient à leur général, repassa le Tigre à dessein de revenir l'année suivante avec de plus grandes forces. Philippique, rétabli de sa maladie aux approches de l'hiver, mit ses troupes en quartier, et revint à Constantinople. Vers la fin de septembre, il naquit à Maurice un fils qu'il nomma Théodose.

An. 585.
Simocat. l. 1, c. 4.
Theoph. p. 215.
Cedr. p. 395.
Zon. t. 2, p. 74.
Hist. miscel. l. 17.
Pagi ad Baron.

Dès les premiers jours du printemps, Philippique prit la route d'Amide, où il avoit donné rendez-vous à son armée. Il y reçut une ambassade d'Hormisdas. Elle étoit composée des plus grands seigneurs de la Perse, à la tête desquels étoit Mébodès, déjà employé dans plusieurs négociations avec les Romains. Philippique, pour donner plus d'éclat à cette audience, se montra aux

An. 586.
Simoc. l. 1, c. 15; l. 2, c. 1; et seqq. usque ad 10.
Theoph. p. 216, 217.
Cedr. p. 395, 396.
Zon. t. 2, p. 7.

Hist. miscel. l. 17. Gretser, de imaginibus non manufactis.

Perses dans le plus magnifique appareil, au milieu de ses gardes et des officiers de son armée. Le fier satrape, après avoir promené ses regards sur l'assemblée, parla en ces termes : « Je ne vois ici que des ennemis ; ils se« ront bientôt nos amis, s'ils veulent écouter les conseils « de la sagesse. Le roi de Perse vous offre la paix ; l'a« mour de la paix est digne d'une âme royale; mais il « vous l'offre sans craindre la guerre. Ne croyez pas que « vos foibles succès, que vos ravages l'intimident ; il est « assez puissant pour se venger. Ce n'est pas une prière « qu'il vous fait, c'est un conseil qu'il vous donne. Vous « fûtes les agresseurs, c'est à vous à réparer l'injure et « le dommage. Ce n'est qu'à force de présens que vous « désarmerez sa colère. Si vous épargnez l'or, il saura « vous faire verser des larmes. » Ces bravades insolentes excitèrent la risée : on interrompit Mébodès par des railleries, des murmures, des cris confus, et Philippique rompit l'assemblée sans lui répondre. L'évêque de Nisibe vint peu de jours après faire les mêmes propositions ; Philippique les envoya par écrit à l'empereur. Indigné de ces offres outrageantes, Maurice écrivit à son général que, pour toute réponse, il falloit marcher sur-le-champ, et porter le fer et le feu dans le cœur de la Perse. Philippique, ayant reçu ses ordres, voulut s'assurer du courage de ses soldats; il les fit assembler, et élevant sa voix : *Camarades*, leur dit-il, *voulez-vous combattre ? voulez-vous venger l'honneur du nom romain outragé par l'insolence d'une nation tant de fois vaincue ?* Tous s'écrièrent qu'il les menât à l'ennemi : tous protestèrent avec serment qu'ils étoient déterminés à périr ou à vaincre. Il partit aussitôt, et marcha vers le château de Bibas, situé sur les bords de l'Arzamon, qui se jette dans le Tigre.

Le lendemain il alla camper au pied du mont Izala. C'est une chaîne de montagnes très-fertiles en vignes et en toutes sortes de fruits. Elles étoient habitées par une

nation guerrière soumise à l'empire, et tellement attachée à son pays, que les incursions des Perses, qui les tenoient dans des alarmes continuelles, ne pouvoient les déterminer à changer de demeure. L'Izala n'est qu'une prolongation d'une très-haute montagne nommée Esumas, d'où sortent deux branches : celle de l'Izala s'étend jusqu'au Tigre, et iroit se joindre au mont Caucase, si elle n'avoit été coupée par le travail des hommes. Philippique avoit choisi ce campement parce que les Perses ne pouvoient venir à lui sans ruiner leur cavalerie, le terrain étant aride et sans eau dans une grande étendue, jusq u'au fleuve Arzamon, dont il défendoit les bords. Le général perse, vain et présomptueux, ayant appris que les Romains approchoient, ne fit d'abord que rire de cette nouvelle ; mais voyant que ses soldats en prenoient l'alarme, il consulta ses devins, qui lui promirent le succès le plus heureux. Cette prédiction releva le courage des Perses ; ils chargèrent leurs chameaux d'outres remplis d'eau, et se mirent en marche, si assurés de vaincre, qu'ils portoient avec eux quantité de cordes et de chaînes pour lier les prisonniers. Deux capitaines sarrasins, que Philippique avoit envoyés à la découverte, vinrent lui donner nouvelle de la marche des ennemis.

Le général perse avoit choisi un dimanche pour attaquer les Romains, espérant les trouver occupés de la solennité de ce jour, que les chrétiens consacrent aux œuvres de religion. Philippique, bien averti, ne se laissa pas surprendre ; il rangea son armée dans la plaine de Solacon : c'étoit le nom d'un château voisin. L'aile gauche étoit commandée par Iliphrède, gouverneur d'Emèse, et par Apsich, de la nation des Huns ; le centurion Vital fut mis à la tête de l'aile droite ; le centre avoit pour chef Héraclius, père de celui qui fut depuis empereur. Du côté des Perses, Mébodès commandoit la droite ; Aphraate, neveu du géneral, la gauche, et le général lui-même marchoit à la tête du centre. Aussi-

tôt qu'une nuée de poussière eut annoncé l'approche des Perses, Philippique, portant au haut d'une pique une image de Jésus-Christ qui passoit pour miraculeuse, courut au travers des rangs, encourageant ses soldats par ses paroles et par la vue de ce divin étendard qui leur promettoit la victoire. Entre les images qui représentoient la face du Sauveur, et qu'on croyoit n'avoir pas été faites de main d'homme, il en y avoit trois célèbres : la Véronique, qui se voit maintenant à Rome dans l'église de Saint-Pierre ; celle d'Edesse, envoyée, disoit-on faussement, par Jésus-Christ même au roi Abgare, et celle de Camuliane en Cappadoce, que Justin II avoit fait transporter à Constantinople : c'étoit apparemment cette dernière que portoit Philippique. Pour ne pas l'exposer au hasard d'une bataille, le général, après l'avoir montrée aux soldats, la fit déposer dans un château voisin nommé Mardes, où se trouvoit alors Syméonès, évêque d'Amide, qui passa tout ce jour-là en prières devant cette image avec les habitans, implorant la protection divine sur les armes romaines. On rapporte en cette occasion un fait plus propre à la bonté de cœur de Philippique qu'à sa fermeté et à sa prudence : on dit qu'en exhortant ses soldats, il versoit des larmes, se représentant combien de sang on alloit répandre. Ces larmes, qui siéent si bien à l'humanité du vainqueur après une action meurtrière, étoient, ce me semble, avant le combat, capables de détruire l'effet de ses paroles et d'amollir des cœurs qu'il falloit rendre aussi fermes que le fer de leurs lances et de leurs épées. Ce n'étoit pas cependant qu'il manquât d'intrépidité; il vouloit combattre à la tête de ses troupes; ses officiers eurent beaucoup de peine à lui persuader qu'il devoit ménager sa personne, et que la victoire dépendoit plus de la sagesse de ses ordres que de la force de son bras.

Dès que les trompettes romaines eurent donné le signal,

Vital, à la tête de l'aile droite, s'élance sur l'aile gauche des Perses, et la renverse du premier choc. Aussitôt les soldats se débandent, et, laissant fuir l'ennemi, ils ne s'occupent qu'à piller les bagages. Philippique, craignant que ce désordre n'eût des suites funestes, et ne voulant pas abandonner le corps de l'armée, fait prendre son casque à Théodore Ilibin, un de ses gardes, et lui commande de courir sur ces pillards, et de les ramener à grands coups d'épée. Ce stratagème lui réussit; ceux qui s'étoient dispersés, croyant reconnoître leur général au panache de son casque, se rallient, et reviennent joindre le centre de l'armée, où la cavalerie romaine soutenoit avec peine les efforts de celle des Perses. Le carnage étoit horrible, et la terre jonchée de morts. Les armées de l'empire, ainsi que celles des barbares, ne consistoient presque alors qu'en cavalerie; mais on n'oublioit pas encore que l'infanterie avoit fait autrefois la principale force des troupes romaines, et que, dans les occasions périlleuses, les cavaliers, descendus de cheval, avoient souvent déterminé la victoire. C'est ce que Philippique imita en cette rencontre; et ces nouveaux bataillons, présentant un front hérissé de piques, et perçant les chevaux des Perses, les mirent enfin en déroute. Les auteurs de ce temps-là, avides de ce merveilleux que la superstition débite, et que la stupidité adopte, rapportent qu'on entendit par toute l'armée une voix éclatante qui crioit : *Mettez pied à terre, et percez les chevaux.* Ils ajoutent qu'après la bataille, un officier, nommé Etienne, qui avoit apparemment la voix du Stentor d'Homère, soupçonné d'avoir donné cet ordre, s'en défendit avec serment; ce qui fit croire que l'ordre venoit du ciel. Il ne restoit plus de résistance qu'à l'aile droite; elle fut enfin renversée, et la moitié de l'armée des Perses périt dans cette bataille. Ceux qui échappèrent au carnage furent poursuivis jusque près de Dara l'espace de quatre lieues.

Les débris de l'armée vaincue s'étant ralliés sur une colline avec le général, Etienne vint les y assiéger, les exhortant à se rendre. C'étoit l'élite des troupes de la Perse ; et la honte de leur défaite, loin d'abattre leur courage, y joignoit la rage et le désespoir. Sans provisions, sans aucune sorte de subsistance, résolus de mourir plutôt que de souffrir un nouvel affront, ils supportèrent la faim pendant trois jours. Etienne s'ennuya le premier; il ignoroit en quel état étoient les ennemis, et qu'il tenoit enfermé le général même. Soit crainte, soit mépris, il reprit le chemin du camp. Les Perses, le voyant partir, trouvèrent encore en eux-mêmes assez de hardiesse et de force pour venir le charger par-derrière. Ils furent mal reçus ; on en tua un grand nombre, et l'on fit mille prisonniers. Avant la bataille de Solacon, le général perse avoit fait couper en pièces les outres qui contenoient l'eau de l'armée, afin de mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre, s'ils ne vouloient pas mourir de soif, les Romains étant maîtres du fleuve Arzamon. Cette imprudence en fit encore périr une partie ; car, ayant rencontré quelques sources, trempés de sueur et tourmentés d'une soif ardente, ils en burent avec tant d'excès, que plusieurs y perdirent la vie. Après toutes ces pertes, le général se présenta devant Dara. Mais la garnison, l'accablant d'injures du haut des murs, refusa de lui ouvrir les portes, alléguant pour raison que les lois de la Perse défendoient de recevoir dans aucune place les lâches et les fugitifs. Couvert de honte, il fut obligé d'aller chercher un autre asile.

Le lendemain du combat, Philippique fit la revue de ses troupes, et s'instruisit en détail des actions de valeur qui lui avoient procuré l'honneur de cette glorieuse journée. Il consola les blessés par des libéralités proportionnées à la douleur et au danger de leurs blessures ; il les fit porter dans les villes et dans les châteaux voisins,

pour y être traités avec soin. Entre ceux qui s'étoient signalés, les uns furent avancés à des grades supérieurs; les autres reçurent des récompenses militaires; c'étoient de beaux chevaux de Perse, des casques et des carquois d'argent, des boucliers, des cuirasses, des lances. Le jour même qu'Etienne rejoignit l'armée, l'alarme s'y répandit sur le soir : on disoit que les Perses, ayant reçu de nouveaux renforts, venoient attaquer le camp. Héraclius partit aussitôt avec quelques cavaliers pour aller à la découverte. Ils arrivèrent sur la colline d'où les Perses s'étoient retirés quelques heures auparavant. Comme c'étoit un coteau fort élevé, d'où l'on pouvoit découvrir une grande étendue de pays, ils y attendirent le jour; et n'ayant point aperçu d'ennemis, ils revinrent au camp. Dans leur retour ils rencontrèrent un Romain couché par terre, et percé de quatre traits, dont le plus dangereux entroit bien avant dans ses flancs. C'étoit un soldat d'Etienne, qui avoit reçu ces blessures la veille dans l'attaque des Perses. Il respiroit encore. On le mit sur un cheval et on le porta au camp. On lui tira les autres traits; mais on n'osoit arracher celui qui lui perçoit les flancs; on étoit assuré qu'en même temps on lui arracheroit la vie. Ce brave soldat, animé du même esprit que le célèbre Epaminondas, parla et mourut comme lui. Voyant la crainte et l'embarras des chirurgiens, il demanda si les Romains étoient revenus vainqueurs; et comme on l'en eut assuré : *Eh bien!* dit-il, *agissez donc, et n'épargnez pas ma vie; je la quitterai avec joie, puisque je laisse la victoire à mes compatriotes.* Il expira un moment après dans cette opération douloureuse.

Philippique, n'ayant plus d'ennemis en tête, fit le dégât dans l'Arzanène. Cette contrée ne paroissoit plus qu'un vaste désert, les habitans s'étant tous cachés dans des fosses souterraines et profondes, où ils avoient coutume de serrer leurs grains. Quelques prisonniers découvrirent le

secret de leurs retraites; et ce fut une sorte d'expédition singulière. Les soldats romains, dispersés dans les campagnes, prêtoient l'oreille au bruit qu'ils entendoient sous leurs pieds; et fouillant les entrailles de la terre, comme pour y chercher des mines, ils en tiroient les pâles habitans, qu'ils chargeoient de chaînes. Après avoir dépeuplé le pays, Philippique alla camper près de Chlomare, cette même place forte devant laquelle tous les efforts de Maurice avoient échoué sept ans auparavant. Deux Arabes, qui commandoient dans l'Arzanène pour le roi de Perse, vinrent se rendre à lui; et pour se concilier sa bienveillance, ils s'offrirent à lui indiquer une situation commode pour y bâtir une forteresse qui tiendroit en bride tout le pays. C'étoit ce qu'il cherchoit depuis long-temps; il envoya avec eux Héraclius, accompagné de vingt soldats, pour visiter le terrain.

Cependant le général perse avoit rassemblé un grand nombre de paysans, de bêtes de somme et de chameaux, dont il avoit formé une sorte d'armée, espérant du moins imposer aux Romains par cette apparence. Héraclius avec ses gens, qui n'avoient pris d'autres armes que leurs épées, l'ayant aperçu de loin, se retira sur une hauteur; s'y voyant poursuivi, il en gagna une autre; et, fuyant ainsi de colline en colline, il échappa aux ennemis, et dépêcha pendant la nuit un courrier à Philippique, pour l'avertir qu'il seroit sans doute attaqué le lendemain. Philippique rassemble ses troupes; et voulant aller au-devant de l'ennemi, il descend de la montagne, sur laquelle il étoit campé devant le fort de Chlomare. Zabertas, commandant du fort, l'ayant suivi sans bruit, passe, à la faveur des ténèbres, à côté de l'armée romaine, et va joindre le général perse. Parfaitement instruit de la situation des lieux, il le conduit au bord d'une ravine très-large et très-profonde, qu'une armée ne pouvoit franchir à la vue d'une autre armée sans se perdre infailliblement.

Cette position étoit favorable aux Perses, qui, n'ayant que de mauvaises troupes, sans courage, sans expérience, et presque sans armes, ne pouvoient espérer de tenir contre les Romains en rase campagne. Philippique, posté vis-à-vis d'eux hors de la portée du trait, n'étoit pas plus en état de les atteindre que s'il en eût été séparé par un grand espace. On passa ainsi plusieurs jours en présence, les Romains essayant sans cesse inutilement de franchir la ravine, et les ennemis se confiant dans la sûreté de leur poste. Enfin ceux-ci, guidés par Zabertas, ayant fait pendant une nuit un grand circuit, tournent la ravine, et se trouvent le matin sur le penchant de la montagne entre le camp de Philippique et le fort de Chlomare.

Le général romain, voyant devant lui une ravine impraticable, et derrière lui les Perses dont il ignoroit la foiblesse, postés au-dessus de sa tête, et protégés par le fort, passa le jour dans des agitations et des alarmes continuelles. La nuit suivante, à peine ses soldats étoient-ils endormis, que, frappé d'une terreur panique, dont un guerrier expérimenté ne sembloit pas être susceptible, il se dérobe à ses gardes, et, sans donner aucun ordre, il s'enfuit seul à toute bride jusqu'au château d'Aphumes, où les Romains avoient garnison. Bientôt le bruit se répand dans le camp que le général a disparu. On s'éveille en tumulte, on crie; tous s'interrogent sans se répondre. La nuit étoit obscure. Au milieu de ces épaisses ténèbres on croit voir briller le fer ennemi; c'est un affreux désordre : demi-vêtus, demi-armés, ils courent en foule au bord de la ravine; là, se pressant, se poussant les uns les autres, hommes et chevaux se précipitent pêle-mêle. Un grand nombre fut estropié de la chute; plusieurs y furent écrasés; le reste, après des rechutes réitérées, ne gagna le haut qu'avec des peines infinies. Tous les chevaux y périrent, et il n'auroit fallu qu'un escadron de Perses, ou

même une troupe de valets qui se fussent montrés sur le bord, pour détruire entièrement toute cette armée. Mais les Perses, entendant de leur camp ce bruit confus, furent eux-mêmes saisis d'effroi; ils s'imaginèrent qu'ils alloient être attaqués, et se tinrent sur leurs gardes pour recevoir l'ennemi. Ce ne fut qu'au point du jour qu'ayant reconnu que les Romains fuyoient, ils se mirent en mouvement pour les poursuivre; encore ne les suivoient-ils que de loin et avec précaution, craignant que ce ne fût un stratagème. Ils en tuèrent cependant un assez grand nombre à coups de flèches. Les Romains, arrivés au château d'Aphumes, ayant perdu tout respect pour leur général, l'accablent de reproches et d'injures: ils en vouloient surtout à Théodore, qui, chargé de faire la garde autour du camp pendant la nuit, avoit négligé, par une paresse criminelle, une faction si importante. Peu s'en fallut qu'il ne fût mis en pièces; mais le général, encore plus coupable, n'osa même le punir. Les Perses pillèrent les bagages, et trouvèrent dans le camp de quoi rassasier la faim qui les pressoit depuis plusieurs jours. Philippique, accablé de honte, passa avec grand péril le fleuve Nymphius, et marcha vers Amide, toujours harcelé par les Perses, qui lui tuèrent une partie de son arrière-garde. Il s'arrêta dans le fort de Thomane, sur le mont Izala, fit rétablir le château bâti sur cette montagne, et y mit garnison.

Pour ne pas terminer la campagne par un événement si honteux, il donna une partie de l'armée à Héraclius, le plus expérimenté de ses lieutenans. Ce guerrier répara l'honneur de l'empire par son activité et par son courage. Non content de ravager tous les bords du Tigre du côté de la Mésopotamie, il passa ce fleuve, et porta l'effroi et le carnage dans les plus belles provinces de la Perse. Il revint couvert de gloire à Théodosiopolis, d'où il alla rejoindre Philippique au commen-

cement de l'hiver. Les succès d'Héraclius redoubloient la honte du général. Abattu par la douleur, il tomba malade; et, comme s'il eût renoncé au commandement, il demeura renfermé le reste de cette année, et la suivante tout entière, dans le fort de Thomane, laissant la principale conduite de l'armée à Héraclius. Je raconterai la suite des exploits de ce brave officier quand j'aurai rendu compte de ce qui se passoit alors en Occident, où l'on eut à soutenir une rude guerre contre les Abares.

An. 587.

Simocat. l. 1, *c.* 7, 8; *l.* 2, 11; *et seqq. usque ad* 18. *Evag. l.* 6, *c.* 10. *Cedr. p.* 395. *Hist. miscel. l.* 17. *Theoph. p.* 217, 218.

Maurice avoit chèrement acheté le renouvellement de la paix avec cette nation guerrière. Mais le kan, toujours perfide, suscita secrètement les Esclavons pour faire des courses dans l'empire. Ces barbares, portant partout la désolation, pénétrèrent jusqu'à la longue muraille. L'empereur, alarmé de cette irruption imprévue, fait sortir de la ville les troupes de sa garde, et met à leur tête Comentiole, qui repousse les Esclavons jusqu'aux bords de l'Erginias. C'est un fleuve de Thrace qui se jette dans la Propontide, près de la Chersonèse. Il les attaque en ce lieu au moment qu'ils ne s'y attendoient pas, et en fait un grand carnage. Pour récompense de sa valeur, l'empereur lui envoie le brevet de général. Comentiole poursuit les vaincus jusqu'à Andrinople, où ils se joignent à un chef de leur nation nommé Andragast, qui marchoit à la tête d'un autre corps très-nombreux, et traînoit après lui un riche butin et quantité de prisonniers. Le général romain tombe sur ce nouvel ennemi, le défait encore, sauve les prisonniers et le butin, et chasse entièrement les Esclavons de la Thrace.

L'empereur apprit d'un transfuge que le kan des Abares étoit l'auteur secret de ces incursions. Il avoit alors à sa cour un envoyé de ce prince, qui venoit solliciter le paiement de la pension annuelle dont on étoit convenu. Indigné de la mauvaise foi du barbare, il fit

arrêter l'envoyé, et, d'abord dans sa colère, il le menaça de lui faire trancher la tête, comme à un espion que le droit des gens ne pouvoit mettre à couvert. Cependant il se contenta de le reléguer dans une île de la Propontide, nommée Chalcitis, où il le fit traiter durement pendant six mois. Le kan, se voyant démasqué, ne chercha plus à se contrefaire. Il se mit à la tête de ses troupes, et poussa ses ravages jusqu'à Marcianople. Les Abares versèrent des flots de sang dans l'attaque de plusieurs places, qui firent une vigoureuse résistance. Mais leur grand nombre suppléoit à leurs pertes. Tous les bords du Danube furent désolés; et ce peuple, plus destructeur que conquérant, ne laissa que des monceaux de ruines dans la Mœsie et dans la petite Scythie.

On ne pouvoit opposer aux Abares que les milices de la Thrace et de l'Illyrie. Comentiole, s'étant rendu à Anchiale, mit ensemble dix mille hommes, dont six mille seulement étoient en état de combattre; le reste n'étoit qu'une troupe de paysans mal armés, qui furent destinés à la garde du camp et des bagages. Les Abares ne marchoient pas en corps d'armée, mais par détachemens séparés qui portoient au loin le ravage. Cette manière de faire la guerre étoit favorable aux Romains, trop foibles pour combattre une armée, mais assez forts pour détruire des pelotons dispersés. Comentiole partagea ses six mille hommes en trois corps; il en donna un à Martin, un autre à Castus, et se réserva le troisième. Il marqua le jour et le lieu où les trois corps devoient se réunir. Castus prit la route du mont Hémus, et surprit un détachement de barbares qu'il tailla en pièces. Il fit un grand butin; mais il ne le garda pas long-temps, l'ayant donné à conduire à un officier subalterne qui le laissa enlever par un parti ennemi. Martin fut sur le point de faire un coup important. Ayant appris par ses espions que le kan étoit à Noves sur le Danube, il alla l'y surprendre. Le kan étoit pris et la guerre terminée, s'il ne

se fût dérobé au milieu du carnage pour s'aller cacher dans une île située dans un petit lac. Martin, n'ayant pu découvrir sa retraite, retourna au rendez-vous, où Castus vint le rejoindre. Comentiole ne fit rien de ce qu'il avoit promis; il devoit se poster à l'issue des défilés pour arrêter les ennemis, auxquels Castus et Martin auroient donné la chasse; il se laissa persuader par un centurion nommé Rustibius, homme lâche et flatteur, qu'il ne devoit pas exposer sa personne, et il se tint à rien faire dans Marcianople. Ses deux lieutenans étant venus l'y trouver, il regagna son camp, et alla se poster au défilé du mont Hémus. C'est un des plus délicieux paysages qui soient au monde.

Le kan des Abares avoit rassemblé ses troupes, et se préparoit à passer le Panysus pour entrer dans la Thrace. Comentiole envoya Martin vers le pont qui donnoit passage sur ce fleuve pour observer les mouvemens des ennemis. Castus avoit ordre de les suivre par-derrière. Martin s'acquitta de sa commission, et lorsqu'il vit les Abares approcher du fleuve, il alla en diligence rejoindre Comentiole. Castus, emporté par une ardeur inconsidérée, prévint les Abares, passa le pont, les attendit de l'autre côté, et, dès que leur avant-garde fut passée, il tomba dessus et en fit un grand carnage. Surpris de la nuit, il demeura au-delà du fleuve. Le lendemain matin, comme il vouloit regagner l'autre bord, il trouva les ennemis maîtres du pont. Le fleuve, profond et impétueux, n'étoit guéable en nul endroit: Castus, se voyant séparé de l'armée sans aucun moyen de la rejoindre, prend la fuite; sa troupe se disperse dans les forêts; les Abares poursuivent les fuyards, et les forcent, par les tourmens les plus cruels, à leur découvrir la retraite de leur commandant. Il est pris et chargé de chaînes; presque tous ses soldats sont faits prisonniers.

L'alarme se répand dans la Thrace. Cinq cents soldats

qui gardoient un défilé, osent résister avec courage, et tous sont tués en combattant. Ansimuth, commandant général de l'infanterie de Thrace, rassemble ses troupes, et les conduit vers la longue muraille pour défendre ce boulevard de la ville impériale. Comme il marchoit lui-même le dernier, il est pris par les coureurs ennemis. Comentiole se tenoit caché dans les forêts du mont Hémus. Le kan étoit campé à deux lieues de la montagne, d'où il envoyoit ses détachemens de toutes parts pour désoler le pays. Enfin Comentiole, honteux de montrer tant de timidité, encourage ses soldats; il les fait partir pendant la nuit, et mesure leur marche pour surprendre l'ennemi au point du jour. Ils n'étoient plus séparés du camp des Abares que par un chemin étroit qu'ils passoient à la file, lorsqu'un accident, qui n'auroit été de nulle conséquence en toute autre rencontre, vint leur ravir le succès qu'ils espéroient. Comme les bagages marchoient au milieu de la file, un mulet, abattu sous sa charge, embarrassa le chemin et ferma le passage à ceux qui suivoient. Le conducteur des bagages avançoit à la tête; on lui crie de revenir sur ses pas pour relever la bête : le mot *rétorna, rétorna,* que les auteurs contemporains mettent dans la bouche des soldats en cette occasion, fait connoître que la langue illyrienne étoit alors mêlée de celtique; car cette petite armée étoit toute composée de Thraces et d'Illyriens. Ce mot, répété par l'arrière-garde, est pris, par ceux qui formoient la tête de la colonne, pour un ordre de retourner en arrière. Se croyant eux-mêmes surpris par les ennemis, ils font volte-face, se pressent, se renversent les uns sur les autres; c'est à qui sortira plus tôt du défilé, et, dès qu'ils en sont sortis, ils se débandent et prennent la fuite. Ce tumulte se fait entendre dans le camp des Abares, où une méprise pareille cause une pareille épouvante. Ils s'imaginent que les Romains vont tomber sur eux, et, pliant aussitôt bagage, ils

fuient vers le mont Hémus par des chemins écartés. C'étoit un événement aussi étonnant que bizarre de voir deux armées se fuir mutuellement sans être poursuivies. Cependant quelques corps se rallièrent du côté des Romains, et donnèrent la chasse à plusieurs troupes d'Abares qu'ils taillèrent en pièces.

Le kan, s'étant rapproché du Danube, voulut réparer la honte de sa fuite, et vint mettre le siége devant Apiaria, place forte située au bord de ce fleuve. Dans cette ville habitoit un ancien officier nommé Busas, qui, après s'être signalé au service de l'empire, couvert d'honorables blessures, s'étoit retiré dans Apiara sa patrie. Accoutumé aux hasards, il sortit de la ville assiégée pour aller à la chasse. Il fut pris; et comme on étoit sur le point de le tuer, il promit aux Abares une riche rançon, s'ils lui laissoient la vie. On le conduisit au pied des murs, et l'on fit dire aux habitans par un héraut que, s'ils ne lui rachetoient la vie par une somme considérable, on alloit l'égorger en leur présence. Busas, leur tendant les bras, les supplioit de ne pas laisser périr un guerrier qui avoit fait tant d'honneur à son pays : il citoit les batailles où il s'étoit distingué; il montroit les cicatrices dont il étoit couvert; il les prioit de prendre ses biens pour payer sa rançon, et s'ils ne suffisoient pas, il leur représentoit qu'ils ne pouvoient, sans une cruelle ingratitude, refuser d'ajouter ce qui manqueroit pour satisfaire l'ennemi. Le peuple s'attendrissoit; mais un jeune officier, qui entretenoit un commerce de galanterie avec la femme de Busas, fit rejeter la proposition des Abares et les prières du prisonnier. Busas, outré de colère, ne sut que trop bien se venger. Il obtint la vie en promettant aux Abares de les mettre incessamment en possesssion de la ville. Il leur apprit la construction et l'usage de cette redoutable machine que l'on nommoit *hélépole*, et bientôt Apiara fut prise et saccagée. Plusieurs autres places eurent le même sort; mais Bérée en Thrace fut défen-

due avec vigueur; et après des attaques réitérées et toujours repoussées courageusement, le kan se trouva trop heureux de sauver son honneur en recevant une somme d'argent pour se retirer. Il eut encore moins de succès devant Dioclétianople, Philippopolis et Andrinople. Il n'en coûta aux habitans que de la patience et du courage pour l'obliger à lever le siége.

La prise de Castus et d'Ansimuth excita de grands murmures à Constantinople. On estimoit ces deux officiers; et le peuple, accoutumé à mettre tous les événemens fâcheux sur le compte de ceux qui gouvernent, s'en prenoit à la négligence de Maurice, qui, disoit-on, n'envoyoit pas en Thrace les renforts nécessaires. On le déchiroit publiquement par des satires, par des chansons; et ce fut la première semence de ces mécontentemens qui se terminèrent enfin à une sanglante tragédie. Maurice, naturellement froid et incapable de colère, méprisa ces plaisanteries injurieuses, et ne songea qu'à réparer ses pertes. Il racheta Castus et Ansimuth; et, ayant rappelé Comentiole, quoique Jean Mystacon n'eût pas réussi contre les Perses, il l'envoya contre les Abares; mais il eut soin de lui donner pour lieutenant-général un de ces officiers qui font la gloire du général, lorsque celui-ci les emploie sans jalousie, et que ceux-là le servent de bonne foi et sans autre vue que l'intérêt de l'état : c'étoit Droctulf, ce brave Suève que j'ai déjà fait connoître. Il fit lever le siége d'Andrinople, et le lendemain il termina la guerre par une bataille où les Abares furent taillés en pièces. Cette défaite abattit tellement la fierté du kan, qu'il n'osa partir de la Pannonie pendant les cinq années suivantes. Il abandonna Singidon et toutes les places qui bordoient le Danube, dont les garnisons romaines reprirent possession.

Simoc. l. 2, c. 28. Theoph. p. 218, 219.

La guerre continuoit en Perse. Philippique, retenu par la maladie dans le château de Thomane, divisa son armée en deux corps. Il donna le plus considérable à

Héraclius, et mit à la tête de l'autre André et Théodore d'Addée. Héraclius attaqua une forteresse assise sur un rocher fort élevé. Elle le tint long-temps arrêté, et il fallut employer toutes les machines alors en usage dans les siéges. Les habitans, pour en amortir les coups, suspendoient devant leurs murs des sacs tissus de poil de chameau et remplis de paille. L'attaque n'étoit pas moins opiniâtre que la défense. Pour ne donner aucun relâche aux assiégés, les Romains se divisèrent en plusieurs corps qui se succédoient tour à tour. Ces efforts continuels réduisirent enfin les habitans. Les Romains, maîtres de la place, y mirent garnison. Théodore et André s'occupoient à réparer le fort de Mazare qui tomboit en ruine, lorsqu'on vint leur donner avis qu'il leur seroit facile de s'emparer du château de Béjude, situé dans le voisinage, et dépourvu de garnison suffisante. C'étoit une place importante par sa situation et par la force de ses remparts. Ils partirent aussitôt, et y arrivèrent au point du jour. L'avis se trouva faux; le château étoit bien gardé, et ils furent salués à leur arrivée d'une grêle de pierres et de flèches qu'on leur lança du haut des murs. Ils résolurent cependant de ne pas quitter la place qu'ils ne s'en fussent rendus maîtres. Elle étoit située sur un roc escarpé, et défendue par une tour avancée, construite de pierres aussi dures que le diamant. Les Romains, descendus de leurs chevaux, montent sur le rocher, s'approchent à l'abri de leurs boucliers; et, malgré les pierres et les traits, ils donnent l'assaut, et s'emparent de la tour. Ils assiégent ensuite le corps de la place, et abattent à coups de traits ceux qui se montrent sur le haut des murs. La valeur opiniâtre et incroyable d'un soldat nommé Sapérius, abrégea ce siége, qui devoit être long et difficile. Il s'avance jusqu'au pied de la muraille; et, enfonçant des coins aigus les uns au-dessus des autres, entre les jointures des pierres; s'accrochant avec les mains aux inégalités du

mur, il vient à bout de monter aux créneaux. Il étoit près de les atteindre lorsqu'un soldat perse, roulant sur lui une grosse pierre, le précipita du haut en bas. Ses camarades le relèvent, et se mettent en devoir de le porter au camp sur un bouclier. Il ne leur en donne pas le temps ; il n'étoit qu'étourdi de sa chute ; bientôt revenu à lui, il saute à terre, et, courant à la muraille, il remonte de nouveau. Le même Perse le renverse encore, en faisant tomber sur lui un pan de muraille, déjà ébranlé par les coups de bélier. Sapérius, assez heureux pour n'être pas écrasé de cette masse, retourne une troisième fois ; et, parvenu au haut du mur, il abat d'un coup de sabre la tête de son ennemi, et la jette aux pieds des assiégeans, qui, étonnés de ces prodiges de hardiesse, et embrasés d'émulation, s'empressent d'affronter les mêmes périls. Un frère de Sapérius est le premier à le suivre ; il l'atteint bientôt, et combat à ses côtés sur la muraille, renversant et précipitant tout ce qui s'y trouve d'ennemis. En même temps une nuée de soldats montent à l'escalade ; les premiers qui sautent dans la place ouvrent les portes au reste de l'armée : on massacre, on pille, on fait grand nombre de prisonniers, et on laisse garnison dans Béjude. Au retour de cette expédition, Philippique mit ses troupes en quartiers d'hiver ; et, aux approches du printemps, il prit la route de Constantinople, laissant le commandement à Héraclius. Ce sage officier répara les désordres causés par l'état de langueur où se trouvoit le général depuis longtemps : il fit une exacte recherche des déserteurs ; il remit en vigueur les factions et les travaux militaires ; et, par la sévérité des châtimens, il rétablit la discipline.

LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME.

Philippique, arrivant à Tarse, apprit que Maurice venoit de lui nommer un successeur. L'empereur, ennuyé sans doute de la longue inaction de ce général, s'étoit enfin déterminé à donner à Prisque le commandement de l'armée de Mésopotamie. Philippique, outré contre son beau-frère, et jaloux du nouveau commandant, acheva de se déshonorer par une de ces vengeances qui ont quelquefois dégradé la plus haute valeur. Il résolut de s'arrêter à Tarse, et de mettre obstacle au succès de Prisque, en lui ôtant son meilleur officier et la confiance des troupes. Il manda donc à Héraclius, entièrement dévoué à ses volontés, qu'il laissât l'armée sous les ordres de Narsès, gouverneur de Constantine, et qu'il se retirât dans la Cappadoce sa patrie. Il lui envoyoit en même temps un édit, qu'il avoit prudemment supprimé jusqu'alors, de crainte d'aliéner le cœur des soldats. Par cet édit l'empereur, économe jusqu'à l'avarice, leur retranchoit le quart de leur paie et de leurs rations. Philippique ordonnoit à Héraclius de le publier avant son départ; ce qui fut trop ponctuellement exécuté. Prisque, étant arrivé à Antioche, envoya ordre aux troupes, dans leurs différens quartiers, de se rendre incessamment à Monocarte. Il passa quatre jours à Edesse, qui n'en étoit qu'à deux journées. Il y trouva l'évêque de Damas, Germain, son ami, qui offrit de l'accompagner. Comme ce prélat étoit aimé et respecté des troupes, Prisque lui fit prendre les devans pour annoncer son arrivée.

An. 588.
Simocat. l. 3, c. 1.
Evag. l. 6, c. 4.
Niceph. Cal. l. 18, c. 11.
Theoph. p. 219.
Hist. miscel. l. 17.

A cette nouvelle, toute l'armée sort du camp pour aller à la rencontre du général, qu'elle joignit à une

lieue de Monocarte. Il étoit d'usage chez les Romains que, lorsqu'un général prenoit possession du commandement, et que son armée venoit au-devant de lui, il descendît de cheval, qu'il saluât avec affection les officiers et les soldats, et qu'il marchât à pied au milieu d'eux jusqu'au camp. Prisque étoit fier et hautain; il ne tint compte de cet usage, et les soldats s'en offensèrent. Ils s'aigrirent bien davantage lorsqu'ils virent exécuter l'édit de l'empereur. Prisque étoit arrivé la veille de Pâques, qui tomboit cette année au dix-huitième d'avril. Ils laissèrent passer ce saint jour et le lendemain; mais le troisième jour au soir, comme on leur distribuoit leurs rations selon le nouveau règlement, ils entrent en fureur, courent à la tente du général, jettent des pierres, tirent leurs épées, poussent des cris, et chargent des plus horribles imprécations et l'empereur et ses généraux. Prisque, effrayé de ce tumulte, en demande la cause; on lui répond que l'armée a secoué le joug de l'obéissance, et qu'elle ne reconnoît plus de commandant. Saisi d'épouvante, et tremblant de tout son corps, il ordonne à un de ses lieutenans nommé Iliphrède, de présenter aux séditieux l'image de la face du Sauveur, et de la promener dans le camp pour essayer de ramener le calme. Mais la fureur étouffant tout respect pour la religion, on accable de pierres et Iliphrede et cette image révérée. Le général, éperdu, prend le cheval d'un de ses gardes, et fuit à toute bride. Il n'avoit pas de temps à perdre; peu s'en fallut même qu'il ne fût assommé par les valets qui faisoient paître les chevaux hors du camp; il ne leur échappa qu'au travers d'une grêle de pierres. Il gagna Constantine, et, pour apaiser les esprits, il manda aux officiers de l'armée de n'avoir point d'egard à l'édit, et de ne rien retrancher de la ration et de la paie ordinaire. Il songea ensuite à se faire guérir de ses blessures.

Simocat. l. La retraite du général rendit les mutins plus hardis

et plus insolens. On déchire sa tente, on pille ses équipages; les officiers subalternes prennent aussi la fuite; la sédition n'a plus de frein. Cependant les soldats veulent un chef; ils se saisissent de Germain, qui commandoit les troupes de Phénicie, et, s'étant assemblés tumultuairement, ils le proclament général. Germain refuse ce titre; ils le chargent de coups, le menacent de la mort, et le contraignent d'accepter le commandement. Ils cassent tous les officiers, depuis les lieutenans-généraux jusqu'aux décurions, et en nomment d'autres à leur gré. Germain leur fait jurer qu'ils obéiront à ses ordres, et qu'ils ne commettront aucune violence contre les sujets de l'empire. Les choses étoient en cet état lorsque l'évêque de Constantine arriva au camp. Prisque l'envoyoit pour assurer que l'empereur avoit révoqué son édit, que les lettres de révocation étoient entre les mains de Prisque, et que ce malheureux édit étoit l'ouvrage de Philippique, qui l'avoit sollicité auprès de l'empereur. Ce dernier article étoit un mensonge hasardé pour rejeter sur Philippique tout l'odieux de cette sordide économie. Quoique les soldats fussent assez mal disposés à l'égard de Philippique, cependant, loin de se rendre aux remontrances de l'évêque, ils l'interrompent en s'écriant tous de concert, *chassez, chassez Prisque de votre ville.* En même temps ils se dispersent, et vont abattre les statues de l'empereur, placées, selon l'usage, à la tête du camp. Ils arrachent et foulent aux pieds ses images attachées aux enseignes. Prisque, ne se croyant pas en sûreté à Constantine, s'enfuit à Edesse. L'armée lui envoie quarante-cinq officiers pour lui signifier qu'il ait à sortir de cette ville. Mais Prisque justifie sa conduite, et vient à bout de les mettre si bien dans ses intérêts, qu'ils lui promettent de s'employer à calmer les soldats. Ils tiennent parole, et s'exposent eux-mêmes au plus grand danger en entreprenant l'apologie du général. Toute l'armée se soulève contre eux; on veut les

3, c. 2, 3. *Evag. l.* 6, c. 4, 5, 6. *Theoph. p.* 219, 220. *Niceph. Cal. l.* 18, c. 11. *Hist. miscel. l.* 17.

mettre en pièces; on se contente cependant de les casser et de les jeter hors du camp. On détache un corps de cinq mille soldats, pour aller forcer Prisque dans Edesse. Les habitans leur refusent l'entrée; ils menacent de donner assaut. Pour éviter une guerre civile, Prisque se dérobe pendant la nuit, et revient à Constantinople.

L'empereur crut remédier à ce désordre en rendant le commandement à Philippique. Mais les soldats campés à Monocarte ne l'eurent pas plus tôt appris, qu'ils se soulevèrent de nouveau, et s'engagèrent même par serment à ne jamais reconnoître pour général ce fugitif, ce perfide, qui, disoient-ils, après avoir lâchement abandonné son armée, en trahissoit sourdement les intérêts. Philippique, averti de ces dispositions, n'osa pas se hasarder à passer l'Euphrate; il se tint dans Hiérapolis pour attendre que le calme fût rétabli. Cependant les séditieux oubliant le serment qu'ils avoient prêté à Germain, ne tenoient aucun compte de ses ordres. Maîtres d'un général qu'ils avoient créé, ils se distribuoient eux-mêmes leurs rations, sans observer ni poids ni mesure; plus de factions, plus de discipline: ils quittoient le camp selon leur caprice, alloient se loger à leur gré dans les villages et dans les châteaux voisins; et, comme s'ils eussent été étrangers à l'empire, ils laissoient l'ennemi ravager impunément la frontière. Constantine fut attaquée. Germain, à la tête d'un corps de mille cavaliers, surprit les Perses, et mit la ville en sûreté. Il eut ensuite beaucoup de peine à mettre ensemble quatre mille hommes, qu'il fit avancer sur le pays ennemi.

Simocat. l. 3, c. 3, 4, 5. Evag. l. 6, c. 9, 10. Theoph. p. 220. Cedr. p. 396. Hist. miscel. l. 17.

Dans ces conjonctures, Aristobule, intendant d'un des palais de l'empereur, vint au camp. C'étoit un homme adroit, qui sut, par ses discours et par des présens distribués à propos, adoucir les séditieux et réveiller dans leur âme les sentimens d'honneur que la révolte avoit presque étouffés. Les soldats se rassemblent et se partagent ensuite en deux corps: l'un marche vers

Martyropolis : l'autre sur les terres des Perses. Ce dernier corps rencontre l'armée ennemie, commandée par Maruzas, qui leur ferme le passage. Trop foibles pour combattre ce général, ils reprennent le chemin de l'Arzanène, passent le Nymphius, et s'approchent de Martyropolis, où ils rejoignent l'autre corps d'armée. Maruzas, qui les avoit suivis jusque-là, leur offre la bataille; elle fut très-sanglante, et finit à l'avantage des Romains. Le général perse demeura sur la place; et, de toute sa nombreuse armée, il ne resta que quatre mille hommes, dont trois mille furent pris avec les principaux officiers, et mille se sauvèrent à Nisibe. Un avantage plus grand encore, c'est que le feu de la sédition s'éteignit dans le sang des Perses; la joie de la victoire dissipa cette humeur sombre et chagrine qui accompagne l'esprit de révolte; les soldats reprirent envers l'empereur les sentimens de respect et d'obéissance. Pour réparer par leurs hommages les attentats dont ils s'étoient rendus coupables, ils envoyèrent à Maurice les étendards des Perses avec la tête de Maruzas, et les dépouilles les plus précieuses. Ainsi se termina cette campagne, dans laquelle les Romains, après avoir vaincu les Perses, eurent la gloire de se vaincre eux-mêmes.

Pendant que la guerre se faisoit devant Martyropolis, une action de hardiesse étonna la Perse entière, et porta la joie dans l'empire. Le château de Giligerdon, nommé par les Grecs *le château de l'Oubli*, cette prison affreuse dont j'ai parlé sous le règne d'Anastase, étoit alors remplie de malheureux, qui ne s'attendoient à voir finir leurs maux qu'avec leur vie. C'étoient des sujets disgraciés, des Cadaséniens punis de leur révolte contre la Perse, dont ils habitoient les montagnes; des Romains que Chosroës avoit fait prisonniers quinze ans auparavant, lorsqu'il s'étoit emparé de Dara. Ces infortunés, différens de mœurs, de religion, de langage, mais

réunis par un même désespoir, trouvèrent moyen de conspirer pour leur délivrance. Les prisonniers de Dara furent les chefs de l'exécution. Ils se jettent sur la garde, et, quoiqu'elle fût très-nombreuse, ils lui arrachent les armes des mains, et la massacrent avec le commandant. Ils délivrent ensuite leurs camarades d'infortune, et tous ensemble traversent la moitié de la Perse, au milieu de laquelle étoit situé ce château. Après diverses aventures, ils arrivent à Constantinople, où ils sont reçus au milieu des acclamations du peuple, traînant après eux, pour rendre complète cette sorte de triomphe, une sœur du commandant qu'ils avoient enlevée.

An. 589. La sédition s'étoit apaisée d'elle-même, et Germain, aussi empressé de quitter le commandement qu'il avoit eu de répugnance à l'accepter, attendoit avec impatience le général que l'empereur voudroit envoyer. Pour achever de regagner les cœurs, Maurice fit distribuer de l'argent aux soldats en récompense de leur victoire; et en même temps, pour sauver l'honneur de la discipline, il fit prononcer dans son conseil un jugement sur la révolte. Germain et les chefs de la sédition furent condamnés à mort; mais l'empereur, en leur faisant signifier leur sentence, leur envoya des lettres de grâce, qu'il accompagna même de largesses. André, commandant de la garde, se transporta au camp devant Martyropolis, pour y faire rentrer les officiers que les séditieux avoient chassés. Ils y furent reçus sans résistance, et reprirent leurs emplois. Mais il n'en fut pas de même de Philippique; les soldats persistoient à rebuter ce général; et il y avoit lieu d'appréhender que, si l'on vouloit les contraindre sur ce point, la sédition ne se rallumât.

Evag. l. 6, c. 7, 11. Niceph. Cal. l. 18, c. 12, 14.

Grégoire, évêque d'Antioche, se trouvoit pour lors à Constantinople. C'étoit un prélat adroit, éloquent, et capable de manier avec dextérité les affaires les plus difficiles. Personne n'étoit plus propre à réussir auprès

des troupes. Sa générosité à l'égard des gens de guerre, qu'il fournissoit d'argent, d'équipages et de provisions, lorsqu'ils passoient par Antioche, lui avoit gagné le cœur des officiers et des soldats. Une injuste persécution l'avoit fait venir à la cour. Astérius, préfet d'Orient, ayant avec lui une contestation, engagea dans sa querelle les premiers de la ville. Le peuple d'Antioche, dont l'insolence et le libertinage fut de tout temps le caractère, prit le même parti, et bientôt il usa sans pudeur de la liberté qu'on lui laissoit d'insulter l'évêque. Les rues et les places de la ville retentissoient de propos scandaleux et de chansons satiriques contre le prélat; on le jouoit sur le théâtre, et, la calomnie se joignant au ridicule, on alloit jusqu'à lui reprocher des intrigues criminelles. L'empereur, informé de ce désordre, se hâta de rappeler Astérius, et mit à sa place un nommé Jean, absolument incapable de traiter les moindres affaires. Ce personnage, sans fermeté comme sans jugement, se déclara pour le parti le plus fort; il donna, par édit, aux habitans la permission de former leurs accusations contre l'évêque Grégoire. Il fut bientôt accablé de libelles calomnieux. Un banquier d'Antioche se signala par son effronterie: il accusa ce saint évêque d'un adultère incestueux avec sa propre sœur. Le prélat, ne trouvant point de justice dans sa ville épiscopale, prit le parti d'en appeler à l'empereur et à un concile; il se rendit à Constantinople. On y tint une assemblée composée du sénat, des patriarches, dont quelques-uns assistèrent en personne, et les autres par députés, et des évêques des principaux siéges de l'Orient. Après de grands débats, suivis d'un mûr examen, Grégoire fut déclaré innocent; et le banquier, son principal accusateur, condamné à être fouetté publiquement, promené par les rues de Constantinople, et banni à perpétuité des terres de l'empire.

Le prélat, pleinement justifié par un jugement si au- *Evag. l. 6, c. 11.*

Niceph. Cal. l. 18, *c.* 14, 15. *Simocat. l.* 3, *c.* 5.

thentique, reçut ordre de l'empereur d'employer son crédit auprès des troupes pour leur faire recevoir leur général. Il retourna aussitôt à Antioche ; et comme les chagrins qu'on lui avoit suscités, et les fatigues qu'il avoit essuyées pour confondre la calomnie l'avoient rendu malade, il ne put aller au-delà de Litarbes, à douze lieues d'Antioche, et il y fit venir, par un ordre de l'empereur, les principaux de l'armée. Ils s'y rendirent au nombre de deux mille. Lorsqu'ils furent arrivés, Grégoire s'étant fait porter en litière sur un tertre assez élevé pour être vu et entendu de tous, leur parla en ces termes : « Romains, « car votre victoire vous a rendu ce nom glorieux qu'un « trouble funeste vous avoit fait perdre, au premier « bruit que j'entendis de vos murmures et de vos plaintes, « mon affection me portoit vers vous, et je ne pouvois « vous savoir mécontens sans être moi-même affligé. « C'est pour moi la satisfaction la plus sensible de voir ici « autant d'amis que je vois de guerriers. Mais les coups « mortels que des ennemis domestiques, plus acharnés « que les Perses, portoient à ma réputation, m'ont éloi- « gné de vous jusqu'à ce jour. Nous étions, vous et moi, « également à plaindre ; et, dans le temps qu'emportés « par la colère, vous poursuiviez vos officiers, pénétré « de douleur, je me voyois poursuivi par mes conci- « toyens. Nous voilà enfin tranquilles et rendus à nous- « mêmes, et nous avons également à nous féliciter, vous « de la clémence, moi de la justice de l'empereur. La « grâce divine a voulu, seule et sans l'organe d'aucun « homme, agir sur votre cœur ; elle vous a laissé la « gloire de revenir de vous-mêmes à votre devoir. Vous « avez donné deux grands exemples à la fois ; les Perses « viennent d'apprendre que les soldats romains, sans « autre conduite que celle de leur valeur, sont en état « de les vaincre ; et vous avez montré à l'univers que la « haine contre vos officiers ne peut éteindre l'ardeur « dont vous êtes embrasés pour la patrie. Vous avez fait

« de grandes actions ; voyons maintenant ce qui vous « reste à faire. L'empereur vous rend sa bienveillance ; « il oublie vos attentats ; votre victoire, votre zèle pour « l'honneur de l'empire les ont effacés de sa mémoire ; « il vous a déjà honorés de glorieux témoignages de sa « bonté ; il va jusqu'à la reconnoissance dans une con- « joncture où vous pouviez à peine vous flatter de sa clé- « mence. Maurice a cru se conformer aux volontés du « ciel, qui, en vous protégeant dans la bataille, a fait « connoître qu'il vous avoit pardonné. Il vous reste à « couronner votre obéissance. Souvenez-vous que vous « êtes les descendans de ces héros qui immoloient leurs « propres enfans à la sévérité de la discipline militaire. « Les grands exploits ont besoin de deux ressorts, pru- « dence dans les chefs, obéissance dans les soldats : le dé- « faut de l'un des deux fait échouer les entreprises. Rendez- « vous donc à mes conseils ; que l'empereur ne trouve « en vous nulle résistance à ses ordres : la promptitude à « les exécuter fera votre apologie ; on imputera votre sou- « lèvement, non à l'esprit de révolte, mais à la mauvaise « conduite de vos commandans. Si vous refusez d'obéir, « quelle douleur pour moi, mais quel malheur pour « vous ! Vous n'avez péché jusqu'ici que par empor- « tement et par impatience, vous allez être rebelles « et criminels. Songez aux suites funestes de toutes les « séditions. Et quelle sera votre ressource ? Ferez-vous la « guerre à votre souverain, à votre patrie ? allez-vous « devenir barbares ? allez-vous armer contre vous toutes « les forces de l'empire ? Non, Romains ; reconnoissez « votre nom, vos étendards, votre empereur ; reconnois- « sez un évêque qui vous donne de nouvelles preuves de « son affection et de son zèle. Consultez votre honneur, « vos intérêts inséparables de ceux de l'état. Ecoutez le « ciel même qui vous parle en ces saints jours. Les mys- « tères augustes dont la solennité approche, vous mon- « trent un Dieu obéissant jusqu'à mourir sur une croix. »

Evag. l. 6, c. 12. Niceph. Cal. l. 18, c. 16. C'étoit le lundi de la semaine sainte que Grégoire parloit ainsi, et ses larmes, encore plus éloquentes que ses discours, achevèrent de toucher le cœur des soldats. Il ne leur avoit pas nommé Philippique, qui leur étoit odieux; mais ils entendoient assez que cette obéissance qu'on exigeoit d'eux consistoit à le recevoir. Ils demandèrent quelques momens pour délibérer ensemble, et peu de temps après ils revinrent trouver l'évêque, déclarant qu'ils étoient prêts à le satisfaire, mais qu'ils s'étoient engagés par serment, ainsi que toute l'armée, à ne jamais reconnoître Philippique pour général. *Je vous relève de votre serment,* leur dit-il; *l'Evangile donne à l'évêque le pouvoir de lier et de délier dans le ciel et sur la terre.* Comme le serment dont il s'agit étoit un crime, on ne peut contredire ici l'application de cette maxime dont on a si souvent abusé. Ils se rendirent à ces paroles; et le prélat, après avoir célébré la liturgie, les admit à la participation des saints mystères. Il administra le baptême à plusieurs d'entre eux qui n'avoient pas encore reçu ce sacrement; il les fit ensuite asseoir sur l'herbe, et leur distribua des alimens. Le lendemain il reprit le chemin d'Antioche, et dépêcha deux courriers, l'un à l'empereur, l'autre à Philippique, pour les instruire de la soumission des troupes. Philippique approchoit d'Antioche lorsqu'il rencontra les soldats qui venoient au-devant de lui. A leur tête marchoient les nouveaux baptisés, comme plus capables de trouver grâce auprès de leur général. A son arrivée ils se jetèrent à genoux; et Philippique leur ayant présenté la main en signe de réconciliation, ils partirent à sa suite et retournèrent au camp de Martyropolis.

Simocat. l. 3, c. 5. Evag. l. 6, c. 13. Niceph. Cal. l. 18, c. 17. Peu de temps après, les Perses s'emparèrent de cette ville par un stratagème dont l'auteur fut un des principaux habitans, nommé Sittas. Irrité contre un des officiers de la garnison, il prit le temps qu'elle étoit sortie de la place pour une expédition particulière. Il

passa secrètement à l'armée des Perses, et leur conseilla d'envoyer quatre cents hommes, qui se présenteroient aux portes comme déserteurs. Etant ensuite rentré dans la ville, il engagea ses concitoyens à recevoir ces transfuges, qui feroient leur plus sûre défense. Dès qu'ils furent entrés, ils chassèrent tous les habitans, excepté les jeunes femmes et les esclaves. Philippique, averti de la perte de cette place importante, y marcha aussitôt, et l'assiégea, quoiqu'il fût dépourvu de tous les secours nécessaires. Il avoit déjà pratiqué des souterrains, et fait tomber une des tours, lorsque, s'apercevant que les Perses réparoient pendant la nuit les brèches faites aux murailles pendant le jour, et qu'il perdoit plus d'hommes qu'il n'en tuoit aux ennemis, il prit le parti de se retirer, et de camper à quelque distance. Grégoire, évêque d'Antioche, vint de la part de Maurice, lui ordonner de retourner et de continuer le siége. Il y perdit le reste de la campagne, faute des machines alors en usage pour battre les villes assiégées. Il prit ses quartiers d'hiver, tenant Martyropolis comme bloquée par les troupes qu'il distribua dans les châteaux circonvoisins, pour empêcher les Perses d'y faire entrer des secours.

Evag. l. 6, c. 8, et ibid. Vales. Niceph. Cal. l. 18, c. 13. Pagi ad Baron.

Le dernier jour de septembre de cette année 589, Antioche éprouva un tremblement de terre tel qu'elle n'en avoit point ressenti depuis la première année du règne de Justinien. Il commença trois heures après le coucher du soleil. Quantité d'édifices, plusieurs églises, les deux bains publics, dont l'un s'ouvroit le matin et l'autre le soir, furent renversés. On remarque dans ce désastre deux événemens mémorables : tous les bâtimens qui formoient le corps de la principale église furent abattus, à l'exception du dôme, qui fut conservé par un effet singulier. Ebranlé par les tremblemens de terre précédens, il penchoit du côté du nord, et n'étoit soutenu que par des étais. Une violente secousse les fit tomber

avec grand fracas, et le dôme, au lieu de les suivre, retomba à plomb sur le cintre, et se retrouva dans le même état où il avoit été construit. L'autre fait n'est pas moins remarquable. Le palais épiscopal s'écroula, et ceux qui l'habitoient y périrent, excepté l'évêque et quelques personnes qui s'entretenoient alors avec lui. Son appartement s'affaissa en entier sans aucune rupture, et une seconde secousse ayant entr'ouvert les ruines sous lesquelles il étoit enseveli, on retira le prélat avec ceux qui l'accompagnoient. On regarda comme une sorte de miracle que le grand nombre de feux allumés alors dans les maisons qui se renversoient, ne causât aucun incendie. On jugea les jours suivans, par la quantité de pain qui se distribuoit aux habitans, qu'il avoit péri soixante mille personnes. Astérius y perdit la vie. Maurice donna de son trésor les sommes nécessaires pour réparer le dommage.

An. 590.

Abb. Biclar. Chron. Alex. Simoc. l. 8, *c.* 4. *Theoph p.* 225, 236. *Greg. l.* 4, *ep.* 44. *Cedr. p.* 397. *Zon. l.* 2, *p.* 76. *Hist. miscel. l.* 17. *Codin. de off. c.* 17. *Cang. fam. byz. p.* 103, 107. *Pagi ad Baron. Fleury, hist. eccles. l.* 35, *art.* 31.

L'année suivante 590, la fête de Pâques tomboit au 26 de mars. Maurice choisit cette solennité pour conférer le titre d'Auguste à son fils, âgé de quatre ans et demi. Ce fut le patriarche qui lui mit la couronne sur la tête. Ce titre n'étoit plus, comme du temps des anciens empereurs, une association à l'empire; quoique le nouvel Auguste portât aussi le nom d'empereur, il n'en avoit pas l'autorité. Cette communication de titres sans pouvoir devint fréquente dans le Bas-Empire, et les Grecs firent une distinction entre le nom de *Basileus*, qui signifioit *roi et empereur*, et que les souverains donnoient à ceux qu'ils désignoient pour leur succéder, et le nom d'*autocrator*, qu'ils se réservoient à eux-mêmes, comme exprimant plus particulièrement la puissance souveraine. Onze ans après, c'est-à-dire en 601, le jeune Théodose épousa la fille du patrice Germain, le plus distingué des sénateurs. Si ce Germain est le mari de Charito, fille de Tibère, il faudra dire que le fils de Maurice épousa sa cousine germaine,

à moins que la femme de Théodose ne fût née du mariage de Germain avec une autre. Quoi qu'il en soit, l'abbé de Biclare se trompe en disant que deux ans auparavant Maurice avoit nommé son fils César ; ce jeune prince ne porta jamais ce nom.

Les deux nations rivales se disputoient avec ardeur la possession de Martyropolis ; et, malgré l'inutilité des attaques de l'année précédente, les Romains, sachant qu'elle n'avoit pour garnison que quatre cents soldats perses, se flattoient de l'emporter de vive force. Il ne s'agissoit que de fermer les passages aux secours. Hormisdas y envoya une armée sous la conduite de Mébodès, et le fit joindre par Aphraate, commandant des troupes d'Arménie. Il y eut une sanglante bataille, où Mébodès fut tué, et Philippique demeura vainqueur. Mais il perdit tout le fruit de sa victoire en laissant entrer dans la ville un grand renfort de troupes ennemies. Ce secours assuroit aux Perses leur nouvelle conquête ; et les Romains, perdant toute espérance de la recouvrer par un siége, allèrent bâtir une forteresse à neuf cents pas de là, sur un terrain élevé, pour tenir la ville en échec, et profiter de toutes les occasions que leur procureroit le voisinage. C'est à quoi fut employé le reste de la campagne. Enfin l'empereur, mécontent du peu de succès de Philippique, envoya Comentiole pour lui succéder.

Evag. l. 6, c. 13. Niceph. Cal. l. 18, c. 17. Simocat. l. 3, c. 5.

An. 591.

Le nouveau général auroit encore été moins heureux sans l'héroïque valeur du lieutenant Héraclius. Il se livra une grande bataille devant le château de Sisarbane, près de Nisibe. Dès le commencement du combat, Comentiole eut son cheval tué sous lui, et il auroit perdu la vie, si un de ses gardes ne lui eût donné le sien, sur lequel il prit la fuite. Toute l'armée le suivoit en désordre, lorsque Héraclius, après avoir fait tous ses efforts pour retenir les troupes, entraîné lui-même par la foule, et désespéré de la lâcheté du chef et des sol-

Simocat. l. 3, c. 6. Evag. l. 6, c. 14. Niceph. Cal. l. 18, c. 18. Theoph. p. 221. Hist. miscel. l. 17.

dats, résolut de ne pas survivre à cette ignominie. Il tourne bride, perce les escadrons des fuyards, et va chercher la mort au milieu des ennemis. Il tombe comme la foudre sur le général Aphraate qui couroit à la tête des Perses, et le renverse mort sur la poussière. Un coup si hardi arrête les Perses, et rend le courage aux Romains; ils se rallient autour d'Héraclius, qui porte de toutes parts l'effroi et la mort. Les Perses fuient à leur tour, et se renferment dans Nisibe. Le lendemain les Romains pillèrent le camp, et envoyèrent à l'empereur les plus riches dépouilles, des épées et des baudriers enrichis d'or et de pierreries, des tiares persiques et des étendards arrachés aux vaincus. Ces glorieuses marques de victoire furent reçues à Constantinople avec des acclamations de triomphe. L'empereur fit célébrer les jeux du Cirque, et la joie du peuple éclata dans des fêtes et des divertissemens qui ne cessèrent que par la lassitude. Comentiole, devenu vainqueur par la bravoure d'Héraclius, alla mettre le siége devant Martyropolis. Il y laissa la plus grande partie de ses troupes, et prit avec lui les meilleurs soldats pour attaquer la forteresse d'Acbas, située au-delà du Nimphius, sur un roc escarpé, d'où l'on découvroit en plein la ville assiégée. Après bien des attaques il s'en rendit maître; et, à la faveur de ce poste important, il resserra de plus près Martyropolis. Mais les Perses la défendoient avec tant de courage, qu'il désespéra de la prendre autrement que par famine.

Simocat. l. 3, c. 18. Evag. l. 6, c. 14. Niceph. Cal. l. 18, c. 19. Theoph. p. 221. Hist. misc. l. 17.

Cependant les débris de l'armée vaincue retirés à Nisibe craignoient de retourner en Perse. Hormisdas, toujours violent, toujours emporté, avoit menacé ses troupes de les faire passer au fil de l'épée, si elles ne revenoient victorieuses. Il étoit assez sanguinaire pour tenir sa parole. Ainsi les chefs et les soldats conspirèrent pour se donner à Varame, qui, s'étant révolté contre Hormisdas, marchoit alors à la tête d'une armée. Je

vais développer l'origine et les suites de cette étrange révolution. On y verra un rebelle audacieux, un monarque victime de ses propres fureurs, et intraitable jusque dans les fers; un fils parricide, un roi chassé de ses états, et rétabli par ses plus grands ennemis, et une guerre sanglante qui, depuis vingt ans, rompoit toutes les trêves, et résistoit à toutes les négociations, enfin terminée entre l'empire et la Perse par la générosité de Maurice.

Pendant qu'Hormisdas soutenoit la guerre contre les Romains sur les frontières de l'Arménie, une autre partie de ses troupes étoit employée contre les Turcs au nord de la mer Caspienne. Cette nation s'étoit enrichie aux dépens de la Perse, qui lui payoit tous les ans un tribut de quarante mille pièces d'or; et cet or, ne sortant pas de leurs mains, avoit porté chez ces barbares le luxe et la magnificence. Le palais du prince, construit de bois et couvert de feutre, n'étoit à l'extérieur qu'un assemblage de cabanes rustiques; mais il brilloit d'or au-dedans; les tables, la vaisselle, les lits, les siéges même et les marchepieds étoient de ce métal précieux; l'or éclatoit sur les armes et sur les harnois des chevaux. Tant d'opulence produisit son effet ordinaire. Les Turcs, devenus insolens, demandèrent avec menace une excessive augmentation de tribut. Hormisdas ne leur répondit qu'en faisant marcher contre eux une grande armée, dont il donna la conduite à Varame. Ce guerrier, le principal auteur des troubles que nous allons raconter, mérite d'être connu. Il sortoit d'une des plus illustres maisons de la Perse, qui faisoit remonter son origine jusqu'aux Arsacides. Il servit d'abord entre les gardes du prince. Lorsque les Perses prirent Dara, il commandoit un corps de cavalerie. Sa valeur le fit aimer de Chosroës, qu'il accompagna dans toutes ses expéditions, et dont il devint le favori. Revêtu de la dignité de généralissime des armées de Perse, il fut encore honoré de

Simocat. l. 3, c. 18.

la charge de *darigmédon* ; c'est ainsi que les Perses nommoient le grand-maître du palais, que les Romains appeloient *curopalate.* Il vainquit les Turcs en plusieurs batailles, et réduisit cette nation féroce à payer au roi de Perse le même tribut qu'elle en recevoit auparavant.

Simocat. l. 3, *c.* 6, 7. *Theoph. p.* 221.

De si heureux succès firent concevoir à Hormisdas l'espérance de chasser les Romains de la Lazique et de tout le pays d'entre les deux mers. Il envoya ordre à Varame d'entrer en Suanie. Varame traversa toute cette contrée, dont il envoya le butin à Ctésiphon, et vint camper au bord de l'Araxe. Sur la nouvelle de cette invasion, Maurice fit partir Romain, capitaine expérimenté, qui rassembla les milices du pays, et passa en Albanie à la poursuite de Varame. Le général perse apprit avec joie l'arrivée des ennemis; il désiroit d'en venir aux mains, et comptoit sur sa propre capacité et sur sa fortune. Cependant, au lieu d'aller droit à eux, il feignit de les craindre, et, ayant passé l'Araxe, il marcha vers la ville de Ganzac pour les attirer dans l'intérieur de la Perse. Romain, ne jugeant pas à propos de s'engager si avant avec si peu de troupes, songeoit à retourner sur ses pas; mais ses soldats, embrasés d'une ardeur inconsidérée, refusèrent d'obéir; et comme ils demandoient à passer l'Araxe, il eut besoin de toute son éloquence pour les retenir. Cinquante coureurs qu'il avoit détachés pour aller reconnoître l'ennemi rencontrèrent deux espions perses habillés à la romaine, qui, se disant Romains, s'offrirent à les conduire pendant la nuit dans un lieu où ils trouveroient les Perses couchés sur l'herbe, sans gardes ni sentinelles. Les coureurs s'y laissèrent tromper, et tombèrent dans une embuscade où ils furent enveloppés et faits prisonniers. Varame, à force de tourmens, tira d'eux les éclaircissemens qu'il désiroit, et, ayant repassé le fleuve, il continua ses ravages. Romain étoit d'avis de faire retraite ; mais, encouragé par l'impatience de ses troupes, qui ne deman-

doient qu'à combattre, il choisit les meilleurs soldats au nombre de dix mille, laissa les autres à la garde de son camp, et marcha aux ennemis. Son avant-garde, composée de deux mille hommes, rencontrant celle des Perses, la chargea si à propos, qu'elle la renversa tout entière; les uns furent précipités dans une profonde vallée qui bordoit le chemin; les autres regagnèrent le camp, toujours poursuivis par les Romains, qui les poussèrent jusqu'à leurs retranchemens. Varame, qui n'en étoit pas encore sorti avec le reste de son armée, fut étonné de tant de hardiesse, et commença à respecter des ennemis que sa présomption avoit jusqu'alors méprisés. Cet avantage n'aveugloit pas Romain sur le danger d'une bataille. C'étoit un sage et prudent capitaine, qui aimoit mieux consumer l'ennemi en le harcelant à propos, lui coupant les vivres et lui disputant les passages, que de hasarder sa petite troupe contre une armée si supérieure en nombre. Il lui fallut cependant céder au vif empressement de ses soldats, et il disposa tout pour une action générale. Les deux armées n'étoient séparées que par un bras de l'Araxe très-profond, mais si étroit, que pendant deux jours qu'elles furent en présence, les soldats des deux partis s'entretenoient d'un bord à l'autre. Le troisième jour Varame envoya proposer la bataille, demandant aux Romains ou leur offrant, s'ils l'aimoient mieux, la liberté du passage. Le général, après avoir pris l'avis de l'armée, se détermina à laisser passer l'ennemi. Le lendemain Varame employa plusieurs stratagèmes, et tenta diverses feintes, que la prudence de Romain sut rendre inutiles. Enfin le cinquième jour on en vint à une bataille. Le centre de l'armée des Perses commençoit à plier, lorsque Varame détacha une partie de l'aile gauche pour la soutenir. Romain profita de ce mouvement pour charger l'aile gauche, qui, se trouvant dégarnie, ne put résister à la vivacité d'une attaque impétueuse, et la défaite

de cette partie entraîna celle du reste de l'armée. Tout prit la fuite : pressés par les Romains, qui en faisoient grand carnage, des escadrons entiers furent engloutis dans les eaux du fleuve; le nombre des morts surpassa celui des vainqueurs, et les bords de l'Araxe furent le terme des prospérités de Varame.

Simocat. l. 3, c. 8.

Dans le même temps, l'empereur fut sur le point de perdre l'Arménie. Quelques-uns des principaux du pays, excités secrètement par des officiers mécontens, formèrent le dessein de livrer la province aux Perses, et commencèrent par massacrer le commandant. Maurice en étant averti, fit partir Domentiole, un des premiers sénateurs, distingué par sa prudence et par son intégrité, qui pacifia ces troubles. Il fit arrêter Symbace, auteur du complot, et l'envoya pieds et mains liés à Constantinople. Les historiens du temps louent beaucoup Maurice d'avoir mis le coupable entre les mains du sénat, afin que le crime fût mieux constaté, et le jugement plus régulier et moins sujet à séduction. Symbace, convaincu par ses propres aveux, fut condamné à être déchiré par des bêtes féroces dans l'amphithéâtre. Le peuple étoit assemblé, et le criminel, exposé au milieu de l'arène, n'attendoit qu'une mort cruelle, lorsque la clémence de Maurice prévint la compassion des spectateurs. Cette grâce fut reçue avec de grandes acclamations de joie, et toute la ville combla de bénédictions l'empereur, qui lui épargnoit l'horreur d'un spectacle si funeste.

Simocat. l. 3, c. 8, 18; l. 4, c. 1. Theoph. p. 222. Niceph. Cal. l. 18, c. 19. Zon. t. 2, p. 74. Hist. miscel. l. 17.

Hormisdas, irrité de la défaite de ses troupes, s'en vengea sur le général, et, sans égards aux services signalés que lui avoit rendus Varame, il lui envoya des habits de femme, avec une lettre outrageante, par laquelle il le dépouilla du commandement. Varame, outré d'un affront si sanglant, perdit tout respect pour son maître; il lui rendit la pareille par une lettre pleine d'insolence, dont la suscription étoit conçue en ces termes : *A Hor-*

misdas, fille de Chosroës. Le roi, transporté de la plus violente colère, dépêche un des plus grands seigneurs de la Perse, nommé Sarame, avec ordre de casser Varame à la tête de l'armée, et de l'amener à la cour chargé de fers et d'ignominie. Dès que Sarame eut signifié sa commission, Varame le fit prendre et exposer au plus furieux de ses éléphans, qui l'écrasa sous ses pieds. En même temps il assemble ses troupes; il déclare que l'implacable monarque, oubliant toutes leurs victoires à cause d'une malheureuse journée, a résolu de les massacrer tous; il produit des lettres contrefaites, par lesquelles on leur retranchoit une partie de leur paie; il leur dépeint Hormisdas comme un tyran, dont l'avidité insatiable dévore la substance de ses peuples, comme un monstre altéré de leur sang : *Combien de ses sujets a-t-il fait périr! combien de familles illustres sont-elles ensevelies sous les eaux du Tigre! Plus ennemi de ses propres soldats que les Romains, il est jaloux de nos avantages; il se réjouit de nos pertes; il tient la hache de ses bourreaux toute prête pour égorger ceux qui ont échappé au fer ennemi.* Ces discours et d'autres semblables font passer dans le cœur des soldats la fureur dont Varame est enflammé; ils s'engagent par serment à marcher sous ses ordres pour détruire le tyran et la tyrannie.

La haine qu'Hormisdas n'avoit que trop méritée par ses cruautés grossit en peu de temps l'armée des rebelles. Les Perses, battus par Héraclius, campoient devant Nisibe; frappés des mêmes craintes que les soldats de Varame, et animés par leur exemple, ils se préparent à les imiter. Varame, informé de ces dispositions, leur envoie quelques-uns de ses officiers qui achèvent de les porter à la révolte. Ils marchent à Nisibe, et ayant rencontré aux portes de la ville un inspecteur des troupes, nommé Chubriadane, ils le jettent à bas de son cheval, lui coupent la tête et les extrémités du corps, et font

Simocat, l. 4, c. 1.

porter à Hormisdas ces horribles prémices d'une rébellion désespérée. Etant ensuite entrés dans la ville, ils pillent les équipages de Chubriadane, et s'obligent par d'exécrables sermens à ne pas quitter les armes qu'ils n'aient détrôné le tyran qui les opprime. Ils envoient en même temps à Varame leurs principaux officiers pour lui déclarer que, déjà unis avec lui d'intérêt et de haine, ils sont prêts à suivre ses étendards. Varame étoit campé sur les bords du Zab, qui, descendant des montagnes de la Corduène, prend son cours vers le midi, et, devenu navigable par la jonction de plusieurs torrens, va se décharger dans le Tigre du côté de l'Adiabène; c'est l'ancien Lycus. Le rebelle comble de caresses les envoyés; il les fait reconduire le lendemain par ses gardes, et ferme tous les passages par où la nouvelle de ces mouvemens pouvoit parvenir à Hormisdas. Mais le massacre de Chubriadane, et les annonces sanglantes de la rage des troupes avoient déjà instruit le prince. Plus furieux que ses soldats, il se livroit aux plus violens transports; et, courant comme un forcené dans son palais, grinçant les dents, étincelant de courroux, il portoit de toutes parts les marques du plus affreux désespoir. La saison de l'hiver ne suspendit pas les hostilités.

An. 592. *Simocat. l. 4, c. 2. Theoph. p. 222.*

Tandis que Varame s'emparoit des forts situés sur la frontière de Perse, le roi assembloit une armée, dont il donna la conduite au phérocane. Les Perses nommoient ainsi le maître de la milice du palais. Ce général n'accepta le commandement qu'à condition qu'il auroit pour lieutenant Zadesprate, alors enfermé dans les prisons, pour avoir détourné une grande somme de deniers royaux dans la ville de Martyropolis. Ce fut à regret que le roi rendit la liberté à ce voleur public, et le phérocane se repentit bientôt de la lui avoir procurée. Zadesprate ne fut pas plus tôt à la vue du camp de Varame, près de la rivière de Zab, que, pour se venger de sa détention qu'il avoit bien méritée, il passa

du côté des rebelles. Varame le reçut avec joie, espérant se servir utilement de ce traître, aussi adroit et entreprenant qu'il étoit méchant et perfide. En vain le phérocane écrivit à Varame pour le conjurer de rentrer dans l'obéissance, lui offrant de la part du roi non-seulement le pardon de sa révolte, mais encore le rétablissement dans toutes ses dignités, et les plus flatteuses récompenses. Varame n'en devint que plus fier et plus opiniâtre. Comme le phérocane lui fermoit le passage de la rivière, et que les troupes rebelles étoient à la veille de manquer de vivres, il eut recours à ses artifices ordinaires. Des émissaires secrets se glissèrent dans le camp ennemi; et, représentant aux soldats le tort qu'ils avoient de venir attaquer leurs compatriotes et leurs frères, qui n'avoient pris les armes que pour les affranchir de la tyrannie d'un maître injuste et inhumain, ils leur inspirèrent leurs propres sentimens. Le phérocane fut massacré dans son lit pendant la nuit; et cette armée, sans se joindre aux troupes de Varame, retourna sur ses pas, et se rapprocha de Ctésiphon.

Cette nouvelle révolte jeta l'alarme dans la Perse entière. Tous les esprits flottoient dans une cruelle incertitude; et les villes de ce grand royaume, voyant le trône de leur prince s'ébranler sous tant de coups redoublés, en attendoient la chute, et trembloient elles-mêmes, sans oser se déclarer pour aucun parti. Hormisdas, qui étoit alors dans l'intérieur de la Perse, épouvanté sans être abattu, accourt à Ctésiphon: il ramasse ce qui lui reste de soldats pour s'en faire une garde nombreuse; mais rien ne peut le défendre contre un nouvel ennemi plus redoutable encore que Varame, parce qu'il étoit malheureux et chéri des peuples. Bindoës, allié à la famille royale, avoit encouru la disgrâce du prince, et gémissoit dans les fers. Bestame, son frère, profitant de la consternation publique, enfonce les portes de la prison, et le délivre. Dans ce moment

Simocat. l. 4, c. 3. Theoph. p. 222, 223. Hist. miscel. l. 17.

arrivent les troupes du phérocane, teintes du sang de leur général, et ne respirant que fureur. Bindoës se met à leur tête, et, les ayant rangées en bataille devant les portes du palais, il y entre hardiment, suivi d'un grand nombre d'officiers. Hormisdas étoit assis sur son trône, environné de ses gardes et d'une foule de courtisans. Ce prince, pour imposer davantage, se présentoit ce jour-là dans le plus brillant appareil. Sa tiare, son manteau royal, sa tunique, éblouissoient les yeux par la richesse des étoffes et par l'éclat des pierreries. Dès qu'il aperçoit Bindoës : *Et par quel ordre,* dit-il, *es-tu sorti de prison? d'où te vient cette audace? que signifie ce cortége à la tête duquel tu oses paroître à mes yeux?* Bindoës ne lui répond que par des injures et par de sanglans reproches. Hormisdas, étonné que personne ne se mît en devoir de venger la majesté royale si indignement outragée, se tournant vers ses courtisans : *Quoi donc?* leur dit-il, *êtes-vous tous complices des attentats de ce traître?* Aussitôt il s'élève un cri de toute l'assemblée; la haine du prince, profondément gravée dans tous les cœurs, forme et fait éclore en un instant une conspiration générale. Bindoës se jette sur le roi, le traîne au bas du trône, et, lui arrachant la tiare, le consigne entre les mains de ses propres gardes : *Vous répondrez,* leur dit-il, *à toute la Perse de la personne de son tyran.* Hormisdas est enfermé dans la prison où il avoit fait gémir tant d'innocens. A la vue d'une rébellion si effrayante, son fils Chosroës, craignant d'être enveloppé dans le même désastre, s'enfuit, et prend la route de l'Aderbigian. Bindoës le suit, le rassure, et lui promet de le placer sur le trône de son père. Chosroës, plus ambitieux que sensible, lui fait prêter serment de fidélité, et revient à Ctésiphon.

Simocat. l. 4, c. 4. Theoph. p. 223.

Le lendemain le roi fait dire aux principaux seigneurs qu'avant que de mourir il a des avis importans à donner à la Perse, et qu'il prie les satrapes, les officiers et les

gardes de se rendre auprès de lui pour l'entendre. On jugea plus à propos de s'assembler dans le palais et d'y amener Hormisdas. Alors ce prince, portant sur sa personne toutes les horreurs d'une affreuse prison, mais fier encore dans cet état déplorable, lançant des regards farouches sur cette nombreuse assemblée, et secouant ses chaînes, parla en ces termes : « Témoins et auteurs « de mes maux, votre prisonnier est votre roi. Je ne « vois plus que l'insulte dans ces regards où je voyois « le respect et la crainte. Adoré jusqu'à ce jour, revêtu « de la pourpre la plus éclatante, maître du plus puissant empire qu'éclaire le soleil, le dieu suprême de la « Perse, me voilà chargé de fers, couverts d'opprobres, « réduit à la plus affreuse misère. Je vous suis odieux, « et votre haine vous persuade que je mérite ces horribles traitemens : mais qu'ont mérité mes ancêtres, « ces monarques victorieux, fondateurs de cet empire, « qui ont transmis à leur postérité les droits qu'ils ont « acquis à vos respects par leurs actions immortelles ? « Les outrages dont vous m'accablez retombent sur eux ; « oui, tous les Sassanides gémissent avec moi dans un « cachot ténébreux ; ils sont avec moi couchés dans la « poussière. Les Artaxerxes, les Sapors, les Chosroës « tremblent avec moi sous les regards d'un geôlier impitoyable ; ils attendent le bourreau. Mais si les droits les « plus sacrés sont effacés de vos cœurs, si les lois n'ont plus « de pouvoir, si vous foulez aux pieds la majesté souveraine, la justice, la reconnoissance, écoutez encore une « fois votre prince, écoutez mon amour pour la Perse ; il « respire encore malgré vos outrages, il ne s'éteindra « qu'avec moi. Satrapes et seigneurs, vous tenez entre « vos bras les colonnes du plus noble, du plus puissant, « du plus ancien empire de l'univers ; la révolte les ébranlent aujourd'hui, c'est à vous de les affermir ; c'est à « vous de soutenir ce vaste édifice, dont la chute vous « écraseroit. Que deviendra votre pouvoir, s'il ne reste

Hist. miscel. l. 17. Zon. t. 2, p. 75.

« plus d'obéissance? Serez-vous grands, si tout se dérobe « sous vos pieds? La sédition confond les rangs; elle « élève la poussière des états; elle rompt cette chaîne « politique qui descend du prince jusqu'au dernier de « ses sujets. Il faut qu'un vaisseau périsse, si chacun des « matelots s'érige en pilote et ne prend l'ordre que de « son caprice. Vous êtes maintenant agités d'une vio- « lente tempête : Varame a les armes à la main; il « débauche vos troupes, il soulève vos provinces, il « menace d'envahir, de mettre à feu et à sang la Perse « entière. Quel moment choisissez-vous pour vous dé- « faire de votre roi? jamais un chef ne vous fut plus « nécessaire. Et ce chef, sera-ce Chosroës? Je sais que « vous jetez les yeux sur lui : croyez-en celui qui l'a vu « naître, celui qui a vu croître ses inclinations per- « verses, que les soins paternels n'ont pu réformer? « Faut-il que j'accuse mon fils? Mais ce fils malheureux « seroit le fléau de la Perse. Jamais je n'aperçus en lui « aucun des caractères de la majesté royale : sans génie, « sans élévation dans l'âme, esclave de ses passions, « impétueux dans ses désirs, livré sans réflexion à tous « ses caprices, emporté, intraitable, inhumain, aussi « avide d'argent qu'indifférent pour l'honneur et la « gloire, ennemi de la paix, également incapable de se « gouverner et d'écouter un bon conseil. Jugez des qua- « lités de son cœur par cet air sombre et farouche qu'il « porte dans ses regards. Si vous êtes obstinés à changer « de prince, si vous ne pouvez souffrir Hormisdas, il « vous offre un roi : c'est un frère de Chosroës; mais « il ne l'est pas d'esprit et de caractère. Plus heureux « qu'Hormisdas, plus digne de régner que Chosroës, il « fera revivre ces monarques sages et généreux dont la « mémoire vous est précieuse. Hélas! j'ai marché sur « leurs traces. N'ai-je pas étendu leurs conquêtes? In- « terrogez les Turcs, qui vous paient aujourd'hui le « tribut qu'ils vous avoient imposé. Interrogez les Di-

« limnites, que j'ai forcés dans leurs montagnes à plier « sous le joug qu'ils refusoient de porter. Interrogez les « Romains qui pleurent la perte de Martyropolis. « Mais oubliez tous mes triomphes; ce n'est plus à mes « yeux qu'un songe brillant, qui ne me laisse que la « misère et l'attente d'une mort cruelle. Je consens à « m'oublier moi-même. C'est à vous de prendre un parti « dont la Perse n'ait pas à se repentir. »

Toute l'assemblée l'écoutoit en silence; et, selon les divers caractères, les uns marquoient leur insensibilité par des regards menaçans ou par un sourire insultant et moqueur, les autres paroissoient attendris, lorsque Bindoës, élevant la voix : « Généreux « Perses (s'écria-t-il) que la haine de la tyrannie réunit « dans les mêmes sentimens, entendez-vous votre ty-« ran qui du fond de sa prison prétend encore régner « sur vos têtes? il vous parle avec empire; il vous « prescrit des lois; il accuse son fils; il dispose d'un « sceptre qu'on a justement arraché de ses mains san-« guinaires. Malgré la pesanteur de sa chute, il n'est « pas encore revenu de l'ivresse où l'a plongé le pouvoir « souverain, dont il a tant abusé. Il ose vous donner des « conseils, lui qui n'a pas su se conseiller lui-même. « Quel garant vous produira-t-il de la sûreté de ses « avis? Sera-ce sa fortune? Il est dans les fers, et vou-« droit sans doute vous communiquer ses malheurs. « Non, Hormisdas, nous n'avons point eu de part à tes « crimes; nous ne partagerons pas tes disgrâces. De « quel front ose-t-il donc condamner les révoltés, lui « qui s'est révolté le premier contre toutes les lois de la « Perse? De quel front ose-t-il s'associer à ses ancêtres, « dont il déshonore la mémoire? Son règne n'a été « qu'un brigandage; son trône un échafaud funeste que « ce bourreau de la Perse a trempé du sang de ses sujets. « Jetez les yeux sur le Tigre, gonflé de tant de ca-

Simocat. l. 4, c. 5. Theoph. p. 223. Hist. miscel. l. 17.

« davres ensevelis dans ses eaux. Il auroit souhaité faire « de la Perse entière un vaste sépulcre; monstre affamé « de carnage, qui ne vouloit régner que sur des morts. « C'est bien à lui de décider du mérite de ses enfans! « c'est bien à lui de nous désigner un monarque! il n'en a « jamais connu les devoirs. Cesse, Hormisdas, de parler « en maître; cesse de nous représenter nos lois : elles s'é-« lèvent sur ta tête, elles t'écrasent, et tu n'en dois plus « sentir que la rigueur. Père dénaturé autant que bar-« bare monarque, tu te venges sur ton fils de l'impuis-« sance où tu es maintenant de tourmenter tes sujets; tu « ne nous présentes le plus jeune que pour outrager les « droits de la nature; tu t'efforces de prolonger tes « crimes au-delà même de ta vie. Tu te fais honneur « des tributs que nous paient les Turcs; les devons-nous « à ton courage? Tu ne tiras jamais l'épée que contre « tes sujets : c'est la bravoure de nos soldats qui nous a « soumis cette nation barbare. Tu nous parles des Di-« limnites; ta cruauté les avoit soulevés. Hélas! aussi « misérables, mais plus aveugles et plus lâches que ce « peuple généreux, nous t'avons prêté nos bras pour le « réduire, lorsque nous devions l'imiter. Oses-tu nous « dire que les Romains pleurent la perte de leurs villes? « Ils rient bien plutôt de nos défaites, les bords de l'A-« raxe fument encore du sang de nos guerriers. Tes « trésors regorgent d'or et d'argent; mais nos maisons « sont vides; nos villes, nos campagnes sont le théâtre « de la plus affreuse misère. Tyran impitoyable, qui « dévore tes peuples, qui te repais de leur sang, plus « semblable aux tigres de l'Hyrcanie qu'aux autres habi-« tans de tes états, délivre nos yeux de ta présence, re-« tourne dans ces sombres cachots que tu remplissois de « nos frères; va y attendre ton supplice. Que ta mort « répare les maux que ta naissance a produits à la Perse; « que, pour le salut de l'humanité entière, elle apprenne

« à l'univers qu'un roi cesse de l'être, qu'il perd même « tout droit à la vie dès qu'il devient l'ennemi de son « peuple. »

La fureur dont Bindoës étoit animé embrasa tous les cœurs. On s'écrie, on accable d'injures Hormisdas : la rage éclate en gestes menaçans; elle ne s'abstient de le massacrer sur-le-champ que pour prolonger ses douleurs. On va chercher ce jeune fils pour qui il demandoit la couronne; on traîne la mère par les cheveux au milieu de cette troupe forcenée; on égorge le fils; on scie la mère par le milieu du corps; et, afin que cet affreux spectacle soit le dernier pour les regards d'Hormisdas, on lui crève les yeux avec une aiguille ardente, et on le renvoie dans la prison : vengeance plus que barbare, qui surpassoit toutes les cruautés qu'elle prétendoit punir ; et l'on peut dire que, si Hormisdas avoit mérité par ses forfaits la haine des Perses, une nation si inhumaine méritoit bien d'avoir des monarques tels qu'Hormisdas.

Simocat. l. 4, c. 6. Theoph. p. 223. Hist. miscel. l. 17. Zon. t. 2, p. 75.

Aussi trouva-t-elle dans son successeur un tyran presque aussi cruel. Le palais retentissoit encore des hurlemens effroyables que la rage et la douleur arrachoient au malheureux père, lorsque le fils fut placé sur le trône. On le proclame roi, on l'adore, selon la coutume des Perses; aux reproches, aux injures, aux cris de fureur succèdent des acclamations de joie. Le nouveau prince, quoique assez peu sensible aux impressions de la nature, voulut d'abord se faire honneur en paroissant compatir aux malheurs de son père. Il le faisoit servir en vaisselle d'or et lui envoyoit les meilleurs mets de sa table. Mais Hormisdas rejetoit avec horreur ces adoucissemens perfides; il fouloit aux pieds les viandes envoyées par son fils; il maltraitoit les domestiques qui venoient le servir; jusqu'à ce qu'enfin Chosroës, ne cherchant qu'un prétexte pour s'en défaire, permit aux geôliers de se défendre de ses fureurs : ils l'assommèrent à coups de

Simocat. l. 4. c. 7. Theoph. p. 225. Hist. miscel. l. 17. Zon. t. 2, p. 75.

bâton. Pour faire oublier ce parricide, il combla de largesses les principaux seigneurs de la Perse; il fit ouvrir les prisons, et tenta de désarmer par de feintes caresses le rebelle Varame.

Simocat. l. 4, c. 7, 8.

Dès le sixième jour de son règne, il lui envoya de magnifiques présens, et lui écrivit une lettre remplie de témoignages d'affection, lui promettant avec serment le pardon de sa révolte, et lui offrant la seconde place dans son royaume. Varame, devenu d'autant plus fier qu'il se voyoit plus redouté, refusa avec hauteur les présens de Chosroës, et répondit par une lettre pleine d'orgueil et d'insolence. Il y prenoit le titre d'ami des dieux, d'ennemi des tyrans, de satrape des satrapes, de commandant-général des troupes de la Perse. Loin de donner à Chosroës le titre de majesté, il ne le qualifioit que par les termes injurieux de *ton imbécillité, ton impudence.* Il lui reprochoit l'irrégularité de son élection, lui ordonnoit de déposer la couronne, de sortir du palais, et de faire rentrer daus les prisons les criminels qu'il en avoit délivrés sans aucun droit, pour les soustraire aux châtimens qu'il méritoit lui-même autant qu'eux. A ces conditions, il lui promettoit le gouvernement d'une province; sinon il le menaçoit de lui faire subir le sort de son père. Cette lettre, ayant été lue dans le conseil de Chosroës, y excita la plus vive indignation. Tous les seigneurs à l'envi s'empressoient d'animer la colère du prince. On vouloit sur-le-champ déclarer Varame ennemi de la nation, et mettre sa tête à prix; mais le roi, dont la cruauté savoit se déguiser sous une dissimulation profonde, feignoit de vouloir calmer les esprits; il excusoit Varame, qu'une dureté insultante avoit soulevé contre son souverain : avant que de pousser à bout ce caractère farouche, il falloit, disoit-il, tenter encore de le ramener par la douceur. Il lui écrivit donc une seconde fois avec amitié; il rejetoit sur le secrétaire de Varame les termes outrageans de sa lettre;

il l'exhortoit à rentrer dans son devoir, et finissoit par ces paroles : *Pour moi, loin de déposer la couronne, s'il étoit encore un autre monde, je prétendrois le conquérir. Je vais marcher à vous en souverain, pour vous ramener par mes avis ou vous réduire par mes armes. Choisissez de vivre auprès de nous dans la plus brillante faveur, ou de périr notre ennemi.*

Chosroës prévoyoit bien que cette lettre ne produiroit d'autre effet que de rendre Varame plus intraitable. Aussi rassembloit-il en même temps ce qu'il avoit de troupes dans les provinces voisines. Dès qu'elles furent réunies, il se mit à leur tête, accompagné de Bindoës, dont la bravoure et le zèle sembloient l'assurer du succès. Ayant passé le Tigre, il alla camper devant Nisibe en présence de Varame, dont l'armée n'étoit séparée de la sienne que par la rivière de Mygdone. Il se passa six jours en pourparlers inutiles, et en escarmouches où périssoient beaucoup de soldats sans aucun avantage décisif. Varame avoit un camp bien retranché. Chosroës, après s'être tenu tout le jour en bataille, faisoit retirer tous les soirs ses troupes dans la ville. C'étoit à lui d'attaquer le rebelle qu'il étoit venu chercher. Ses soldats, voyant qu'il évitoit le combat, se persuadèrent qu'il craignoit l'ennemi; cette crainte passa dans leurs cœurs, et se joignit à la haine que leur inspiroit déjà contre Chosroës la mort de quelques-uns de leurs officiers, massacrés sur de simples soupçons de trahison. Le roi, instruit de la mauvaise disposition de ses troupes, fait partir ses femmes, et songe lui-même à prendre la fuite le lendemain. Varame le prévient la nuit suivante; il passe la rivière sans bruit, cache ses troupes dans un bois près de Nisibe; et dès que celles de Chosroës sont sorties de la ville, selon leur coutume, il fond sur elles avec la rapidité d'un éclair, en fait un grand carnage, et y jette tant d'épouvante, que ceux qui restoient mettent les armes bas et se donnent à Varame. Chosroës se

Simocat. l. 4, c. 9. Theoph. p. 223. Evag. l. 6, c. 16. Hist. miscel. l. 17. Zon. t. 2, p. 75.

sauve à toute bride avec un petit nombre de ses gardes.

Simocat. l. 4, c. 10. Evag. l. 6, c. 16. Chron. Alex. Zon. t. 2, p. 75.

Echappé d'un si grand péril, et se persuadant que sa défaite rendoit Varame maître de toute la Perse, il ne savoit où chercher une retraite. Les uns lui conseilloient de s'enfuir chez les Turcs ; les autres, dans les rochers inaccessibles du mont Caucase. Au milieu de cette cruelle incertitude, ce prince peu religieux, mais instruit par son malheur du besoin qu'il avoit de l'assistance divine, n'espérant aucun secours des dieux de la Perse, qu'il méprisoit, lève les yeux vers le ciel et s'écrie : *Dieu unique, créateur et maître de l'univers, toi que les Romains adorent, ouvre-moi un asile dans tes bras ; guide toi-même les pas de Chosroës.* Il abandonne en même temps la bride de son cheval, et le prend pour guide. L'animal, en liberté, le porte au travers des déserts de la Mésopotamie, jusqu'à dix milles de Circèse, sur l'Euphrate. Chosroës envoie de là un courrier à Probus, gouverneur de la ville, pour l'instruire de son désastre, et le supplier de lui donner retraite. L'envoyé arriva au milieu de la nuit, et Probus, étonné d'une si étrange aventure, attendit le jour, crainte de quelque surprise. Il ouvre alors les portes à Chosroës, et lui rend les plus grands honneurs. On vit avec un sombre effroi entrer dans Circèse un des plus terribles exemples des trahisons de la fortune ; le plus puissant monarque de l'Orient alors fugitif, couvert de poussière, harassé de fatigue, mourant de faim et de soif, suivi seulement de trente gardes et de ses concubines, qui, l'ayant rejoint dans sa fuite, portoient leurs enfans à la mamelle.

Simocat. l. 4, c. 11.

Dès le lendemain, Chosroës écrivit à Maurice, et Probus envoya sa lettre à Comentiole, qui se trouvoit pour lors à Hiérapolis, et qui la fit porter en diligence, instruisant en même temps l'empereur d'un événement si extraordinaire. La disgrâce de Chosroës, quoique

ennemi naturel des Romains, tira des larmes à Maurice. Il ouvrit avec empressement la lettre du roi de Perse. Je vais la rapporter telle que nous l'a transmise un auteur contemporain, qui déclare l'avoir fidèlement copiée d'après l'original. « Chosroës, roi de Perse, au « très-sage empereur des Romains, bienfaisant, paci- « fique, puissant, ami des nobles, défenseur des op- « primés, oubliant les injures, salut. La Providence « divine a placé dès le commencement dans le monde « la puissance romaine et l'empire des Perses comme « deux yeux pour l'éclairer et le conduire. C'est à ces « deux états que les nations doivent leur paix et leur « tranquillité; c'est ce double frein qui retient tant de « peuples féroces toujours prêts à désoler la terre. Comme « l'univers est rempli de génies pervers et malfaisans, « qui s'efforcent sans cesse de renverser l'ordre établi « par la volonté de Dieu même, il convient aux amis « de Dieu, à ceux auxquels il a communiqué les tré- « sors de sa sagesse et les armes de sa justice, de com- « battre leurs efforts. Ces esprits destructeurs se sont, « dans ces derniers temps, déchaînés contre la Perse; « ils y ont porté le désordre et le ravage; ils ont armé « les esclaves contre leurs maîtres, les sujets contre leur « prince, l'insolence contre la police et la discipline, « tous les maux contre tous les biens. Varame, ce vil « esclave, que mon aïeul a tiré de la poussière, ébloui « de l'éclat qui l'environnoit, ne pouvant se soutenir « dans le rang où il se voyoit élevé, s'est élancé sur « mon trône, et a bouleversé toute la Perse. Plein de « fureur, il met tout en œuvre pour éteindre la lu- « mière de l'Orient, et pour soulever ces nations farou- « ches altérées du sang des autres nations, et qui n'au- « ront pas plus tôt dévoré la Perse, qu'elles se jeteront « sur vos états. C'est donc une entreprise digne de votre « sagesse d'étendre votre bras pour soutenir un puis- « sant royaume ébranlé par des tyrans, et d'élever aux

« yeux de l'univers un glorieux trophée où la postérité joindra au nom de Maurice les titres de fondateur, de conservateur, de réparateur de l'empire des Perses. Il est du devoir des grands princes de faire régner la justice; il est de leur intérêt commun de défendre les droits des souverains et de contenir tous les sujets dans l'obéissance. En remédiant aux désordres de la Perse, vous travaillerez pour vous-même, et vous procurerez aux Romains une gloire immortelle. C'est la prière que vous fait Chosroës, votre suppliant et votre fils; car je me flatte que mes malheurs ne vous empêcheront pas de m'accorder ce titre glorieux. Que les anges, dispensateurs des bienfaits de Dieu sur les hommes, gardent votre empire de toute insulte et de la fureur des rebelles. »

Simocat. l. 4, c. 12. Theoph. p. 224. Hist. miscel. l. 17.

Tandis qu'on délibéroit à la cour de Constantinople sur la demande de Chosroës, Varame faisoit chercher ce prince dans toute la Mésopotamie. On trouva Bindoës, qui fut amené au vainqueur et chargé de fers. Varame, se voyant maître des trésors, des équipages et de toute la maison du roi, marcha droit à Ctésiphon, et se logea dans le palais. Il désiroit avec ardeur la couronne; mais, pour l'affermir sur sa tête, il vouloit la tenir du suffrage de la nation. Il travailla donc d'abord à gagner les grands par des caresses et des libéralités. Bientôt cette voie paroissant trop longue à son impatience, d'autant plus que les mages, armés de l'autorité que leur donnoit la religion, s'opposoient à ses desseins, il leva le masque, et, dans une fête solennelle que les Perses célébroient tous les ans en l'honneur du ciel et des astres, il ceignit le diadème, et se proclama lui-même roi de Perse. Il envoya ordre à la garnison de Martyropolis de continuer à se défendre contre les Romains, et de ne plus obéir à Chosroës. Le courrier fut pris par les assiégeans.

AN. 593. *Simocat. l. 4, c. 12.*

Chosroës ne se donnoit pas moins de mouvemens pour réparer ses pertes. Il vint à Hiérapolis, où Co-

mentiole, par ordre de l'empereur, le reçut avec magnificence. Ce général alla au-devant du roi hors de la ville, lui donna une garde nombreuse, et assigna pour sa personne et pour sa suite un entretien très-honorable. Chosroës, afin de reconnoître en apparence les bons offices de l'empereur, fit partir pour Martyropolis un satrape, qui portoit à la garnison de cette place l'ordre de se rendre aux Romains. Mais en même temps ce prince ingrat et trompeur envoyoit secrètement un contre-ordre, et défendoit au commandant d'avoir aucun égard à la lettre dont le satrape étoit chargé. Il passa l'hiver à Hiérapolis, plein d'inquiétude et d'impatience. Il vouloit aller lui-même implorer la protection de l'empereur; et c'eût été pour un prince plus vain que Maurice un spectacle bien flatteur de voir à ses pieds le roi d'un état puissant, et jusqu'alors rival de l'empire. Mais ce généreux prince, ne considéra que l'intérêt du suppliant qui, en s'éloignant de la Perse, auroit laissé à Varame une plus libre carrière. Il ne lui permit pas de venir à Constantinople.

Cette capitale vit alors arriver presqu'en même temps les ambassadeurs de Varame et ceux de Chosroës. Varame, sans faire d'apologie, ne demandoit à l'empereur que la neutralité; il offroit en récompense la ville de Nisibe et tout le territoire jusqu'au Tigre. Les députés de Chosroës déployoient avec éloquence les motifs de religion, de justice, de politique; ils promettoient de rendre Martyropolis, Dara et l'Arménie entière, et de faire avec les Romains une paix perpétuelle, sans exiger aucune des sommes stipulées par les traités antérieurs. Le sénat, consulté par l'empereur, décida en faveur de Chosroës; et l'empereur, en envoyant ce décret au roi, lui remit entre les mains les seigneurs perses qu'on avoit faits prisonniers dans le cours de la guerre. L'assurance d'une si puissante protection dissipa les craintes et les inquiétudes de Chosroës. Accompagné de Comen-

Simocat. l. 4, c. 13, 14.

tiole, il repassa l'Euphrate et s'avança jusqu'à Constantine. Domitien, évêque de Mélitine et parent de Maurice, et Grégoire, évêque d'Antioche, se rendirent auprès de lui par ordre de l'empereur, pour le consoler dans sa disgrâce et l'aider de leurs conseils. Ces deux prélats, également respectables par la sainteté de leur vie, lui furent d'un grand secours par la douceur de leur entretien, par leur activité et leur intelligence dans les affaires. La ville de Nisibe balançoit encore entre son prince légitime et l'usurpateur; et quoiqu'elle eût vu tailler en pièces l'armée de Chosroës, elle avoit fermé ses portes à Varame, et attendoit pour se déclarer la ruine entière de l'un des deux partis. Varame, pour ne pas abandonner une place de cette importance, avoit laissé aux environs un détachement de ses troupes. Chosroës y envoya quelques officiers pour ranimer le zèle et l'affection des habitans envers la famille royale, et pour les exhorter à ne pas recevoir le joug d'un tyran au mépris de la loi fondamentale du royaume, qui avoit toujours placé sur le trône le fils aîné après la mort du père.

Simocat. l. 4, c. 14, 15.

L'orgueil et la cruauté de Varame favorisoient les efforts de Chosroës. A peine se vit-il assis sur le trône, qu'il se rendit odieux à toute la Perse. Les principaux officiers de son armée, ayant conspiré contre lui, résolurent de mettre à leur tête Bindoës, dont la hardiesse, déjà éprouvée, leur sembloit propre à terrasser ce nouveau tyran. Ils forcent pendant la nuit la prison où il étoit renfermé, et, ayant rompu ses fers, ils vont sous sa conduite attaquer Varame dans le palais. Varame, averti de ce soulèvement, avoit déjà fait prendre les armes à ses gardes et aux troupes étrangères qu'il avoit attirées à son service. Le combat dura toute la nuit; Varame repoussa les assaillans; les chefs du complot furent pris; et, dès le jour suivant, il leur fit couper les bras et les jambes, et exposa le reste de leurs corps

à la fureur de ses éléphans, qui les écrasèrent sous leurs pieds. Bindoës se sauva dans l'Aderbigian, où il rassembla des troupes et ramena sous l'obéissance du roi un grand nombre de ceux qui avoient pris le parti du rebelle.

La fortune de Chosroës commençoit à changer de face. Déjà Bindoës étoit à la tête d'une armée. Jean Mystacon, qui commandoit en Arménie, avoit reçu ordre de l'empereur de marcher contre l'usurpateur et d'aider le roi de toutes ses forces. Les troupes de Varame qui étoient devant Nisibe vinrent à Constantine se ranger à la suite du roi, et Solchane, gouverneur de Nisibe, gagné par les promesses de Chosroës, lui remit la ville et toutes les places jusqu'au Tigre. La garnison de Martyropolis, fidèle aux ordres secrets qu'elle avoit reçus de Chosroës, continuoit de se défendre avec vigueur. L'évêque Domitien ayant découvert la mauvaise foi du roi de Perse, lui en fit de vifs reproches, et l'obligea d'envoyer aux assiégés un ordre précis de se rendre sur-le-champ. Il fallut obéir. Les principaux officiers de la garnison se rendirent à Constantine; et comme Sittas, qui avoit livré Martyropolis aux Perses quatre ans auparavant, paroissoit au milieu d'eux avec distinction, bravant encore les Romains, et se tenant assuré de la protection de Chosroës, Domitien déclara au roi que, s'il ne livroit ce traître, il alloit être abandonné de l'empereur, qui tourneroit toutes ses forces en faveur de Varame. Cette menace effraya le roi; il ne balança pas de sacrifier Sittas à sa propre sûreté, et le mit entre les mains de Comentiole, qui le fit brûler vif. Tous ceux qui avoient trempé dans le même complot furent punis de mort. Domitien se transporta lui-même à Martyropolis, où il fut reçu avec des acclamations de joie. Les habitans respiroient enfin après un siége de quatre ans, qu'ils avoient soutenu malgré eux, plus maltraités par la garnison des Perses que par les Romains qui les

Simocat. l. 4, c. 15, 16. Evag. l. 6, c. 18.

assiégeoient. L'évêque les assembla dans la grande église ; et après avoir rendu à Dieu des actions de grâce, il célébra les divins mystères, auxquels tous s'empressèrent de participer. Cette sainte cérémonie fut suivie de réjouissances publiques pendant sept jours.

Simocat. l. 5, c. 1, 2. Zon. t. 2, p. 75.

Varame, voyant les forces de l'empire armées en faveur du roi, ne perdit pas courage. Résolu de soutenir son usurpation, il rassembla les meilleures troupes de la Perse, appela auprès de lui les plus braves officiers, et prit les mesures nécessaires pour arrêter les progrès de son ennemi. Chosroës, moins intrépide, alarmé des mouvemens de ce redoutable rival, eut encore une fois recours à l'assistance divine dont il avoit éprouvé les effets. La mémoire de saint Serge étoit en vénération, même chez les barbares de ces contrées. Ce prince, qui n'étoit religieux que par crainte ou par caprice, lui adressa ses prières; il fit vœu d'envoyer à l'église de Sergiopolis, si le saint martyr lui procuroit la victoire, une croix d'or pur enrichie des pierreries les plus précieuses. Cependant Varame envoya au château d'Anatha, près de Circèse, le satrape Miradurin, avec un gros détachement, pour garder les passages de l'Euphrate ; il fit partir Zadesprate pour aller s'emparer de Nisibe. Ces deux expéditions ne furent pas heureuses. Miradurin fut massacré sur la route par ses propres soldats, qui envoyèrent sa tête à Chosroës. Zadesprate ayant fait dire à Solchane qu'il marchoit à Nisibe pour en prendre possession, et qu'il comptoit bien n'y trouver aucune résistance, Solchane, pour toute réponse, fit charger de chaînes et conduire au roi les envoyés de Zadesprate. Il entreprit même de faire périr ce traître. Dans ce dessein, un officier de la garnison, nommé Rosas, part à la tête d'une troupe de cavaliers, et s'approche pendant la nuit d'un château où Zadesprate s'étoit logé. Il envoya un soldat dire aux sentinelles qu'il leur arrivoit un renfort de cavalerie, et qu'il venoit en donner avis à leur

capitaine. Zadesprate avoit passé une partie de la nuit dans la débauche; on l'éveille pour lui annoncer cette bonne nouvelle; il se lève encore à demi ivre, fait ouvrir la porte du château, et ne s'aperçoit de la surprise que lorsqu'il voit massacrer ses soldats. Il demande en vain la vie; il tombe percé de coups, et sa tête, portée à Solchane, est envoyée à Constantine.

De si heureux commencemens donnoient à Chosroës les meilleures espérances. Il attribuoit ses succès au dieu des Romains. Ce prince idolâtre jusque dans les hommages qu'il rendoit à l'Être suprême, croyoit l'honorer en le mettant au-dessus de Mithra et des autres divinités de la Perse; il protestoit hautement qu'il n'adoreroit désormais que lui: mais il comptoit encore plus sur la protection de Maurice. Il l'informa du changement de sa fortune, le supplia de la seconder par de nouveaux efforts, et lui demanda une grande somme d'argent, qu'il s'engagea par écrit à rendre lorsqu'il seroit rétabli dans ses états. Maurice ne tarda pas à le satisfaire, et Chosroës employa cette somme à récompenser ceux qui lui étoient attachés, et à gagner de nouveaux partisans. Mécontent de Comentiole, dont il se croyoit méprisé, et qu'il accusoit de négligence et d'une lenteur préjudiciable à ses intérêts, il obtint qu'il fût rappelé, et que le commandement de l'armée fût donné à Narsès.

Pour s'assurer des environs de Nisibe, il se transporta au château de Marde, situé au nord de cette ville, sur le mont Masius. Tous les seigneurs de ces contrées s'y rendirent pour lui protester de leur fidélité, et lui mirent entre les mains des otages, dont il confia la garde aux Romains. Peu de temps après, Narsès vint à Dara avec son armée. La vue de ces troupes richement équipées et bien fournies de munitions, inspira une nouvelle confiance à Chosroës; il fit son entrée à leur tête avec toute la fierté d'un vainqueur; et, poussé par une curiosité, ou peut-être par une dévotion bizarre, il en-

Simocat. l. 5, c. 3.

tre à cheval, couvert de toutes ses armes, dans la grande église de Dara, pendant qu'on y célébroit les saints mystères. Les habitans, scandalisés de cette indécence, poussent des cris d'indignation; ils se rappellent que le grand Chosroës, après avoir pris la ville, n'avoit rien fait contre le respect dû à la religion. L'évêque Domitien court au-devant du roi, et, saisissant la bride de son cheval, le menace d'emmener sur-le-champ ses troupes à Constantine, s'il ne sort de l'église. Chosroës, confus, se retire en s'excusant sur l'ignorance où il étoit encore des pratiques du christianisme. Six jours après, il reçut de la part de l'empereur un baudrier enrichi de pierreries, une tiare, des lits et des tables d'or; et, pour rendre la personne de ce prince également respectable aux Romains et aux Perses, Maurice lui envoyoit une partie de ses propres gardes, et lui formoit une maison convenable à la majesté d'un grand roi. Cette pompe contribua plus que tout autre motif plus solide à ramener à l'obéissance la plupart de ceux qui s'étoient laissé entraîner à la révolte. Le roi, pénétré de reconnoissance, fit porter à l'empereur, par un des principaux satrapes, les clefs de Dara, avec un acte authentique par lequel il faisoit donation de cette ville à l'empire. Le satrape fut reçu avec de grands honneurs; Maurice le combla de présens, et confirma le traité fait avec Chosroës, auquel il donna le titre de fils.

Simocat. l. 5, *c.* 4, 5. *Evag*, *l.* 6, *c.* 23.

Le roi de Perse, appuyé d'un si puissant secours, crut qu'il étoit temps de marcher contre Varame, et de lui arracher la couronne qu'il avoit usurpée. Singare passoit pour imprenable par la force de ses remparts, par sa nombreuse garnison, et par sa situation dans une plaine sablonneuse où l'on ne trouvoit pas une goutte d'eau. Il y fit transporter ses femmes et ses enfans, sous la conduite de Mébodès, suivi de deux mille hommes, et il lui ordonna de marcher ensuite droit à Séleucie sur le Tigre. Quelques jours après il partit de Dara

avec toute l'armée. Lorsqu'il fut à deux lieues de cette ville, Domitien prit congé de lui pour retourner à Mélitine. Grégoire étoit déjà revenu à Antioche, où il mourut peu de temps après, laissant le siége à Anastase, exilé depuis vingt-trois ans. Avant que de quitter Chosroës, Domitien lui remit devant les yeux les bienfaits de l'empereur, et plus encore les faveurs qu'il avoit reçues du Dieu unique et véritable; il lui recommanda de suivre les avis de Narsès, et voulut lui rendre un dernier service, en réveillant dans le cœur des troupes romaines cet aiguillon de gloire et cette noble ardeur qui assure la victoire. Etant donc monté sur un tertre élevé, ce prélat éloquent sut si bien enflammer le courage des soldats par un discours plein de feu, qu'il les laissa brûlans d'impatience de vaincre ou de mourir avec honneur. Trois jours après, l'armée arriva au bord du Tigre, où elle s'arrêta pour attendre les troupes qui venoient d'Arménie. Chosroës choisit mille soldats de la garde, toute composée de Romains, et leur commanda de passer le fleuve pour observer les mouvemens des ennemis. En approchant de la rivière de Zab, ils apprirent que Bryzace, envoyé par Varame pour le même dessein, campoit aux environs. Ils l'attaquèrent pendant la nuit, taillèrent sa troupe en pièces, le prirent lui-même, et l'envoyèrent à Chosroës, après lui avoir coupé le nez et les oreilles. Le roi, encouragé par ce premier avantage, exhorte Narsès à en profiter; l'armée passe le Tigre, et se retranche dans un lieu nommé Dinobod. Chosroës y donne un grand repas aux principaux officiers des Romains et des Perses; et, pour égayer le festin, ce prince cruel fait amener Bryzace. Après que l'état déplorable de ce malheureux prisonnier eut assez long-temps servi de divertissement aux convives, le roi fit un signe de la main; car, selon la coutume des Perses, il n'étoit pas permis de parler pendant le repas; et aussitôt Bryzace fut mis en pièces à leurs yeux. Les Ro-

mains se retirèrent, frémissant d'horreur de servir un prince si barbare.

Simocat. l. 5, c. 6, 7.

Le lendemain, Chosroës passa le Zab. Cependant Mébodès, arrivé près de Séleucie, envoie ordre au gouverneur de lui fournir des vivres et de l'argent, sous peine de mort, s'il diffère d'obéir. Le gouverneur, effrayé, prend la fuite pendant la nuit avec ses soldats, et se sauve à Ctésiphon. Mébodès, informé de son évasion, attend la nuit suivante; il ordonne à ses troupes d'enfoncer les portes, d'entrer en poussant de grands cris, et de faire main basse sur tous ceux qu'ils rencontreront. Les habitans, saisis d'épouvante, se renferment dans leurs maisons, et se garantissent du massacre en protestant de leur soumission à Chosroës. La terreur passe en un moment à Ctésiphon; les principaux de la ville en vont porter les clefs à Mébodès, qui met en sûreté, sous bonne garde, les trésors de la couronne, et fait proclamer Chosroës roi de Perse. Il marche aussitôt à la nouvelle Antioche, bâtie à une journée de Ctésiphon, cinquante ans auparavant, par le grand Chosroës, qui avoit établi en ce lieu les prisonniers faits sur les terres de l'empire. Mébodès mande aux habitans qu'il vient pour les affranchir d'un trop long esclavage, mais que, pour mériter cette faveur, il faut lui mettre entre les mains les partisans de l'usurpateur; en cas de refus, il les menace de les traiter en ennemis. On obéit sur-le-champ à ses ordres; on remet à ses envoyés ceux qui s'étoient déclarés en faveur de Varame, avec leur chef. Mébodès lui fait donner la question pour découvrir les desseins des rebelles; et, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles, il l'envoie à Chosroës. Les autres furent passés au fil de l'épée. S'étant emparé du palais, il en choisit les plus riches ornemens, qu'il fit porter au roi. Six jours après il mit à mort, par divers supplices, tous les Juifs établis en grand nombre dans cette ville qui s'étoient signalés dans la révolution. Les Juifs formoient alors

dans la Perse un parti redoutable. Après la ruine de Jérusalem, regardant la Perse comme le berceau de leur nation, parce que leur patriarche Abraham étoit sorti de la Chaldée, ils s'y étoient retirés en foule, et y avoient apporté leurs effets les plus précieux. S'étant encore depuis ce temps-là enrichis par les usures et par le commerce, ils étoient devenus puissans, et leur penchant à la révolte avoit plus d'une fois alarmé les rois de Perse. Un auteur de ce temps-là trace leur portrait en ces termes : *C'est*, dit-il, *une nation perverse, séditieuse, jalouse, perfide en amitié, et irréconciliable dans sa haine.* Mébodès leur donna pour lors une terrible leçon ; et le châtiment de ceux de la nouvelle Antioche dut rappeler aux autres le sanglant édit qu'Assuérus avoit autrefois publié dans ces mêmes contrées ; mais dans le temps dont je parle, ils ne trouvèrent point d'Esther.

Tandis que Mébodès réduisoit sous l'obéissance de son maître légitime les principales villes de la Perse, l'armée de Chosroës, après quatre jours de marche, étoit arrivée dans un lieu nommé Alexandriane, où l'on voyoit encore les ruines d'une forteresse détruite autrefois par Alexandre le grand. Elle alla camper le lendemain dans la plaine de Cnéthas. Cependant Jean Mystacon approchoit, et Bindoës s'étoit joint à lui avec ses troupes. Ils n'étoient pas loin du Zab, lorsque Mystacon dépêcha mille cavaliers pour s'assurer du passage. Varame, qui avoit dessein de le battre avant qu'il eût joint Narsès, fut averti de son approche, et se rendit maître du pont. Narsès, informé de ces mouvemens, rebroussa chemin, et, ayant regagné en quatre jours les bords du Zab, il passa lui-même le fleuve au-dessus de Varame, et fit le dégât sur les terres des Aniséniens. Varame, pour empêcher la jonction des deux armées, partagea ses troupes en deux corps, dont l'un faisoit face à l'orient, pour arrêter Narsès, tandis que l'autre marchoit vers le nord au-devant de Mystacon. Ceux-ci rencon-

Simocat. l. 5, c. 8.

trèrent bientôt les troupes d'Arménie, qui n'étoient séparées que par un grand lac, et Mystacon se disposoit à livrer bataille, lorsqu'il reçut ordre de Narsès d'éviter le combat. Bindoës, qui connoissoit le pays, fit pendant la nuit filer les troupes à l'orient du lac, en sorte qu'elles se trouvèrent au matin entre Varame et le Zab.

Simocat. l. 5, c. 9. Ce fut alors que Chosroës reçut la nouvelle des rapides succès de Mébodès; et ce général se rendit bientôt lui-même auprès du roi pour partager l'honneur d'une journée qui devoit décider du sort de la Perse. Déjà Mystacon avoit joint Narsès, et les deux armées réunies se communiquèrent réciproquement de la hardiesse et de l'assurance. Chosorës se voyoit à la tête de plus de soixante mille hommes. Varame, qui n'en avoit que quarante mille, tenta de surprendre les ennemis à la faveur de la nuit; mais la difficulté des chemins retarda tellement sa marche, qu'il fut prévenu par la clarté du jour. Les deux armées demeurèrent deux jours en présence; le troisième, les troupes de Varame, impatientes de combattre, sortirent de leur camp en tumulte, et poussant de grands cris. Les Perses de Chosroës imitoient ce désordre; au contraire, les Romains se rangeoient en bataille sans bruit et sans confusion; et Narsès ayant reprimandé Bindoës et Mébodès de ce qu'ils ne pouvoient contenir leurs troupes, et les réduire au silence, vint à bout de rétablir cette tranquillité qui met une armée bien disciplinée en état d'entendre l'ordre et d'y obéir de concert. L'armée romaine étoit divisée en trois corps. Chosroës et Narsès étoient à la tête du centre; Mébodès commandoit l'aile droite, où étoient les Perses; Mystacon l'aile gauche, composée des troupes d'Arménie. Les Romains, embrasés d'ardeur, attendoient le signal lorsque l'armée de Varame, effrayée de leur nombre, de leur contenance et de leur ordre de bataille, prit la fuite et se

retira sur une montagne. Il y eut même un corps de cinq cents hommes qui mit bas les armes et passa du côté des Romains. Chosroës vouloit attaquer l'ennemi sur cette éminence, et pressoit Narsès d'y faire monter ses troupes; mais ce général, qui savoit la guerre, jugeant cette entreprise tout-à-fait téméraire, retint les Romains dans leur poste. Le roi, irrité de ce refus, donna ordre aux Perses d'y monter, et ne tarda pas à s'en repentir : les Perses, repoussés avec grande perte, auroient tous été taillés en pièces, si les Romains n'eussent arrêté la fougue des ennemis. Au coucher du soleil, les deux armées rentrèrent dans leur camp.

Varame ayant reconnu la supériorité des ennemis, partit dès le point du jour, et alla camper entre des hauteurs inaccessibles à la cavalerie. Les Romains le suivirent, et s'avancèrent jusqu'à la plaine de Ganzac. Varame, pour les fatiguer et ralentir leur ardeur, changea de poste, et, après les avoir promenés par plusieurs détours, il s'arrêta enfin près d'une rivière nommée Balarath. Les Romains, qui ne le perdoient pas de vue, vinrent camper dans le voisinage, et dès le lendemain ils se rangèrent en bataille dans la plaine qui bordoit la rivière. Leur armée garda le même ordre qu'elle avoit observé sur les bords du Zab. Narsès encouragea ses troupes, et leur donna pour mot du guet les premières paroles de la salutation angélique. C'étoient des termes inconnus aux Perses; et il les avoit choisis exprès, afin que, dans la confusion de la bataille, les Perses de son armée pussent se distinguer de leurs compatriotes qui composoient l'armée ennemie. Varame, ne pouvant éviter le combat, fit usage de tout son savoir pour disposer avantageusement de son armée. Il se mit à la tête du centre; il plaça devant sa cavalerie ses éléphans comme autant de tours, et les fit monter par les plus braves de ses soldats. Il y en avoit aussi dans l'armée de Chosroës, et ce prince, escorté de cinq cents cavaliers,

Simocat. l. 5, c. 10, 11. Theoph. p. 224, 225. Evag. l. 6, c. 17. Hist. miscel. l. 17. Zon. t. 2, p. 75.

exhortoit les Perses de son parti à ne pas céder aux Romains le prix de la valeur. Aux cris des Perses succède un affreux silence; on n'entend plus que le son menaçant des trompettes, et les deux armées s'approchent avec cette sombre fureur qui annonce le carnage. On ne s'arrêta pas long-temps à la décharge des traits, et bientôt on en vint à la mêlée. Varame, croyant trouver moins de résistance de la part des Perses qui faisoient l'aile droite de l'armée romaine, quitta le centre, et se porta sur son aile gauche, à la tête de laquelle il chargea les troupes de Mébodès. Tout plia devant lui, et les Perses, prêts à tourner le dos, alloient entraîner dans leur fuite le reste de l'armée, lorsque Narsès, leur envoyant plusieurs renforts les uns sur les autres, vint à bout de les soutenir. Varame, perdant l'espérance de les enfoncer, retourne au centre et charge Narsès. Mais ce général intrépide, méprisant la fureur des éléphans, perce au milieu d'eux, fond sur le centre des ennemis, rompt leurs rangs, renverse les cavaliers sur les fantassins; rien ne résiste à la violence de son attaque, et toute l'armée de Varame se dissipe comme un tourbillon de poussière. Les Romains poursuivent avec ardeur, et bientôt toute la plaine est jonchée de cadavres. Les éléphans se défendoient encore, et les Perses, montés sur leur dos, ne cessoient de tirer sur les vainqueurs: on les environne; on abat les conducteurs, et on livre les éléphans à Chosroës. Six mille Perses qui s'étoient retirés sur une montagne furent enveloppés et forcés de se rendre. Les Romains les conduisirent au roi, et ce prince inhumain se fit un divertissement cruel de les voir percer à coups de flèches, ou écraser sous les pieds des éléphans. Ayant appris qu'il y avoit des Turcs entre les prisonniers, il les fit séparer et envoyer à Maurice, comme autant de trophées qui rendoient témoignage de la valeur des Romains. On remarqua qu'ils portoient tous sur le front l'empreinte d'une croix.

Maurice leur en ayant demandé la raison, ils répondirent que, dans un temps de peste, quelques chrétiens avoient conseillé aux femmes turques de marquer ainsi leurs enfans, et qu'en effet ils avoient été préservés de la contagion. Les Romains pillèrent le camp de Varame, et se rendirent maîtres de ses femmes, de ses enfans et des ornemens royaux, dont ils firent présent à Chosroës.

Le lendemain on recueillit les dépouilles, et l'on porta les plus précieuses dans la tente du roi. De toute l'armée de Varame il n'étoit échappé que dix mille hommes, avec Varame lui-même. On fit partir pour les poursuivre un gros détachement sous la conduite de Marin et de Bestame, qui revinrent quelques jours après sans ramener aucun prisonnier. Tous s'étoient dispersés; et, soit que Varame eût péri dans la fuite, soit qu'il se fût sauvé dans quelque pays barbare, on n'en reçut depuis ce temps-là aucune nouvelle. Les vainqueurs étant demeurés trois jours campés près du champ de bataille, l'infection des cadavres les obligea de s'éloigner. Ils se retirèrent à Ganzac, où le roi, plus enflé de ses prospérités que s'il les eût méritées par sa propre valeur, fit aux officiers romains un superbe festin, accompagné de tous les instrumens de musique en usage chez les Perses, pour célébrer sa victoire. Dix jours après il congédia les troupes de l'empire sans les récompenser de leurs services, autrement que par des paroles; et, emmenant avec lui les soldats perses, il prit le chemin de Séleucie. Narsès, en le quittant, lui recommanda de ne jamais oublier qu'il étoit redevable de la vie et de la couronne à la générosité des Romains. Chosroës écrivit à Maurice une lettre remplie de témoignages de reconnoissance; et, comptant plus sur les Romains que sur ses propres sujets, dont il avoit éprouvé la perfidie, il le prioit, pour dernière grâce, de lui laisser pour sa garde mille soldats romains; ce qui lui fut accordé.

Simocat. l. 5, c. 13, 14, 15.
Evag. l. 5, c. 29.

Chosroës, rétabli dans ses états, n'oublia pas le vœu qu'il avoit fait dans son infortune. Il fit porter à l'église de Saint-Serge la croix d'or qu'il avoit promise. C'étoit celle que son aïeul avoit enlevée de Sergiopolis, et déposée dans son trésor. Chosroës ajouta de nouveaux ornemens à ce riche présent, avec une inscription qui annonçoit sa reconnoissance. Ce prince inconséquent et bizarre, malgré ces actes de dévotion chrétienne, malgré les protestations plusieurs fois réitérées au milieu de ses disgrâces, de ne jamais adorer que le dieu des Romains, persista toute sa vie dans le paganisme, tel qu'il étoit établi en Perse. Toujours attaché en apparence à la religion du pays, qu'il méprisoit dans le cœur, parce qu'il n'en avoit aucune, il y porta une nouvelle atteinte en épousant, contre les lois de la Perse, et faisant déclarer reine, une chrétienne nommée Sira, Romaine de naissance, dont il étoit devenu éperdument amoureux. Ayant passé deux ans avec elle sans en avoir d'enfans, il eut encore recours à saint Serge; et s'étant, dix jours après, aperçu du succès de sa prière, il envoya encore de magnifiques présens, avec une lettre adressée à ce saint martyr, implorant sa protection sur Sira et sur le fruit dont elle étoit enceinte. Dès qu'il se vit paisible possesseur de la couronne de ses ancêtres, son premier soin fut de punir les rebelles. Varame lui avoit échappé; il fit mourir tous ceux qui avoient eu part à sa révolte. Il sembloit que Bindoës ne devoit attendre que des récompenses; il avoit couronné Chosroës; il avoit signalé son zèle dans tout le cours de la guerre contre Varame. Cependant, dès qu'il cessa d'être utile, Chosroës ne vit plus en lui qu'un audacieux rebelle, qui avoit osé porter sur son roi Hormisdas une main sacrilége; il le fit noyer dans le Tigre. La paix fut rétablie entre la Perse et l'empire. Ce fut ainsi que Maurice, loin de profiter, par une politique basse et inhumaine, des troubles d'un état voisin, toujours jaloux, souvent ennemi, eut l'hon-

neur de calmer la Perse, de replacer sur le trône le prince légitime, et de terminer par une générosité plus glorieuse que toutes les victoires une guerre opiniâtre et funeste aux deux peuples.

La suite des guerres de l'empire contre la Perse nous a fait perdre de vue les affaires d'Occident, depuis la mort d'Autaris en 590. Nous allons reprendre l'histoire d'Italie autant qu'elle se trouve mêlée à celle de l'empire, et, pour éviter de trop fréquentes interruptions, nous la conduirons jusqu'à la mort de Maurice en 602. Agilulf, reconnu roi des Lombards par les seigneurs de la nation, assemblés à Milan au mois de mars 591, aimoit la paix, mais savoit faire la guerre. Son premier soin fut de retirer des mains des François les prisonniers italiens, en quoi il fut généreusement servi par la reine Brunehaut, qui en racheta un grand nombre. Ce prince s'occupoit en même temps à réduire plusieurs ducs qui refusoient de se soumettre. Une grande sécheresse fit manquer la récolte en Italie, et la famine s'accrut par le ravage que fit, surtout dans le territoire de Trente, une multitude innombrable de sauterelles d'une prodigieuse grosseur. La peste vint ensuite désoler ces malheureuses contrées. Elle s'étendit depuis l'Istrie jusqu'à Rome, et ce fut alors que le mausolée d'Adrien prit le nom de *Château-Saint-Ange*, parce que l'on vit ou l'on crut voir sur le haut de ce monument un ange qui, tenant une épée nue, la remettoit dans le fourreau; ce qui annonçoit la fin de la contagion. Tant de fléaux furent terminés par un hiver plus rigoureux qu'on n'en avoit ressenti de mémoire d'homme. L'année suivante, l'exarque romain, qui, à l'exemple de ses prédécesseurs, agissoit en souverain indépendant, résolut de recommencer la guerre, où son avarice espéroit trouver des occasions de s'enrichir. Mais, dissimulant d'abord son dessein, il parut ne quitter Ravenne que pour faire le voyage de Rome; il se fit

Paul. diac. l. 4, c. 2, 4, 8, 13, 15, 17, 19, 21, 24, 25, 26. Greg. l. 2, ep. 32, 62, 65; l. 4, ep. 29, 31, 33, 34, 35, 38; l. 5, ep. 13, 34, 42, 60, 63, 64; l. 6, ep. 9, 11, 23, 25; l. 7, ep. 2, 5, 20, 79, 80, 81, 102; l. 8, ep. 37; l. 9, ep. 42, 43. Idem, l. 2. Homel. 6, 10. Simocat. l. 7, c. 6. Rubeus, hist. Ravenn. l. 4. Sigon, de regno ital. l. 1. Baronius. Pagi ad Baron. Mabill. dipl. c. 9. Morin. de pœnit. p. 77. Thomassin de vetere et nová eccles. disc. t. 1, l. 1, c. 11. Fleury, hist. ecclés., l. 35, art. 22, 31, 40, 41, 50; l. 36, art. 2, 4, 24, 43. Oriens chris. t. 1, p. 226. Murat. an-

nal. ital. t. 3, p. 538, 543, 546, 551, 552, 554, 556, 557, 560; t. 4, p. 1, 2. Giann. hist. nap. l. 4, c. 2, 3, 4. Assemani, bibl. juris. or. t. 3, c. 14. De vitâ ant. Benevent. Thes. alter. dissert. 1, p. 16, 21.

cependant accompagner de ses troupes. A son approche, le peuple de Rome et la garnison, enseignes déployées, sortirent au-devant de lui. L'exarque alla d'abord à la basilique de Latran, pour y rendre ses respects au pape, qui l'attendoit en ce lieu, et cette cérémonie se renouvela toutes les fois que les exarques vinrent à Rome. A son retour, il s'empara des villes de Sutri, Bomarzo, Orta, Amérie, Todi, Lucéolo, et de quelques autres qui se trouvoient sur sa route. Maurition, duc de Pérouse, gagné par argent, reçut garnison romaine. Ces actes d'hostilités furent pour les Lombards un signal de guerre. Ariulf, duc de Spolette, surprit et brûla la ville d'Ancône ; il marcha ensuite vers Rome, tandis qu'Aréchis, qui venoit de succéder à Zotton dans le duché de Bénévent, s'avançoit vers Naples. Le pape Grégoire, tout occupé du salut de l'Italie pendant que l'exarque ne songeoit qu'à l'épuiser par des impositions tyranniques, et par le trafic honteux qu'il faisoit de la guerre et de la paix, employoit en vain les plus pressantes sollicitations pour engager Romain à traiter avec les ducs ennemis. Enfin, ne trouvant aucune ressource dans cette âme intéressée, il prit le parti de négocier lui-même avec Ariulf, dont il acheta une trève à ses propres dépens. Mais les soldats de la garnison de Rome lui firent perdre le fruit de sa générosité. Ils sortirent à l'insu du pape sur les Lombards, et en tuèrent un grand nombre. La guerre se rallume avec plus de fureur. Ariulf se venge de la perfidie en brûlant les environs, et passant au fil de l'épée tous les Romains qui se rencontrent hors de la ville. Enfin, obligé de lever le siége, il se rendit maître de Camérino, et s'alla joindre à Aréchis, qui campoit devant Naples. Cette ville, avec celle de Cumes, étoit alors la seule ville murée qu'il y eût en ces contrées. Quoiqu'elle ne fût pas encore capitale du duché, l'empereur en avoit depuis peu agrandi le territoire en y ajoutant les îles d'Ischia,

de Procida et de Nisita. On y joignit dans la suite Cumes, Stabia, Surrente, Amalfi; et le duché de Naples devint si considérable, que les gouverneurs envoyés de Constantinople prenoient le titre de ducs de Campanie. Grégoire, abandonné de l'exarque, prit les plus sages mesures pour conserver cette ville à l'empire. Elle tint contre tous les efforts des Lombards, qui l'attaquèrent à plusieurs reprises, toujours sans succès. Comme elle étoit environnée de leurs états, le duc Maurence, qui la gouverna sept ans après, y établit une forte garnison; et, par surcroît de précaution, il obligea les habitans à monter la garde sur les murailles, sans en exempter les moines, ni même leur abbé Théodose, malgré son grand âge et les plaintes du pape.

La perte de Pérouse, capitale de la Toscane, chagrinoit Agilulf. Il vint en personne assiéger cette place; et, l'ayant reprise après quelques jours de siége, il fit trancher la tête à Maurition. Il marcha ensuite vers Rome, dont il désola le territoire. Saint-Grégoire fait une vive peinture des maux dont cette ville étoit environnée. Il expliquoit alors dans son église le prophète Ezéchiel. Accablé de tristesse, il interrompit ses homélies, qu'il termina par ces paroles : *Ne vous assemblez plus pour m'entendre; mon cœur est flétri par la douleur. Nous ne voyons autour de nous que le glaive et la mort. Nos concitoyens nous sont enlevés par le massacre ou par l'esclavage. Ceux qui rentrent dans Rome n'y rapportent que les malheureux restes de leurs corps mutilés par le fer ennemi. Non, je ne vous parlerai plus; ma voix se glace, et ne forme que des soupirs; mes yeux ne sont ouverts qu'aux larmes; mon âme s'afflige de ma vie.* Malgré cet acharnement des Lombards, Agilulf n'eut pas le même succès qu'Alaric, Genséric et Totila. Le courage des assiégés, ou peut-être l'argent de Grégoire, lui fit lever le siége. Il emmena grand nombre de prisonniers, qu'il envoya vendre

aux François. Saint Grégoire n'abandonna pas ces infortunés; sa charité les suivit dans leur captivité. S'épargnant tout à lui-même, il prodiguoit ses biens pour les racheter. Il obtint d'abondantes aumônes de l'empereur et de toute la cour de Constantinople.

Quoique Grégoire soutînt avec zèle les intérêts de l'empire, et qu'il travaillât sans relâche à réparer les maux que causoit la négligence ou l'avarice des exarques, on voit cependant par ses lettres qu'il étoit mécontent de la conduite de Maurice; et, sans s'écarter du respect qu'il devoit au souverain, il eut avec lui de fréquens démêlés. *Les affaires de l'Italie*, écrit-il à un ami, *peuvent-elles prospérer sous un prince qui vend les charges, qui n'écoute que les mauvais conseils, et qui met en place des ministres corrompus, dont l'unique emploi est de sucer le sang des peuples?* Les concussions de Romains, et celles des gouverneurs particuliers autorisoient ses plaintes. Romain tyrannisoit Rome et Ravenne. L'exarque d'Afrique, de qui dépendoit la Sardaigne, vendoit aux païens la permission de sacrifier à leurs idoles. Lorsqu'ils eurent été convertis par les soins de Grégoire, il continuoit d'exiger d'eux le même tribut; et, sur les reproches que lui en faisoit l'évêque de Cagliari, il répondit que, s'étant engagé avec la cour à payer une grande somme d'argent pour obtenir son gouvernement, il ne pouvoit autrement acquitter cette dette. En Corse, les habitans étoient réduits à vendre leurs enfans pour fournir aux impôts; ce qui en détermina un grand nombre à se donner aux Lombards, dont ils recevoient un traitement plus doux. En Sicile, un exacteur nommé Etienne, s'enrichissoit par des confiscations injustes et par des taxes arbitraires. Maurice lui-même éprouva plus d'une fois la fermeté de Grégoire, qui ne s'accordoit pas toujours avec lui. L'empereur et le pontife sembloient avoir changé de rôle. Maurice, retenu par une douceur pas-

torale, défendoit d'user de violence pour convertir les schismatiques, les hérétiques, les païens. Grégoire, animé d'un zèle ardent, s'armoit quelquefois du despotisme impérial pour étendre les conquêtes de l'Eglise. Il ordonne, dans une lettre à l'évêque de Cagliari, de forcer les paysans idolâtres, serfs de l'Eglise, à se faire baptiser, et de les charger de plus fortes redevances pour les obliger à se convertir. Il espéroit, disoit-il, que les enfans de ceux qui auroient été ainsi traînés de force au sein de l'Eglise y demeureroient attachés par une heureuse habitude, et qu'ils seroient meilleurs chrétiens que leurs pères. L'évêché de Salone en Dalmatie étoit disputé par deux concurrens également élus. Grégoire soutenoit Honorat; l'empereur et l'exarque s'étoient déclarés pour Maxime. Ce différend dura six années. Maxime l'emporta enfin, mais ce ne fut qu'après une soumission très-humiliante. Le pape ne passoit rien à l'empereur de ce qu'il croyoit pouvoir intéresser le salut des âmes. Maurice avoit défendu par une loi d'admettre à la cléricature, et de recevoir dans les monastères ceux qui étoient revêtus de charges publiques, ceux mêmes qui sortoient d'exercice, non plus que les soldats avant que le temps de leur service fût achevé. Grégoire entreprit de faire révoquer cette loi: mais il usa en cette occasion de tous les ménagemens d'une respectueuse politique. Il commença par obéir, en faisant publier la loi de l'empereur. Quelque temps après il lui envoya ses remontrances; et, pour éviter l'éclat, il les fit présenter, non pas publiquement par son nonce, mais en particulier par le médecin Théodore, ami du prince et du pontife. Il reconnoissoit que la puissance souveraine s'étend sur les ministres des autels; mais il représentoit à Maurice que sa loi ne s'accordoit pas avec l'Evangile, et que le prince ne devoit pas détourner du service de Dieu ceux que Dieu avoit bien voulu attacher au service du prince. L'empereur eut égard à des

remontrances si sages et si bien ménagées ; il exigea seulement que ceux qui sortoient de charge ne fusssent admis qu'après avoir rendu leurs comptes : pour les soldats, ils pouvoient être reçus dans les monastères, mais après trois ans d'épreuve. C'étoit le temps marqué par les lois de Justinien pour le noviciat de tous les moines. Grégoire l'avoit abrégé en le restreignant à deux ans; mais l'ancien usage subsista pour les gens de guerre qui vouloient, avant la vétérance, embrasser la vie monastique.

Le plus sérieux démêlé de saint Grégoire avec Maurice s'éleva au sujet du nouveau titre que s'attribuoit le patriarche de Constantinople. Justinien avoit donné aux évêques de sa capitale le nom d'*œcuméniques ;* mais aucun d'eux n'avoit encore osé se parer de ce titre. Jean, renommé pour l'austérité de sa vie, qui lui fit donner le surnom de *Jeûneur*, avoit fui l'épiscopat, et n'en fut pas plus tôt revêtu, qu'il entreprit d'en relever les prérogatives. Loin de rien rabattre de l'ambition de ses prédécesseurs, il affectoit dans toutes ses lettres le nom de patriarche universel. Pélage II s'y étoit opposé ; il l'avoit même menacé d'excommunication, s'il continuoit d'usurper une qualité qui réduisoit les autres évêques au rang de ses vicaires. Jean n'avoit tenu compte de ses menaces; et ce prélat, humble dans sa personne, mais jaloux de l'honneur de sa place, étoit soutenu de Maurice, qui partageoit la vanité de l'évêque de sa ville impériale. Les évêques d'Orient, qui n'avoient d'accès que par lui auprès de l'empereur, le flattoient aussi dans ses prétentions. Grégoire, prévoyant les suites fâcheuses que pourroit entraîner l'ambition des patriarches de Constantinople, tâchoit inutilement de rabaisser par ses lettres la vanité de ce prélat. Pressé par l'empereur, il s'efforça de lui faire sentir dans sa réponse les conséquences du titre orgueilleux que Jean s'arrogeoit; et, faisant allusion au surnom de *Jeûneur : Nos*

os, dit-il, *sont desséchés par les jeûnes, et notre esprit est enflé d'orgueil ; nous avons le cœur élevé sous des habits méprisables ; couché sur la cendre, nous aspirons à la grandeur.* Toutes ces représentations ne produisirent aucun effet : malgré les instances du pape auprès de l'empereur, de l'impératrice, du prélat intéressé dans la querelle, et des autres patriarches ; malgré le contraste que présenta Grégoire en prenant alors la qualité de *serviteur des serviteurs de Dieu*, que les papes ont conservée jusqu'à ce jour, l'évêque de Constantinople retint opiniâtrément le titre d'*œcuménique ;* et, après plusieurs siècles de contestations, ce nom est resté à ses successeurs. Jean le Jeûneur mourut en 595, après treize ans et cinq mois d'épiscopat. Ses grandes aumônes l'avoient réduit à une extrême pauvreté. Non content de s'être dépouillé lui-même, il emprunta une somme considérable à l'empereur, engageant par contrat tout ce qu'il possédoit de biens. Après sa mort, Maurice, ayant fait faire l'inventaire, trouva qu'il ne restoit à Jean en propriété qu'une couchette de bois, une tunique de laine, et un manteau usé. Plein de vénération pour le prélat, il fit porter au palais ces débris de la fortune patriarchale ; et dans le carême il couchoit lui-même sur ce mauvais lit, qu'il préféroit à toute la magnificence impériale. Quoique la contestation de Jean avec saint Grégoire lui ait attiré les censures des Latins, elle n'empêcha pas saint Grégoire lui-même de lui donner après sa mort le titre de *très-saint.* Les Grecs l'ont toujours honoré au nombre des saints ; et plusieurs savans modernes, d'après le septième concile général, ont justifié sa mémoire. Cyriarque, son successeur, fut en communion avec saint Grégoire, sans renoncer cependant au titre de *patriarche universel.*

Quelques écrivains ont avancé que ce saint pape est le premier qui ait étendu l'autorité des souverains pontifes sur le temporel des rois, et que Grégoire VII,

hardi à former des entreprises si peu apostoliques, ne fit que marcher sur ses traces. On cite en preuve une charte par laquelle il accorde des priviléges au monastère de Saint-Médard de Soissons, et qui est terminée par ces paroles : *Si un roi, un évêque, un magistrat, ou quelque personne séculière viole, contredit, ou néglige les décrets de notre autorité apostolique ; s'il inquiète ou trouble les moines, ou qu'il porte atteinte à ce que nous avons réglé, en quelque dignité ou élévation qu'il puisse être, nous l'en déclarons déchu.* Mais d'excellens critiques, tels que M. de Launoi et le P. le Cointe, soutiennent que cette charte est supposée. Un privilége accordé par le même pape à un hôpital d'Autun, où il menace de privation de toute dignité quiconque osera violer ce privilége, n'est pas plus authentique. le P. Mabillon prétend que cette clause n'est qu'une addition d'un faussaire. En effet, la conduite sage et modérée de ce saint pontife à l'égard de Maurice détruit ces imputations. On voit même qu'il ne donna le pallium à Syagrius, évêque d'Autun, qu'après avoir obtenu le consentement de Maurice; et ce trait est une preuve de l'autorité que les empereurs conservoient sur les papes, puisque ceux-ci ne pouvoient, sans la permission de l'empereur, honorer de cette marque de distinction les évêques mêmes qui n'étoient pas dépendans de l'empire.

Les sujets de plainte que Maurice donnoit à Grégoire ne ralentissoient pas le zèle de ce saint prélat pour la conservation de ce que l'empire possédoit en Italie. Il ne voyoit de ressource que dans la paix, ou du moins dans une trève de longue durée. Dans ce dessein, il traitoit avec Agilulf; mais l'exarque, toujours avide de pillage, rompoit toutes ses mesures. Il en vint même à vouloir le rendre suspect à l'empereur, qui, sans ajouter foi à ses calomnies, se persuada seulement que Grégoire étoit dupe des Lombards. Il le traita, dans une de ses lettres, avec assez de mépris, comme un homme simple

et peu capable de démêler les artifices d'Agilulf. Grégoire ressentit vivement cette sorte d'injure ; et, sans manquer ni à l'humilité chrétienne, ni au respect qu'il devoit au prince, il lui exposa avec fermeté ce qu'il avoit fait pour son service, le triste état de l'Italie, et le besoin qu'elle avoit de la paix. Cette lettre trouva l'empereur trop prévenu pour faire impression sur son esprit. L'exarque porta l'insolence jusqu'à faire afficher pendant la nuit, dans les places de Ravenne, un placard injurieux à Grégoire, et à son secrétaire Castorius, qu'il employoit à négocier la paix avec les Lombards. Le pape, informé de cette insulte, adressa une lettre à l'évêque, au clergé et au peuple de Ravenne, par laquelle il sommoit l'auteur de se déclarer, et de prouver les faits qu'il avançoit ; sinon il le privoit, quel qu'il fût, de la communion des fidèles.

Les Lombards, fatigués de tant de lenteurs, rentrèrent sur les terres des Romains. Ils firent une descente en Sardaigne. Le duc de Spolette vint ravager la Campagne de Rome ; le duc de Bénévent s'avança jusqu'à Crotone, dont il s'empara par surprise. Se voyant hors d'état de garder cette ville maritime faute de vaisseaux, il l'abandonna après l'avoir pillée, emmenant avec lui les habitans de tout âge et de tout sexe. Ils auroient péri dans le plus dur esclavage, sans la charité inépuisable de Grégoire qui les racheta. Ce prélat généreux, prodiguant sans cesse et ses biens propres et ceux de ses amis, se nommoit lui-même, avec raison, *le trésorier des Lombards*.

Enfin, Romain étant mort l'an 597, Grégoire trouva dans son successeur Callinique moins d'opposition à la paix. Mais on ne put convenir que d'une trêve pour deux ans. Dans cet intervalle, Ravenne et les côtes de la mer Adriatique furent désolées par la peste, qui fit encore de plus grands ravages à Vérone. Les Esclavons vinrent piller l'Istrie et insulter les Lombards sur leur

frontière. Comme cette nation étoit tributaire des Abares, le kan, qui étoit alors en guerre avec l'empire, appréhendant de s'attirer de nouveaux ennemis, se hâta de renouveler avec Agilulf l'alliance qu'il avoit contractée avec Autaris. Il obtint même du roi lombard des constructeurs de navires; et bientôt les Abares se virent maîtres d'une flotte avec laquelle ils s'emparèrent d'une île de la Thrace, et portèrent la terreur jusque dans Constantinople.

La trève entre les Romains et les Lombards devoit expirer au mois de mars 601. Callinique, sans attendre ce terme, s'empara par surprise de la ville de Parme dès le commencement de cette année. Il y fit prisonnier le duc Godescalc, avec sa femme, fille d'Agilulf, et les conduisit à Ravenne. Agilulf, irrité, rassemble ses troupes, et marche à Padoue, qui s'étoit jusqu'alors maintenue sous l'obéissance de l'empire, au milieu des conquêtes des Lombards, ainsi que Crémone et Montselice. Padoue, que les incursions des barbares avoient presque ruinée, avoit été rétablie et fortifiée par l'exarque Longin. La garnison, après s'être défendue pendant quelques jours, se rendit à composition, et obtint la liberté de se retirer à Ravenne. Elle fut suivie d'une partie des habitans; les autres se réfugièrent dans les lagunes de Venise, qui se peuploit et s'agrandissoit peu à peu par les désastres des contrées voisines. La ville de Padoue, dont la plupart des maisons n'étoient que de bois, fut réduite en cendres. Agilulf en abattit les murailles. Cependant Ariulf, duc de Spolette, et Aréchis, duc de Bénévent, pour faire diversion, marchoient à la tête d'un corps de troupes, l'un vers Ravenne, l'autre vers l'extrémité méridionale de l'Italie, portant partout le ravage. Callinique vint au-devant d'Ariulf, qui le défit dans une bataille près de Camérino. Aréchis avoit dessein de passer en Sicile; il avoit déjà rassemblé grand nombre de navires; et l'île entière, consternée et dépourvue

de troupes, avoit recours aux vœux et aux prières. Elles eurent plus de succès que n'en auroient eu les armes des habitans. Aréchis changea de dessein, et retourna à Bénévent. L'année suivante, le château de Montselice, dans le voisinage de Padoue, se rendit aux Lombards après un long siége, et Agilulf acheva de se venger de l'enlèvement de sa fille en se joignant à une troupe d'Abares qui ravagèrent l'Istrie. Ce fut le dernier exploit de ce prince sous le règne de Maurice.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

An. 593.
Simocat. l. 6, *c.* 1, 2, 3.
Theoph. p. 225, 226.
Zon. t. 2, *p.* 76.
Hist. miscel. l. 17.

La guerre de Perse étant terminée, l'empereur rappela ses troupes, et les fit passer en Thrace pour les employer contre les Abares. Le kan, toujours insatiable, demandoit une augmentation de tribut, et, sur le refus de l'empereur, il se préparoit à la guerre. Maurice voulut marcher lui-même à la tête de son armée. Cette résolution étoit digne d'un prince qui s'étoit élevé à l'empire par ses exploits militaires. Les Abares n'étoient pas plus redoutables que n'avoient été autrefois les Daces et les nations germaniques contre lesquelles Trajan et Marc-Aurèle se mettoient en marche sans inquiétude et sans alarme. Ils se croyoient obligés de payer de leur personne : et le titre même d'*empereur* leur rappeloit qu'ils devoient au moins quelquefois se montrer à la tête des armées. Les temps étoient changés. Depuis le grand Théodose, les empereurs, renfermés dans leur palais, au sein des intrigues et des plaisirs, idoles de leurs courtisans, ne faisoient plus la guerre que par leurs généraux, et s'occupoient, les uns de débauches, les autres de superstitions. La guerre, malgré toutes ses rigueurs, épargne à un souverain la plus grande partie de ses hasards et de ses fatigues, et Maurice n'avoit alors que cinquante-quatre ans. Cependant le dessein qu'il forma de commander en personne fit trembler toute la cour; les ministres, le patriarche, l'impératrice en pleurs, lui présentant ses enfans, se jetèrent à ses pieds pour le retenir. Il parut lui-même étonné de sa résolution. Il passa une nuit dans l'église de Sainte-Sophie, espérant d'y recevoir en songe quelque révélation sur le succès de son entreprise. Cette dévotion bizarre, restée du paga-

nisme, étoit alors assez en usage. Nulle apparition céleste n'ayant interrompu son sommeil, il alla le lendemain en procession, suivi de tout le peuple, à une autre église située hors de la ville et renommée pour les miracles. Il partit enfin de Constantinople. La marche de l'armée sembloit elle-même être une procession religieuse. A la tête paroissoit une croix portée au bout d'une lance revêtue de lames d'or. Le soin que les auteurs de ce temps-là prennent de recueillir tous les événemens du voyage est plus étonnant que le voyage même. C'étoient, s'il faut les en croire, autant de pronostics fâcheux qui, d'intelligence avec la cour, se rassembloient pour rappeler l'empereur. Le soleil s'éclipsa; la mer, dont on côtoyoit le rivage, fut fort agitée; une foule de mendians vint embarrasser le passage de l'empereur, qui les écarta en leur distribuant des aumônes; son cheval fut attaqué par un sanglier; une femme accoucha d'un monstre sur sa route; le meilleur de ses chevaux, que l'on conduisoit à main à côté de lui, tomba mort sous ses yeux; un de ses gardes fut tué par un Gépide. Mais un danger vraiment sérieux, fut celui qu'il courut en partant de Sélymbrie pour aller par mer à Héraclée. A peine fut-il embarqué, qu'il se vit assailli d'une violente tempête. Il montoit une galère de cinquante rames, qui, après avoir plusieurs fois manqué d'être abîmée dans les flots, fut enfin jetée dans le port de Daone. Il gagna par terre Héraclée.

Quatre jours après, on rencontra trois voyageurs d'une taille gigantesque. Ils ne portoient ni épée, ni aucune sorte d'armes; ils n'avoient entre leurs mains que des harpes. Aux questions que leur fit l'empereur ils répondirent *qu'ils étoient Esclavons; qu'ils habitoient au bord de l'Océan occidental; que le kan des Abares avoit envoyé des députés à leurs princes pour leur demander un secours de troupes; que leurs princes s'étoient excusés sur la longueur du voyage, et les avoient*

chargés de lui porter leurs excuses ; qu'après avoir été quinze mois en chemin, ils s'étoient acquittés de leur commission ; mais que le kan, sans respecter le droit des gens, les avoit retenus prisonniers ; qu'ayant ouï dire que les Romains étoient un peuple puissant et fidèle aux lois de l'humanité, ils venoient se réfugier entre leurs bras ; que leur pays ne produisant pas ce funeste métal que les hommes mettent en œuvre pour se massacrer mutuellement, ils vivoient ensemble dans une paix profonde, et qu'ignorant l'art de la guerre, ils ne s'occupoient que de musique. L'empereur, charmé du bon sens de ces peuples, dont il admiroit le bonheur, traita ces trois voyageurs avec bonté, et les fit conduire à Héraclée. Si l'on pouvoit compter sur ce récit, la position du pays qu'ils indiquoient ne pourroit désigner que la Norvége. C'est une chose remarquable que la conformité de ce récit avec la belle description que fait Pindare des mœurs des Hyperboréens, dans la dixième ode de ses Pythioniques. On voit ici qu'à la fin du sixième siècle de l'ère chrétienne, subsistoit encore l'ancienne tradition sur le bonheur de ces nations éloignées. *

Le lendemain on vit arriver au camp une députation du sénat qui supplioit l'empereur de revenir à Constantinople. Maurice la congédia sans vouloir l'entendre. Le jour suivant, l'armée étant arrivée au bord d'un marais très-dangereux, qu'on ne pouvoit passer que sur un pont fort étroit, le désordre se mit dans les troupes. Les soldats se précipitant les uns sur les autres, l'empereur descendit de cheval, mit lui-même ses troupes en ordre, et demeura tout le jour à la tête du pont pour les faire défiler sans confusion. Il alla camper à deux

* Voyez un fragment du poëte Phérénicus, dans les *Scholies de Pindare*. Voyez aussi *Hérodote*, l. 1, qui regarde ces peuples comme fabuleux ; *Strabon*, l. 2, l. 7, l. 15 ; *Pomponius Méla*, l. 3, c. 5 ; *Pline*, l. 4, c. 26, édit. Hard.

milles de là, et le lendemain il entra dans Anchiale, où il devoit s'arrêter pour observer les mouvemens des ennemis. Il y séjournoit depuis quinze jours, lorsque, frappé sans doute lui-même de ces présages que nous avons rapportés, il céda aux instances réitérées de la cour, et reprit la route de Constantinople, laissant à Prisque le commandement de l'armée. Le prétexte de son retour fut une ambassade que lui envoyoit Chosroës. Il reçut peu après une autre députation de la part de Childebert, roi d'Austrasie, qui venoit de succéder à Gontran, dans le royaume de Bourgogne. Ce prince offroit à Maurice de se liguer avec lui contre les Abares, à condition d'une pension annuelle. Maurice, choqué de la proposition, répondit qu'il seroit glorieux et utile aux François de se liguer avec l'empire, sans autre intérêt que celui de l'honneur. Il congédia les députés avec des présens.

Simocat. l. 6, c. 4, 5, 6. Theoph. p. 226, 227. Cedr. p. 397, 398. Niceph. Cal. l. 18, c. 28. Zon. t. 2, p. 76. Hist. miscel. l. 17.

Le kan avoit donné ordre aux Esclavons de lui construire des barques pour naviguer sur le Danube. Les habitans de Singidon sortirent en armes, et mirent le feu aux matériaux, qui furent réduits en cendres. Les barbares, irrités, assiégent la ville ; et au bout de sept jours elle se trouvoit déjà réduite à l'extrémité, lorsque le kan envoya ordre aux Esclavons de venir le joindre. Ils obéirent, après avoir tiré deux mille pièces d'or des habitans, qui n'étoient pas instruits de cet ordre. Arrivés à Sirmium, où le kan les attendoit, ils jetèrent sur la Save un pont de bateaux, et les Abares, ayant passé le fleuve, traversèrent la Mœsie, marchant vers le Pont-Euxin. Ils n'en étoient plus éloignés que de trois journées, lorsqu'un gros détachement de leur armée rencontra Salvien, lieutenant de Prisque, à la tête de mille chevaux. Salvien avoit été envoyé pour fermer les gorges du mont Hémus, où, s'étant retranché, il les avoit ensuite passées lui-même pour avoir des nouvelles des ennemis. A la vue de ce grand corps de troupes, fort

supérieures aux siennes, il regagna ses retranchemens. Les Abares ayant entrepris de l'y forcer, il y eut un combat sanglant qui dura tout le jour, et qui coûta cher aux Abares. Le lendemain matin il leur vint huit mille hommes de renfort, qui furent encore repoussés avec perte; enfin le kan même arriva avec toute son armée, et Salvien, hors d'état de tenir contre de si grandes forces, abandonna le poste pendant la nuit, et retourna joindre son général.

Ces barbares n'étoient guidés dans leurs expéditions que par la fougue d'une bravoure aveugle; ils n'avoient aucune connoissance des opérations de la guerre. Ils restèrent trois jours campés devant le défilé, et ne s'aperçurent de la retraite des Romains que le quatrième. Etant enfin passés le lendemain, ils arrivèrent en trois jours aux portes d'Anchiale, où ils brûlèrent une église, et continuèrent leur route vers l'intérieur de la Thrace. Malgré les tourmens qu'ils faisoient souffrir aux coureurs romains qu'ils surprenoient dans les campagnes, ils n'avoient pas l'adresse d'en tirer la vérité, et se laissoient tromper tous les jours par de fausses nouvelles. Ils marchoient vers la longue muraille; et quand ils furent arrivés près de Drizipères, ils résolurent de se rendre maîtres de cette ville. Les habitans, quoique fort alarmés, faisoient cependant bonne contenance. Ils tenoient même les portes ouvertes, comme s'ils eussent été à tous momens prêts à fondre sur les barbares. Ceux-ci construisoient les machines propres à battre les murs; lorsque tout à coup, en plein midi, le kan s'imagina voir une armée innombrable sortir de la ville enseignes déployées. Frappé d'une terreur panique, il prend la fuite vers Héraclée. Prisque se trouvoit aux environs croyant devoir profiter de l'épouvante des ennemis, il les attaque; mais, forcé de céder au nombre, il s'enfuit à Didymotique, et de là il va s'enfermer dans Zurulle. Le kan vint l'y assiéger, et la place ne pouvoit résister

long-temps aux efforts d'une si nombreuse armée. L'alarme se répandit à Constantinople. Zurulle étoit la dernière place qui pouvoit arrêter les ennemis au-delà de la longue muraille. Les seules troupes qu'on pouvoit leur opposer y étoient enfermées, et leur perte mettoit la capitale dans un extrême danger. L'empereur imagina un stratagème pour écarter les barbares. Il chargea un de ses gardes d'une lettre adressée à Prisque ; il lui mandoit de tenir seulement quelques jours, *que bientôt le kan seroit forcé de lever le siége pour courir au secours de ses états ; qu'une flotte bien fournie de troupes étoit partie pour aller ravager la Pannonie ; et qu'avant que le kan eût pris Zurulle, ses femmes et ses enfans, et tout son peuple, seroient dans les fers à Constantinople.* Le messager avoit ordre de se faire prendre par les ennemis. Cette ruse eut tout le succès désiré. A la lecture de la lettre, le kan prit l'alarme ; il composa avec Prisque pour une somme peu considérable, fit avec lui un traité de paix, et se hâta de regagner son pays. Prisque, après avoir distribué ses troupes en divers quartiers de la Thrace pour y passer l'hiver, retourna à Constantinople.

Quoique les Esclavons fussent tributaires des Abares, cependant ils ne se crurent pas engagés par le traité de Zurulle. L'empereur, averti qu'ils se disposoient à venir ravager la Thrace, fit partir Prisque en diligence pour garder les passages du Danube. Ce général assembla ses troupes à Héraclée, d'où il se rendit à Drizipères en quatre jours. Après y en avoir passé quinze, il continua sa marche, et arriva en vingt journées à Dorostole, sur le bord du Danube. Le kan, regardant ces mouvemens comme une infraction du traité, en envoya faire des reproches au général. Le député barbare parla avec insolence, taxant l'empereur même de violence, d'injustice, de perfidie, et menaçant les Romains d'une vengeance signalée. Les soldats, indignés de son audace,

An. 594.
Simocat. l. 6, *c.* 6, 7, 8, 9, 10, 11.
Theoph. p. 228, 229, 230.
Cedr. p. 398.
Hist. miscel. l. 17.

alloient l'en faire repentir, si Prisque n'eût calmé leur colère en représentant qu'on devoit pardonner à un barbare une férocité qui lui étoit naturelle. A ce torrent d'injures il répondit froidement *que les Esclavons n'étoient pas compris dans le traité; et qu'en faisant la paix avec les Abares, les Romains n'avoient pas renoncé au droit de faire la guerre à d'autres nations.*

En même temps, sans s'effrayer des menaces du kan, il fit construire des barques et passa le Danube. Sur la nouvelle qu'il reçut qu'une armée d'Esclavons étoit déjà en campagne sous la conduite d'un chef nommé Ardagaste, il marcha droit à eux, et les surprit pendant la nuit. Ardagaste, s'éveillant au bruit de l'attaque, saute tout nu sur un cheval sans selle et sans bride, et s'enfuit sans autre arme que son épée. Attaqué par une troupe de soldats, il descend de cheval, et se bat pendant quelque temps. Prêt à succomber sous le nombre, il s'échappe par la vitesse de sa course, et, traversant des chemins rudes et difficiles, où personne ne pouvoit l'atteindre, il passe une rivière à la nage, et se met en sûreté. Les Romains font un grand carnage des Esclavons; on ravage le canton qui appartenoit à Ardagaste; on enchaîne les habitans.

Le général romain fit mettre le butin en réserve pour l'envoyer à Constantinople. Il partageoit tout le profit de cette expédition entre l'empereur et ses enfans. Maurice aimoit l'argent; ses enfans ne le connoissoient pas encore, et un auteur contemporain blâme le général d'avoir fait naître dans des âmes encore tendres, par des présens de cette nature, la passion qui déshonoroit leur père. Les soldats, moins courtisans que le général, se mutinèrent: ils étoient indignés qu'il fît sa cour à leurs dépens, et qu'au lieu de les dédommager de leurs fatigues et de leurs blessures, en leur abandonnant ces dépouilles qu'ils avoient payées de leur sang, il s'en servit pour acheter les bonnes grâces de l'empereur. Tout le

camp retentissoit de murmures, et la sédition alloit éclater, lorsque Prisque convoqua dans sa tente les principaux officiers. Le péril qu'il avoit essuyé six ans auparavant en Mésopotamie lui faisoit craindre les révoltes. C'étoit un homme fier et hautain par caractère, mais qui savoit se plier aux conjonctures, et très-capable par son éloquence de manier les esprits. Il n'eut pas de peine à faire agréer son dessein aux officiers; chacun d'eux se flattoit d'en partager le mérite. Il étoit plus difficile d'arracher l'approbation des soldats; il en vint à bout cependant, par ce talent victorieux qui subjugue les cœurs, et qui n'a jamais plus de force que lorsqu'il se déploie devant une grande multitude. Ayant assemblé les soldats, il leur représenta qu'envoyer le butin à Constantinople, c'étoit mettre leur triomphe en évidence, c'étoit étaler les prix de leur valeur aux yeux de la ville impériale. *Oui, je l'ose dire, soldats, les enfans de l'empereur, l'empereur lui-même, parés de ces dépouilles, seront pour vous autant de trophées. Vous réduisez en esclavage vos ennemis ; serez-vous vous-mêmes esclaves de l'avarice ? Vous préférez tous les jours l'honneur à la vie, préférerez-vous l'argent à l'honneur ? L'amour de l'argent et l'amour de l'honneur sont deux passions incompatibles ; choisissez entre la richesse et la gloire.* Ces nobles sentimens, animés de toute l'énergie militaire, transportent les soldats hors d'eux-mêmes; leur cœur s'ouvre aux conseils de la gloire; leurs murmures se changent en applaudissemens ; ils louent leur général d'entendre mieux qu'eux-mêmes leurs véritables intérêts. Prisque envoie le butin à l'empereur sous l'escorte de trois cents hommes, commandés par Tatimer. Le sixième jour de leur marche, ils se reposoient à l'heure de midi, et prenoient leur repas sur l'herbe, tandis que leurs chevaux paissoient autour d'eux en liberté. Tout à coup ils voient accourir un nombreux parti d'Esclavons. Tatimer fut le premier à cheval;

il court presque seul aux ennemis; il en abat plusieurs à ses pieds : mais bientôt, couvert de blessures, il alloit être accablé, lorsque sa troupe arrive, le dégage, charge les Esclavons, en tue un grand nombre, fait cinquante prisonniers, et met le reste en fuite. Aucune des blessures de Tatimer ne se trouva mortelle; il eut l'honneur d'entrer à Constantinople aux milieu des acclamations, et d'offrir à l'empereur les glorieux témoignages de la valeur de ses troupes. Maurice passa la nuit en prière dans l'église de Sainte-Sophie, et le lendemain fut une fête publique, où tout le peuple rendit à Dieu des actions de grâces.

An. 595. Depuis tant d'années que les Abares, les Bulgares, les Esclavons ravageoient les frontières de l'empire, la petite Scythie, la Mœsie, l'Illyrie, la Dalmatie, toutes ces vastes contrées qui s'étendent du Pont-Euxin au golfe Adriatique, n'offroient plus dans leurs campagnes que de déplorables restes de pillage et d'incendie. C'étoit au-delà du Danube qu'il falloit aller chercher les dépouilles de ces provinces. Ces peuples barbares, qu'une affreuse indigence avoit fait sortir des glaces du septentrion, sembloient avoir changé de fortune avec les Romains; ils avoient enlevé leurs trésors et leur avoient laissé la pauvreté et la misère. Les richesses que Prisque avoit retirées du seul canton où commandoit Ardagaste attirèrent plus avant ce général. Il détacha le capitaine Alexandre, qui, ayant passé une rivière nommée Hélibacias, rencontra un parti d'Esclavons. Ces barbares, s'étant sauvés dans des marais couverts d'une épaisse forêt, les Romains s'y jetèrent pour les poursuivre, et ne se tirèrent qu'avec beaucoup de peine et de péril de la bourbe profonde où ils s'étoient témérairement engagés. En vain voulurent-ils mettre le feu à la forêt, l'humidité du marais étouffa l'activité des flammes. Alexandre alloit renoncer à l'entreprise, lorsqu'un transfuge gépide vint lui montrer un chemin sec pour péné-

trer dans le bois. Les Esclavons furent enveloppés et pris. Alexandre fit souffrir à ces prisonniers les plus douloureuses tortures pour en tirer des éclaircissemens; mais ces barbares méprisoient la mort, et sembloient être insensibles à la douleur. Il fallut s'en rapporter à la bonne foi du transfuge. Interrogé sur l'état du pays, il répondit *que ces Esclavons étoient les sujets d'un roi nommé Musoc ; que ce prince habitoit à quarante lieues de là, et que, sur la nouvelle de la défaite d'Ardagaste, il les avoit envoyés pour observer les mouvemens de l'armée romaine ; que, si l'on marchoit à lui sur-le-champ, on ne manqueroit pas de le surprendre.* Alexandre alla rejoindre le général, qui fit passer les prisonniers au fil de l'épée, et promit au transfuge une récompense, s'il venoit à bout de lui livrer Musoc. Pour arriver à la résidence de ce prince, il falloit passer une large rivière, que les gens du pays nommoient Paspir. Le Gépide entreprit de faire fournir aux Romains des bateaux par Musoc lui-même. Il le va trouver, et lui dit que les troupes d'Ardagaste échappées de la défaite viennent chercher une retraite sur ses terres, et qu'elles le supplient de leur procurer le passage. Le roi donne ordre de conduire à l'autre rive cent cinquante bateaux avec leurs rameurs, pour recevoir ces fugitifs. Le transfuge retourne instruire Prisque du succès de sa ruse, et Alexandre part aussitôt avec deux cents hommes pour se saisir des bateaux. Prisque se met en marche avec trois mille hommes, passe la rivière, arrive pendant la nuit aux tentes du roi barbare, qui, selon une coutume religieuse de la nation, s'étoit enivré la veille aux funérailles de son frère. Il est pris sans le savoir. On passe le reste de la nuit à massacrer les barbares. Le lendemain on repasse la rivière avec un riche butin. Mais la confiance que la victoire inspiroit aux Romains les fit tomber dans le même piége qu'ils avoient tendu aux ennemis. La nuit étant venue, ils se livrèrent à la dé-

bauche; et tandis que, plongés dans l'ivresse, sans avoir même posé de sentinelles, ils ne songent qu'à se divertir , les Esclavons, qui s'étoient ralliés et qui les avoient suivis sans être aperçus, fondent sur eux, en tuent un grand nombre, et auroient pris une revanche complète, sans la valeur et l'activité de Genzon, commandant de l'infanterie romaine, qui les obligea enfin de prendre la fuite. Prisque fit pendre les officiers qui étoient de garde, et passer par les verges les soldats qui avoient perdu leurs armes.

L'armée reprenoit la route de Thrace, lorsque Prisque reçut ordre de l'empereur de cantonner les troupes au-delà du Danube pour y passer l'hiver. Il comptoit diminuer la dépense en les faisant subsister dans le pays ennemi. Mais les soldats n'en furent pas plus tôt informés, que leur mécontentement se déclara par des murmures séditieux : *Vouloit-on les faire périr de froid au milieu des glaces et des neiges? Environnés de nations barbares, ils verroient détruire par le fer ceux que la faim et les frimas auroient épargnés.* Prisque vainquit encore cette opiniâtre résistance; il leur promit de les garantir par ses soins des incommodités du climat et de tout autre danger; enfin il les détermina à l'obéissance. Cependant, peu de temps après, ayant appris que les barbares s'assembloient en grand nombre pour venir le forcer dans ses quartiers, et se voyant hors d'état de tenir contre eux, il prit sur lui de repasser le Danube et de camper sur les bords pour mettre ses troupes en sûreté. Trois jours après il reçut avis que le kan des Abares, irrité du massacre des Esclavons ses tributaires, se préparoit à l'attaquer, et qu'il avoit déjà envoyé ordre aux Esclavons de passer le fleuve. Prisque entretenoit des intelligences dans le conseil même du kan; plusieurs des nobles y parloient en faveur des Romains. Pour achever d'apaiser le prince barbare, Prisque lui envoya le médecin Théodore, homme habile, qui joignoit une

douceur insinuante à une honnête liberté. Ce député sut rabattre la fierté grossière du kan, qui se vantoit d'être invincible et maître de toutes les nations de l'univers. A force de lui mettre devant les yeux les exemples les plus frappans que l'histoire fournisse de l'inconstance de la fortune, il l'amena enfin à désirer la paix. Le kan, en réparation des dommages causés aux Esclavons ses sujets, demanda seulement à partager leurs dépouilles. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que Prisque obtint de son armée qu'elle consentît à ce partage. On envoya au roi des Abares les prisonniers : ils étoient au nombre de cinq mille. Le butin resta aux Romains. Tout étant pacifié du côté du Danube, l'armée romaine vint passer le reste de l'hiver à Drizipères, et Prisque se rendit à la cour, où il ne reçut que des reproches de la part de Maurice. L'empereur taxoit de désobéissance la liberté que le général avoit prise de ramener ses troupes en-deçà du Danube; c'étoit encore avoir passé ses pouvoirs que de rendre les prisonniers au kan des Abares sans la permission du souverain, qui, n'ayant pas été consulté dans toute cette négociation, ne prétendoit y avoir aucun égard.

Ces mécontentemens déterminoient Maurice à continuer la guerre; mais il retint Prisque à Constantinople, et donna le commandement de l'armée à Pierre, qui n'avait guère d'autre titre pour aspirer à cet emploi que celui de frère de l'empereur. Maurice lui mit entre les mains deux édits : l'un, conforme à son caractère d'économie, régloit sur un nouveau plan l'habillement, l'armure et la paie des troupes; l'autre contenoit des dispositions avantageuses aux soldats. Pierre avoit marqué pour rendez-vous aux troupes la ville d'Odessus, située sur le Pont-Euxin, au-delà du mont Hémus, dans la basse Mœsie. Il y fut reçu par l'armée avec de grands honneurs. Mais, quatre jours après, les soldats ayant appris qu'il apportoit un nouveau règlement au sujet de

An. 596.
Simocat. l. 8, c. 1, 2, 3, 4, 5, 6.
Theoph. p. 231, 232.
Cedr. p. 398.
Hist. miscel. l. 17.

leur paie, passèrent rapidement du respect au mépris; et, sans vouloir entendre la lecture de l'édit, sans écouter les remontrances de Pierre, ils l'abandonnèrent et allèrent en tumulte camper à quatre milles. Pierre les suivit; et, les ayant assemblés, il leur représenta qu'ils prenoient l'alarme sans fondement; que l'empereur, rempli de tendresse pour ses troupes, ne s'occupoit que de leur avantage; et pour preuve de cette bonté paternelle, il leur lut le second édit, en supprimant le premier, dont il ne fit aucun usage : *Nous ordonnons*, disoit l'empereur, *que nos braves guerriers, qui par leur courage à s'exposer aux dangers ont encouru quelque disgrâce, jouissent du repos le reste de leur vie; qu'ils soient entretenus dans leur patrie aux dépens de notre trésor, et que les enfans de ceux qui meurent à notre service soient inscrits sur le rôle de nos troupes à la place de leurs pères.* Un édit si favorable changea sur-le-champ la disposition des esprits; ceux qui invectivoient auparavant avec audace contre l'avarice de l'empereur s'épuisoient en acclamations et en éloges de sa générosité, et Pierre regagna en un instant la confiance et l'affection de l'armée.

Après avoir rendu compte, par lettre, à l'empereur, du succès de ses édits, il marcha vers Marcianople, et, pour assurer sa marche, il se fit devancer d'un corps de mille chevaux sous la conduite d'Alexandre. Ce détachement rencontra six cents Esclavons qui escortoient plusieurs chariots chargés de butin; c'étoient les dépouilles des villes pillées par ces barbares, qui avoient porté le ravage jusqu'à Scupes, sur les frontières de la Macédoine. Dès qu'ils aperçurent les Romains, ils égorgèrent les prisonniers qui étoient en état de combattre, de crainte qu'ils ne se joignissent à l'ennemi, et se firent un rempart de leurs chariots, mettant au milieu leurs femmes et leurs enfans. Alexandre fait mettre pied à terre à ses cavaliers : ils essuient une décharge de flèches,

montent sur les chariots, se battent corps à corps contre les barbares, les tuent, les précipitent. Les Esclavons, désespérés, se défendent encore dans leur enceinte, et, avant que de périr, ils massacrent le reste des prisonniers; pas un n'échappe au carnage. Les Romains vainqueurs vont rejoindre leur général, qui récompense leur valeur. Le lendemain, Pierre étant à la chasse, et fuyant à toute bride devant un sanglier qui le poursuivait, se brise le pied contre un arbre. Cette blessure le retint au lit le reste de l'année.

Au commencement de la suivante il vint à Noves, où les habitans le retinrent malgré lui pendant deux jours, pour célébrer avec eux la fête de saint Loup, patron de leur ville. Côtoyant toujours le Danube, il passa par Théodoropolis, par Sécurisca, et arriva devant Asime. Cette place étant exposée aux fréquentes insultes des barbares, Justin II y avoit établi une forte garnison, toute composée de soldats d'élite, qui étoit entretenue avec soin. Pierre, charmé du bon état où il la trouvoit, se mit en tête de la réunir à ses troupes. Les habitans lui représentèrent que c'étoit les abandonner au pillage, et les priver d'une défense jugée nécessaire par les empereurs précédens. La garnison elle-même refusoit de partir; et comme Pierre se disposoit à l'y contraindre, elle se réfugia dans l'église principale. Pierre commanda à l'évêque de l'en faire sortir; et, sur le refus du prélat, il donna ordre à Genzon, commandant général de l'infanterie, de les en chasser à main armée. Genzon, après les avoir exhortés à l'obéissance, voyant leur opiniâtreté, et respectant la sainteté de l'asile, se désista de son entreprise. Pierre, outré de colère, envoie saisir l'évêque, et ordonne de l'amener au camp. La vue de l'outrage fait au prélat irrite les habitans; ils se jettent sur les gardes, le délivrent de leurs mains, les chassent hors de la ville, ferment les portes, et du haut des murailles, ils accablent Pierre d'injures, sans rien dire d'offensant

An. 597.

contre l'empereur. Pierre s'éloigne de la ville couvert de honte et chargé de malédictions.

Quelques jours après, un corps de mille cavaliers qu'il envoyoit à la découverte fut rencontré par un corps d'autant de Bulgares. Ces barbares, sujets du kan, comptant sur la paix conclue entre leur maître et les Romains, passoient tranquillement et sans défiance, lorsqu'ils virent tomber sur eux une grêle de traits. Ils s'arrêtent, se retranchent, et envoient témoigner leur surprise au commandant, qui les renvoie au général, campé à la distance de huit milles. Pierre les reçoit avec hauteur, leur répond qu'il ne connoît point ce traité dont ils couvrent leur foiblesse, et les menace d'aller bientôt lui-même leur faire sentir s'ils sont amis ou ennemis. Une réponse si altière irrite les Bulgares; ils livrent combat, et chargent les cavaliers romains avec tant de furie, qu'ils les mettent en fuite. Pierre, indigné de cet affront, fait dépouiller et battre de verges le commandant de ces cavaliers. Les Bulgares vont se plaindre au kan de la perfidie des Romains. Ce prince en envoie faire des reproches à Pierre; celui-ci en rejette la faute sur le capitaine; il apaise le kan à force de présens, et continue sa marche contre les Esclavons. Pour avoir de leurs nouvelles, il fait passer le Danube à vingt soldats, qui sont surpris par l'ennemi et forcés eux-mêmes de découvrir les desseins du général romain. Piragaste, chef des Esclavons, profite de ces instructions, et va se mettre en embuscade dans un bois, à l'endroit où les Romains devoient passer le fleuve.

Il ne les attendit pas long-temps. Pierre fit d'abord passer un corps de mille hommes, qui furent enveloppés et taillés en pièces sans qu'il en échappât un seul. Une si grande perte rendit le général romain plus circonspect. Il fit passer ensemble le reste de ses troupes, qui, rangées en bon ordre sur leurs bateaux, présentoient un front redoutable, et accabloient de traits les enne-

mis. Ceux-ci, trop foibles pour disputer le passage, prirent la fuite après avoir perdu leur commandant Piragaste. Les Romains ne purent les poursuivre, ayant laissé leurs chevaux au-delà du Danube. Le lendemain, leurs guides, s'étant égarés, les conduisirent par des chemins arides, où ils souffrirent une soif extrême. Ils manquoient d'eau depuis trois jours, et ils alloient périr, lorsqu'un prisonnier leur indiqua le fleuve Hélibacias, qui n'étoit qu'à cinq lieues. Quoique épuisés de fatigue, ils y marchèrent avec empressement; et dès qu'ils eurent atteint les bords, les uns se jettent à genoux et se plongent le visage dans le fleuve, les autres puisent de l'eau dans leurs casques, tous ne songent qu'à se désaltérer, lorsqu'ils se sentent percer de traits. Les Esclavons, cachés dans un bois sur l'autre rive, tirent sur eux sans cesse, et en font un horrible carnage. Les Romains, déjà blessés pour la plupart, mais enflammés de colère, mettent ensemble des radeaux et traversent le fleuve en désordre. Ils sont reçus avec vigueur, entièrement défaits, obligés de repasser l'Hélibacias, et ensuite le Danube. Ils regagnent la Thrace, et prennent leurs quartiers d'hiver.

Cette année les Maures formèrent en Afrique une conspiration générale, et marchèrent vers Carthage, avec une nombreuse armée. Gennade, préfet de la province, ce qu'on nommoit alors *le Décar*, n'ayant pas assez de troupes à leur opposer, les amusa par une négociation simulée; et, profitant d'un jour de fête où ils se livroient à la débauche, il les surprit et les tailla en pièces. Cette défaite dissipa toute cette multitude de barbares. On vit en ce même temps une comète qui, selon l'ordinaire, donna occasion à des conjectures aussi fâcheuses que frivoles.

Pierre n'avoit remporté aucune gloire de son expédition. L'empereur renvoya Prisque à la tête de son armée; et ce général, ayant rassemblé les troupes dans

An. 598.
Simocat. l. 7, c. 7, 10, 11.

Theoph. p. 233, 234. *Cedr. p.* 399. *Hist. miscel. l.* 17.

l'Astique, qui faisoit partie de la Thrace, les trouva fort affoiblies depuis son départ. Il étoit tenté d'en instruire le prince, de peur d'être responsable des suites que pouvoit entraîner le mauvais état de l'armée. De plus habiles courtisans lui conseillèrent de n'en rien faire, et de ne se pas compromettre avec le frère de l'empereur. Il prit donc le parti de réparer par des recrues les défaites passées; et, n'osant plus se hasarder au-delà du Danube, il se mit en marche le long du fleuve vers la haute Mœsie, et arriva à Noves. Cette ville, située entre le pont de Trajan et Viminac, vers la Pannonie, étoit différente de celle du même nom, où Pierre s'étoit rendu l'année précédente, et qui étoit placée sur le même fleuve, entre Apiara et Nicopolis. L'approche de l'armée romaine donna des alarmes au kan des Abares, qui résidoit à Sirmium. Il avoit ravagé cette frontière, où il possédoit plusieurs places, et se prétendoit souverain de cette portion de la Mœsie. Il envoya demander à Prisque ce que les Romains venoient faire dans une contrée qui lui appartenoit par droit de conquête; il ajoutoit que cette irruption sur les terres des Abares étoit une infraction manifeste de la paix que Prisque lui-même avoit jurée. Prisque, se croyant en état de braver les Abares, répondit fièrement que le pays où il étoit appartenoit aux Romains; que des barbares chassés de l'Orient devoient se trouver heureux qu'on leur eût ouvert un asile dans la Pannonie, et que ce n'étoit pas à des fugitifs de fixer les bornes de l'empire.

Une réponse si outrageante mit le kan en fureur. Il fit partir sur-le-champ un corps de troupes qui surprit Singidon, en abattit les murs, enleva la plus grande partie des habitans, et les transporta en Pannonie. A cette nouvelle, Prisque marche vers Singidon, arrive à dix lieues de cette ville, et fait passer ses troupes dans une île du Danube, vis-à-vis d'une place nommée Con-

stantiole. Le kan y vient en personne pour demander raison au général romain ; il s'arrête au bord du fleuve, et Prisque s'avance dans un bateau à la portée de la voix. L'entrevue se passa en reproches mutuels. Le prince barbare prétendoit que les Abares étoient maîtres des bords du Danube, dans toute l'étendue de son cours ; il accusoit les Romains de ne faire la paix que pour continuer impunément la guerre ; il en appeloit à Dieu même de la perfidie de Maurice. Prisque lui reprochoit le pillage de Singidon, la destruction des murs de cette ville, les violences exercées sur les habitans. Il le menaçoit d'une juste vengeance : *Vous vous plaignez,* lui repartit le kan, *de la ruine d'une ville ; vous pleurerez bientôt la perte de provinces entières.* Prononçant ces mots, il s'éloigne du bord, et retourne à Sirmium. Prisque fait partir un de ses lieutenans nommé Guduïs, avec un grand corps de troupes pour reprendre Singidon. Comme la ville étoit démantelée, les barbares qui s'y étoient établis en sortent, et se font un rempart de leurs chariots. Attaqués par les Romains, et craignant en même temps que les habitans ne vinssent les charger par-derrière, ils prennent la fuite, et abandonnent la place. Prisque en prend possession, et passe le reste de l'été à en relever les murs et à la mettre hors d'insulte. Le kan, ne pouvant rassembler en si peu de temps une armée assez forte pour empêcher ces ouvrages, se contente de déclarer la guerre. Il en fait les préparatifs pendant l'hiver.

L'année suivante il marche en Dalmatie, prend de force la ville de Balbé, pille et détruit quarante autres places, et couvre de ruines et de cendres les bords du golfe Adriatique. Prisque, trop inférieur en forces, ne le suivoit que de loin, évitant avec soin d'être forcé de combattre. Enfin, las de traîner son armée à la suite de l'ennemi, sans autre fruit que d'être le triste spectateur de tant de ravages, il s'arrêta dans un poste avantageux, et

An. 599.
Simocat. l. 7, *c.* 12.
Theoph. p. 233, 234.

se contenta de détacher deux mille soldats sous la conduite de Guduïs, pour observer les barbares. Guduïs, aussi prudent que courageux, pour ne pas exposer sa troupe à quelque rencontre fâcheuse, s'écarta du grand chemin, marchant à couvert au travers des bois, ou par des sentiers inconnus et difficiles. S'étant approché des ennemis, il aperçut du haut d'une éminence une troupe de barbares qui passoit au-dessous. Il envoya trente hommes pour les observer de plus près. Ceux-ci, les ayant suivis par des chemins détournés, les surprennent la nuit suivante, et, les trouvant endormis, ils en tuent plusieurs, et en enlèvent trois qu'ils conduisent à leur commandant. Guduïs apprend de leur bouche que cette troupe est un détachement de deux mille hommes envoyés par le kan en Pannonie pour y transporter son butin. Il part aussitôt, et va se mettre en embuscade à l'entrée d'un vallon par où les barbares devoient passer. Le lendemain matin, dès qu'ils y sont engagés, il les charge par-derrière, les massacre tous sans qu'il en reste un seul, et conduit à Prisque les chariots remplis de butin. C'étoient les dépouilles de la Dalmatie; et par ce coup de hardiesse les Romains retirèrent tout le fruit des ravages que les Abares avoient faits dans cette campagne. Le kan, aussi honteux que désespéré de cette perte, retourna en Pannonie, et Prisque reprit le chemin de la Thrace.

An. 600. Simocat. l. 7, c. 13. Theoph. p. 234. Hist. miscel. l. 17.

Le prince abare n'attendit pas la fin de l'hiver pour se venger de cet affront. Dès le mois de février il traversa toute la Mœsie, et vint se présenter devant Tomes, dans la petite Scythie. Prisque fit sortir ses troupes de leurs quartiers, et accourut au secours de la place. Les deux armées demeurèrent long-temps campées en présence l'une de l'autre, sans faire aucun mouvement. Aux approches de la fête de Pâques, qui tomboit cette année au dixième d'avril, tout le pays ayant été ravagé par les Abares, les vivres manquoient aux Romains, et la

faim se faisoit sentir dans leur camp. On vit alors un roi barbare donner un exemple d'humanité dont les ennemis les plus généreux ont été rarement capables. Le kan, quoique païen, envoya dire à Prisque *que, malgré le juste ressentiment qui lui mettoit les armes à la main, il ne pouvoit sans compassion voir les Romains mourir de faim dans des jours de joie, au milieu de la plus grande solennité de leur religion; que, si Prisque acceptoit ses offres, il étoit prêt à lui envoyer des vivres.* La nouveauté d'une proposition si peu attendue inspira d'abord de la défiance; mais les deux chefs s'étant mutuellement donné la foi par un serment, on convint d'une trève de cinq jours, et l'on vit avec surprise arriver au camp quatre cents chariots chargés de vivres. Le kan n'avoit d'abord rien demandé en échange; le quatrième jour il fit prier le général romain de lui envoyer des aromates des Indes. Prisque lui fit porter du poivre, de la cannelle, et quantité d'autres épiceries. Pendant tout le temps de la trève, les Abares, confondus avec les Romains, fréquentoient leur camp, passoient la nuit sous les mêmes tentes, mangeoient et se divertissoient avec eux; les deux armées n'en faisoient qu'une; ils sembloient être devenus frères. Les fêtes étant passées, ils redevinrent ennemis, et le prince abare rappela ses soldats dans leur camp.

Simocat. l. 7, c. 13, 14. Theoph. p. 234, 235. Cedr. p. 399.

Six jours après on vint lui annoncer que Comentiole marchoit vers Nicopolis, sur le Danube. C'étoit une nouvelle armée que l'empereur envoyoit pour faire diversion. En effet, le kan décampa sans être suivi de Prisque, qui n'avoit reçu aucun ordre, et qui, n'étant pas même instruit de la marche de Comentiole, s'imagina sans doute que ce mouvement des ennemis n'étoit qu'une feinte pour lui faire quitter un poste avantageux, à la faveur duquel il couvroit la ville de Tomes. Le kan étoit encore éloigné de vingt-cinq lieues lorsque Comentiole s'avança jusqu'à la ville d'Yatrus, à l'em-

bouchure d'uue rivière de même nom, qui se jette dans le Danube. De là il dépêcha pendant la nuit vers le prince abare un courrier, avec une lettre dont on ne sut jamais le contenu. Lorsque les barbares ne furent plus qu'à cinq ou six milles, il fit mettre ses soldats sous les armes quelque temps avant le jour. Mais cet ordre fut donné avec tant de froideur, que les troupes, s'imaginant qu'il ne s'agissoit que d'une revue, s'armèrent négligemment, la plupart ne daignant pas même endosser leurs cuirasses. Au lever du soleil, ils furent fort surpris d'apercevoir les ennemis s'avançant en bon ordre, et se rangeant en bataille à la distance de deux milles. La terreur se répand parmi eux; ils reprochent à leur général son silence perfide; ils courent prendre le reste de leurs armes, et viennent en tumulte former leurs rangs et leurs files. Comentiole redouble la confusion en changeant à tous momens l'ordre de bataille, et faisant passer les divers corps de troupes, tantôt du centre à la gauche, tantôt de la gauche à la droite. Il fait secrètement donner ordre aux corps qui formoient l'aile droite de s'enfuir et de sauver leurs bagages. Ils prirent cet avis pour un effet de la prédilection du général, et ne manquèrent pas de le suivre. Le reste des troupes, quoique alarmé de cette désertion, conserve cependant assez de courage pour ne la pas imiter. Elles se tiennent tout le jour en bataille, et se retirent le soir dans leur camp. Pendant la nuit suivante, Comentiole fait partir les meilleurs soldats, sous prétexte de les envoyer à la découverte, et leur ordonne en secret de s'éloigner et de se mettre en sûreté. Il part lui-même avant le jour à l'insu des troupes restées dans le camp, et ne revient plus. On le cherche, on l'attend jusqu'à midi; alors l'armée, se voyant abandonnée et trahie, repasse l'Yatrus; et toujours ensemble, mais sans garder aucun ordre, ils fuient le reste du jour et la nuit suivante dans l'espace de treize lieues, poursuivis par les ennemis, qui ne leur don-

noient aucun relâche. Ils approchoient de Nicopolis; mais il falloit passer entre des montagnes dont les gorges étoient fermées par un gros détachement de cavaliers abares. Les Romains, excédés de fatigue, voyant la mort devant et derrière eux, s'animent les uns les autres à périr en gens de cœur; ils ramassent ce qui leur restoit de vigueur, fondent tête baissée sur les ennemis, et forcent le passage avec une grande perte des leurs.

Cependant Comentiole fuyant toujours, arriva devant Drizipères, à plus de soixante et quinze lieues. Il trouva les portes fermées, et les habitans assemblés sur les murs, d'où ils l'accablèrent d'injures, et l'éloignèrent à coups de pierres. Il prit le chemin de Constantinople, chargé d'ignominie, et se replongea dans les intrigues de la cour, où il trouva de quoi se consoler du mépris et de la haine publique. Le kan, vainqueur sans coup férir, marche à Drizipères, prend la ville, brûle l'église de Saint-Alexandre, pille la riche sépulture et disperse les os de ce saint martyr, qui étoit en grande vénération dans ces contrées. On crut que la peste qui désola ensuite son armée étoit un effet de la vengeance divine. Outre un nombre infini de soldats, il perdit sept de ses fils; et le pillage de la Thrace, la multitude d'habitans qu'il fit prisonniers, les richesses dont il chargea son armée ne furent qu'un léger soulagement à sa douleur.

Simocat. l. 7, c. 14, 15. Theoph. p. 235. Zon. t. 2, p. 77. Cedr. p. 400.

La fuite de Comentiole jeta l'alarme dans Constantinople; on croyoit à tous momens voir les Abares arriver au pied des murs; on parloit déjà d'abandonner la ville, et de se retirer à Chalcédoine, pour mettre le Bosphore entre les Romains et les barbares. Le sénat pressoit l'empereur de traiter avec le kan pour éloigner l'orage près de fondre sur la capitale de l'empire. Il suivit ce conseil, et députa le sénateur Harmaton avec de riches présens. Le kan étoit encore à Drizi-

pères, plongé dans la plus amère affliction. Il refusa les présens de Maurice, et passa onze jours sans vouloir entendre l'envoyé, répétant sans cesse qu'*il en appeloit au jugement de Dieu; que l'empereur étoit l'auteur de la guerre et de tous les maux que souffroient les deux nations.* Enfin le douzième jour il consentit à donner audience au député; il accepta ses présens, et proposa lui-même de rendre la liberté aux prisonniers pour une pièce d'or par tête. Maurice, ayant rejeté cette proposition, le kan rabattit la moitié de la somme; ce que l'empereur refusa encore. Enfin le kan s'étant réduit à quatre siliques par tête, ce qui ne faisoit pour chacun que quarante-cinq sous de notre monnoie, Maurice, par un trait d'avarice inconcevable, aima mieux laisser périr ses sujets dans les fers que de payer une somme qui n'égaloit pas le prix des plus vils animaux. Alors le barbare, outré de colère, fit égorger tous les prisonniers. Ils étoient au nombre de douze mille. Cet emportement n'empêcha cependant ni Maurice de demander la paix, ni le kan de l'accorder. Elle fut conclue aux conditions que les Romains ajouteroient encore vingt mille pièces d'or au tribut annuel qu'ils payoient aux Abares; que le Danube seroit le terme des deux états; que ni l'une ni l'autre nation ne pourroit le passer hors de la Pannonnie cédée aux Abares; que cependant les Romains auroient cette liberté lorsqu'ils feroient la guerre aux Esclavons. Après ce traité, le kan se retira dans ses états au-delà du Danube.

Théophylacte, auteur contemporain, qui a écrit l'histoire du règne de Maurice, ne dit rien ni de l'offre du kan pour le rachat des prisonniers, ni du refus de Maurice, ni de leur massacre; et il est difficile de croire qu'un empereur ait porté l'avarice jusqu'à refuser pour la délivrance de douze mille soldats une somme qui n'alloit qu'à vingt-sept mille francs de notre monnoie, dans le temps même qu'il accordoit aux Abares une augmen-

tation de près de trois cent mille livres de tribut annuel. Cependant Théophane et tous les autres auteurs donnent ce fait pour indubitable; ils le citent comme la principale cause des chagrins, des regrets, des remords dont le cœur de Maurice fut déchiré pendant les deux années qu'il vécut encore. Mais ils ont tort, à mon avis, d'attribuer cette inhumanité à une sordide avarice; c'étoit un effet de ressentiment et de vengeance. Ces douze mille hommes étoient pour la plupart des soldats de Comentiole, pris dans la déroute de son armée; c'étoient ces mêmes séditieux qu'on a vus en Orient soulevés contre Philippique, transportés ensuite en Thrace, mutinés d'abord contre Prisque, et peu de temps après contre le frère de l'empereur. Maurice, n'osant les punir, avoit pris la cruelle résolution de s'en défaire en les abandonnant à l'ennemi. La conduite de Comentiole le prouve évidemment : ce message qu'il envoie secrètement au kan, le désordre qu'il jette lui-même dans ses troupes, sa fuite précipitée, indiquent la trahison plutôt que la lâcheté; et le soupçon tomba dès-lors sur l'empereur même. On crut que Comentiole avoit suivi des ordres secrets; et, ce qui dut confirmer cette opinion, c'est qu'au lieu d'encourir la disgrâce qu'il auroit méritée, il fut encore employé dans le commandement l'année suivante. Maurice, ayant donc résolu de perdre ces soldats, ne voulut pas les délivrer lorsqu'ils furent prisonniers. Il ne prévoyoit pas sans doute que la colère du kan se porteroit jusqu'à les faire massacrer. Mon dessein n'est pas ici de justifier Maurice, mais seulement d'assigner une cause vraisemblable de son refus. Il n'en sera que plus condamnable. L'avarice est un motif plus honteux, mais moins criminel qu'une vengeance basse et inhumaine. Que penser d'un prince qui laisse périr une multitude d'innocens pour se défaire de quelques séditieux; qui, au lieu de punir en monarque des sujets rebelles, les livre en traître, et qui, par une per-

fidie plus coupable que leur sédition, abandonne au fer ennemi ceux qu'il n'ose châtier par les armes de sa justice !

Simocat. l. 7, c. 16; l. 8, c. 1. Theoph. p. 236.

Ce triste événement excita contre Maurice une haine générale. Ce n'étoit dans toute la Thrace que propos injurieux, que malédictions. L'armée de Prisque, touchée du malheureux sort de celle de Comentiole, éclatoit en imprécations. Elle députa pour demander vengeance d'un général perfide qui avoit trahi ses propres troupes. Ce fut dans cette rencontre que Phocas commença de se faire connoître. Il étoit un des députés; il se signala par l'insolence avec laquelle il s'emporta contre l'empereur en présence du sénat. Son audace excita tant d'indignation, qu'un des patrices le prit par la barbe, et lui meurtrit le visage à coups de poing. Tout Constantinople étoit en mouvement; on demandoit à grands cris justice d'une si indigne trahison. Dans ce soulèvement général, l'empereur, craignant pour lui-même, nomma des commissaires pour juger Comentiole. Mais, à force de sollicitations, de présens, de promesses, il fit si bien, que les députés se désistèrent de l'accusation. Les esprits s'aigrirent de plus en plus. Cette agitation se répandit dans tout l'empire; on ne voyoit plus que prodiges, que signes funestes d'une révolution prochaine. L'apparition de deux monstres marins qui se montrèrent dans le Nil près d'Alexandrie effraya toute l'Egypte. On vit un matin sortir des eaux un homme d'une taille gigantesque; il avoit le regard affreux, les cheveux roux, mêlés de blancs, les joues charnues, la poitrine et les épaules larges, les bras nerveux, les flancs pleins de vigueur. Le reste du corps demeura plongé dans l'eau. Ménas, préfet d'Egypte, qui se trouvoit dans le voisinage, accourut à ce spectacle, et bientôt les bords furent couverts d'une multitude de peuple. Plusieurs, encore entêtés des superstitions du paganisme, s'imaginoient voir le dieu du Nil adoré dans l'ancienne Egypte. Trois

heures après, on vit paroître à côté de lui un autre monstre qui ressembloit à une femme dans la fleur de la jeunesse et de la beauté ; ses cheveux noirs flottoient sur ses épaules ; elle ne s'éleva que jusqu'à la ceinture. Ces deux poissons, à figure humaine, se donnèrent en spectacle pendant tout le jour, et se replongèrent aux approches de la nuit. Plusieurs relations modernes font mention de monstres semblables, qui se sont fait voir en divers temps et sur diverses plages. Le Nil, consacré par la plus ancienne idolâtrie, eut toujours le privilége d'être, de tous les fleuves, le plus fécond en merveilles. L'antiquité a traité dans des ouvrages exprès des poissons de ce fleuve qui approchoient de la forme humaine. Un écrivain, nommé Lydus, qui vivoit sous Justinien, avoit pris la peine d'expliquer les événemens que pronostiquoient ces apparitions. Cet ouvrage s'est perdu sans nous laisser aucun regret.

Peu s'en fallut qu'au commencement de l'année suivante la guerre ne se rallumât entre l'empire et la Perse. Les Sarrasins attachés au service des Romains avoient fait des courses dans la Perse, et Chosroës songeoit à s'en venger. Pour prévenir une rupture, Maurice lui députa George, préfet du prétoire d'Orient. Le roi, irrité, refusa audience pendant plusieurs jours. Enfin, faisant réflexion que, son autorité étant encore mal affermie, il y auroit de l'imprudence à s'attirer sur les bras de si redoutables ennemis, il consentit à écouter le député, et voulut bien recevoir ses excuses. George avoit réussi dans son ambassade ; mais il perdit à la cour tout le mérite du succès. Il se vanta d'avoir entendu Chosroës déclarer à ses satrapes que, s'il ne rompoit pas avec l'empereur, c'étoit uniquement en considération du mérite personnel de l'ambassadeur. Ce discours, débité à l'oreille dans un lieu où rien ne demeure secret que ce qui peut être favorable, piqua vivement le prince, et George ne retira de sa vanité qu'une juste disgrâce.

An. 601.

Simocat. l. 8, *c.* 1.

Simocat. l. 8, c. 1, 2, 3, 4. Theoph. p. 236, 237. Cedr. p. 400, 401. Niceph. Cal. l. 18, c. 37. Hist. miscel. l. 17.

Le traité de Drizipères étoit si humiliant pour l'empire, qu'il ne pouvoit subsister long-temps. A peine fut-il conclu, que Maurice se montra impatient de le rompre, et l'humeur turbulente des Abares, qui ne pouvoient s'abstenir de courses et de rapines, en fournissoit de fréquentes occasions. L'empereur saisit la première qui se présenta : il leva de nouvelles troupes, en donna le commandement à Comentiole, et le fit partir pour aller se joindre à Prisque, qui avoit passé l'hiver à Singidon. Les deux armées réunies marchèrent à Viminac, où Comentiole s'arrêta pour raison de maladie. On soupçonna que ce n'étoit qu'un prétexte pour se soustraire aux yeux des soldats, dont il se sentoit détesté. Le kan, qui se trouvoit alors au-delà du Danube, manda aussitôt à ses troupes de Pannonie de passer la Save, et de ne rien épargner sur le territoire des Romains. Il rassembla en même temps une autre armée, et mit à la tête d'un gros détachement quatre de ses fils, avec ordre de défendre le passage du Danube. Malgré cette opposition, les Romains passèrent le fleuve sur des barques faites à la hâte, repoussèrent les Abares, et se campèrent sur les bords. Prisque étoit demeuré à Viminac, pour attendre que Comentiole fût en état de commander ; il n'osoit risquer une bataille sans son collègue, qui avoit la faveur et le secret de la cour. Mais, les troupes qui campoient au-delà du Danube lui ayant fait savoir qu'elles étoient vivement pressées par les barbares, il prit le parti de les aller joindre. Dans sa première expédition contre les Abares il ne s'étoit montré qu'un médiocre général ; mais les succès brillans et multipliés qu'il eut dans la campagne de cette année pourroient lui donner place entre les plus grands capitaines, si les historiens du temps avoient assez détaillé sa conduite pour mettre la postérité en état de juger s'il a dû ses victoires à sa capacité ou à la fortune. Dès qu'il fut arrivé, il renvoya les barques à

Viminac, pour ôter aux soldats le moyen de repasser en cette ville, comme ils faisoient sans cesse; ce qui affoiblissoit l'armée et la mettoit hors d'état de soutenir les attaques de l'ennemi.

Quatre jours après, il rangea ses troupes en bataille à la tête de son camp; et comme l'usage des barbares étoit d'attaquer par pelotons en voltigeant de toutes parts, il divisa son armée en trois corps de figure carrée, leur donnant autant de profondeur que de front, pour être en état de faire face de tous côtés. Il ordonna de ne se servir que de piques et de javelines pour combattre de près, sans tirer de flèches. Le combat ne finit qu'avec le jour, et se termina à l'avantage des Romains. Ils ne perdirent que trois cents hommes, et en tuèrent quatre mille aux Abares. Les ennemis ne parurent point pendant deux jours. Au matin du troisième, comme ils sortoient de leur camp, Prisque se rangea dans le même ordre qu'auparavant. Mais, pendant le combat, il fit insensiblement étendre les ailes de son armée pour envelopper les barbares, qui perdirent ce jour-là neuf mille hommes. Dix jours se passèrent sans aucune action. Enfin Prisque, encouragé par deux victoires, alla présenter le combat à son tour. Il se posta sur la pente d'un coteau, au pied duquel s'étendoit un étang. De là, tombant avec vigueur sur les Abares, il les enfonça de vive force, les poussant toujours du côté de l'étang. Il en périt quinze mille, soit par l'épée des Romains, soit dans les eaux, où ils se précipitèrent. De ce nombre furent les quatre fils du kan. Le kan lui-même courut risque de la vie, et s'enfuit jusque sur les bords de la Teisse. Prisque, après avoir donné du repos à ses troupes, alla chercher les Abares, et, un mois après la bataille précédente, il en livra une quatrième, où il n'eut pas moins de succès. Comme les vaincus avoient passé la Teisse, Prisque envoya la nuit suivante quatre mille hommes au-delà de cette rivière pour les observer. Ce

détachement tomba sur une grande assemblée de Gépides, qui s'étoient rendus dans une bourgade pour y célébrer une de leurs fêtes. Ces barbares n'étant pas informés du succès de la bataille, se livroient à la joie, et passoient la nuit à boire. Les Romains, les ayant surpris en cet état, n'eurent que la peine de les massacrer. Ils en tuèrent trente mille, et, chargés de butin, ils retournèrent joindre Prisque au-delà du fleuve. Vingt jours après le kan repassa la Teisse, et vint défier les Romains. Son opiniâtreté fut encore moins heureuse, et cette victoire de Prisque couronna les succès de cette glorieuse campagne. L'armée du kan, qui étoit très-nombreuse, fut presque entièrement taillée en pièces ou noyée. Il n'en resta que trois mille Abares, huit mille Esclavons, et six mille deux cents autres barbares, qui furent tous faits prisonniers et envoyés à Tomes.

Le kan donna en cette occasion une preuve signalée de sa fermeté et de sa présence d'esprit. Au lieu de se laisser abattre par tant d'infortunes, il usa d'une ruse qui réparoit une partie de ses pertes. Aussitôt après sa défaite il fit partir des courriers chargés d'une lettre pour l'empereur ; il leur ordonna de faire une extrême diligence pour arriver à Constantinople avant la nouvelle de la dernière bataille. Il demandoit qu'on lui remît les prisonniers, et en cas de refus, il menaçoit de mettre à feu et à sang la Mœsie et la Thrace, et de ne faire aucun quartier aux habitans. Maurice, dont l'esprit étoit affoibli par les révoltes qu'il avoit essuyées, et par le mécontentement de ses sujets, ne sachant pas encore que le kan n'étoit plus en état de se faire redouter, se laissa intimider, et envoya ordre de relâcher les prisonniers : ce qui fut exécuté avec autant d'étonnement que de regret de la part du général et des troupes.

La gloire de Prisque, qui, dans l'espace de deux mois, venoit de remporter cinq victoires, excita la jalousie de Comentiole. Il se réveilla comme d'une léthargie, et

courut à Noves, dans l'intention de se signaler par quelque exploit avant la fin de la campagne. Arrivé dans cette ville, il assembla les principaux habitans, et leur demanda des guides pour le conduire au-delà du Danube, par le chemin que Trajan avoit fait autrefois pratiquer au travers de l'ancienne Dace. Il vouloit, disoit-il, couvrir de cendres tout ce vaste pays, qui appartenoit au kan des Abares. Les habitans n'ayant point de guides à lui donner, il entra en fureur, et fit trancher la tête à deux d'entre eux. Effrayés de cette violence, ils se jetèrent à ses pieds, et lui dirent que personne à Noves ne connoissoit ce chemin; mais qu'à quatre lieues de leur ville habitoit un vieillard de cent douze ans, fort instruit des antiquités du pays, et qui pourroit lui en donner des indices. Comentiole s'y transporta lui-même, et pressa vivement ce vieillard de lui servir de guide. Celui-ci s'en défendoit, représentant au général que cette route étoit impraticable; que la chaussée, rompue en mille endroits, traversoit des montagnes escarpées, des vallées profondes, de vastes marais; que depuis quatre-vingt-dix ans elle étoit entièrement abandonnée, et que, la saison étant déjà fort avancée, toute cette contrée étoit couverte de glaces et de neiges. Comentiole n'écoutoit que son ardeur téméraire; il s'obstina dans son dessein, et bientôt la rigueur du froid, la violence des vents, et toutes les incommodités inséparables d'une marche si pénible firent périr quantité de soldats et la plus grande partie des bêtes de somme. Il lui fallut retourner sur ses pas, chargé de malédictions de ses troupes, et revenir à Philippopolis, où l'armée passa l'hiver, tandis que le général, de retour à Constantinople, imaginoit des prétextes pour couvrir d'abord la honte de son inaction, et ensuite l'imprudence de son entreprise.

Le jour de Pâques, qui tomboit cette année au 26 mars, l'impératrice Constantine, de concert avec Sophie, veuve de Justin II, et qui vivoit encore, fit présent à

Simocat. l. 8, c. 4, 5. Theoph. p. 238.

Cedr. p. 401. Niceph. Cal. l. 18, c. 37, 38. Zon. t. 2, p. 77, 78. Hist. miscel. l. 17.

l'empereur d'une couronne d'or enrichie de pierreries, d'un prix inestimable. Plus cet ouvrage parut admirable aux yeux de Maurice, plus il le crut digne d'être offert à Dieu. Dès qu'il eut reçu cette couronne, il se transporta dans l'église de Sainte-Sophie, et la fit suspendre, au-dessus de l'autel, à trois chaînes d'or semées de pierres précieuses. Cette action de piété charma toute la ville, excepté les deux princesses, dont la dévotion n'étoit pas si fervente, et qui, se croyant méprisées, ne purent s'empêcher d'en témoigner leur chagrin. Mais, à la fête de Noël de cette même année, ce peuple, admirateur de la piété de Maurice, ne craignit pas de la troubler par le plus sanglant affront. C'étoit la coutume des empereurs de passer la nuit de Noël dans l'église avec le peuple, et d'assister, le jour de la fête, à tous les offices. Depuis quarante jours, Constantinople souffroit beaucoup de la disette. Comme l'empereur, accompagné du clergé, et suivi d'une foule d'habitans, marchoit nu-pieds en procession, pendant la nuit de Noël, au travers de la ville, une troupe de séditieux lui demanda du pain avec de grands cris, l'accabla d'injures, et fit tomber sur lui une grêle de pierres. Maurice donna ordre à ses gardes d'écarter cette multitude, en la menaçant des masses de fer dont ils étoient armés, mais sans frapper personne. Il se sauva lui-même dans l'église de la Sainte-Vierge, au quartier de Blaquernes; c'étoit un asile respectable à la fureur la plus animée. On prétendoit conserver en ce lieu une partie des vêtemens de la mère de Dieu. Théodose, fils aîné de Maurice, fut sauvé par le patrice Germain, son beau-père, qui le couvrit de sa robe. Cependant les séditieux, ayant rencontré un homme du peuple qui ressembloit à Maurice, l'habillèrent d'une méchante casaque noire, lui environnèrent la tête d'une couronne d'ail, et le promenèrent sur un âne à la lueur des flambeaux, en le chargeant d'opprobres. La sédition finit avec la nuit, et l'empereur

demeura tout le jour dans l'église de Blaquernes, où il assista à la célébration des saints offices. Il se retira le soir dans son palais. Le lendemain, ayant fait arrêter les plus coupables, il se contenta de les faire châtier légèrement, et de les bannir; mais il leur accorda bientôt la permission de revenir à Constantinople. Quoique le tumulte fût calmé, une agitation secrète subsistoit encore dans les esprits. Un moine enthousiaste, renommé pour l'austérité de sa vie, courut dans les rues de la ville, tenant une épée nue, et criant de toute sa force *que l'empereur périroit par l'épée.* On ajoute qu'un prétendu prophète, nommé Hérodien, prédit publiquement à Maurice tous les malheurs qui devoient lui arriver.

Maurice, effrayé de ces prédictions, et plus encore des reproches qu'il se faisoit à lui-même d'avoir sacrifié à une cruelle vengeance un si grand nombre de ses soldats, étoit jour et nuit dévoré par de mortels déplaisirs. Il ne craignoit pas de mourir : la vie lui étoit devenue insupportable; mais il trembloit dans l'attente des jugemens de Dieu qui lui redemanderoit le sang de ses sujets. Ce prince religieux demandoit sans cesse à Dieu de le punir en ce monde plutôt que dans l'autre; et, pour donner plus de force à ses prières, il eut recours à celles des plus saints personnages de l'empire. Il écrivit aux patriarches, aux évêques, aux moines de Jérusalem, à ceux des déserts de Syrie et d'Egypte, pour les supplier d'obtenir de Dieu qu'il voulût bien ne le châtier que par des disgrâces temporelles. Il reçut quelques mois après une réponse des moines du désert. Ces solitaires, dont la piété simple et grossière ne connoissoit point de ménagement, lui écrivirent en ces termes : *Le ciel exauce vos vœux ; il accepte votre pénitence ; il veut bien vous admettre avec votre famille au bonheur de l'autre vie ; mais vous perdrez l'empire avec douleur et avec honte.* Maurice reçut cette sentence sans murmurer ; il remercia Dieu, et attendit avec résignation, mais non pas sans

Simocat. l. 8, c. 11. *Theoph. p.* 239, 240. *Cedr. p.* 401, 402. *Niceph. Cal. l.* 18, c. 42. *Zon. t.* 2, p. 78. *Manas. p.* 75. *Glycas, p.* 274. *Hist. miscel. l.* 17.

crainte, la révolution dont il étoit menacé. Entre les prédictions que ses inquiétudes faisoient naître, on l'avoit averti de se garder de la lettre grecque répondant aux deux lettres latines *PH*. Ses soupçons tombèrent sur son beau-frère Philippique. Il lui interdit l'entrée du palais, malgré les sermens de ce seigneur qui prenoit Dieu à témoin de son inviolable fidélité.

An. 602.
Simocat. l. 8, *c.* 5.
Theoph. p. 238, 239.
Niceph. Cal. l. 18, *c.* 38.

La Providence divine se servit de Maurice même pour hâter sa perte. Prisque s'étoit rendu redoutable aux Abares; il étoit estimé des troupes; l'empereur le rappela, et le fit remplacer par son frère, qui ne s'étoit fait connoître que par de mauvais succès. L'histoire n'apporte aucune raison de ce changement; il est à croire que Maurice, dans les alarmes dont il étoit agité, n'osoit se fier qu'à sa propre famille. Pierre fit camper l'armée à Plastole sur le Danube, où il passa sans rien faire le temps de la campagne. Au mois de septembre il marcha en Dardanie, où il apprenoit qu'une armée d'Abares s'étoit rendue, sous la conduite d'un général nommé Apsich. Son intention étoit d'entrer en négociation plutôt que de livrer bataille. Mais, Apsich voulant faire acheter la paix aux Romains par la cession de quelques places, on se sépara sans rien conclure. Le kan se retira vers Constantiole, et les Romains vers Andrinople. Peu de jours après, Pierre reçut ordre de passer le Danube, et d'entrer sur les terres des Esclavons. Il chargea de cette expédition son lieutenant Guduïs, qui fit un grand massacre de ces barbares. Les soldats, chargés de butin, vouloient repasser le fleuve et revenir en Thrace. Guduïs les retint jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres. Pendant ce temps-là le général Apsich mettoit tout à feu et à sang dans le pays des Artes. C'étoit une peuplade de matelots qui naviguoient sur le Danube. Quoique Abares d'origine, ils venoient de fournir des bateaux aux Romains pour le passage, et le kan, outré de colère, avoit ordonné de les exterminer. Cette cruelle

exécution jeta la division entre les Abares ; il y en eut un grand nombre qui abandonnèrent l'armée pour se donner aux Romains.

Tandis que le kan mettoit tout en œuvre pour rappeler ces déserteurs, l'imprudente économie de Maurice révoltoit ses propres soldats et précipitoit sa ruine. Quoiqu'il eût déjà éprouvé la répugnance que sentoient les troupes romaines à supporter les frimas de l'Esclavonie, son avarice, que nulle crainte, nul danger ne pouvoient guérir, lui persuada qu'il gagneroit beaucoup à faire subsister son armée dans le pays et aux dépens des ennemis. En conséquence, il envoya ordre à Pierre de passer l'hiver au-delà du Danube. Une autre raison le déterminoit encore à prendre ce parti. Dans la crainte d'une révolution dont il étoit menacé, il croyoit devoir tenir éloignés les soldats, dont la hardiesse turbulente est pour l'ordinaire le premier mobile ou le principal appui des révoltes. Mais on vit alors ce que tous les siècles ont vu, que les précautions des foibles mortels contre les arrêts du ciel deviennent les moyens mêmes par lesquels ils s'exécutent. La résolution de l'empereur ne fut pas plus tôt connue des soldats, que les murmures éclatèrent. La sédition s'allume, on menace le général, on marche malgré lui au Danube, on le traverse, et on s'établit à Plastole. Pierre, n'osant s'exposer à la fureur d'une multitude mutinée, se retire à sept lieues du camp. Incertain du parti qu'il doit prendre, il consulte Guduïs ; et, par l'entremise de cet officier aussi adroit que vaillant et chéri des troupes, il vient à bout de les adoucir et de leur persuader de repasser le fleuve pour achever la campagne, la saison n'étant pas encore assez avancée pour obliger de prendre les quartiers d'hiver. Dans ce dessein, il les fait conduire à Sécurisca. Mais, tandis qu'on se disposoit au passage, il tomba de si grandes pluies, et le froid devint si rigoureux, que les soldats, perdant patience, se mutinèrent de nouveau, protestant qu'ils ne

Simocat. l. 8, c. 6.
Theoph. p. 239.
Niceph. Cal. l. 18, c. 39.
Zon. t. 2, p. 78.
Hist. miscel. l. 17.
Paul. diac. l. 4, c. 27.

sortiroient du camp que pour retourner en Thrace. Pierre se tenoit toujours à sept lieues du camp. Ils lui députèrent huit d'entre eux pour demander la permission d'aller passer l'hiver dans leurs familles. Phocas étoit du nombre de ces députés, et il se distingua encore entre tous les autres par son insolence. C'étoit par son rang un des derniers officiers de l'armée. Né en Cappadoce d'une famille obscure, il avoit été écuyer du général Prisque, et étoit parvenu au grade de centurion. Mais sa hardiesse brutale lui avoit fait un nom parmi le commun des soldats, et le rendoit propre à servir leur humeur séditieuse.

Theoph. p. 240. Pierre envoie aussitôt des courriers à l'empereur pour l'instruire de ce qui se passoit à Sécurisca et pour demander ses ordres. Le nom de Phocas frappa Maurice; il se souvint des invectives outrageantes auxquelles ce séditieux avoit osé s'emporter contre lui sept ans auparavant. Occupé de ces tristes pensées, il songea la nuit suivante qu'il étoit conduit comme un criminel devant une des portes du palais, nommée *la porte d'airain*, et que la statue du Sauveur, placée en ce lieu, prononçoit sa sentence en ces termes : *Livrez Maurice à Phocas avec sa femme, ses enfans et toute sa famille.* S'étant réveillé avec effroi, il appelle un de ses chambellans, et lui ordonne d'aller chercher Philippique et de l'amener sur-le-champ. On éveille Philippique, on lui signifie l'ordre de l'empereur : il se lève, persuadé qu'il touche au dernier moment de sa vie ; il dit les derniers adieux à sa femme qui fondoit en larmes; il prend le saint viatique pour se fortifier contre les horreurs de la mort, et va se présenter à l'empereur. Dès que Maurice l'aperçoit, il s'écrie : *Au nom de Dieu pardonnez-moi, Philippique, je vous ai injustement soupçonné;* et ayant fait retirer le chambellan, il se jette aux pieds de son beau-frère, et l'embrassant avec tendresse : *Je suis trop tard assuré de votre fidélité*, lui dit-il; *mais connoissez-vous Phocas? Oui*, répondit Philippique, *et vous devez vous-*

même le connoître; avez-vous oublié l'insulte qu'il vous a faite en plein sénat? C'est un séditieux à la fois insolent et lâche. Ah! repartit Maurice, *s'il est lâche, il est sanguinaire : que la volonté de Dieu s'accomplisse.*

Il paroît que Maurice, fatigué de tant de mutineries qu'il avoit éprouvées dans le cours de son règne, et honteux de céder, avoit résolu de perdre la vie ou de se faire obéir. Il mande à Pierre de ne rien relâcher sur l'exécution de ses ordres, et de forcer les soldats à hiverner au-delà du Danube. Pierre, se trouvant comme enfermé entre l'opiniâtreté du prince et celle des soldats, et prévoyant les malheurs qu'alloit causer le choc de ces deux résolutions contraires, s'approcha du camp, et manda tous les officiers pour leur faire part des ordres absolus de l'empereur. Ils lui protestent tous que les soldats n'obéiront pas, et lui en exposent les raisons. Quoiqu'elles lui paroissent bien fondées, il leur représente qu'il n'est pas le maître d'y avoir égard; qu'il les a déjà fait valoir au prince; que l'empereur persiste à les rejeter, et qu'il faut obéir. Ces paroles, portées aux oreilles des soldats, excitent la plus violente sédition. Les troupes sortent du camp; elles s'assemblent en tumulte; les officiers prennent la fuite, et se retirent auprès de Pierre. Les soldats choisissent Phocas pour les commander; ils l'élèvent sur un bouclier et le proclament général. Pierre dépêche un courrier à l'empereur, et s'éloigne pour se dérober à cette horrible tempête.

Simocat. l. 8, c. 7. Theoph. p. 241.

L'empereur, craignant de jeter l'alarme dans Constantinople, tint d'abord cette nouvelle secrète. Lorsqu'elle se fut répandue, il affecta une entière sécurité; et, dans les jeux du Cirque qu'il donna au peuple comme en pleine paix, il fit crier par un héraut *qu'on ne s'effrayât pas d'une émeute excitée dans l'armée par quelques mécontens; qu'elle seroit bientôt apaisée.* La faction bleue, favorisée de l'empereur, s'empressa en cette

occasion de témoigner son zèle par des acclamations ; la faction verte étant demeurée dans le silence, l'empereur en conçut de l'inquiétude. Il voulut connoître les forces des deux factions, et manda les deux chefs avec ordre de lui apporter leur rôle. Les verts se trouvèrent au nombre de quinze cents; les bleus n'étoient que neuf cents. Les zélés partisans de ces cabales séditieuses se faisoient enrôler ; ce qui n'empêchoit pas que, dans les émeutes fréquentes excitées par ces factions, presque tout le peuple ne se partageât, et que chacun ne prît parti selon ses inclinations et ses intérêts.

Simocat. l. 8, c. 8. Theoph. p. 241.

Cependant les soldats marchoient sous la conduite de Phocas, et ils étoient déjà en Thrace. Maurice leur envoya quelques officiers de sa maison pour les ramener à l'obéissance. Mais cette démarche du prince ne produisit d'autre effet que de rendre Phocas plus insolent. Il les renvoya sans vouloir les entendre. L'empereur, s'attendant à soutenir un siége dans sa capitale, fit prendre les armes au peuple, et chargea Comentiole de la défense des murs. Les révoltés n'épargnoient sur leur passage que les terres de Germain, beau-père de Théodose, fils aîné de l'empereur. Ce jeune prince prenoit depuis quelques jours, avec son beau-père, le divertissement de la chasse aux environs de Constantinople. N'étant pas instruit des excès auxquels se portoient les séditieux, il fut étonné de voir arriver de leur part des envoyés qui lui déclarèrent qu'ils ne reconnoissoient plus Maurice pour empereur, et qui lui offroient la couronne impériale. Rejetés avec horreur, ils firent les mêmes offres à Germain, qui, sans leur donner de réponse, partit sur-le-champ, et ramena son gendre à Constantinople.

Simocat. l. 8, c. 8. Theoph. p. 242. Cedr. p. 403.

Dans les alarmes où étoit Maurice, tout lui devenoit suspect. Les offres faites à Germain, et les ménagemens des rebelles à son égard lui firent soupçonner une secrète intelligence. Il lui en fit de vifs reproches, et, sans écouter sa réponse, il le quitta brusquement en

lui disant : *Persuadez-vous, Germain, que la mort la plus douce pour moi sera de périr par l'épée.* Théodose étoit présent. Touché du sort de son beau-père, et tremblant pour sa vie, lorsqu'il le vit sortir de l'appartement de l'empereur, il le suivit quelque pas, et lui dit à l'oreille : *Fuyez Germain, ou vous êtes mort.* Germain se retira dans sa maison, où, ne se croyant pas en sûreté, il en sortit sur le soir, escorté de ses gardes, et s'alla réfugier dans une église de la Sainte-Vierge, voisine de sa demeure. Maurice, l'ayant appris, lui envoya l'eunuque Etienne, gouverneur de ses enfans, et fort distingué à la cour, pour calmer ses craintes. Les gardes défendirent l'entrée de l'église et repoussèrent Etienne avec insulte. Pendant la nuit, Germain passe à l'église de Sainte-Sophie. L'empereur s'en prend à Théodose, qui avoit averti Germain, et, dans l'excès de sa colère, il s'emporte jusqu'à le frapper avec violence. Il envoie plusieurs de ses chambellans pour engager le fugitif à sortir de son asile. Germain se laissoit persuader, et étoit déjà hors de l'église, lorsqu'un dévot nommé André, qui avoit coutume de passer en ce lieu les jours entiers en prières, court après lui et l'engage à rentrer, lui protestant que c'est l'unique moyen de sauver sa vie. En même temps le peuple s'attroupe; mille voix confuses s'élèvent contre le prince; et entre autres injures qui n'avoient de fondement qu'une séditieuse insolence, on le traite de marcionite, secte ancienne, mais extravagante et méprisée, dont l'empereur ne savoit peut-être pas même le nom. A ces cris, ceux qui faisoient la garde sur les murs abandonnent leur poste et viennent se joindre aux séditieux. La révolte éclate dans tous les quartiers; la nuit augmente le tumulte et l'audace; la plus vile multitude, animée d'une aveugle fureur, va mettre le feu à la maison de Constantin Lardys, sénateur illustre, patrice, autrefois préfet d'Orient, et que le prince honoroit de la plus intime confiance.

C'étoit attaquer l'empereur lui-même ; Maurice sentit qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour se sauver. Il se dépouille de la pourpre, et, sous l'habit d'un particulier, il court au rivage, et se jette dans une barque avec sa femme, ses enfans, son ami Constantin, et ce qu'il peut emporter de ses trésors. Le peuple passe le reste de la nuit dans un affreux désordre, chargeant de malédictions et l'empereur et le patriarche Cyriaque, leur insultant par les railleries les plus grossières et par des chansons satiriques. Pendant ce temps-là Maurice couroit risque de la vie. Une tempête fit échouer sa barque à six lieues de la ville, près de l'église de Saint-Autonome, sur la Propontide, du côté de Nicomédie ; et comme si la Providence eût voulu l'enchaîner et le livrer à ses bourreaux, il fut au même moment attaqué d'un violent accès de goutte, maladie alors fort ordinaire aux habitans de Constantinople. Dans cette extrémité, il fit partir son fils Théodose avec Constantin pour aller implorer l'assistance de Chosroës. *Faites-le souvenir*, leur dit-il, *des secours que je lui ai prêtés dans son infortune ; exposez-lui nos malheurs ; ils sont les mêmes que les siens : il est maintenant ce que j'étois alors ; qu'il s'acquitte envers moi par une prompte reconnoissance.* Ensuite leur montrant l'anneau qu'il portoit au doigt : *Quelque ordre que vous receviez de ma part*, ajouta-t-il, *ne revenez pas qu'on ne vous présente cet anneau.*

Déjà quantité d'habitans sortoient tous les jours de Constantinople pour aller joindre Phocas. Jusqu'alors Germain n'avoit pas mérité sa disgrâce; mais, voyant la couronne impériale près de tomber de la tête de Maurice, il fut tenté de s'en saisir. Assuré de la bienveillance du peuple, il ne craignoit que la faction verte, puissante alors, et contre laquelle il avoit pris parti, ainsi que l'empereur. Il en sollicite les chefs ; il leur propose les conditions les plus avantageuses, s'ils veu-

lent déterminer leurs partisans à se déclarer en sa faveur. Ces démarches honteuses n'eurent aucun succès. L'esprit de faction étouffoit alors tout autre intérêt. On ne put jamais persuader aux verts que Germain se détacheroit de leurs rivaux ; ses offres furent rejetées, et, après s'être montré ambitieux en pure perte, il finit par être perfide : il se rangea du côté de la fortune, et alla faire hommage à Phocas.

Le tyran marchoit à grandes journées; il approchoit de Constantinople, lorsque les partisans de la faction verte, sortant en foule de la ville, allèrent au-devant de lui jusqu'à Rhégium, et l'abordèrent avec des acclamations de joie. Ils lui conseillèrent de s'avancer jusqu'à l'Hebdome pour y prendre la couronne. Phocas, plus heureux qu'il ne l'avoit espéré, dépêche aussitôt le secrétaire Théodore avec un ordre adressé au patriarche, au sénat et au peuple, de se rendre auprès de lui. Théodore assemble toute la ville dans Sainte-Sophie, et du haut de la tribune il fait la lecture de l'ordre de Phocas. Tous obéissent, soit par légèreté, soit par crainte. On accourt à l'Hebdome; on invite Phocas par de grands cris à se revêtir de la pourpre. On vit alors un combat de dissimulation entre deux hommes également avides de régner. Phocas, par une feinte générosité, offroit la couronne à Germain, et Germain, par une modestie forcée, la remettoit à Phocas. Le peuple décida cette contestation peu sincère; on proclame Phocas empereur; et le patriarche, après lui avoir fait promettre de conserver la foi dans sa pureté, et de protéger l'église catholique contre tous ceux qui voudroient en troubler la paix, lui met la couronne sur la tête dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. C'étoit le 23 novembre. Deux jours après, le nouvel empereur entre dans Constantinople avec l'appareil le plus imposant par l'éclat et la magnificence. Il marche au palais dans un char attelé de quatre chevaux blancs, et répand sur son passage une

Simocat. l. 8, c. 10. Theoph. p. 243. Chr. Alex. Niceph. Cal. l. 18, c. 40. Zon. t. 2, p. 79. Glycas, p. 275. Hist. miscel. l. 17.

pluie d'or et d'argent puisée dans les trésors de l'empire, au milieu des applaudissemens d'une multitude aussi avide qu'insensée. On célèbre les jeux du Cirque ; et ce jour, qui donnoit la naissance au gouvernement le plus tyrannique, se passe en divertissemens et en fêtes.

Simocat. l. 8, c. 10, 11. Theoph. p. 243.

Le lendemain il fit distribuer, selon l'usage, une somme d'argent aux soldats pour son avénement à l'empire. C'étoit la coutume que les impératrices reçussent solennellement la couronne et le titre d'Augustes. Phocas voulut procurer cet honneur à Léontie, femme digne de lui, sans éducation comme sans vertu, née pour un soldat plutôt que pour un empereur. Tout étoit préparé pour la pompe du couronnement, lorsqu'il s'éleva entre les deux factions un débat opiniâtre. Les verts prétendoient se ranger en haie dans le vestibule du palais pour recevoir l'impératrice. Les bleus s'y opposoient, comme à une entreprise nouvelle et sans exemple. On étoit près d'en venir aux mains, lorsque l'empereur envoya un de ses courtisans, nommé Alexandre, pour apaiser le tumulte. C'étoit un homme insolent et brutal, qui s'étoit signalé dans la révolte contre Maurice. Fier de la faveur de son maître, et tranchant lui-même du tyran, il s'attaque à Cosmas, chef des bleus, le charge d'injures et le frappe avec outrage. Toute la faction se révolte ; on se jette sur lui en criant : *Sors d'ici, Alexandre, songe que Maurice vit encore.* Ces paroles, rapportées à Phocas, le firent trembler de crainte ; ce fut pour lui un avis d'ôter la vie à Maurice. Il accourt au vestibule du palais ; et, par douceur, par caresses, plutôt que par autorité et par menace, il apaise la querelle. Aussitôt il donne ses ordres pour amener Maurice à Chalcédoine, et l'y faire mourir avec sa famille.

Simocat. l. 8, c. 11, 12, 13, 15. Theoph. p. 243, 244, 245.

Une révolution si rapide ne permettoit plus à Maurice d'attendre les secours de Chosroës. Il rappela son fils, et lui envoya son anneau. Théodose étoit à Nicée ; il rebroussa chemin sur-le-champ ; mais sa diligence ne

put prévenir l'exécution des ordres cruels de Phocas. Lorsqu'il arriva à l'église de Saint-Autonome, où il avoit laissé son père, ce prince n'étoit déjà plus. Cette sanglante tragédie est le plus terrible exemple que fournisse l'histoire de l'audace d'un rebelle, et de l'abandon d'un souverain qui n'a pas ménagé l'amour de ses sujets comme son trésor le plus précieux. Maurice, saisi par une troupe de soldats, fut conduit avec ses enfans au port d'Eutrope, dans la ville de Chalcédoine, vis-à-vis de Constantinople. Traîné au bord du rivage, d'où il apercevoit les tours de son palais, on ne différa son supplice que pour multiplier ses douleurs. Il vit trancher la tête à ses cinq fils, Tibère, Pierre, Paul, Justin, Justinien ; et, quoiqu'il ressentît au fond de son cœur les coups mortels portés à son innocente famille, quoiqu'il mourût d'avance chaque fois qu'il voyoit tomber un de ses fils, il ne perdit rien de sa fermeté naturelle; couvert du sang de ses enfans, qui rejaillissoit sur lui, il s'écrioit à chaque coup de hache : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont équitables.* Environné de ces victimes chéries, il présenta sa tête, et reçut la mort avec l'intrépidité d'un maître qui commande à ses bourreaux. Ainsi périt ce prince, grand capitaine avant que de régner, monarque médiocre, héros à la mort. On dit que la nourrice du dernier de ses fils, encore au berceau, ayant substitué son propre fils pour sauver le jeune prince, Maurice en avertit les bourreaux en disant *qu'il se rendroit lui-même complice d'homicide, s'il laissoit périr un enfant étranger pour soustraire le sien à l'exécution de l'arrêt prononcé par la Providence contre sa famille.* Il mourut le 27 novembre, âgé de soixante-trois ans, après avoir régné vingt ans trois mois et treize jours. Au commencement du règne d'Héraclius on trouva le testament de Maurice scellé de son sceau. Il l'avoit fait la quinzième année de son règne, dans une dangereuse maladie,

Niceph. Cal. l. 18, *c.* 40, 41, 42.
Cedr. p. 403, 404, 405.
Chron. Alex.
Zon. t. 2, *p.* 79, 80.
Manas. p. 74.
Glycas, p. 275.
Pagi ad Baron.

Il laissoit à Théodose, son fils aîné, la souveraineté de Constantinople et de tout l'Orient; il donnoit à Tibère, son second fils, Rome, l'Italie et les îles de la mer de Toscane; il partageoit à ses autres fils le reste des provinces de l'empire. Ces princes étant encore en bas âge, il leur nommoit pour tuteur son parent Domitien, évêque de Mélitine. Ce sage prélat, qui, par ses talens supérieurs et par sa prudence consommée, auroit peut-être écarté l'orage près de fondre sur sa famille, étoit mort dès le mois de janvier de cette année; et le sénat, rempli de respect pour sa vertu, l'avoit honoré de magnifiques funérailles, et fait inhumer dans l'église des Saints-Apôtres, sépulture ordinaire des empereurs.

Le cadavre de Maurice et ceux de ses fils furent jetés dans la mer; et l'on remarqua que les flots les rapportèrent plusieurs fois sur les bords, comme pour reprocher un si cruel massacre à ce peuple innombrable qui bordoit le rivage. Leurs têtes furent portées au tyran par Lilius, qui avoit présidé à l'exécution; et Phocas, pour rendre toute l'armée complice de son parricide, les fit planter sur des pieux dans la plaine de l'Hebdome, où elle étoit campée. Elles furent exposées aux insultes des soldats et aux regards du peuple, saisi d'effroi et d'horreur. Enfin, lorsque ces rebelles, aussi impitoyables que leur maître, eurent pendant plusieurs jours rassasié leurs yeux de cet affreux spectacle, quelques personnes pieuses obtinrent de Phocas la permission d'enlever ces tristes restes de la famille impériale et de leur donner la sépulture. La vengeance divine, qui éclata dans la suite sur le tyran, n'épargna aucun de ceux qui avoient eu part à la mort de l'empereur. Ces soldats criminels périrent tous de mort violente, soit par la faim, soit par l'épée des Perses. Quelques-uns furent frappés de la foudre, et huit ans après, lorsque l'empereur Héraclius faisoit la revue de ses troupes, il ne s'en trouva que deux qui eussent échappé à ces di-

vers châtimens. C'est encore une remarque des historiens de ce temps-là, que, tant qu'il en resta un seul dans les armées romaines, elles ne cessèrent d'être battues par les Perses.

Phocas, enivré du sang de Maurice et de ses enfans, n'en devint que plus furieux. Il fit massacrer Pierre, frère de Maurice, Constantin Lardys, Comentiole, et les principaux officiers qui s'étoient distingués par leur fidélité. Mais tant de meurtres étoient inutiles, s'il ne faisoit périr l'héritier légitime de l'empire. Théodose se tenoit renfermé dans l'église de Saint-Autonome. Alexandre, ministre des cruautés de Phocas, s'y transporta par son ordre, et, ayant arraché ce jeune prince de l'autel qu'il tenoit embrassé, il le conduisit à ce funeste rivage teint du sang de son père et de ses frères. A la vue des bourreaux qui préparoient le fer meurtrier, Théodose demanda le saint viatique. L'ayant reçu, après avoir rendu grâces à Dieu, il ramassa une pierre à ses pieds, et s'en frappant trois fois la poitrine : *Seigneur Jésus-Christ,* s'écria-t-il, *vous savez que je n'ai jamais fait de mal à personne ; je me soumets à votre volonté ; faites-moi miséricorde.* Comme il finissoit ces paroles, il reçut le coup mortel. L'impératrice Constantine et ses trois filles attendoient le même sort ; le tyran les laissa vivre, tant qu'il crut n'avoir rien à redouter de leur part ; il se contenta de les tenir renfermées dans une maison privée, avec défense d'en sortir. Cette conduite faisoit croire que l'ambition seule avoit rendu Phocas sanguinaire ; on commençoit à se persuader qu'assis enfin sur le trône, il remettroit l'épée dans le fourreau. Mais on reconnut bientôt qu'une couronne acquise par le meurtre, ne se conserve que par la cruauté, et que le succès d'un premier crime ne peut s'assurer que par une suite de forfaits, dont l'usurpateur est enfin lui-même la dernière victime.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

PHOCAS.

An. 603. Cedr. p. 404. Manas. p. 74.

La terreur avoit placé Phocas sur le trône. Il n'y fut pas plus tôt assis, que tous les yeux s'ouvrirent. On vit avec autant de surprise que de confusion quel successeur on avoit donné à Maurice. Phocas, ayant passé sa vie dans les derniers rangs de la milice, n'y avoit acquis que les vices les plus grossiers, qu'il ne rachetoit par aucun talent. Son audace et son insolence faisoient tout son mérite entre ses semblables. Sans honneur, sans courage, sans étude du métier de la guerre, dont il ne connoissoit que le désordre et la licence, adonné au vin, aux femmes, brutal, impitoyable, il n'eût pas été digne de commander à des barbares. Son extérieur répondoit à cet affreux caractère. Une laideur difforme, un regard sombre et farouche, des cheveux roux, des sourcils épais et réunis, une cicatrice qu'il portoit au visage, et qui se noircissoit dans la colère, tout annonçoit une âme féroce et sanguinaire. L'empire ne fut que trop puni d'un si indigne choix. Le règne de ce monstre fut un tissu de malheurs. Aussi peu capable de choisir de bons généraux que de commander lui-même, ses armées furent toujours battues. La nature même sembla se révolter. Pendant les huit années qu'il régna, l'empire, ravagé par les Perses, éprouva encore tous les fléaux qui peuvent affliger la terre. La famine, la peste, désolèrent l'Orient : les hivers furent si rigoureux, que la mer fut plusieurs fois prise de glace, et qu'au dégel elle couvrit ses rivages d'une infinité de poissons morts.

C'étoit encore la coutume d'envoyer les images des nouveaux empereurs et de leurs femmes dans toute l'étendue de l'empire. Les habitans des villes, portant des cierges allumés, brûlant des parfums, les alloient recevoir avec de grandes démonstrations de joie. On les plaçoit dans les églises, on leur rendoit les mêmes honneurs qu'on auroit rendus à la personne des souverains. C'étoit la forme la plus auguste dans laquelle les sujets reconnoissoient leur nouveau maître. L'image de Phocas et celle de Léontie sa femme arrivèrent à Rome le 25 avril. Le clergé, le sénat et le peuple les reçurent avec acclamation dans la basilique de Jule, au palais de Latran, et Grégoire les déposa dans l'église de Saint-Césaire. C'eût été pour ce grand pape une occasion bien favorable de se rendre maître de Rome et de la portion de l'Italie encore soumise aux empereurs. Phocas ne s'étoit élevé à l'empire que par la violence et le meurtre; c'étoit un usurpateur manifeste. Les exarques, enveloppés par les Lombards, haïs et méprisés des Italiens, qu'ils accabloient au lieu de les défendre, n'auroient pas tenu contre le puissant génie de Grégoire. Quel avantage n'avoit pas sur ces foibles lieutenans un prélat généreux, qui, par ses soins paternels et par une vigilance infatigable, nourrissoit Rome et l'Italie dans les temps de disette, et qui protégeoit les sujets de l'empire autant contre les injustices de leurs gouverneurs que contre les entreprises des barbares! Le changement d'exarque eût encore facilité la révolution. Callinique venoit d'être révoqué, pour avoir mal à propos rompu la paix avec les Lombards, et Phocas renvoyoit à sa place Smaragde, odieux à l'Italie, qu'il avoit déjà mal gouvernée. Combien l'ambition auroit-elle trouvé de prétextes pour légitimer le projet d'allier la souveraineté temporelle avec l'autorité spirituelle! Grégoire n'en fut pas tenté. Vicaire de celui qui a dit que son royaume n'est pas de ce monde, il crut devoir laisser à la puissance séculière

Greg. l. 13, epist. 31, 38, 39, 40; l. 14, ep. 2.
Appendix ad ep. art. 12, et ibi not. Bened.
Paul. diac. l. 4, c. 26, 37.
Anast. in Bonif. III *et* IV.
Baronius.
Fleury, hist. ecclés. l. 36, art. 45.

le choix du souverain : la soumission de Constantinople et du reste de l'empire lui parut un titre suffisant en faveur de Phocas. Il n'avoit pas lieu de regretter Maurice, qui sembloit avoir abandonné l'Italie aux armes des Lombards, et à l'avidité des exarques. Ce prince, mal disposé à l'égard du saint pontife, l'avoit traversé en plusieurs rencontres; sourd à ses remontrances, il favorisoit les évêques de Constantinople dans l'usurpation du titre de patriarche universel. Cette mésintelligence avoit déterminé Grégoire à interrompre l'usage depuis long-temps établi, d'avoir un nonce à la cour pour veiller aux intérêts de l'Eglise et de l'Occident. Le changement de règne lui donna occasion de prévenir le nouveau prince en faveur de son église. Nous avons de lui trois lettres, dont deux sont adressées à Phocas, et l'autre à l'impératrice. Il y félicite l'empereur en des termes qui paroîtroient flatteurs, s'ils n'eussent pas été de style; il l'exhorte à réformer les abus du gouvernement précédent; il tâche de lui inspirer la clémence par ces belles paroles : *Ce qui distingue*, dit-il, *nos empereurs des rois étrangers, c'est que les rois traitent leurs sujets en esclaves, au lieu que les empereurs, sans rien perdre de leur puissance, conservent leurs peuples en liberté.* Il lui envoie le diacre Boniface pour résider auprès de lui, et le prie de secourir l'Italie désolée par les barbares. Cette demande ne produisit aucun effet. Phocas n'avoit pas même assez de forces pour résister aux Perses. Mais cette âme farouche conçut dès-lors des sentimens d'équité à l'égard de l'église romaine; et c'est aux douces insinuations de Grégoire qu'on doit attribuer la justice que rendit le tyran aux évêques de l'ancienne Rome. Ce saint pape avoit inutilement exhorté Cyriaque à rétablir la concorde entre les deux églises en renonçant au titre d'œcuménique. Boniface IV obtint de Phocas une déclaration par laquelle il reconnoissoit que cette prérogative n'appartenoit qu'à

la chaire de saint Pierre. Cependant les Grecs ne se désistèrent pas de leur prétention ; ils attribuèrent l'aveu de Phocas à sa haine personnelle contre le patriarche Cyriaque. Ce prince donna encore à Boniface IV une preuve de bienveillance ; il lui accorda le temple du Panthéon ; et ce superbe monument de l'idolâtrie romaine fut consacré au vrai Dieu sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les martyrs.

Tandis que Phocas s'assuroit de l'obéissance des provinces, il députoit à Chosroës pour lui faire part, selon l'usage, de son avénement à l'empire. Lilius, qui avoit présidé à l'exécution de Maurice, fut choisi pour cette ambassade ; il étoit chargé de présens pour le roi de Perse. Il fut reçu magnifiquement à Dara, dont Germain étoit gouverneur. Narsès avoit long-temps commandé dans cette place importante, et les obligations que lui avoit Chosroës le rendoient plus propre que personne à maintenir la paix sur cette frontière. Mais ce prince ingrat, irrité des obstacles que Narsès apportoit à ses injustes prétentions, demanda son éloignement, et Maurice sacrifia ce brave officier au désir de la paix. Germain, qui lui succéda, étoit celui que les soldats révoltés contre Philippique avoient choisi pour général, et qui, ayant battu l'armée des Perses, avoit trouvé grâce auprès de l'empereur. Comme il faisoit cortége à Lilius, qui entroit dans Dara avec un pompeux appareil, un soldat, indigné des honneurs qu'il prodiguoit aux meurtriers de Maurice, le frappa d'un grand coup d'épée ; mais, la blessure n'étant pas mortelle, il en guérit au bout de quelques jours. Lilius ne fut pas si bien reçu de Chosroës. Ce prince, pour qui la paix étoit un état violent, saisit avidement cette occasion de la rompre. Il rejeta avec mépris la lettre et les présens de Phocas, et protesta qu'il vengeroit la mort de son bienfaiteur. Lilius fut retenu en Perse, et traité, non pas comme l'envoyé d'un empereur, mais comme l'espion d'un bri-

Simocat. l. 8, c. 13, 15. Theoph. p. 244, 245. Cedr. p. 405. Niceph. Cal. l. 18, c. 45. Zon. t. 2, p. 80. Anast. p. 86. Assemani, bibl. or. p. 102.

gand et d'un meurtrier. Le bruit s'étoit répandu dans l'empire que Théodose, fils de Maurice, n'étoit pas mort; on disoit qu'Alexandre, gagné par Germain, beau-père de ce prince, l'avoit laissé échapper, et lui avoit substitué un jeune homme qui lui ressembloit. Cette fable s'étoit tellement accréditée, que Phocas, plein d'effroi et de colère, fit tuer Alexandre, qui fut ainsi puni de son crime sur le faux soupçon de ne l'avoir pas commis. Chosroës profita encore de ce bruit pour mieux couvrir son humeur turbulente et sanguinaire du glorieux prétexte de générosité et de justice. Il publia que Théodose étoit entre ses mains, et qu'il ne prenoit les armes que pour établir sur le trône le légitime héritier. Son ardeur pour la guerre étoit animée par les sollicitations de Narsès. Ce guerrier, fidèle à la mémoire de son maître, quoiqu'il eût été mal payé de ses services, s'étoit réconcilié avec Chosroës, et l'excitoit sans cesse par ses lettres à venger un prince auquel il devoit sa couronne. Il fut le premier à lever l'étendard de la guerre, et s'enferma dans Edesse, dont il se rendit maître. Sévère, évêque de cette ville, voulant s'opposer à la révolte, fut lapidé. A cette nouvelle, Phocas envoya ordre à Germain d'assiéger Edesse; mais, au lieu de faire les préparatifs nécessaires pour repousser un ennemi tel que Chosroës, ce tyran malhabile passa l'hiver en fêtes et en réjouissances pour célébrer la vaine cérémonie du consulat, dont il prenoit possession, suivant la coutume des empereurs.

An. 604. *Theoph. p.* 245. *Cedr. p.* 405. *Zon. t.* 2, *p.* 80.

Cependant Chosroës mettoit sur pied des troupes nombreuses. Aux premiers jours du printemps, une grande armée de Perses entra en Mésopotamie. Les Romains n'avoient dans cette vaste province que peu de troupes, occupées au siége d'Edesse, sous la conduite de Germain. Ce général, effrayé d'une invasion si soudaine, se vit obligé de marcher contre les Perses, quoique sa foiblesse ne lui laissât presque aucune espérance. Il ne put éviter

la bataille, où son armée fut entièrement défaite. Blessé lui-même, et porté à Constantine, il y mourut quinze jours après. Cette nouvelle jeta l'effroi dans le cœur de Phocas : il se hâta d'envoyer d'autres troupes; et, pour s'assurer de la paix avec les Abares, il accrut la honte de l'empire, en augmentant d'une somme considérable le tribut annuel qu'on payoit à cette nation. Croyant alors n'avoir plus de diversion à craindre du côté de l'Occident, il fit passer en Asie les troupes de l'Europe, sous le commandement du chef de ses eunuques, nommé Léonce. Il lui donna ordre de faire diligence, et d'envoyer un détachement pour continuer le siége d'Edesse tandis qu'il marcheroit contre les Perses avec le gros de son armée.

Il paroît qu'Edesse ne se flattoit plus d'être imprenable, et que cette tradition fabuleuse qui lui donnoit la lettre de Jésus-Christ au roi Abgare pour sauve-garde assurée avoit alors perdu son crédit. Narsès prit l'épouvante aux approches de Léonce, et s'enfuit à Hiéraple, où il espéroit de se défendre. Le général romain, ayant rappelé le détachement destiné au siége d'Edesse, s'avança avec toutes ses forces jusque près de Dara. Le roi s'étoit rendu à la tête de son armée, qu'il commandoit en personne. Les Romains furent encore vaincus, et Chosroës fit égorger tous les prisonniers, qui étoient en grand nombre. Il laissa ensuite ses troupes sous la conduite de ses généraux, et retourna en Perse. Phocas, irrité contre Léonce, le fit ramener à Constantinople chargé de fers, et donna le commandement à son propre frère Domentiole, qu'il créa curopalate. Tel fut le commencement de la guerre, la plus sanglante que l'empire eût jamais soutenue contre les Perses, ces opiniâtres rivaux de la puissance romaine. Elle dura vingt-quatre ans; et, pendant les dix-huit premières années jusqu'à la douzième du règne d'Héraclius, ce ne fut pour les Romains qu'une suite perpétuelle de désastres. Chosroës,

moins grand capitaine, mais plus cruel que son aïeul, trouvant l'empire dépourvu de généraux expérimentés, porta de toutes parts le massacre et l'incendie. Nul quartier, nulle distinction d'âge, de condition, de sexe. Les villes brûlées et renversées, les campagnes sans culture et couvertes des cadavres de leurs habitans n'offroient aux yeux que des cendres et des ruines. Toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore, ce pays le plus peuplé, le plus riche, le plus fertile de l'univers, ne fut plus qu'un théâtre d'horreurs. Le roi barbare se baigna dans le sang des Romains, devenus lâches en devenant criminels : on eût dit que leurs armées étoient des troupeaux de victimes que le ciel rassembloit pour les immoler à la vengeance de Maurice.

An. 605.

Theoph. p. 245, 246.
Cedr. p. 405.
Manas. p. 74.
Zon. t. 2, p. 80.
Anast. p. 86.

Tandis que les généraux perses ravageoient la Mésopotamie et détruisoient les villes romaines, Domentiole, hors d'état de leur résister, s'étoit retiré en-deçà de l'Euphrate ; et pour servir la cruauté de son frère, il travailloit à se rendre maître de la personne de Narsès. Ce généreux capitaine, trop crédule, parce qu'il étoit lui-même incapable de manquer à sa parole, se laissa tromper par les sermens de Domentiole, qui lui promit, au nom de Phocas, qu'on ne lui feroit aucun mauvais traitement. Dans cette confiance, il sortit d'Hiéraple, et se laissa conduire à Constantinople, où il ne fut pas plus tôt arrivé, que Phocas, au mépris de tous les sermens, le fit brûler vif. La douleur de cette barbarie se fit sentir à tous les Romains. Ils perdoient dans le seul Narsès plus que dans les deux batailles précédentes, plus que dans les villes dont ils apprenoient tous les jours la prise et la destruction. Aussi vertueux que brave et habile dans la guerre, il ne lui avoit manqué que la faveur de la cour, et Maurice s'étoit mal servi lui-même en n'employant pas ce grand général. Mais tout l'empire, par une estime et une affection universelle, le dédommageoit de l'ingratitude de son maître. Les Perses surtout

lui rendoient justice : ce guerrier étoit pour eux si redoutable, qu'au rapport des historiens, les pères ne se servoient que du nom de Narsès pour faire trembler leurs enfans.

L'indignation publique, excitée par un si affreux supplice, réveilla dans le cœur de Germain le désir de régner, que la crainte seule l'avoit jusqu'alors contraint de dissimuler. L'occasion lui parut favorable pour détrôner un tyran qui, loin de faire oublier ses premiers forfaits par des actions de clémence, y mettoit le comble par de nouvelles cruautés. Mais naturellement timide, il n'osa se mettre à la tête des mécontens, et, par de sourdes intrigues, il engagea Scholastique, eunuque puissant dans le palais, à faire les premières démarches. Scholastique alla pendant la nuit tirer Constantine et ses trois filles de la maison privée où elles étoient prisonnières, et les transporta dans l'église de Sainte-Sophie. La vue de ces princesses infortunées produisit l'effet qu'on en attendoit. Le peuple se soulève, on prend les armes, on met le feu au prétoire; la flamme se répand dans la ville. Jean de La Croix, chef de la faction verte, auquel Germain avoit inutilement fait offrir une grande somme d'argent pour armer la faction contre Phocas, est brûlé dans sa maison. Cette action de violence fut le salut de Phocas. La faction, irritée, rassemble tous ses partisans; c'étoit la plus grande partie des principaux habitans. Ils s'attroupent, ils font main basse sur les séditieux; les uns sont massacrés, les autres se renferment dans leurs maisons. La crainte et le silence succèdent à cette émotion tumultueuse. Le tyran envoie à l'église de Sainte-Sophie pour enlever Constantine et ses filles. Le patriarche Cyriaque s'y oppose, et ne les laisse sortir qu'après avoir obligé Phocas de jurer qu'il ne leur seroit fait aucun mal. Phocas, pour cette fois, n'osa violer son serment; il se contenta de les renfermer dans un monastère. Scholastique expira dans les

An. 606.
Theoph. p. 246.
Cedr. p. 405, 406.
Chr. Alex.
Zon. l. 2, *p.* 80.
Hist. misc. l. 17.
Du Cange gloss. in Ζακελλάριος *et Constant. christ. l.* 2, *c.* 14.

supplices les plus affreux. Germain, l'auteur secret de la révolte, ne s'étoit pas déclaré; mais, comme on le soupçonnoit, il fut forcé de prendre l'ordre de prêtrise, pour être hors d'état d'aspirer jamais à la couronne. Jusqu'alors Phocas avoit épargné Philippique, quoique beau-frère de Maurice, parce qu'il n'avoit paru prendre aucun parti dans la révolution. Il l'obligea pour lors de se faire couper les cheveux, et de se confiner, sous l'habit de moine, dans un couvent qu'il avoit fondé lui-même à Chrysopolis. Il en fut dans la suite tiré par Héraclius. Cyriaque ne survécut pas long-temps au service qu'il avoit rendu à la veuve de Maurice; il mourut cette année, le 29 octobre, après dix ans d'épiscopat; il eut pour successeur le diacre Thomas, sacellaire de l'église de Constantinople; dignité qui donnoit autorité sur les monastères des deux sexes, pour veiller au maintien de la discipline. Les historiens ne fournissent aucun détail sur la guerre des Perses: tout ce qu'on en sait, c'est que, pendant cette année 606, ils prirent la ville de Dara, et firent de grands ravages jusqu'en Syrie.

Greg. l. 12, ep. 7. Paul. diac. l. 4, c. 29, 30, 33, 34, 36. Anast. vit. Pont. Ciacon. vit. Pont. Rubeus. hist. rav. l. 4. Sigon. de regno ital. l. 1. Baronius. Pagi ad Baron. Murat. ann. ital. t. 4, p. 10, 11, 12, 14, 16. Fleury, hist. ecclés. l. 36, art. 52, 53.

Ce fut cette même année qu'Agilulf envoya un ambassadeur à Constantinople. Je vais, à cette occasion, reprendre l'histoire des Lombards, que j'ai continuée jusqu'à la mort de Maurice, et raconter ce qui se passa de plus mémorable en Italie pendant le règne de Phocas. L'exarque Callinique ayant rompu la paix avec les Lombards, Smaragde, son successeur, faisoit d'inutiles efforts pour conserver les places qui restoient à l'empire. Arichis, duc de Bénévent, et Théodelap, qui venoit de succéder à Ariulf dans le duché de Spolette, ravageoient les campagnes de Ravenne et de Rome. Grégoire obtint de Cillane, général de leurs troupes, une trève d'un mois, qui fut mieux observée par les Lombards que par les Romains, plus infidèles alors que les barbares. Mais Agilulf, irrité de l'enlèvement de sa fille et de son gendre, portoit de plus grands coups à l'em-

pire. Renforcé d'un secours d'Esclavons que lui envoyoit le kan des Abares, il partit de Milan au mois de juillet 603, pour assiéger Crémone, qu'il prit le 21 août, et qu'il ruina de fond en comble. Il marcha ensuite à Mantoue, que l'exarque romain avoit reprise sur les Lombards. Cette ville se défendit pendant quelques jours ; mais la garnison, voyant les murs abattus en partie, et l'ennemi près d'entrer par les brèches, capitula, et obtint la permission de se retirer à Ravenne. Agilulf entra dans Mantoue le 13 septembre. La forteresse de Vulturnia se rendit sans attendre l'attaque; ce qui épouvanta tellement la garnison de Berscelle, qu'elle prit la fuite, après avoir mis le feu à la ville. L'exarque ne trouva d'autre moyen d'arrêter des conquêtes si rapides que de remettre entre les mains d'Agilulf sa fille et son gendre, leurs enfans, et tout ce qu'on avoit enlevé avec eux. Cette restitution procura une trève, dont le terme fut fixé au mois d'avril 605. Elle fut alors continuée pour un an ; mais la prolongation coûta douze mille sous d'or à l'exarque, c'est-à-dire environ cent soixante mille livres de notre monnoie.

Pendant le cours de cette trève, l'Italie perdit sa ressource la plus assurée dans la personne du pape Grégoire. Ce grand homme, le soutien de l'empire en Occident, mourut le 12 mars 604, après avoir tenu le siége de saint Pierre treize ans six mois et dix jours. Dans l'élection des papes on préféroit alors ceux qui avoient résidé en qualité de nonces à Constantinople, comme plus agréables aux empereurs, et plus instruits des affaires publiques. Le diacre Sabinien fut élu. On ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'en succédant à Grégoire il n'avoit pas hérité de ses vertus. Rome avoit souvent été menacée de la disette sous le pontificat de Grégoire ; mais la charité de ce saint prélat, toujours féconde et inépuisable, avoit entretenu l'abondance malgré les ravages des Lombards et l'intempérie des

saisons. La famine se fit sentir sous Sabinien; il ouvrit les greniers de l'Eglise; mais, au lieu de distributions gratuites, il fit vendre le blé. Les pauvres s'attroupèrent, demandant à grands cris qu'on ne laissât pas mourir de faim ceux à qui Grégoire avoit tant de fois conservé la vie. Sabinien se montra aux fenêtres de son palais; et s'adressant à cette multitude assemblée: *Cessez vos clameurs*, leur dit-il; *si Grégoire vous a donné du pain pour acheter vos éloges, je ne suis pas en état de vous rassasier au même prix.* Ces paroles, indignes d'un pasteur, et injurieuses à la mémoire de Grégoire, démasquoient sa jalousie; elle se fit connoître encore davantage par l'entreprise qu'il forma, mais sans succès, de faire brûler les ouvrages de son prédécesseur, à qui ses écrits ont mérité un rang honorable entre les docteurs de l'Eglise. C'est à tort que quelques-uns accusent cet illustre pape d'avoir fait périr les plus beaux ouvrages et les plus précieux monumens de l'antiquité païenne: il étoit lui-même trop instruit, et il avoit l'âme trop élevée pour descendre à cette barbarie superstitieuse. Ce reproche est sans fondement.

Dès que la trève fut expirée, Agilulf entra en Toscane, et se rendit maître d'Orviette et de Bagnarea. L'exarque, trop foible pour s'opposer à ses progrès, demanda une trève, et l'obtint pour trois ans. Mais Agilulf, voulant enfin jouir en repos du fruit de ses conquêtes, résolut de changer cette suspension d'armes en une paix durable. Dans ce dessein, il envoya son secrétaire Stabilicien en ambassade à l'empereur. Phocas, apparemment pour cacher le mauvais état de ses affaires en Orient, feignit de se rendre difficile; il n'accorda qu'une trève d'un an. Mais il envoya à son tour des ambassadeurs au roi des Lombards pour lui porter des présens, et l'assurer secrètement de son amitié. Smaragde profita de la paix pour entourer de murailles Ferrare, qui jusqu'à ce temps n'avoit été qu'un pe-

tit bourg sur la rive du Pô. Il en fit une place forte, qui, s'étant accrue dans la suite, est devenue une ville considérable.

La mort de Sévère, patriarche d'Aquilée, résidant à Grado, excita une vive contestation entre les Romains et les Lombards. Gisulf, duc de Frioul, maître d'Aquilée, souffroit avec peine que l'évêque de cette ville fît sa résidence dans une île du domaine de l'empire; et les suffragans d'Aquilée, la plupart schismatiques, refusoient de reconnoître un métropolitain attaché à l'église romaine. Mais Smaragde, à la sollicitation du pape, les ayant fait enlever et conduire à Ravenne, les contraignit, à force de mauvais traitemens, de sacrer Condidien, qui alla tenir son siége à Grado. Les évêques, de retour dans leurs diocèses, protestèrent contre cette élection, comme extorquée par violence; et, protégés par le roi des Lombards et par le duc de Frioul, ils sacrèrent patriarche l'abbé Jean, qui rétablit le siége dans Aquilée. Il y eut, depuis ce temps deux patriarches d'Aquilée; l'un schismatique, reconnu par les évêques sujets des Lombards, qui refusoient de souscrire à la condamnation des trois Chapitres; il résidoit dans Aquilée: l'autre uni de communion avec Rome; il tenoit son siege à Grado, et les évêques sujets de l'empire le reconnoissoient pour métropolitain. Cette division du patriarchat subsista même après l'extinction du schisme. Le siége patriarchal de Grado fut transféré à Venise dans le quinzième siècle.

Phocas, dévoré de craintes et de remords, croyoit voir suspendue sur sa tête l'épée meurtrière dont il avoit frappé Maurice. Rien ne le rassuroit dans ses alarmes. Ceux-mêmes qu'il approchoit le plus de sa personne lui sembloient toujours prêts à lui plonger le poignard dans le sein. En montant sur le trône, il avoit comblé de faveurs Crispe son confident; il l'avoit ho-

An. 607.
Theoph. p. 246, 247.
Zon. t. 2, *p.* 81.
Hist. miscel. l. 17.

noré de la dignité de patrice et de la charge de capitaine de ses gardes. La cinquième année de son règne, il lui fit épouser sa fille Domentia. Les noces furent célébrées avec magnificence. Les deux factions s'efforcèrent à l'envi de se surpasser par l'éclat des fêtes qu'elles donnèrent. Entre les superbes décorations dont elles ornoient les places de la ville, on voyoit, avec les images de l'empereur et de l'impératrice, celles des nouveaux époux. Il n'en fallut pas davantage pour alarmer la jalousie de Phocas; c'étoit à ses yeux un attentat criminel. Il fait amener devant lui les chefs des deux factions, à la porte du palais, et par ses ordres on les dépouille à la vue du peuple, on s'apprête à leur trancher la tête. Les clameurs d'une multitude innombrable arrêtent l'exécution. Phocas leur fait demander par quel conseil ils ont osé associer sa fille et son gendre à la puissance souveraine. Ils répondent qu'ils n'ont jamais eu ce dessein; que, pour l'appareil de ces fêtes, ils s'en sont rapportés aux décorateurs. Ceux-ci, mandés à leur tour, se justifient par l'usage d'exposer à la vénération publique ceux que l'empereur honoroit de son alliance. Le peuple en même temps les secondoit par ses cris, et Phocas, plus intimidé que fléchi, ne versa point de sang pour cette fois. Mais Crispe conserva dans son cœur un profond ressentiment; et ce mariage, que son ambition avoit recherché avec ardeur, ne lui inspira qu'une haine implacable contre son beau-père.

Theoph. p. 247. Cedr. p. 406. Chron. Alex. Niceph. Cal. l. 18, c. 41. Glycas in Constantino. Zon. t. 2, p. 79. Hist. miscel, l. 17. Vita Theodori Siceotæ

De nouvelles conspirations enflammoient de plus en plus dans le tyran la cruauté qui les faisoit naître. Constantine, trompée par le bruit public, attendoit sans cesse son fils Théodose, et du fond de son monastère elle préparoit la révolution. Germain la secondoit par de secrètes pratiques. Le patrice romain, avocat du prince, Théodore, préfet d'Orient, Jean, chef du secrétariat, et Théodose, son premier commis, Ziza, qui portoit l'épée de l'empereur, Athanase, intendant des

finances, André Scombrus et Elpidius, tous honorés du titre d'*illustres*, David, garde des archives du palais, prenoient entre eux des mesures pour se défaire du tyran, et travailloient avec ardeur à former un parti. Leurs intrigues s'étendoient dans les provinces, et George, gouverneur de Cappadoce, entroit dans la conjuration. Une femme avoit tramé le complot, une femme le fit échouer. Une de ces subalternes qui s'insinuent dans toutes les cours, et qui, sous une fausse apparence de dévouement et de zèle, sont prêtes à tout sacrifier à leurs amans ou à leur fortune, avoit gagné la confiance de Constantine. Elle se nommoit Pétronia, et lui servoit de messagère pour porter ses lettres à Germain, et pour en rapporter les réponses. Lorsqu'elle se vit en état de vendre bien cher un secret de cette importance, elle alla le découvrir à Phocas. On saisit aussitôt Constantine; on la met entre les mains du préfet Théopempte, qui lui fait souffrir les tourmens les plus douloureux. Elle avoue la conjuration, et charge le patrice romain. Celui-ci, dans les douleurs de la torture, dénonce les autres conjurés. Ils sont tous arrêtés et mis à mort. Théodore expire sous les coups de fouet; Elpidius, âme du complot, fut traité plus cruellement que les autres; le tyran, croyant étouffer pour toujours l'audace des conjurations, épuisa sur lui tout ce que peut imaginer l'inhumanité la plus barbare, comme si la cruauté des supplices ne rendoit pas les spectateurs plus féroces et plus capables de les mériter. On lui arracha la langue, on lui coupa les pieds et les mains, qu'on porta devant lui au bout d'une pique, et on le promena en cet état sur un brancard au travers des places et des rues. Il fut ensuite porté au bord de la mer, où après lui avoir crevé les yeux, on le jeta dans une nacelle, à laquelle on mit le feu. Germain fut conduit dans une île, et décapité avec sa fille, veuve du prince Théodose. Constantine eut la tête tranchée avec ses trois filles, à Chalcédoine, dans le même lieu

apud Bolland. 22. Aprilis. Baronius. Du Cange, fam. byz. p. 108.

où son mari et ses cinq fils avoient perdu la vie. Ses filles sont nommées, dans la chronique d'Alexandrie, Anastasie, Théoctiste et Cléopâtre. Celle-ci porte le nom de *Sopatre* dans le ménologe des Grecs, qui prétendent qu'elle vécut dans un monastère à Jérusalem, avec sa tante Damiana. Les deux autres y sont marquées sous les noms d'Eustolia et de Romana; et toutes les trois sont honorées comme saintes dans l'église grecque et dans l'église latine, selon Baronius. Elles furent inhumées avec leur mère à Saint-Mamas, aux portes de Constantinople; et dans la suite on grava sur leur tombeau une épitaphe touchante, qui rappeloit les désastres de cette famille infortunée. Les auteurs arabes prétendent que Chosroës épousa Marie, fille de Maurice, et qu'il en eut Siroës, son successeur. Ce qui peut avoir donné lieu à cette fable, c'est apparemment le mariage de Chosroës avec Sira, chrétienne de religion, et Romaine de naissance, et les honneurs que cette princesse rendoit à la sainte Vierge.

George, gouverneur de Cappadoce, étoit conduit chargé de chaînes à Constantinople. Comme il avoit beaucoup d'amis et de cliens, et que, n'espérant aucune grâce, il s'efforçoit tous les jours d'échapper à ses gardes, ceux-ci, en passant par la Galatie, envoyèrent prier l'abbé Théodore de venir le visiter, pour calmer cet esprit fougueux, et pour l'engager à se laisser conduire sans résistance, afin qu'ils ne fussent pas eux-mêmes punis de son évasion. Théodore, ancien évêque d'Anastasiopolis, ayant renoncé à son évêché, vivoit dans le monastère de Sycéon, à quatre lieues de sa ville épiscopale, et s'étoit rendu célèbre par la sainteté de sa vie. Il vint trouver George; et, rempli de cette éloquence chrétienne qui sait inspirer le mépris de la mort, il l'exhorta à faire généreusement le sacrifice de sa vie en expiation de ses péchés. George, touché de ses paroles, participa aux saints mystères, et continua sa route avec

une entière résignation, qui ne se démentit pas dans les rigueurs du supplice. Ce fut à l'occasion de cette conjuration que la prison de Constantinople, se trouvant trop étroite pour contenir tous ceux que Phocas y renfermoit, une dame illustre donna sa maison pour procurer à ces malheureux une demeure plus saine et plus commode. Les Perses passèrent encore l'Euphrate cette année, et poussèrent leurs ravages jusqu'en Palestine et en Phénicie.

L'empire étoit dans une étrange confusion. Ravagé par les ennemis, désolé par le tyran, en proie aux injustices, aux confusions, aux meurtres, aux brigandages, il éprouvoit tous les maux dont la société humaine a cru se garantir en se soumettant à des lois. Les Abares, au mépris du traité fait avec eux, mettoient tout à feu et à sang dans la Thrace et dans l'Illyrie; le peu de troupes restées dans ces provinces fuyoient ou périssoient par l'épée des barbares. Les Perses avançoient leurs conquêtes; ils étoient maîtres d'Amide et de toute la Mésopotamie, excepté d'Edesse, qu'ils prirent l'année suivante. Phocas, au lieu d'arrêter ces incursions, versoit à grand flots le sang de ses sujets; il recherchoit et faisoit périr tous les parens et les amis de Maurice. Les douleurs de la goutte dont il fut attaqué ne firent qu'une courte trève à ses fureurs. Poussé par cette dévotion grossière qui peut s'allier avec tous les vices, et dont les souffrances sont l'aiguillon, il demanda les prières de Saint-Théodore-Scycéote, qui obtint sa guérison, Dieu réservant ce monstre à une punition plus exemplaire. Cependant Crispe, indigné de tant de massacres, et animé par sa vengeance personnelle, jeta les yeux sur Héraclius pour étouffer la tyrannie. C'étoit ce même Héraclius qui avoit tant de fois signalé son courage contre les Perses sous le règne de Maurice. Exarque d'Afrique depuis quelques années, il avoit pour lieutenant son frère le patrice

An. 608.
Theoph. p. 248.
Cedr. p. 406.
Zon. t. 2, p. 80, 81.
Chron. Alex.
Hist. miscel. l. 17.
Baronius.
Pagi ad Baron.

Grégoire. Ces deux officiers, parfaitement unis, gémissoient ensemble de l'état où se trouvoit l'empire. Honteux de servir un tyran, ils avoient cessé d'envoyer à Constantinople les moissons d'Afrique et de l'Egypte; ce qui, joint à la stérilité des années, augmentoit la disette et rendoit les esprits plus disposés à la révolte. Ce n'est pas que ni Héraclius, ni Grégoire, eussent dessein de se placer eux-mêmes sur le trône après en avoir précipité Phocas. Trop avancés en âge, et d'une âme assez élevée pour ne point désirer la puissance souveraine, ils avoient chacun un fils qu'ils croyoient plus propres qu'eux-mêmes à porter le poids d'une couronne. Mais l'invitation de Crispe ne leur parut pas suffire pour se mettre en mouvement; et ils passèrent cette année et la suivante à faire les préparatifs nécessaires pour le succès de l'entreprise.

An. 609.
Theoph. p. 248.
Cedr. p. 406.
Chron. Alex.
Zon. t. 2, p. 80.
Vita Theodori Syceotæ apud Bolland. 22. Aprilis.
Baronius.
Elmin. l. 1.

Toutes les années du règne de Phocas étoient signalées par de nouvelles incursions des Perses. Ils avoient pénétré jusqu'en Phénicie sans trouver de résistance. Les peuples, abandonnés au glaive ennemi, se retiroient dans les places fortes, et les Perses, contens de ravager les campagnes et d'enlever un grand butin, ne s'arrêtoient à aucun siége. L'année 609, Chosroës résolut de porter le ravage dans l'Asie mineure, qui ne s'étoit pas encore ressentie des maux de la guerre. Les grands préparatifs que faisoit ce prince réveillèrent Phocas, plongé dans une honteuse léthargie. Il leva des troupes, qu'il divisa en deux corps. Il donna au patrice Sergius son parent le commandement d'un camp volant, qui devoit observer les mouvemens des Perses et défendre le passage de l'Euphrate. Il mit son frère Domentiole à la tête du reste de l'armée. Mais il se défioit du courage de ses troupes, accoutumées à se laisser battre, et il ne trouvoit en lui-même aucune ressource pour animer leur valeur. Il s'avisa d'un expédient qui ne pouvoit tomber que dans l'esprit d'un soldat ignorant; comme si, en

usurpant le sceptre, il se fût emparé des clefs du ciel, il voulut faire mettre au nombre des saints martyrs ceux qui périroient à la guerre. Il savoit que l'espérance de cette couronne avoit rendu des femmes et des enfans plus forts que leurs bourreaux. Mais l'opposition du patriarche de Constantinople et des autres évêques l'obligea enfin à se désister de ce projet extravagant.

Il s'en fallut beaucoup que les soldats montrassent le courage des martyrs. Les Perses prirent Edesse. Chosroës avoit un médecin jacobite, nommé Jonan. Ce médecin, zélé pour les progrès de sa secte, persuada au roi que les Edessiens demeureroient toujours attachés à l'empire tant qu'ils professeroient la doctrine catholique. Chosroës, indifférent pour tous les systèmes de religion, ordonna de massacrer les habitans, s'ils ne se faisoient jacobites. Tous obéirent. Après la prise de cette ville, les Perses passèrent l'Euphrate et taillèrent en pièces le détachement de Sergius, qui fut tué dans le combat. Ayant ensuite traversé la petite Arménie, ils entrèrent en Cappadoce. Domentiole, aussi lâche que ses troupes, n'osoit marcher aux ennemis. Il étoit accompagné de Bonose, préfet d'Orient, homme féroce et intraitable, digne ministre des cruautés de l'empereur. Bonose, dévot cependant à la manière de Phocas, voulut voir l'abbé Théodore. Il le fit venir dans une église qui étoit sur le chemin, et il ordonna au saint abbé de prier pour lui. Comme Bonose se tenoit debout pendant que Théodore, prosterné, faisoit sa prière, le saint le prenant par les cheveux, le força de baisser la tête. Le préfet, subjugué par cette hardiesse, loin de s'irriter, lui baisa la main et la porta sur sa poitrine, le priant de le guérir d'une grande douleur qu'il y ressentoit depuis longtemps. Alors Théodore élevant la voix : *Songe*, lui dit-il, *à guérir d'abord l'homme intérieur. Tes passions sont la plus dangereuse maladie ; crains Dieu : mes prières te seront inutiles, si tu n'agis pas sur toi même. Sois hu-*

main et compatissant; exerce ton autorité sans dureté; pardonne aux autres, afin que Dieu te fasse miséricorde: garde-toi de verser le sang innocent. Bonose, touché dans le moment, envoya des aumônes au monastère de Théodore, et ne profita pas de ses avis. Le saint essaya d'encourager Domentiole en lui représentant *qu'un chrétien ne doit craindre qu'une seule chose, de déplaire à Dieu en manquant à ses devoirs, et que les ennemis les plus redoutables ne peuvent l'être à celui pour qui la mort est l'entrée d'une meilleure vie.* Domentiole n'avoit pas l'âme assez grande pour concevoir des sentimens si généreux: forcé de combattre, il fut défait, et ne sauva sa vie qu'en se cachant dans des roseaux. Les vainqueurs traversèrent la Galatie, la Paphlagonie, la Bithynie, jusqu'aux portes de Chalcédoine. S'étant rassasié de carnage, ils emportèrent au-delà de l'Euphrate les dépouilles de ces provinces, qui reposoient depuis longtemps dans le sein de la paix et de l'abondance.

An. 610.

Theoph. p. 248. *Cedr. p.* 506. *Niceph. Cal. l.* 18, *c.* 44. *Chron. Alex. Zon. t.* 2, *p.* 80. *Hist. miscel. l.* 17. *Fleury, hist. ecclés. l.* 37, *art.* 2. *Assemani, bibl. jur. or. t.* 3, *c.* 18.

Les insultes perpétuelles que les Perses faisoient impunément à l'empire rendoient de jour en jour le tyran plus méprisable. On tramoit secrètement sa perte. Crispe et la plupart des sénateurs pressoient sans cesse par leurs lettres Héraclius de délivrer les Romains du joug honteux et insupportable dont ils étoient accablés; ils lui promettoient un succès infaillible. Phocas et ses ministres étoient presque les seuls qui ne fussent pas instruits du péril dont ils étoient menacés. Le tyran même sembloit agir de concert avec ses ennemis pour se rendre plus odieux. Au commencement de l'année 610, emporté par ce zèle bizarre dont il ressentoit quelquefois les accès au milieu de ses cruautés et de ses débauches, il s'avisa d'envoyer ordre de baptiser tous les Juifs. Comme ils étoient en grand nombre dans la Palestine, il fit partir le préfet George pour les contraindre à obéir. Ce missionnaire de nouvelle espèce, armé et environné d'un redoutable cortége, les fit assembler à Jérusalem;

et, sur leur refus, il les fit baptiser par force. La même violence fut pratiquée dans Alexandrie; ce qui excita une sédition dans laquelle le patriarche Théodore Scribon fut mis en pièces. Les Juifs d'Antioche se portèrent encore à de plus grands excès. Ils massacrèrent les plus riches habitans, pillèrent leurs maisons, y mirent le feu, allèrent arracher du palais épiscopal l'évêque Anastase, prélat respectable par sa vertu, le traînèrent dans les rues, et, après avoir épuisé sur sa personne toutes les horreurs de l'inhumanité la plus licencieuse, ils le jetèrent au feu. Phocas ne tarda pas à punir ces cruautés par des cruautés pareilles. Bonose étoit par son caractère l'homme du monde le plus propre à des exploits de ce genre; il partit avec une armée entière commandée par Cotton, maître de la milice. Arrivés dans Antioche, ils firent main basse sur tous les Juifs, sans distinction d'innocent et de coupable. Ils mutilèrent les uns, égorgèrent les autres : un petit nombre se sauva par la fuite.

Des scènes si tragiques n'affligeoient pas seulement les provinces éloignées : Constantinople nageoit dans le sang de ses citoyens. Ceux-mêmes qui s'étoient empressés d'élever Phocas sur le trône, indignés de ses débauches et las de ses cruautés, ne respiroient que révolte; le mépris et la haine avoient succédé à un zèle aveugle, et la faction verte, qui s'étoit signalée en sa faveur, l'insultoit publiquement. Un jour qu'on célébroit les jeux, comme tout le peuple assemblé attendoit Phocas qui tardoit trop à venir donner le signal de la course des chars, ceux de cette faction se mirent à crier de concert : *Ne l'attendez plus, il est ivre.* Ces cris répétés plusieurs fois frappèrent les oreilles de Phocas. Il entre en fureur. Constant, préfet de la ville, se transporte au Cirque, à la tête des soldats de la garde, secondés de la faction bleue, qui, par haine contre ses rivaux, s'attacha dès ce moment à l'empereur. On saisit les plus séditieux, et sur-le-champ, sans aucune forme de procès,

Theoph. p. 248. *Cedr. p.* 404. *Zon. t.* 2, *p.* 80. *Glycas, p.* 27, 3. *Hist. miscel. l.* 17.

on abat la tête aux uns, on coupe aux autres les pieds et les mains, qu'on attache à la borne du Cirque, on en jette plusieurs dans la mer, enfermés dans des sacs. A la vue de ces horribles exécutions, tous les partisans de la faction verte s'attroupent; ils mettent le feu au prétoire, au secrétariat du prince, aux prisons : les prisonniers sortent de leurs cachots, et se joignent à eux; ce n'est de toutes parts qu'incendie, que pillage, que massacre. La cruelle animosité entre les deux factions se rallume avec fureur et se communique dans tout l'Orient, et jusqu'en Egypte. L'empire entier devient le théâtre d'une guerre civile. Phocas, hors d'état de punir un si grand nombre de séditieux, se contenta de déclarer tous les partisans de la faction verte incapables d'exercer aucun emploi, ni dans le palais, ni dans l'ordre militaire.

Theoph. p. 249. Niceph. Cal. l. 18, c. 55. Niceph. Constant. p. 5. Zon. t. 2, p. 81. Hist. miscel. l. 17. Petav. not. ad Niceph. p. 59.

Tant de désordres favorisoient l'entreprise d'Héraclius et de Grégoire. Ils s'étoient enfin rendus aux pressantes sollicitations des sénateurs de Constantinople, et avoient équipé une flotte sur laquelle s'embarqua le fils d'Héraclius, qui portoit le même nom que son père. Nicétas, fils de Grégoire, partit en même temps à la tête d'une nombreuse cavalerie : il prit la route d'Alexandrie, et devoit arriver par terre à Chalcédoine, au travers de la Phénicie et de l'Asie mineure. Selon les historiens, les deux pères étoient convenus que celui de leurs fils qui arriveroit le premier à Constantinople seroit empereur. Mais, comme l'observe le père Peteau, une pareille convention auroit été illusoire. Comment Nicétas pouvoit-il disputer de diligence avec Héraclius, puisqu'en partant de Carthage, il falloit trois mois à une armée de terre pour parvenir au Bosphore, au lieu que le trajet par mer pouvoit se faire en moins de douze jours ? Il est plus raisonnable de dire qu'on fit prendre à Nicétas la route de terre pour assurer la révolution, et qu'il étoit destiné à remplacer Héraclius, s'il arrivoit que celui-ci, qui s'exposoit aux risques de la

mer, fût arrêté par les vents, ou pérît par quelque naufrage.

Crispe, auteur du complot, n'avoit osé en faire part aux principaux officiers du palais. Ceux-ci, qui n'étoient pas moins impatiens de se défaire du tyran, formoient en même temps une autre conjuration. Théodore et Macrobe, tous deux capitaines des gardes, Elpidius, intendant de l'arsenal, et Anastase, contrôleur des finances, en étoient les chefs. S'étant assemblés au commencement de la nuit dans la maison de Macrobe, ils conférèrent ensemble sur le temps et la manière de l'exécution. Elpidius devoit fournir les armes : on célébroit le lendemain les jeux du Cirque ; il offroit d'aller prendre Phocas sur son trône, de lui crever les yeux, et de le poignarder. Les autres devoient s'emparer du palais, et proclamer Théodore empereur. Tout étoit convenu ; et, s'étant séparés après s'être mutuellement engagés par les plus horribles sermens, chacun d'eux se préparoit à remplir sa destination, lorsqu'ils se virent forcés dans leurs maisons, et arrêtés par ordre du prince. Anastase, effrayé de la hardiesse de cette entreprise, étoit allé sur-le-champ la révéler à l'empereur. On les mit aussitôt à la torture; ils avouèrent leur complot, et, sans différer, on leur trancha la tête. Anastase ne fut pas épargné, quoiqu'on lui fût redevable de la découverte. Macrobe fut seul réservé à un supplice plus rigoureux. Il fut conduit le jour suivant à la place de l'Hebdome, attaché au poteau qui servoit de but aux soldats pour s'exercer à tirer de l'arc, et tué à coups de flèches.

On peut dire que tout l'empire étoit conjuré contre Phocas. La flotte d'Afrique approchoit de l'Hellespont, lorsqu'il fut averti de l'entreprise d'Héraclius. Il fait aussitôt partir son frère Domentiole pour défendre la longue muraille. Epiphanie, mère d'Héraclius, étoit alors à Constantinople avec Fabia, déjà fiancée à son

Theoph. p. 248, 250. Cedr. p. 406, 407. Niceph. Constantinop. p. 4, et ibi Petav. Niceph. Cal. l. 18, c. 56.

Manas. p. 75. Zon. t. 2, p. 80, 81. Chron. Alex. Glycas, p. 375. Hist. miscel. l. 18. Du Cange, fam. byz. p. 111.

fils, et fille de Rogat, distingué par sa puissance et par sa noblesse entre les habitans de l'Afrique. Phocas les fit enfermer dans le monastère des Pénitentes, bâti par Théodora, femme de Justinien. Il donna ordre d'armer tous les bâtimens qui se trouvoient dans les ports de Constantinople, et les garnit de troupes, pour s'opposer au débarquement. Crispe, préfet de la ville, affectant un zèle ardent pour le service de son beau-père, le trahissoit secrètement, et, d'intelligence avec Héraclius, il rompoit toutes les mesures que Phocas prenoit pour sa défense. Héraclius relâcha au port d'Abyde, où Théodore, gouverneur de cette ville, l'instruisit de tout ce qui se passoit à Constantinople. Un grand nombre de sénateurs et d'autres habitans chassés de leur patrie par le tyran se rendirent auprès de lui, et s'empressèrent de lui offrir leurs services. Etienne, évêque de Cyzique, voulut avoir l'honneur de le couronner d'avance; il lui apporta une couronne d'or qui étoit suspendue à Cyzique dans l'église de la Sainte-Vierge. Accompagné de ce cortége, Héraclius traversa toute la Propontide, et vint à Héraclée en Thrace. Le troisième d'octobre il se présenta avec sa flotte à la pointe occidentale de Constantinople, au pied du château qu'on nommoit dès-lors *les sept tours.* Tous ses vaisseaux portoient au haut de leurs mâts l'image de la sainte Vierge. Cinglant de là vers l'Orient, il jeta l'ancre devant le port de Sophie, où Domentiole ayant abandonné la longue muraille pour accourir à la défense de la ville, se préparoit à lui disputer l'entrée. Phocas, qui s'étoit avancé jusqu'à l'Hebdome, étant monté à cheval, revint le soir à son palais, et passa la nuit dans de mortelles inquiétudes.

Le lendemain, qui étoit un jour de dimanche, Héraclius força l'entrée du port après un combat sanglant, qui dura tout le jour. La tendresse pour sa mère et pour sa fiancée, prisonnières entre les mains du tyran, embrasoit encore sa valeur naturelle. Il s'exposa aux plus

grands périls, et remporta une victoire complète. Crispe se rangea de son côté, et combattit avec courage. Pendant l'action, Bonose, ayant abandonné Phocas, qui, transi de crainte, n'osoit sortir de son palais, mit le feu aux maisons voisines, et s'enfuit vers le rivage, à dessein de se donner à Héraclius. S'étant jeté dans une barque, et, se voyant environné des vaisseaux de Domentiole, qui avoient reconnu sa trahison, pressé de toutes parts, il sauta dans la mer, où un des gardes de Phocas le tua d'un coup de pique. Cette victoire rompit les fers dont l'empire étoit accablé. Les sentimens de haine que la crainte tenoit renfermés éclatèrent avec violence. La faction verte, sans attendre les formes ordinaires, osa saluer à grands cris Héraclius empereur. Tout retentissoit d'imprécations contre le tyran, d'éloges du libérateur; et chacun dans son cœur prononçoit contre Phocas la plus terrible sentence.

Personne ne se livra au sommeil pendant la nuit suivante. On attendit avec impatience ce jour mémorable qui devoit éclairer le supplice du tyran et la naissance d'un règne plus heureux. Au lever du soleil, un sénateur nommé Photius, dont Phocas avoit déshonoré la femme, enflammé de vengeance, courut au palais avec le patrice Probus à la tête d'une troupe de soldats. La garde du prince avoit ou péri dans le combat, ou pris la fuite. On se saisit du tyran, on le dépouille de la pourpre, et après l'avoir couvert d'une méchante casaque noire, on le conduit au rivage, les mains liées derrière le dos. On le jette dans une barque, et on le donne en spectacle à tous les vaisseaux rangés dans le port. Il est ensuite présenté à Héraclius, qui, le regardant avec un mépris mêlé d'indignation: *Malheureux*, lui dit-il, *est-ce donc ainsi que tu as gouverné l'empire? Gouverne-le mieux*, répliqua Phocas. A cette parole, Héraclius s'emporta jusqu'à une violence qui n'honoroit pas sa victoire: ayant renversé Phocas, il le foula aux pieds; il lui fit couper

les mains, les pieds et les parties de son corps qui avoient flétri l'honneur de tant de familles. Enfin on lui trancha la tête sur le tillac du vaisseau, à la vue d'un peuple innombrable qui bordoit le rivage. Sa tête et ses membres, plantés sur des piques, furent portés au travers de la ville, et le tronc, objet affreux des insultes d'une multitude impitoyable, fut traîné par les rues. On traînoit derrière lui le complice de ses forfaits et de ses débauches, Léon le Syrien, son trésorier. Celui-ci respiroit encore, lorsqu'un homme du peuple l'assomma d'un coup de bâton. On massacra Domentiole, ainsi que tous ceux qui tenoient au tyran par la parenté ou par la familiarité, et leurs corps furent réduits en cendres avec ceux de Phocas et de Bonose.

Theoph. p. 250. Cedr. p. 407. Niceph. Constant. p. 4, 5. Chron. Alex. Zon. t. 2, p. 82. Manas. p. 75. Hist. miscel. l. 18. Du Cange, fam. byz. p. 117, 122.

Phocas avoit régné sept ans dix mois et neuf jours. Pendant que les flammes consumoient son cadavre, Héraclius descendit sur le rivage au bruit des acclamations de tout le peuple. Il étoit accompagné de Crispe, qu'il pressoit, du moins en apparence, d'accepter la pourpre impériale, disant qu'il n'étoit pas venu pour s'en revêtir, mais pour venger Maurice et ses enfans. Sur le refus de Crispe, Héraclius se laissa conduire au palais; et le patriarche Sergius, qui avoit succédé à Thomas dès le 18 avril de cette année, le couronna le lendemain, septième d'octobre, avec Fabia, déjà fiancée, dont le mariage fut en même temps célébré. Elle prit le nom d'Eudocie. Le nouveau prince, âgé de trente-cinq ans, donnoit les plus heureuses espérances. Né dans une famille guerrière, il descendoit de cet Héraclius d'Edesse, qui sous le règne de Léon avoit conquis la Tripolitaine sur les Vandales. Son père s'étoit rendu redoutable aux Perses; et quoique les intrigues de cour l'eussent exclu du commandement des armées, il avoit souvent, par son habileté et par sa valeur, réparé les fautes de ses généraux. Le fils venoit lui-même de signaler son courage; et son extérieur noble et majestueux, quoique dans une

taille médiocre, annonçoit à la fois de la vigueur et de la bonté. Il parut d'abord au-dessus de tout sentiment de jalousie et de défiance. Il nomma Crispe général des troupes que l'empire opposoit aux Perses dans la Cappadoce. Il reçut avec joie Nicétas, son cousin germain, lorsqu'il arriva avec son armée ; il l'aima toujours comme son frère. Il lui fit ériger une statue équestre. Il le consultoit sur toutes les affaires, et sembloit partager avec lui la puissance souveraine. Trois jours après le couronnement d'Héraclius, pendant qu'on célébroit les jeux du Cirque, on y apporta la tête de Léonce, contrôleur du fisc, et un des ministres du tyran : elle fut brûlée aussitôt, et l'on jeta dans le bûcher une image de Phocas. Cette image avoit été, peu d'années auparavant, promenée dans ce même cirque par des sénateurs vêtus de robes blanches et portant des flambeaux : elle avoit été reçue par cette même assemblée avec une sorte d'adoration. On brûla aussi l'étendard de la faction bleue, qui s'étoit livrée à Phocas, dans le temps qu'il n'étoit plus pour tout l'empire qu'un objet de mépris et d'horreur.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

FASTES CONSULAIRES

DES ANNÉES

DONT L'HISTOIRE EST CONTENUE DANS CE VOLUME.

	Ann.
Flavius Joannes, *solus.*	538
Flavius Apion, *solus.*	539
Justinus junior, *solus.*	540
Flavius Basilius, *solus.* *	541

* Ici finit le consulat. *Voy.* liv. 46, p. 96 et suiv.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUARANTE-CINQUIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE JUSTINIEN,

Comprenant les livres 45, 46, 47, 48 et 49.

LIVRE QUARANTE-SIXIÈME.

LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME.

LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

LIVRE CINQUANTIÈME.

JUSTIN II.

LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

JUSTIN II, TIBÈRE CONSTANTIN, MAURICE.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

MAURICE.

(Ce règne comprend les livres 52, 53 et 54.)

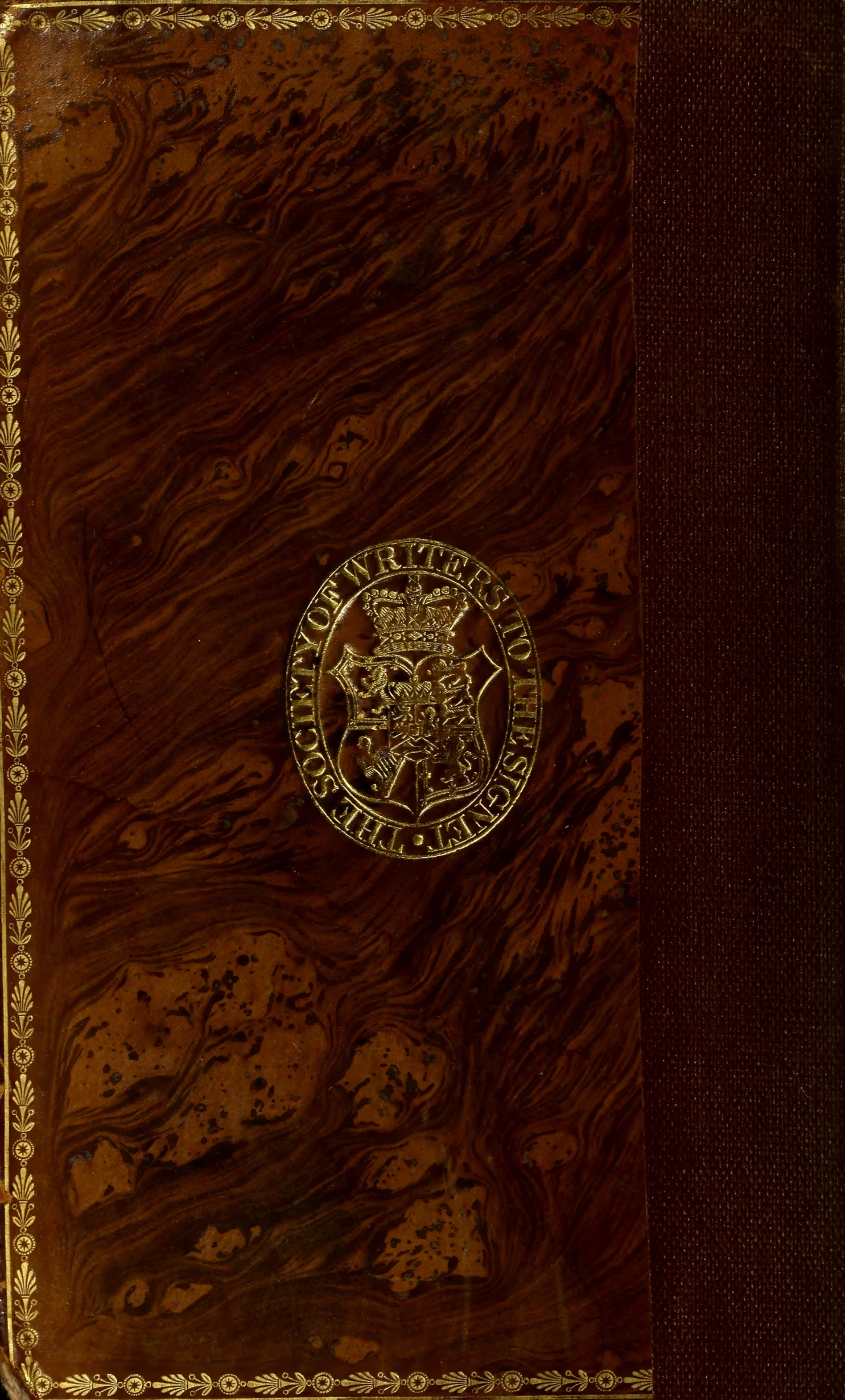
LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

PHOCAS.

FIN DE LA TABLE.


THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET